

La foire aux cochons

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A photograph of a woman from behind, crawling on a green, textured carpet. She is wearing white underwear with a red and blue floral pattern and black high-heeled sandals. Her legs are extended forward. In the upper right corner, a yellow cup with a straw is partially visible on a dark surface.

ESPARBEC
**La Foire
aux cochons**
roman pornographique

lectures amoureuses

La Musardine

Esparbec

La Foire
aux cochons

(édition revue et corrigée)

l e c t u r e s a m o u r e u s e s

La Musardine

Fleshtown, grosse bourgade du Kansas. Deux dangereux pervers se sont échappés du bagne. Darling est seule : tous les habitants sont partis faire la fête à la foire des éleveurs de porcs. Pendant toute une longue nuit, elle va devenir la proie des deux forcenés. Dehors, la vie continue : le shérif Prentiss enquête sur un café-billard tenu par Sam, mari complaisant qui essaie de détourner la loi... en se servant de sa femme. Sigmund-de-Pigalle, musicien bossu, visite les femmes pour leur vendre de la lingerie fine...

Ainsi débute la saga de Darling, pastiche baroque de la littérature porno américaine des années soixante et galerie balzacienne de personnages plus vicieux les uns que les autres.

Esparbec est l'auteur de La Pharmacienne, dans la collection Lectures amoureuses, et des Mains baladeuses, tous deux à La Musardine.

LISTE DES PERSONNAGES

PAR ORDRE D'APPARITION

DARLING : Collégienne vicieuse et hypocrite. Elle rêve de faire un riche mariage, mais sa sexualité dévorante et ses penchants pervers en font la proie facile de tous les obsédés (des deux sexes) dont ses charmes précoces attirent le regard.

LES DEUX JACK : Dangereux obsédés sexuels, deux immondes crapules, véritables rebuts de l'espèce humaine, jacasseurs et ricanants, qui n'aiment rien tant qu'en faire baver à la gent féminine... Rassurez-vous, ces ignobles lascars seront punis comme ils le méritent !

L'INSTITUTRICE DE POULSON CITY : Une victime des deux violeurs. Mais victime, comment dire, très intéressée par ce qui lui arrive et qui brise la tiédeur de sa vie conjugale... Figurez-vous qu'elle n'avait encore jamais fait ça « par-derrière ». Oubli qui sera vite réparé... et devant son mari, en plus !

LUKE-LA-MAIN-CHAUDE : Cousin de PTIT JACK.

LE SHÉRIF PRENTISS : Épaisse brute macho, très porté sur les femmes des autres, n'hésite pas à se servir des prestiges du pouvoir pour assouvir ses instincts les plus bestiaux. Il n'a qu'une faiblesse : sa fille MARY, à qui l'attache une passion incestueuse et honteuse. (Il va souvent l'aider à faire sa toilette intime dans la salle de bains quand sa femme dort).

SOFTBALL : Surnom SOFT BALLS (COUILLES-MOLLES). Adjoint du shérif. Cocu notoire. Comme il a les couilles molles, sa femme se console avec tous ceux qui en ont de dures...

SAM PARSON : Barman, obsédé sexuel, un des initiateurs de DARLING. À condition de tout voir, il aime bien faire baiser sa femme, LOU, par les clients de son bar (surtout si elle les déteste, ça rend la chose beaucoup plus amusante.)

LOU PARSON : Épouse du précédent. Femme hypocrite et masochiste, possède un gros derrière et de gros nichons. Devient toute rouge (et mouille comme une fontaine) chaque fois que son mari la déshabille devant d'autres hommes.

SIGMUND-DE-PIGALLE : Violoncelliste bossu, vendeur à

domicile de lingerie coquine et d'ouvrages défendus. Il aime beaucoup lécher les dames esseulées... après leur avoir fait boire un élixir aphrodisiaque de sa fabrication (il ne se contente pas de les lécher, soit dit en passant).

JO RABITT, DIT BUNNY-LA-RAFALE : Autre adjoint du shérif. A des problèmes d'éjaculation précoce.

ZIZI SOFTBALL, surnommée « C'EST-PAS-D'REFUS » : Épouse de SOFTBALL. Comme son mari a des couilles molles, elle se console avec les hommes qui ont des couilles dures.

BETTY RABBIT : Épouse de Jo RABITT. Recherche la compagnie des hommes qui n'ont pas de problèmes d'éjaculation précoce.

MARTHA MAC MANUS : Copine de classe de DARLING et de MARY PRENTISS, la fille du shérif. Fille riche, autoritaire, vicieuse. Elle fait faire de la gymnastique toute nue à MARY devant ses amis, et l'oblige à sucer son frère FRED.

FRED MAC MANUS : Frère de la précédente. Fiancé de CAROLYN SIMMONS, autre fille riche, copine de classe de MARTHA, MARY et DARLING.

MME LYDIA : Quadragénaire aux formes opulentes. Gouvernante de DARLING. Femme dépravée, cérébrale, sans scrupules.

WILLIAM PARSON : Fils de SAM et LOU PARSON. Jeune garçon vicieux. Aussi travaillé par le sexe que ses parents. Aime beaucoup voir papa punir maman. A des fantasmes nécrophiles. Est fasciné par les formes opulentes de MME LYDIA.

MARY PRENTISS : Camarade de classe et ennemie jurée de DARLING. Elle rêve de lui faire subir les pires avanies. Va-t-elle y arriver ?

ROBINSON : Coiffeur pour hommes dont la boutique est située en face du collège de DARLING. ROBINSON est une mauvaise langue et un voyeur...

ROSEMBLAUM : Vieillard lubrique, marchand de liqueurs, client fidèle du précédent dont il adore entendre les ragots.

SCHMIELKE : Neveu du précédent. Adolescent au visage

ingrat, déteste les femmes... et ne peut s'en passer. Il a été un de ceux qui ont initié DARLING au vice.

LE PASTEUR BERGMAN : Homme austère, a déclaré la guerre au « vice ». Il donne très souvent la fessée à cul nu à ses pénitentes. Mais la perverse BETTY PERKINS lui tient la dragée haute. Elle aime beaucoup se mettre au premier rang quand il fait ses sermons. Et figurez-vous qu'elle oublie de mettre sa culotte... Or, cet insolite pasteur a décidé de prendre en main l'éducation de DARLING, pour la guérir de ses « mauvais penchants ». Ça promet !

UN ÉLEVEUR DE PORCS : Aussi cochon que ceux qu'il élève.

BETTY PERKINS : Secrétaire de l'avocat MAC MANUS. Esclave avec son maître, BETTY est une dominatrice avec les femmes qui tombent en son pouvoir. Elle se définit elle-même comme « une chienne authentique ».

ROSAMOND PATTERSON : Jeune masochiste bien en chair, soumise à la précédente. BETTY a décidé de la « former » pour son patron MAC MANUS... et pour commencer de lui faire raser le sexe... par un coiffeur pour hommes (devant les autres clients, bien sûr !)

MARGE : Institutrice dévergondée qui vient de se remarier et craint que son passé tumultueux ne parvienne aux oreilles de son mari HARRY-LE-SCIEUR qui est jaloux comme un tigre. Et voilà que SIGMUND, affreux bossu, vient la menacer de révéler ses anciennes frasques à celui-ci... si elle ne cède pas à ses caprices.

HARRY-LE-SCIEUR : Époux de MARGE. En apparence, il est très amoureux d'elle. Et très jaloux. Mais les apparences sont souvent trompeuses. Et les jaloux parfois très complaisants ! Quand il joue au poker avec ses amis, HARRY attache sa femme sur son lit, toute nue, cuisses ouvertes, les yeux bandés. Curieuse habitude, non ?

JULIUS, RED, BOB, MARYLINN : Quatre élèves de MARGIE. Les perpétuels punis... Ces affreux garnements rêvent de se venger de l'institutrice qui les brime. Grâce à ses « pouvoirs spéciaux », SIGMUND va-t-il réaliser leurs rêves ?

BOB PICART : Ancien sportif, la trentaine, féru de Lolitas, ce qui lui a valu plusieurs séjours en prison. Aime beaucoup faire faire de la gymnastique toutes nues à ses jeunes protégées, et les prendre en photo.

HARVEY : Contremaître. Oncle trop aimant de la petite

MARYLINN... Il fait parti du cercle d'amis qu'HARRY autorise à monter conter fleurette à sa femme, dans la chambre où elle repose, nue, les yeux bandés, attachée sur son lit. (Avec un coussin sous les fesses.)

MARJORIE PRENTISS : Mère de MARY. A un penchant pour la bouteille. Pendant qu'elle dort, son mari aide leur fille à faire sa toilette intime...

JEREMY ET JONAS, LES COUSINS PERVERS : Cousins de MARY, ce sont en apparence deux effroyables bigots. Mais ils vont vite ôter leurs masques... Figurez-vous qu'ils ont entendu parler de DARLING !

JUNIOR PRENTISS : Frère de MARY, ce gamin à la sexualité compliquée mange à plusieurs râteliers. Homme avec les femmes, il se fait volontiers femme avec les hommes.

LA VERTUEUSE HEPZIBAH : Sœur des cousins pervers. Ils abusent odieusement d'elle pendant son sommeil. Et cela, depuis des années... (Grâce à l'élixir que leur vend SIGMUND-DE-PIGALLE).

SCHMOELBREK : Avocat marron (et scatophage), ce pervers sexuel collectionne les timbres et se sert sans scrupules, pour ses « échanges », de sa nièce LINDA. Ancien patron de ROSAMOND, il voue une haine féroce à celui qui l'en a dépossédé, le brillant et sadique MAC MANUS...

LINDA : Nièce du précédent, fausse oie blanche, vicieuse et vénale. Jouant à la demeure mentale, elle prête cyniquement ses appas juvéniles aux collectionneurs qui font des échanges avec son oncle.

PRITCHARD : Vieux philatéliste. **FOSTER** : Autre collectionneur. Deux obsédés sexuels qu'intéressent beaucoup les charmes acides de la précédente. Le premier va même jusqu'à lui faire faire son pipi dans le bac à sciure de son chat ! Vous avouerez qu'il faut être tordu...

SNEAKY, MISTER PRESIDENT, TOM : Trois amis de BOB PICART, aussi pervers, ricanants, débiles, sadiques et vicelards que lui (ce qui n'est pas peu dire !) La fille du shérif va l'apprendre à ses dépens...

LAGGERTY : Un quincailleur. Encore un obsédé : voyeur, branleur... Et voilà qu'on lui livre à domicile, pour qu'il la

décadenasse, l'altière BETTY PERKINS !

MAC MANUS : Riche avocat pervers et cérébral, sadique distingué, très imaginatif, père de MARTHA, patron et « propriétaire » de BETTY et ROSAMOND.

Et j'en oublie certainement...

PREMIÈRE PARTIE

LES PERVERS S'AMUSENT

I LES VISITEURS DU SOIR

Cette nuit-là, Darling était toute seule dans sa chambre. La maison était silencieuse, tous ses habitants étaient à la foire. À l'occasion de cette foire – la foire des éleveurs de porcs – qui se tenait chaque année, de nombreux visiteurs envahissaient la ville, principalement des fermiers des environs, et l'on festoyait jusqu'au matin. En vain Darling avait-elle supplié son grand-père, Cornélius s'était montré intraitable.

« Les rues seront pleines de viande soûle... ce n'est pas la place d'une jeune fille... et puis, vous devez vous lever tôt, demain, pour aller au collège. »

Voilà pourquoi, alors que tout le monde s'amusait en ville, elle se passait du vernis à ongles dans sa chambre, en écoutant la radio.

Avant de partir, Mme Lydia lui avait bien recommandé de n'ouvrir à personne.

« Tu sais ce que c'est... une jeune fille seule... avec tous ces voyous de la campagne qui traînent dans les rues... Il ne faudrait pas qu'il t'arrive ce qui est arrivé à Miss Laggerty. »

Deux ans auparavant, Miss Laggerty avait été violée par d'honorables commerçants qui avaient bu un coup de trop, à l'occasion de la foire, justement. L'affaire avait été étouffée... Mais Miss Laggerty ne s'en était jamais remise. Elle avait très mal tourné.

Avec un soupir, Darling reboucha son flacon de vernis et agita ses doigts pour les faire sécher. Elle pensait à Miss Laggerty. Elle y pensait si bien que les paroles du speaker ne parvinrent pas tout de suite à son esprit :

« ... les deux hommes sont armés... », haletait le speaker. « nous répétons : ils sont armés. Il s'agit de deux dangereux psychopathes... Jack Beans et Jack Pimms ont à leur actif plus de trente agressions à main armée suivies de viols... »

Le mot « viol » fit tressaillir Darling. Elle tourna le bouton de la radio pour la mettre plus fort.

« Condamnés à la réclusion perpétuelle », poursuivait le speaker, « les deux Jack purgeaient leur peine au pénitencier de Carson City. Ils se sont évadés la nuit dernière après avoir désarmé deux gardiens. Ils

auraient été signalés à bord d'une voiture volée, dans la vallée de la Meriwether, à quelques miles de notre ville... »

La voix pompeuse prit une intonation dramatique.

« À l'occasion de la foire des éleveurs de porcs, de nombreux visiteurs affluent dans les rues de notre ville. Il serait très facile pour les deux évadés de se dissimuler dans la foule... »

Pendant qu'il recommandait aux femmes seules de ne pas ouvrir à des inconnus, la jeune fille, prise d'une soudaine inquiétude, souleva prudemment le rideau de sa fenêtre. La voiture était toujours devant le portail du jardin, presque cachée par le feuillage retombant de la glycine. Une vieille Pontiac des années cinquante, toute cabossée. Elle était là depuis le crépuscule.

« Sans doute un fermier des environs, en train de faire une partie de billard chez Sam », se rassura Darling.

Elle contempla un moment l'enseigne rouge du bar d'en face qui clignotait dans la rue déserte, puis revint vers son lit en dénouant son peignoir. Sur la table de nuit, le transistor continuait ses jérémiades :

« ... deux dangereux repris de justice... s'attaquant aux femmes seules dans des maisons isolées... raffinements de violence d'un sadisme abject... le plus redoutable des deux, Ptit Jack, a gagné le sobriquet de "L'orphelin" au pénitencier d'État, à cause de sa voix geignarde et de ses plaintes perpétuelles. Il se pose volontiers en victime de l'injustice sociale... »

*

* *

Agacée, la jeune fille changea de poste. Un programme de musique folk remplaça le monologue du speaker. Mais les deux évadés refusaient de sortir de son esprit. Plus de trente viols ! Avec un frisson, elle retourna l'édredon et entra dans son lit. Tout de suite, elle tira le drap par-dessus sa tête et se recroquevilla, ainsi qu'elle faisait quand elle était toute petite... pour se masturber. Elle n'entendait presque plus le murmure de la radio, mais l'épaisseur de l'édredon ne pouvait

pas la protéger contre ses propres pensées. Sans cesse, elles revenaient sur cette voiture inconnue garée devant la maison. Et sur les deux évadés...

Darling avait toujours aimé se faire peur, avant de s'endormir. Cela l'excitait. Quand elle s'était bien effrayée en imaginant que des hommes entraient dans sa chambre et glissaient leurs mains sous le drap, elle se masturbait longuement, délicieusement, en se disant des gros mots.

Ce soir, pas besoin de recourir à ce fantasme. Elle avait vraiment peur. La maison était en travaux, sa toiture ouverte à tous les vents, rien de plus facile que de s'y introduire. Comme il pleuvait dans les chambres, Cornélius, malgré son avarice, s'était résigné à faire refaire la toiture. Des échafaudages entouraient le bâtiment. Et comme les couvreurs n'avaient pas encore remplacé les tuiles fêlées qu'ils avaient retirées, une partie du toit était à ciel ouvert, provisoirement protégée de la pluie par des bâches. Il suffisait de redresser une des échelles qui traînaient dans le jardin, le tour était joué.

Secouée de frissons, Darling, sous le drap, retroussa sa chemise de nuit et écarta les cuisses. Pour chasser ces pensées lugubres, elle ne connaissait qu'un remède. Après avoir sucé le bout de son index pour le mouiller, elle fouilla dans les poils de son sexe. Son clitoris était déjà sorti. D'un petit tapotement régulier elle commença à se masturber. Quand elle aurait joui, elle le savait, elle aurait tout juste la force d'éteindre la radio, et le sommeil l'emporterait au pays des cauchemars...

*

* *

Dans la Pontiac, Ptit Jack rêvait déjà, lui ! Tout en rêvant, il caressait d'une main alanguie sa longue bite à demi érigée, qui pendait hors de sa braguette comme un serpent à tête rouge. Une odeur pisseuse se dégageait du gland que tripotaient les petits doigts velus. Écœuré, un cigarillo entre les dents, Grand Jack le regardait faire. Ce salaud se branlait en dormant ! Il fallait le faire ! Un véritable obsédé, toujours la queue à la main, à se la tripoter, à se la cajoler, à lui parler...

« Alors, ma belle, qu'il lui disait, tu es en forme ce matin ? Fais voir, tire la langue. »

Il rétractait le prépuce, dégageait la calotte rosâtre du gland.

« Un peu pâlotte, on dirait. Attends, je vais te donner de l'exercice. Une petite friction, il n'y a rien de tel pour vous ravigoter ! »

Et c'était parti ! En moyenne, Ptit Jack se masturbait une bonne douzaine de fois par jour. Bien sûr, il n'allait pas jusqu'à l'éjaculation, il faisait durer le plaisir, ce salaud ! Il n'y a que dans cet état qu'il se sentait bien, toujours sur le point de jouir, avec cette envie qui le démangeait...

« Un authentique obsédé », marmonna Grand Jack.

Il se pencha pour jeter un coup d'œil par la portière. À travers le feuillage de la glycine, il constata que la fenêtre là-bas était toujours allumée. Avec un soupir, il s'adossa au siège et ferma les yeux pour ne plus voir s'agiter la main de son voisin. Qu'est-ce qu'il pouvait être agaçant, à se branler comme ça, sans arrêt. Grand Jack se demanda à quoi il pouvait bien rêver. Il fouilla dans ses propres souvenirs. Sans doute à l'institutrice de Poulson City. Ptit Jack lui avait avoué une fois qu'il rêvait à elle presque toutes les nuits, depuis qu'ils étaient au pénitencier. N'était-ce pas à cause de cette tarée qu'ils avaient été arrêtés ?

Paresseusement, Grand Jack se remémora la scène. Tout s'était déroulé dans une salle de classe mal éclairée où flottait encore l'odeur rance des élèves qui avaient quitté l'école un quart d'heure plus tôt.

C'était en hiver et la nuit tombait dès quatre heures. Une vieille école à l'ancienne, dans un bled perdu de montagne. L'institutrice était frileuse, elle chauffait la salle avec un énorme poêle à mazout. On se serait cru dans un hammam. Elle était assise à son bureau, en train de corriger ses cahiers, l'air revêche, quand les deux Jack étaient entrés. Grand Jack avait refermé la porte derrière lui. Tout d'abord, elle les avait pris pour des parents d'élèves. Mais quand Ptit Jack lui avait montré le revolver, elle avait tout de suite compris.

La quarantaine épanouie, un visage banal, les cheveux châtain clair tirés en bandeaux, vraiment l'air de rien. Elle n'avait fait aucune difficulté pour se déshabiller. Elle avait simplement fait remarquer qu'on pouvait tout voir, par les fenêtres, et Grand Jack était allé baisser les stores. Pour une institutrice de campagne, plus très jeune,

elle portait des dessous plutôt folichons, en soie naturelle noire, qui faisaient ressortir sa chair blanche. On ne se serait pas attendu à voir un corps aussi excitant quand on la voyait habillée. Un peu lourde, les seins qui commençaient à tomber, et des « culottes de cheval », mais bandante... surtout quand elle était restée comme ça, les yeux baissés derrière ses fines lunettes, le visage tout rouge, soulevant sa combinaison au-dessus de son nombril, après avoir retiré sa culotte, pour montrer son sexe poilu aux deux hommes...

Sadiquement, ils l'avaient obligée à garder cette pose humiliante pendant plusieurs minutes. Quand ils lui avaient demandé d'écarter davantage les cuisses pour leur montrer la fente, elle avait murmuré, d'une voix étranglée :

« Je ferai tout ce que vous voudrez, mais ne me faites pas de mal. »

Elle avait posé un pied sur le dossier d'un banc d'élève que Grand Jack avait tiré contre l'estrade et, dans cette position, sa grande cramouille s'était ouverte dans la forêt de poils noirs. Ils avaient pu voir alors à quel point la salope était excitée : l'intérieur du con était tapissé d'une épaisse bave translucide qui ressemblait à du blanc d'œuf. Les nymphes, hypertrophiées, pendaient comme deux petites tranches de jambon, toutes gluantes de mouille. Elles étaient si importantes qu'elles dissimulaient le clitoris même quand la vulve était ouverte. C'était un sexe plutôt laid, terriblement bestial, mais pour cette raison même, les deux hommes avaient été terriblement excités. Ce qui les excitait le plus, c'était le contraste que formaient ces dessous de pute et cette cramouille obscène avec le visage sérieux de l'institutrice. Ils lui avaient demandé d'écarter les nymphes pour leur montrer son clito, et elle l'avait fait, tenant les deux lamelles de chair rosâtre entre le pouce et l'index, d'une façon un peu dégoûtée, comme si cette chose baveuse et velue ne lui appartenait pas vraiment. Mais ils voyaient bien qu'elle respirait très vite, et les pointes des nichons avaient durci.

« Puisque tu coopères, on va te laisser choisir. Qu'est-ce que tu préfères ? Qu'on te baise debout contre le tableau ? Qu'on t'encule sur ton bureau ? Nous sucer la bite ? Qu'on te branle ? Sois pas timide... dis ce que tu as envie qu'on te fasse... on n'est pas pressés, on a tout notre temps. »

Elle avait réfléchi un long moment, sans regarder les deux hommes, ouvrant toujours son sexe du bout des doigts. Puis elle avait marmonné :

« Il est cinq heures et demie... mon mari et mon fils vont passer me prendre à six heures... Est-ce que vous aurez fini, à six heures ? »

— Certainement pas, avait protesté Ptit Jack, véritablement outré. Une demi-heure ? Tu nous prends pour des lapins ? »

Elle avait eu un bizarre gémissement et, pour la première fois depuis qu'ils l'avaient fait se déshabiller, elle les avait regardés en face.

« Je vous en supplie... ne dites pas à mon mari que je me suis laissée faire... il ne me le pardonnerait jamais... autorisez-moi à vous griffer le visage... rien qu'un peu... pour qu'il voie que je me suis défendue. »

Les deux hommes s'étaient dévisagés, ébahis. Puis Grand Jack était venu contre la femme. Il lui avait appuyé le canon du revolver sur le ventre. Elle avait sursauté, à cause de la froideur du métal.

« Juste une égratignure, hein ? Sinon je te fais un troisième trou... »

Elle avait fait oui de la tête et, après un long frisson, elle avait marqué la joue de Grand Jack d'une grande estafilade. Il avait juré et avait bien failli lui lâcher un pruneau. L'institutrice, apeurée, le regardait derrière ses lunettes à fine monture métallique. Elle avait mis une main devant sa bouche, comme une petite fille qui a dit un gros mot.

« Excusez-moi... je voulais pas vous faire si mal... je vais vous mettre un pansement rapide... et après... et après... vous pourrez faire tout ce que vous voulez... »

Ils l'avaient fait mettre nue et, pendant qu'elle collait un sparadrap à la joue de Grand Jack, l'avaient tripotée sans vergogne. Elle aimait visiblement ça. Elle s'était prêtée à tout. Pendant qu'ils exploraient son corps, elle tremblait doucement, mais ce n'était pas de peur. Comme Grand Jack s'apprêtait à la renverser sur son bureau pour l'enfiler, elle avait bredouillé :

« D'abord... d'abord... je préférerais vous... vous... »

Le mot refusait de franchir ses lèvres. Alors, elle avait montré sa bouche, puis le pénis érigé de Grand Jack qui se dressait comme un énorme doigt pointé hors du pantalon.

« Pourquoi ? Tu aimes ça, sucer ?

— Je l'ai jamais fait ! C'est parce que je l'ai jamais fait...

— Et qu'est-ce que t'as pas fait, encore ? »

Elle était devenue si rouge qu'ils avaient cru qu'elle allait suffoquer.

« Par-derrière... par-derrière non plus... il paraît... une amie m'a dit qu'à la ville, les hommes... le font souvent, par-derrière... »

La salope était bien décidée à profiter de l'occasion pour combler ses lacunes. Elle avait donc sucé Grand Jack pendant de longues minutes, jouant avec ses couilles, manipulant son énorme bite avec un étonnement qu'elle ne parvenait pas à dissimuler (sans doute son mari était-il nettement moins bien loti), puis engloutissant le gland, le pouléchant maladroitement, avec une sorte d'avidité malade. Pendant qu'elle faisait ça, Ptit Jack s'amusait avec son anus et son con. Il lui avait enfilé deux doigts derrière et deux doigts devant, et il la branlait ainsi, simultanément par les deux trous. Le con bavait comme une fontaine, inondant les cuisses d'une épaisse bave qui sentait le poisson de rivière ; et l'intérieur du cul était brûlant comme l'enfer, une vraie fournaise...

Mais, alors qu'il s'avavançait en la soulevant par les hanches pour l'enculer, elle s'était retournée et avait murmuré :

« Il va bientôt être six heures... n'oubliez pas... »

Ils avaient failli oublier le mari ! Sur les indications de la femme, Grand Jack alla le guetter sous le préau. Après la chaleur étouffante qui régnait dans la salle, la bise glaciale l'avait fait frissonner. Il avait allumé un cigarillo et peu après, une voiture s'était garée dans la cour.

« Va chercher ta mère, avait dit un homme au visage étroit, au nez tordu. On n'a pas le temps... »

Un ado était descendu de la voiture. Il s'était arrêté pile en voyant le revolver que braquait Grand Jack. C'était un grand dadais boutonueux, qui avait le même nez que son père, et le même regard faux et méchant.

« Changement de programme. On va tous jouer avec maman : mon pote et moi, on organise une petite sauterie. »

Les deux hommes n'avaient pas moufté. Le père pétait de trouille derrière son air teigneux. En voyant sa mère toute nue, l'adolescent avait écarquillé les yeux. Deux taches rouges étaient montées à ses joues.

« Ne regarde pas ça, John, avait dit le père. Baisse les yeux. »

Mais visiblement, John avait du mal à les détacher du corps de sa mère. C'était sans doute la première fois qu'il voyait une femme nue.

« Faut qu'il regarde, au contraire, avait nasillé Ptit Jack. N'écoute pas ce vieux con. Mets t'en plein les mirettes... admire un peu... »

Après avoir attaché le père sur un banc d'écolier, tourné vers l'estrade pour qu'il puisse tout voir, ils avaient fait venir le fils au premier rang et avaient obligé l'institutrice à s'exhiber devant lui.

« Ils m'ont menacée de mort, James... Je me suis défendue, regarde... j'ai même griffé le grand... »

Le mari jeta un regard méfiant sur le sparadrap qui ornait la joue de Grand Jack.

« Ils ont dit qu'ils te tueraient si je me laissais pas faire... »

En parlant ainsi, elle s'était accroupie sur l'estrade dans la position d'une femme qui urine et, sur les ordres de Ptit Jack, elle ouvrait son sexe pour en montrer tous les détails à John. L'adolescent avait les yeux qui sortaient de la tête.

« C'est de ce trou plein de poils que t'es sorti, John, ça te dirait d'y rentrer ? » avait ricané Ptit Jack.

John avait secoué négativement la tête.

« Pas tout entier... rien que la bite... tu veux ? Faut pas te gêner, c'est la maison qui régale ! »

Comme il refusait à nouveau, les deux Jack lui ordonnèrent de rester sagement assis, et de ne pas bouger. Ils avaient baisé et enculé l'institutrice sous ses yeux et sous ceux du mari. La femme s'était fourré un paquet de kleenex dans la bouche, elle le mordait en râlant d'une voix étouffée, s'efforçant, sans y parvenir, de dissimuler ses orgasmes. Ils l'avaient baisée toute la nuit, et entre-temps, ils jouaient

aux cartes tous les quatre : l'institutrice nue, John, et les deux Jack. Ils avaient fait boire le fils et le mari, et l'atmosphère devenait délirante. Ils étaient presque certains que le mari était au moins aussi excité que sa femme en la voyant subir tout ce qu'ils lui imposaient. Au cours de ces parties, ils exigeaient des perdants des gages particulièrement lubriques. C'était toujours le corps de l'institutrice qui était mis à contribution. Finalement, avant l'aurore, alors que son père, ivre mort, ronflait sur son banc d'écolier, John avait accepté de toucher le corps de sa mère.

« Fais-le, avait-elle chuchoté. Ton père dort : il ne faut pas les contrarier. Ce sont des hommes très méchants... »

Il avait donc touché les seins et le cul de l'institutrice, puis son sexe. Et finalement, le petit salaud, en feignant d'agir à contrecœur, avait bel et bien enculé sa mère. Il avait joui comme une bête pendant que l'institutrice, le visage baigné de larmes, suçait Grand Jack. Elle pleurait, cette salope, mais elle aimait ça... se faire bourrer par son propre fils ! Chaque fois qu'il revoyait la scène, dans sa tête, au pénitencier, Ptit Jack avait une trique du tonnerre, il fallait qu'il se branle illico. Une fois, ça l'avait pris au réfectoire, il avait envoyé sa giclée de sperme dans son assiette de purée, sous les yeux médusés des détenus, presque tous des Noirs illettrés...

Ça ne leur avait pas porté bonheur ! Quelques jours plus tard, alors qu'ils s'apprêtaient à violer une caissière de supermarché dans un sous-sol, ils avaient été surpris par des vigiles et emmenés chez les flics. Cette salope d'institutrice avait donné leur signalement. La balafre qu'elle avait faite à Grand Jack avait servi à quelque chose. Souvent, Ptit Jack s'était demandé comment ça s'était passé, ensuite, entre la mère et le fils. S'ils avaient recommencé, en cachette du père...

*

* *

D'un coup de coude, Grand Jack réveilla son voisin.

« Range ta bite, connard, et mets ton masque. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

— Merde, geignit Ptit Jack, en battant des paupières, tu pourrais me réveiller plus doucement. Je t'ai déjà dit que j'ai le cœur fragile...

— Elle vient d'éteindre.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— La blonde aux gros nichons... ta copine... elle vient de se coucher... »

Ptit Jack se pencha pour regarder la façade obscure ; un vent aigre, chargé d'une petite pluie très fine, soulevait la longue chevelure de la glycine et faisait claquer, comme la voile d'une grosse barque, la bâche de camouflage qui recouvrait une partie de la toiture.

« D'abord, c'est pas ma copine. C'est juste une sale petite pute que j'ai repérée, il y a deux ans, quand je venais jouer au billard chez Sam, avec mon cousin Luke... Luke-la-main-chaude, tu sais ? Je t'ai parlé de lui : un vicelard de première... »

Du coin de l'œil, Ptit Jack constata que Grand Jack posait sournoisement sa grande main osseuse sur ses couilles. Il sourit dans sa moustache et poursuivit, d'une voix encore plus plaintive :

« Tu aurais vu cette petite salope. Qu'est-ce qu'elle pouvait avoir, à l'époque, quatorze ou quinze ans. Comment qu'elle tortillait son cul pour allumer les mecs... et l'air hypocrite qu'elle prenait, comme si elle ne remarquait rien. Mon cousin Luke, il en était malade ! »

Ptit Jack se cambra d'une façon grotesque et se dandina sur le siège de la Pontiac, les deux mains en coquilles devant lui pour soutenir des seins imaginaires.

« Cette paire de nichons, mon vieux ! J'ai jamais vu ça... élastiques... ça tremblait quand elle marchait... la petite garce ne portait pas de soutien-gorge. Elle n'avait rien, en fait, sous sa robe, pas même de culotte. Des fois, quand elle s'asseyait sur un tabouret, devant le comptoir, elle écartait les cuisses, on lui voyait tout le saint-frusquin. T'aurais vu mon cousin Luke... Luke-la-main-chaude... les yeux lui sortaient de la tête...

— Mais qu'est-ce que vous aviez dans les couilles ? Du yaourt ? Moi, une pute pareille, je la colle au mur et crac... »

Ptit Jack eut un rire apitoyé.

« Crac, mon cul ! Sam se l'était réservée. "Personne n'y touche, qu'il nous avait dit. On regarde, mais on touche pas. Sinon, on remet plus les pieds chez moi". Son bar, c'est le seul troquet décent dans ce bled pourri. Et en plus, mon cousin Luke-la-main-chaude et moi, il nous avait à la bonne, Sam, même qu'il nous laissait baiser sa femme à l'œil quand on était trop fauchés pour payer une pute. On préférerait pas se fâcher avec lui. La petite, il nous avait promis qu'il nous la ferait baiser, elle aussi, une fois qu'il l'aurait dépucelée. Il a la manière, avec les filles jeunes... Luke et moi, on n'était pas pressés. On se disait qu'un jour ou l'autre, on se la taperait... »

Une moue pleurarde abaissa les coins de sa bouche.

« En fait, ce que je me suis tapé, c'est deux ans de taule. Et pendant ces deux ans, c'est moi qui me suis fait enculer tous les jours dans les douches par ces salauds de nègres... Il n'y pas de justice, Jack, je le dis toujours !

— Mais on est dehors, maintenant, c'est fini tout ça... Et c'est notre tour d'enculer ces salopes !

— T'as raison, Jack, assez pleuré ! Allons lui faire sa fête ! »

Comme ils sortaient de la Pontiac, une bourrasque souleva le feuillage des arbres, dans le jardin, et la pluie tambourina sur le capot. Le grand Jack enfila comme une cagoule son hideux masque de plastique vert, qui représentait un martien, et poussa sans bruit le portail du jardin. Ptit Jack s'apprêtait à enfiler son propre masque, quand son long nez de fouine eut un frémissement. Il se retourna et flaira longuement l'air de la nuit.

« Tu ne trouves que ça sent une drôle d'odeur ? Parole, Jack... ça pue la merde... la voiture pue la merde, Jack... Et nous deux aussi (il se flaira les bras), on schlingue.

— Moi, j'ai pas d'odorat, déclara flegmatiquement Grand Jack. Les odeurs de merde, ça me gêne pas... Tout ce que je sens, et ça vient de là-bas (il montra la maison, au fond du jardin), c'est une délicieuse odeur de cul. Où qu'il a dit qu'elle était, cette échelle, ton cousin ?

— Derrière la maison », répondit le petit, en enfilant son masque à son tour.

Il courut sur ses petites jambes torsées pour rattraper l'autre qui

s'éloignait à grands pas.

« Attends-moi, quoi », geignit-il de sa voix nasillarde.

Les deux hommes contournèrent la maison et se mirent à chercher l'échelle dans l'herbe haute. Elle était bien où Luke avait dit. Le bois était tout mouillé par la pluie.

« Faudrait pas qu'on glisse, plaisanta Grand Jack en relevant l'échelle.

Il l'appuya contre l'échafaudage.

— C'est pas le moment de se casser une jambe. »

Superstitieux, Ptit Jack, fit le signe de croix. C'était un catholique irlandais. Après chaque viol, il allait se confesser. Grand Jack prétendait que c'était à cause de ça qu'ils avaient été pris... Un prêtre avait dû les dénoncer.

« Tu crois qu'elle dort ? s'inquiéta Ptit Jack. C'est pas parce qu'elle a éteint qu'elle dort. Elle est peut-être en train de se branler. À cet âge, les filles n'arrêtent pas de se branler...

— Si elle se branle, on lui donnera un coup de main. Allons-y. J'ai pas envie de m'enrhumer. »

II LES DEUX JACK S'AMUSENT

Une douzaine de minutes après que les deux Jack eurent disparu derrière la maison de Cornélius, une grosse Oldsmobile de la police remonta silencieusement la rue déserte et s'arrêta devant le bar. Le shérif Prentiss, un grand homme corpulent au visage de bouledogue, en sortit. Un gigantesque Stetson qu'il portait très incliné le protégeait contre la pluie. Un cigare éteint pendait de sa bouche, comme un étron sur le point de se détacher. Le shérif remonta le col de sa canadienne et se dirigea d'un pas pesant vers la Pontiac. À mi-chemin, il s'arrêta et, lui aussi, comme Ptit Jack, flaira avec dégoût l'odeur excrémentielle que dégageait le véhicule. Après une hésitation, il fit le tour de la voiture. L'odeur émanait de la malle arrière. Se grattant la nuque, il retourna vers l'Oldsmobile et prit le micro de la radio.

« Allô, Couilles-Molles, tu es là ? beugla-t-il. Réponds ! »

Une voix ulcérée fulmina.

« Je vous ai déjà dit mille fois de plus m'appeler comme ça, chef. Imaginez que quelqu'un vous entende... J'aurais l'air de quoi ?

— Je vois que tu es là, Softball, dit le shérif sans s'émouvoir. Moi, je suis garé devant chez Sam. Rien à signaler, sauf une vieille Pontiac toute pourrie... qui pue la merde d'une façon pas croyable.

— C'est sans doute la voiture d'un éleveur de porcs, répondit l'adjoint de permanence. Ils viennent souvent jouer au billard chez Sam, pendant la foire... ou ramasser des putes...

— T'as sans doute raison, Couilles-Molles. Je vais aller jeter un coup d'œil chez Sam. Ptit Jack fréquentait l'endroit, autrefois. Et son cousin Luke, le peintre, y traîne souvent. Je pourrais peut-être glaner quelque chose.

— Ouais, fit fielleusement Softball. Et peut-être même que Sam vous laissera interroger sa pouffiasse !

— Lou ? Pourquoi tu dis ça ? Elle sait quelque chose ?

— Oh, elle en connaît certainement un rayon... avec un mari comme Sam...

— Occupe-toi de ta femme à toi, dit le shérif. (Softball était un

cocu notoire.) Et laisse Sam s'occuper de la sienne. Si tu as besoin de me joindre, tu n'as qu'à téléphoner au bar. »

Sans attendre la réponse de son adjoint, le shérif coupa la communication radio et se dirigea vers le bar. Une douce chaleur lui avait envahi les reins. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait plaisanter de cette façon sur la femme de Sam Parson. Il la trouvait tout à fait à son goût, lui, Lou, une de ces blondes un peu grasses, à la chair molle, qui ont toujours l'air fatiguées. Une grosse bouche bien rouge, des seins très acceptables, le cul un peu lourd... et cette façon craintive et sournoise de vous regarder en dessous. Ouais, si ce qu'on disait sur elle était vrai, il y aurait peut-être moyen de faire d'une pierre deux coups.

En sifflotant entre ses dents, il poussa la porte du bar. Contre sa cuisse, sous le pantalon de toile kaki, sa lourde bite était aussi dure que la matraque qui lui battait la fesse...

*

* *

Laissons le shérif entrer dans le bar et revenons quelques minutes en arrière pour entrer, nous, si vous le voulez bien, dans la chambre de Darling en compagnie des deux Jack. Imitons-les, et approchons-nous en tapinois du lit où elle dort profondément. Provenant de l'enseigne de néon du bar de Sam, dont la lumière filtre par les fentes du store, une pénombre rougeâtre baigne la pièce, permettant aux deux hommes d'admirer un sein presque entièrement sorti de la chemise de nuit. Après avoir posé un doigt sur ses lèvres de plastique pour recommander le silence à Ptit Jack, Grand Jack, très doucement, soulève la fine bretelle du léger vêtement et la fait glisser sur l'épaule moite de la dormeuse, dégageant la masse du sein qui, n'étant plus retenue, fléchit sur le buste. Comme Darling dort sur le dos, le globe de chair s'affaisse quelque peu sur lui-même, mais, au centre de la large aréole mauve clair de blonde, le tétin pointe avec insolence.

Le désignant, Grand Jack donna un coup de coude à son collègue qui gloussa sans bruit sous son masque de plastique.

« T'avais raison, chuchota-t-il. Elle a dû se branler. Regarde

comme c'est raide ! »

Du bout de l'index, prudemment, il effleura le tétin érigé ; aussitôt, comme une corne d'escargot, il se rétracta à l'intérieur de l'aréole, où son retrait forma une minuscule cuvette. L'aréole elle-même s'était contractée ; toute ridée, elle ressemblait maintenant à un gros grain de raisin sec. Soupirant dans son sommeil, la jeune fille se cambra voluptueusement, et, très lentement, la pointe de chair émergea à nouveau.

« C'est marrant, hein ? chuchota Grand Jack. Elle réagit bien, cette salope... Tu te souviens de l'institutrice de Poulson City ? Ses nichons faisaient la même chose. »

Ptit Jack fit entendre un étrange caquètement, qu'il étouffa rapidement derrière sa main : c'est par ce bruit qu'il manifestait habituellement sa jubilation.

De la même façon insidieuse qu'il avait procédé pour le sein gauche, Grand Jack, retenant son souffle, dégagea l'autre en baissant l'épaulette de nylon. Ptit Jack avait cessé de respirer. Ils dévorèrent des yeux la poitrine nue de la dormeuse : ses seins lourds, à la chair nacrée, fléchissaient à peine sur le buste étroit, s'écartant un peu de chaque côté sous le poids de leur gloire ; les aréoles, aussi larges que des pétales de nénuphar, semblaient flotter à la surface de leur blancheur ; au milieu, comme un pistil, se dressait, épaisse et cramoisie, la pointe gonflée du mamelon.

« J'ai jamais vu des nichons pareils, souffla Ptit Jack, d'une voix douloureuse. Même en rêve... et regarde comme elle dort bien, cette petite pute... Elle se doute pas de ce qui l'attend, on commence ? »

À nouveau, Grand Jack posa un doigt sur ses lèvres, et étendit les mains au-dessus de la poitrine offerte. À deux reprises, comme un pianiste qui s'apprête à attaquer une gamme, il plia et déplia ses longs doigts. Puis il abaissa les mains et saisit les nichons avec une étrange douceur. Très doucement, il les enveloppa en remontant vers les pointes gonflées.

Dans son sommeil, Darling se cambra. La volupté entraînait dans sa chair sans la réveiller, provoquant des rêves lascifs. Doucement, les belles mains d'évêque de Grand Jack lui caressaient les seins, d'un mouvement tournant, en remontant chaque fois jusqu'aux mamelons. Darling, bouche ouverte, respirait vite, comme quelqu'un qui fait un cauchemar. Cette bouche ouverte parut donner une idée à Grand Jack.

Cessant de peloter les seins épanouis, il les désigna à Ptit Jack, pour qu'il prenne le relais. Celui-ci ne se fit pas prier. Il releva la mentonnière de plastique verdâtre de son masque de cauchemar, et se pencha pour gober un mamelon. Il avait pris le sein à deux mains, comme un nourrisson affamé, et il aspirait goulûment la grosse pointe entre ses lèvres, tout en donnant des petits coups de langue au sommet du tétin.

« Vraiment... balbutia Darling, d'une voix faussement indignée, non exempte de coquetterie, s'adressant au personnage de son rêve, j'ai eu tort de vous faire confiance, Ted. Vous m'aviez dit que vous vouliez seulement les voir, que vous ne les toucheriez pas... et vous me les sucez ! Ne dites pas non, je ne suis pas idiote : je le sens bien que vous me les sucez. »

Pendant qu'elle bredouillait ainsi, Grand Jack avait ouvert sa braguette. À l'instar de ses mains, sa bite était blanche et grasse. À demi érigée, elle évoquait un énorme ver blafard. Le prépuce rabattu formait une petite gousse flétrie à la pointe du pénis. Sans hâte, il dégagea l'une après l'autre ses couilles presque chauves, d'un rose porcin, où ne se dressaient qu'une douzaine de poils menus, si blonds qu'ils avaient l'air d'appartenir à un albinos. Saisissant le gros sexe qui, dans cet état, avait la dimension d'une endive de belle taille, il tira sur la peau et découvrit le gland. Quand il fut sorti, une odeur marécageuse, aux relents de latrines, s'en échappa ; et, dans son sommeil, Darling fronça les narines : l'odeur entraînait dans son rêve... Tout en lui léchant le mamelon, Ptit Jack, de côté, regardait son copain se branler ; il paraissait fasciné par la rétraction du prépuce et l'apparition et la disparition régulières de la calotte rose du gland... À chaque apparition, comme un champignon dont on aurait filmé la croissance au ralenti, le gland augmentait de volume. Quand il atteignit l'importance d'un œuf et que la bite tout entière eut approximativement doublé, Grand Jack s'avança et l'énorme gland rose glissa entre les lèvres de la dormeuse. Très lentement, cambré par une sorte d'extase, Grand Jack continua à progresser, et tout le boudin de chair s'introduisit dans la bouche de Darling.

« Alors ? chuchota Petit Jack.

— Elle la suce... je sens sa langue qui bouge...

— Quelle salope... même en dormant ! »

Le murmure de Ptit Jack avait pris cette intonation de perpétuelle indignation qui était sa marque propre. La grosse bite

reculait puis s'avavançait : autour d'elle, les lèvres dilatées de la dormeuse se retroussaient, comme pour mimer un obscène baiser.

« Je vais tout larguer. J'ai l'impression de violer une morte, une morte encore chaude.

— Déconne pas avec ces trucs, chuchota Ptit Jack, en faisant le signe de la croix ; ça porte malheur. »

Bizarrement, ce ne fut pas le frottement de la bite sur ses lèvres, ni même le contact des couilles sous son menton, ou celui, pourtant glacé de la boucle de cuivre du ceinturon sur son nez qui réveilla la dormeuse, mais le claquement d'une portière de voiture dans la rue. Soudain elle ouvrit les yeux et se dressa dans son lit. Grand Jack eut juste le temps de se retirer. Avisant la silhouette massive qui se détachait sur la lueur rouge de la fenêtre, Darling ouvrit la bouche pour hurler. La main de l'homme se posa sur le bas de son visage et lui écrasa les lèvres.

« Tu la fermes, compris ? Sinon, boum boum. »

Il posa le canon du revolver sur le front de Darling. Elle se figea, terrifiée, et ses yeux s'écarquillèrent encore davantage quand ils discernèrent, penchée sur la rue, derrière le store, une deuxième silhouette.

« Compris ? » répéta Grand Jack en lui broyant la mâchoire.

Darling battit des paupières ; l'étreinte de la main se relâcha un peu.

« Ne me faites pas mal... je vous en prie... »

Grand Jack eut un bref gloussement auquel fit écho le caquètement du petit. Quand elles disaient ça, c'était bon signe.

« Alors, c'est quoi cette voiture ? demanda le grand.

— Le shérif... Prentiss... Ce fumier de Prentiss !

— Merde. »

Un fol espoir envahit Darling, qui ouvrit la bouche pour hurler, oubliant le revolver. Mais la main étrangla son cri naissant en un informe bredouillis.

« Sage, toi, sinon, boum boum... Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il regarde la voiture... il va parler dans sa radio... Mais c'est pas grave... il a pas relevé le numéro... Maintenant, il se dirige vers le bar. Voilà, il entre chez Sam ; il va sans doute faire sa partie de billard...

— Ça ne me dit rien qui vaille de le savoir si près.

— Te bile pas... je le connais... c'est jamais qu'un gros plein de soupe ! Il aboie mais il mord pas. On n'a qu'à attendre ici, bien sagement, qu'il s'en aille. »

Revenant vers le lit, le petit s'adressa à la jeune fille que Grand Jack venait de libérer. Les deux hommes étaient à contre-jour, elle ne distinguait pas leurs visages.

« Alors ? demanda sa voix mielleuse. La demoiselle faisait de beaux rêves ? Elle rêvait qu'elle suçait son ami Ted ? »

Rouge de honte, la jeune fille se rejeta en arrière. Comment savaient-ils ? Avisant ses seins nus, elle sursauta et remonta les bretelles de sa chemise de nuit, puis elle tira le drap sous son menton.

« Elle est drôlement pudique, dis donc, quand elle est réveillée.

— Ouais... beaucoup plus que quand elle dort.

— Mon argent est dans la table de nuit, bredouilla Darling, d'une voix affolée. Douze dollars et trente cents. »

Les deux hommes éclatèrent de rire. Un jet de lumière blanche jaillit d'une torche électrique que le grand lui braqua en plein visage. Éblouie, elle cligna des yeux.

« Douze dollars et trente cents ! fit Ptit Jack. Tant que ça ! T'as entendu, Grand Jack... On est tombé sur le gros lot, non ?

— J'ai aussi une montre, fit Darling, d'une voix suppliante. Avec quatorze rubis. »

Les deux hommes sifflèrent, admiratifs.

« Et t'es sûre que t'as pas autre chose, encore ? », demanda Ptit Jack en prenant une voix horriblement sucrée, comme s'il s'adressait à une idiote congénitale.

Baissant la tête, la jeune fille resta muette.

« Soulève ce drap, on va chercher avec toi », dit doucement le Grand.

Du canon du revolver il commença à rabattre le drap. Darling le lâcha et il tomba à sa taille ; elle était toujours assise. Sous la fine chemise de nuit, on pouvait voir les pointes braquées de ses mamelons.

« Et ça ? fit le Grand Jack. T'en parlais pas, de ça ? Pourquoi ? Ça nous intéresse pourtant au moins autant que tes douze dollars... et ta tocante de trois ronds. »

De l'extrémité du canon de son arme Grand Jack effleura délicatement la pointe d'un sein.

« Si on déballait la marchandise ? », suggéra la voix hideuse de Ptit Jack.

Il tremblait de concupiscence. C'était la phase de l'opération qu'il appréciait le plus. Quand on commençait à déshabiller ces salopes...

Écartant les doigts tremblants de la jeune fille, les deux hommes lui descendirent la chemise à la taille. Ses seins se balancèrent devant elle, les pointes effrontément dressées.

« Eh bien, tu vois, ça, ça nous intéresse beaucoup plus que ta montre, ma chérie... et je suis sûr, petite cachottière, que tu nous caches des trucs encore plus intéressants... sous ce drap !

— Je vous en prie, bredouilla Darling... je vous en prie... »

Glacée d'une terreur sans nom, elle venait de réaliser à qui elle avait affaire. Les deux Jack ... les évadés du pénitencier, les violeurs fous. Tendrement, les mains de Grand Jack se refermaient sur ses seins. Elle n'eut pas un geste pour les empêcher, pétrifiée par la peur. Avec une adresse perfide, les mains éveillèrent ses sensations : un sentiment de révolte envahit Darling. Ses seins la trahissaient, il suffisait qu'on les regarde, qu'on les touche, aussitôt une chaleur sournoise alourdissait son bas-ventre et elle perdait toute volonté propre. Elle eut un sanglot de désespoir en sentant ses mamelons se gonfler.

« Qu'est-ce que vous allez me faire ? murmura-t-elle.

— Juste nous amuser un peu, ma belle. On est pas méchants

quand on nous contrarie pas... Et toi, tu es une petite futée, pas vrai ? Tu sais où est ton intérêt ?

— Tu vas voir, intervint le plus petit. (Son infecte voix douceâtre emplissait Darling d'horreur. C'était physique.) On connaît des jeux très amusants. Tu vas pas t'ennuyer avec nous... »

Sous sa douceur venimeuse, la voix sifflante suait la méchanceté.

« Et pour commencer, tu vas nous montrer ta chatte...

— Non ! » cria Darling.

Outrée, elle agita violemment la tête. Cela secoua ses seins dans les mains de Grand Jack. Il les retint comme ils allaient lui échapper, en pinçant les mamelons.

« Non ? se moqua-t-il en tirant vicieusement sur les pointes, tu en es bien sûre, de ce gros mensonge ? Tu ne veux pas ? Alors, explique-moi un peu pourquoi les bouts de tes nichons sont si durs... »

Malgré elle, elle abaissa les yeux ; entre les doigts de l'homme, les pointes se dressaient, impudiques. Un flot de sang lui monta au visage.

« Je parie que ta cramouille est toute baveuse, dit Grand Jack. D'ailleurs, c'est facile à vérifier...

— Non ! cria à nouveau Darling, pendant que le petit caquettait de bonheur.

— Comment tu crois qu'elle est, toi, sa cramouille ? Moi, je parie qu'elle est toute petite, toute petite, comme une bouche de bébé, avec presque pas de poils...

— Tu n'y es pas du tout. Il suffit de regarder ses yeux. C'est une salope, elle a certainement une cramouille de salope, pleine de poils, avec les trucs qui dépassent, et un clito gros comme les bouts de ses nichons... Pas vrai que j'ai raison ? Tu as bien dû la regarder dans une glace, en te branlant, toutes les filles font ça ! Pas vrai que t'as une énorme chatte de pute ?

— Non mais, t'as vu comme elle est rouge, Jack ? T'as vu ça ? J'adore les filles qui piquent un fard quand on leur parle de leur chatte. Ce sont les plus vicieuses...

— Vous êtes les deux Jack, hein ? dit Darling. Les évadés. »

C'était sorti malgré elle ; aussitôt, elle le regretta. Elle vit les deux hommes se raidir. Le grand lui lâcha les seins et porta les mains à son visage. Le second fit la même chose. Elle s'étonna de ce comportement et les regarda plus attentivement. C'est alors seulement, le faisceau de la torche électrique s'étant détourné, qu'elle put discerner dans la pénombre rougeâtre qui baignait la chambre les traits des intrus. Son sang se retira de ses veines, elle crut qu'elle perdait la raison. Grimaçantes, les têtes de cauchemar se déformaient sous les mains qui les palpaient. Deux monstrueux batraciens, à la peau verdâtre et pustuleuse, la contemplaient de leurs gros yeux globuleux aux veinules pourpres. Une épaisse langue à deux pointes, d'un jaune criard, pointait entre des crocs de chien.

« Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda le plus petit des deux crapauds humains. Les deux quoi ?

— Les deux Jack... tu sais bien, ces deux évadés, la radio n'arrête pas d'en parler... », répondit le grand en vérifiant que son masque adhéraît bien.

Darling avait enfin compris qu'il s'agissait de deux de ces masques grotesques qu'on vend dans les boutiques de farces et attrapes. Un soulagement ignoble succédait à sa folle terreur. S'ils s'étaient grimés ainsi, c'est qu'ils allaient seulement la violer.

« Tu vois bien que c'est pas nous, nasilla le petit. Nous, on est juste deux visiteurs interplanétaires. Notre soucoupe volante est posée sur le toit. Pigé ? »

Darling fit oui de la tête. Comme elle aurait voulu rattraper ses paroles imprudentes !

« Si on te demande comment on est, tu devras dire la vérité. Deux monstres venus de l'espace. Mais si tu veux qu'on s'appelle Jack...

— Non, dit Darling. Je ne veux rien... »

Le grand eut un geste débonnaire.

« Mais si... les filles de ton âge aiment bien se faire peur. On va donc faire semblant d'être les deux évadés. Les deux forcenés, comme ils disaient à la radio. Et on va s'appeler Jack... rien que pour toi, ma jolie. OK Jack ?

— OK Jack, répondit l'autre. Jouons aux deux Jack. J'ai encore jamais joué à ça, ça me changera. On va jouer aux deux Jack en train de violer une innocente victime. Tu vas voir, poulette, on va bien se marrer, tous les trois. Et maintenant, tu vas retrousser cette superbe chemise de nuit et montrer aux deux Jack ce que tu as entre les cuisses.

— Bien dit, Jack. Montre-nous ta cramouille, qu'on voie si ton trou est assez large pour nos bites. »

Comme elle restait interdite, suffoquant presque, le plus grand eut un geste vers le revolver qu'il avait glissé dans sa ceinture.

« Tu préfères qu'on soit méchants ?

— Non... je vais... je vais... »

Elle s'arrêta et resta bouche bée, incapable de parler davantage.

« Je vais faire tout ce que vous voudrez. Répète.

— Je... vais faire tout... ce que vous voudrez... »

Deux larmes brûlantes descendirent sur ses joues.

« C'est bien », fit le grand en lui caressant le visage.

Il cueillit une des larmes entre ses doigts et la porta à sa bouche de plastique.

« Excellent, fit-il. Juste salé à point. Les larmes des femmes violées sont le sel de la terre ! Et maintenant, montre-nous ton con, qu'on voie s'il pleure, lui aussi... »

III DARLING MONTRE SA MOULE

Darling sentit sa gorge se serrer ; une chaleur malsaine alourdisait son bas-ventre, enflammait ses seins et ses joues. Les deux hommes braquaient le rayon de la lampe sur son pubis. Ils ne disaient rien. Ils attendaient. D'une façon insidieuse, le cœur battant à coups redoublés, elle écarta les cuisses. Ils virent alors se dessiner sous les poils l'amorce de la fente : un peu de chair rose, comme une légère blessure qui partageait la motte poilue en deux. Deux fines lamelles mauves dépassaient du haut de l'encoche, mais les cuisses étaient encore insuffisamment écartées pour qu'ils puissent en voir plus...

Aussi, d'un geste impatient, Grand Jack lui ordonna de s'ouvrir entièrement. Comme si cet ordre l'avait libérée, Darling replia les genoux : entre les poils agglutinés par la mouille, l'intérieur des grandes lèvres, d'un rose tendre, se déplissa comme la corolle d'une fleur flétrie. Ptit Jack émit un soupir qui ressemblait à une plainte.

« Mais ouvre-le plus que ça, bordel, on veut TOUT voir, tu comprends pas ? TOUT !

— Il a raison, dit Grand Jack, retrousse-toi plus haut, et écarte les cuisses comme quand tu pisses... qu'on voie bien bâiller ta cramouille. »

La vulgarité des mots fouetta les sens de Darling. Se retroussant au-dessus du nombril, elle laissa une jambe retomber de côté. Cette fois, ils ne pourraient pas dire qu'elle leur cachait quelque chose : dans cette posture, la vulve était si ouverte qu'ils pouvaient voir sous les nymphes l'entrée du vagin qui dégorgeait un liquide clair. Pour bien examiner la moule béante, ils s'étaient accroupis, et leurs masques affreux se touchaient presque.

« Tu as vu, dit Grand Jack. C'est moi qui avais raison... c'est une vraie moule de salope !

— Dis-lui qu'elle fasse sortir son truc... tu sais, son petit machin...

— Son clito ? T'as entendu mon copain... fais-nous voir ton clito. »

Comme s'il obéissait de lui-même à cette injonction, le vagin s'arrondit, entraînant les petites lèvres vers le bas, ce qui dégagait de son capuchon la pointe cramoisie du clito.

« Le voilà ! s'exclama Ptit Jack. Regarde-le sortir de son trou, le petit salaud. Tu as vu comme il pointe, cet effronté ! »

D'une chiquenaude, Ptit Jack frappa le minuscule organe. Darling sursauta. Après s'être rétracté, le clitoris ressortit entre les lèvres du con qui bâillaient de plus en plus.

« Regarde, mais regarde... t'as vu comme sa moule s'ouvre... et toute cette sauce...

— C'est bien, la félicita alors Grand Jack, voilà comment il faut faire... Tu montres bien tous tes trous. Tu es une bonne fille...

— Ouais, approuva l'autre, et pour ta récompense, on va te faire jouir comme une chienne.

— On va bien la branler, pas vrai, Jack ?

— Ouais. Et on va la sucer aussi. On va te sucer le bonbon comme une reine...

— On va te lécher le cul...

— Le cul et le con...

— Plus on te lèchera, et plus tu t'ouvriras...

— Et quand tu seras aussi ouverte qu'une grosse huître bien baveuse, on t'enfoncera nos bites !

— Bien au fond. Tu croiras mourir tellement ce sera bon... »

Darling se bouchait les oreilles pour ne plus entendre les voix horribles, mais elle les entendait quand même.

« Mais d'abord, tu vas nous demander toi-même, bien poliment, de te branler.

— Non, sanglota Darling. Non ! Non ! Non ! »

Elle hurla presque le dernier « Non ! ». D'une gifle brutale sur la bouche, Grand Jack la fit taire.

C'est à ce moment, pendant qu'elle pleurait à gros sanglots, que Ptit Jack commença à la toucher... Il avait mis son doigt bien à plat entre les lèvres du con et, tout en observant avec jubilation les crispations et les rougeurs que ses attouchements provoquaient sur le

visage de Darling, il le faisait avancer et reculer doucement, en frottant sur toute sa longueur la chair lascive de la fente. Grand Jack avait écarté les cheveux de la jeune fille pour bien dégager son visage honteux. À chaque va-et-vient de l'index, l'extrémité du doigt venait comprimer le bout du clito et chaque fois Darling avait un soupir rauque. Vicieusement, Ptit Jack lui taquinait le bouton, appuyait dessus, le tapotait, puis son doigt redescendait jusqu'à l'entrée du vagin. Au bout d'un moment, Darling ne parvint plus à dissimuler ce qu'elle éprouvait, chaque fois que le doigt lui écrasait le clito, elle se cambrait en poussant un gémissement sourd.

« Oui... comme ça... la félicitait railleusement Ptit Jack, ouvre bien ta grosse fente, sale pute... Ça te plaît, hein, de te faire branler ! Tu fais plus ta fière, maintenant, comme quand tu venais te trémousser chez Sam... »

Interdite, Darling se raidit. Chez Sam... Ce salaud masqué l'avait vue chez Sam. C'était donc un des habitués ?

« T'aurais dû la voir, comme elle se pavanait, toute contente d'allumer les mecs, nous regardant tous de haut, comme si on était de la merde. Son cul, c'était pour le patron. Nous on pouvait se broser, ou aller se branler dans les chiottes, tellement elle nous avait excités. Et regarde-la, maintenant... une vraie chienne en chaleur. »

Sans cesser de lui comprimer le clitoris avec l'index, il avait replié le pouce et avec le gras de ce dernier doigt, il s'était mis à masser le pourtour du vagin d'un mouvement circulaire. À chaque tour de piste, il appuyait un peu plus, faisant céder la chair juteuse, et le vagin se dilatait, bâillant comme une gueule affamée.

Ptit Jack dosait ses attouchements avec perfidie, appuyant, puis faisant la main légère, de façon à contraindre la fille à cambrer les reins pour venir vers lui. Alors, goguenard, il poussait du coude son collègue.

« Regarde, ducon, mais regarde ça, comme ça bâille bien, et comme ça baigne ! Elle en peut plus. Faut lui donner ce qu'elle réclame... Elle est pas pucelle, au moins ? T'as vérifié ?

— Alors là, ça me ferait mal ! Pucelle ! T'es miro ou quoi ? Regarde un peu ce trou... »

Braquant son index, Ptit Jack l'enfonça d'un coup dans le vagin, faisant suffoquer Darling. Il le retira, joignit son médium à l'index, et introduisit avec la même aisance les deux doigts réunis. Il les fit

tourner, comme pour jauger le diamètre et la profondeur du vagin. Darling avait replié un bras devant son visage.

« T'as vu ça, comme ça entre ? Elle est vachement rodée, la petite.

— Ouais... et t'as vu son clito... quand tu lui as enfoncé les doigts, je l'ai vu grossir à vue d'œil. À mon avis, ça doit être une sacrée branleuse pour avoir un clito pareil. Attends, ça me donne une idée... Ouvre-lui bien le con avec les mains... Je vais m'en occuper moi aussi. Pas de raison que ce soit toujours les mêmes qui s'amuse. »

Ptit Jack obéit, ouvrant le con charnu des deux mains, il se poussa de côté pour faire de la place à son collègue qui s'accroupit et avança le cou.

Soulevant à peine son bras, Darling vit le grand salaud relever le bas de son masque pour découvrir sa vraie bouche. Ptit Jack l'obligea à rapprocher son cul du bord du matelas, en tirant sur les lèvres du sexe, et le grand, lui soulevant une cuisse pour l'ouvrir à fond, posa sa bouche sur le con et y enfonça sa langue. Darling se mordit le bras à pleines dents. Elle avait failli crier de plaisir. La langue tournait dans la bave tiède du con, dépliant les muqueuses. Les lèvres de l'homme s'étaient collées à celles de sa vulve et aspiraient comme une ventouse. Elle sentait la chair sortir d'elle et entrer dans la bouche chaude de Grand Jack. Soudain, il la relâcha et referma la bouche à demi pour aspirer le clito, en faisant un bruit obscène, comme s'il avalait un gros macaroni. Près de lui, Ptit Jack était agité d'un fou rire silencieux...

« Mets-lui le doigt dans le cul en même temps, Jack, fais-moi plaisir... Je veux voir la tête qu'elle fait, un doigt dans le cul », supplia-t-il.

Mâchonnant la chair luxurieuse du con, Grand Jack souleva la jambe qu'il tenait sous le genou, forçant Darling à lui offrir son cul. Écrasée de honte, elle sentit un doigt tâtonner la corolle crispée de son anus ; pour ne pas avoir mal, elle poussa sur ses intestins et le doigt entra dans son cul.

« Vérifie si ton doigt sent le caca, caqueta Ptit Jack. On va l'enculer aussi, hein ? J'aime bien les enculer, moi... »

Le Grand recula pour reprendre haleine ; sous la mentonnière retroussée du masque, ses lèvres étaient toutes baveuses de mouille. Haletant, il déclara :

« Elle a un goût de poisson cru, sa moule... Un goût de moule, quoi... Ce sont les plus salopes qui ont ce goût. L'institutrice aussi, sa cramouille sentait le fraîcheur. Et la vendeuse du supermarché, tu te rappelles ?

— Si je me rappelle ! Rien que d'en parler, je te dis pas la trique. Arrête de la sucer, il est temps de la bourrer...

— T'as entendu ce qu'a dit mon copain, petite ? On va te bourrer, petit bourrin. Le moment est venu... Qu'est-ce que tu préfères, qu'on t'attache ? Ou te laisser faire bien sagement ? Si tu griffes, parole, je t'arrache le clito avec les dents...

— Je grifferai pas... ne m'attachez pas... je vous promets... je me laisserai faire... »

Les deux Jack eurent le même ricanement odieux.

« C'est bien, dit le grand, d'une voix radoucie, t'es une fille intelligente. Pour commencer, tu vas attraper toi-même tes guibolles sous les genoux, tu vois, comme moi. Et tu vas les soulever en ramenant les genoux vers ta poitrine, pour bien nous montrer tes deux trous...

Terrifiée à l'idée d'être attachée, Darling s'exécuta.

« Plus haut que ça, chérie, qu'on voie bien le trou du cul... tu vas rester bien sagement comme ça... On va tirer à pile ou face pour savoir dans quel trou on va te la mettre pour commencer ! »

Les deux hommes regardaient ce qu'elle leur montrait.

« C'est drôlement bon, hein, fit Ptit Jack d'une voix qui tremblait d'extase. Quand elles se donnent, comme ça, de savoir qu'on peut leur faire tout ce qu'on veut... moi, je te dis, des moments pareils, ça vaut le risque d'aller en taule... Putain, si mon cousin Luke était là, qu'est-ce qu'il se régalerait ! Il en était dingue, de cette petite pouffiasse ! Dingue... Chaque fois qu'il la voyait chez Sam, il allait ramasser une pute...

— Tiens, ça me donne une idée. Si on lui faisait faire la pute... tu te souviens ? Comme à cette femme de médecin, à Butte... Tu m'as dit que quand elle allait chez Sam, elle vous regardait même pas, c'est ça ?

— Une vraie pimbêche. On l'aurait giflée.

— Eh bien, on va faire comme si c'était chez Sam, ici ! On va lui dire de s'habiller et de se pomponner pareil que quand elle va jouer les allumeuses au bar. Sauf que cette fois, les clients se contenteront pas de regarder. Ils auront le droit de toucher la marchandise.

— Jack, t'as toujours des idées géniales ! Qu'est-ce que t'en dis, petite cochonne ? Dis merci aux messieurs qui inventent d'aussi jolis jeux ! Et cours vite te faire belle ! La soirée commence à peine ! Prépare-toi pour le bal des Debs !

— Mais n'oublie pas, hein ? On vise bien et on tire vite. Ne t'avise pas de vouloir jouer les filles de l'air. Tu te retrouverais sous terre ! »

IV LA VISITE DE SÉCURITÉ

« Vous ici, shérif ? s'étonna Sam Parson. Vous osez vous aventurer dans ce lieu de perdition ? Et vos électeurs, qu'est-ce qu'ils vont dire, s'ils apprennent ça ? »

Sur le seuil, la silhouette massive de l'arrivant se découpait sur la lueur rouge qui venait de l'enseigne extérieure. Prentiss retira son Stetson et le secoua pour l'égoutter. Il jeta un coup d'œil alentour. Il n'était pas loin de minuit, le bar, plongé dans la pénombre, était désert, à l'exception d'un ivrogne qui moisissait au fond d'une loge. Deux joueurs de billard, des habitués, s'affairaient sans parler, dans l'arrière-salle qu'un rideau séparait du bar.

Derrière le comptoir, la porte miroir qui donnait sur la cuisine était entrouverte. Lou Parson, la femme de Sam, se démaquillait devant une table où elle avait disposé tout son attirail, un miroir inclinable, des kleenex tachés de rouge et de fard à paupières, des pots de crème grasse, des flacons de lotion faciale et un paquet de coton. Elle portait une robe noire pailletée de strass, très décolletée, comme en mettent les entraîneuses. Ses épaules charnues luisaient d'un éclat phosphorescent sous le plafonnier de la cuisine, et ses seins paraissaient sur le point de déborder d'un audacieux décolleté. En entendant le shérif, Lou, d'un geste preste, prit sur le dossier de sa chaise une vieille serviette de bain toute tachée de fard, et s'en enveloppa. Puis, du bout du pied, elle repoussa la porte miroir.

« Votre épouse n'est pas polie, Sam », dit Prentiss, vexé, en se juchant avec précaution sur un des hauts tabourets qui craqua sous son poids.

Sam leva les yeux au ciel.

« Que voulez-vous, elle est de mauvais poil, ce soir. Elle aurait voulu aller s'amuser à la foire, au lieu de ça, il a fallu qu'elle aille payer notre loyer au propriétaire, monsieur Porbus. »

Prentiss rumina l'information. Pourquoi diable Lou Parson se maquillait-elle comme une putain et mettait-elle une robe aussi indécente pour aller payer son loyer ?

« Alors, shérif, quel bon vent vous amène ? », fit Sam, en prenant sous le bar le cruchon d'eau-de-vie locale qu'il réservait à ses meilleurs clients.

Il en versa dans un verre à coca une dose à étendre raide un marchand de porcs. D'une lampée, Prentiss s'envoya le contenu du verre dans le gosier. Une lueur admirative dans le regard (il n'avait jamais vu personne tenir aussi bien l'alcool que Prentiss), Sam lui remit ça. Ce verre-là, il le savait, le shérif le ferait durer, le réchauffant dans ses mains pour que l'alcool dégage tous les parfums des fruits qu'on avait distillés, le sirotant voluptueusement en fermant à demi les yeux.

« Ce serait plutôt un mauvais vent. Tu n'as pas écouté la radio ?

— Vous voulez parler des deux Jack ?

— Exact. Le petit venait souvent jouer au billard, autrefois, chez toi. Alors je me suis dit...

— Voyons, shérif, vous me connaissez, dit Sam Parson, en mettant la main sur son cœur. Si j'avais appris quelque chose, vous pensez bien que je vous aurais immédiatement téléphoné. »

Le shérif trempa le bout de sa grosse langue dans le verre. Rien ne l'agaçait autant que le ton faussetement candide que Sam se croyait obligé de prendre. On avait toujours l'impression qu'il se fichait de votre gueule.

« Son cousin, Luke-la-main-chaude... ça fait longtemps que tu l'as vu ?

— Je le vois presque tous les jours ! En ce moment, il fait partie d'une équipe de peintres et de couvreurs qui remettent à neuf la baraque de Cornélius, juste en face. Elle en avait bien besoin, elle tombait en ruine...

— Et tu l'as revu depuis que son cousin s'est fait la belle ? »

Sam fit mine de se creuser la tête.

« Ma foi non... je ne crois pas... Mais vous savez, c'est la foire des éleveurs de porcs, en ce moment. Tous mes clients habituels font la fête en ville, autour du marché au bétail. Tenez, même les gens d'en face, Cornélius et ses locataires, s'y sont rendus. Tous les bistrots de la rue sont déserts, ce soir !

— À propos d'éleveurs de porcs, il y a une Pontiac garée sur le trottoir d'en face qui schlingue d'une façon pas croyable. Tu sais pas à qui elle est ? »

Se penchant sur le comptoir, Sam jeta un coup d'œil à travers la porte du bar.

« Première fois que je la vois. Probablement à un fermier qui est venu s'envoyer une pute...

— J'ai l'impression que je suis venu pour rien, dit Prentiss en se grattant la nuque. Et j'aime pas du tout me déranger pour rien... »

Une vague menace traînait dans sa voix ; Sam cessa de sourire.

« Puisque je suis là, grogna le shérif, autant en profiter. Il y a une éternité qu'on a pas fait de visite de sécurité, chez toi, non ? On va réparer cet oubli, comme ça, je me serai pas dérangé pour rien. Si on commençait par la cuisine ? Tes extincteurs, tu les as vérifiés ? Les dates ne sont pas périmées ? »

Tout en parlant d'un ton jovial, le shérif, son verre à la main, contournait le comptoir. Sam, l'air contrarié, s'effaça à contrecœur pour le laisser passer. Les deux hommes entrèrent dans la cuisine. Lou Parson avait retiré sa serviette. Les yeux de Prentiss se posèrent immédiatement sur les gros seins blancs qui débordaient jusqu'aux aréoles. Cela n'échappa pas à Sam qui, d'un geste, empêcha Lou de reprendre la serviette pour s'en draper.

« Laisse donc, chérie, fit-il d'une voix mielleuse. Le shérif est un ami. Pas vrai, shérif ? »

Les yeux sur les seins de la femme de Sam, Prentiss répondit d'un ton rogue.

« Un shérif n'est l'ami de personne. Surtout quand il est de service. »

Lou Parson posa devant elle le bout de coton à démaquiller avec lequel elle venait de retirer son fard à paupières. Son visage blafard, auquel des joues trop pleines donnait un aspect lunaire, luisait de cold cream. Elle jeta un rapide coup d'œil à son mari et quand elle lui vit ce sourire crispé qu'elle connaissait bien, elle baissa la tête, boudeuse. Deux taches roses se formèrent sur ses joues rondes.

« Vous admirez le décolleté de ma femme, shérif, dit Sam, d'un ton mondain. Je vois dans vos yeux que vous aussi, comme moi, vous êtes un amateur de gros seins. »

Lou Parson leva les yeux sur le visage congestionné du shérif.

Elle les baissa aussitôt sur la table, et la rougeur qui colorait ses joues se répandit sur tout son visage.

« Et là, encore, fit Sam, elle est relativement décente. Mais, gloussa-t-il, quand nous nous amusons, Lou et moi, il m'arrive de lui faire mettre un de ces corsets, vous savez... en cuir... très serré... comme on en vend dans les sex-shops... avec deux trous pour laisser sortir les nichons. »

Cramoisie, Lou croisa les bras devant sa poitrine, dissimulant son décolleté.

« Je suis fatiguée, Sam, dit-elle d'une voix renfrognée. Je voudrais monter me coucher. »

Prentiss s'installa sur une chaise, de l'autre côté de la table. Il posa son verre devant lui.

« Ne la retenons pas, dit-il, nous n'avons pas besoin d'elle pour vérifier les extincteurs... »

— Voyons, chérie, dit Sam, d'une voix écœurante de suavité, tu n'es pas très polie. Le shérif va se vexer. Et s'il est vexé, il finira bien par trouver quelque chose qui cloche, on a toujours des peccadilles à se reprocher... Tu veux qu'il nous dresse un P.V. ? Tu veux qu'on paye une amende ? »

Son visage jouflu toujours aussi maussade, Lou haussa les épaules, mais elle décroisa les bras. En les croisant, elle avait légèrement abaissé son décolleté vertigineux ; un des seins débordait : on voyait le bord supérieur de l'aréole, un arc de cercle marron clair.

« Pas vrai qu'ils sont beaux ? », fit Sam, en les désignant de l'index.

Renfrognée, Lou abaissa les yeux sur ses seins ; constatant qu'un des mamelons dépassait, elle esquaissa un geste, qu'elle interrompit net quand son mari fit claquer sa langue.

« Qu'est-ce que je vois, fit-il avec une intonation soucieuse. Tu as une rougeur ? »

Il montra du doigt la portion du téton que découvrait l'étoffe.

« Mais non, fit le shérif, c'est son... »

Il se tut.

« Vous croyez ? fit Sam, faussement inquiet. Lou a la peau si fragile... elle a des rougeurs pour un rien. Dès qu'on la tripote, elle est toute marquée. Tenez, quand je lui donne une fessée, vous me croirez ou pas, elle garde les fesses rouges pendant près d'une semaine. »

Au mot de fessée, Lou baissa la tête.

« Vous fessez votre femme, Sam ? ne put s'empêcher de demander Prentiss.

— Bien sûr. Il faudra que je vous montre ça un jour. Comme une gamine, je la fesse. Je la mets sur mes genoux, je lui retrousse sa robe, et je la fesse à cul nu. Vous ne fessez jamais la vôtre, vous ?

— Fesser Marjorie ? Vous voulez rire, c'est pas son genre...

— Il n'y a que la première fessée qui coûte. Après, elles s'habituent. Et même, elles y prennent goût... Mais pour en revenir à cette rougeur (il pointa son doigt sur le mamelon à demi sorti), je ne suis pas du tout sûr que vous ayez raison, shérif... Vous permettez ? »

Faisant étalage de sa supposée inquiétude, Sam fit le tour de la table et prit le sein de sa femme par-dessous, puis, de l'autre main, il saisit le bord du tissu et consulta du regard le shérif, comme pour lui demander l'autorisation. Prentiss, d'un bref mouvement, abaissa son menton. Cela pouvait passer pour un acquiescement ; aussi, soulevant la masse du sein et abaissant la baleine, Sam laissa le sein s'échapper. Prentiss n'avait encore jamais vu d'aréole aussi large : elle dévorait presque le tiers de la surface pourtant importante du volumineux nichon. D'un rose éteint, tirant sur le marron clair, elle était très lisse, sauf au milieu où des rides convergeaient vers le téton raidi.

« Vous aviez raison, fit Sam, d'une voix déçue. Ce n'est pas une rougeur... C'est le bout du nichon. »

Comme pour comparer les deux rougeurs entre elles, il fit basculer l'autre bonnet et descendit l'étoffe jusqu'à la taille de sa femme. Elle restait absolument immobile, les bras posés devant elle sur la toile cirée. Le front incliné, elle aussi contemplait ses larges mamelons.

« Vous voyez, poursuivit Sam, en prenant les épais mamelons rosâtres entre ses doigts, c'est pareil des deux côtés... »

Tirant sur les mamelons, il souleva les seins et les fit balancer.

« On peut les trouver gros... moi, ils me plaisent comme ça... et je ne suis pas le seul. Chaque fois que je les montre à mes amis, ils sont de mon avis... »

Sam soupesa les nichons. Lou paraissait dormir, la joue appuyée à l'un des bras velus de son mari.

« Mais, à propos de ces rougeurs, je ne voudrais pas que vous me preniez pour un menteur, shérif. »

Les mains réunies autour de son verre vide, Prentiss, contemplait les gros seins aux mamelons gonflés que Sam déformait dans ses mains poilues.

« On va chercher ailleurs, dit Sam, d'un ton absorbé. Je suis sûr qu'on va en trouver une, de rougeur, et même plusieurs. Restez où vous êtes, shérif, c'est Lou qui va se déplacer... Lève-toi, chérie... allons, cesse de te comporter comme une gamine, si tu ne veux pas avoir une fessée ! »

Lou se leva sur-le-champ, retenant sa robe à sa taille, et se laissa pousser par Sam. Ils s'arrêtèrent devant le shérif.

« Cherchons donc cette rougeur, dit Sam. Voyons devant, pour commencer. »

S'accroupissant, il releva la robe. Le visage absent, Lou prit l'étoffe qu'il lui tendait et la maintint relevée. Elle portait une culotte bleu ciel. Sa grosse moule arrondie était si comprimée par le satin qu'on voyait que les lèvres étaient séparées. Un sillon humide vertical avait traversé l'empiècement à l'endroit où s'ouvrait la fente. Même à travers la culotte, Prentiss pouvait constater l'absence de toute pilosité. Ce salaud obligeait sa femme à se raser...

« Vous voyez, là, où c'est mouillé, shérif, fit Sam, d'une voix hallucinée, comme on voit bien (il suivit de l'index le tracé de la fente) qu'elle est ouverte... Elle a toujours la chatte ouverte, Lou, surtout quand elle la montre à un monsieur pour la première fois. »

De l'index, il fit pénétrer la culotte dans le vagin ; une auréole humide se forma sur le satin. Lou avait écarté la cuisse. Elle regardait la main de Sam tripoter son sexe.

« Elle est vraiment bien ouverte, vous voyez ? », fit Sam, en

entrant à demi son doigt dans le vagin, y enfonçant l'étoffe.

Il retira son doigt du trou et saisit le bord du slip sous le sexe ; il l'écarta latéralement, découvrant intégralement la chatte chauve. Comprimé par la culotte que Sam ramenait dans l'aîne, le gros con pâle aux lèvres roses se referma et s'avança dans une insolite moue verticale. Un morceau de nymphe, lisse et rouge, dépassait entre les lèvres épilées.

« Évidemment, dit Sam, on ne peut pas voir comme ça que c'est une vraie blonde, mais en cherchant bien, on trouvera bien un poil ou deux, surtout près du trou du cul... Soulève la cuisse, chérie... »

Avec un soupir, Lou s'appuya à la table de la main qui soulevait sa robe, et elle plia un genou, restant sur une seule jambe. Ainsi, les lèvres du con s'ouvrirent à nouveau, mais pas entièrement, et le clitoris sortit. Sam retourna une lèvre, pour dévoiler l'entrée du vagin. Il fit remonter son doigt à l'intérieur de la fente, faisant mine d'y chercher un poil inexistant. La viande rose et lisse des muqueuses se déplissait comme l'intérieur d'un coquillage. Il pinça le sommet de la lèvre, pour bien dégager les nymphes et le clitoris.

« Je ne vois pas de rougeur anormale », dit Prentiss, les yeux fixés sur la faille rouge.

Lou et Sam tressaillirent ensemble, mais pas pour les mêmes raisons. Ainsi, Prentiss acceptait d'entrer dans le jeu ! Sam eut un gloussement ravi.

« Vous avez raison shérif », fit-il, en lâchant le con de sa femme.

Se frottant les mains, il ajouta :

« Elle va se mettre toute nue, ce sera plus commode. »

Il alla fermer à clef la porte de la cuisine, puis revint.

« Déshabillons-la ensemble, shérif... vous voulez bien ? »

Renonçant à jouer plus longtemps la comédie, le shérif se leva. Ils déshabillèrent Lou qui se laissait faire placidement, levant les bras à la verticale, pour que Prentiss la débarasse de sa robe, et, après que son mari eut fait descendre sa culotte à ses pieds, soulevant un pied puis l'autre, pour qu'il la lui retire. Nue, soutenant ses seins, elle se tint devant les deux hommes, les jambes écartées, sur ses souliers à talons hauts qui l'obligeaient à se cambrer. Elle attendait. Il ne faisait

aucun doute qu'elle était au moins aussi excitée qu'eux. Même si, par jeu, peut-être, son visage renfrogné conservait une expression excédée.

En dépit de la cellulite qui alourdisait les larges cuisses, et du fait que les seins étaient vraiment trop gros, Prentiss s'était rarement senti aussi excité par la nudité d'une femme. Malgré ses défauts, le corps de Lou dégageait une sensualité animale. Les yeux des deux hommes communiant dans la même émotion un peu sale, allaient des seins sur lesquels se crispaient les mains de Lou, à son visage que l'émotion empourprait, pour redescendre vers l'insolite mollusque bivalve qui baillait au bas de son pubis glabre.

« Ouvre un peu plus ta fente, chérie, dit Sam. Le shérif ne voit pas tout... fais-lui voir tous tes trucs... »

Soutenant ses seins d'un bras, elle porta sa main droite à son sexe chauve, et les doigts dirigés vers le bas, en fourchette, l'ouvrit entre l'index et le médium. Comme une langue qui sort d'une bouche, les nymphes pendirent au-dehors. Déplaçant ses doigts, les appuyant maintenant à l'intérieur du con, elle sépara à leur tour les petites lèvres, et fit sortir son clitoris, avec le geste effronté d'un petit garçon décalottant son gland avant de pisser. Elle resta ainsi, cambrée sur ses talons, le ventre en avant, tirant les lèvres vers le haut pour bien faire remonter la fente, afin qu'elle soit visible sur toute sa hauteur.

« Vous avez une femme obéissante, Sam, dit le shérif, en tâtant du bout de l'index le bord d'une grande lèvre.

— Je l'ai bien dressée, dit Sam. Touchez-lui le clito, ne vous gênez pas... »

Le shérif pointa son index sur la protubérance pourpre qui faisait saillie entre les nymphes. Il sentit Lou se cambrer. Le clitoris était brûlant, baveux. Il le tripota un moment. Le con de Lou dégageait maintenant une fade odeur de marée, elle tremblait, ouvrant si fort sa fente qu'aux endroits où ses doigts appuyaient, la chair comprimée des muqueuses pâlisait. En revanche, à l'intérieur de la faille, elle était d'un rouge vif de viande crue.

« Dites donc, shérif, fit Sam d'une voix étranglée, c'est vrai ce qu'on raconte ? Qu'il vous arrive de fouiller des suspectes à cet endroit ? Il paraît qu'elles cachent n'importe quoi, là-dedans. C'est vrai, ou c'est des bobards ?

— C'est tout à fait vrai, s'empressa le shérif. Si vous voulez bien, je vais vous faire une démonstration de fouille anatomique. Dans

le corps de la femme, voyez-vous, il y a deux cachettes principales. Devant... et derrière...

— Devant ? Vous voulez, dire... vous pourriez me montrer comment vous vous y prenez... pour les fouiller ?

— Bien sûr. Mais ce sera plus facile si elle s'assoit sur la table en relevant ses genoux... C'est la position la plus commode pour la fouille digitale.

— Comme chez le gynéco alors ? plaisanta Sam.

— À peu près, sauf qu'elle peut rester assise, pour regarder ce qu'on lui fait. Il y a des salauds de flics qui en profitent pour mettre autre chose à la place des doigts, si vous voyez ce que je veux dire.

— Vraiment ? Mais c'est dégueulasse !

— Vous permettez, Lou, je vais vous aider », proposa galamment le shérif.

La soulevant sans efforts, comme une petite fille, il l'assit au bord de la table. Immédiatement, Sam prit sous les genoux les jambes de Lou et les releva.

« Tenez vos genoux par-devant, Lou, dit courtoisement le shérif. Juste au-dessus du tibia... ce sera moins fatigant pour vous. »

Lou prit ses genoux dans ses mains et resta ainsi, le con déployé, les fesses au ras de la table.

« Voilà, elle est prête pour la fouille anatomique frontale. Vous voyez, Lou, regardez vous-même. Dans cette position, l'entrée du vagin est grande ouverte et parfaitement accessible, et si l'un de nous voulait vous manquer de respect, vous le verriez aussitôt.

— Sauf, dit Sam, d'une voix songeuse, si elle avait les yeux bandés...

— D'habitude, fit le shérif sans relever, pour fouiller une suspecte dans ses parties, j'utilise un gant spécial, en silicone, mais je regrette, je n'en ai pas emporté... Je vais donc opérer à mains nues, Lou, si vous le permettez. Je me désinfecte d'abord, bien sûr... »

Le shérif, réunissant ses doigts, les trempa dans le reste de whisky qui stagnait au fond de son verre.

« Ça ne va pas me brûler, shérif, vous êtes sûr ? s'inquiéta Lou.

— À peine... au début... mais, sauf votre respect, vous êtes tellement mouillée... que ça diluera l'alcool... Faites O avec la bouche...

— Pourquoi ? voulut savoir Lou.

— Cela crée un réflexe local, expliqua le shérif. Faites O en arrondissant bien les lèvres...

— Comme ça ? O... Oh!... ohhh ! ! »

Le dernier « oh » devint carrément exclamatif. En effet, après avoir tâtonné prudemment entre les bords de l'orifice vaginal, Prentiss venait d'y introduire son index. Il avait des mains si grandes et si épaisses que ses doigts étaient aussi larges que des pénis d'hommes normaux. En conséquence, du premier coup, Lou fut aussi comblée que si on lui avait introduit une bite.

« Voilà, dit le shérif, en enfonçant son doigt tout au fond. Nous y sommes... maintenant, je vais opérer la fouille locale. Pour cela, vous sentez, Lou, je replie un peu la dernière phalange (du doigt de sa main restée libre, il montra à Sam ce qu'il faisait) et j'explore en tournant toute la surface de l'anfractuosité du cul-de-sac vaginal. Vous sentez, Lou, je ne néglige rien...

— En effet », dit Lou d'une voix rauque.

Des gouttes de sueur s'étaient formées au-dessus de ses sourcils. Elle ferma les yeux pour mieux sentir ce que le shérif lui faisait. C'était comme si une bite articulée s'était agitée dans son con, appuyant tantôt en haut de la membrane vaginale, tantôt en bas, tantôt sur les côtés. Elle se mit à haleter. Le gros doigt avançait et reculait, tout en continuant à s'articuler, imitant les mouvements du coït sans cesser de l'explorer sur tout le diamètre intérieur du vagin. Sam, un peu jaloux, surveillait la montée du plaisir sur le visage de sa femme. Une grimace presque douloureuse la défigurait, lui abaissant les coins des lèvres. Il était clair que cette salope appréciait drôlement le traitement que lui infligeait Prentiss.

« Voilà, fit enfin le shérif, la fouille frontale est terminée. (Il toussota dans le creux de sa main gauche, tout en retirant, luisant de mouille, l'index qu'il avait introduit dans le con de Lou.) Si vous y tenez, Sam, je peux poursuivre la démonstration en passant à la partie arrière.

— Le trou du cul, vous voulez dire ?

— L'anus, corrigea pompeusement le shérif. C'est l'appellation légale : ou plus exactement, la région rectale...

— Pourquoi pas ? fit Sam. Faut jamais négliger une occasion de s'instruire.

— Il faudrait que je graisse mon doigt auparavant. Les sécrétions anales ne sont pas aussi fluides que celles du vagin ; un peu de cold cream fera l'affaire...

— Bougez pas ! »

Sam récupéra le pot derrière sa femme et le tendit à Prentiss qui y enfonça son doigt.

« Il faudrait aussi qu'elle change de position, dit Prentiss. Qu'elle reste sur la table, mais qu'elle se retourne en relevant le cul et en s'accroupissant. Le front appuyé sur la table, les genoux bien écartés, les reins creusés, les fesses ouvertes, de façon que la région anale soit parfaitement accessible. »

Comme, au fur et à mesure que le shérif lui donnait ces instructions, Sam les suivait à la lettre, Lou se retrouva bien vite dans la position voulue. On ne voyait plus que son gros cul, largement ouvert, où l'anus, parfaitement déplié, avait pris la dimension d'une pièce de dix dollars.

« Vous voyez, fit le shérif, en tâtant le bord de l'anus ; de cette façon, le cul s'ouvre à la perfection. Si votre épouse veut bien pousser un peu, maintenant, comme, sauf votre respect, si elle faisait un gros besoin... nous y arriverons en un instant, comme devant, même si le trou est plus étroit.

— Tu as entendu le shérif, chérie. Pousse, et tâche de pas péter, ça la ficherait mal. »

Lou obéit ; au sein de l'auréole brune un cercle se dessina...

« Poussez davantage, vous y êtes presque ! »

Le cercle s'agrandit, comme une corolle de fleur en train de s'épanouir, et le rose pâle de la muqueuse rectale pointa entre les striures.

« Voilà, nous y sommes... faites-vous bien molle... faut pas vous crispier, sinon ça resserre l'anus... faites O, comme tout à l'heure.

— Oh... » fit Lou, la bouche écrasée contre la toile cirée.

Les deux hommes virent distinctement l'orifice anal s'arrondir, prendre la forme presque parfaite d'un O. Tout amusé, Sam poussa le shérif du coude en lui montrant le trou du cul de sa femme qui s'arrondissait comme une petite bouche ridée en train de siffler. Il étouffa un gloussement derrière sa main et donna deux autres coups de coude au shérif, en hochant la tête de bas en haut. En même temps, de l'autre main, il déboutonnait la braguette de son pantalon, et extirpait sa bite.

Elle était en pleine érection, le bout à demi sorti. Il le dégagea entièrement et, du geste, autorisa le shérif à l'imiter.

« Encore, Lou... dit le shérif. Faites encore O, plusieurs fois...

— O, dit Lou. O... O... O... »

Les deux hommes avaient du mal à conserver leur sérieux ; Prentiss lui même se mordait la lèvre pour ne pas pouffer, quant à Sam, il avait enfoncé sa main droite dans sa bouche et se mordait sauvagement les doigts pour que sa femme ne l'entende pas rire. En effet, chaque fois que Lou prononçait la lettre fatidique, son anus imitait le mouvement de sa bouche, et s'arrondissait comiquement entre les joues rebondies du fessier. Sous l'anus, le trou du vagin faisait de même. Les deux orifices paraissaient obéir à la dictée de la voix...

« Encore ! fit le shérif... plus fort... et ouvrez davantage la bouche...

— Oh, fit Lou... Oh... oh... oh... Ohhh... »

Les deux orifices s'ouvraient et se refermaient, épousant des formes de plus en plus circulaires, et les deux hommes, congestionnés par un rire mal dominé, se dandinaient en se bourrant réciproquement les côtes de coups de coude furieux. De son côté, Lou ne restait pas insensible à l'exhibition obscène qu'on lui imposait, et de grosses gouttes de liquide clair recommençaient à sourdre de son vagin, formant des filaments transparents qui pendaient hors du con comme des fils d'araignée.

« Voilà, dit le shérif, vous y êtes presque, madame Parson.

Imaginez qu'on vous prend la température... on a sûrement dû déjà vous mettre un thermomètre, non ? Disons que ce sera un thermomètre de gros calibre. Pour vous habituer progressivement, je vais commencer par vous mettre le petit doigt : vous le sentirez à peine. On y va ? »

Tout en la baratinant ainsi, Prentiss, à l'instar du mari, avait mis à l'air ses attributs sexuels. Sa bite, en érection totale comme celle de Sam, avait le calibre et la longueur d'une grosse matraque de caoutchouc, ou d'un de ces saucissons hongrois que vendait Rosemblaum. Mais, pour l'instant, il n'était encore question que de « fouille rectale » et c'est son doigt que le shérif introduisit dans l'anus de Lou.

Mais il avait menti en parlant de petit doigt : ce n'est pas l'auriculaire, mais le doigt du milieu qu'il vissa voluptueusement dans la gaine tiède du rectum.

« Ohhhh ! cria Lou, en se redressant à demi, au fur et à mesure que le doigt pénétrait dans son cul. Vous êtes sûr que c'est votre petit doigt, shérif ?

— Puisqu'il te le dit, Lou, voyons. Le shérif a de grandes mains... même son petit doigt est gros. Pourquoi ? Tu as mal ?

— Non, dit Lou, d'une voix honteuse... mais... »

Elle ne poursuivit pas. Le shérif renouvelait l'opération de fouille anatomique qu'il avait exercée dans le vagin. Son doigt tournait, se repliait, s'allongeait, fouillait en profondeur la poche rectale. Sam remarqua que sa femme se mordait le dos de la main. Il savait ce que cela voulait dire : de son vagin béant, sous la main du shérif, de grosses larmes dégorgeaient, comme de la bouche édentée d'un bébé en train de baver.

« Ne vous retournez pas, surtout, madame Parson, dit le shérif, qui avait pris sa bite dans la main gauche et qui se rapprochait de la table. (Non sans avoir auparavant, d'un geste et d'un regard, demandé l'autorisation du mari. Permission qui lui fut accordée d'un hochement de tête frénétique.)

— Pourquoi ? demanda Lou, d'une voix presque endormie.

— Je vais vous mettre le gros doigt maintenant ; si vous bougez, cela vous fera vous crisper, et vous auriez mal...

— Est-ce qu'il faut que je dise O, encore ?

— Inutile... gardez la bouche grande ouverte, ça suffira... »

En le faisant aller de droite à gauche et de haut en bas pour élargir et assouplir la corolle du sphincter, Prentiss retira son doigt. L'anus resta ouvert. Il posa, dirigés vers le bas, de part et d'autre de la pastille anale, son pouce et son index, et il les écarta en appuyant sur les bords de l'auréole bistre. Cela écarquilla l'anus et l'on put voir l'amorce du tunnel rose et lisse du rectum.

Pendant ce temps, de l'autre main, Prentiss puisait du cold cream dans le pot que lui tendait serviablement le mari, et l'étalait sur son gland. Quand il l'eut bien graissé, il posa une noisette de crème à l'intérieur de l'anus et l'enfonça avec l'index, pour lubrifier le boyau. Lou était prête...

« Peut-être que ça va vous gêner au début, madame Parson, commença le shérif.

— Oh, ne craignez rien, dit Sam, elle n'est pas aussi pudique qu'on pourrait le croire...

— Je parle d'une gêne locale, physique », rectifia le shérif, tout en avançant le bas-ventre vers le bord de la table, et en pliant les genoux, pour poser l'extrémité du gland au centre de la cible.

Progressivement, en homme qui n'en était pas à son coup d'essai, Prentiss introduisit son gland dans le cul de Lou Parson. Ils entendirent qu'elle soupirait très fort, contre la toile cirée, mais ce fut là l'unique manifestation de ce qu'elle éprouvait. Tout le temps, environ une minute (car le shérif y allait très prudemment), que dura l'intromission, elle resta parfaitement immobile et silencieuse. On entendait seulement sa respiration, aussi paisible et régulière que celle d'un enfant endormi. Millimètre par millimètre, l'énorme boudin s'enfonçait. Prentiss avait pris les fesses à pleines poignées, et c'est en la tirant par là en même temps qu'il avançait le bassin, qu'il la pénétrait. Si Lou remarqua que deux mains touchaient son cul, et qu'un troisième doigt pénétrait dans son intestin, elle ne manifesta pas sa surprise devant un tel prodige. Elle se prêtait à l'enculage avec une passivité proche de la léthargie. Seule sa respiration, plus rapide, trahissait son émotion.

Enfin les couilles du shérif s'écrasèrent sur la moule de Lou. Il était entièrement planté en elle. C'était, pour lui aussi, une sensation prodigieuse. Pour la savourer à son aise, en sybarite, il sortit un cigare

de la poche de sa canadienne et en coupa l'extrémité avec les dents. Il vissa le havane (un cadeau d'un électeur à qui il avait fait sauter une contredanse pour stationnement abusif) entre ses dents et fouilla dans sa poche pour trouver son briquet. Sam le devança ; avec un sourire obséquieux, il lui tendit du feu. Prentiss aspira une longue bouffée, puis souffla la fumée devant lui.

« Avec ce doigt-là, madame Parson, dit-il d'une voix où affleurait une lourde ironie, je vous fouillerai seulement d'avant en arrière... Je ne suis encore jamais arrivé à le plier. »

Si Lou avait conservé le moindre doute concernant ce qu'elle avait dans le cul, il dut certainement se dissiper. Pourtant, elle ne témoigna nullement son indignation, si tant est qu'elle en éprouvât. Elle se contenta de faire un bruit bizarre, à mi-chemin du sanglot et d'un accès de fou rire, qu'elle ravala pour retrouver son mutisme. C'est que Prentiss venait de reculer d'une dizaine de centimètres, extrayant une portion équivalente de sa bite du rectum dilaté, pour s'y renfoncer d'un seul coup qui fit vaciller les grosses fesses blanches de la femme.

« Vous voulez un cendrier, shérif. Tenez, en voilà un. Lou n'aime pas qu'on mette de la cendre par terre... Je le mets ici, à portée de la main... »

Saisissant un gros cendrier de faïence, Sam le posa sur les reins de sa femme, à l'endroit où leur cambrure les rendait à peu près horizontaux. Un sourire graveleux fut le remerciement du shérif. Ce cendrier posé au-dessus du cul de la femme qu'il sodomisait fouettait délicieusement son sadisme. Un désir soudain de cruauté lui mit un goût ferreux dans la bouche. Il aurait donné cher pour écraser l'extrémité incandescente de son cigare sur une des fesses si blanches de Lou. L'entendre hurler en savourant les crispations provoquées par la souffrance.

« À propos de cette visite de sécurité, murmura Sam, en clignant de l'œil...

— Voyons, fit Prentiss, je plaisantais, c'était pour te faire marcher... (Il baissa la voix pour ne pas être entendu de Lou...) Ton épouse avait l'air de s'ennuyer, je me suis dit... allons la distraire un peu ! »

Loin de paraître consterné, Sam lui adressa un clin d'œil complice. Ce tordu paraissait trouver normal qu'on encule sa femme devant lui. Et même, il avait l'air d'aimer ça ! Maintenant que l'affaire

de la sécurité était réglée, il laissa le shérif s'amuser comme il l'entendait avec le cul de Lou, et alla retrouver celle-ci de l'autre côté de la table. Entrouvrant un œil glauque, elle vit la bite de son mari.

« Il est en train de t'enculer, chérie, murmura Sam, à l'oreille de sa femme. Fais semblant de rien...

— J'avais compris, lui répondit-elle sur le même ton. Je suis pas idiote ! »

Sam lui caressa la joue, puis, entre deux doigts, il prit la lèvre inférieure, et tira dessus. Docile, Lou ouvrit la bouche. Sam se pencha pour bien voir son visage cramoisi, tout baigné de sueur. Qu'est-ce qu'elle pouvait s'ouvrir, cette sournoise ! Il se releva, la tenant toujours par la lèvre, et lui introduisit sa bite dans la bouche. Lou la happa avec gourmandise, et se mit à la sucer avec un bruit de salive analogue à celui d'un nourrisson qui tète. Levant la tête, Sam croisa le regard du shérif. Il y lut une question muette. Le shérif enculait maintenant Lou avec une aisance qui en disait long sur la docilité de sa monture. Comme Sam arqua interrogativement un sourcil, Prentiss lui montra le bout de son cigare... puis la fesse de Lou. Une bouffée de chaleur monta au visage de Sam. Jamais encore il n'était allé aussi loin ! La salive tiède de Lou coulait sur ses couilles, elle aspirait son gland avec voracité. Il fit signe au shérif d'attendre un peu. Il n'avait pas envie qu'elle le morde, dans un réflexe. Accélérant, il la gava de sa bite, s'enfonçant jusqu'au gosier. Il s'enfonçait si loin que ses couilles s'écrasaient sur la bouche de sa femme, et que le nez de celle-ci lui entraît dans le ventre. Prenant Lou par les oreilles, il la tira méchamment et lui largua tout dans la gorge. Il sentit qu'elle déglutissait, avalant le sperme qu'il lâchait au fur et à mesure. Il se retira et alla s'installer sur le côté de la table, de façon à voir en même temps le visage et le cul de Lou. Elle avait posé la joue sur la toile cirée et du sperme coulait, mêlé de salive, aux coins de sa bouche.

Il leva le pouce pour donner le feu vert au shérif. Surpris, il vit celui-ci prendre le cendrier et le poser sur la table. Puis il retira sa bite du rectum de Lou... et l'enfila à l'étage en dessous. Lou poussa un cri de surprise ravie. Le changement la comblait visiblement. Prentiss observait Sam. Le visage du barman rayonnait, mais des tics nerveux le faisaient grimacer. Ce salaud avait l'air d'aimer ça au moins autant que sa pouffiasse. Sam, lui, tout en regardant se décomposer le visage de sa femme se disait : « Bon Dieu, qu'est-ce que je donnerais, pour être à sa place... sentir ce qu'elle sent... »

Son cœur se mit à battre très fort. Le moment était venu.

Prentiss venait d'aspirer une immense bouffée, et l'extrémité du cigare brillait comme un morceau de braise. Tout en aspirant la fumée, il contemplait, au-dessus de sa bite dans le vagin, entre les fesses qu'il écartait de ses pouces, le trou rouge du cul, tunnel qui se perdait dans les profondeurs. Ce fut à l'intérieur de ce trou qu'il enfonça la partie allumée du cigare. La souffrance horrible qu'éprouva Lou déclencha un réflexe immédiat. L'anus se referma, éteignant la braise qui grésilla dans le cold cream. Fermant les yeux, pendant qu'elle hurlait à poumons déployés, Prentiss lui lâcha tout dans le con.

Sam, un peu pâle, s'était dressé d'un bond. Ce salaud de Prentiss l'avait doublé... sur une fesse et dans le cul, ce n'est pas pareil ! Parant au plus pressé, il prit un torchon et le fourra dans la bouche hurlante de Lou. Il la sentit mordre l'étoffe, furieusement. Des larmes de douleur ruisselaient sur ses joues, ses yeux étaient dilatés par une extase horrible...

Ce qui surprit le plus les deux hommes, ce fut que Lou ne se redressa pas, ne chercha pas à échapper à la pénétration du shérif. C'était comme si la souffrance l'avait tétanisée. Elle restait offerte à la bite qui ramollissait dans son vagin. Le cigare, lui, restait planté dans son anus. Elle se contentait de mordre le chiffon et de pleurer à chaudes larmes. Puis ses yeux se révulsèrent et elle recracha le torchon pour gémir longuement. Instantanément, Sam sentit revenir sa jalousie : la salope jouissait !

V UNE PARTIE DE BILLARD RUSSE INTERROMPUE

Pendant ce temps, dans sa salle de bains, Darling se maquille devant le miroir du lavabo. « Se faire belle... il faut se faire belle avant d'être violée... » Elle a l'impression d'être une actrice qui se prépare dans sa loge avant d'entrer en scène. « C'est ça... mets-toi beaucoup de rouge sur les lèvres... ça leur donnera des idées des fois qu'ils en manquent... »

La main tremblante, s'efforçant de ne pas entendre ses propres pensées, elle souligne les contours pulpeux de ses lèvres. Elle les arrondit pour mieux passer le rouge, puis elle les frotte l'une à l'autre. Dans sa tête, les images lascives défilent, comme un film accéléré. Elle pense à tout ce que ces deux salauds vont lui faire subir. Elle rajoute un peu de fard sur ses joues. Avec le noir dont elle a charbonné ses paupières, elle a tout d'une pute débutante ; ses yeux luisent d'une façon étrange.

« Alors, ça vient ? » crie un des Jack dans la chambre voisine.

Darling sursaute.

« Voilà... voilà... »

Elle hésite devant un des tiroirs du petit meuble où elle range sa lingerie intime. Choisit une culotte noire, un de ces slips indécents et exigus que Carolyn lui a offerts. Puis des bas noirs, de ceux qui s'arrêtent à mi-cuisses. (Les deux hommes lui ont promis d'être très méchants, si elle ne faisait pas un réel effort de toilette.) Ainsi attifée, elle glisse ses pieds dans des escarpins aux talons très hauts, ceux qu'elle met quand elle se rend chez Sam, la nuit, pour aguicher les camionneurs. En bas et culotte, les seins à l'air, elle fait quelques pas devant le miroir. Une bouffée de tiédeur lui inonde le visage.

« Alors, ça vient ? crie à nouveau Ptit Jack.

— Voilà, voilà... »

Elle a l'impression absurde d'être le petit Chaperon Rouge qui se prépare pour que les loups la mangent. Ces deux salauds s'amuse d'elle comme un chat d'une souris !

À la hâte, elle enfle sa robe de cotonnade rose, la fameuse robe

trop étroite, trop courte, qui moule de si scandaleuse façon son anatomie... Et elle se dirige vers la porte après avoir ébouriffé ses cheveux blonds devant le miroir.

« Et ton cul ? demande la voix du Ptit Jack, dans la chambre. Tu l'as bien lavé, au moins, ton trou du cul ?

— Parce qu'on va s'en servir, figure-toi ! Faut qu'il soit bien propre, renchérit l'autre Jack.

— Va laver ton cul, salope ! C'est pas tout de se parfumer et de se maquiller. Faut faire le ménage en bas, aussi ! On veut entendre couler l'eau du bidet...

— N'aie pas peur de tout nettoyer, hein ? Si tu sens la crevette ou le caca, ça va chier pour toi ! »

Avec un sanglot de honte, Darling lâche la poignée de la porte. Dans un accès de désespoir, elle fait une dernière tentative.

« Je vous en prie, dit-elle derrière la porte. Arrêtez... Si je vous donnais de l'argent... beaucoup d'argent... Je sais où mon grand-père cache ses économies ! »

Elle les entend s'esclaffer.

« Est-elle conne ! On en veut pas de l'argent de ton vieux ! Ce qu'on veut, c'est ton cul. Et ton con. Et bien propres. Pigé ? Allez, tu es une grande fille, maintenant, tu devrais comprendre ! Va te laver le cul ! »

Ravalant un cri de rage, Darling leur tire la langue derrière la porte. Puis elle se dirige vers le bidet, ouvre les robinets, retrousse sa robe, abaisse son slip et s'assied à califourchon.

« Parfait ! » dit Ptit Jack.

Est-ce qu'il la regarderait par le trou de la serrure ? Elle écarte largement les cuisses, face à la porte, et commence à se laver le sexe.

En se lavant, elle se souvient de ce que lui ont dit les deux salauds, avant de la laisser s'enfermer dans la salle de bains.

« Tu vas faire comme si tu te préparais pour aller chez Sam. Tu mettras une de ces robes courtes et moulantes que tu mets pour aguicher les mecs. Et tu vas bien te maquiller, bien te pomponner,

bien te parfumer pour nous. Comme une bonne petite putain que tu es ! »

Ptit Jack avait agité le gros revolver aux reflets bleutés.

« Et surtout, n'essaie pas de sortir par le vasistas, on a l'oreille fine. Ce ne serait pas raisonnable du tout !

— Non, m'sieur, je ferai jamais ça... »

À vrai dire, l'idée l'avait effleurée. Se sauver par le toit... Mais ils l'auraient rattrapée, elle était si maladroite, et en plus, sujette au vertige.

« Et mets des souliers à talons hauts... tu sais lesquels !

— Qu'est-ce que vous me ferez, après ?

— Mais rien, ma poupée ! On va juste te faire marcher un peu devant nous... tu sais ? Comme quand tu arrives au bar... »

Ptit Jack l'avait singée, se dandinant d'un air emprunté, tortillant ses fesses d'une façon ridicule, dressée sur la pointe des pieds. Grand Jack avait applaudi et Darling elle-même avait failli pouffer, nerveusement, tant il la parodiait avec une cruelle exactitude.

« Et après, bien sûr, on te violera, avait ajouté benoîtement Grand Jack.

— Mais rien de plus, hein ! Rien de plus ! On est pas des ogres ! »

Enchantés de leur esprit, ils s'étaient tordus, en proie à un rire hystérique, en s'assenant de grandes claques sur les cuisses.

« Hou ! avait hoqueté Ptit Jack. J'en peux plus ! C'est une comique, cette fille, elle va me faire crever. Allez, du vent, petit bourrin ! Dépêche-toi d'aller te mettre en tenue. On n'a pas toute la nuit, et le programme qu'on te réserve est plutôt chargé ! »

Le désespoir au cœur, Darling s'était engouffrée dans la salle de bains. Ils avaient claqué la porte derrière elle.

Et maintenant, elle était là, en train de se laver le cul pour ces salauds, habillée, parfumée et maquillée comme une prostituée.

« Alors, il est propre, ton trou ? demanda Ptit Jack. L'astique

pas trop quand même, tu pourrais l'user ! »

Le cœur battant, Darling se dressa, essuya son bas-ventre, renfila son slip, abaissa sa robe, consulta une dernière fois le miroir. Elle eut comme un remords à se voir si belle. L'idée qu'elle allait leur offrir tout ça.

« Voilà, je suis prête. Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ?

— Tu frappes à la porte pour commencer. (Darling frappa.) Et tu nous demandes, mais très poliment, hein ? si tu peux entrer pour qu'on te la mette...

— Je pourrais jamais dire ça, balbutia Darling.

— Poliment, hein ? continua l'autre, comme si elle n'avait rien dit. On est très exigeant sur le chapitre de la politesse. Tu nous dis donc : “Messieurs, je me suis lavée le cul, je me suis parfumée pour vous. Est-ce que je peux venir me faire enculer, maintenant ?” »

Darling frappa donc à la porte une deuxième fois.

« Ouais... qu'est-ce que c'est ? brailla Grand Jack.

— C'est moi... Darling...

— Et qu'est-ce que tu veux, si tard ? Tu vois pas que le bar est fermé...

— Je voudrais juste... un coca, monsieur Sam. (Elle avait pris une voix ingénue, un peu acide, exagérant sa propre puérilité. Le jeu commençait à l'exciter pour de bon !)

— Un coca ? C'est pas ça qu'on t'a dit de dire. Tu dois dire : “Je viens pour me faire mettre votre grosse saucisse dans le cul !” Compris ? Répète...

— Je viens... (Les mots refusaient de sortir.) Je viens...

— Alors ? »

Des larmes de révolte montèrent aux yeux de Darling. Elle écarquilla les paupières, se tamponna très vite pour ne pas faire couler son rimmel. Puis elle respira très fort.

« Je viens... faire mettre... saucisse... cul... »

Sa voix tremblait, presque inaudible...

« Eh bien, tu vois ? fit-on. C'était pas la mer à boire ! Tu vas l'avoir, notre grosse bite, puisque tu la demandes poliment. Mais avant, attention. Tu dois entrer dans la chambre comme si c'était le bar, hein ? N'oublie pas de tortiller ton cul, comme quand tu le fais pour de bon. En scène ! »

Darling poussa la porte et s'arrêta sur le seuil. Les deux salauds avaient tiré les rideaux et allumé la chambre. Elle se tint devant eux, immobile, pour qu'ils l'inspectent. Elle ne les regardait pas. Ils avaient mis deux des vieux fauteuils d'osier qui encombraient le couloir au milieu de la chambre et s'y vautraient, jambes croisées. Elle eut l'impression d'être une strip-teaseuse qui s'apprête à faire un numéro sordide dans un beuglant minable.

« Parfait, dit Ptit Jack. Parfait. Maintenant, fais comme si tu entrais, et marche, va d'un mur à l'autre... qu'on te voie de face et de dos. Tu t'arrêteras quand on te le dira... »

La mort dans l'âme, elle passa devant eux, exagérant avec raideur le balancement naturel de ses hanches, se caricaturant elle-même. Elle pouvait se voir dans le miroir de la coiffeuse qui réfléchissait toute la pièce. Se voir en train de se livrer à ces simagrées fit qu'elle se sentit soudain toute molle, et qu'elle trébucha presque sur ses talons trop hauts. Arrivée au fond de la chambre, elle retourna vers eux. Maintenant, c'étaient ses seins qu'ils regardaient bouger, ses seins libres sous la cotonnade rose. Elle commençait à transpirer. D'un geste on lui indiqua qu'elle devait se cambrer davantage. Elle obéit et ses seins se tendirent, leurs pointes raidies soulevant la cotonnade. Elle ne réfléchissait plus, se prenait au jeu, était aussi excitée, davantage, même, que quand elle allait vraiment chez Sam, car elle savait que les deux types ne se contenteraient pas de la regarder, comme les clients du bar.

Arrivée à l'autre mur, elle pivota sur elle-même comme un mannequin et revint, accentuant la lascivité de son déhanchement, les seins provocants. Comme elle les dépassait à nouveau, un ordre la frappa dans le dos.

« Tu vas continuer à marcher de la même façon, mais en marchant, tu vas retrousser ta robe... très lentement...

— La retrousser... (Darling avait ralenti le pas.) Jusqu'où ? »

Elle les entendit rire.

« Jusqu'en haut, idiote. Mais prends ton temps. Il faut que tu fasses au moins quatre pas avant qu'on voie ton cul. »

Le cœur de Darling se mit à battre très vite. Les choses se corsaient... Que de fois, dans le bar, s'était-elle imaginée, nue, marchant devant les clients, brûlée par leurs regards ! Elle fit donc les quatre pas nécessaires, remontant graduellement la cotonnade sur ses cuisses. Au quatrième pas, elle atteignait le mur, et la robe était remontée au-dessus de son cul.

« Elle a mis une culotte, fit Ptit Jack, d'une voix déçue.

— Mais... fit Darling... Je croyais... vous aviez dit...

— Enlève-la. On veut voir ton cul nu quand tu marches. Vite. Enlève ça ! »

Terrifiée, Darling fit descendre le slip, puis retroussa à nouveau la robe qui était descendue, et se tint immobile, face au mur, leur montrant son cul nu.

« Marche, en te tortillant toujours, la robe bien retroussée, et écarte les jambes en marchant, qu'on voit bouger ton con. »

D'une démarche grotesque, les jambes écartées, s'efforçant néanmoins de se déhancher, trébuchant sur ses talons, elle se remit en mouvement. Ils s'étaient penchés pour regarder sa fente s'ouvrir et se fermer à chaque pas. Ses jambes n'avaient presque plus la force de la porter. Arrivée au mur, elle pivota, se remit en marche. Elle se déplaçait dans une sorte de brouillard cotonneux. Elle vit les poils de son con dans le miroir de la coiffeuse. Elle passa devant les deux salauds. Elle les vit, dans le miroir, qui contemplaient son cul nu. Elle imprima un mouvement grotesque à sa croupe, imitant le petit salaud quand il l'avait imitée, elle. Elle était prête à tout, maintenant, pour les satisfaire. Elle avait l'impression que rien n'était vrai, que c'était un rêve.

Comme elle s'apprêtait à revenir une fois de plus, Grand Jack lui désigna la coiffeuse.

« Maintenant, va t'asseoir là-dessus comme si c'était un des tabourets du bar. Et en t'asseyant, face à nous, tu écarter bien les cuisses pour nous montrer ta fente... compris ? »

D'un mouvement de tête, elle indiqua qu'elle avait compris. En elle, toute révolte était anéantie. C'était comme si le temps s'était

arrêté. La robe retroussée au-dessus du nombril, elle se dressa sur la pointe des pieds et posa ses fesses sur le marbre froid de la coiffeuse. Avec un choc au cœur, elle vit que les deux types avaient ouvert leurs pantalons, et que leurs bites se dressaient, couronnées de glands rougeâtres. Le plut petit se branlait lascivement, mais le grand était parfaitement immobile, la bite dressée, les bras sur les accoudoirs du fauteuil, comme un spectateur au cinéma. Il paraissait fasciné par Darling qui s'installait sur la coiffeuse, écartant les cuisses avec une nonchalance affectée. Par les trous du masque hideux, elle vit luire ses yeux.

« C'est Noël, s'extasia Ptit Jack, en s'astiquant doucement. Cette fois, Santa Claus s'est pas moqué de nous, hein, Jack ? »

L'autre ne l'écoutait pas. Toute son attention était dirigée vers la jeune fille qui s'adossait au miroir. Elle avait ouvert les cuisses, mais pas assez ; elle attendait les ordres.

« Ouvre-les plus, idiotte ! Si on te fait asseoir là, c'est pour que tu nous montres ton con. »

Avec une coquetterie abjecte, elle s'exécuta. Ses cuisses formèrent un angle de plus de quatre-vingt-dix degrés ; ils purent donc voir la totalité du con qui béait, un peu aplati en bas, au-dessus des fesses qui s'écrasaient sur le marbre. Mais ce n'était pas encore assez. Il fallut qu'elle remonte ses jambes de chaque côté, qu'elle replie ses genoux et pose ses pieds sur le marbre de la table, prenant la pose d'une grenouille. Et quand elle fut ainsi, elle dut s'ouvrir le con des deux mains, le plus possible, de façon à leur exhiber la chair interne.

« Voilà... reste comme ça... maintenant, c'est nous qu'on va te montrer des choses...

— C'est normal, hein, poulette ? Tu nous montres tes trucs, on te montre les nôtres. Échange de bons procédés ! »

Immobile, écarquillant son con entre ses ongles, elle les regarda se lever, dégrafer leurs ceintures, puis retirer leurs pantalons. Ils les posèrent sur le lit, puis rapprochèrent les fauteuils de la coiffeuse sur laquelle s'exhibait Darling. Ils s'assirent à nouveau, le bas du corps nu. Ils étaient obscènes ainsi, avec leurs masques, le haut du corps habillé (le grand avait même une cravate !), leurs chaussures et leurs chaussettes. La chair poilue des cuisses et des jambes prenait une importance scandaleuse. Mais le pire, c'était la complaisance avec laquelle, singeant cruellement leur victime, ils écartèrent à leur tour

leurs cuisses pour exhiber leurs grosses couilles sombres et leurs bites.

« Tu nous vois bien ? » demanda le grand.

Elle hocha la tête. La folie de la situation la rendait malade. En face d'elle, se livrant à une atroce parodie, ils soupesaient coquettement leurs couilles, décalottaient leurs glands, braquaient leurs bites sur elle comme des armes. Quand ils tiraient sur la peau, elle pouvait voir s'ouvrir la petite fente rouge, couleur de viande crue, du méat. C'est par là que sortirait le sperme qui allait la remplir ! Une odeur pisseuse, ammoniacale, se dégageait des gros glands aux reflets livides et arrivait jusqu'à elle. Ils minaudent d'une façon épouvantable.

« Alors ? Ils te plaisent, nos bijoux de famille ? Tu préfères la sienne ou la mienne ? Parle... ne sois pas timide... Regarde le gros gland que j'ai... tu imagines un peu ce gros bonbon dans ta bouche... Et dans ton cul ?

— Je vous en prie, sanglotait Darling, arrêtez... »

Alors, ils riaient, rendus joyeux par l'affolement de leur victime. Et ils poussaient encore plus loin leurs pénibles facéties. Ils renvoyaient à Darling, comme des reflets dans un miroir déformant, un miroir « enlaidissant », les images fidèles de la pose qu'ils l'obligeaient à prendre. Eux aussi, comme des grenouilles monstrueuses, avaient replié leurs jambes et posé leurs talons sur leurs fauteuils, juste contre leurs fesses.

« Tu vois, on est comme toi, pareils que toi... »

— Ouais... on a des trous au cul, nous aussi... Et de gros clitos... Tu les aimes, nos gros clitos, on est des sales branleuses, comme toi, on arrête pas de tirer sur nos clitos, du matin au soir... »

Ils étaient terrifiants dans leur obscénité, avec tous ces poils sur la chair blafarde de leurs maigres cuisses de citadins qui ne s'exposent jamais au soleil. Et leurs souliers bien cirés...

« Fais comme nous, petite. Regarde. »

Le plus grand, imité par l'autre qui le copiait comme une doublure, saisit la trompe raidie de sa bite et tira sur la peau pour faire sortir le gland du prépuce.

« Fais sortir ta petite bite, toi aussi... »

Tremblant de honte, Darling posa ses doigts de chaque côté du capuchon et appuya dessus pour faire pointer la languette pourpre de son clito. Elle était si excitée de s'avilir ainsi qu'un minuscule jet brûlant gicla de son sexe, comme une infime éjaculation. Cela la transperça comme une aiguille de feu et elle aspira de l'air très fort entre ses dents.

« T'as vu ça, Jack ? La salope a juté...

— Comme un mec ! Elle est vraiment pareille que nous !

— Surtout ne bouge pas, connasse. Montre bien ta petite bite. Putain, Jack, qu'est-ce qu'elle m'excite, cette salope ! Je crois que je vais juter, moi aussi, rien qu'à la regarder...

— Ce serait dommage de gaspiller ta marchandise. Vaut mieux juter dans sa petite gueule... ou dans son con... Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Moi, je suggère qu'elle se mette entièrement à poil, sauf les souliers et les bas, et qu'elle vienne nous la sucer un peu !

— Nous la sucer ? Comme ça ? À froid ? Vraiment, Jack, tu me désoles. Tu n'as aucune imagination, pas le moindre brin de fantaisie ! Se faire sucer comme par n'importe quelle pute à cinq dollars ! Je crois que je vais renoncer à faire ton éducation, je perds mon temps avec toi !

— Pourquoi ? T'as une meilleure idée ? Alors, accouche et cesse de la ramener !

— Bien sûr que j'ai une meilleure idée ! Regarde un peu ce trou qu'elle nous propose... juste à la bonne hauteur... Qu'est-ce que tu dirais d'une partie de billard russe ?

— De billard russe ?

— Exact. Elle, elle ferait le trou, elle resterait comme ça, bien ouverte, et nous, on irait lui mettre un coup de queue dans son trou en regardant bien son visage pour voir si c'est un bon coup ou un mauvais coup... On compterait les points de cette façon. Si ça lui plaît, c'est un point gagnant. Qu'est-ce que tu dis de mon idée ?

— Je dis que t'es le roi, que je te tire mon chapeau ! C'est vrai que ça sera beaucoup plus marrant...

— On joue à tour de rôle, tu saisis ? Dès qu'on lui a mis un coup, on se retire, et on cède la place au copain !

— Un coup chacun, alors ?

— Pour commencer... Ensuite on passe à deux coups chacun, un coup très lentement, puis on se retire et hop, très méchant, le deuxième coup, bien brutal, hein, tout au fond, que ça lui fasse danser ses gros nichons. Faut qu'elle crie...

— Super... c'est une idée géniale, Jack. Y a pas à dire, il y en a dans ta petite tête. C'est toujours toi qu'as les meilleures idées quand on les viole. Et après, on passe à trois coups ?

— Voilà, Jack... trois coups, comme au morse... un long, un court, un long... on continue comme ça jusqu'à dix. Faut que ça la rende dingue, tu comprends ? Faut qu'elle déguste, cette petite traînée ! Faut qu'on la rende carrément hystérique !

— Génial ! Absolument génial ! J'irais jusqu'à dire absolument génital ! »

Leur bite à la main, les deux Jack se dirigèrent vers la jeune fille qui, les yeux baissés, les narines frémissantes, leur présentait la cible ouverte de son sexe. Arrivé devant elle, Ptit Jack, en la dévisageant avec un sourire narquois (la partie inférieure de son masque retroussée permettait de voir sa vraie bouche), tâta avec nonchalance les chairs qui débordaient de la fente. Darling eut un tressaillement de tout le corps... En ricanant, Ptit Jack lui explora la fente de bas en haut, se servant de l'index et du médium.

« T'as vu comme elle mouille ? Ça lui plaît de montrer son con ! Vise son clito ! On dirait une olive ! »

Saisissant l'appendice charnu, il tira dessus. Darling fit remonter un bras pour se cacher le visage. Les deux hommes se marrèrent.

« Laisse-moi commencer », dit Grand Jack.

Il poussa le petit du coude et prit sa place. Lui aussi avait soulevé le bas de son masque, pour découvrir sa bouche.

« Baisse ton bras, petite, je veux voir ton visage. »

Darling obéit. Elle paraissait en transe, comme une somnambule. Grand Jack lui sourit et posa son gland entre ses fesses à l'endroit où l'anus s'appuyait sur la table. Puis il embrassa doucement Darling sur la bouche. Après une brève hésitation, elle lui rendit son

baiser. Ouvrant la bouche, elle laissa la langue de Grand Jack y entrer, et sa propre langue lui répondre. Grand Jack se recula et eut un petit rire fat.

« Faut toujours embrasser la fiancée avant de la lui mettre... joue un peu avec ma bite, poulette. Prends-la dans la main, voilà, comme ça, tu es une petite fille obéissante, et maintenant, mets-la toi-même dans le trou... comme ça, c'est très bien... maintenant, ressors le gland et frotte-le de bas en haut sur ta fente... voilà, tu t'y prends très bien... ça te plaît, hein ? Je le sens que ça te plaît... ça s'ouvre de plus en plus, tu sens comme ça s'ouvre bien ? Fais-la monter plus haut... jusqu'au clito... comme ça, oui, appuie bien le gland sur le clito... voilà, c'est bon, hein ? Ça te fait des sensations... maintenant... attends... Je vais le faire moi-même, tu vas voir comme c'est amusant...

Prenant sa bite de la main de Darling, Grand Jack plia les genoux et se mit à lui tapoter sur le clitoris avec son gland, comme s'il se servait du bout d'un bâton. À chaque choc, Darling se cambrait et ses seins oscillaient...

« Ça te fait de l'effet, hein ? »

Grand Jack éclata de rire, martelant le clito avec la partie du gland où se trouve le frein.

Haletante, Darling ne pouvait dissimuler son plaisir ; des larmes de honte lui brûlaient les paupières, tremblaient au bout de ses longs cils noircis de rimmel, laissaient des traces noirâtres sur ses joues fardées...

« Hop hopp hoppp, faisait Grand Jack. Hein, que c'est bon ? Oh oui, elle aime ça, la grosse cochonne, elle se régale... ça lui fait mal à son gros bouton, mais c'est bon d'avoir mal, hein ? »

Darling suffoquait ; toute sa fente était enflammée, une chaleur lourde en rayonnait, remontant dans son corps. Essoufflé, le grand cessa de la tapoter. Il lui montra son gland dont le tégument rose luisait comme la peau vernie d'une tomate.

« Faut que je te le mette dedans, maintenant, pour le mouiller. Ouvre-toi bien... »

Il visa soigneusement l'entrée du vagin et, ne la quittant pas des yeux, il s'enfonça avec lenteur. Au fur et à mesure que le con céda, Darling, sans s'en rendre compte, ouvrait la bouche...

« Tu la sens, salope ? Elle rentre bien, hein ? »

Battant des paupières, Darling fit oui de la tête. D'un coup de reins faraud, le salaud acheva de la lui mettre. Les lourdes couilles, dures comme des balles de tennis, touchèrent les fesses de la jeune fille.

« Et hop ! Jusqu'à l'utérus... C'est un bon coup, que je t'ai mis là, hein, poupée ? Tu l'as bien sentie glisser ? »

Suante et haletante, Darling approuva de la tête. La bite était plantée au fond d'elle, et sa racine, la soulevant vers le haut, lui comprimait voluptueusement le clitoris.

« Bien joué, frère Jack, c'est du travail d'artiste, commenta le petit. Raconte, c'est comment, là-dedans ?

— Brûlant comme l'enfer... doux comme le paradis !

— Tu me mets l'eau à la bite, salaud. Pousse-toi de là que je m'y mette... »

Mais alors que Grand Jack se retirait de Darling pour céder la place à son complice, une pétarade bruyante éclata dans la nuit ; cela venait du côté de la gare et se rapprochait à toute vitesse. Les deux Jack se regardèrent, interdits. Le tintamarre devint tel qu'ils auraient dû hurler pour pouvoir se parler. Prompt comme l'éclair, Ptit Jack ramassa le revolver qu'il avait posé sur la table de nuit. Grand Jack tira le sien de sa ceinture.

Ptit Jack alla éteindre la lumière. Prenant Darling encore tout étourdie par le coude, Grand Jack la fit descendre de la table et l'entraîna vers la fenêtre. Ptit Jack tira le rideau. Les deux hommes se penchèrent derrière le store. Après une ultime pétarade, le silence était revenu.

« Qu'est-ce que c'est que cet engin ? demanda Grand Jack.

— Une Harley Davidson... Une Harley Davidson avec le pot d'échappement pourri... »

La grosse moto était arrêtée devant le portail, nez à nez avec la Pontiac des deux Jack. Un bossu qui portait sur son dos un étui à violoncelle presque aussi grand que lui en descendait. Il tourna la poignée de son engin en rabattant la béquille du pied. Puis il s'approcha de la Pontiac et regarda à l'intérieur, les mains en visière.

« Et cet ostrogoth, c'est qui ? demanda Grand Jack.

— C'est monsieur Sigmund, bégaya Darling. Un des locataires de mon grand-père. Il habite ici.

— Merde, fit Ptit Jack, en se frappant le front du plat de la main, la tuile... »

Les deux hommes regardèrent Darling qui se penchait derrière le store en tenant ses seins à la main. Grand Jack posa sa main entre les fesses de la jeune fille et replia ses doigts qui entrèrent dans le vagin. Elle sursauta violemment. La tenant par là, il l'attira à lui et la plaqua contre son corps.

« Faut pas te réjouir trop tôt, poulette. C'est pas cet avorton qui va nous empêcher de te baiser. Explique-nous pourquoi il est pas parti à la foire avec les autres ?

— Il n'aime pas la foule. Il préfère aller faire des tournées musicales dans les environs...

— Un musicien bossu, il nous manquait plus que ça !

— De quoi tu te plains, fit Grand Jack. Il fera l'accompagnement. Il jouera du violon pendant qu'on la baisera. Des trucs tziganes... ça sera marrant, non ?

— Je crois que c'est râpé ! Regarde qui vient ! »

La porte du bar venait de s'ouvrir. Attirés par le vacarme de la Harley, Prentiss et Sam sortirent sur le trottoir. En regardant le bossu, les deux hommes se mirent à parler. Prentiss tendit le bras pour montrer la moto, et posa une question au barman. Dans la chambre de Darling, Ptit Jack fit craquer les articulations de ses doigts.

« Qu'est-ce qu'on fait, Jack ?

— D'abord, dit flegmatiquement le grand, on remet nos pantalons. Faudrait pas prendre froid aux fesses, si on est obligés de sortir. Et toi, petite, tu te rhabilles. Entièrement, compris ? Faut que tu aies l'air tout à fait comme d'habitude. Dépêche-toi.

— On descend leur préparer un comité d'accueil. N'oublie pas qu'on a des pétards. Et un otage. (Il montra Darling qui se reculottait.) C'est pas un gros plein de soupe de shérif de cambrousse qui va nous empêcher de rigoler. Arrange tes cheveux, petite, et essuie ce

maquillage de pute. Maintenant, descendons. Il a une clef, ce bossu, ou il faut lui ouvrir ?

— D'habitude, c'est Madame Lydia qui ouvre... mais elle est pas là.

— Eh bien, tu iras lui ouvrir. Et n'oublie pas. S'il y a un pet de travers, la première balle sera pour toi ! »

VI LES ENFANTS S'AMUSENT ET PAPA LES REGARDE PAR LE TROU DE LA SERRURE

« Tu m'excuseras, Sam, pour ta femme... », grogna le shérif.

Il tira une bouffée sur son cigare regardant de l'autre côté de la rue Sigmund-le-bossu ouvrir le portail et pousser sa Harley dans le jardin de la pension Cornélius. Il poursuivit :

« Je me suis laissé emporter... dans ces moments-là, on réfléchit pas toujours à ce qu'on fait. Je sais pas ce qui m'a pris, je voyais son trou du cul qui me narguait...

— Comme vous le dites, shérif, ce sont des choses qui arrivent, fit Sam. Ne vous faites pas de bile, Lou en a vu d'autres ! Elle aura mal au cul en faisant sa crotte pendant quelques jours, et puis ça lui passera. »

Cette affaire expédiée, Prentiss montra le bossu qui remontait l'allée, son étui à violoncelle à la main.

« Voilà Sigmund qui rentre... Il ne sera pas resté longtemps à la foire, cette année. C'est vrai qu'avec sa bosse...

— À la foire, Sigmund-le-bossu ? Vous voulez rire : c'est pas son style, les rues pleines de monde. Il préfère les tête-à-tête musicaux. »

Une grimace simiesque plissait le visage chafouin de Sam.

« Tu crois qu'il est allé faire de la musique à cette heure ? C'est un peu tard, non ? demanda Prentiss.

— Il n'y a pas d'heure pour la musique de chambre, ou plus exactement, pour la musique en chambre... »

Les yeux du shérif rapetissèrent ; là-bas, le bossu frappait à la porte.

« Vous savez ce qu'il trimballe dans son étui ?

— Un violoncelle ?

— Chatouillez-moi ! Il est aussi musicien que moi !

— Si c'est pas un violoncelle, qu'est-ce que c'est ?

— Des bouquins de cul. Mais pas de ces trucs qu'on trouve dans les sex-shops, hein ? De la méchante marchandise, sadomaso et compagnie. Il vend ça aux femmes seules, plus très jeunes, de celles qui n'osent pas prendre des amants à cause du qu'en dira-t-on. À la campagne, ça ne manque pas. Il s'introduit chez elles sous prétexte de leur parler de Dieu ; ce fumier-là se fait passer pour un Témoin de Jéhovah ! Et de fil en aiguille... il arrive à leur bazarder sa marchandise. Je l'ai vu faire, une fois, ça vaut mille. "Tenez, qu'il leur dit, tenez, ma sœur ! Regardez un peu les horreurs qu'on vend à notre belle jeunesse américaine. Babylone est de retour ! Et Sodome ! Et Gomorrhe ! Regardez ces images, ma sœur, regardez cette pécheresse, ce qu'elle est en train de se faire faire ! Et par deux nègres, encore ! Vous avez vu, ma sœur ? Un devant, un derrière. Et ses enfants qui regardent ! Vous ne pensiez pas que des choses pareilles pouvaient exister, hein ? Le mal est partout, ma sœur ! Et pour lutter contre lui, il n'y a qu'une façon, Jéhovah nous l'enseigne, il faut bien le connaître. Je peux vous laisser ces deux livres où vous trouverez un échantillonnage complet de toutes les perversions judéo-chrétiennes... pour dix dollars. C'est donné... S'ils ne vous conviennent pas, je vous les rachèterai à moitié prix à mon prochain passage. Et je vous en apporterai d'autres !" Ah, fit Sam, en dodelinant de la tête, le fumier a un sacré bagout, je vous jure. Et sa bosse lui sert de passe-partout ! Qui se méfierait d'un bossu qui joue de la musique de chambre ? Avec son étui à violoncelle et sa bosse, il peut entrer chez toutes les femmes seules. Personne n'y trouve à redire. »

Le shérif ouvrait des yeux ronds. Il en oubliait de tirer sur son cigare. Ce connard de bossu, à qui il aurait donné le bon Dieu sans confession. Décidément, on en apprend tous les jours !

« Alors, là, tu m'en bouches un coin, Sam. J'en reste baba ! Sigmund-le-bossu. On aura tout vu.

— Et encore, fit Sam, en se rengorgeant, ça, ce n'est que la première étape. Quand les dames seules ont pris goût aux livres défendus, il leur propose une autre marchandise. Quelque chose qui tienne un peu plus au corps, si vous voyez ce que je veux dire, que ces nourritures livresques !

— Ne me dis pas qu'il leur bazarde des godes !

— Mais attention, Prentiss (Sam, se sentant de plus en plus important, devenait familier), pas n'importe lesquels. Des articles de

luxé, des articles artistiques faits main par monsieur Lee, le Chinois, vous savez, celui qui travaille à la banque Barclays. Ils sont associés, l'un les fabrique, l'autre les vend. « Les sept nains de Blanche-Neige », qu'ils les appellent, leurs godes...

— Les sept nains de Blanche-Neige ? Qu'est-ce que c'est que ces fariboles...

— Je les ai vus, shérif, comme je vous vois. Ce sont vraiment les sept nains de Blanche-Neige. Alignés dans un joli coffret. Il peut trimballer douze de ces coffrets dans son étui à violon. Sept nains en matière plastique. Sept nains de toutes les dimensions... Le plus petit est comme le pouce... le plus gros, comme le bras... celui-là, c'est pour les gourmandes... Après leur avoir vendu ses bouquins, il s'arrange pour leur laisser voir un de ses coffrets à godes. "Vous regardez ma petite boîte magique, ma sœur ? Vous vous demandez ce qu'il y a dedans ? C'est la boîte de Pandore, ma sœur, ouvrez-la... Ouvrez, ne soyez pas timide. Qu'est-ce que vous voyez ? Les sept nains de Blanche-Neige, selon toute apparence. Vous n'hésiteriez pas à les offrir à vos enfants pour qu'ils s'amuse avec ? Malheureuse ! C'est le démon en personne qui se cache dans ces jouets. Prenez-en un en main... tâtez-le... fermez les yeux... cette peau moite et douce, cette raideur... ça ne vous rappelle rien ? Appuyez plus fort, maintenant... Vous voyez comme la tête s'allonge, comme elle se déforme... Est-ce qu'on ne dirait pas un gros gland ? Devinez à quoi d'horribles femmes font servir ces ingénieux jouets ? Devinez dans quelle partie du corps elles se les introduisent... tout en lisant ces livres horribles ! Vous n'osez pas croire à tant de vilénie... Innocente que vous êtes, ma sœur ! Le mal est partout. C'est avec ces jouets qu'on empoisonne la belle jeunesse américaine... Pour cinquante dollars, je vous laisse la série complète. Ainsi que les tubes de lubrifiants. Il y a une notice d'emploi très détaillée... Il est recommandé de commencer par le plus petit et de ne passer au calibre supérieur qu'après mûre réflexion. Le plastique utilisé pour modeler ces horribles jouets a la particularité de se dilater à la chaleur animale. Une fois dedans, les nains doublent ou triplent de volume... Mais il se fait tard, ma sœur. J'ai d'autres clientes à visiter. Il faut que j'aille leur porter la bonne parole. À mon prochain passage, ma sœur, si vous voulez aller encore plus loin dans l'étude des dangers qui menacent la belle jeunesse américaine, je vous parlerai d'une chose dont on ne se méfie pas assez, de nos jours, la langue, ma sœur... car la langue, hélas, ne sert pas seulement à parler..."

— Tu ne prétends tout de même pas, commença le shérif...

— Qu'il les lèche ? Et comment, que je le prétends ! Une fois qu'elles sont accros, il peut tout se permettre. Une bonne femme qui s'est travaillée avec des godes, elle est prête à tout, même à se faire sucer par un bossu. Je l'ai vu opérer, une fois. Vous verriez cette langue qu'il a, une vraie langue de chien, longue et fine, il leur introduit ça au fond du vagin ou dans le cul, il les rend folles ! Les petites veuves, les divorcées, les vieilles filles... Elles ne peuvent plus se passer de lui. Et pendant ce temps, il fait tourner une cassette de musique de chambre à plein volume. Ce qui fait que les voisins sont vraiment persuadés qu'il leur joue du violoncelle, à ses clientes. Et la musique couvre les cris de la dame ! Oh, c'est un malin, Sigmund, il n'y en a pas deux comme lui pour connaître les mystères de l'âme féminine ! »

Là-bas, au bout de l'allée, au fond du jardin à l'abandon, la porte de la pension Cornélius venait de s'ouvrir. Ils virent se dessiner à contre-jour la silhouette de Darling. Elle se pencha pour embrasser le bossu, puis la porte se referma.

« Bon, fit le shérif. Eh bien, c'est pas tout, ça, mais faut que je m'occupe de ces deux évadés... Je vais aller faire une petite ronde en ville, dans les rues sombres, pour voir si je ne remarque rien d'anormal. Ah, ce n'est pas amusant tous les jours, Sam, de faire respecter la loi... »

Les deux hommes se serrèrent la main. Sam regarda le shérif traverser la rue et noter sur son calepin le numéro de la Pontiac.

« Qu'est-ce qu'elle pue, cette voiture », lui cria le shérif, avant de monter dans la sienne.

Après un dernier signe d'adieu, il démarra, et la grosse Oldsmobile s'éloigna sans bruit.

« Allô ? fit le shérif, en regardant dans le rétro rapetisser la silhouette du barman. Allô ? Tu ne t'es pas endormi, j'espère, Couilles-Molles ?

— Non, fit la radio, d'une voix teigneuse. Je suis toujours là, fidèle au poste. Vous êtes resté drôlement longtemps chez Sam, dites donc. Vous avez interrogé sa femme ?

— Je l'ai même fouillée, dit Prentiss. (Il eut la satisfaction d'entendre son adjoint jurer. Un large sourire lui fendit le visage.) Fouille anatomique frontale et rectale... sans doigtier. Je peux te dire que j'ai payé de ma personne. Merci du tuyau, Couilles-Molles...

— Pas de quoi. Ah, il y en a qui s'emmerdent pas...

— En attendant, j'ai relevé le numéro de cette Pontiac. Elle pue vraiment trop. Essaie de te renseigner auprès de l'ordinateur central de la police d'État. Téléphone-leur en priorité. Tu me diras de quoi il retourne. Si je ne suis pas dans la voiture, j'emporterai le talkie-walkie. »

Prentiss dicta le numéro à son adjoint et raccrocha. Puis il brancha le récepteur sur un poste de musique folk. Au volant de la lourde voiture, bercé par la musique, il s'engagea dans Main street.

Il arriva bientôt dans le centre-ville ; à cause de la foire, les rues étaient encombrées de véhicules qui roulaient pare-chocs contre pare-chocs, et les trottoirs étaient noirs de monde. La foire des éleveurs proprement dite se tenait derrière les abattoirs, au bord du fleuve, en dehors de la ville ; mais à l'occasion de la fête, de nombreux forains venaient s'installer en ville, et leurs baraques attiraient la jeunesse... Prentiss aperçut quelques visages de connaissance noyés dans la foule des visiteurs. Avec un soupir, il renonça à poursuivre de ce côté... Si les deux Jack s'étaient noyés dans cette foule, autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Prentiss secoua la tête. Non, ce n'était pas leur genre, les grandes réunions. Ils préféraient les maisons isolées, les rues désertes. Ces salauds aimaient la tranquillité... Ils avaient besoin de solitude pour faire leurs sales coups. Prentiss tourna du côté de West-End, s'éloignant des rumeurs de la fête.

Bientôt, les rues furent à nouveau désertes. Machinalement, le shérif observait les façades des petits immeubles, les voitures garées le long des trottoirs. Mais il n'avait guère la tête au boulot. Malgré lui, il pensait à ce qui venait de se passer avec la femme de Sam Parson. Il était un peu surpris par son propre comportement. Enfoncer un cigare allumé dans le cul d'une femme, c'était la première fois qu'il faisait ça.

« Au fond, se dit-il, les hommes sont tous des bêtes. Moi, je suis du côté de la loi, mais je ne vauds guère mieux que les deux Jack. »

Souvent, quand il parcourait la ville, la nuit, au volant de la voiture de ronde, Prentiss laissait ses pensées vagabonder.

« Et le bossu ! Qui aurait dit ça de ce petit cagot, toujours fourré au temple... à marmonner des prières ! Un suceur de vieilles... Ah vraiment, il y en a qui sont prêts à tout pour ramasser de l'argent. On prétend que l'argent n'a pas d'odeur... le sien doit drôlement puer

la vieille chatte croupie. Quoique, certaines de ces fermières sont assez bien conservées ! Peut-être qu'il prend son pied, ce salaud... »

Le shérif fredonna un instant une rengaine de blue grass, reprenant le refrain avec la chanteuse qui nasillait dans la radio. Quittant Main street, l'Oldsmobile avait tourné dans une petite rue. Elle avait vraiment tourné toute seule, comme un cheval qui connaît son chemin, sans que le shérif ait pris la décision.

« Mais pourquoi est-ce que j'ai tourné là, moi ? fit Prentiss. Je me suis pourtant vidé les couilles... »

C'est dans cette rue, en effet, qu'habitait son adjoint, Softball (Couilles-Molles). Et un peu plus loin, dans la même rue, logeait son autre adjoint, Jo Rabitt, surnommé Bunny-la-rafale. Cette nuit-là, à cause des deux Jack, les adjoints étaient de permanence au poste de police. Ils se relayaient devant la radio, dormant à tour de rôle sur un petit lit de camp dur comme un dos de dromadaire. Et pendant ce temps, leurs épouses, Zizi Softball, dite « C'est-pas-d'refus ! » et Betty Rabitt dormaient toutes seules dans leur grand lit.

Toutes seules... façon de parler. La voiture de Markus le boucher était garée à quelques mètres de la maison de Softball. Il n'était certainement pas en train de livrer de la viande à cette heure. Et plus loin, au bout de la rue, on voyait la camionnette de Rosembaum. À l'heure qu'il était, les femmes de ses adjoints étaient certainement en main. C'était probablement ce voyou de Schmielke, le neveu de Rosembaum, qui était en train de troncher Betty Rabitt, pendant que Markus, – et peut-être n'était-il pas seul – s'occupait de Zizi Softball.

Prentiss arrêta sa voiture entre la camionnette et la voiture du boucher. Toutes les maisons de la rue étaient plongées dans l'obscurité. Il n'y avait que deux fenêtres éclairées. Celles des chambres à coucher de Zizi et Betty. On entendait de la musique aux deux extrémités de la rue. Les salopes ne devaient pas s'emmerder... Prentiss se caressa doucement la bite. Il sentait revenir une petite envie... Que de fois avait-il envoyé, au milieu de la nuit, ses adjoints chasser le dahu, pour aller prendre leur place dans le lit encore tiède ! Il téléphonait de sa voiture.

« Softball ? File donc chez Sam Parson. Va faire semblant de jouer au billard... et laisse traîner ton oreille.... j'ai comme une idée qu'il se trame quelque chose.

— Bien chef, bredouillait la voix endormie de son adjoint. J’y cours à l’instant, comptez sur moi. »

Prentiss entendait Zizi qui rouspéter.

« Tu as vu l’heure qu’il est ?

— Il n’y a pas d’heures pour les braves », rétorquait l’adjoint en enfilant son pantalon.

Cette fine mouche de Zizi continuait à râler pour la forme. Elle savait très bien que le shérif se pointerait dès que la voiture de son mari, dans un grincement de pneus, aurait tourné au coin de la rue.

« C’est vous, shérif ? Je m’en doutais, remarquez.

— J’ai les couilles pleines, Zizi, regarde cette matraque que je t’apporte !

— Oh vous, alors... on peut dire que vous savez parler aux femmes ! Vous voulez que je vous suce pour commencer ?

— J’ai pas le temps. Tourne-toi... à quatre pattes... Je vais t’enculer.

— La vaseline est dans la table de nuit.

— Je sais, je sais... ouvre bien ton cul avec tes mains. »

Pendant ce temps, le mari jouait au fin limier chez Sam Parson ; tous les vieux de la ville, qui connaissaient les épouses de Rabitt et de Softball, se grattaient l’oreille en échangeant des regards en coin.

Il faut dire que pour deux chaudes lapines comme Zizi et Betty, les adjoints du shérif ne se montraient guère à la hauteur. Softball ne devait pas son surnom de Couilles-Molles qu’à un calembour facile. Et les rafales que lâchait Jo Rabitt, dit Bunny-la-rafale, n’étaient pas des rafales de mitraillette. Entre l’érection tardive de l’un et l’éjaculation précoce de l’autre, on ne savait laquelle était la plus mal lotie. Pour arriver à faire bander son mari, Zizi devait le branler pendant une heure. Parfois, elle s’endormait à la tâche, le bras endolori d’une crampe. Elle en était réduite à se branler elle-même dans les chiottes pendant qu’il ronflait comme un bienheureux. Quant à Betty, ce n’était guère mieux : son mari bandait, lui. Pas de problème de ce côté. Mais à peine dedans, pfuitt... Il lâchait sa rafale comme un pet foireux. C’était fini avant de commencer. Aussi ne faut-il pas s’étonner

que l'une comme l'autre fussent toujours disponibles pour une partie de jambes en l'air extraconjugale. Betty et Zizi étaient la providence des commis-voyageurs de passage qui se refilaient leurs adresses. Quand un type qu'elle ne connaissait pas se présentait chez Zizi avec une boîte de chocolats fourrés et une bouteille de bourbon, elle n'attendait même pas qu'il lui dise :

« Je viens de la part d'untel... Je me sentais un peu seul.

— Entrez, entrez, disait-elle. C'est-pas-de-refus. »

Le surnom lui était resté.

« Restez pas sur le seuil, vite... les voisins pourraient jaser. Je vais vous montrer la salle de bains. »

Prentiss enfonça son Stetson sur ses sourcils et s'affala sur le siège. Une voiture arrivait, au bout de la rue. Elle ralentit devant chez Jo Rabitt, puis accéléra quand son chauffeur eut constaté la présence de la camionnette. La voiture longea l'Oldsmobile sans que son conducteur lui accorde un regard. Il était tourné de l'autre côté, les yeux fixés sur la fenêtre éclairée de Zizi. La voiture ralentit à nouveau. Puis le type découvrit la voiture de Markus le boucher. Prentiss le vit frapper son volant du poing, de contrariété. Rageusement, le type enfonça l'accélérateur.

« Eh oui... la place est prise... », ricana Prentiss en remettant le contact.

Il avait hésité un moment à entrer malgré tout chez Zizi. Il l'avait déjà partouillée avec Markus, ça ne lui posait aucun problème d'éthique, à Zizi. Plus on était de fous dans son lit, et plus elle prenait son pied. Mais il se sentait vaseux, tout à coup. Lou Parson l'avait vidé, la garce. Il dépassa la camionnette de Rosembaum et tourna vers Oak Lodge, le quartier chic, en haut de la colline.

Il pensait toujours à ses adjoints. Des chics types, mais ils n'avaient pas inventé la poudre. Et ils se détestaient réciproquement, jaloux des faveurs du shérif. Parfois ce salaud de Prentiss, pour s'amuser, amenait avec lui l'un des deux hommes chez la femme de l'autre et la lui faisait baiser. Les deux adjoints se cocufiaient donc mutuellement, ravis du tour qu'ils se jouaient. Et tout le monde était content. Sauf les femmes, parce que l'un comme l'autre n'étaient pas une affaire au lit. Mais c'était excitant de faire baiser ces salopes par le mari de l'autre.

Comme le shérif revenait d'Oak Lodge où il n'avait rien remarqué d'anormal, il vit venir à sa rencontre la Cadillac de l'avocat Mac Manus. C'était le fils qui était au volant, Fred, et sa sœur, Martha, la copine de classe de la fille du shérif, Mary, était assise près de lui. Prentiss fronça les sourcils. C'est avec eux, justement, que Mary aurait dû se trouver, cette nuit. Il lui avait donné la permission d'aller à la foire en leur compagnie... Il fit un appel de phares et les deux voitures s'arrêtèrent un instant, en se croisant.

« Ma fille n'est pas avec vous, Martha ?

— On vient de la raccompagner, shérif.

— Vous êtes allés à la foire ? Vous n'avez rien remarqué de spécial ? »

Martha jeta un coup d'œil à son frère. Elle prit un air désinvolte.

« Euh... à vrai dire, shérif, c'était bien notre intention d'aller à la foire... mais quand on a vu tout ce monde, dans les rues, et surtout (elle grimaça d'un air dégoûté) tous ces ploucs... on a préféré aller écouter de la musique chez moi, de la musique hindoue, vous savez, et on a fait un peu de yoga. »

Prentiss fronça les sourcils. Du yoga, de la musique hindoue, qu'est-ce que c'était que ces conneries. Pour qui cette prétentieuse pécore le prenait-elle ? Il regarda plus attentivement la jeune fille. Et vit que son rouge était tout baveux et que ses lèvres étaient gonflées. Comme si elle venait de sucer quelque chose très longtemps.

Son poulx s'accéléra. Souvent, il s'était demandé si l'amitié de sa fille et de Martha n'était pas un peu « particulière ». Cette idée le troublait. Il n'aimait guère cette pimbêche de Martha, mais le père était un membre influent de la communauté et il n'osait pas trop la rembarrier. Prentiss remarqua que la bouche de Fred était enflée, elle aussi. Le frère et la sœur ne s'étaient certainement pas amusés entre eux... est-ce qu'ils auraient fricoté tous les deux avec Mary ? Chacun de son côté... ou les deux ensemble... après l'avoir fait boire. Décidé à en avoir le cœur net, Prentiss salua de la tête les enfants de l'avocat et enfonça l'accélérateur. Il ne lui fallut que trois minutes pour remonter Main street. Il s'imaginait sa fille en train de s'offrir à ce pâle gandin prétentieux, et peut-être encore pire, en train de subir les caresses interdites de Martha. Son instinct de flic lui disait qu'il y avait quelque chose de louche. Les deux Jack sortirent complètement de son esprit.

Arrivé devant chez lui, il leva la tête. La chambre de sa fille était éclairée. Il prit le talkie-walkie, referma sans bruit la portière de la voiture, traversa le trottoir, ouvrit la porte d'entrée avec précaution, et entra. La maison était silencieuse, ou presque... il pouvait entendre sa femme, Marjorie, qui ronflait. Il retira ses chaussures et traversa le vestibule en chaussettes, comme un cambrioleur. Marjorie avait un problème d'alcoolisme mondain, elle tâtait de la bouteille chaque fois qu'elle perdait au loto, et elle perdait très souvent au loto.

Grimaçant de dégoût à l'idée de l'odeur d'alcool que dégagerait la couche conjugale, il gravit l'escalier qui menait à l'étage des enfants. La porte de la chambre de son fils était entrouverte, il la poussa. Le lit était vide. Il alla tâter les draps, les trouva froids. Un chuchotement, des gloussements provenaient de la chambre voisine, celle de Mary, la fille aînée. Cela surprit Prentiss, les deux enfants se détestaient, ne s'adressaient presque jamais la parole. Il tourna lentement la poignée de la porte de communication. Elle était fermée à clef... Il colla son oreille au panneau.

« Et si je le disais à papa ? Tu sais ce qu'il te ferait ? disait Junior.

— Moi aussi, je pourrais lui dire des choses ! »

Mais la voix veule de Mary manquait de conviction ; un frisson tiède rampa sur l'échine du shérif.

« Qu'est-ce que tu veux encore ? geignit Mary. Qu'est-ce que vous voulez tous de moi ?

— Je veux que tu me fasses la même chose qu'à Fred Mac Manus. Sinon, je vais raconter à papa que Martha t'a fait sucer son frère dans le vestibule pendant que maman dormait ! J'ai tout vu, j'étais dans l'escalier... Même que le kleenex plein de sperme est dans la corbeille à papier.

— Salaud... tu es un salaud, Junior... Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? Je suis ta sœur !

— Sœur ou pas, j'en ai rien à foutre. Si tu le sucés, lui, il n'y a pas de raison que tu me sucés pas aussi !

— Et si je te le fais avec la main ?, voulut transiger Mary. Sois chic... je suis fatiguée, j'ai sommeil...

— C'est pas pareil, avec la main. Je préfère que tu me la

suces... »

Le sang à la tête, Prentiss retenait son souffle pour ne pas trahir sa présence. Les mots que Sam avait attribués à Sigmund-le-bossu revenaient dans sa tête. « Le mal est partout... la belle jeunesse américaine corrompue... » Son propre fils... proposant à sa sœur de... Il secoua la tête, comme s'il avait de l'eau dans les oreilles. Derrière la porte, les deux petits saligauds s'étaient tus... Malgré son indignation, il sentit sa bite s'éveiller... Sans réfléchir, il sortit de la chambre, le talkie-walkie à la main, et se rendit dans le débarras. De là, par la grille d'aération, il verrait ce qui se passait dans la chambre de Mary.

*

* *

Mary était assise au bord de son lit ; elle avait la tête couverte de bigoudis, le visage gras de cold cream. En culotte et soutien-gorge, elle avait un bras enfilé dans un peignoir-éponge, mais son frère tenait l'autre bout du vêtement et l'empêchait de le mettre. Lui était en pyjama. Tout tremblant, juché sur un vieux frigo mis au rancart, le shérif posa la grille de la bouche d'aération sur une étagère où Marjorie avait empilé tous ses trophées de jeunesse, la coupe de bronze de champion de lutte universitaire, ses vieux gants de baseball, sa carabine à air comprimé, une chouette empaillée... Au ras du plafond, sa tête s'encadra dans la petite ouverture carrée ; il dut forcer un peu pour y caser ses joues ; de là, il voyait tout...

« J'ai froid, dit Mary, laisse-moi mettre mon peignoir...

— Non... je veux que tu te mettes toute nue pour me sucer ! »

Le petit salaud ! Et l'autre, qui se laisse déculotter ! Aucune pudeur...

Quand il vit apparaître les poils pubiens, puis les seins de sa fille, Prentiss ouvrit sa braguette pour laisser sortir sa bite. Elle était aussi raide et aussi dure qu'un pain rassis. Il tira sur le prépuce pour expulser le gland. Un frisson de plaisir grimpa le long de sa colonne vertébrale. Là-bas, dans la chambre, son fils venait de faire le même geste pour retrousser son prépuce. Il avait ouvert son pyjama et présentait à sa sœur, en lui tirant la langue pour se moquer d'elle, sa

bite au gland découvert. Elle avait croisé les bras pour cacher ses seins nus et serrait les cuisses l'une contre l'autre. Quand elle vit le gland de Junior, elle laissa tomber les bras. Les pointes de ses seins étaient menues et raides, d'une couleur très foncée, aussi noire que des mûres. Les mêmes, exactement, que celles de sa mère. Mais les seins en poire avaient l'impertinence de l'adolescence.

« Approche-toi... dit Mary. Monte sur le lit... »

Junior grimpa sur le matelas. Debout, sa bite se trouvait à la hauteur du visage de sa sœur. Elle pivota, replia un genou pour lui faire face, ce qui lui fit dévoiler son entre-cuisse... Les yeux du shérif s'enfoncèrent dans la brèche rose qui s'ouvrait dans la toison noire et frisée. C'était mouillé, il le voyait de là-haut. La petite garce était excitée ! Debout sur son frigo, Prentiss caressa du bout des doigts le tégument de son gland. Ils sont vicieux comme des singes, à cet âge... Il évitait de penser à ce qu'il faisait, commença à se branler machinalement.

« Ça pue, dit Mary, en prenant la bite de son frère et en la flairant ; tu pourrais te laver... »

Mais l'éclat fiévreux de ses yeux contredisait ses paroles. La petite salope aimait ça : ses doigts tripotaient le gland et les couilles de Junior. Elle avança le visage, fit une moue dégoûtée...

« Et celle de Fred, elle sentait la rose ? Tu faisais pas ta difficile avec lui ! Et si je parlais aussi à papa de la gymnastique que te fait faire Martha... même qu'elle te fait mettre toute nue !

— C'est pour mieux voir jouer les muscles, tu n'y comprends rien...

— Et quand elle te met les doigts dans le cul, c'est pour quoi ? Allez... suce... »

Sa propre fille, son propre fils ! Prentiss en avait la sueur qui perlait sur tout le corps. Comme il s'était vidé les couilles chez Sam Parson, il pouvait se branler voluptueusement, sans danger d'éjaculation trop rapide. Il ne s'en privait pas... Là-bas, Junior venait d'enfoncer sa bite dans la bouche de sa sœur. Elle le tenait par les fesses et le suçait, les yeux fermés, avec un bruit de déglutition. Junior grimaçait de délice.

« Oui... oui... si tu me sucés jusqu'au bout, je dirai rien... au contraire... je te rendrai service... chatouille-moi le bout avec la

langue... oui... comme ça. »

Il avait posé ses mains sur la nuque de sa sœur et donnait des petits coups de reins rapides, comme un lapin qui féconde une lapine. Prentiss voyait sa bite aller et venir hors des lèvres de Mary, toutes luisantes de salive.

« Doucement, supplia Junior, en grimaçant comme s'il souffrait... ralentis... ça va venir... arrête ! arrête ! »

Ils se figèrent. Mary, les yeux levés, observait le visage de son frère. Constatant qu'il avait renversé la tête dans sa lutte contre l'extase, elle laissa descendre sournoisement une de ses mains au bas de son ventre. Elle se branle ! Petite chienne ! Son frère l'oblige à le sucer, et elle se branle ! Mary pinçait son clitoris entre deux doigts, comme si elle tenait un crayon, elle fit aller et venir sa main de bas en haut, étirant la portion de chair qu'elle serrait.

« Tu le fais, toi aussi, hein ? Je te sens bouger... dit Junior d'une voix rauque. C'est pas la peine de la mordre... Merde, Mary, ne fais pas ça, ça va sortir. »

La jeune fille avait cessé de se branler. Son frère la tenait par les joues et la fixait, bouche bée.

« J'ai failli tout envoyer, reprocha-t-il. Attends... je vais la sortir un peu... »

Elle ouvrit la bouche et il dégagea prudemment sa bite. Rouge et gonflée comme une saucisse de hot dog, elle se tenait toute droite, le gland sorti, devant le visage de Mary. Elle louchait un peu pour la contempler, tout en tripotant son clito.

« Je veux pas que tu le fasses dans ma bouche... tu veux que je finisse avec la main ?

— Non... pas avec la main...

— Alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Tu vas te mettre comme l'autre fois, tu sais ? Quand Martha te faisait faire de la gymnastique toute nue devant son frère... quand elle t'a obligée à lui montrer ton trou du cul... »

De son observatoire, Prentiss eut la surprise de voir s'empourprer sa fille.

« Quand même, Junior.. tu exagères... Je suis ta sœur, après tout... et je t'ai déjà sucé ! Tu ne peux pas me demander ça... »

Mais, tout en geignant ainsi, elle s'était mise debout. Junior descendit du lit. Il le lui désigna.

« Monte dessus et mets toi à quatre pattes...

— On a pas le temps, Junior, Papa va rentrer de sa ronde.

— On l'entendra...

— Et si maman se réveille ?

— Tu veux rire ? Avec tout ce qu'elle a bu, elle va ronfler jusqu'à midi... Allez, monte... »

Évitant de le regarder, celle-ci se mit à quatre pattes sur le lit. Junior l'obligea aussitôt à baisser la tête et à poser le front sur le matelas en pliant les bras. Ainsi, elle ouvrait les fesses. Junior se pencha pour examiner l'anus de sa sœur. De là-haut, le shérif le vit s'arrondir, lui aussi, entre les fesses rebondies. Aucune pudeur... regardez-moi ça ! De la main, en la tapotant à l'intérieur des cuisses, Junior indiqua à sa sœur qu'elle devait ouvrir davantage les cuisses. Le shérif put voir s'écarter la brèche rose et baveuse entre les poils noirs. Le clitoris dépassait. Avec curiosité, Junior toucha du doigt le petit bout de viande rose. Mary enfonça le visage dans le matelas et leva le cul en soufflant. Amusé par ses contorsions, Junior lui titilla le clito un moment, puis son doigt vint explorer l'entrée du vagin d'où dégageait un liquide clair...

« C'est encore plus mouillé que tout à l'heure. »

Mary ne répondit pas. Le doigt de Junior s'introduisit dans l'orifice.

« C'est drôlement large, dis donc... j'ai bien envie d'y mettre autre chose... comme Fred...

— Non, dit Mary, le visage toujours caché. Un frère et une sœur peuvent pas faire ça par-devant. »

Junior, avec un sourire torve, regardait son doigt planté entre les lèvres du con. De l'autre main, il recommença à se masturber doucement. Là-haut, le shérif l'imita. Les petits salauds... regardez comme elle se laisse faire, cette petite putain... ma propre fille... avec

son frère.

« Qu'est-ce que tu fais, Junior ? demanda Mary. Dépêche-toi... papa va rentrer... tu veux pas le faire avec la main, en me regardant ? »

— Non... »

Junior retira son doigt du vagin de sa sœur et le regarda. Il l'approcha de ses narines, le flaira. Puis tenant sa bite à la main, il s'avança et introduisit son gland dans le trou.

« C'est pas ton doigt... dit Mary. Enlève ça... »

Il se retira aussitôt et se pencha en relevant sa bite pour regarder curieusement son gland tout baveux de mouille.

« Et ici ? Je peux ? »

Mary ne répondit pas. Elle avait un peu tourné la tête de profil, rouge et suante, elle grimaçait. Cette grimace d'excitation la vieillissait, Prentiss fut frappé par sa ressemblance avec Marjorie.

« Je peux ? », répéta Junior, en lui touchant l'anus.

Pour toute réponse, elle haussa les épaules et cacha à nouveau son visage dans le drap. Avec une expression pensive, Junior tâtait les bords de la rondelle bistre. Puis il s'avança et colla ses cuisses à celles de sa sœur.

« Doucement, hein... ça fait mal par-derrrière... crache dessus d'abord... il faut mouiller le bout, sinon ça rentrera pas... »

Junior cracha dans sa main et mouilla son gland avec de la salive.

« Sur moi aussi... dit Mary... mets-en dedans... »

Il se pencha et laissa une giclée de salive tomber entre les fesses écartées. Du doigt, il étala la salive sur l'anus et en fit entrer dans le trou, la poussant dedans. Puis il se mit à califourchon sur le cul de sa sœur, pointant sa bite sur l'anus. Il tâtonna un instant avec le gland et poussa.

« Fais-la pencher vers le bas, souffla Mary, sinon ça rentrera pas... »

Il appuya sur sa bite, la dirigeant vers le bas ; aussitôt, avec une

aisance qui parut l'emplir de stupeur, elle entra dans le cul de sa sœur jusqu'aux couilles. Les yeux écarquillés, il resta ainsi, la bite happée, collé aux fesses de Mary.

« Le bouton... dit Mary... touche-moi le bouton en même temps. »

Une expression studieuse sur le visage, Junior suivait les instructions de sa sœur. Il passa une main sous son ventre et fouilla dans les poils pour lui titiller le clito. Mary se mit à respirer très fort...

« Bouge dedans... derrière... bouge... comme si tu... »

Se tenant d'une main à la hanche de sa sœur, la tripotant de l'autre, Junior s'efforça maladroitement de coulisser dans l'anus. Une grimace douloureuse le défigurait. Ses mouvements se firent saccadés. Le shérif accéléra ceux de sa main... Sa propre fille... enseignant à son frère, encore un enfant, les finesses de la sodomie ! On voyait qu'elle n'en était pas à son coup d'essai.

« Ça va venir, dit Junior, en ouvrant les yeux.

— Moi aussi », dit Mary.

Ils s'immobilisèrent. Toujours planté dans le cul de sa sœur, Junior ouvrait la bouche... de la sueur coulait sur ses joues... ses doigts bougeaient entre les lèvres du con...

« Oui... comme ça... continue... reste dedans... »

Junior se dandinait pour sentir sa bite bouger dans le trou chaud sans courir le risque d'éjaculer.

Mary avait à nouveau tourné le visage de profil. Elle bavait...

« Ça vient, dit Junior... je sens que ça vient...

— Moi aussi... mets ton pouce dedans... devant... vite, enfonce-le... »

Le visage agité de tics, Junior fouilla à l'aveuglette sous ses couilles dans les poils pour trouver l'entrée du vagin. Sa sœur le guida. S'ouvrant d'une main, elle l'aida de l'autre. Il introduisit son pouce dans le vagin. Elle aspira de l'air, bruyamment...

« Bouge tout... Junior... vite... bouge tout... ton doigt et ton truc... vite, vite... en même temps !

— Je vais tout lâcher, Mary...

— Moi aussi... »

La secousse du plaisir les ébranla tous les trois ensemble car, alors que son fils éjaculait dans le rectum de Mary, le shérif, de son côté, aspergeait de son sperme la chouette empaillée.

« Oh, putain... jubila Junior. On l'a fait... tu te rends compte... on l'a fait... attends, je vais la sortir... »

Tout honteux, Prentiss descendit de son frigo et remonta la fermeture Éclair de son pantalon. Il entendit glousser les petits salauds... Mary étouffait son rire dans le matelas...

« On recommencera, hein ? », faisait Junior.

Retenant son souffle, Prentiss poussa la porte du débarras. Et ce fut ce moment, qu'avec son sens inné de l'opportunité, ce connard de Couilles-Molles-Softball choisit pour intervenir.

« Vous êtes en ligne, patron ? nasilla le talkie-walkie. J'ai une nouvelle intéressante à vous annoncer... »

L'abruti marqua une pause dramatique pour souligner l'effet de ce qu'il allait dire. Dans la chambre, les gloussements s'étaient arrêtés.

« Merde, dit Junior... le vieux... »

Il y eut un remue-ménage affolé. Puis la porte de communication entre les deux chambres s'ouvrit et se referma.

« Vous êtes là, patron ? Vous m'écoutez ?

— Oui connard, je suis là. Et gueule moins fort, TU VAS RÉVEILLER MA FILLE. Je suis à côté de sa chambre...

— La Pontiac... chuchota le talkie-walkie. On vient d'avoir la réponse. Elle appartient à un tanneur de l'Arkansas. On essaie de l'avoir au téléphone pour savoir si elle a été volée. »

VII LE VIOL DE DARLING (LA PARTIE DE BILLARD RUSSE)

Tout tremblant, Sigmund regardait les deux hommes masqués se déshabiller.

« Toi, lui avait dit le plus grand, après l'avoir soulevé de terre d'une main, par la nuque, comme un lapin, et déposé sur une chaise, tu restes là, sans bouger d'un poil, OK ? Sinon, boum boum ! »

Plus mort que vif, le musicien avait hoché frénétiquement la tête. Il avait entendu la radio chez une de ses clientes et savait parfaitement à qui il avait affaire.

« Petit veinard... tu vas pouvoir te régaler... ici, tu seras aux premières loges. »

Sigmund avait encore approuvé, anxieux de ne pas contrarier ces énergumènes.

« Ce n'est pas toi qu'on va violer, c'est elle. Installe-toi, prends tes aises... »

Sigmund jeta un rapide coup d'œil à Darling qui sanglotait sur la table. Lorsqu'il était entré, après qu'elle lui eut ouvert la porte, il n'avait pas compris pourquoi elle l'embrassait. Ce n'était pas dans leurs habitudes. Puis il avait senti une odeur de sexe et la voix de Darling lui avait chuchoté, à l'oreille :

« Courez vite, sauvez-vous... allez prévenir le shérif... vite, vite... »

Elle en trépignait d'angoisse, collée à lui, l'étreignant. Mais soudain, il avait été arraché à son étreinte pendant que la porte, poussée du pied par Ptit Jack, claquait dans son dos. Ptit Jack lui avait collé l'œil noir du revolver entre les sourcils pendant que le grand giflait la jeune fille avec une telle violence qu'elle avait pivoté deux fois sur elle-même, comme une danseuse.

« Je vais t'apprendre à chuchoter, moi, salope. T'es pressée de crever, ou quoi ?

— Ils n'ont rien vu, Jack. Le gros plein de soupe met les voiles, et Sam rentre chez lui. »

La brève échauffourée les empêcha de remarquer que le shérif relevait le numéro de la Pontiac. Le grand ramassa la jeune fille qui sanglotait, affalée sur le sol, et la balança sur la table. Elle avait replié les bras devant son visage.

« Tu restes là, pigé ? Pas un mouvement. Et t'attends qu'on te monte dessus. Un geste, un murmure, et je t'aplatis comme une crêpe. »

Et depuis, elle attendait, retenant ses sanglots tant bien que mal. Les deux hommes se dévêtirent posément, comme deux sportifs qui se mettent en tenue avant de monter sur le ring. Lorsqu'ils furent entièrement nus, Grand Jack alla prendre une bouteille d'huile sur une étagère et s'en versa une bonne dose dans le creux de la paume. Il passa la bouteille à Ptit Jack qui fit comme lui. Ils s'oignirent méthodiquement la bite, la massant des deux mains, la faisant rouler entre leurs paumes. Puis ils commencèrent à se branler. Quand leurs bites furent à demi érigées, ils se dirigèrent vers la table où Darling attendait.

« T'es pas trop loin, bossu ? demanda avec sollicitude Ptit Jack. Tu peux rapprocher ta chaise, si tu veux. T'as droit à la meilleure place. Faut que tu voies bien tout, hein, ça nous excite...

— Exact, approuva le grand en essuyant ses mains grasses sur son torse velu et sa bedaine en forme de barrique. Chaque fois qu'on opère une dame, on s'arrange pour le faire devant quelqu'un qui lui est proche, un parent, de préférence. Les dames mariées, on les viole toujours devant leurs maris. Pendant qu'on se régale, lui, il est là, comme toi, sauf que toi on t'a pas attaché, lui, on le saucissonne sur une chaise... Et il nous regarde bourrer sa pouffiasse... c'est à pisser de rire la tête qu'il fait... surtout quand c'est un jeune marié et qu'il est encore amoureux, plein d'illusions.

— Baiser les femmes devant les maris, il n'y a rien qui nous excite autant ; et tu veux qu'on te dise ? Ces salauds-là, ça les excite comme des puces de voir ce qu'on fait à leurs femelles. Ils jouent les vertueux, les indignés, mais ils prennent leur pied, les cochons ! La preuve, c'est qu'ils bandent comme des chiens pendant qu'on enfile madame ! Pas vrai, Jack ?

— Authentique, Jack ! Et toi, bossu, tu vas avoir droit à une représentation de gala, parce que ce petit boudin, là, crois-nous, on va pas lui faire de cadeau ! »

Pendant qu'ils proféraient ces menaces, elle pouvait sentir leur souffle sur elle. Des sanglots nerveux la secouaient. Ces deux énergumènes n'étaient pas normaux, ils pouvaient lui faire n'importe quoi... N'importe quelle fantaisie pouvait traverser leurs esprits malades. Son cœur cognait si fort qu'elle l'entendait tambouriner dans ses oreilles.

Elle sursauta violemment : une main venait de se poser sur son genou.

« Du premier choix... » entendit-elle.

Les doigts pianotèrent sadiquement en remontant le long de la cuisse...

« La petite bête... qui monte... qui monte... jusqu'où va-t-elle monter, d'après toi ?

— Tout en haut... il y a un trou plein de poils où elle va entrer... »

Les deux salauds gloussèrent. Ils échangeaient des souvenirs :

« Tu te souviens de l'institutrice, Jack... la grosse chatte baveuse qu'elle avait... et comment qu'on a obligé son fils à l'enculer devant le mari... »

Darling n'en croyait pas ses oreilles. Une chaleur épaisse la fit suffoquer... elle souleva son bras... Le bossu, penché sur sa chaise, les yeux hors de la tête, un tic agitant sa lèvre supérieure, regardait la main qui jouait à la « petite bête qui grimpe » sous sa robe... Elle gémit de honte. Deux mains avaient saisi sa robe et la lui retroussaient... Le frais de l'air lécha ses cuisses moites. Ils firent glisser la robe sous ses fesses pour dégager tout le bassin, puis la lui rabattirent sur le visage.

« T'as bien fait de remettre ta culotte, s'amusa Ptit Jack. Y a rien que j'adore autant que de retirer leurs culottes aux dames, avant de les violer. C'est comme de sortir un bonbon de son papier, on se régale à l'avance. C'est si marrant de les voir se contorsionner, jouer les grandes timides avant de nous montrer en rougissant les poils de leur cramouille... »

Tout en délirant, dans un susurrement maniaque, avec des intonations haineuses, Ptit Jack s'avavançait entre les jambes de Darling, l'obligeant à les écarter, et ses doigts, à travers le frêle écran de la

culotte, effleuraient les lèvres du con. Il s'était mis de côté pour que le bossu et Grand Jack puissent bien voir ce qu'il faisait, et comment le sexe de Darling, sollicité malgré elle par les attouchements odieux, y répondait, au grand dam de sa propriétaire.

« Vous voyez, messieurs ? Admirez comme l'huître de mademoiselle est bien ouverte... Voyez tout ce jus qui coule... »

Du bout des doigts, Ptit Jack introduisit toute la partie frontale de la culotte dans la fente. Après lui avoir enfilé la culotte dans le con, Ptit Jack l'en extrayait doucement, comme s'il décollait un pansement d'une plaie humide : il en résulta un irritant et délicieux frottement de l'étoffe sur les muqueuses échauffées. Darling ne put maîtriser un soupir. Les deux hommes ricanèrent.

Ce qui était le plus insupportable pour la jeune fille, c'était de savoir que Sigmund assistait à toutes les avanies qu'on lui faisait subir, qu'il pouvait voir de quelle façon effrontée elle mouillait...

« Vous avez vu comme elle bâille, sa grosse moule ? Non, mais, regardez ça ! »

Extirpant la culotte de la blessure béante du sexe, Ptit Jack l'écarta sur le côté pour dévoiler la profonde et large ouverture rose ; les deux autres purent alors voir, baignant dans une épaisse bave claire, l'impudique nudité des chairs internes...

« Vous notez bien, gentlemen, que ça bave et que c'est ouvert... Pourtant, vous êtes témoins qu'aucune violence n'a encore été exercée contre la plaignante ! Rien que de la douceur... Nous avons affaire à une authentique vicelarde. Et c'est un connaisseur qui vous parle... Regardez ce machin, comme ça pointe ! »

Ptit Jack venait de dégager le clitoris ; il le comprima entre ses pouces, comme s'il pressait un bouton, et la crête rouge se dressa. Le visage caché sous sa robe, Darling se cambra. Ptit Jack se marra et se mit à manipuler le petit renflement charnu. Des saccades nerveuses qu'elle ne pouvait réprimer agitaient les jambes de la jeune fille... Pendant plusieurs minutes, jouant avec son con comme un chat avec une souris, il la manipula, la masturba, la tapota, la pinça...

D'une voix malade, il accompagnait ses soupirs, ses soubresauts, ses tortillements.

« Oui... disait-il, oui... oh, elle aime ça, hein, montrer son gros clito... Elle aime ça, hein, qu'on lui tripote son gros bouton de

branleuse... ça lui plaît... elle ouvre bien le con... »

Haletante, Darling, approchait de la crise. Le salopard la branlait maintenant des deux mains, lui frottant l'intérieur du vagin avec un morceau de culotte qu'il avait enfilé au bout d'un doigt, et qu'il lui fourrait dans le trou, en le vissant, tout en continuant à pincer et à frotter de l'autre main la chair nue et irritée du clitoris et des nymphes. Se tournant vers les deux spectateurs, il les prit à témoin :

« C'est quelque chose, hein, messieurs ? Vous avez vu comme elle prend son pied, cette putain ? Et dire qu'après ça elle ira se plaindre qu'on l'a violée !

— T'as raison, Jack, on est trop bon avec elle. Faut passer aux affaires sérieuses. On est pas là pour la faire jouir ! Enlève-lui son slip et fous-la à plat ventre. Il est temps que je m'occupe d'elle, maintenant que tu l'as bien préparée. »

Ce fut fait en un tournemain. Darling sentit glisser le long de ses jambes le risible rempart de sa pudeur. Puis on la retourna comme une crêpe, elle se retrouva à plat ventre sur la toile cirée. Dans le mouvement, le capuchon que sa robe retournée formait sur sa tête remonta un peu et, par un interstice, elle vit à nouveau le visage hagard de Sigmund. Le musicien paraissait fasciné. Elle eut un coup au cœur : dans la fenêtre que les ténèbres du dehors transformaient en miroir, elle pouvait voir son cul. Sans réfléchir, dévorée d'une curiosité brûlante, elle écarta les cuisses. Là-bas, sur le carreau de la fenêtre, s'imprima un spectacle scandaleux : sous l'étoile mauve de l'anus, la large fente baveuse du con dans la touffe de poils montrait sa chair rose prête à servir... Elle vit le plus grand des deux salauds qui s'approchait.

« Non, cria-t-elle... Monsieur Sigmund, dites-lui de ne pas le faire ! Je vous en supplie. Donnez-leur de l'argent et qu'ils s'en aillent... Faites quelque chose ! MONSIEUR SIGMUND !!! »

Le bossu était hors d'état de l'entendre. Les yeux exorbités, les lèvres pincées, livide, il se penchait pour mieux voir le con de la jeune fille. Darling se mit à crier, comme pour le faire sortir de sa transe.

« Monsieur Sigmund... ne me regardez pas là... je vous en prie, j'ai trop honte... pas vous, monsieur Sigmund... empêchez-les ! »

Un bruit bizarre la fit taire. Elle ne comprit pas tout d'abord ce que c'était, une sorte de halètement saccadé, accompagné de hoquets, de sifflements. Puis elle réalisa que les deux salauds s'étranglaient de

rire... Ils riaient si fort qu'ils s'en étouffaient, s'en étranglaient, se mettaient à tousser. Le grand s'arrêta le premier et reprit son souffle. Darling le vit dans le reflet de la fenêtre, qui essuyait une larme.

« Putain, Jack... qu'est-ce que j'aime ça quand elles se mettent à supplier, ces salopes... c'est le meilleur moment, hein ? Toi, tu sais qu'elles ont beau dire et beau faire... tu vas leur enfoncer ton gros pieu dans le con... et elles le savent aussi, les garces, c'est pour ça qu'elles font toutes ces simagrées, pour que ce soit encore meilleur... T'impatiente plus, poulette, tu vas l'avoir, ton gros sucre d'orge. Tu vas pouvoir te régaler...

— Rectification, Jack. Rectification ! DEUX SUCRES D'ORGE pour cette sale petite gourmande ! »

Avec des gloussements salaces, les deux crapules prirent la jeune fille par les mollets et vinrent se coller contre la table en lui soulevant les jambes. Cela contraignit Darling, malgré sa résistance, à se mettre à genoux sur la table et à creuser les reins en écartant largement les cuisses.

Elle fit une dernière tentative :

« Monsieur Jack... s'il vous plaît, messieurs... ne me faites pas ça... touchez-moi si vous voulez... amusez-vous... mais pas dedans... s'il vous plaît ! »

Pour toute réponse, Grand Jack cracha dans sa main et fourra ses doigts enduits de salive dans la fente de son entre-cuisse.

« C'est encore tout neuf, commenta-t-il, ça n'a presque pas servi. (Il enfonça son doigt au fond, comprimant les lèvres avec sa paume, et la fouilla méchamment.) Ouais... ça n'a pas beaucoup servi, mais ça a servi quand même... il y a de la place pour nous deux, Jack, la fille est loin d'être pucelle...

— Pucelle ? Tu veux rire, Jack, fit le petit, d'une voix scandalisée. Alors là, je veux bien qu'on me les coupe. Des filles comme ça, elles sont jamais pucelles, Jack. Elles naissent pour ainsi dire putains ! Toutes petites, elles pensent déjà qu'à s'enfiler n'importe quoi dans le trou... des bougies... des goulots de bouteille... des carottes, des bananes, n'importe quoi... Pucelle... ça me ferait mal, tiens ! »

Le moment était venu. Le grand type retira son doigt après l'avoir bien élargie, puis, ouvrant largement les joues de son fessier,

entre le pouce et l'index d'une main, guidant de l'autre son sexe, il planta le gland huileux entre les lèvres et l'enfonça d'une unique poussée oblique.

Bien qu'elle se sentît aussi impuissante qu'une poupée de chiffon qu'éventre un garnement pervers, Darling s'efforça une dernière fois, dans un pitoyable essai de révolte, d'éjecter l'envahisseur. L'homme n'était encore qu'à demi enfilé en elle, elle se contorsionna comme une monture rétive qui essaie de désarçonner son cavalier.

« Non... enlevez-le... c'est trop gros ! »

Dans une certaine mesure, elle parvint à faire coulisser la bite hors de son vagin, mais le gland resta logé en elle, et d'une claque violente sur la fesse, qui la fit piailler, Grand Jack la ramena à la raison. Sanglotante, elle cessa toute résistance, baissa la tête, leva les fesses pour qu'il puisse l'enfiler à son gré. Avec un rire de satisfaction, il l'éperonna d'un petit coup de reins et la prit par les mollets pour bien la tirer à lui ; entre les siennes, elle sentit se durcir les cuisses de l'homme...

« Non... répéta-t-elle, en pleurnichant... attendez... plus doucement... laissez-moi m'habituer... c'est trop gros... »

Alors, avec un éclat de rire sauvage, après avoir fait mine de se retirer, Grand Jack, d'une poussée brutale, s'enfonça d'une bonne longueur. Darling hurla. Elle avait l'impression qu'on la déchirait en deux. Mais le plus horrible, c'est qu'elle ne sentait pas encore les couilles du type contre ses fesses, ce qui lui fit réaliser qu'il avait encore de la réserve.

« Je ne pourrai jamais.... sanglota-t-elle... c'est bien trop long... oh là là, que j'ai mal... »

L'homme s'arrêta un instant, il resta engainé en elle à mi-bite, comme s'il attendait qu'elle s'habitue à sa présence avant d'aller plus loin...

« Qu'est-ce qui se passe, lui demanda l'autre. Tu cales ? Le trou de mademoiselle est bouché ? Comment c'est, là-dedans, Jack ? Raconte... »

— Brûlant comme l'enfer... mais vachement serré... Elle est ouverte, pour sûr... mais pas assez... il faut que je jette un coup d'œil...

— T'as peur de l'avoir esquinée ?

— Mais non, connard. C'est pour le plaisir... j'ai envie de voir son con, maintenant que j'ai commencé à le défoncer, s'il a changé... Regardez, vous aussi, messieurs. C'est toujours plaisant à voir... Mets ton front sur la table, poupée, et soulève bien ton cul pour montrer comme t'es ouverte... »

Darling obéit aussitôt, de crainte qu'il ne la fesse à nouveau. Le salaud resta engainé en elle ; se déplaçant de côté, il recula un petit peu, afin de voir l'endroit où il s'enfonçait.

« Putain de merde, fit-il... regarde ça, Jack. Admire ! Regarde comme c'est joli... La garce n'a plus un poil de sec, et t'a vu comme ça s'arrondit bien autour de la bite. Il n'y a pas de marge, hein ? On y ferait pas passer une aiguille...

— Pour être emmanchée, elle est emmanchée ! » fit l'autre.

Sournoisement, Darling souleva l'ourlet de la robe qui lui enveloppait la tête, et, dans la fenêtre qui faisait office de miroir, elle put voir ses fesses épanouies et, sous l'anneau de l'anūs qui se plissait en une moue grise, un flot de mouille qui dégorgeait des lèvres écartelées du con. Grand Jack, pour bien voir, soulevait ses couilles d'une main ; le fût de la bite, épais cylindre brun, était planté entre les lèvres qui s'arrondissaient pour mieux l'épouser.

« Enfonce-la davantage, Jack... je veux la voir entrer...

— Elle est trop serrée... ce serait un viol... »

Les deux salauds eurent un rire gras, et une main claqua la fesse de Darling, ce qui l'obligea à se cambrer et fit entrer la bite d'un centimètre supplémentaire.

« Oh, super, Jack... super... fais-le encore... je peux voir les lèvres de son con bouger autour de ta bite... on dirait qu'elle suce un gros sucre d'orge... »

Fasciné, le petit salaud s'était accroupi sous la table de façon à voir d'en dessous ce qui se passait. Dans la fenêtre, Darling constata que le bossu n'en perdait pas une miette, lui non plus. Quand le grand se remit en mouvement, tous purent voir les lèvres du con brutalement étirées, se déformer, en restant collées à la bite par l'élasticité qui les faisaient adhérer... puis la suivant dans son retrait, comme si elles ne pouvaient se résoudre à le laisser partir, aspirant

d'un baiser édenté le gros boudin brunâtre couvert de veines bleues... Mais alors l'homme se renfonçait, et les lèvres rabattues par la poussée de la bite se retournaient à l'intérieur de la cavité vaginale, « fourrées » à l'intérieur comme par un gros pouce qui aurait poussé de la bourre pour colmater le trou.

Maintenant le salaud se laissait aller et, au fur et à mesure, le con s'ouvrait davantage, la bite entrait plus profond... si bien qu'au bout d'un moment, Darling, qui avait l'impression que des cloches sonnaient dans sa tête, l'étourdissant de leur vacarme, put enfin sentir les couilles de son agresseur entrer en contact avec les rebords externes de son con. À chaque va-et-vient, maintenant, elles venaient battre lourdement, contre les poils de son ventre. C'est à cette sensation insolite qu'elle sut que le Grand Jack était entièrement en elle. Ce n'est que par là qu'elle le sentait, car, si la douleur de la pénétration avait disparu, maintenant qu'elle était bien dilatée, son vagin demeurait insensible, et tout son sexe était comme anesthésié. Cela entrait, cela sortait, mais cela ne produisait rien en elle, ni douleur ni plaisir. Cette sensation témoignait simplement de l'acceptation passive de sa chair. Comme Darling s'était attendue à souffrir davantage, cette indifférence de sa chair la soulagea. Du coup, rassurée, elle relâcha presque voluptueusement les muscles crispés de son corps, elle s'ouvrit du mieux qu'elle put. Inutile de lutter, puisque c'était fait.

Mais cet état de léthargie ne dura pas. L'homme, la sentant ouverte et domptée, accéléra la cadence. Et quelque chose s'éveilla lentement dans le ventre de Darling... En effet, pour mieux se servir d'elle, le type l'avait tirée et avait laissé pendre les jambes de la jeune fille vers le sol ; elle était maintenant pliée en deux, le ventre sur la table, les cuisses verticales. Or, ainsi, à chaque poussée de la bite qui lui dilatait le con, son bas-ventre frottait contre le rebord de la table... et son clitoris écrasé rampait, dans un va-et-vient régulier, sur la toile cirée. Darling avait beau refuser ce qui se passait, lui, le clitoris, s'était mis à durcir, et les sensations familières du plaisir solitaire commencèrent à se répandre dans son corps. L'homme l'obligeait à se masturber contre la table en lui ramonant le con. Plus elle sentait les chairs de son con s'ouvrir et fleurir sous les assauts du boutoir, et plus ça lui branlait le clito. Incapable de refuser le plaisir, Darling gémit. Longuement modulée, sa plainte épousa le rythme des coups de bite. Grand Jack pressa l'allure, l'empalant si fort à chaque coup que les pieds de la table en tressautaient sur les dalles du lino, et que ça faisait tinter une cuiller dans une tasse oubliée sur la toile cirée.

« Drelin ! Drelin ! criait alors Ptit Jack, imitant le tintement de

la cuiller, en applaudissant. Sonne-lui bien ses cloches, frère Jack ! Tu entends comme elle crie, la salope ? Elle peut pas dire que c'est parce qu'elle a mal, maintenant ! Elle prend son pied, la garce ! Elle déguste ! Elle en redemande !

— Eh bien, puisqu'elle en redemande, on va lui en donner. Tiens, sale pute, attrape ça ! Et ça ! Et ça ! Han ! Han ! »

Les hurlements de Darling s'étaient confondus en une interminable modulation stridente qui emplissait la cuisine, rythmée par les « han ! » du Grand Jack qui, à chaque poussée, faisait avancer la table de la cuisine d'un demi-mètre. Son souffle résonnait comme celui d'un bûcheron qui donne des coups de hache. Dans un brouillard pourpre, Darling entrevit le petit Jack qui bondissait de ça, de là, comme un lutin horrible. Sa longue bite étroite en forme d'anguille et ses couilles de bouc sautillaient devant lui, alors qu'il tournait autour de la table où copulaient les deux autres, dans une sorte de danse du scalp hystérique, comme un Indien autour du poteau de torture où on aurait supplicié une captive blanche.

« Elle aime ça ! hurlait-il. La femme blanche aime ça ! La femme blanche être une grande salope perverse, hein, frère Jack ! Ugh ! Bien bourrer la salope blanche, frère Jack ! Ugh ! Bien la bourrer... jusqu'à l'os... Drelin Drelin Drelin Drelin ! »

Submergée par la violence de ses sensations, Darling n'était plus qu'un tunnel de chair dans lequel s'engouffrait la force bestiale du mâle. Des éclairs passaient devant ses yeux, elle avait l'impression que tout son être se déchirait... Mais c'était bon. Horriblement bon... Quand le sperme gicla enfin, avec une force prodigieuse, la jouissance qu'elle éprouva fut telle qu'elle en perdit conscience.

Mais alors qu'elle était sur le point de sombrer dans un engourdissement exquis, la voix odieuse du petit la tira de sa transe.

« Holà, femme blanche ! Pas dormir ! Fête pas finie ! C'être le tour d'Anguille-sous-roche, maintenant. Anguille-sous-roche va bien s'occuper de toi, salope blanche ! »

*

* *

Les malheurs de Darling ne faisaient en effet que commencer ! Grand Jack, encore tout essoufflé, venait à peine de dégager d'elle le bout congestionné de sa bite d'où, comme d'un nez morveux, pendaient de longs filaments de sperme, que, du fond de sa fatigue voluptueuse, la jeune fille sentit naître insidieusement une insolite sensation : quelque chose s'insinuait en elle. Il lui fallut un moment pour réaliser que c'était la bite de Ptit Jack tant celui-ci s'y prenait bizarrement. En effet, affligé d'une sensualité capricieuse et d'une queue phénoménalement longue et fine terminée par un gland trop épais pour sa tige, Ptit Jack ne parvenait jamais à la faire bander tout entière. Il en était donc réduit à ruser, et pour compenser son infirmité, il avait recours à une forme de copulation particulièrement vicieuse. Il expliqua d'un ton pédant à Darling qu'il s'agissait d'une technique cubaine dont il avait trouvé la recette dans un livre.

« On appelle ça l'ondulation permanente !... Tu vas voir... ça va te faire friser... »

L'astuce consistait, une fois la longue bite presque entièrement enfournée, à en frapper la racine au ras du ventre avec le tranchant de la main. À chaque coup, la queue répondait par une brusque ondulation à l'intérieur du vagin, comme un serpent qui se tortille pour chercher à fuir. Le choc de la main, se répercutant sur toute la longueur de la tige arrivait jusqu'au gland hypertrophié qui martelait de bas en haut les parois du vagin. Ce martèlement interne se répandait dans tout le corps par de longues secousses nerveuses... En dépit de la haine qu'elle ressentait à l'égard de ce salaud à la voix mielleuse, Darling ne put se dissimuler à quel point ce traitement local agissait sur elle...

« Ah, ah... on commence à soupirer... on se tortille... on soulève le cul... serait-ce qu'on prend goût à la chose ? Mais oui... le trou du cul s'ouvre, c'est bon signe... hop... hop... »

Du tranchant de la main, comme s'il hachait un concombre, Ptit Jack frappait la racine de sa queue sur un rythme de plus en plus rapide, et la longue verge élastique, animée d'une ondulation frénétique, vibrait en tous sens comme une anguille à l'agonie, ce qui se traduisait à l'intérieur du corps de Darling par un ébranlement prodigieux. Elle avait l'impression d'exploser à l'intérieur... Épousant les mouvements internes de la bite, elle aussi, elle « ondulait ». Ses fesses montaient et descendaient et sa voix faisait de même. En effet, bouleversée par ces insolites sensations, elle avait perdu toute pudeur. Elle gémissait, elle suppliait, elle hurlait même, par moments... et sa voix montait et descendait, comme celle d'une cantatrice s'exerçant à

faire des vocalises.

« Oh... ho... non... non... oui... ah... ahhhhhhh... aaaaahhh...

— Ah ? répondait, narquois, Ptit Jack ? Ah ou oh ?

— Ohhhhhhhh... non... nonnonnonnon...

— Oui oui oui ouioui...

— Ouille... oh, mon Dieu... ouille... oh là là... mais qu'est-ce que vous faites... pas ça... pas ça... »

C'est que Ptit Jack, pour ajouter un peu de sel à la plaisanterie venait de lui introduire un doigt dans l'anus... et tout en frappant de l'autre main la racine de sa bite pour la faire vibrer dans le vagin de façon continue, il agitait son index dans le cul de Darling...

« C'est bon, hein ? Oh que c'est bon... elle aime ça, la petite salope, qu'on s'occupe de tous ses trous... hop hop hop... elle se régale, hein ? Vous voyez ça comme elle se cabre, la petite pouliche, elle en redemande... ça lui fait du bien par où ça passe ! Oui, oui... chante ta chanson... »

Affolée par la monstrueuse jouissance qui l'emplissait, Darling répondait à ces insanités par des hurlements hystériques. À certains moments, elle avait l'illusion perverse de sentir la longue bite serpentine remonter dans sa gorge. Elle s'en étrangeait...

« Monsieur Jack... Monsieur Jack !!!

— Oui, poulette ? qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

— Oh oh... je vous en prie, monsieur Jack... arrêtez... je vais mourir... non, ne la retirez pas... enfoncez-la, au contraire... et finissez... oh, je vous en prie, monsieur Jack...

— Comme ça, tu préfères comme ça ? »

Guidant sa tige élastique entre ses doigts en anneau, comme un joueur de billard dirigeant sa queue, il la bourrait pour changer d'avant en arrière.

« Oui... oui... c'est mieux... oh oui, oh oui, monsieur Jack... »

Elle ne savait plus ce qu'elle disait. Le gros gland lui martelait le fond du ventre. Un voile pourpre passa devant ses yeux éblouis.

Ce fut du fond de ce brouillard qu'elle entendit, très lointaine, une sonnerie ténue. La bite s'immobilisa. La sonnerie devint plus forte. Encore plus forte. Et soudain, elle éclata dans ses oreilles... Elle était là, tout près, derrière la porte.

« Le téléphone... il faut qu'elle réponde, dit Grand Jack... laisse-la répondre... »

— Merde, j'allais lui envoyer la sauce...

— Tu la lui enverras plus tard. Va répondre, toi... »

La longue bite se retira d'elle en un long glissement onctueux ; encore toute ahurie, on la remit debout, on la poussa vers la sonnerie, dans le couloir. Elle vacillait sur ses jambes, elle baissait la tête pour ne pas rencontrer les regards moqueurs des deux hommes.

« Fais attention à ce que tu diras, hein, si tu veux pas qu'on te coupe le clito. Respire un bon coup avant de décrocher... essaie de prendre la voix de quelqu'un qui se réveille... »

D'une main tremblante, Darling décrocha. C'était Mme Lydia qui l'appelait d'une cabine, près de la foire. Les flonflons de la musique, les détonations des pétards l'obligeaient à crier dans le micro. La gouvernante voulait la prévenir qu'elle ne rentrerait pas avant l'aube.

« On s'amuse trop bien... j'espère que je ne t'ai pas réveillée... mais j'avais oublié que Sigmund doit rentrer de sa tournée musicale, cette nuit... il faudra que tu ailles lui ouvrir... tu l'entendras venir, avec le boucan que fait sa moto... la clef est sur la serrure, n'oublie pas de refermer soigneusement après l'avoir fait entrer... il y a plein de voyous qui traînent dans les rues... et il paraît que deux dangereux repris de justice se sont évadés... sois prudente, ma chérie... ce n'est pas cette nuit qu'il faut aller boire un coca chez Sam ! Je te quitte... quelqu'un veut la cabine... »

Darling n'avait pas pu en placer une. Grand Jack remit l'écouteur en place et caressa la joue de la jeune fille.

« Tu as entendu ce qu'a dit la dame ? Deux dangereux repris de justice se sont évadés... faut pas aller traîner dans les rues !

— Ouais, nasilla Ptit Jack, vaut mieux qu'elle reste ici, avec nous. Pas vrai, poulette. On s'amuse bien tous les trois... »

Comme s'il était frappé par une idée soudaine, il se claquait le front.

« Mais ça change tout, ça. Si je comprends bien, on a toute la nuit devant nous ? Plus besoin de se presser, hein, Jack ? Et si on faisait une petite fête... On pourrait même inviter des copains ?

— T'es malade, ou quoi ?

— Pas n'importe qui, bien sûr... Je pensais à mon cousin Luke, tu sais... Luke-la-main-chaude... c'est un marrant... et on pourrait emmener la petite chez lui, à la campagne... (Il gloussa.) Je suis sûr qu'il aimerait beaucoup jouer au billard russe avec nous... et avec elle... C'est une fine queue, mon cousin Luke. Et tu sais pourquoi on l'appelle "la main chaude" ? C'est un fanatique des fessées. Il adore en donner aux jeunes filles qui ne sont pas sages... »

VIII LE SHÉRIF LAVE SA FILLE

Une boîte de bière à la main, les pieds sur la table de la cuisine, Prentiss regardait un film de kung-fu sur la petite télé portable. Deux Chinetoques virevoltaient, mais il ne les voyait pas vraiment. Ce qu'il voyait, ou plutôt, ce qu'il revoyait, c'était lui-même, Prentiss, sortant du cagibi pour se trouver nez à nez avec sa fille.

« Qu'est-ce que tu faisais là-dedans, Daddy... avec ce talkie-walkie ? »

Il avait bredouillé la première excuse qui lui passait par la tête.

« Je cherchais mon vieux gant de base-ball... Pour Softball, tu sais ? Il veut faire du soft ball, justement, pour suer un peu. Sa taille s'épaissit... »

Il avait bien vu qu'elle ne le croyait pas.

« Ton frère était là ? avait-il alors attaqué. J'ai cru vous entendre rire, tous les deux... »

Embarrassée, elle avait baissé les yeux.

« Oh oui... (faussement nonchalante)... il est venu me demander un chewing-gum... Il était énervé parce que tu n'as pas voulu qu'il aille à la foire... »

— Tu sais très bien qu'il est encore trop jeune pour sortir seul la nuit. Et toi, à propos, tu t'es bien amusée ? »

Elle était rentrée dans sa chambre, sans répondre.

Prentiss siffla un peu de bière. Elle était tiède, éventée. Il broya la boîte dans sa grosse main velue et la balança dans la poubelle. Un des Chinetoques brandissait un bâton. L'autre baissa la tête gracieusement.

« Je voudrais voir ces clowns dans une vraie bagarre ! » maugréa Prentiss.

Comme il choisissait une boîte fraîche dans le frigo, la tuyauterie se mit à vrombir. Il se figea. Quelqu'un emplissait la baignoire au-dessus de la cuisine, à cette heure, ça ne pouvait être que Mary... Il l'imagina dans la mousse, toute nue... Ferma les yeux, se

toucha le menton... Ouais... il avait bien besoin d'un bon coup de rasoir.

Le talkie dans une main, la bière dans l'autre, il gravit l'escalier sans faire de bruit. Passa devant la chambre de Junior, puis devant celle où Marjorie ronflait. La porte de la salle de bains était entrouverte.

« Oh pardon... (il fit mine de s'arrêter sur le seuil, son talkie et sa bière à la main) Je savais pas que tu étais là... Je voulais me laver les dents... et me donner un coup de rasoir... Tu en as pour longtemps ? »

Mary esquissa un sourire narquois. Le vacarme de la tuyauterie faisait trembler toute la maison. L'eau coulait à gros bouillons dans la baignoire. Elle, elle était en chemise de nuit, une chemise de nuit très courte. Elle attendait que la baignoire se remplisse en s'épilant une jambe, le pied posé sur le bidet. Il put voir, déçu, qu'elle avait sa culotte.

« Tu peux rester, Dad... ça ne me dérange pas.

— J'en ai pour un instant... »

Il posa le talkie sur le coffret du linge sale, la bière sur le bord du lavabo, et commença à enduire son visage de crème à raser. Il se rasait à l'ancienne, avec un blaireau, un coupe-chou. Dans le miroir, il pouvait voir sa fille qui s'épilait maintenant l'intérieur d'une jambe. Elle s'était assise sur le bord de la baignoire. Elle leva la tête, croisa son regard et détourna les yeux. Très lentement, sa jambe pivotait. Il sentit une boule se former dans sa gorge et les mouvements du blaireau ralentirent. Maintenant, il pouvait voir tout l'entrecuisse, moulé par une culotte rose. Mary manœuvra le robinet de la baignoire ; le vacarme diminua. Elle releva le genou plus haut. Il aperçut en plongée l'endroit où le string rose disparaissait entre les fesses. La fente du sexe adhérait au nylon. Absorbée par sa tâche, elle ne paraissait pas remarquer qu'il l'observait dans le miroir... Mais ses oreilles étaient toutes rouges... La pince à épiler arrivait au bord de la culotte, s'attaquait aux poils qui dépassaient sur les côtés...

Prentiss ne bougeait presque plus. Le blaireau tournicotait vaguement sous son menton, touillant inutilement la mousse. Là-bas, du petit doigt, sa fille repoussait la culotte pour découvrir la région pileuse du sexe... Une chaleur épaisse empâta la nuque de Prentiss. Une grande lèvre était entièrement découverte ; du petit doigt, en

s'épilant, Mary enfonçait le nylon rose dans la fente ouverte. Il vit s'écarter lentement la vulve, paraître la face interne de la lèvre, rose et lisse... Pour se donner une contenance, il siffla un coup de bière et demanda, la voix épaisse :

« Et l'école ? Ça marche...

— Voyons, Dad, je suis grande maintenant... ce n'est plus une école, c'est un collègue... »

Comme pour lui prouver qu'elle était vraiment grande, elle repoussa complètement la culotte derrière la seconde lèvre, découvrant entièrement le sexe. Elle ne s'épilait plus... penchée sur son entrecuisses, elle paraissait chercher quelque chose entre ses poils. Son doigt montait et descendait, la gousse des petites lèvres se dégageait lentement de la fente, comme une langue humide... Prentiss déplaça son rasoir.

Il tressaillit, manqua de se couper. Mary se déculottait. Sans regarder dans sa direction, elle jeta la culotte dans un coin, puis s'assit sur le bidet, écarta les cuisses, remonta un genou. Sans qu'il s'en aperçoive, elle avait fermé le robinet. Dans le silence, on entendit le crissement du rasoir. Elle était assise sur le bord du bidet, et tout son con s'écarquillait. Entre les nymphes, le clitoris sortait.

« Dis, Dad... tu as vu ce que j'ai là, regarde... tu crois que c'est une verrue ? »

Elle avança le bassin avec une impudeur totale et lui montra son con ouvert d'un doigt.

« Ici... »

Elle toucha un endroit, à l'intérieur d'une grande lèvre, en bas, près du vagin. Prentiss s'accroupit devant elle. Elle ouvrit son con des deux mains...

« Tu la vois bien ? C'est comme une petite tache... »

La muqueuse était toute mouillée, le trou du vagin s'ovalisait. D'un doigt qui tremblait, il toucha l'intérieur de la lèvre, appuya : la chair baveuse et chaude céda... le clitoris acheva de sortir. Le con exhalait une odeur fade...

« Dis, Dad, à propos... je voulais te demander... Martha m'a invitée à passer le week-end chez elle... »

Il tressaillit. Son doigt glissa vers le vagin... Ainsi c'était ça !
Donnant donnant...

« Tout un week-end ? C'est long... »

Il tâta plus haut, se rapprocha du clito... Une larme de mouille perla.

« Alors ? tu crois que c'est une verrue ?

— Non... non... ce n'est rien... »

Il dévorait des yeux la moule béante, grosse moule de femme adulte aux lèvres épaisses... tous ces trucs compliqués que les femmes ont dans la cramouille, sa fille les avait... gluants et louches, comme de la chair d'huître...

« J'aime pas beaucoup que tu fréquentes cette Martha », dit Prentiss.

Ce fut instantané, Mary se releva. Elle rabaissa sa chemise et lui tourna le dos, boudeuse. Il retourna devant son miroir... Elle s'épilait à nouveau la jambe, mais cette fois, il ne pouvait plus rien voir que ses fesses qu'elle découvrait par moment, en se penchant vers sa cheville...

« C'est ma meilleure amie... Son père est avocat... je vois vraiment pas de quoi tu as peur... »

Il ne répondit pas. Il pensait à sa fille en train de sucer le fils de Mac Manus... Tout un week-end... Il le savait, elle ne désarmerait pas... Le tannerait jusqu'à ce qu'il cède... Et il lui cédaît toujours.

C'était un jeu un peu sale, entre eux, ces séances dans la salle de bains. Toute petite, déjà, elle avait remarqué le pouvoir que son corps lui donnait. Elle venait faire sa toilette devant lui, et lui exhibait son sexe en toute innocence. Jeux sournois, pleins de tremblements, de gestes furtifs... tous deux épiant les bruits qui annonceraient l'approche de la mère... Rien n'avait jamais été dit. C'était comme un secret honteux qu'ils partageaient... un secret si honteux qu'ils ne pouvaient en parler entre eux qu'à mots couverts... d'un ton faussement détaché... Elle voyait bien qu'il s'excitait, ce gros homme sanguin, et elle, ça l'excitait de l'exciter.

Elle se cambrait dans la baignoire, ses petits seins pointés.

« Dad... tu veux me frotter le dos ? »

Il retrouvait ses manches. Ses grosses mains frottaient doucement le corps fluët. Mary s'abandonnait, toute molle entre ses mains, comme une poupée. Quand elle voulait qu'il aille jusqu'au bout, elle s'endormait dans son bain.

« Ça me donne sommeil, Dad, quand tu me fais ça. »

La main glissait sous l'aisselle savonneuse, caressait les petits seins aux pointes dures. Mary posait la nuque sur le bord de la baignoire, les yeux fermés. La main descendait le long de son ventre, arrivait entre ses cuisses... Mary les écartait. Dans l'eau tiède, le gros doigt, doucement, caressait la fente baveuse... Elle soupirait de bien-être. Le doigt appuyait doucement. Puis, d'un mouvement monotone, très doux, il montait et descendait... C'était comme une envie de pisser prodigieusement exquise qui montait en elle, mais il fallait se retenir, pour que ça dure, longtemps, longtemps... En bas, elle sentait que ça s'élargissait, le doigt s'aventurait en elle. Et ça venait, un tremblement convulsif de tout le corps, chaque fois, la même surprise, ça sortait d'elle, comme une délicieuse secousse électrique... elle se raidissait dans l'eau chaude.

« Oh, Dad... je m'étais endormie... si tu savais le rêve que j'ai fait... »

— Chut... on ne parle pas de ce genre de rêves... Essuie-toi, tu vas prendre froid... »

Après s'être essuyée, elle restait longtemps toute nue devant lui pour se faire admirer... Elle se passait du vernis sur les ongles des pieds, le sexe béant... Sexe de plus en plus velu au fur et à mesure que les années passaient...

« Dad... »

À cette voix dolente, un peu sirupeuse, il sut qu'elle revenait à la charge. Il sourit dans sa mousse.

« Il y a longtemps que tu ne m'as plus lavée... Maman dort... »

Le visage de Prentiss se ferma. Il n'aimait pas que les choses soient dites.

« Tu es grande, maintenant. Une vraie jeune fille... »

Dans le miroir, il la vit se retourner. Une lueur rusée passa dans son regard. Elle prit un air candide et remonta sa nuisette le long de son corps. Entièrement nue, elle se cambra, passa ses mains sur ses seins déjà si bien formés. Puis elle retourna s'asseoir sur le bidet, écarta les cuisses, remonta les genoux ; il vit reparaître la grosse moue boudeuse du con poilu...

« Tu me laisseras aller chez Martha ? »

Elle se recula... commença à pisser... elle pissait doucement pour ne pas s'éclabousser... Tout en pissant, elle tirait des deux mains sur les bords de sa fente, déformant la bouche verticale du con...

« Tu me laisseras, Dad ? Sois chic... »

Fasciné, il regardait le jet s'échapper de la fente poilue. Elle tira un peu plus, pour bien découvrir la portion de chair rose et baveuse où s'échancrait l'orifice du méat.

La pisse cessa de sortir. Elle s'essuya avec un coin de serviette. Fit couler de l'eau... Elle tira sur une mèche de poils, agrandissant la brèche.

« Je vais les couper tout du long, avec les ciseaux... Si je me mets en maillot, chez Martha, il vaut mieux que ça dépasse pas... elle a un grand frère... ce serait pas décent... »

Petite salope...

« Dad, je vois que tu me regardes, tu sais... Ça me fait drôle quand tu me regardes là... »

— Tu l'as déjà montré à des garçons ?

— Bien sûr... toutes les filles le font... Tu me laisseras aller chez Martha ?

— Pour le montrer à son frère ?

— Dad... sois pas bête... Oh, regarde, mon bouton... mon truc... comme il est gros... il me démange... »

Elle tirait les lèvres vers le haut pour dégager le clitoris.

« Tu veux pas me gratter, Dad ? Comme quand j'étais petite... je faisais semblant de dormir... tu te souviens ? Regarde comme il est gros... touche-le... Dad... touche-le... maman dort... »

Sale petite garce, sa propre fille. Sans force, il se retourna, s'agenouilla, posa le doigt sur le clitoris, doucement, doucement. Mary le regardait faire, le front penché.

« Doucement, Dad... maman dort... comme ça... doucement... oh, ce que ça me démange... pince-le un peu... »

Il commença à la branler.

« Oui... comme ça... Tu me laisseras y aller, dis ? »

Elle se relevait, rapprochait son sexe de son visage. Elle l'écartait des deux mains. La grande blessure baveuse verticale, comme une bouche qui s'avavançait vers la sienne pour quémander un baiser... Le clitoris pointait, tumescent. Il la prit par les fesses, tira la langue...

« Tu me laisseras y aller, hein ? Je te promets que je ferai rien avec Fred... on fera juste que se tripoter, toutes les filles font ça... Oh Dad ! Dad ! »

Avec un frisson de terreur sacrée, il lui lapait le con. Sa grosse langue fouillait la moule tiède et élastique.

« Cette petite putain s'est déjà fait sucer par tous les garçons du collège, j'en suis sûr... elle me mène par le bout du nez ! »

Il avait l'impression délicieuse de se damner. Un peu de pipi perla sous sa langue, il aspira la goutte, se mit à sucer voracement les nymphes et le clito, aspirant cette chair fragile et sensible...

« Maman dort... elle a bu, elle dormira jusqu'à midi... Tu lui diras que je suis allée chez Martha... que tu m'as donné la permission, pour pas qu'elle me chamaille. Je partirai avant qu'elle se lève... »

Il la sentit tourner entre ses mains, ne comprit pas, tout d'abord, puis la laissa faire, décolla ses lèvres de celles du con... elle lui offrit les fesses, les écartant de ses mains...

« Tu sais... il y a des filles de la classe qui le font par-dessous avec les garçons... celles qui n'ont pas la permission pour la pilule... »

— Toi, tu l'as fait ?

— Oui...

— T'as la permission, pourtant, pour la pilule...

— Je sais... »

Le visage en sueur, il approcha sa langue de l'anus... Il pensa à la pine juvénile de Junior s'enfonçant là. Il entendit les paroles du bossu :

« Ah, elle est belle, la jeunesse américaine... »

Mary tremblait. Il enduisit l'orifice de salive, puis se mit debout, ouvrit son pantalon, dégagea son gourdin. Il rétracta le prépuce, approcha son gland du trou. La sueur ruisselait sur son visage, imbibait le col de sa chemise. L'irréparable allait s'accomplir. L'interdit fondamental...

« Je ne vaux guère mieux que ces deux dégénérés. Ils doivent faire la même chose que moi, en ce moment... Mais eux, avec des étrangères. Ils ne font pas ça au sein de leur propre famille. Ces turpitudes... »

Il força ; l'anus céda, s'arrondissait... Il appuya plus fort. Le gland commença à s'insérer, la muqueuse anale l'enveloppa, suave et brûlante, il sentit le sphincter qui se relâchait puis se resserrait autour du gland. Il força davantage... cela s'ouvrit... onctueux... la bite s'immergeait dans les profondeurs interdites... Deux larmes giclèrent des paupières du shérif.

« Ma fille... ma petite fille... Mon Dieu, pourquoi permettez-vous ces choses... Putain, qu'est-ce que c'est bon... salope, ça te change des bites de tes petits merdeux, hein ? »

Mary hoquetait, le front appuyé contre le carrelage mural, elle serrait le tuyau du bidet, très fort, son corps s'ouvrait... Il était à demi en elle, il s'arrêta pour lui laisser le temps de s'habituer à la pénétration. Et c'est à ce moment que le talkie nasilla. Ce con de Softball choisissait bien son tempo !

« Vous êtes là, shérif ? Message prioritaire... l'ordinateur central... »

Il en bégayait... Les épaules de Mary dansaient. Elle était prise d'un fou rire nerveux. Prentiss, la bite plongée dans son corps tiède, hésitait. Il sentait les secousses du rire se communiquer à sa bite. Le sperme montait de ses couilles, prêt à fuser... Avec un juron, il se dégagea ; cela fit un bruit de bouchon... Comme prise de honte, Mary se cacha le visage dans ses mains. Prentiss alla baisser le haut-parleur...

« On a la réponse, pour la Pontiac, chef. Elle appartient à un tanneur de Carson City. Un tanneur... c'est pour ça qu'elle pue, chef ! Et ce tanneur, figurez-vous qu'il a disparu avec sa voiture depuis deux jours... Sa femme le fait rechercher... Quand il a bu, il conduit comme un fou... Ils sont en train de draguer le lac de Carson pour savoir si la voiture a pas plongé de la route... il y a un virage dangereux... Vous m'entendez, shérif ?

— Ouais... je suis pas sourd. Fausse alerte, donc. Ce con de tanneur doit s'offrir une virée à la foire... il a dû monter avec une pute... terminé. »

Il raccrocha. Toujours debout, lui tournant le dos, Mary le regardait par-dessus son épaule. Elle avait l'air parfaitement normal. Il vit qu'elle baissait les yeux et les relevait, deux taches rouges montèrent à ses pommettes, ses cils battirent... Sa bite s'échappait toujours du pantalon, raide comme le bras de la justice...

« Pourquoi on t'appelle sur la radio, Dad ? C'est à cause des deux évadés ? »

Il grogna, s'apprêta à rentrer sa bite dans son pantalon.

« Et cette Pontiac, c'était quoi ?

— Une voiture garée devant... chez ta copine, tu sais, la blonde aux gros nichons...

— Darling ? »

Mary prit une voix pointue de chipie vertueuse.

« Tu sais, Dad... elle couche déjà avec des hommes, à ce qu'on raconte... au collège, elle a très mauvaise réputation... »

Elle se détourna, les yeux ronds, en voyant qu'il revenait vers elle. Elle se pencha...

« Fais voir un peu, dit Prentiss, la voix rauque... cette verrue...

— Dad... c'est devant... pas derrière... Oh, Dad...

— Ouvre bien... je vois rien... »

Il tira une fesse de côté pour écarquiller l'anus. Elle soupira. Il posa son gland sur l'anus, mais il était tout crispé, comme une grosse fleur mauve, fanée. Prentiss se souvint alors de l'astuce qu'il avait

employée pour opérer la fouille rectale de Lou Parson.

« Ouvre la bouche... comme si tu disais O...

— Oh ?

— Voilà... mais continue... oh oh oh...

— Comme ça ? Oh... »

Sous le gland, l'anus tiède parut sourire, il glissa sa bite à l'intérieur de ce sourire édenté.

« Ohohhhooooohh », chantonnait Mary.

Puis sa voix mourut... La grosse saucisse était logée jusqu'aux couilles. Il posa ses mains sur ses propres hanches. Il la soulevait du sol rien que par la force de sa bite. Elle s'en dressait sur les pointes, comme une ballerine.

« Oh... Oh... »

Il se mit à faire coulisser son trombone. Il était toujours surpris, quand il enculait une femme, par la souplesse interne de la membrane...

« Tu me laisseras y aller, hein, Dad ?

— Bien sûr, chérie... tu sais que je peux rien te refuser... »

Elle se branlait en douce, il la sentait bouger contre lui. Il planta la bite à fond, comme pour égorger un cochon, et lui lâcha tout dans les tripes.

« Dad... Dad... »

Il retira prudemment l'épais boudin encore raide. Elle restait appuyée au mur comme une élève punie, ne le regardait pas. Pendant qu'il se lavait la queue dans le lavabo, il la vit s'asseoir sur le bidet. Elle péta pour expulser le sperme. Cela fit un bruit glaireux, clapotant ; un bruit de diarrhée... Elle se cacha le visage pour rire convulsivement et joignit pudiquement les genoux. De la main, ne perdant pas le nord, elle tâta l'eau de la baignoire pour vérifier si elle était encore chaude. Ils n'osaient pas se regarder, ne savaient pas quoi dire. Ce fut avec soulagement que Prentiss entendit le téléphone. Il sortit dans le couloir, alla décrocher...

« Shérif ? (la voix haletait, chuchotait, on entendait un bruit de musique, des flonflons, sans doute le type appelait-il d'une cabine, près de la foire.) C'est moi... Luke-la-main-chaude, vous savez ? Je dois passer au tribunal pour attentat à la pudeur, vendredi...

— Et alors ? Tu me téléphones à trois heures du matin pour me dire ça ?

— Si je vous donnais un tuyau... sur les deux Jack... vous pourriez pas glisser un petit mot au juge...

— Ça dépend... quel genre de tuyau... Tu sais où ils sont ?

— Ça se pourrait...

— Dans ce cas... je m'arrangerai avec le juge... t'as ma parole. Où sont-ils, ces salauds ?

— Mon cousin... Ptit Jack... il vient de m'appeler... Ils sont chez Cornélius, vous savez ? Le Polonais... avec la fille... elle est seule avec eux... Ce salaud de Ptit Jack, il voulait que je les planque tous les deux et, en échange, il me proposait de violer la fille, moi aussi... (une indignation geignarde faisait trembler la voix de Luke-la-main-chaude...) Violenter une mineure, moi, vous vous rendez compte... avec le casier que j'ai déjà ! »

Avec un juron, Prentiss raccrocha. Il courut dans la salle de bains retirer la crème à raser qui couvrait son visage. Les yeux innocents de sa fille l'accueillirent. Elle était plongée dans la baignoire jusqu'au cou, de la mousse au ras du menton. Elle se dressa, les seins pointés coquettement, pour écouter le message qu'il envoyait par la radio.

— Couilles-Molles... va réveiller ce connard de Rabitt... et foncez chez Sam... soyez armés... Je vous rejoins. J'ai un tuyau sur ces deux tarés... NE FAITES PAS MARCHER VOS SIRÈNES SURTOUT, JE NE VEUX PAS QU'ILS VOUS ENTENDENT ARRIVER. Ils sont avec la petite fille de Cornélius... en train de la violenter... Ils ont dû boire... ils invitent leurs copains...

— Tu m'embrasses pas, Dad ? »

Maugréant, il revint poser un baiser paternel sur le front de sa fille. Puis il s'élança lourdement dans l'escalier ; à peine fut-il sorti que Mary courut au téléphone.

« Martha ? Je te réveille pas ? Je voulais te dire... c'est d'accord pour le week-end... On pourra faire du yoga avec ton frère... Oh, tu sais pas la dernière ? Les deux Jack, les fous sexuels ? Devine qui ils sont en train de violer...? Darling, ma vieille ! C'est mon père qui vient de me le dire... Elle doit s'en payer, avec ces salauds... Tu imagines un peu ? Toute seule avec deux forcenés ? J'en frissonne... Pas toi ? »

IX DARLING FAIT PIPI

Pendant que le shérif lavait sa fille, à l'autre bout de la ville, dans la cuisine de la pension, Darling s'affairait devant l'antique fourneau. Elle avait enfilé le tablier que Mme Lydia mettait pour faire la cuisine, et elle faisait frire du jambon et des œufs pour les trois hommes. Les deux Jack avaient en effet convié Sigmund à l'agape improvisée. Assis autour de la table qu'elle avait dressée, une boîte de Budweiser à la main, les convives regardaient s'agiter la petite ménagère.

« Une vraie fée du logis !, avait ricané Ptit Jack après que Darling se fut pudiquement enveloppée dans la vaste blouse. C'est pas gentil de nous cacher tous tes trésors...

— Voyons, Jack, tu voudrais pas qu'elle se brûle les nichons... et puis comme ça, on aura le plaisir de la déshabiller !

— Bien parlé, Jack ! »

Pourtant, quelque chose sonnait faux dans la gouaille de Ptit Jack. En effet, son cousin Luke-la-main-chaude, à qui il venait de téléphoner pour l'inviter à la fête, ne s'était guère montré enthousiaste...

« Tu es fou de me téléphoner, Jack... tu n'as donc pas entendu la radio... tout le monde sait que tu es mon cousin... j'ai même pas osé aller à la foire... et rien ne dit que ma ligne n'est pas sur écoute...

— Oh, allez, Luke, faut pas charrier... Laisse-toi tenter... tu te souviens de la petite aux gros nichons qui te faisait tellement bander, chez Sam ? Ça te dirait pas de lui en mettre un bon coup dans la chatte ?

— T'es vraiment dingue, ma parole, Jack. Fou à lier... t'as pas les pieds sur terre, j'écouterai pas un mot de plus, t'entends ?

— Elle est devant mes yeux, mon salaud... le cul à l'air en train de mettre la table... Je viens de lui faire une ondulation permanente pas piquée des vers. Elle en est encore toute rêveuse... Faudrait une bonne fessée par un spécialiste pour la revigorer... »

Luke-la-main-chaude avait refusé d'en entendre davantage. Il lui avait raccroché au nez, ce salaud. Et ensuite, quand Jack avait rappelé, il était tombé sur sa femme, une vraie mégère, au bord de

l'hystérie.

« Laisse mon mari tranquille, t'entends, espèce de cinglé. C'est un honnête père de famille... il a plus rien à faire avec toi ! Si tu rappelles encore une fois, je vais prévenir le shérif ! »

Il en était malade, Ptit Jack. Luke-la-main-chaude et lui, ils étaient comme deux frères, autrefois.

« La vie est dégueulasse, confia-t-il à Grand Jack, en frappant du poing sur la table. Heureusement qu'on a la petite pute pour nous changer les idées... Pas vrai, m'sieur Sigmund ?

— Parfaitement... parfaitement m'sieur Jack, bégaya obséquieusement le bossu. Vous avez tout à fait raison ! »

Il adressa subrepticement un clin d'œil complice à Darling qui se retournait, indignée, pour se faire pardonner sa trahison. Son visage de fouine était agité de tics ; des crispations nerveuses le faisaient grimacer chaque fois qu'un des deux Jack posait les yeux sur lui. Il s'empressait de rire de façon servile à leur moindre plaisanterie. Pourtant, en dépit de la terreur du musicien bossu, Darling surprenait par moments d'étranges lueurs de convoitise dans les regards qu'il posait sur elle. Cela n'échappa pas à Ptit Jack. Cessant de remâcher sa déconvenue, il poussa son collègue du coude et lui montra Sigmund du menton, d'un air de dire « on va bien rire ».

« Elle est mignonne, hein, notre petite cantinière, m'sieur Sigmund ? Je vois que vous la regardez souvent...

— Ouais, fit Grand Jack, saisissant la perche... Il n'y a pourtant plus grand-chose à voir, depuis qu'elle a mis ce tablier...

— Faudrait réparer ça, dit Ptit Jack. Qu'est-ce que vous en pensez, m'sieur Sigmund ? Si on lui retouchait son décolleté ?

— C'est vrai qu'elle doit avoir chaud... », s'empressa le bossu.

Il adressa un sourire impuissant à Darling qui se retournait, outrée.

« Approche, poupée, dit Grand Jack. On va retailer ce tablier... »

Fusillant Sigmund du regard, Darling obéit. Pétrifiée, elle regarda Grand Jack découper le tablier sur sa poitrine. Avec la pointe

acérée de son couteau, il traça deux cercles autour des seins et retira les deux couvercles d'étoffe, laissant les nichons s'échapper par les ouvertures. La peur du couteau, l'émotion d'être à nouveau exhibée, firent se couvrir de chair de poule le corps de Darling. Les pointes de ses mamelons s'allongèrent.

« Derrière aussi, faut la décoller. Et devant. En bas, quoi... dit Ptit Jack. Vous êtes d'accord, monsieur Sigmund ? Faudrait pas qu'elle tache ce joli tablier avec des éclaboussures !

— Mais... il est fait pour ça ! objecta stupidement Darling. Si vous préférez... je peux mettre une vieille robe ?

— Une vieille robe ? Et pourquoi pas un manteau ! Cette fille est vraiment idiote. Plus elles sont jolies, plus elles sont connes. Faut te faire un dessin, ou quoi ? T'as pas encore compris que l'ami Sigmund veut voir ton cul et ton con, pendant que tu fais la cuisine ? Approche-toi de lui... Faites le nécessaire, m'sieur Sigmund... C'est pas le tout de vous rincer l'œil, hein ? Faut mettre la main à la pâte...

Ce fut donc Sigmund, qui s'excusait auprès d'elle d'une grimace hypocrite, qui retroussa le tablier de la jeune fille au-dessus de ses fesses et de son ventre, et qui le fixa avec des pinces à linge.

Quand ce fut fait, Ptit Jack, qui commençait à être sérieusement ivre, exigea qu'elle leur fasse « un défilé de mode ». À nouveau, comme elle avait fait dans la chambre, elle dut déambuler devant eux, se tournant et se retournant pour se faire admirer sous toutes les coutures, avec ses seins qui sortaient par les trous du tablier, et son cul et son sexe exposés. Ses joues avaient beau être enflammées par l'indignation, une chaleur sournoise ne tarda pas à lui alourdir le bas-ventre. Malgré son ivresse, Ptit Jack s'en aperçut.

« Elle aime ça ! cria-t-il, en se frappant les cuisses. Je vois d'ici sa chatte qui bâille... cette fille est un phénomène, Jack !

— Ce n'est pas vrai », cria Darling, déclenchant le fou rire des deux Jack.

Mais le fait est que, s'exhiber de cette façon, agissait sur ses sens. N'était-ce pas un de ses fantasmes favoris, quand elle se masturbait ? Jouer les soubrettes-putains ?

La dînette approchant de sa fin, Ptit Jack ne tenait pas en place. Pour manger, les deux hommes s'étaient rhabillés, mais Ptit Jack laissait dépasser sa longue bite blafarde de son pantalon. Elle pendait

devant lui comme une queue de chien. Sans cesse, il la tripotait en regardant Darling, essayant de retrouver un semblant de rigidité. Il s'énervait de plus en plus sans parvenir à bander. Cela accroissait son besoin d'humilier et de tourmenter leur victime. Pour s'épanouir, sa sensualité malade avait besoin d'avilir la femme.

« Tu ne trouves pas que la soubrette est pâlotte, frère Jack ? Et vous, m'sieur Sigmund ?

— Peut-être, en effet », approuva servilement le bossu.

Ils la maquillèrent donc. Ce fut naturellement Ptit Jack qui s'en chargea. Il dessina à Darling une énorme bouche rouge, en forme de cœur, qui ressemblait à celle d'une prostituée des bas quartiers. Puis il ajouta tellement de khôl à ses paupières qu'elle eut l'air d'avoir les yeux au beurre noir. Ensuite, il lui couvrit les joues de poudre de riz, lui faisant un visage plâtreux de clownesse lubrique où la bouche rouge prenait une importance scandaleuse. Les pointes des seins elles-mêmes n'échappèrent pas à ses attentions. Elles furent agrandies, lourdement épaissies, au rouge à lèvres. Continuant à les servir ainsi grimée, Darling avait un coup au cœur chaque fois qu'elle se voyait dans la fenêtre. Une vraie putain !

Pour manger, les deux Jack avaient retroussé au-dessus de leur bouche le bas élastique de leurs masques. Darling épiait sous ses sourcils chargés de rimmel les lèvres fines du plus petit. Lorsqu'elle le vit se caler confortablement contre le dossier de sa chaise, et qu'après avoir étouffé poliment un rot dans le creux de sa main, il essuya ses lèvres grasses, au demi-sourire graveleux qu'elles prirent alors, elle comprit que le moment était venu. Elle fut heureuse alors de pouvoir dissimuler son émotion derrière le barbouillage obscène qui coloriait son visage. Invisible sous la poudre de riz, une rougeur brûlante s'étalait sur ses joues...

« On a bien bouffé, hein, Frère Jack, fit Ptit Jack. La maison est bonne ! On reviendra. Mais maintenant, il est temps de passer au dessert. Pas vrai, messieurs ? Et tu sais ce que tu vas nous donner, comme dessert ? Ce petit cul que tu nous tortilles sous le nez depuis qu'on est à table...

— Mais c'est vous qui m'avez forcée ! » fit Darling.

Ptit Jack poursuivit, comme si elle n'avait rien dit.

« Sois franc, le bossu, ça ne te dirait pas de te la taper, toi aussi, la petite pute, au dessert ?

— Non, cria Darling, j'ai été gentille, je vous ai fait à manger, maintenant, il faut que vous partiez, je dois me lever tôt demain ! Cette plaisanterie a assez duré !

— Allez, quoi, sois chic ! Donne-nous un petit supplément, une prime. Tiens, pour nous montrer que tu nous en veux pas, que t'es pas rancunière, tu vas nous offrir de toi-même ce qu'on t'a pris de force. Comme ça, on verra que t'es plus fâchée.

— Non... », fit Darling.

Elle se sentait toute molle, la tête à lui tournait. Tous ces regards, sur ses seins, sur son sexe, l'emplissaient d'une excitation malsaine. L'idée de se livrer volontairement, comme une putain, aux trois hommes (surtout à Sigmund), la faisait trembler de fébrilité. Elle pouvait voir des lueurs salaces passer dans les yeux du musicien.

— Bon ! fit le petit. Puisque tu le prends comme ça, on n'insiste pas. On sait vivre. »

Il retira sa serviette, comme un convive qui s'apprête à quitter la table. Son revirement fut si soudain que Darling en tressauta. Les deux autres non plus ne cachèrent pas leur surprise. Une expression déçue passa sur le visage de Sigmund. Mais à la grimace sardonique du petit Jack, Darling comprit vite que ce n'était qu'une fausse alerte.

« Avant de te quitter... on va juste te demander un petit service, ma chérie. Une petite fleur que tu vas faire à Sigmund, ici présent. Il a une petite manie, ce cher Sigmund... Figure-toi qu'il aime bien voir les jolies filles faire pipi... C'est son péché mignon ! Pas vrai, Sigmund ? Ah, ça vous épate, hein, que je sois au courant de vos petites fantaisies ! Que voulez-vous, quand on fréquente les mêmes bordels, on finit par tout connaître des travers des habitués. Les putes aiment bien me faire leurs confidences ! Moi, c'est le martinet et les pincres-crocodile au bout des nichons.. vous, c'est le pipi... chacun ses goûts, pas vrai ? Il faut de tout pour faire un monde... »

Pendant qu'il gouaillait ainsi, le bossu baissait piteusement le nez ; à son air penaud, on voyait bien que c'était vrai. À un moment, il leva furtivement les yeux sur Darling, et elle y vit vaciller une petite lumière trouble. Elle s'écria alors, frissonnante :

« Non ! On ne peut pas demander à une fille de faire une chose pareille... c'est trop dégoûtant ! »

Il lui fallut pourtant s'exécuter. Le grand n'eut qu'une brève

allusion à faire au couteau à découper et à son clitoris. Elle grimpa sur une chaise, puis passa sur la table. Les cuisses écartées, elle offrit son sexe aux yeux des trois hommes. Les deux salauds étaient venus s'installer de chaque côté du bossu à qui l'offrande urinaire était dédiée. Le petit lui chuchotait d'une voix douce ses instructions, comme un metteur en scène qui dirige une actrice. Très lentement, pour qu'ils puissent bien voir son con s'entrebâiller, elle dut s'accroupir en écartant le plus possible les genoux. Tout en maintenant son con bien ouvert, elle avança le bas-ventre et visa le verre que lui tendait le bossu. Pour mieux voir sortir le jet, il s'était presque couché sur la table. Les deux autres, leurs bites à la main, comme deux spectateurs qui se branlent dans un ciné porno, se tripotaient en reluquant la moule de Darling. Elle, toute suante d'une étrange fièvre, sentait la mouille sourdre de son vagin. Elle se hâta d'envoyer un petit jet de pisse dans le verre pour qu'ils ne prennent pas garde au liquide gluant qu'elle expulsait à son corps défendant. Elle entendit le bossu gémir, et vit les deux autres qui refermaient leurs doigts en anneaux autour de leurs glands rouges. Alors, elle se retint. Une voix secrète lui soufflait qu'il fallait faire durer cet instant prodigieux le plus longtemps, possible. Les yeux fouillaient son con, une odeur acide se dégageait de la pisse qui coulait dans le verre, une chaleur lourde, suffocante, remontait dans le ventre de la jeune fille. Dans un sursaut de volonté, elle parvint à bloquer sa vessie, n'ayant émis qu'un petit jet.

Pour ne pas les voir regarder son con, elle baissait la tête, mais c'était encore pire : elle pouvait alors voir elle-même ce qu'ils regardaient, cette large fente rosâtre dont les muqueuses se déplissaient.

« Qu'est-ce qui se passe, chérie ? demanda Ptit Jack. T'as des problèmes ? T'arrives pas à faire ? Attends, grande timide, je vais t'aider un peu...

— Non... », murmura Darling.

Mais, poussant le bossu d'un coup de coude complice, l'autre, tout goguenard, tendit l'index en avant et lui chatouilla la fente sur toute sa longueur. Darling se mordit les lèvres. Son clitoris pointait, comme si son con tirait la langue ; le salaud le taquina, et le bourgeon charnu s'enfla de plus belle. Une grosse larme de mouille tomba, avec un bruit mou, dans la pisse du verre.

« Mais non, idiot, gloussa le salaud. C'est pas par là qu'il faut pisser... c'est par en haut ! »

Et il se mit à gratter de l'ongle le minuscule orifice du méat urinaire, tout en sifflant entre ses dents, comme quand on veut faire pisser un enfant récalcitrant. Tout honteuse de le voir manipuler ainsi l'intérieur de son con, Darling se mit à lâcher de brèves rafales de pisse. L'autre ne renonça pas pour autant à lui chatouiller la fente, insoucieux de l'urine qui arrosait ses doigts.

« Voilà... disait-il d'une voix baveuse, voilà... elle se décide, la petite cochonne... ça commence à venir... c'est bon, hein, sale vicieuse, de faire son pipi devant les messieurs... elle aime ça, hein ? la petite Darling... »

En parlant de cette façon insupportable, il continuait à lui fouiller le con.

« T'as vu comme elle pisse bien, bossu ? Tu te régales, hein, mon salaud ? Attends, je vais te montrer un truc marrant... »

Descendant sous le sexe béant, sa main chercha l'anus. Darling piailla une protestation indignée :

« Oh non, pas là, c'est trop sale ! »

Mais quand elle sentit qu'il lui fourrait son doigt dans le cul, elle cessa toute résistance, lâcha les bondes avec un infâme bonheur.

« Oh, que j'ai honte.... que j'ai honte... vous êtes des salauds... », hoquetait-elle, et la pisse giclait avec force, chantant dans le verre du bossu, qui ne tarda pas à déborder.

Alors qu'une large mare jaune s'étalait sur la toile cirée, la jeune fille pissait toujours, en proie à une incroyable volupté, et le doigt couglissait comme un gros lombric dans son cul, lui massant délicieusement le rectum.

« Eh bien, fit le grand masque, quand elle eut enfin lâché son ultime giclée. Pour une fille qui faisait tant de manières, t'avais rudement envie de pisser, dis donc ! »

Rouge et suante sous son maquillage qui fondait, Darling ne répondit pas. Elle restait dans la même position, le sexe bâillant, et des gouttelettes jaunes continuaient à en tomber, comme des gouttes de pluie se détachant d'une feuille après l'averse.

« Alors, fit le petit masque, on dirait que tu y prends goût, hein, ma salope. T'as vu, bossu, comme elle ouvre bien sa grosse moule ?

C'est pour toi qu'elle fait sa coquette. Elle en veut ! »

Comme tirée de sa transe par ces paroles, Darling eut un cri étouffé et se releva.

— C'est pas vrai », balbutia-t-elle.

Mais quand le grand se renversa dans sa chaise pour lui montrer sa bite raide dont le gros bout rougeoyait, elle se contenta de baisser les yeux, et attendit la suite, le cœur battant.

*

* *

À ce moment même, l'Oldsmobile du shérif remontait Main street à tombeau ouvert. Les flonflons de la foire s'étaient tus ; sur les trottoirs semés de confettis, des petits groupes de fêtards avinés regagnaient leurs pénates en soufflant dans des mirlitons. Prentiss crut apercevoir les habitants de la pension Cornélius, avec Mme Lydia coiffée d'un chapeau pointu aux bras de deux faux Indiens emplumés qui ressemblaient au vieux professeur Mac Leod et à M. Lee. Il écrasa sauvagement son klaxon pour les écarter du passage, car ils titubaient au milieu de la chaussée, et il descendit vers la berge du fleuve pour rejoindre le quartier mal famé de Bottom Lane.

Ici, les rues étaient désertes et silencieuses, bordées de petites maisons à un ou deux étages, en briques noircies par le temps, que séparaient des jardins poussifs. Puis venaient les entrepôts frigorifiques et des ateliers. Et enfin, Bottom Lane proprement dite, la « rue chaude », avec, tout au fond, se faisant face, la pension Cornélius et l'Académie de billard, le bar de Sam Parson.

Les adjoints du shérif étaient déjà sur place. Leur voiture était garée derrière la Pontiac. La malle arrière de cette dernière était ouverte. Un gros type au visage défait, le pantalon aux chevilles, était en train de s'essuyer les fesses avec un chiffon graisseux. Les deux adjoints se tenaient les côtes, sur le trottoir d'en face, en compagnie de Sam Parson, de deux vieux poivrots qui avaient encore à la main leurs queues de billard et de Lou Parson, démaquillée, le visage luisant de cold cream, enveloppée dans un peignoir de bain. Le fils des Parson, William, un gamin de treize ou quatorze ans, était là, lui aussi, en

pyjama. Tous observaient avec des mines réjouies le gros type qui se torchait en fulminant.

En voyant Prentiss descendre de sa voiture, Lou Parson imprima une expression méprisante sur ses traits et rentra dans le bar. Le shérif eut l'impression qu'elle marchait avec précaution. Sam prit à part l'arrivant.

« Elle est un peu vexée, s'excusa-t-il. Mais ne craignez rien, ça lui passera. »

Prentiss l'écarta d'une bourrade. Il avait d'autres chats à fouetter que les manifestations de mauvaise humeur de Lou Parson. Il s'adressa à Jo Rabitt :

« Qu'est-ce que c'est que ce connard. (Il désigna le gros type qui leur exhibait son cul velu et blafard.) Qu'est-ce que vous attendez pour le coffrer pour attentat à la pudeur ? Un tordu exhibe ses parties sexuelles dans la rue, devant une femme et un enfant, et ça vous fait rire ? »

La grimace hilare de Rabitt s'effaça.

« Mais chef... il s'est chié dessus, faut bien qu'il s'essuie ! Ces deux salopards l'avaient bouclé dans la malle arrière de la Pontiac, pour qu'il donne pas l'alerte. Deux jours qu'il était là-dedans ! (Rabitt se rengorgea.) C'est moi qui ai eu l'idée d'ouvrir la malle, chef !

— C'est bien ! T'auras une médaille en chocolat.

— C'est le tanneur, chef, intervint Softball. Vous savez, celui qui a disparu ! Il venait de livrer du cuir à la prison pour les détenus... ils fabriquent des sandales et des ceintures. Les deux Jack se sont planqués dans la malle arrière. Il est sorti de la prison avec eux, sans le savoir. Quand il est arrivé chez lui, dans son garage, les deux Jack sont sortis de la malle et l'y ont fait entrer. »

Là-bas, le gros tanneur remontait son pantalon. Avisant le shérif, il brandit un poing vengeur.

« Et ça les fait rire, ces imbéciles. J'aurais voulu les voir à ma place ! Mais je porterai plainte... J'ai le bras long... Cette affaire n'en restera pas là !

— Faites taire cet abruti, dit Prentiss. Les deux Jack sont avec la petite Darling. Il ne faut pas leur donner l'alerte... Sam, emmenez

donc le tanneur chez vous et faites-lui prendre un bain... Faites rentrer votre gosse, ce n'est pas sa place ici, il va peut-être y avoir des coups de feu... Je ne veux personne sur les trottoirs. »

Dès que le shérif et ses adjoints se retrouvèrent seuls, il leur donna ses instructions.

« Ces deux tordus sont dangereux... inutile de prendre des risques. N'attendez pas qu'ils vous tirent dessus les premiers. Remplissez-les de plomb au premier geste suspect.

— Bien chef ! »

Les deux adjoints avaient dégainé et prenaient des airs de durs. Mais Softball était plutôt jaune et la mâchoire de Rabitt tremblotait.

« Tâchez quand même de bien viser... et de ne pas tuer la fille ! »

Ils se tournèrent vers la façade de la pension Cornélius. Une fenêtre éclairée brillait entre les branches, au rez-de-chaussée. En entrant dans le jardin, les trois hommes se demandaient ce qui pouvait se passer là-dedans. La maison était bien silencieuse...

*

* *

Ce qui se passait ? Les deux Jack s'apprêtaient à jouer au billard érotique... avec Darling.

Pour cela, elle avait dû se coucher à nouveau sur la table, les genoux repliés sur les épaules, et ouvrir elle-même ses fesses et son sexe de ses mains, pour leur offrir ses deux orifices. Mais elle avait du mal à garder cette pose inconfortable...

« On n'y arrivera jamais comme ça, fit Ptit Jack, contrarié. Il faut que quelqu'un lui tienne les pattes en l'air et nous, on doit tenir notre bite, on a besoin de nos mains. Toi, le bossu, aide-nous donc au lieu de bayer aux corneilles... Soulève-lui les guibolles... Tu pourras lui en mettre un coup, quand on aura fini notre partie. »

Avec un pâle sourire de pleutre, évitant de rencontrer le regard

de la jeune fille, Sigmund prit les chevilles qu'on lui tendait et, se plaçant sur le côté, il éleva les jambes de Darling au plafond, en les lui écartant, comme celles d'une danseuse faisant le grand écart. La vulve se déplissa, entièrement rose entre les poils poisseux. Grand Jack la prit alors par les hanches pour lui amener les fesses au ras du bord.

« Ouvre bien ton trou, surtout, hein, cochonne. Il faut que la queue entre tout droit, d'un seul coup. On doit pas forcer ! »

Sous son bariolage infâme, la confusion de la jeune fille était visible. Des larmes dissolvaient le noir de ses cils, les larges fraises écarlates de ses seins étaient dilatées sous leur rouge qui avait fondu... Et le clitoris pointait, tout raide, épais comme un radis, entre les nymphes épanouies...

Grand Jack joua le premier. Visant longuement la cible, il se planta au fond d'un coup de reins brutal... et resta longuement niché en elle. Il avait fermé les yeux pour savourer la douceur affolante des muqueuses baignées de jus tiède...

« Putain, ce qu'elle est bonne, Jack... qu'est-ce qu'elle est bonne cette salope... encore meilleure que tout à l'heure... parole, c'est la meilleure qu'on a jamais eue ! Même l'institutrice lui arrive pas à la cheville... c'est doux, là-dedans, du satin, Jack... du satin et du miel... »

— Ça va, ça va, pas de littérature... retire-toi de là que je te montre comment on doit jouer. Tu vas voir ça... en douceur, que je vais la lui mettre, du travail d'artiste... »

Le shérif et ses adjoints étaient arrivés au milieu du jardin et ils progressaient avec une prudence de Sioux quand des voix avinées se mirent à beugler au bout de la rue. Une étrange procession arrivait : les pensionnaires de Cornélius, portant ce dernier, ivre mort, à bout de bras. Dépoitraillée, Mme Lydia marchait en tête du cortège en soufflant dans une petite trompette.

« Eh bien... comme ça, on fera une entrée en fanfare », dit Prentiss.

Mais de son bar, Sam Parson avait entendu lui aussi les arrivants. Il courut à leur rencontre pour les faire taire. Les trois hommes le virent pousser les fêtards à l'intérieur. De loin, il fit signe qu'il s'en occupait, qu'on pouvait être tranquille.

« Ce salaud va leur donner un mickey, dit Prentiss.

— Un mickey ? demanda Softball. C'est quoi, un mickey ?

— Du whisky avec du chloral... tu fais prendre ça aux poivrots dangereux... ils tombent comme des mouches et dorment jusqu'au matin... mais ça peut rendre fou..., expliqua doctement Rabitt, qui avait été barman.

— Plus fous qu'ils sont déjà, ces connards, ça les changera pas beaucoup, dit Prentiss. Allons y... »

Ils reprirent leur progression, veillant à ne pas écraser de brindilles, se cachant derrière les fourrés. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la fenêtre éclairée quand une musique étrange s'éleva dans la nuit. Ils reconnurent « Les Yeux noirs », joué à la façon tzigane, mais sur un tempo plutôt saccadé. La musique couvrant le bruit de leurs pas, ils purent courir jusqu'à la fenêtre, d'où ils découvrirent un spectacle ahurissant. Debout sur le frigo, Sigmund-le-bossu jouait du violoncelle, coiffé d'une culotte de femme. Il regardait d'un air halluciné quelque chose qui se passait dans une partie de la cuisine qu'on ne pouvait voir de la fenêtre. Les trois hommes n'eurent pas le temps d'épiloguer sur cette scène. Un cri strident leur perça les tympans. C'était une voix de femme, ou plutôt d'adolescente terrorisée...

« Non... non... pas le couteau... empêchez-le... »

Ils s'élancèrent vers la porte.

« Je vais te couper le clito, ricanait une voix d'homme. Il me faut du bifteck... du bifteck bien saignant... tu m'as jeté un sort, sale petite sorcière... Je vais t'exorciser, moi... »

D'un coup de pied, Prentiss enfonça la porte, ils se ruèrent dedans. Darling, entièrement nue, gisait sur la table. Un grand type aussi nu qu'elle, le visage couvert d'un masque de Mardi gras, lui maintenait les bras en croix. L'autre type, un petit maigrillot également masqué, également à poil, se trouvait entre les cuisses de la fille. Il tenait dans une main son pénis flasque, et brandissait de l'autre un couteau de cuisine.

« Shérif, il veut me le couper ! » piailla Darling, folle de terreur.

Les deux adjoints tirèrent ensemble. Le sang gicla du masque verdâtre et Ptit Jack, deux balles dans le crâne, s'envola littéralement pendant que des débris de cervelle éclaboussaient le mur. Il tomba sur le dos, sur le lino, donna une brève ruade, et ne bougea plus. Ahuri,

Grand Jack étendit la main vers la table pour prendre son revolver. Du haut du frigo, le bossu lui écrasa son violoncelle sur le crâne. La tête de Grand Jack, toujours masquée, traversa l'instrument dont les cordes se brisèrent avec un cocasse miaulement. Assommé debout, il tituba mollement. Le shérif ramassa le revolver qu'il avait voulu prendre. D'un geste de somnambule, très lent, Grand Jack leva une main vers le violoncelle qui l'étranglait. Prentiss n'eut que le temps de s'écarter de la trajectoire des balles. Ses deux adjoints, tenant leurs armes des deux mains, comme au cinéma, vidèrent leurs chargeurs dans la poitrine et le ventre du grand type. La première balle traversa le cœur de Grand Jack ; il était donc déjà mort quand la deuxième lui brisa la clavicule droite. Ce fut un cadavre encore debout que les adjoints, verts de peur, « emplirent de plomb », suivant à la lettre les instructions du shérif. Quand ils eurent consciencieusement transféré tous les projectiles de leurs chargeurs dans la carcasse inerte de Grand Jack, un nuage de fumée envahissait la cuisine. Toussant dans l'odeur de cordite brûlée, le bossu s'était couvert les oreilles de ses deux mains.

Le silence revenu, alors que les deux adjoints, tout fiers, contemplaient les deux Jack étendus à leurs pieds, Prentiss aida le bossu à descendre de son perchoir.

« Ils m'ont obligé à jouer, shérif, bégaya Sigmund... Le petit pensait que la musique lui donnerait... un peu d'énergie... mais ça n'a pas marché... il n'arrivait plus à bander... alors, il a pris le couteau... il voulait lui couper son... »

Les trois hommes tendirent l'oreille.

« ... clitoris », chuchota pudiquement Sigmund.

Tous les yeux se portèrent sur Darling. Elle s'était rhabillée... mais ses seins sortaient de la blouse découpée. Elle les prit dans ses mains, s'efforçant de les cacher tant bien que mal.

« Il voulait du sang... », dit Sigmund.

Ils contemplèrent tous la mare rouge qui s'étalait sur le sol de la cuisine.

« Eh bien... il doit être content ! Il a eu ce qu'il voulait », dit Prentiss.

Il se pencha et retira leurs masques aux deux morts. Curieuse, Darling avança le cou. Des visages inconnus... des visages d'hommes normaux, comme elle en croisait chaque jour dans la rue, de ces

hommes à l'air goguenard qui sifflaient sur son passage... Le plus grand ressemblait au shérif, et le plus petit à l'un des adjoints.

« Jack Pimms et Jack Beans, fit le shérif en se signant. Ce sont bien eux. Sic transit gloria mundi... »

Les deux adjoints firent le signe de la croix, eux aussi. Puis la porte de la cuisine s'ouvrit et Sam Parson, suivi de ses deux clients, fit son entrée.

« On a entendu la fusillade... »

Les trois arrivants considérèrent curieusement les deux cadavres, puis Darling, qui tentait vainement de dissimuler ses seins dans ses mains.

« La fête est finie, dit Prentiss. Où sont Cornélius et les autres ?

— Ils dorment, répondit Sam. On les a couchés sur les tables de billard. Ils se réveilleront pas avant midi... avec ce que je leur ai fait prendre. »

Le shérif et Sam échangèrent un regard. Ils avaient pensé la même chose... Darling allait rester seule... avec le bossu.

« Il faut lui faire prendre un calmant, dit Sam, elle a dû avoir un choc. Tiens, bois ça, ma chérie... tu vas tout oublier. »

Il sortit un flacon de sa poche et en versa une rasade dans un verre. Darling toussa en buvant ; c'était fort et les larmes lui montèrent aux yeux, sa tête se mit à tourner... Avec un sourire stupide, elle s'assit mollement et se mit à glousser.

« Allez la coucher dans la chambre, vous deux, dit le shérif à ses adjoints. Ensuite, on emportera la viande froide chez le coroner. »

Les adjoints se précipitèrent. Jo Rabitt fut le plus rapide. Il prit dans ses bras la jeune fille qui s'assoupissait. Elle s'abandonna mollement, les bras inertes, et ses seins jaillirent par les trous du tablier. L'adjoint l'emporta.

« Déshabillez-la, fit le shérif. Enlevez-lui ce truc découpé et mettez-lui une chemise de nuit... que demain, en se réveillant, elle ne se trouve pas là-dedans...

— Bien chef, opina Softball, ravi de l'aubaine, comptez sur

nous.

— Est-ce bien prudent, shérif, de laisser ces deux-là avec elle ? Il faudrait mieux que ce soit une femme... je peux appeler Lou...

— Couilles-Molles et Bunny-la-rafale ? Ils pourront pas lui faire grand mal... après ce qu'elle a déjà vu... vous deux, là, rendez-vous utiles, dit Prentiss aux deux poivrots... enveloppez ces salopards dans la toile cirée, et portez-les jusqu'à la voiture... je vous nomme adjoints du shérif honoraires pour la nuit... et toi, Sigmund, essaie de nettoyer ce bordel, que madame Lydia ne trouve pas sa cuisine pleine de sang en arrivant.

— Je vous invite à prendre un verre, shérif, après toutes ces émotions ? fit Sam.

— C'est pas de refus... »

Laissant Sigmund passer la serpillière sur le sol et les deux « adjoints honoraires » emballer les cadavres, Sam et Prentiss se dirigèrent vers le bar. Les deux hommes ne s'aimaient guère, mais ils se sentaient étrangement proches, après cette nuit ; et pas seulement parce que l'un avait fait profiter l'autre des faveurs de sa femme... Tous deux partageaient la même philosophie de la vie. Elle aurait pu se résumer ainsi : « On est tous des canailles... autant en profiter, pendant que ça dure. Lutter contre ses vices, c'est du temps perdu, il vaut bien mieux en jouir... »

X LA FÊTE EST FINIE

Tandis que dans le bar désert, Prentiss et Sam échangeaient devant un whisky bien tassé des considérations profondes, et que dans l'appartement qui se trouvait au-dessus la femme du barman se passait une pommade calmante sur l'anus, une silhouette furtive se déplaçait sans bruit dans la salle de billard. C'était le jeune William, le fils du barman, un gamin précoce que tourmentaient les démons d'une sensualité naissante. Lorsque son père avait fait prendre un « mickey » aux habitants déjà fortement éméchés de la maison d'en face, il avait bien noté qu'une femme se trouvait dans la bande. Il la connaissait de vue ; dans le quartier, les formes opulentes de la gouvernante ne manquaient pas d'amateurs. William se comptait dans leurs rangs. Mais sa jeunesse excessive l'avait, jusqu'à ce soir, empêché de témoigner son admiration de vive voix à la plantureuse quadragénaire.

L'occasion qui s'offrait à lui ne se présenterait pas une seconde fois, il était bien décidé à en profiter. Il avait donc aidé son père à coucher sur les tables de billard les ivrognes qu'avaient assommés les mickeys. Puis il avait fait semblant de monter se recoucher. Le cœur battant, il avait attendu. Profitant du moment où son père s'absentait, il redescendit au bar et se cacha dans la salle de billard, sous une table. Dans le noir, il écouta les ivrognes qui ronflaient autour de lui. Puis, quand son père et le shérif s'installèrent au comptoir, comprenant qu'il avait les coudées franches, il alla pousser la porte qui séparait du bar la salle de billard. Dans l'obscurité, il alluma la lampe de poche qu'il avait prise et partit à la recherche de la gouvernante. Quand il l'eut trouvée, il vérifia que le mickey produisait bien son effet.

« Madame Lydia, c'est moi, William... vous dormez ? »

Il éclairait le visage de la femme avec sa lampe. Impavide, elle continua à ronfler, la bouche entrouverte. La lumière ne parvenait pas à la tirer de sa torpeur. William se pencha et respira l'odeur de sa bouche. Un mélange d'alcool et de parfum... celui du rouge à lèvres. Un rouge épais, brillant, qui rendait appétissantes les lèvres sensuelles de la belle ogresse... Le cœur battant très fort, le jeune garçon posa les siennes dessus et lécha le rouge à lèvres, puis, prenant de l'audace, introduisit sa langue dans la bouche de la dormeuse. Sa salive avait un goût de whisky. La langue qu'il effleura resta inerte sous la sienne. Elle aurait tout aussi bien pu être morte... William frissonna longuement. Une terreur superstitieuse le faisait trembler et sa jeune

bite était devenue aussi dure qu'un morceau de bois. Il avait vu, en cachette de ses parents, une des cassettes que son père louait à Sigmund-le-bossu. Il s'agissait d'une histoire de nécrophiles profanant des sépultures. Il se souvenait particulièrement d'une scène où un employé de la morgue abusait du cadavre d'une jeune accidentée. Il s'était masturbé en se repassant cette scène au ralenti. Depuis, ses fantasmes avaient souvent pris une teinte macabre...

« C'est comme si elle était morte, se dit-il, sauf qu'elle est chaude... »

Il descendit à l'autre extrémité de la gisante et dirigea sa lampe sur les jambes un peu fortes. Mme Lydia portait des bas noirs avec des motifs imprimés. La main tremblante, William fit remonter l'ourlet ; quand la chair blanche des cuisses apparut, il s'impatienta et retroussa la robe au-dessus du nombril. Il crut que son cœur s'arrêtait. La femme n'avait pas de culotte... et son sexe était épilé. Il se pencha pour mieux étudier ce phénomène. Il était sur le point de s'évanouir de bonheur. La grande fente mauve entre les grosses lèvres glabres, toutes gonflées, était la chose la plus extraordinaire qu'il eût jamais vue. La gouvernante dormait sur le dos, les cuisses séparées. Le jeune garçon posa la lampe sur le tapis vert de la table, entre ses genoux, le faisceau dirigé vers le sexe entrouvert. Puis il prit à deux mains une des jambes de la dormeuse et la tira latéralement. La jambe lui obéit mollement. Il fit de même avec l'autre jambe. Maintenant, la femme, retroussée jusqu'au ventre, avait les cuisses ouvertes selon un angle très large. En se mettant entre ses chevilles, le menton sur la table, il pouvait voir non seulement le sexe, largement écarquillé, mais même, dans le sillon interfessier, la moue circulaire de l'anus. Il commença à se masturber. Dans le faisceau de la lampe, la grosse cramouille chauve bâillait comme un animal marin... William se pencha sur le con comme il avait fait sur la bouche... l'odeur âcre qui se dégageait du sexe l'emplit d'une sale jubilation. Il posa un doigt timide sur la chair gluante et tiède qui dépassait au sommet de l'entaille... il appuya ça et là, pour débusquer le clitoris... brusquement, celui-ci sortit de sa cachette, pointant comme le bout d'un pouce qu'on vient de déganter... William le tâta, effaré... La dormeuse respira plus fort. C'était aussi gros que son gland à lui... Pris d'impatience, il poursuivit son exploration. Il cherchait le trou, maintenant... il ne fut pas difficile à trouver ; il béait, gras de mucosité, le doigt s'y enfonça sans la moindre gêne.

Alors, l'idée s'installa dans sa tête. Puisqu'elle dormait comme une morte, pourquoi ne pas faire comme l'employé de la morgue, dans le film interdit. Il éteignit sa lampe et se déshabilla. Une fois nu, il se hissa sur la table et se coucha sur la femme. Il s'appuya sur les coudes

et, de la bite, sans s'aider des mains, il partit en quête du trou. Son gland s'enfonça dans une matière chaude et juteuse. La sensation le fit frémir de délices. Il tâtonna, poussa... enfin, une sorte d'entonnoir se forma au sein de cette chair informe et cela l'aspira... il n'eut qu'à se laisser glisser, sa pine entra dans la femme. Elle était très large et il la sentait à peine, mais il tremblait néanmoins de bonheur. Il était en train de la baiser, et elle ne s'éveillait même pas ! Il se mit à bouger, donnant des petits coups de reins instinctifs, comme il avait vu les chiens faire dans la rue quand ils montaient une chienne en chasse. Autour de sa pine les chairs lisses du con se resserrèrent. Il la sentait, maintenant, c'était comme si la grosse cramouille chauve arrondissait sa bouche élastique pour le sucer dans ses profondeurs... Un sanglot lui remonta dans la gorge, de pure nervosité ; à tâtons, il chercha les gros seins de la dormeuse. Sans précaution, il ouvrit le haut de la robe, les fit sortir. En les palpant, en suçant les gros mamelons mous, il se démenait, secoué de sanglots de joie... C'était encore mieux que dans le film...

*

* *

« Quand même, fit Rabitt qui venait de déposer la jeune fille sur son lit. Quand je pense à ce que ces salauds ont pu lui faire... »

Il couvait d'un regard fiévreux les seins qui jaillissaient des découpures du tablier. Softball s'approcha et commença à déboutonner le vêtement.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Je la déshabille... t'as pas entendu le shérif ? Il a dit qu'on devait la coucher... on peut pas la coucher tout habillée, non ? »

Il tira le vêtement ouvert sous la jeune fille, le fit descendre. Ils contemplèrent le corps superbe sans parler. Puis Softball soupira.

« Elle est mignonne à croquer, hein, avec ses gros nichons. Et regarde son clito... quand je pense que cette ordure voulait le lui couper. On a bien fait de le flinguer, ce taré... »

Du bout des doigts, très délicatement, comme s'il s'agissait

d'une fleur fragile, il écarta les lèvres du con. Du sperme s'échappa du vagin et coula entre les fesses...

Le clitoris était entièrement dégagé... La dormeuse soupira... Softball eut l'impression qu'elle les regardait entre ses cils, il voulut avertir son collègue, puis y renonça. Les yeux s'étaient refermés. Sans doute un réflexe...

« Habillons-la, Bunny. Faudrait pas que le shérif la trouve à poil... »

Rabitt approuva. Ils enfilèrent à Darling une chemise de nuit rose, puis ils lui remontèrent le drap sur le corps.

« Si on était des ordures... on en profiterait... j'en connais qui se gêneraient pas... dit Rabitt. Après tout, elle nous doit bien ça... on lui a sauvé la vie, non ?

— T'as dit... si on était des ordures, Bunny... On n'est pas des ordures, hein ? Et puis, pense au shérif... il nous ferait la peau.

— T'as raison... »

Ils se dirigèrent vers la porte. Au moment de se retourner pour éteindre, Rabitt, par la fenêtre, aperçut le shérif qui entraînait dans le bar avec Sam. Il poussa Softball du coude. Les deux hommes échangèrent un regard.

« J'y vais... fit Rabitt, surveille la fenêtre...

— Déconne pas... Le bossu est en bas...

— Juste un petit coup vite fait, Soft... dans la bouche... elle nous doit bien ce remerciement, merde... »

Il s'était dégrafé ; la bite dehors, il marcha vers le lit et fléchit les genoux pour enfiler son gland dans la bouche de la fille qui dormait sur le côté. Dormait-elle ? Pas vraiment... L'alcool qu'on lui avait fait boire avait plongé Darling dans une étrange léthargie. Elle entendait, elle voyait, mais elle était incapable de réagir... Ses pensées étaient aussi lentes que des rêves... Elle regarda entre ses cils le long gland aplati au tégument mauve s'approcher de ses lèvres. Une molle indignation la soulevait... Les flics aussi allaient se servir d'elle... L'adjoint acheva de décalotter le pruneau d'un rose bleuté à l'odeur sale... elle ouvrit un peu la bouche, mine de rien, et Rabitt, avec un rire gras, lui fourra son gland dedans.

« Tiens, ma jolie... suce le gros bonbon... »

Il lui pinça le nez un instant... pour pouvoir respirer, elle ouvrit grand la bouche, il s'engloutit dedans... Sa bite baignait dans la salive tiède.

« Elle me suce... dis donc, elle me suce en dormant... oh la vache, je vais tout larguer... »

Il ferma les yeux, grimaça pour se retenir. La fille le suçait vraiment, comme un nourrisson qui tète, il n'en revenait pas. Tout frissonnant, il se retira.

« Vas-y... je te la laisse... », dit-il, l'air penaud.

Il n'avait pas éjaculé, mais c'était tout juste.

Softball ne se fit pas prier. Il introduisit sa grosse bite flasque dans la bouche ouverte et se mit à bouger, tenant Darling par les joues... Le suçant, celle-ci s'étonnait. D'habitude, ça durcissait ; là, le gros boudin élastique glissait souplement dans sa bouche sans changer de consistance. Ce n'était pas désagréable... Sa mollesse persistante emplissait la jeune fille d'une bizarre satisfaction ; c'était comme un gros ver tiède...

« Allez, grouille-toi, s'impatiente Rabitt. On n'a pas toute la nuit. (Il était jaloux de Softball qui n'avait pas les mêmes problèmes que lui.) Le shérif va se demander ce qu'on branle... Retire-toi de là, au train où tu y vas, on y sera encore demain.

— Avec toi, ça risque pas de traîner », dit Softball, en s'écartant.

En le foudroyant du regard, Rabitt remit sa bite dans la bouche de la fille.

« Qu'est-ce que tu veux suggérer, Couilles-Molles ?

— Rien, rien, Bunny-la-rafale... je disais ça comme ça. »

La bite que Darling suçait maintenant était raide et dure comparée à l'autre. Mais bien plus fine... On aurait dit une bite de chien. Elle avait un goût de pisse très prononcé. Dégoutée, elle voulut la repousser avec sa langue. Sans le vouloir, elle titilla le frein sous le gland. Rabitt jappa d'une voix aiguë, puis haleta. Elle n'eut pas le temps de comprendre, il lui expédia une giclée de sperme dans le

gosier...

Masquant sa déconvenue derrière une grimace désinvolte, il rengaina son outil.

« Voilà ce que j'appelle du travail rapide, fit-il. Tu m'excuseras, poulette, mais j'avais pas le temps de figoler. »

Écœurée, Darling recracha le sperme. Rabitt s'empressa de lui essuyer la bouche avec un kleenex. Manquait plus qu'elle tache l'oreiller... Hilare, Softball le regardait faire.

« C'est quoi, ce sourire idiot, monsieur Couilles-Molles ?

— Rien, rien... je suis d'accord avec vous, monsieur la Rafale, c'était vraiment du travail rapide...

— Ha ha... très drôle... vraiment très drôle... »

Ils sortirent en échangeant des vacheries, comme des duettistes minables de music-hall, deux comiques de second ordre... Avec le goût aigre du sperme sur la langue, Darling glissa à nouveau dans sa bizarre léthargie...

Quand les adjoints arrivèrent en bas, ils eurent la surprise de constater que les cadavres avaient disparu. La cuisine rutilait. Le bossu était en train de rincer la serpillière. Une âcre odeur ammoniaquée flottait dans l'air.

« C'est comme si rien ne s'était passé », dit Softball, déçu.

Arrivant du dehors, le shérif entra. Une forte odeur de whisky émanait de lui.

« Vous en avez mis, du temps pour la coucher, la bambine, grogna-t-il. Vous lui avez chanté une berceuse ? »

Les adjoints échangèrent un regard embarrassé.

« C'est Softball, dit Rabitt. Il a eu envie de chier... je l'ai attendu. »

Softball prit un air outré, mais ne pipa mot.

« Les deux macchabs sont dans la voiture, dit Prentiss. Conduisez-les chez le coroner, je viens de le réveiller par téléphone, il vous attend. Moi, je vais jeter un coup d'œil là-haut... »

Les adjoints filèrent dans le jardin.

« Je vais jeter un coup d'œil là-haut ! », fit venimeusement Softball, en imitant le shérif.

« Tu parles d'un coup d'œil... »

Dans la cuisine, après s'être gratté la gorge, Prentiss ordonna au bossu qui s'appêtait à le suivre de l'attendre en bas.

« Reste ici, j'en ai pour un instant. Si quelqu'un me cherche, siffle. »

Sigmund s'installa devant la table et ouvrit un journal. Il était pâle et ses mains tremblaient. Il écouta les pas lourds gravir l'escalier, puis remonter le couloir. Ce salaud entraînait dans la chambre de Darling.

Du fond de son demi-sommeil cotonneux, celle-ci regarda s'approcher l'épaisse silhouette du shérif. Elle vit qu'il se penchait sur le lit pour la regarder. Puis il abaissa le drap... retroussa sa chemise de nuit... un frisson tiède la parcourut... La grosse main de Prentiss la retourna sur le dos... Il fit sortir ses seins de la chemise de nuit, puis lui écarta les cuisses... Les gros doigts touchèrent ses seins, pincèrent ses mamelons, caressèrent les bords de son con... Une menace terrible émanait du grand homme silencieux, une sensualité bestiale... Elle se mit à trembler. Il lui ouvrait le sexe, entraînait son doigt en elle, ne bougeait plus. Il tremblait, lui aussi, et respirait très fort, la bouche ouverte. Il lui faisait peur. Il lui avait toujours fait peur. Mais cette peur même l'excitait... elle sentit son sexe s'ouvrir...

« Petite salope », murmura le shérif.

Il fit tourner son doigt et posa son pouce sur le clito, l'écrasant doucement. Elle se cambra pour mieux le sentir... Elle se souvenait de ce que Mary Prentiss, la fille de cet homme, avait confié une fois à une copine de classe qui se plaignait que son père était trop sévère :

« Fais comme moi, idiote... fais ta toilette devant lui...

— Mon père n'est pas comme ça...

— Tous les hommes sont comme ça... moi, quand je veux quelque chose du mien, je vais dans la salle de bains pendant qu'il se rase et je me déshabille... Je fais comme s'il était pas là... des fois, je fais même ma toilette intime devant lui... après, je peux lui demander

la lune, il me la donne...

— Mon père n'est pas comme ça », avait répliqué l'autre.

Le doigt épais glissa hors du vagin de Darling. Entre ses cils, elle vit que Prentiss déboutonnait sa braguette. Il avait une bite énorme. Il prit la jeune fille par les joues, elle ouvrit la bouche, le gros tuyau glissa entre ses lèvres. Ni trop molle, ni trop dure... Il bougeait doucement, ça glissait dans sa bouche... Ça durcissait lentement... ça grossissait aussi.

« C'est un rêve que tu fais, ma jolie, dit Prentiss. Toutes les filles font ce genre de rêve... c'est normal, traumatisée comme tu l'es par ces deux monstres... que t'imagines des choses. Mais demain, t'auras tout oublié. »

Il cessa de bouger. Elle arrondit les lèvres autour du gland, presque amoureusement ; une lourde salve de sperme lui frappa le palais, coula dans sa gorge. Elle toussa, voulut recracher, il lui pinça le nez et elle fut obligée d'avaler...

« Ce n'est qu'un mauvais moment à passer... avale tout... y a des vitamines B dedans... c'est bon pour le teint... »

Elle ne l'entendit même pas sortir. Il disparut comme un fantôme... Peut-être en était-ce un ?

Comme elle se rendormait, le fantôme traversait la cuisine. Sigmund replia son journal.

« Tu peux monter, maintenant... la petite dort, dit Prentiss. Va veiller sur elle... il ne faudrait pas qu'un salopard abuse de cette innocente... »

Deux taches rouges montèrent aux joues du bossu. Il ferma à clef la porte de la cuisine, puis ramassa son violoncelle brisé, et monta rejoindre Darling.

*

* *

« Je suis tranquille, maintenant... je vais pouvoir dormir pour de bon... pense Darling. Le cauchemar est terminé... »

Mais voilà que la porte s'ouvre une fois de plus... elle voit paraître l'étui à violoncelle, puis le museau de fouine du bossu ; elle referme les yeux, feint de dormir profondément. Le bossu traverse la chambre, il pose son étui, revient vers le lit. Soudain, le matelas s'affaisse légèrement... Darling sent l'air frais caresser ses chevilles. Le bossu a débordé ses pieds. Elle s'en étonne... que fait-il là-bas... Là-bas, et là-dessous... La bosse de Sigmund soulève le drap sous laquelle elle forme une colline. Et cette colline remonte vers elle. C'est comme si un gros chien se faufilait entre ses jambes. Elle sent son haleine chaude, il est en train de flairer son sexe. Elle attend. Une langue chaude s'aventure en elle, une langue chaude, prodigieusement longue... elle n'aurait jamais cru qu'on puisse avoir une langue aussi longue... elle s'insinue en elle, s'avance de plus en plus profondément... Les petites griffes du bossu sont plantées dans les cuisses dodues de la jeune fille comme celles d'un vampire et sa langue continue à entrer, de plus en plus profond...

Et voilà le plaisir qui vient... qui vient. Infatigable, la langue entre et sort... elle gémit... Dans sa tête, les deux Jack ressuscitent...

Au même moment, dans la salle de billard, en face, la morte se réveille.

« Quelle surprise, dit-elle. Mais qu'est-ce que j'ai là ? Un moustique ? Mais oui... c'est un moustique qui me pique entre les cuisses... le coquin...

— Je vous en prie, madame, le dites pas à mon père... Je sais pas ce qui m'a pris...

— Moi, je le sais... n'aie pas peur, petit idiot... et recommence à bouger... suce mon gros nichon... mais doucement, hein ? On a le temps... La vie est longue, mon mignon, faut jamais se presser.

Le jour ne va pas tarder. Un jour très ordinaire, un lendemain de fête, plein de papiers gras, de confettis, de gueules de bois, de crises de foie. Des ivrognes vomissent, des femmes qui ont trompé leur mari pour la première fois se lavent les fesses en vitesse en se demandant si elles n'ont pas oublié leur pilule. Chez le coroner, les deux adjoints déposent les deux Jack sur les tables où l'on prendra leurs mesures pour les cercueils offerts par l'État.

En somme, pense le shérif en traversant la ville, il ne s'est presque rien passé. Une fille a couché avec son père, une autre s'est

fait violer, deux hommes sont morts... La routine, quoi. Il étend la main pour mettre un peu de musique... Quelque chose de gai, qui réveille... Puis il met les essuie-glaces en marche car une petite pluie fine commence à tomber...

« Cette Darling, quand même, marmonne-t-il, elle a la santé ! »

Puis il pense à sa propre fille. Comment vont-ils se comporter, demain ?

Ma foi, nous le verrons bien en lisant la suite. Par exemple, en allant faire un tour du côté de chez Robinson. Mais pour commencer, occupons-nous de Sigmund. Vous conviendrez avec moi que ce personnage vaut le détour, non ? Ensuite, nous verrons si Darling parvient à échapper à tous les affreux pervers qui la guettent...

DEUXIÈME PARTIE

LES MALHEURS DE ROSAMOND

I SIGMUND-DE-PIGALLE ET LES VILAINES FILLES

Chacun sait que la musique ne nourrit pas son homme ; aussi, violoncelliste sans emploi, Sigmund-le-bossu profitait-il de ses tournées musicales pour mettre du beurre dans ses épinards en vendant à domicile, dans les campagnes qu'il parcourait, de la lingerie fine et des articles de Paris. Sa clientèle était presque exclusivement composée de femmes seules. Or, à la campagne, les femmes seules s'ennuient. Elles sont à l'affût de la moindre distraction.

« Un bossu ? se disent-elles. Un bossu qui vend des culottes de femmes ? Comme c'est amusant ! Comme c'est pittoresque ! »

Ce qui fait que notre Sigmund joignait souvent l'utile à l'agréable. Quant à celles qui l'avaient trouvé amusant, elles ne tardaient pas à déchanter. Sigmund, lui, était fixé dès que la porte s'ouvrait. Au premier coup d'œil, il savait si sa cliente appartenait au troupeau, c'est-à-dire à l'immense majorité d'ahuries congénitales à qui il se contentait de vendre sa pacotille au prix fort, ou, au contraire, si elle faisait partie des vilaines filles. Vilaines filles qu'il punissait avec délices.

« Permettez-moi de m'introduire, déclarait-il aux premières. Sigmund-de-Pigalle, articles de Paris, lingerie fine, prix imbattables. »

Mais quand il s'agissait d'une vilaine fille, il bredouillait lamentablement, comme s'il était intimidé par la beauté de la femme, et ça donnait :

« Sigmund-de-Pigalle... Permettez-moi de vous introduire... »

Bien sûr, il se reprenait en rougissant jusqu'aux oreilles (personne ne savait aussi bien rougir que Sigmund), comme s'il était honteux de voir dévoilées par ce lapsus ses pensées secrètes. Il s'excusait à un tel point que cela devenait encore plus embarrassant pour la femme que s'il n'avait rien dit, et qu'elle ne tardait pas à rougir à son tour, mais involontairement, elle, avec un petit rire gêné. Certes, l'idée que ce gnome endimanché pût avoir en tête l'idée de s'introduire en elle, devait lui paraître du plus haut comique. Mais qu'importe, la graine était semée, l'image était dans sa tête. Pendant qu'elle s'efforçait de dominer son hilarité et de cacher sa gêne, lui tremblait du désir de la voir nue, et ne vivait plus, déjà, que dans l'attente du moment où, après l'avoir punie cruellement, il se servirait

de ses trous.

« Riez donc, chère madame, se disait-il. Rira bien qui rira le dernier. »

Combien de fois avait-il vu poindre cette lueur apitoyée dans les yeux des femmes ! C'est de cette pitié, qui avait empoisonné son enfance (bien plus que sa bosse elle-même), qu'il se vengeait en punissant les vilaines filles, lui, l'avorton, l'infirme, l'objet de leur mépris ! Il leur faisait payer au prix fort leur dédain amusé ! Quelle noire volupté enflait son cœur quand, après les avoir réduites à l'impuissance, il commençait à les dépouiller de leurs vêtements. Sanglotant de rage et de honte, elles sentaient bientôt avec horreur les petites mains tièdes du colporteur bossu s'attaquer aux derniers remparts de leur pudeur, culotte et soutien-gorge, et se mettre à palper et à explorer les parties les plus intimes de leur anatomie. Le plus humiliant, pour elles, c'étaient les commentaires salaces dont il accompagnait ces attouchements.

« Vous n'en revenez pas, hein, jolie salope ? Vous auriez jamais pu croire que ça vous arriverait ? Vous pleurez, vous m'insultez, mais moi, je vous fais ce que je veux. Et vous ne pouvez pas m'en empêcher ! Dans un moment, même, vous allez me supplier de continuer. Vous sentez ? Les bouts de vos nichons sont déjà tout durs. Et votre chatte, vous sentez comme elle bave ? Comme elle s'ouvre ? Elle en veut, la coquine. Tous vos trous réclament la bite, chère madame.

— Mais, hoquetait la femme paralysée, tout épouvantée de sentir ses sens s'éveiller, qu'est-ce qu'il y avait dans cette liqueur que vous m'avez fait goûter ?

— Un philtre magique, chère madame ! Une potion d'amour ! Bientôt, il va produire tous ses effets. Votre corps va être dévoré par une ardeur insatiable.

— Sale petit monstre !

— Vous avez raison, je suis un monstre. Mais c'est parfois bien agréable ! Permettez-vous que je vous encule, pour commencer ? Vous ne l'avez jamais fait ? Raison de plus. Il ne faut jamais négliger une occasion de s'instruire. Je vais bien vous sucer, d'abord. J'aime qu'une femme soit mouillée ! »

Le tout, bien sûr, c'était d'amener sa cliente à goûter à son fameux philtre d'amour. (Un aphrodisiaque de sa composition, d'une

puissance terrible, mêlé à un hypnotique qui annulait la volonté.) Mais Sigmund-de-Pigalle avait l'art et la manière. Il n'y en avait pas un comme lui pour les entortiller dans son bagout de commis-voyageur. Et comme il choisissait sa clientèle parmi les femmes seules, habitant des maisons isolées, qui dépérissaient d'ennui, la plupart, ne se méfiant pas d'un bossu, étaient même ravies, au début, de la distraction qu'il leur apportait.

Et puis, il proposait une marchandise si curieuse, pour ces paysannes ; la lingerie fine qu'il vendait de ferme en ferme était en effet principalement constituée par des culottes, des porte-jarretelles, des bas, des soutiens-gorge, voire des corsets et des guêpières made in France. Il s'agissait de ces articles de couleur criarde et de découpes vulgaires qu'on trouvait dans les sex-shops des grandes villes, mais qui étaient inconnus dans ces campagnes reculées. Culottes fendues, soutiens-gorge qui laissent sortir le bout du sein, collants ouverts devant et derrière, etc. Toute une panoplie affriolante dont il vantait les mérites et qui permettrait de ramener, assurait-il, l'affection des maris blasés ou des amants distraits. Peu à peu l'idée s'introduisait dans la tête de la cliente, tout d'abord profondément choquée, qu'elle pourrait agrémenter la monotonie des ébats conjugaux en se déguisant en danseuse de peep-show. Outre ces lingerie coquines, Sigmund proposait d'autres remèdes contre l'indifférence des époux : des pommades, des liqueurs, des dragées d'amour de toutes sortes. « Absolument inoffensives pour la santé et recommandées par le corps médical. » Il vendait même de la poudre de corne de rhinocéros pour ranimer les virilités défaillantes. Et de la cantharide pour rendre hystériques les femmes les plus frigides. Mais ça, il se gardait bien de leur dire, il prétendait que si elles en prenaient, il émanerait de leurs corps un tel rayonnement sensuel que leurs maris ou leurs amants ne pourraient qu'y succomber.

« Et en plus, c'est excellent pour le teint, cela vous donnera une peau d'ange, vous paraîtrez vingt ans de moins. »

Il était rare qu'il ne parvienne pas à ses fins. Personne n'est aussi curieux qu'une femme qui s'ennuie.

*

* *

N'allez pas croire qu'il était le seul à prospecter la région. Il y avait aux alentours de la petite ville toute une fine équipe d'aigrefins qui écumaient les campagnes, proposant les marchandises les plus variées, et toujours prêts à sauter (sur) la moindre occasion. Les dames seules voyaient donc débarquer assez régulièrement chez elles toute une cohorte d'entrepreneurs démarcheurs au verbe haut qui venaient les distraire à domicile.

À force de se croiser sur les routes, tous ces gaillards avaient fini par lier connaissance, et, partageant les mêmes goûts pour la bonne bouffe, les soirées organisées et les bad girls, ils avaient constitué une espèce de mafia, un club très fermé, qui s'était intitulé pompeusement « Les fendus de la zigounette ». Willie-les-grandes-mains, le président de ce ramassis d'obsédés sexuels en avait ainsi formulé la devise : « Tous pour un... et toutes pour tous. » Cela disait bien ce que ça voulait dire. Chaque fois qu'un fendu tombait sur une bonne occasion, il était tenu d'en informer illico la collectivité, autrement dit, d'en faire profiter tous les copains.

Les adresses de femmes faciles circulaient donc dans tout le comté, et par téléphone, tous les fendus se mettaient au courant les uns les autres des particularités les plus intimes de leurs dernières conquêtes. Parfois, pourtant, certaines vilaines filles, prises d'un soudain accès de vertu, tentaient de rentrer dans le droit chemin. Et, après avoir cédé à l'un, refusaient d'ouvrir sa porte à l'autre. Ce qui fait que les fendus éconduits en étaient réduits à employer des moyens de pression.

En tant que musicien, Sigmund était tout désigné pour faire chanter les vilaines filles repenties. Il y prenait un plaisir particulier.

« C'est encore meilleur quand il faut les forcer ! disait-il volontiers. Cela donne du goût à la viande la plus fade. »

Aussi, lorsqu'une récalcitrante était signalée à la tribu, c'était presque toujours lui que Willie-les-grandes-mains chargeait de ramener dans le troupeau des vilaines filles la brebis égarée sur les sentiers de la vertu.

Mais ce fumier de Willie ne prenait pas toujours la peine d'éclairer la lanterne du bossu.

« Tiens, lui disait-il, puisque tu vas dans ce bled, je te signale une bonne adresse. Une tordue de la zigounette ! Une authentique salope. Mais c'est une fille lunatique. Il faut savoir la prendre. »

Voilà comment un beau soir, peu de temps après le viol de Darling, Sigmund, à qui le shérif avait conseillé de se mettre au vert, débarqua, après une rude journée de labeur (vendre des culottes à froufrous à des fermières n'est pas toujours un métier de tout repos), dans un petit village de montagne principalement peuplé par les ouvriers d'une scierie.

Willie lui avait refilé une de ses bonnes adresses.

« Une tordue du cul, une nympho de première, mais elle a peur du scandale. C'est l'institutrice du village. Aussi, parfois, faut-il un peu la forcer. »

Pour l'aider à convaincre la dame en question, il lui avait confié quelques polaroids qu'il avait pris de cette vertu peu farouche au cours d'un moment d'abandon.

« Je l'avais fait un peu boire, sinon, tu penses, elle m'aurait jamais laissé la prendre en photo à poil. Mais j'ai joué les amoureux transis, je lui ai juré mes grands dieux que je les montrerais à personne, que c'était pour me branler en pensant à elle. »

Localiser sa future cliente ne prit guère de temps à Sigmund. L'institutrice habitait à la sortie du village, dans une ancienne ferme restaurée.

« Tu peux pas te tromper, c'est la dernière maison. Après, la route grimpe tout droit jusqu'à la scierie. »

En montagne, la nuit tombe vite. Elle était déjà profonde quand Sigmund, qui avait cru arriver au crépuscule, arrêta le moteur de sa Harley. Derrière les volets clos, au rez-de-chaussée d'une vaste mesure enfouie dans les fourrés, une seule fenêtre était éclairée. On entendait de la musique. N'était-il pas déjà un peu tard pour se présenter chez cette femme qui « craignait le scandale » ? Ne refuserait-elle pas de lui ouvrir sa porte ? Ne valait-il pas mieux reporter l'affaire au lendemain et aller dormir dans un motel ?

Comme chaque fois qu'il avait un choix à opérer, Sigmund s'en remit au dieu Hasard. Il lança donc en l'air la vieille pièce de cinq dollars en argent, datant de la guerre de Sécession, qu'il utilisait dans ces occasions. Face, il attendrait demain. Pile, il se présenterait chez Margie. (C'était le prénom de l'institutrice en question. Margie, ou Marge, pour les intimes.) La pièce monta très haut en tourbillonnant. Il l'attrapa au vol. Pile.

Le sort en avait décidé. Il ne dormirait pas au motel, mais dans le lit de l'institutrice. Après avoir calé sa moto sur sa béquille, il se dirigea donc d'un pas décidé vers la porte, une valise de lingerie fine dans chaque main.

II UN RAMASSIS DE SALES PETITES GOUINES

Le collège que Darling fréquentait, cette année-là, cours privé très sélect exclusivement réservé aux filles, se trouvait à la sortie de la ville, à l'orée d'un faubourg assez déshérité. Et juste en face du bâtiment, trônait le salon de coiffure pour hommes de James Robinson, bavard impénitent, gazette vivante du quartier.

Un salon de coiffure pour hommes, juste en face d'un collège pour jeunes filles, il y avait là de quoi fournir une mine de ragots inépuisable à l'intarissable coiffeur. Robinson était le dernier coiffeur de Fleshtown à faire encore la barbe à ses clients, mais si l'on accourait de toute la ville se faire raser chez lui, c'était surtout pour le plaisir de l'entendre distiller dans un chuchotement confidentiel, accompagné de gloussements salaces, pendant qu'il vous raclait la couenne avec virtuosité, les derniers cancans concernant ces demoiselles.

Lorsqu'il se sentait en verve, Robinson pouvait épiloguer des heures durant sur les mœurs dissolues des élèves des grandes classes. Carolyn Simmons, la fille du juge, Martha Mac Manus, celle de l'avocat, Mary Prentiss, la fille du shérif, Isobel Rosembaum, la nièce du liquoriste, sans parler de Darling, cette dévergondée, la pire de toute la bande. Robinson aurait pu remplir des volumes à leur sujet (du moins le prétendait-il).

« Un ramassis de sales petites gouines, mon bon monsieur. Ah, si je vous disais tout ce que je sais ! »

Il levait au plafond des yeux attristés.

« Quand on pense que les familles inscrivent leurs gamines ici pour leur éviter la promiscuité des garçons dans les établissements mixtes ! Quelle ironie !

— Des lesbiennes, vraiment ? s'étonnait le client. Vous n'en rajoutez pas un peu, mauvaise langue ?

— Mais regardez-les donc, même sur le trottoir, au vu et au su de tout le monde ! Toujours à se bécoter, à se tripoter les nichons en douce.

— Voyons, Robinson, les filles de cet âge sont très câlines entre

elles, mais ça ne va pas très loin !

— Très câlines, comme vous dites, persiflait cette mauvaise langue de Robinson. Si câlines qu'elles se donnent des rendez-vous dans les douches pour mieux se câliner, toutes nues, en revenant de la gymnastique. Ne me dites pas le contraire, de mon grenier, j'ai vue sur la cour du collège. Chaque fois que j'en vois passer deux, avec une serviette de bain sur le bras et la petite boîte qui contient la savonnette, je sais que ce n'est pas seulement le dos, qu'elles vont se frotter. Vous devriez voir les têtes qu'elles ont, quand elles ressortent. Les yeux cernés, les bouches gonflées. Dieu sait ce qu'elles se sucent, là-dedans.

— Et vous y montez souvent, dans votre grenier ? le taquinait-on.

— Assez souvent pour savoir de quoi je parle ! Si j'ai un conseil à vous donner, n'inscrivez jamais vos filles dans ce collège de perdition ! Certes, on leur donnera une heure d'instruction religieuse chaque matin. Mais on ne vous dira rien de l'éducation sexuelle pratique qu'elles se donnent elles-mêmes !

— Dans les douches ? raillait-on, pour le pousser à bout.

— Dans les douches ou ailleurs ! Même en classe ! Elles ne pensent qu'à ça. Forcément, aucun garçon dans les parages, toutes ces filles entre elles, c'est malsain ! Comment voulez-vous que ça ne les travaille pas ? »

Aussi, quand les collégiennes passaient devant le salon de coiffure, il n'était pas rare de voir traîner sur le seuil, attendant leur tour, deux ou trois clients goguenards et salaces, qui émettaient à voix haute des commentaires plus ou moins délicats sur leurs particularités anatomiques. Rougissantes, pouffant l'une contre l'autre, les adolescentes feignaient de se scandaliser, mais au fond, elles étaient ravies d'attirer ainsi l'attention d'hommes adultes.

Du fait de sa plastique précocement féminine, et tout spécialement de ses seins lourds et provocants, Darling était la cible favorite de ces quolibets. Chaque fois qu'elle passait devant le salon de Robinson, ça ne ratait pas, il y avait toujours un abruti pour lui lancer :

« C'est pas trop lourd à porter pour toi, ces gros pare-chocs ? Tu veux pas qu'on te donne un coup de main ? »

Ces lamentables plaisanteries arrachaient à la jeune fille un haussement d'épaules excédé, et son visage affichait un air hautain. Mais ces salopards voyaient bien que ça lui faisait de l'effet à la façon dont elle pressait le pas en rougissant.

« Celle-là, claironnait Robinson, faut pas lui en promettre ! Regardez-moi cette petite pute en herbe, comme elle tortille son croupion ! Qu'est-ce que ça mériterait comme fessée. »

Ce petit jeu se répétait presque tous les jours et pourtant Darling ne s'y faisait pas ; chaque fois qu'elle arrivait en vue du salon de coiffure, elle sentait une bouffée tiède alourdir son bas-ventre, et son cœur battait plus vite.

*

* *

C'est le dernier jour de la foire des éleveurs de bétail que Darling avait été violée par les deux Jack. Cette foire avait lieu au milieu des vacances de Pâques. Elle avait donc eu quelques jours de répit, pour reprendre ses esprits, avant d'affronter à nouveau les chipies du cours privé et les mauvaises langues du salon de coiffure.

Quand le jour de la rentrée arriva, une semaine après le viol, Darling se rendit donc au collège, comme si rien ne s'était passé. Le shérif Prentiss, qui s'était occupé de l'affaire, lui avait juré ses grands dieux que son nom n'avait pas été prononcé, et que personne ne connaissait l'identité de la fille violée par les deux repris de justice. Elle n'était pas tout à fait convaincue, cependant, qu'il avait tenu parole, et elle appréhendait encore plus que les autres fois, ce matin-là, le moment où elle longerait la vitrine du salon de coiffure. Aussi eut-elle un coup au cœur quand elle tourna dans la rue, en reconnaissant, à l'affût derrière la vitre, parmi les curieux, le vieux Rosemblaum, le marchand de liqueurs, et son neveu Schmielke.

Elle n'aurait pu tomber plus mal ! Chaque fois qu'il la voyait, Rosemblaum ne laissait pas passer une occasion de lui glisser une obscénité. Quant à Schmielke, c'était encore pire ! L'année précédente, Darling avait eu de coupables faiblesses pour ce voyou et il s'en était vanté partout.

Elle s'apprêtait donc au pire en voyant Rosembaum pousser du coude son voisin, un gros éleveur de porcs des environs, qui fumait un cigare sur le seuil du salon. Or, à sa grande surprise, il ne s'éleva pas le moindre commentaire sur son passage. Les trois hommes se contentèrent de la suivre du regard, puis ils rentrèrent dans le salon. Étonnée, Darling se retourna furtivement et crut avoir découvert l'explication de ce mystère en apercevant le client dont s'occupait Robinson. C'était le pasteur Bergman, vieil homme sec et morose, connu pour la sévérité de ses réparties. Les trois autres n'avaient pas dû oser se livrer à leurs facéties habituelles en pareille compagnie.

Rassurée, elle se dirigea vers le porche du collège sous lequel une dizaine d'adolescentes bavardaient en grillant une cigarette, car il était interdit de fumer dans la cour de l'établissement. Au milieu du groupe le plus animé, Martha Mac Manus pérorait, à son habitude (ce n'était pas la fille d'un avocat pour rien !), près de Mary Prentiss. Les deux filles étaient inséparables, aussi des racontars assez tendancieux couraient sur leur amitié, et certaines adolescentes prétendaient que Martha se faisait masturber par Mary, dans le fond de la classe, quand elle s'ennuyait trop pendant le cours.

Darling se méfiait de Mary, une vraie vipère, jolie petite brune toujours très coquettement mise qui s'exprimait d'une voix mielleuse, et n'avait pas son pareil pour vous glisser une vacherie. Elle redoutait le premier contact, car elle était persuadée que Mary était au courant de ce qui lui était arrivé ; n'était-elle pas la fille du shérif ? Ce serait bien le genre de cette chipie de lui envoyer d'un air apitoyé, devant les autres filles, une de ces phrases perfides dont elle avait le secret.

« Alors, ma pauvre chérie, j'ai appris ce qui t'était arrivé... Ils ne t'ont pas fait trop mal, au moins, quand ils t'ont enulée ? Quels salauds, quand même ! »

Pourtant, là encore, les craintes de Darling s'avérèrent sans fondement. Les regards qui l'accueillirent n'étaient pas différents de ceux des autres jours, ni plus hostiles, ni moins envieux. Martha se contenta de lui sourire d'un air morose en poursuivant son récit (cela concernait un séjour dans le Maine qu'elle avait fait chez des cousins, pendant les vacances), et Mary l'embrassa sur les deux joues, deux petits coups de bec, en lui demandant distraitement :

« Alors ? Et toi ? Qu'est-ce que tu as fait pendant tes vacances ? Tu t'es bien amusée ? »

Darling répondit n'importe quoi et s'intégra au groupe. Comme

les autres, elle alluma la cigarette rituelle du matin qui permettaient aux grandes de se distinguer de la piétaille des petites classes, et attendit la sonnerie.

C'est au moment où le timbre aigret retentissait que cela se passa. Alors que les filles écrasaient leurs mégots et s'engouffraient sous le porche, Mary, laissant Martha s'éloigner avec les autres, fit en sorte de rester à la traîne avec Darling.

« Laisse-les partir, lui dit-elle. J'ai envie qu'on cause un peu, toi et moi. »

Tout de suite Darling sut de quoi il s'agissait. Son estomac se noua, une fine sueur perla au-dessus de sa lèvre supérieure.

« Qu'on cause de quoi ? »

Le joli minois de Mary s'illumina d'une joie mauvaise. Elle éleva sa main gauche devant le visage de Darling et joignant les extrémités de son pouce et de son index recourbés, elle figura un rond dans lequel, à plusieurs reprises et avec une lenteur sadique, elle fit coulisser l'index tendu de son autre main.

« Il te faut un dessin, chérie ? Le voilà, regarde. »

Son mouvement s'accéléra, imitant celui d'un piston. Darling lui saisit le poignet pour l'empêcher de continuer. Mary éclata de rire.

« Alors c'est vrai ! Je voulais pas le croire, mais à voir ta tête, il n'y a plus de doute possible. C'est bien toi qu'ils ont violée, les deux Jack ! »

Elle se colla contre Darling.

« Raconte vite (elle en trépassait d'avidité). C'est vrai qu'ils t'ont baisée toute la nuit ? Et dire que pendant ce temps, on dansait à la foire, sans se douter de rien ! J'arrive pas à y croire ! »

C'était pire que tout ce qu'elle avait redouté. Cette peste ne la lâcherait plus. La voix de Mary se fit câline :

« Raconte. Ne reste pas sans rien dire. J'ai entendu mon père en parler au téléphone avec le juge Simmons, mais j'étais pas certaine qu'il s'agissait de toi. C'est quand il a parlé du bossu que j'ai compris.

— Le bossu ? bégaya Darling. Quel bossu ?

— Comme s'il y en avait plusieurs ! Sigmund, bien sûr, le locataire de ton grand-père, celui qui joue du violoncelle, le marchand de lingerie fine ! Qu'est-ce qu'il est devenu, à propos, on le voit plus, en ville ?

— Il est en tournée musicale.

— En tournée musicale ! Tu parles, Charles. Il cherche à se faire oublier, oui ! Quel salaud, quand même, un type qui t'a connue toute petite, qui t'a fait sauter sur ses genoux. Dis-moi, c'est vrai ce que mon père disait au juge, que les deux Jack l'ont obligé à t'enculer ?

— C'est faux ! C'est des inventions !

— Mais il t'a bien léchée, pourtant, ça, c'est pas des blagues ? Mon père disait que chaque fois que les deux autres avaient tiré un coup avec toi, ils forçaient le bossu à te nettoyer la chatte avec sa langue ! Il a pas pu inventer un truc pareil ! Même qu'il disait au juge qu'on pouvait pas le mettre en prison pour ça, vu que les deux autres l'y obligeaient ! »

Mary soupira, rêveuse.

« Quand même, ma pauvre chérie, ça a dû te faire un drôle d'effet, non, de te faire sucer par lui ? Tu ne veux pas tout raconter à ta petite copine ? Je dirai rien aux autres !

— On va être en retard, fit alors Darling. Toutes les filles sont rentrées !

— Ne crois pas t'en tirer comme ça, chérie ! Faut qu'on discute sérieusement, toi et moi. Tiens, j'ai une idée. À midi, au lieu d'aller au réfectoire, on va se retrouver dans les douches.

— Il faut bien qu'on mange, quand même !

— Tu es assez grosse comme ça. J'ai une banane, on la partagera. Et on pourra parler en tête à tête. Sans être dérangées. On aura une bonne heure pour nous toutes seules ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? Tu es d'accord ? »

Darling n'avait guère le choix. Si cette vipère colportait l'histoire, toute la ville serait au courant ! Déjà que les hommes ne la laissaient jamais en paix ! Ils ne se gênaient plus ! Ce vieil obsédé de Rosembaum, par exemple, serait parfaitement capable de lui demander, en pleine boutique, devant les éternels assoiffés qui

campaient chez lui à demeure :

« Alors, mon petit poulet ? On t'a fait mal à ton petit cul ? C'était bon, au moins ? Raconte. »

Elle en frissonna d'horreur et se retourna vers Mary, qui attendait sa réponse, plantée sur le trottoir.

L'expression qu'elle surprit alors sur le visage de cette dernière, à la fois implorante et menaçante, lui donna un coup au cœur. Combien de fois avait-elle vu ces yeux-là à une fille qui en suppliait une autre de la rejoindre dans les douches justement ! N'était-ce pas le mauvais lieu du collège ? Le rendez-vous favori des gouines ? N'était-ce pas là qu'elles se rencontraient pour faire leurs saloperies ?

« Dans les douches ? fit Darling. Voyons, Mary, tu ne veux pas dire...

— Bien sûr que non ! s'esclaffa Mary d'une voix haut perchée. Pour qui me prends-tu ? Pour une pensionnaire ? Je veux simplement que tu me racontes en détail, tu saisis ? Ce qu'ils t'ont fait, ce que le bossu t'a fait. Ce que tu as ressenti. Et je veux aussi que tu me fasses voir.

— Que je te fasse voir quoi ? »

Un peu rouge, tout à coup, Mary haussa les épaules, faussement désinvolte, et ricana :

« Tu sais bien. Si ça se voit, ce qu'ils t'ont fait. Si c'est resté ouvert ! »

Comme Darling accusait le coup, Mary poursuivit :

« Je te mettrai juste le doigt pour vérifier. »

Après quoi, sans attendre la réponse, elle courut vers le porche pour rattraper les autres filles qui commençaient à rentrer en classe. Dans le salon de coiffure, en face, Robinson qui avait observé la scène, à travers la glace de sa vitrine, tout en massant le cuir chevelu du pasteur, indiqua du menton à Rosembaum, Darling, là-bas, qui rentrait à son tour dans la cour, la tête basse.

« Vous avez vu ? chuchota-t-il pour ne pas être entendu du pasteur. Vous avez vu leurs manigances ? Je vous fiche mon billet qu'elles se sont filé un rencart dans les douches. Sales petites gouines !

— Vous croyez ? (L'œil de Rosembaum s'alluma.) Elles avaient plutôt l'air de se disputer.

— C'est de la comédie ! C'est toujours comme ça, avant. Il y en a toujours une qui veut obliger l'autre. Et une qui fait des manières ! Mais une fois qu'elles y sont passées, les plus timides deviennent les plus enragées. On ne peut plus les retenir. Elles passent de fille en fille. D'ailleurs, cette Darling est la reine des hypocrites. Demandez plutôt à votre neveu, Schmielke. Il est payé pour le savoir. »

III ROSAMOND VIENT SE FAIRE RASER

En dépit des précautions de Robinson, cet aparté n'avait pas échappé à l'ouïe fine du pasteur Bergman. Désireux d'en apprendre davantage, il fit mine de ne pas avoir entendu. L'éleveur de porcs ne se montra pas aussi discret. Lui aussi avait compris qu'on parlait de cette jolie fille à la poitrine un peu forte (mais ce n'était pas pour lui déplaire) qui venait de rentrer sous le porche d'en face. Il cligna de l'œil au vieux Rosembaum, alors que le coiffeur retournait s'occuper de Bergman.

« Joli morceau. Un peu jeune encore, mais elle semble promettre.

— Elle ne fait pas que promettre », intervint Schmielke, d'un air averti.

Surprenant le regard du pasteur dans le miroir, Rosembaum poussa son neveu du coude.

« Vous avez peut-être entendu parler de l'affaire ? insinua-t-il. Dans les journaux. Les deux Jack. »

Le visage du fermier se pétrifia.

« Vous voulez dire la fille violée ? »

Rosembaum approuva d'un signe de tête. On entendit la lame du rasoir grincer sur la nuque du pasteur. Le gros type arrondit ses lèvres pour siffler silencieusement.

« Ils n'ont pas dû s'emmerder, ces salauds ! » fit-il, avec une grimace gourmande.

Croisant à son tour le regard aux aguets du pasteur dans le miroir, l'éleveur toussota dans le creux de sa main.

« On raconte qu'ils lui ont fait subir les pires horreurs ! »

Rosembaum, l'œil luisant, se pencha vers son voisin.

« Vous êtes au courant, pour le bossu ? (Comme l'autre faisait non de la tête, il poursuivit.) Ces deux ordures l'ont obligé à la sucer. Je le tiens d'un adjoint du shérif !

— Dans ce cas, intervint Schmielke, ils n'ont pas eu besoin de la violer. Dès qu'on la suce, Darling, on en fait ce qu'on veut.

— Vous avez l'air bien renseigné, fit l'éleveur. Est-ce que vous-même... »

L'air fat, Schmielke se rengorgea.

« Racontez ! implora l'éleveur. J'adore les histoires de cul. Il n'y a pas plus cochon qu'un éleveur de cochons ! »

Les trois hommes éclatèrent d'un rire gras. Comme Robinson se retournait en fronçant les sourcils, leur désignant d'un discret coup de pouce le dos raide du pasteur qui n'en perdait pas une, Rosembaum poussa une fois de plus son neveu du coude. Bergman était un homme qu'il valait mieux ne pas se mettre à dos. Baissant la voix, Schmielke se rapprocha de l'éleveur.

« J'ai jamais connu une fille qui aimait autant se faire sucer le clito, révéla-t-il.

— Et elle, voulut savoir l'éleveur. Est-ce qu'elle suce, elle ? Est-ce qu'elle suce les garçons ?

— Si elle les suce ? gloussa Schmielke. C'est une vraie cannibale ! Bouche de feu et langue de velours ! »

Il roula des yeux d'un air lubrique en se baisant le bout des doigts.

« Dans la cuisine, le matin, monsieur, moi qui vous parle, l'hiver dernier, quand j'allais faire mes livraisons, elle était toujours là, comme par hasard, à poil sous sa chemise de nuit ! Je peux vous dire qu'on s'emmerdait pas ! À l'époque, elle était encore pucelle, mais on s'amusait bien quand même.

— Ça alors ! » fit l'éleveur.

Schmielke avait encore baissé la voix. Le pasteur surprenait quand même des bribes de ces confidences. Il tendait l'oreille, pendant que le coiffeur lui talquait la nuque.

« Et c'est donc cette fille-là qui s'est fait violer ? Cela change tout ! reprit le fermier, pour inciter Schmielke à en dire encore plus.

— Moi aussi, je la “violais”, l'hiver dernier ! Je la “violais” tous

les matins, monsieur. Et le matin suivant, elle était encore là, comme par hasard, toute seule dans la cuisine, avec sa chemise transparente. “Cette fois, sale voyou, qu’elle me disait. J’espère que tu vas me ficher la paix, hein ? Tu devrais avoir honte de faire des choses pareilles ! C’est un scandale !”

— Elle en voulait, hein ? gloussa l’élèveur. C’est une de ces compliquées qui aiment qu’on les force, c’est ça ?

— Tout juste, mon brave. Mais à la fin, plus besoin de la forcer. Dès que j’arrivais chez elle, j’ouvrais ma braguette, je mettais Popaul à l’air. Et elle accourait pour me le sucer. “Rien que le bout, hein ? qu’elle me disait. Et après, tu t’en iras, hein, Schmielke ?” “Bien sûr, poulette, suce, nettoie-le bien.” J’ai jamais connu une fille qui aimait autant sucer !

— Et sans indiscretion, vous lui lâchiez tout dans la bouche ? »

Le vieux Rosembaum écoutait leur conversation avec un rictus envieux.

« Ma foi, dit Schmielke, avec un sourire béat. Ça dépendait de mon humeur. Des fois, je lui lâchais tout dans la gueule ; d’autres fois, elle allait me branler au-dessus de l’évier. À la fin, je me gênais plus avec elle, je la lui fourrais carrément dans le cul, pour tout vous dire.

— Vraiment dans le cul ? demanda l’élèveur. Par le trou de derrière ?

— Elle voulait encore rester pucelle, vous comprenez. Mais son trou du cul était drôlement accueillant, laissez-moi vous le dire. Pas besoin de vaseline, ça rentrait tout seul. La garce adorait ça.

— Ça alors, fit le fermier. J’aurais donné cher pour être à votre place, jeune homme. »

Schmielke s’apprêtait à lui fournir d’autres détails croustillants quand le pasteur Bergman, dont la coupe était enfin terminée, bondit hors de son fauteuil, le visage enflammé par l’indignation.

« Monsieur Rosembaum, explosa-t-il, en affectant d’ignorer Schmielke, vous avez tort de colporter de tels racontars sur une jeune fille respectable ! (Tout raide, il se tourna vers Robinson qui l’aida à enfiler sa redingote.) Et vous, Robinson, vous avez tort de tolérer qu’on parle de cette façon dans votre boutique. Je trouve cela scandaleux, messieurs. Positivement scandaleux. »

Sa véhémence le faisait bégayer, des postillons jaillissaient de sa bouche. Soudain, il dressa au plafond ses poings crispés et cria d'une voix théâtrale, comme s'il était en haut de sa chaire, au temple, crachant des imprécations vengeresses contre les pécheurs :

« Ils ont des oreilles, Seigneur ! C'est pour ne pas entendre ! Ils ont des yeux ! C'est pour ne pas voir ! Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Retrouvant subitement son calme, il adressa une raide inclinaison de tête aux quatre hommes médusés et s'élança dehors, les pans de sa redingote élimée battant ses maigres mollets.

« Ça alors, fit l'éleveur de porcs, dès que la porte se fut refermée. Eh ben, mais qu'est-ce qui lui a pris ? On était là, à parler bien gentiment, et crac !

— Le pasteur n'aime pas le sexe, énonça Robinson. Il dit que c'est du sexe que vient tout le mal.

— À mon avis, gloussa Schmielke, il travaille du chapeau. Le cul doit lui monter à la tête. »

Rosembaum tança son neveu.

« Voyons, Schmielke, on ne parle pas comme ça d'un homme d'Église ! »

Schmielke se contenta de ricaner. Le gros éleveur dont c'était le tour, s'installa dans le fauteuil que venait de quitter le pasteur et Robinson lui noua une serviette sous le menton. En un tournemain, il enduisit le visage du bonhomme de mousse à raser, puis se mit à affûter son rasoir.

« Je vous fais seulement la barbe ? Vous voulez pas rafraîchir un peu votre coupe ? À mon humble avis, ce ne serait pas du luxe !

— Allez-y, m'sieur, répondit jovialement le fermier. Faites-moi donc la totale. Je me suis fait les couilles en or, à la foire. Je vais en claquer un peu chez les putes. Faites-moi beau pour ces dames. Je suis pas comme le pasteur, moi, je crache pas sur le sexe. Et cette conversation m'a mis en appétit ! »

À peine Robinson venait-il d'entamer la couenne du cul-terreux qu'une voiture s'arrêtait devant le salon de coiffure. Il s'agissait d'un petit cabriolet japonais d'un modèle récent de couleur mauve qui

ressemblait à un jouet. Deux femmes s'en extirpèrent, en montrant généreusement leurs cuisses. Une blonde très jeune, bien en chair, à l'air effrayé, et une grande garce rousse aux formes splendides qui se déplaçait avec arrogance. Après avoir claqué la portière, elle fit le tour de son véhicule et rejoignit la blonde qui attendait sur le trottoir en jetant des coups d'œil effarés autour d'elle. L'environnement ne semblait guère la rassurer.

« Qu'est-ce qu'elles viennent foutre par ici, ces perruches ? grogna Schmielke.

— Je connais la rousse, déclara Robinson. C'est Betty Perkins, la secrétaire de l'avocat Mac Manus. Mais c'est la première fois que je vois l'autre.

— Beau morceau de cul », approuva Schmielke.

À leur extrême surprise, les occupants du salon de coiffure virent les deux femmes se diriger vers la boutique. En fait, la blonde semblait n'y venir que contrainte et forcée. Elle regardait d'un air terrorisé, à travers la vitre, les hommes qui la dévisageaient.

Arborant un sourire amusé, comme si elle se réjouissait intérieurement de ce qui allait se passer, la rousse ouvrit la porte et poussa son amie dans le salon, comme une mère qui oblige sa petite fille récalcitrante à entrer dans l'école. Obséquieux, le coiffeur alla accueillir les visiteuses.

« Quelle surprise, Miss Perkins, fit-il, en s'inclinant, le rasoir à la main. Je suppose que vous venez prendre un rendez-vous pour maître Mac Manus ? Il ne fallait pas vous déranger. Un coup de fil aurait suffi.

— Eh bien, pas exactement, dit Betty, en parcourant d'un regard dédaigneux les miroirs piqués, les fauteuils défoncés et l'assistance muette. En fait, ajouta-t-elle, il s'agit de cette jeune personne. »

Tous les yeux se posèrent sur la blonde dont l'embarras devint tel qu'il lui fit rosir les joues.

« Mais à première vue, plaisanta lourdement le coiffeur, il s'agit d'une personne du sexe ! Et je ne coupe les cheveux qu'aux hommes !

— Vous les rasez aussi, à ce qu'on m'a dit ?

— Certes. Mais...

— Y a-t-il une loi qui vous interdise de raser les femmes ? On m'a dit que vous étiez si habile que j'ai tout de suite pensé à vous quand il s'est agi de raser Rosamond.

— Raser mademoiselle ? fit le coiffeur, avec une lueur gourmande dans le regard. (Il commençait à comprendre.)

— Ne saviez-vous pas que les femmes se rasent certaines parties du corps, monsieur Robinson ? Les jambes, notamment. »

Tous les yeux scrutèrent passionnément celles de la blonde. Elles étaient superbes. Des escarpins aux talons très hauts en accentuaient lascivement la cambrure. Et parfaitement lisses, ce que les bas transparents permettaient de constater sans le moindre doute possible.

« Ou les aisselles », poursuivit cruellement Betty, tout heureuse de voir s'accroître la gêne de la blonde, qui, visiblement à la torture, ne savait plus quelle contenance adopter.

« Sans parler du reste », fit enfin la rousse.

Le visage de la blonde devint écarlate.

« Toutefois, fit Betty, nous commencerons par les jambes, si vous le voulez bien. Elles paraissent lisses, comme ça, mais qui sait, en cherchant bien... Il faudra que vous retiriez vos bas, Rosamond. Naturellement, les messieurs peuvent rester, puisqu'ils sont là. Toutefois, il serait peut-être plus prudent de fermer la porte à clef. Et de tirer le rideau, pour qu'on ne voie pas de la rue ce qui va se passer. Nous allons devoir obliger cette pauvre Rosamond à prendre des poses qui vont offenser sa pudeur, en dévoilant certaines parties de son anatomie plus qu'il n'est convenable dans un salon de coiffure exclusivement réservé aux hommes. Je ne sais si je me fais bien comprendre ?

— Oh, vous vous faites comprendre à merveille, mademoiselle », s'écria Robinson en se précipitant vers la porte.

IV SIGMUND ET LA NOUVELLE MARIÉE

Un qui n'était pas à la fête, en ce moment, c'est Sigmund le bossu. Parfaitement insensible à la beauté du grandiose paysage de montagnes qu'il pouvait contempler de sa fenêtre, il remâchait sa déconvenue. Ne venait-il pas de passer une nuit détestable dans une grange ouverte à tous les vents ?

Quelle n'avait pas été sa déception, en effet, la veille au soir, quand il avait appris que l'institutrice dont Willie-les-grandes-mains lui avait refilé l'adresse, cette fameuse divorcée si portée sur les plaisirs de la chair, s'était remariée !

Et avec qui, Seigneur ? S'il s'était agi d'un freluquet, il y aurait peut-être eu moyen de s'arranger. Mais cette garce n'avait-elle pas trouvé le moyen de convoler avec un véritable géant ! Un ogre ! Un bûcheron mal dégrossi, ou plus exactement, un « scieur en long » employé à la scierie voisine, mesurant bien deux mètres de haut, pesant plus d'un quintal, affublé de biceps monstrueux, de mains d'étrangleur et d'une bedaine en forme de barrique. Un de ces barbus tonitruants, de ces « forces de la nature », auquel il vaut mieux ne pas se frotter. Et jovial, avec ça ! Enjoué ! Convivial en diable ! Accueillant comme pas un ! Le gai luron dans toute son horreur ! C'est lui qui avait ouvert à Sigmund. Devant lui qu'il avait dû déballer sa marchandise à froufrous.

« Allez-y, mon brave, je viens de toucher ma paye à la scierie, montrez votre camelote. Rien n'est trop beau pour ma jolie Margie ! »

Cet ours mal léché avait eu le coup de foudre pour une chemise de nuit transparente, trouée au bout des seins pour laisser dépasser les mamelons !

« Mais Harry, avait bredouillé la nommée Margie (une sacrée hypocrite ! Sigmund l'avait jaugée au premier regard) en battant timidement des paupières, je ne peux pas mettre une chose pareille. Elle est indécente.

— Voyons, ma biche, puisqu'il n'y a que moi qui te verrai dedans ?

— Quand même, Harry, voyons.

— Tu as peur de t'enrhumer ? Rassure-toi, ma pouliche, Harry est là pour te réchauffer. »

Il avait déployé la chemise arachnéenne devant sa femme, la lorgnant avec concupiscence à travers le voile vapoureux.

« Au moins, comme ça, on verra la marchandise !

— Harry ! Tu exagères, vraiment, devant ce monsieur. Que va-t-il penser ? »

Rougissante, l'ex-divorcée alla essayer la chemise dans la chambre conjugale pendant que l'ours invitait Sigmund à la fortune du pot. En guise d'apéritif, il déposa un cruchon d'eau-de-vie sur la table.

« On la distille nous-même, à la scierie. On a planqué un alambic dans un ravin. Vous m'en direz des nouvelles. »

Bien qu'il eût l'estomac blindé, Sigmund vécut alors une expérience mémorable ; il eut l'impression d'avalier de la nitroglycérine. Passé le choc de la surprise, l'atmosphère devint tout à coup épouvantablement cordiale, entre l'ours et lui. En un instant, ils se sentirent copains comme cochons. Si copains que ce diable de Harry lui extorqua un rabais de cinquante pour cent sur la chemise de nuit !

En le voyant engloutir son eau-de-vie, Sigmund renonça sagement à l'idée de le soûler, qui l'avait effleuré. L'ours buvait ça comme du petit lait. Il en était malade de rage, Sigmund ! Une seule pensée l'obnubilait : comment se ménager un tête-à-tête avec cette salope ? Une nouvelle mariée ! Ce mot le rendait fou, Sigmund. Il n'avait encore jamais eu de nouvelle mariée. Et dire qu'il avait en poche de quoi contraindre celle-ci à toutes les compromissions.

Il ne faisait en effet aucun doute, à en juger par l'attitude modeste qu'affectait l'ancienne délurée, qu'elle faisait en sorte de passer pour un ange de vertu aux yeux de son fruste époux. Si on la menaçait de révéler ses anciens écarts, preuves à l'appui, au « scieur en long », il y avait fort à parier qu'elle se montrerait très accommodante.

Mais voilà. Pas moyen de lui glisser un mot en particulier. Harry ne la lâchait pas d'une semelle. Sigmund en enrageait. Le comble, c'est que cette garce lui faisait un effet terrible. C'était une de ces blondasses molles, qui vous regardent en rougissant, avec de grandes yeux innocents chaque fois qu'on fait une plaisanterie un peu leste. Une vilaine fille dans toute sa splendeur. Quelles délices ça devait être de la punir !

Après le repas fort arrosé au cours duquel les amoureux

n'avaient cessé de se bécoter, Harry offrit à leur invité d'étreindre la chambre d'ami.

« On vient juste de la finir ! »

Sigmund, dont l'alcool avait endormi la méfiance, accepta sans cérémonie. Cela lui économiserait le motel. Il ne tarda pas à déchanter. La « chambre » en question n'en était encore qu'au stade du projet.

« C'est Harry qui a tout fait de ses mains », dit fièrement Margie.

Harry était certainement plus doué pour scier les arbres que pour jouer au maçon. Il ne s'agissait ni plus ni moins que d'une grange grossièrement aménagée, dont les murs lépreux fraîchement cimentés exhalaient une humidité glaciale. Sigmund avait grelotté toute la nuit dans ce caveau sur un matelas rembourré avec des noyaux de pêches. Bon Dieu, les « amis » qui dormiraient là-dessus n'auraient pas tendance à s'incruster. Réveillé à quatre reprises, au cours de la nuit, par les miaulements hystériques de Margie et les grognements jubilatoires de son ours (la chemise de nuit avait l'air de produire son effet !), Sigmund en avait été réduit à s'astiquer le manche comme un collégien en les écoutant. Il ne parvint à resquiller quelques heures d'un sommeil pénible, entrecoupé de cauchemars, qu'à l'aurore.

Au matin, réveillé en sursaut par des coups sourds qui ébranlaient toute la bâtisse et faisaient pleuvoir des plaques de plâtre du plafond fissuré, il se rua à la fenêtre, croyant à un tremblement de terre. Ce n'était que ce diable de Harry, torse nu, son poitrail aussi velu que celui d'un grizzly tout fumant de sueur, qui fendait allègrement des bûches dans la cour.

« Vous avez bien dormi, l'ami ? demanda-t-il, en voyant pointer le museau ahuri du bossu. J'espère qu'on vous a pas réveillé, la bourgeoise et moi ? Mon salaud, je vous dis pas ce que je lui ai mis ! C'est cette foutue chemise de nuit. Un saint y résisterait pas, et je suis loin d'être un saint.

— Non, non, mentit discrètement le bossu. Moi, vous savez, quand je dors, je dors. »

L'instant d'après, il buvait un café délicieux, c'était toujours ça de pris, dans la cuisine de Margie. Comme il s'enquérirait de la maîtresse de maison, le géant lui montra, par la fenêtre, au-delà d'une haie qui entourait un enclos planté de pommiers, la toiture d'un

bâtiment préfabriqué.

« Elle est au turbin, mon ami. »

De savoir que l'école où Margie exerçait ses talents n'était séparée de la maison que par ce petit verger fit battre plus vite le cœur de Sigmund.

« Et vous, Harry, insinua-t-il, vous avez quartier libre ?

— Vous voulez rire, amigo. Dans dix minutes, la camionnette de ramassage de la scierie va passer me prendre. On a un lot à scier, à vingt bornes d'ici, en pleine montagne. Je ne serai pas de retour avant la nuit. »

Après s'être douché d'un seau d'eau glacé, il s'habilla rapidement.

« Si vous êtes encore dans la région, ce soir, repassez donc par ici. J'organise un petit poker, avec des copains à moi, des scieurs, de braves types qui ont le cœur sur la main ! On vous fera une petite place.

— Pourquoi pas ? », répondit Sigmund mi-figue mi-raisin.

Il n'avait aucune envie de se faire plumer par ce faux balourd, mais se ménageait une porte de sortie, au cas où. Il alla donc attacher ses valises sur la moto et fit celui qui étudiait les cartes routières de la région, pendant que Harry, engoncé dans sa canadienne, faisait le pied de grue devant l'ancienne ferme. Ils pouvaient entendre la voix des élèves qui ânonnaient en chœur, à vingt mètres de là, et de temps en temps, celle de Margie, qui en enguirlandait un. Elle n'avait pas l'air commode, la maîtresse d'école. Sigmund sourit dans sa barbe. Une institutrice. Le rêve ! Il détestait les institutrices, cela remontait à sa petite enfance. Alors qu'il faisait mine d'enfourcher sa Harley, une camionnette bringuebalante freina bruyamment dans la ruelle. Trois géants barbus du même calibre que Harry se repassaient un cruchon, vautrés sur des sacs de sciure.

« Alors, le nouveau marié, tu te remues le cul ? »

Après un signe d'adieu à Sigmund, Harry alla rejoindre ses potes. Le bossu suivit de l'œil le véhicule qui s'éloignait en tanguant. La route en lacets serpentait longtemps au flanc de la montagne. Bientôt la camionnette ne fut plus qu'un point minuscule qui rampait poussivement dans les hauteurs. En dépit de la distance, on entendait

nettement le toussottement de son moteur, porté par l'air limpide. Ce serait un avantage, quand elle reviendrait, Sigmund pourrait l'entendre de loin. Il aurait tout le temps nécessaire pour disparaître dans l'autre direction.

Il attendit néanmoins que le silence fût revenu, après que la camionnette eut franchi le col, puis, tout guilleret, il se dirigea vers l'enclos. Un sentier serpentait dans l'herbe haute ; il fallait soulever une barrière mobile. Le sentier continuait, filant droit vers l'école. Il y remarqua des piqûres profondes, laissées par les talons hauts de Margie. Cela lui échauffa les couilles. Qu'elle mît des souliers à talons hauts pour enseigner dans un trou aussi perdu était à ses yeux l'indice d'une coquinerie latente. Il l'imagina en train de croiser et de décroiser les jambes, pendant que les élèves des premiers rangs se contorsionnaient pour reluquer sous sa robe. Les souvenirs d'enfance affluèrent, l'empoisonnant d'une insidieuse nostalgie ; sa bite se redressa.

Il arrivait au milieu de l'enclos, et les herbes y étaient si hautes qu'il y disparaissait presque, quand des chuchotements attirèrent son attention. Cela venait d'une petite cabane accotée au bâtiment préfabriqué, une sorte d'appentis. Quatre enfants mal vêtus, âgés de dix à douze ans, trois garçons et une fillette, étaient assis sur le sol, adossés à une brouette qui supportait un gros fagot de bois mort. Ils fumaient. Une unique cigarette, qu'ils se repassaient avec des mines de conspirateurs. La fillette était particulièrement jolie. Une lueur méchante luisait dans ses yeux noirs pendant qu'elle écoutait fulminer un blondinet au visage d'ange :

« La garce ! pestait le chérubin. La salope ! Quand elle baisait avec mon oncle Harvey, il n'y en avait que pour nous. Mon petit Bob par-ci, ma petite Marylinn par-là. (La fillette approuva de la tête, en tétant sa cigarette.) Et maintenant... »

Le blondinet expédia d'un coup de pied une boîte de conserve dans l'herbe haute. Sigmund rentra la tête dans sa bosse. Le projectile lui frôla les cheveux.

« Et maintenant, poursuivit un petit grassouillet, qu'ils appelaient Julius, elle arrête pas de nous punir. Elle se venge sur nous parce que ton oncle l'a laissée tomber. Et qu'elle s'est mariée avec ce connard de scieur.

— Quand je pense que c'est mon père qui lui a présenté Harry, râla un troisième garçon, un rouquin efflanqué qui ressemblait à un

renard. Il aurait mieux fait de se casser une jambe, ce jour-là.

— Moi, il me fait peur, Harry, dit la fillette. On dirait une bête. Quand il me regarde, j'ai des frissons partout.

— Il doit la baiser à mort, la maîtresse, tu peux être sûr. T'as vu les yeux cernés qu'elle se paye ! C'est pour ça qu'elle est énervée, qu'elle supporte pas le moindre bruit. Elle a pas son compte de sommeil.

— En tout cas, on a intérêt à ramasser tout le bois mort qui traîne. Sinon, cette salope va nous faire faire cent lignes de plus ! »

Estimant qu'il en savait assez, Sigmund émergea des herbes hautes. Les enfants bondirent sur leurs pieds, effarés. Le blondinet dissimula le mégot derrière lui.

« Pax romana ! marmonna le bossu, en étendant ses mains vers eux dans un geste de bénédiction. Alleluia et Barbapapa ! Alors, que se passe-t-il, charmants bambins, comment se fait-il que vous ne soyez pas en classe avec vos petits camarades ? Y aurait-il de la discrimination dans l'air ? »

Pétrifiés, les enfants gardèrent le silence. Ils étaient ahuris par la bosse de Sigmund et la petitesse de sa taille.

« La maîtresse vous aurait-elle punis ?

— Oui m'sieur, elle en a toujours après nous !

— Vraiment ? C'est très mal de sa part. Que diriez-vous si on la punissait, elle, pour changer un peu ? »

Les enfants sursautèrent, abasourdis par l'énormité de cette proposition. Puis le blondinet haussa les épaules en souriant amèrement. Punir la femme de Harry ? Il était fou, ce nabot !

« Son mari n'aurait pas besoin de le savoir, bien sûr, formula suavement Sigmund.

— Mais elle lui dirait, s'écria la gamine. Vous pouvez être sûre qu'elle lui dirait !

— Pas si je l'en empêche, ma mignonne. Tu oublies à qui tu as affaire. Je suis Sigmund-de-Pigalle, le magicien. J'ai des pouvoirs spéciaux.

— C'est des blagues, fit le blondinet, qui exerçait un indéniable ascendant sur les trois autres. Je vous connais de réputation. Vous êtes le bossu qui vend des culottes de femmes dans les fermes. Une de mes tantes se fournit chez vous.

— Et elle t'a pas dit que j'avais des pouvoirs spéciaux ? Que je pouvais endormir les dames, les obliger à faire tout ce que je veux ? Vous avez jamais entendu parler d'hypnotisme ? Quelqu'un qui a des pouvoirs spéciaux, comme moi, peut forcer une dame à faire tout ce qu'il veut. Et ensuite, quand elle se réveille. Elle a tout oublié. Pfuit !

— Tout ? (Le blondinet parut ébranlé par l'assurance du bossu.)

— Absolument tout, trancha Sigmund, catégorique. Vous voulez que je vous en apporte la preuve ?

— Oh oui, m'sieur. Faites ça.

— Votre maîtresse, si je veux, je peux l'obliger à se mettre toute nue devant la classe entière. Mais ce ne serait pas prudent. Harry pourrait l'apprendre et sa vengeance serait terrible. Il faudrait que je sois sûr que les éventuels spectateurs soient des garçons discrets. Comme vous, par exemple. J'ai tout de suite vu que vous saviez garder votre langue.

— Vous pouvez vraiment faire une chose pareille ? demanda Marylinn. (Elle flanqua un coup de coude au rouquin.) Dis-lui, toi, Red. Dis-lui donc.

— Ce soir, dit le dénommé Red, tous les élèves vont partir à quatre heures, m'sieur. Sauf nous. Les punis. Faudra qu'on reste encore jusqu'à cinq heures, pour faire des lignes.

— Vous serez donc seuls avec elle », dit lentement le bossu, laissant cette phrase s'imprimer dans l'esprit des enfants.

Ils échangèrent des regards troublés.

« C'est pourquoi, exactement, qu'elle vous a punis ? »

La petite fille pouffa derrière sa main.

« Je devine que c'est une cochonnerie, dit Sigmund.

— On s'était cachés pour regarder pisser les filles, avoua le dénommé Bob. Cette garce de maîtresse nous a surpris. »

Les trois garçons étaient pris d'une hilarité nerveuse. Ils se calmèrent brusquement, se souvenant ensemble de la proposition de Sigmund.

« Et elle, la maîtresse, vous l'avez jamais vue pisser ? »

Ils firent non de la tête, très lentement.

« Ce serait peut-être une idée à creuser, non ? »

Ils approuvèrent de la tête, frénétiquement.

« Elle se souviendra vraiment de rien, après ? insista néanmoins Marylinn. Rien de rien ?

— Rien de rien, ma jolie. Voilà ce qu'on va faire. Écoutez-moi bien ! »

V LA CULOTTE INDÉCENTE DE ROSAMOND

Mais laissons ce triste sire de Sigmund à ses turpitudes, et revenons voir ce que devient la charmante Rosamond. Nous l'avions quittée au moment où le coiffeur Robinson s'apprêtait à tirer le rideau qui masquerait aux passants éventuels ce qui allait se passer dans le salon de coiffure. Il venait de poser la main dessus quand Betty l'arrêta.

« Un instant, Robinson. Avant de fermer cette porte, il conviendrait peut-être que vous fassiez sortir d'ici ce jeune homme. Sa présence ne s'impose pas ! »

D'un doigt méprisant, elle désigna Schmielke dont le visage blêmit sous l'affront. L'adolescent se dressa d'un bond furieux.

« Pas question ! fulmina-t-il. Pour qui se prend-elle, cette pimbêche ? Je suis un client comme les autres !

— Voyons, messieurs, fit Betty, en prenant une voix douceuse, pour se faire raser les jambes, mon amie va devoir rehausser sa robe assez haut. Ce serait extrêmement mortifiant pour sa pudeur d'avoir à subir la curiosité inconvenante de cet individu. Mettez-vous à sa place !

— Foutaises ! », rétorqua Schmielke, en se rasseyant.

Croisant les bras, il défia Betty d'un regard narquois.

« J'y suis, j'y reste. Que cela vous plaise ou non, faudra faire vos cochonneries devant moi, chère madame ! »

Le sourire mielleux de Betty s'effaça ; ses yeux prirent une expression désolée.

« Dans ce cas, soupira-t-elle, vous comprendrez, messieurs, que j'emmène Rosamond se faire raser ailleurs. »

Cela ne faisait pas l'affaire de Robinson, ni des autres.

« Tu entends ça, Schmielke ? s'exclama le coiffeur. Un bon mouvement, mon garçon.

— Qu'elles aillent se faire voir chez les Grecs !

— Schmielke ! tonna alors le vieux Rosembaum. Tu dépasses les bornes. File d'ici sur-le-champ ! »

Oncle et patron du jeune voyou, Rosembaum était le seul à pouvoir lui imposer son autorité. Vert de rage, Schmielke traversa le salon à grands pas. Robinson s'écarta prudemment sur son passage. Une fois sur le seuil, l'adolescent se retourna pour cracher son venin.

« C'est bon, j'ai compris, messieurs. Je vous laisse vous amuser avec ces deux putes ! »

Les deux femmes poussèrent un cri outragé, et la rousse prit la blonde dans ses bras, pour la consoler, pendant que Robinson s'empressait de tourner la clef dans la serrure et de tirer le grand rideau qui permettait d'isoler la boutique.

« Voilà une bonne chose de faite, fit-il en se frottant les mains. Nous serons plus tranquilles sans ce morveux ! »

Betty le remercia d'un suave sourire et, prenant son amie par le bras, la guida vers les fauteuils jonchés de vieux magazines qui s'alignaient au fond de la pièce.

« Nous allons attendre que vous ayez terminé de raser monsieur, fit-elle, en indiquant le fermier au visage à demi couvert de mousse. Et ensuite, nous nous occuperons des jambes de cette jeune personne.

— Je ne suis pas pressé », bafouilla aussitôt le fermier.

Avant qu'on ait pu l'arrêter, il arracha sa serviette et s'essuya le visage. Une fois débarrassé de sa mousse, il se retrouva donc avec une joue rasée et l'autre barbue, mais personne ne daigna s'en étonner. Tous les yeux contemplaient Rosamond que Betty venait de débarrasser de son manteau de pluie et qui se tenait aussi raide qu'un piquet au milieu du salon de coiffure.

Le spectacle qu'elle offrait était en effet des plus alléchants. Sous son manteau, elle ne portait qu'une légère robe imprimée dans une toile si vaporeuse qu'on voyait à travers sa culotte et son soutien-gorge. Et ce qui aggravait encore l'indécence de cette tenue, c'est que ses sous-vêtements étaient eux-mêmes transparents. On pouvait donc deviner par moments les taches sombres des mamelons et le triangle velu de l'entre cuisses. Mais ces taches étaient très imprécises, et les motifs imprimés sur l'étoffe s'y superposaient, si bien qu'on n'était pas sûr d'entrevoir réellement les bouts des seins et la toison pubienne de

Rosamond. Cette imprécision était particulièrement frustrante.

Rosembaum fut le premier à retrouver l'usage de la parole.

« Jolie robe ! fit-il.

— Et mademoiselle la porte à ravir », ajouta d'une voix mielleuse le fermier.

Ces compliments parurent mettre la blonde au supplice. Elle adressa un regard implorant à Betty. Avec un petit rire moqueur, celle-ci lui caressa la joue.

« Je suis contente qu'elle vous plaise, dit-elle, c'est moi qui l'ai choisie. Je craignais que vous ne la trouviez trop courte. »

La robe s'arrêtait en effet bien au-dessus des genoux, révélant une bonne partie des cuisses charnues gainées de nylon beige.

« C'est vrai, fit le fermier, qu'elle est un peu courte. Mais personnellement, ça ne me gêne pas du tout !

— En outre, comme Rosamond a les cuisses fortes, ainsi que vous pouvez en juger, ajouta Betty, en soulevant d'une dizaine de centimètres la légère étoffe, cette tenue pourrait paraître provocante pour des gens à l'esprit mal tourné. »

Le souffle coupé, les occupants du salon contemplaient les cuisses généreuses que la rousse leur dévoilait si haut qu'ils pouvaient voir quelques centimètres de chair nue, d'une pâleur ivoirine, au-dessus des bas. Rosamond, à la torture, se mordait la lèvre.

« Par ailleurs, reprit Betty, je trouve que Rosamond a un côté petite fille. Vous ne trouvez pas ?

— C'est vrai ! » approuva Rosembaum, la voix rauque.

Tout en parlant, Betty soulevait la robe, révélant une portion de plus en plus importante de chair nue. Comme l'ourlet arrivait en haut des cuisses, et qu'elle n'aurait pu la retrousser davantage sans exhiber la culotte de Rosamond, cette dernière eut une sorte de suffocation et posa sa main gantée sur celle de Betty.

« Betty, chuchota-t-elle, je vous en prie. »

Son regard implorait la rousse qui lui répliqua d'une grimace mutine.

« Voyons, Rosamond, cessez de vous comporter comme une gamine. Ne faut-il pas que vous montriez vos jambes à Robinson ? Si vous les cachez, comment fera-t-il pour voir s'il y a des poils superflus ? »

Ne trouvant pas de réponse, la blonde resta coite.

« Tenez votre robe vous-même, lui dit Betty, que je baisse vos bas. »

Rosamond s'empressa d'obéir et rabaissa sa robe de quelques centimètres.

« Plus haut, petite sotte, plus haut la robe. Relevez-la plus haut ou je vous l'enlève entièrement, vous entendez vilaine fille, et je vous mets toute nue devant ces messieurs. Tant pis pour vous si vous vous enrhumiez ! »

Cette menace (qui n'était peut-être pas tout à fait une plaisanterie) fut efficace. Rosamond retroussa sa robe en haut des cuisses et n'eut pas un mouvement quand Betty, s'accroupissant devant elle, commença à lui rouler ses bas, épluchant sa chair pâle, aux reflets laiteux. Une fois que les bas furent roulés sur les chevilles, la rousse pinça entre deux doigts un des mollets et s'adressa à Robinson.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Robinson s'accroupit près d'elle. Ses yeux se faulfilèrent sous la robe vers l'entre-cuisse de Rosamond. Il constata que les mains de cette dernière tremblaient violemment et que les doigts étaient si crispés sur l'étoffe que leurs extrémités blanchissaient. Mais ce qui retint surtout son regard, ce fut le spectacle qu'il découvrit entre les cuisses. Le sexe, moulé d'une culotte absolument transparente, était encore plus indécent sous ce voile couleur chair que s'il eût été vraiment nu. Sa grande fente mauve, entrouverte, comprimée par la culotte, laissait pointer un gros clitoris en forme de bouton de rose.

« Eh bien, monsieur Robinson, fit la voix railleuse de Betty, vous rêvez ? Ce n'est pas là-haut qu'il faut regarder. C'est ici. »

Elle montra les mollets charnus de la blonde. Confus, Robinson, détacha à regret ses yeux du con scandaleux et fit mine de chercher des poils sur les jambes parfaitement épilées, dont la peau lisse luisait d'un éclat nacré. Lui aussi, à l'instar de Betty, pinça les mollets pour les examiner, et promena ses doigts de-ci, de-là, sur la peau suave des

cuisses opulentes. À ce contact, Rosamond tressaillit, et Betty dut faire claquer sa langue contre son palais, pour lui intimer de rester immobile. Subrepticement, Robinson jeta à nouveau un coup d'œil sous la robe. Il crut que son cœur s'arrêtait. À l'endroit où le clitoris était en contact avec l'empiècement du slip, une légère auréole humide s'était formée.

« Alors ? demanda Betty, d'une voix acrimonieuse. Vous en trouvez beaucoup ?

— Pas vraiment, se désola Robinson. La peau est absolument lisse. »

Mine de rien, Rosembaum s'était accroupi près d'eux et lorgnait avec impudence le sexe de la blonde. Ses yeux s'étaient exorbités, un tremblement sénile agitait ses mains. Captivé par le spectacle, il avança son maigre cou de cigogne.

« Mademoiselle, implora Rosamond. Betty... Empêchez-le ! »

Betty eut un gloussement amusé.

« Eh bien, de quoi vous plaignez-vous, Rosamond ? Monsieur Rosembaum nous aide à chercher des poils sur vos jambes. Vous devriez plutôt le remercier !

— Ce n'est pas mes jambes qu'il regarde !

— Oh le vilain ! pouffa Betty. C'est vrai, monsieur Rosembaum ? Vous regardez sa petite culotte ?

— Mais pas du tout, bredouilla le vieillard, j'admira simplement les jambes de mademoiselle ! Leur plastique est divine !

— Il ment, dit Rosamond, d'une façon puérile, je l'ai bien vu, il me regardait en haut !

— Et que voyait-il ? Voyons donc ça, fit Betty. Soulevez votre robe, mademoiselle, que je voie moi aussi ce qui intéresse tant monsieur Rosembaum.

— Mais, fit Rosamond, mais...

— Pas de mais, vilaine fille. Vous allez immédiatement soulever votre robe tout en haut. C'est un ordre !

— Betty ! Ils vont tous voir ma culotte, si je fais ça !

— Et alors ? Si vous avez une culotte décente, je ne vois vraiment pas ce qui vous chagrine !

— Justement, bredouilla Rosamond, les joues cramoisies. Elle est un peu...

— Un peu quoi, mademoiselle ? Montrez donc ! »

Et comme Rosamond, au contraire, abaissait sa robe pour cacher le siège de sa pudeur aux yeux avides du vieux Rosemblum et du coiffeur, Betty, la prenant par le poignet, l'obligea à se retrousser au-dessus du ventre. Une plainte désolée échappa à Rosamond qui tourna pudiquement la tête, pour ne pas voir l'image que la glace lui renvoyait.

« Ça alors, se réjouit le fermier. Je comprends tout.

— Et moi aussi, corrobora d'une voix sévère Betty, en prenant les hommes à témoin. N'est-ce pas scandaleux, messieurs, de porter des culottes aussi indécentes ? »

Soulevant la robe, elle tira de côté sur un genou de Rosamond, l'obligeant à écarter les cuisses, ce qui fit adhérer le voile couleur chair de la culotte au sexe protubérant. Les trois hommes s'étaient pétrifiés. Ils ne savaient où porter leurs yeux affamés. Par-derrière, les glorieuses rondeurs de chair blanche du fessier débordaient de part et d'autre d'un étroit triangle de satin rose. Mais devant, c'était encore pire ! La culotte était en voile de nylon, et ce voile transparent moulait le sexe sans rien en dissimuler, rendant encore plus scandaleuse la nudité de l'organe qu'il épousait. Le fermier put admirer ce qu'avaient déjà contemplé Rosemblum et le coiffeur : les poils blonds, courts et frisés, aplatis par l'empiècement, et la balafre verticale qui fendait en deux la motte charnue de la vulve. Une trace humide partageait le triangle frontal du slip, soulignant les endroits où la fente adhéraît au voile imprégné de mouille.

« Qu'en pensez-vous, messieurs ? demanda Betty, en saisissant la culotte par le haut pour la tirer vers le nombril, lui faisant ainsi gagner encore plus étroitement la moule béante de Rosamond.

— Sincèrement ? N'est-ce pas positivement scandaleux de porter des culottes aussi transparentes ? Mais regardez donc ça ! »

Elle fit pivoter Rosamond sur elle-même pour que la glace réfléchisse son cul dénudé et leur désigna ce spectacle. En même temps, elle s'était relevée et avait pris la jeune blonde par la nuque

pour l'obliger à se pencher en avant en exhibant sa croupe face au miroir. Comme si cela ne suffisait pas, elle tira sur la culotte pour la faire pénétrer entre les fesses. Les globes de chair jaillirent et le cul de Rosamond s'étala aux regards dans une nudité totale.

« Que pensez-vous de ce gros popotin, monsieur Rosembaum ? Le trouvez-vous à votre goût ? »

Agitant latéralement le cordon de nylon qui sciait l'entrefesse de la blonde, elle fit balloter lourdement les masses de chair élastique.

« Quand on a un derrière aussi important, mademoiselle, on ne porte pas des culottes aussi minuscules ! Ou alors, c'est qu'on a envie de le montrer à tout le monde ! N'êtes-vous pas d'accord, messieurs ? »

— Certes, fit Rosembaum, qui en voulait à Rosamond de l'avoir dénoncé, et ensuite, on est mal venue de faire des simagrées !

— Je ne vous le fais pas dire, monsieur Rosembaum. Mais ce n'est pas fini, regardez donc devant. »

Reprenant la culotte par la ceinture, elle la tira si fort cette fois que le triangle frontal se plissa sous la traction et disparut partiellement entre les lèvres du con. Deux gros ourlets de chair velue apparurent alors de part et d'autre.

« Vous voyez ? chuchota Betty. N'est-ce pas une honte ? »

Elle tira encore plus fort, et l'étoffe humide s'inséra plus profondément dans la faille, si bien que la muqueuse de l'intérieur commença à déborder à son tour, formant un double liseré de chair lisse d'un rose ardent entre les poils et le nylon.

« Vous avez vu, monsieur Rosembaum ? On lui voit tout, hein ? Positivement tout ! Mais regardez donc ! La sale petite exhibitionniste ne mériterait-elle pas qu'on la fouette ? »

Elle pinça une des lèvres découvertes de la vulve et l'écarta, révélant le calice rose et baveux du vagin.

« Elle proteste, cette vilaine fille, mais elle est toute mouillée, ainsi que vous pouvez tous le constater. Et ces poils ! Vous avez vu tous ces poils qu'elle a ? N'est-ce pas bestial ? Vous qui vous plaigniez de pas trouver de poils, monsieur Robinson, vous voilà rassuré, j'espère. Il va falloir que vous lui retiriez tout ça, vous m'entendez ? Je

veux qu'à cet endroit elle soit aussi lisse que ma main !

— Je n'avais pas compris qu'il fallait la raser si haut, dit Robinson. Vous aviez parlé de ses jambes ! »

Betty n'accorda aucune attention à ce qu'il disait. Elle avait repoussé la culotte sur le côté, pour découvrir entièrement la vulve, et elle tirait sur des mèches de poils, déformant l'objet poilu d'une façon sadique.

« Je suis sûre qu'elle en a encore en dessous, entre les fesses, j'en suis presque certaine. Quelle honte ! Mettre des culottes transparentes quand on a le cul plein de poils ! Ne faut-il pas être vicieuse ? Levez la jambe, que je voie. Aidez-moi, Robinson. »

Docile, Rosamond laissa Betty lui soulever la cuisse et ne protesta pas quand le coiffeur la soutint à son tour pour que la rousse puisse avoir les mains libres. La vulve dans cette position s'écarquilla comme une grosse fleur visqueuse, et l'on vit apparaître l'anus, petit bouton charnu, mauve et crispé. Betty posa son doigt au centre de la cible.

« Vous voyez ? La cochonne a plein de poils autour de ce trou-là aussi. Il faudra tous les raser, hein, Robinson ?

— Bien, mademoiselle, ce sera fait. Comptez sur moi !

— Comment peut-on garder des poils dans un tel endroit ? »

Comme si cela dépassait son entendement, Betty regarda à tour de rôle les trois hommes, comme pour les consulter. Ils étaient bien trop captivés par la vue du con béant de Rosamond pour lui répondre, fût-ce d'un signe. Alors, avec un rire indulgent, Betty écarta encore plus les lèvres de la vulve, et posa le bout de son index sur le clitoris saillant, l'aplatissant légèrement.

« Vous avez vu, monsieur Rosembaum ? Vous avez vu le gros bouton qu'elle a ? Est-ce là le bouton d'une jeune femme sérieuse ? »

Rosembaum se racla la gorge, fasciné par les doigts qui manipulaient le clitoris tumescent de Rosamond.

« Mais nous causons, et le temps passe, fit Betty en laissant retomber la robe de son amie. Or, ce n'est pas pour papoter que je suis ici, messieurs. Il serait peut-être temps de s'atteler à ce travail, non, monsieur Robinson ? Où voulez-vous qu'elle se mette ?

— Ma foi, dit le coiffeur, en montrant le fauteuil qu'avait libéré le fermier. Je pense que mademoiselle Rosamond pourrait s'asseoir ici. Pour moi, ce sera l'endroit le plus pratique pour opérer. »

VI LE RASAGE DE ROSAMOND

L'instant tant redouté est donc arrivé ! Plus morte que vive, Rosamond s'avance vers le fauteuil que Robinson lui indique d'un geste d'invite ironique. Le fermier et Rosembaum se sont déjà installés aux premières loges de façon à ne rien rater du spectacle. Comment pourraient-ils le faire, d'ailleurs, le fauteuil se trouvant juste en face du miroir qui réfléchit toute la scène ! Prise d'une soudaine faiblesse à cette idée, Rosamond se retient des deux mains au dossier du fauteuil. Ses jambes mollissent sous elle.

« Eh bien, la fustige la voix de Betty. Que se passe-t-il ? Sa majesté a un malaise ? Que sa majesté s'installe sur le trône, afin que nous nous occupions, comme ils le méritent, des bijoux de sa couronne. »

Indignée par les gloussements salaces qui accueillent cette plaisanterie d'un goût douteux, Rosamond hausse boudeusement les épaules et contourne le fauteuil, en faisant tout son possible pour ne pas frôler sur son chemin le vieux Rosembaum qu'elle trouve particulièrement répugnant. Avec un frémissement de répulsion, elle respire son odeur aigrelette et s'assied dans le fauteuil, le dos droit et les jambes jointes.

« Voyons, que sa majesté se détende, raille derechef Betty. Sa majesté est raide comme un piquet ! Comment sa majesté veut-elle qu'on s'occupe des bijoux de sa couronne si elle serre autant les cuisses ! »

Du plat de la main, la secrétaire oblige Rosamond à s'asseoir tout au fond du siège. Horrifiée, la jeune femme sent sa robe se retrousser. Désespérément, elle garde les jambes serrées. Cette résistance, loin de la contrarier, paraît réjouir la rousse secrétaire.

« Sa majesté est cruelle avec nous, vous ne trouvez pas, messieurs ? Alors que nous mourons tous d'envie d'admirer sa couronne, elle persiste à serrer les cuisses ! Serons-nous obligés de sévir, mademoiselle ? »

Betty a changé brusquement de voix ; terrifiée, Rosamond ouvre un peu les genoux.

« Allons, allons, l'encourage Betty. Ouvrez-donc ça davantage ! Vraiment, Rosamond, vous me surprenez, chérie. Vous n'êtes pas si

timide, d'habitude, quand un monsieur vous demande d'ouvrir les cuisses !

— Mais, bafouille la blonde, en séparant néanmoins ses cuisses, exhibant sa culotte dans le miroir vers lequel se sont tournés tous les regards, mais c'est différent. Je ne les connais pas, ceux-là, et ils sont trois ! »

Betty s'esclaffe joyeusement, imitée par les trois hommes.

« Aidez-donc cette grande timide à retrousser sa robe, monsieur Rosemblaum », fait-elle en s'emparant d'une jambe de Rosamond et en la tirant de côté.

Cela ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd ; saisissant la robe de la blonde de chaque côté de ses cuisses, le liquoriste la remonte d'un coup. D'un geste instinctif, Rosamond se cache le visage derrière son bras replié. Betty lui pose tranquillement le mollet par-dessus l'accoudoir du fauteuil. Rosemblaum fait de même avec l'autre jambe. Ils se reculent pour juger du spectacle. Les deux genoux repliés sur les accoudoirs, le visage caché, vautrée impudiquement dans le fauteuil, Rosamond ne leur cache plus grand-chose. En effet, cette position la contraint à exhiber entièrement son entrecuisse. Happée entre les fesses, la culotte comprime à un tel point la vulve charnue qu'elle pénètre dans la fente. À travers le voile humide, on ne peut ignorer que le clitoris raidi est dégagé de sa gousse.

« Donnez-lui donc quelque chose à lire, fait magnanimement Betty. L'opération risque d'être longue, vu la toison de cette personne ! »

Rosamond s'empare du magazine que lui tend le coiffeur avec l'avidité d'un noyé à qui on lance une bouée. Elle l'ouvre fébrilement et le déploie devant son visage, soulagée de pouvoir se cacher derrière cet écran.

« Voilà, approuve sarcastiquement Betty. Vous le voyez, messieurs, sa majesté est une adepte de la politique de l'autruche. Quant à nous, pendant qu'elle sera plongée dans sa lecture, nous pourrons faire tout ce que nous voudrons. Je parie que l'article qu'elle lit est si passionnant qu'elle ne s'en apercevra même pas. Tenez, regardez. »

Sans que Rosamond, cachée derrière son magazine, témoigne en effet de sa contrariété par le moindre frémissement, la rousse prend la culotte par l'empiècement et l'écarte dans l'aine pour découvrir

entièrement la vulve ouverte d'où suintent des filaments de mouille.

« La couronne de sa majesté ! annonce pompeusement Betty, déclenchant une hilarité salace parmi ces messieurs. Que dites-vous de ça, gentlemen ?

— Belle pièce, ironise Rosembaum. Mais un peu barbue, peut-être.

— Une couronne barbue ? s'horrifie Betty. C'est intolérable, non, gentlemen ? Il faut réparer ça. Il ne faut pas qu'un si beau joyau soit dissimulé aux regards par le moindre poil ! N'est-ce pas votre avis, Robinson ?

— Tout à fait, approuve le coiffeur. C'est pourquoi, sauf votre respect, je suggère que nous lui retirions sa culotte, mademoiselle, ce sera plus pratique pour la raser.

— Vous avez entendu, Rosamond ? Votre grand chambellan propose à sa majesté que sa majesté se déculotte ! »

Derrière le magazine déployé, Rosamond garde farouchement le silence. On voit néanmoins ses doigts blanchir sur les bords de la couverture.

« Sa majesté nous donne son accord, gentlemen ! Je suggère, messieurs, que deux d'entre vous prennent chacun une jambe de sa majesté pour soulever son cul royal ! »

Le fermier et Rosembaum ne se font pas prier. Se précipitant, ils s'emparent chacun d'un mollet de la blonde, et lui élèvent les jambes à la verticale, décollant son fessier du siège. Ils contemplent joyeusement le beau cul pâle que le slip, rentré dans le sillon fessier, dénude presque entièrement.

« Là aussi, précise Betty, en saisissant la culotte sur les hanches, il faudra vérifier qu'il n'y a pas de poils follets. Cela va être un travail de longue haleine, j'en ai peur.

— Oh, nous avons tout le temps, dit Robinson. Ces messieurs ne sont pas pressés, pas vrai, vous autres ? »

Rosembaum et le fermier approuvent d'un grognement.

« Je vous remercie pour votre compréhension, fait narquoisement Betty, en déculottant la blonde. »

Épluchant le cul appétissant, elle tire la culotte sur les cuisses, et la fait remonter le long des jambes dressées verticalement. Les deux hommes rapprochent alors les chevilles de Rosamond pour que Betty puisse faire passer le minuscule sous-vêtement par-dessus les souliers. Dès que c'est fait, ils s'empressent d'ouvrir à nouveau le plus largement possible le compas des cuisses de la jeune femme et se penchent pour scruter son sexe dont les lèvres se sont décollées. Honteuse, Rosamond pousse un cri de révolte derrière son magazine et se met à sangloter nerveusement. En gloussant, les deux hommes tirent un peu plus fort, pour faire bâiller le plus possible l'organe scandaleux et replient les jambes pour poser à nouveau les creux des genoux sur les accoudoirs. La vulve écarquillée forme une grande blessure ovale entre les poils et l'anus lui-même, déplié par cette pose obscène, est contraint d'exhiber la chair rose de sa corolle interne. Silencieux, ils contemplent longuement ce spectacle lascif, se délectant de voir les chairs intimes exposées entre les poils blonds et se réjouissant de la honte que manifeste leur victime.

« Pourquoi pleure-t-elle donc comme ça ? s'inquiète hypocritement Rosemblum, en poussant le fermier pour mieux fouiller du regard l'intérieur du calice.

— Parce que c'est une vilaine petite fille, dit Betty, d'une voix sucrée.

— Peut-être a-t-elle chaud ? fait Rosemblum. Elle est toute rouge. »

Il se penche pour observer Rosamond. Avec un cri furieux, elle plaque le magazine sur son visage. Les hommes éclatent de rire et le fermier pousse du coude Rosemblum en lui montrant la vulve qui se crispe et s'ouvre spasmodiquement, comme une bouche.

« Vous, Rosemblum, je vous vois venir, fait moqueusement Betty, vieux gredin que vous êtes. Vous voudriez bien qu'on la mette toute nue, hein, pour pouvoir vous rincer l'œil ?

— Mais pas du tout, j'ai simplement l'impression qu'elle a chaud, elle est vraiment rouge !

— De toute façon, il va falloir lui épiler aussi les seins, admet Betty.

— Non ! crie Rosamond, la voix déformée par le papier qu'elle appuie sur sa bouche.

— Aidez-moi donc, messieurs. Déboutonnons-la. »

Robinson est le plus rapide. C'est donc lui qui déboutonne fébrilement le haut de la robe, révélant les superbes seins en poire que compriment les bonnets d'un soutien-gorge exigü. Il consulte ensuite Betty du regard. Elle lui indique d'un sourire qu'il n'a qu'à se servir.

En un instant, le coiffeur fait pivoter le sous-vêtement, un modèle sans bretelles, autour du buste de la blonde, et le dégrafe. Puis il le fait glisser sous le dos de Rosamond et le tend à Betty qui le dépose sur le fauteuil voisin, près de la petite culotte chiffonnée.

« À la bonne heure, le félicite-t-elle, voilà un homme qui sait déshabiller les femmes. Aidez-moi donc, messieurs, à vérifier si cette idiote n'a pas de poils autour des pointes. C'est là que c'est le plus disgracieux. Prenez-les dans les mains et palpez-les pour bien tendre la peau. »

Le vieux Rosemblaum prend de vitesse ce lourdaud de fermier. Il s'empare d'un nichon. Robinson a récupéré l'autre. Ils font mine de tendre la peau des seins pour chercher les poils, et forts de ce prétexte, pelotent avec délices les tièdes attributs mammaires qu'on leur confie.

« Il faudrait que les mamelons soient bien dégagés, fait le coiffeur, en prenant un ton professionnel.

— Taquinez-les, dit alors Betty, cela les fera sortir. »

Les deux hommes chatouillent alors les gros bouts roses et enflés des mamelons érigés. Ils ne tardent pas à réagir et ils ne sont pas seuls. Le fermier, goguenard, leur montre la fente de la vulve. Une mouille claire en bave qui fait briller les muqueuses. Tel un gros mollusque, le con s'écarquille lascivement, déployant les pétales charnels des petites lèvres.

« J'en vois un, crie Robinson. »

À l'aide d'une pince à épiler que Betty lui passe, le coiffeur vise un minuscule poil blond, presque invisible, qui pousse au bord de l'aréole. Il l'extirpe avec un cri de triomphe et le montre aux autres.

« Il fallait vraiment la regarder de très près, pour le voir, celui-là, fait le fermier, méprisant. À mon avis, on ferait mieux de s'occuper de ceux qu'elle a entre les cuisses. »

Il ne cache pas que le con de Rosamond l'intéresse, pour son

compte, davantage que ses nichons.

« Monsieur a raison, approuve Robinson. Si nous commençons par les endroits où il y en a le plus, mademoiselle Betty ? Nous fignolerons ensuite. »

Betty ayant donné son accord, les trois hommes s'intéressent à nouveau à l'entrecuisse de la blonde.

« Vous permettez, mademoiselle, fait hypocritement Robinson, il va falloir que je la touche un peu.

— Mais bien sûr, accorde Betty. Cela va de soi, touchez tout ce que vous voulez.

— C'est surtout pour me rendre compte de l'épaisseur des poils, vous comprenez », s'excuse le coiffeur.

Il saisit une mèche sur le mont de Vénus, tout en haut, et tire dessus. Rosamond cesse de respirer. Il tire plus fort, déformant la fente velue vers le haut. Ravi, le paysan flanque un coup de coude dans les côtes de Rosembaum et lui désigne le clitoris qui pointe entre les petites lèvres. Robinson, le visage impassible, prend une autre mèche de poils, cette fois sur le bord d'une lèvre, près de la fente.

« Ici, c'est assez dru », remarque-t-il, tout en froissant les poils entre deux doigts, et en appuyant le dos de sa main sur la fente.

Ils remarquent tous que Rosamond sursaute. Robinson saisit une autre mèche, plus bas, et, comme par mégarde, son petit doigt qui traîne effleure le clitoris dardé. La blonde se cambre de façon nerveuse. Tous se baissent pour bien voir ce qui se passe. Le petit doigt appuyé toujours négligemment sur le clito, Robinson a saisi deux touffes de poils sur les bords des lèvres, et il tire de chaque côté, faisant bâiller la fente. Son petit doigt monte et descend, taquinant le clito raidi. On entend le souffle de Rosamond se précipiter. Son vagin déployé dégorge un filet de liquide clair. Tout le ventre, et le haut des cuisses, ainsi que la partie visible de ses fesses, aplaties sur le siège, sont couverts de chair de poule ; la peau est parcourue de frissons qu'on voit courir sur elle, comme des vagues, au fur et à mesure que le clitoris grossit sous l'attouchement du petit doigt distrait de Robinson qui examine attentivement l'intérieur du calice, comme en quête d'un poil égaré à l'orée du vagin.

« Sur les bords, ici, fait-il, les poils sont plus drus, on pourrait peut-être les dégrossir avec des ciseaux. Mais je vais avoir besoin de

mes deux mains. »

Il tire latéralement les lèvres du con, faisant saillir de leurs replis cachés, comme s'il retournait une figue après l'avoir ouverte, les muqueuses aux reflets de viande crue.

« Si mademoiselle veut bien la tenir ainsi, suggère-t-il.

— Moi ? s'offusque Betty, avec une lippe dégoûtée, que je touche cette chose baveuse ? Demandez plutôt à un de ces messieurs. »

Rosamond émet une plainte sourde.

« Cela serait gênant pour elle, fait le coiffeur, désireux d'être le seul à pouvoir tripoter le con de la blonde.

— Croyez-vous vraiment qu'elle ne s'est jamais fait toucher le berlingot par un homme, monsieur Robinson ? se moque Betty. Vous retardez ! Voyons, y a-t-il un candidat ?

— Moi, je veux bien », dit Rosemblaum.

Les doigts fébriles, il prend la vulve blonde par les lèvres et l'ouvre largement.

« Ça ira, comme ça ?

— J'ai l'impression que la jeune femme se crispe, objecte Robinson. Rosemblaum n'a pas le doigté.

— C'est vrai, admet Betty, les chairs se sont crispées. Mais ce n'est pas grave. Il suffira de lui tripoter le bouton pour la faire se ramollir. Est-ce que l'un de vous veut se dévouer ?

— Non, crie Rosamond. Ils n'ont qu'à me raser comme ça.

— Mais nous risquons de vous faire mal, mademoiselle, objecte Robinson. Vous êtes toute crispée.

— Vous entendez ? C'est nécessaire, ma chérie. Alors ? Vous préférez le faire vous-même ?

— Je ne veux pas qu'ils me touchent, dit Rosamond, d'une voix boudeuse.

— Eh bien, faites-le, dit Betty, d'une voix agacée. Et dépêchez-

vous, nous avons perdu assez de temps. »

Avec un sanglot, Rosamond, maintenant d'une main son magazine ouvert sur son visage, abaisse l'autre sur son sexe. Sous les regards médusés des trois hommes, elle commence à se branler d'une main experte. Comme Rosembaum lui écarte largement la vulve, toutes ses chairs sensibles sont parfaitement accessibles. La jeune femme se sert du médium. Elle l'a posé dans sa fente et le frotte de bas en haut. Son geste se fait saccadé. Il est clair que sa vulve réagit. Est-ce seulement à cette caresse mécanique, ou au fait qu'elle s'y livre devant des spectateurs ? Rosamond ne tarde pas à panteler.

« Oh, mon Dieu, Betty, pourquoi m'obligez-vous à faire ça ? Et devant eux. »

Betty se contente de sourire. Rosamond fait tourner son doigt replié autour du clitoris. Gros bouton tumescent, gonflé de sang, il frémit sous les attouchements onanistes. Cette Rosamond est une branleuse émérite. Elle joue avec son plaisir en virtuose. Son doigt se met à tapoter rapidement sur la pointe de chair mauve. À chaque menu coup, un spasme lui crispe les fesses et les bords de son vagin frémissent.

« Betty, cela va venir, qu'est-ce que je fais ?

— Vous arrêtez, bien sûr, sombre idiote. Vous ne voulez tout de même pas vous donner en spectacle à ces messieurs, non ?

— Non, bien sûr », bredouille la blonde.

Elle a cessé de se branlotter, et comprime son clitoris de sa paume.

« Ces messieurs vont pouvoir s'occuper de vous comme vous le méritez, vilaine fille. Retirez votre main. Vous croyez que ça ira, comme ça, Robinson ? demande Betty. Elle est suffisamment ouverte ?

— Je crois. Il va falloir que je rentre mes doigts dedans pour me rendre compte. Vous permettez ? »

Il introduit deux doigts à l'intérieur du vagin et les replie, pour les faire jouer, tout en pinçant le bord d'une lèvre avec le pouce. La soudaine pénétration fait émettre un gémissement à Rosamond. Le pouce du coiffeur se pose sur son clitoris.

« Je crois, dit-il d'une voix rauque, que cela pourra aller. Je vais

m'attaquer à l'ouvrage. »

Il retire ses doigts et prend une bombe à raser. Il recouvre minutieusement de mousse tout l'intérieur de l'entaille, puis fait de même avec les régions velues. Après quoi, se servant de ses deux mains, il fouille et masse longuement les chairs du con. Rosamond a fermé les yeux ; ses narines frémissent.

« Voilà, dit Robinson. On peut y aller. Cela sera fait en un tournemain. »

À l'aide du rasoir qu'il a utilisé pour le fermier, Robinson, qui a plongé deux doigts dans le vagin et qui retourne les grosses lèvres comme une moufle, les débarrasse de leur toison latérale. Après quoi, il s'attaque au pubis. Il ne lui faut qu'une demi-douzaine de coups de rasoir. Dans le silence, les poils crissent sous la lame affûtée. Après avoir passé la lame, à l'aide d'une serviette, le coiffeur retire la mousse en excès, et les chairs chauves de la moule rasée apparaissent. Après un ultime coup, tout en haut, sur le sommet du mont de Vénus, il essuie la vulve qui se montre dans sa nudité intégrale, grosse pêche de chair rosâtre aussi imberbe que celle d'une petite fille, mais scandaleusement protubérante, aux yeux ravis des quatre hommes.

« Ça alors ! s'émerveille le paysan. C'est la première fois que je vois une moule sans poils. Eh bien, dites donc, ça vaut le coup d'œil. On lui voit vraiment tous ses trucs ! »

On les voit d'autant mieux que sous prétexte de chercher un poil isolé qui aurait échappé au rasoir, Robinson ouvre les lèvres du con chauve. Sous l'afflux de sang provoqué par le rasage, les bords de la vulve ont rougi. Les chairs enflammées donnent une impression d'irritation maladive, et toute la vulve, ainsi révélée, a quelque chose de malsain et de fascinant...

VII LA PUNITION DE LA MAÎTRESSE

Accroupi derrière la haie de l'enclos, Sigmund regardait les élèves s'éparpiller joyeusement dans la cour de l'école. Quatre heures venaient de sonner à la petite église du village. Le dernier coup n'avait pas encore cessé de vibrer dans le silence cristallin de l'air montagnard, que la porte de l'école s'était ouverte et que la marmaille s'était ruée dehors. Sigmund alluma paisiblement une cigarette et attendit que le dernier élève eût disparu. Les cris, les rires, s'attardèrent un instant dans la ruelle, puis, peu à peu, le silence revint.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Il était aussi immobile qu'un chien à l'arrêt. La cigarette était pendue à ses lèvres ; ses yeux contemplaient sans ciller le petit bâtiment en préfabriqué. On aurait pu croire que l'école était vide. Il n'en sortait pas le moindre murmure, pas le moindre froissement de papier. Quand la cigarette fut aux trois quarts consumée, le bossu repoussa du bout de la langue le mégot jauni par la nicotine qui tomba dans l'herbe humide à ses pieds. Puis il se releva et se dirigea en fredonnant vers la fenêtre la plus proche.

Il s'arrêta pile en apercevant l'institutrice. Assise à son bureau, elle corrigeait une pile de cahiers. Un pli maussade déformait sa bouche charnue. De temps en temps, elle balayait d'un regard courroucé les pupitres de la salle de classe. Les quatre élèves punis, studieusement penchés sur leurs cahiers, étaient en train de faire leurs lignes. Un frisson de haine pure parcourut le bossu. Combien de fois, enfant, avait-il dû subir la même torture ! Être obligé de gribouiller des inepties, pendant deux heures d'affilée, pendant que les copains s'amusaient. Tout ça, parce qu'une garce insatisfaite vous a pris en grippe. Vous avez beau faire et beau dire, les punitions pleuvent. Vous êtes le dindon de la farce, la tête de turc de la maîtresse. Elle fait des plaisanteries sur vous, elle ricane en montrant votre cahier à la classe, et tous ces abrutis de bons élèves gloussent servilement. Au moindre pet de travers, vous y avez droit.

« Sigmund, encore vous ! Vous êtes incorrigible, mon ami. Vous resterez après la classe pour faire deux cents lignes. Cela vous apprendra à mettre votre doigt dans votre nez. »

« Toutes des garces ! fulmina sombrement le bossu, en se baissant pour passer sous la fenêtre sans être vu. Celle-là va payer pour les autres. »

Voluptueusement, il froissa les photos dans sa poche. Une joie féroce enflait son cœur. Il n'avait dressé aucun plan. Il improviserait. Contournant le petit bâtiment, il passa dans la cour et grimpa les quatre marches du perron. Il ne se donna pas la peine de frapper. Souverainement, après avoir laissé la porte se refermer dans son dos, il remonta l'allée centrale sous les regards médusés des élèves. Les yeux ronds de stupeur, l'institutrice le contemplait.

« Mais, qu'est-ce que vous faites ici ? », balbutia-t-elle.

Sans lui répondre, Sigmund grimpa sur l'estrade et s'avança jusqu'à son bureau. Il était livide et sa bouche n'était plus qu'une fine coupure. Toute la journée, il avait attendu ce moment. La haine, la méchanceté, le plaisir, tout se mêlait en lui. Cela devait se voir car il constata que l'institutrice se recroquevillait sur elle-même.

« Il ne faut pas entrer dans une classe, cela ne se fait pas. Je croyais que vous étiez parti.

— J'ai très mal dormi, cette nuit, lui répondit insolemment Sigmund. On entend tout de cette grange. »

Il eut le plaisir de la voir s'empourprer.

« J'ai donc fait une petite sieste dans votre lit. (Margie eut un haut-le-corps.) Comme ce cher Harry avait vidé les lieux, j'en ai profité. Les cris de vos élèves viennent de me réveiller et ça m'a donné envie de venir vous faire une petite visite. »

Il parlait à mi-voix, pour ne pas être entendu des punis qui tendaient l'oreille, dévorés par la curiosité. Margie lui répondit, sur le même ton, la voix tremblante d'indignation :

« Dans votre intérêt, je vous conseille de filer. Harry ne supporte pas qu'un homme m'approche.

— Bah, il ne reviendra pas avant la nuit, il me l'a dit lui-même. Nous avons amplement le temps de faire connaissance.

— Soyez certain que je lui répéterai vos insolences !

— Mais non, ma jolie. Vous ne lui direz rien du tout. Vous n'êtes pas si sotte.

— Cela suffit, siffla Margie. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Cette chemise de nuit, à ce que m’a dit le cher Harry, a produit un tel effet que je me suis dit que j’allais vendre encore quelques bricoles. Je ne manque pas de colifichets coquins pour égayer la monotonie des ébats conjugaux. »

Il posa sa petite valise sur le bureau et l’ouvrit de façon que le couvercle, maintenu presque vertical par la bride, empêche les élèves, du fond de la classe, de voir son contenu. Il fouilla voluptueusement dans les culottes et les soutiens-gorge.

« J’ai là des bas résilles, des slips fendus, des soutiens-gorge de putains françaises. Vous le rendrez fou, ce cher Harry, en revêtant ces parures. »

Déployant une culotte fendue devant elle, à l’abri du couvercle dressé de la valise, il agrandit l’ouverture frontale.

« C’est pratique, non ? Pas besoin de l’enlever pour faire pipi, ou pour que le cher Harry vous en mette un coup ! Vous ne voulez pas l’essayer ? J’aimerais beaucoup vous voir là-dedans. »

Écarlate, Margie cherchait à se dominer.

« Vous êtes fou ! Fou à lier. On devrait vous enfermer. Une dernière fois, je vous conseille de filer ! Harry vous tuera !

— Mes culottes fendues n’ont pas l’air de vous plaire, on dirait, fit Sigmund. Sans doute les trouvez-vous vulgaires. Vous préférez peut-être les belles images. J’en ai tout un assortiment. Vous pourrez les distribuer comme bons points à vos petits chouchous. Je suis sûr qu’elles auront beaucoup de succès ! »

Il posa, sur leurs faces, comme des cartes à jouer qu’on distribue, trois polaroids sur le cahier qui était ouvert devant l’institutrice. Elle les contempla un moment, sans faire un geste. Ses joues pâlissaient. Sans doute commençait-elle à soupçonner que Sigmund n’était pas aussi fou qu’elle l’avait cru. Après une interminable hésitation, elle retourna une photo. Sa bouche s’ouvrit comme si elle s’apprêtait à hurler de terreur. Son visage s’était vidé de tout son sang.

« Qui... où avez-vous ? »

Elle fixait stupidement la photo où une femme visiblement ivre était en train de retirer sa culotte. Elle avait replié une jambe, on voyait la fente de son sexe poilu. La femme riait aux éclats, les

cheveux en désordre, vêtue d'une courte combinaison noire qui laissait pendre un sein dehors.

« Mais oui, c'est bien vous, confirma Sigmund, ravi de l'effet produit. C'est bien la vertueuse Margie, la fidèle épouse du terrible Harry, au temps de son joyeux célibat. »

Il retourna les deux autres photos, qui n'étaient pas moins révélatrices.

« C'est Willie, murmura-t-elle. C'est lui qui vous les a données !

— Tout juste, Auguste. Willie-les-grandes-mains. Le gai compagnon de vos fredaines ! Et il ne me les a pas vraiment données, vous pensez bien. Le cher Willie ne donne rien. Disons que je les lui ai échangées contre l'adresse d'une dame peu farouche de mes connaissances. Entre collègues, on se rend à l'occasion ces petits services.

— J'avais bu, murmura Margie. Et c'était avant mon mariage ! Willie m'avait juré... il voulait des souvenirs. »

Incrédule, elle contemplait les trois photos, comme si elle ne se résignait pas à croire à leur existence.

« Je suis sûr qu'elles plairont beaucoup à ce cher Harry, glissa perfidement le bossu. Il sera enchanté de découvrir cet aspect caché de votre personnalité ! »

Elle tressaillit violemment, le regarda, les yeux écarquillés.

« Non, il ne faut pas, il croit que... »

Elle ne poursuivit pas ; sans doute venait-elle de comprendre ce que le bossu attendait d'elle.

« Il y a toujours moyen de s'arranger, susurra Sigmund, en posant sa main sur le dos de Margie qui se raidit. Je ne veux pas la mort de la pécheresse. »

Il lui caressa doucement le dos, comme à un chat, puis sa main remonta jusqu'à l'épaule, redescendit, les doigts s'insinuèrent sous l'aisselle. Vivement, l'institutrice jeta un coup d'œil dans le fond de la classe.

« Marylinn ! Bob ! cria-t-elle. Et toi aussi, Julius ! Ne vous

imaginez pas que parce qu'on me parle, je ne vous ai pas à l'œil. Je vous conseille de vous occuper de vos lignes et uniquement de vos lignes, si vous ne voulez pas que je double la punition. »

Les têtes plongèrent peureusement vers les cahiers. Margie, pour apostropher les contrevenants, avait posé son coude sur la table. Profitant de l'ouverture, la main de Sigmund passa sous son aisselle et s'empara d'un sein. Il sentit la femme frémir, mais elle ne fit rien pour le repousser. Sans doute avait-elle constaté que le couvercle de la valise les dissimulait. Voluptueusement, Sigmund lui soupesa le nichon. Ses doigts cherchaient le mamelon, à travers la robe. Quand il eut perçu le bourgeon, il s'acharna dessus, le pinçant doucement, le faisant rouler. Il le sentit s'éveiller, se gonfler.

« Arrêtez, vous êtes fou, pas ici. Les enfants...

— Ils ne voient rien. Et moi, c'est ici, que ça m'amuse. »

Margie lui jeta un bref regard de côté, puis détourna les yeux. Ses joues étaient cramoisies. Sa bouche frémissait.

Willie-les-grandes-mains avait raconté à Sigmund qu'il la baisait toujours dans la salle de classe. Que c'était ça qui le faisait bander, lui, l'idée de baiser une institutrice. Sans doute venait-elle d'y penser.

« Laissez-moi au moins les faire sortir, supplia-t-elle. Ils vont se faire des idées.

— Pas tout de suite, dit Sigmund. Parlez à voix haute. Soyez naturelle. Faites comme si vous discutiez le prix de mes articles. Nous ne faisons rien de mal ; je suis un colporteur, je vous propose de la lingerie. Ils ne songeront pas à s'étonner, si vous vous comportez normalement. »

L'institutrice se résigna à entrer dans ce jeu scabreux. Sa voix chevrotait, anormalement haut perchée.

« Non, non, c'est beaucoup trop cher, répétait-elle. Il faudrait que j'en parle à mon mari. »

D'une voix nasillarde de bonimenteur, Sigmund lui vantait sa marchandise.

« Trop cher ? De la soie naturelle ? Des articles de Paris, c'est donné, oui. Seulement dix dollars pour cette ceinture. »

Il avait soulevé le chemisier de Margie, dans son dos, et glissé sa main dessous. Il crut étouffer de bonheur en touchant la peau tiède et lisse. Sans hâte, il dégrafa le soutien-gorge, puis sa main contourna le buste, sous le corsage, et il put peloter à loisir les gros seins nus et moelleux dont les pointes avaient démesurément grossi. Pour dissimuler du mieux qu'elle pouvait ce qu'il lui faisait, l'institutrice avait posé les coudes sur la table et se penchait en avant.

« Willie m'a dit que vous aimiez bien qu'on vous tripote les nichons. On dirait qu'ils réagissent, en effet. »

Il n'arrêtait pas de lui pincer les mamelons, passant de l'un à l'autre ; sa main courait sous le corsage comme une grosse souris, soulevant l'étoffe ; les seins devenaient brûlants, tout moites d'une fine sueur dont l'odeur parvenait par bouffées aux narines dilatées de Sigmund.

« J'ai toujours eu un faible pour les gros nichons et les gros culs. Vous êtes parfaite, pour moi. On a exactement les mêmes goûts, Willie-les-grandes-mains et moi.

— Je vous en prie, faisons sortir les enfants.

— Encore un moment. D'abord, vous allez vous lever, mais vous resterez debout derrière le bureau, les jambes de chaque côté de votre chaise. Vous vous pencherez sur la table, vous ferez semblant de fouiller dans votre fichier, comme si vous cherchiez quelque chose. »

Réalisant ce que cette position permettrait à Sigmund, Margie eut un long frisson. Elle lui adressa un regard suppliant.

« Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Je vais chercher, moi aussi, gloussa le bossu. Mais pas dans le fichier. »

Elle le dévisagea stupidement.

« Je veux vous toucher le cul, lui lâcha-t-il brutalement. C'est mon rêve. Toucher le cul d'une institutrice en pleine classe, pendant que les élèves font leurs devoirs. Levez-vous. Continuez à parler à voix haute, faites comme si vous me racontiez vos malheurs. Les institutrices aiment bien se plaindre. Elles sont mal payées. Les élèves sont des cancre, etc. Dites n'importe quoi.

— Il faut que je prépare ma leçon de demain, vous permettez,

chevrota-t-elle. Mais où ai-je mis cette fiche ? »

Ses fesses étaient soulevées au-dessus de la chaise. Sigmund lui posa la main en plein milieu, dans le sillon fessier, ses doigts enfoncèrent la robe entre les cuisses, il tâta le renflement épais de la vulve, par en dessous.

L'institutrice fouillait frénétiquement dans son fichier.

« Mais où est-elle donc ? Il me la faut absolument. »

Elle eut un hoquet quand le bossu releva sa robe. Elle resta immobile, comme pétrifiée. Il coinça la robe sous la ceinture et lui caressa les fesses.

« Ces enfants me rendront folles... ils sont si dissipés... ils n'arrêtent pas de bavarder », bredouilla Margie.

Elle farfouillait dans son fichier.

« Il faut sans cesse les punir ! cria-t-elle d'une voix stridente. Ils n'ont aucun respect pour moi ! »

Sigmund venait de lui baisser la culotte, dénudant son gros cul jouflu. Il explorait le sillon de ses fesses.

« Oh, mon Dieu », cria-t-elle, quand les doigts effleurèrent les pourtours de l'anus.

Intrigués, les enfants levèrent la tête. En croisant le regard halluciné de Margie, ils s'empressèrent de la baisser.

« Cette fiche... cette fiche ! » bégayait Margie, pendant que l'index du bossu descendait, fouillait ses poils, s'immisçait entre les lèvres de la vulve que la position distendait. Elle ferma les yeux. Le doigt tâtonnait. Puis, lentement, l'écarquillant, il trouva l'orifice du vagin et s'enfonça. Les bras de Margie se raidirent, elle creusa les reins comme une chienne qui s'offre. Le doigt toucha le fond ; le pouce, replié, lui chatouillait l'anus.

« Non, vous n'allez pas, chuchota-t-elle, quand même pas...

— Pourquoi ? Il ne vous met jamais les doigts dans le cul, Harry ? Willie le faisait certainement, lui, c'est un adepte du troufignon, comme moi. Ne serrez donc pas les fesses, ouvrez-ça.

— Vous me faites mal.

— Mais non, ouvrez donc. »

Après une brève résistance, le pouce força le sphincter qui céda d'un coup, et s'enfonça en elle. Ce fut comme si elle recevait un coup de poing dans le plexus solaire. Harry était une force de la nature, il pouvait la baiser pendant des heures, il était infatigable, mais il ne lui faisait jamais ce genre de cochonneries. Le pouce frétillait dans son anus ; elle sentit son cul s'étoiler ; avide, elle aspirait le doigt au fond d'elle. Depuis Willie-les-grandes-mains, personne ne s'était plus occupé de cette partie de sa personne.

« Tenez, lui dit à voix haute Sigmund, regardez donc ce catalogue de lingerie spéciale. » (Il la pinça doucement, un doigt dans chaque trou.)

Hagarde, elle baissa les yeux sur le magazine qu'il ouvrait devant elle. C'était une publication pornographique. Des filles en train de se faire enculer par des nègres. Sur une photo, il y avait même un chien. Willie lui avait déjà montré des horreurs pareilles, autrefois. Elle se mit à tourner les pages, fébrilement, s'attardant sur une photo, de temps en temps. Le bossu avait retiré ses doigts de ses orifices, il fouillait délicatement entre les lèvres baveuses du con, lui titillait le clitoris. Harry ne la branlait jamais. Elle eut un frisson de pur bonheur quand ce salopard de bossu s'empara de son clito et commença à le cajoler. Ses yeux dévoraient une photo particulièrement obscène. Une femme entre deux hommes. On voyait tout. Absolument tout.

« Elle vous plaît, cette photo, hein ? Il a une grosse bite, le monsieur. Vous verrez la mienne, tout à l'heure. Vous allez bien me la sucer, hein, douce Margie ?

— Vous ne direz rien à Harry, vous me le jurez ? »

Des doigts, Sigmund écarquilla la corolle du vagin ; elle était drôlement ouverte. Forcément, avec l'engin que devait se payer le cher Harry. En revanche, le trou du cul était plutôt étroit. Le cher Harry était un orthodoxe, il ne mangeait pas de ce pain-là. Il taquina l'anus étoilé, qui cette fois, n'opposa pas la moindre résistance. La dame y prenait goût.

« Une anale, lui avait confié Willie. Une vraie bête quand on s'occupe de son trou du cul. »

« Les enfants, chuchota Margie d'une voix alarmée. Permettez-moi de les faire partir. Je suis très mauvaise comédienne. Ils vont finir par se douter de quelque chose. Je vous en supplie, monsieur

Sigmund. On sera plus tranquilles, vous pourrez faire tout ce que vous voudrez. »

VIII LE VILAIN ÉLÈVE OBLIGE LA MAÎTRESSE À FAIRE DES CHOSES DÉGOÛTANTES

Sans attendre l'autorisation de Sigmund, l'institutrice s'adressa aux quatre punis :

« C'est bon, Julius et tous les autres ! À titre exceptionnel, je veux bien lever votre punition. Rangez vos affaires et rentrez chez vous ! »

Peu habitués à une telle mansuétude, les quatre cancre se levèrent lentement. Était-ce là tout l'effet des pouvoirs spéciaux du bossu ? Sigmund croisa le regard de la petite Marylinn. La gamine était visiblement déçue. Il la rassura d'un clin d'œil et nasilla :

« Supprimer leur punition, chère madame ? Vous n'y songez pas ! Vous allez retourner au jardin, petits coquins, et ramasser tous les papiers qui traînent. Quand vous aurez fini, vous désherbez l'allée. Je viendrai moi-même vérifier que le travail est bien fait. Compris ?

— Oui, m'sieur, répondit espièglement la petite fille.

— Et toi, Marylinn, n'en profite pas pour faire pipi devant ces lascars, hein ? Tu sais que la maîtresse n'aime pas ça ! »

Avec des rires étouffés, la fillette et ses trois compagnons se ruèrent dehors.

« Mais, s'étonna Maggie, vous leur avez parlé comme si vous les connaissiez !

— Nous avons lié connaissance, en effet, pendant qu'ils ramassaient du bois mort. Des enfants à l'esprit très mûr, pour leur âge. J'ai eu beaucoup de mal à leur faire admettre que je disposais de pouvoirs spéciaux ! »

Les yeux de Margie s'arrondirent. Le bossu tira le rideau devant la fenêtre qui donnait sur le jardin.

« Quels pouvoirs spéciaux ? voulut-elle savoir.

— Eh bien, ma chère, que je pouvais m'emparer de la volonté

des gens. Et tout particulièrement de celle des femmes. Et les contraindre à faire tout ce que je veux sans qu'elles puissent me résister.

— Comment voulez-vous qu'ils avalent des sornettes pareilles ?

— Des sornettes ? N'est-ce pas la vérité ? »

De retour sur l'estrade, Sigmund se planta devant l'institutrice. Il la prit par le coude, et la tira à lui. Elle se leva mollement. Il la fit s'appuyer des fesses contre le bureau, puis commença à déboutonner sa robe, sous le cou.

« Qu'est-ce que vous faites ?

— Vous le voyez, ma chère, j'exerce mes pouvoirs spéciaux. Je vous oblige à faire tout ce que je veux. »

Il lui ouvrit la robe jusqu'au nombril, les boutons ne descendaient pas plus loin ; à partir de la taille, la jupe plissée s'évasait sur les hanches, pour dissimuler les rondeurs exagérées de Margie. Elle ricana méchamment en le regardant écarter les pans de l'étoffe sur son buste.

« C'est par le chantage, que vous m'y obligez. Par un odieux chantage ! »

Un gros sein pâle légèrement veiné de bleu, couronné de rose, s'échappa, puis le second.

Il enfonça ses doigts dans la chair élastique ; les aréoles se déplissèrent comme des corolles de fleur.

« J'ai toujours eu un faible pour les gros seins un peu mous ! C'est pas esthétique, mais c'est si agréable à tripoter.

— Ils ne sont pas si mous, protesta Margie, vexée. Mais qu'est-ce que vous faites ?

— Tu le vois, poupée, je me mets en tenue ! J'aime pas avoir les jambes embarrassées quand je bourre une dame. Et je n'ai qu'un seul pantalon, faudrait pas le tacher ! »

Il retira ses fines chaussures pointues de danseur mondain et les posa sur le bureau de la maîtresse. Puis il fit descendre son pantalon. Il ne portait pas de caleçon dessous. Les yeux curieux de Margie

descendirent vers son entrecuisse. Ses cils battirent quand elle constata les dimensions inattendues de l'outil du nabot. Entre deux grêles cuisses poilues pendait une lourde banane de chair brune et le scrotum qui la supportait, comme un coussin velu, avait la taille d'un gros pamplemousse. La disproportion entre l'importance de la bite et des couilles et la maigreur des cuisses avait quelque chose de monstrueux.

« Tu vois, là aussi, je suis bossu », ricana le bossu, en saisissant sa bite qu'il pointa vers elle.

Le tuyau de chair était en voie d'érection. Entre le pouce et l'index, il comprima le prépuce, dénudant un gros gland rosâtre.

« On va bien s'amuser, chuchota-t-il. Tu vas pouvoir me la sucer. Et je vais te la mettre partout, devant et derrière. Ce sera comme au temps de Willie-les-grandes-mains. Tu vas te régaler, coquine ! »

Margie tenta de se draper dans les lambeaux de sa dignité. Elle imprima un pli méprisant à sa bouche.

« Dépêchez-vous de faire ce que vous avez à faire. Et épargnez-moi vos commentaires stupides.

— Tu veux rire, poupée ! Les commentaires, c'est le meilleur. Dis-toi que tu vas en prendre plein ton gros cul, que tu vas mouiller comme une bête ! »

Tout en parlant, Sigmund, qui lui avait empoigné les seins, leur distribuait des coups de langues agiles et véloce, purléchant leurs pointes roses, bavant sur les veines bleues qu'on voyait par transparence, couvrant de baisers les innombrables taches de rousseur qui étoilaient la peau nacrée. Margie subissait ces caresses, le souffle court. Ce salopard connaissait ses points faibles ; Willie l'avait bien renseigné.

« Et pense, grosse gourmande, que ce soir, le cher Harry va encore t'en mettre un coup. Ce sera le bouquet final ! Tu seras encore toute baveuse de ce qu'on va faire maintenant ! »

Haletante, Margie se laissa aller en arrière. Allait-il la baiser là, debout, elle à demi assise ? Elle sentit qu'il soulevait sa robe ; sa vulve s'ouvrit onctueusement. Puis elle tressaillit de surprise. Au lieu d'abaisser sa culotte, voilà qu'il la lui remontait !

« Mais, je croyais que...

— Bien sûr, bien sûr, que je veux que tu me le montres, ton gros con poilu ! Ne crains rien, ma poupée. Je vais m'en occuper, de ta cramouille. Seulement, faut pas gâcher la marchandise. On va se faire des souvenirs pour plus tard, toi et moi, d'accord ? On va faire ça dans les règles de l'art. Tu sais à quoi on va jouer ? »

Elle fit non de la tête, vaguement inquiète.

« T'es une maîtresse d'école, non ? Eh bien moi, je suis un vilain élève. On fera comme si tu m'avais puni, comme si tu m'avais gardé après la classe pour faire des lignes, comme Julius et compagnie ? D'accord ? »

Les joues marquées de deux taches écarlates, elle attendit la suite. Pudiquement, Sigmund lui referma sa robe, cachant ses seins.

« Moi, poursuivit-il, les yeux dans le vague, comme s'il contemplait dans sa mémoire un lointain souvenir d'enfance, je vais m'asseoir à ce pupitre, au premier rang (il gloussa). Je serai aux premières loges, quoi. Et toi, tu vas te mettre derrière ton bureau. Pendant que je ferai mes lignes, tu corrigeras tes cahiers. Cette occupation va tellement t'absorber que tu oublieras ma présence ? Compris ?

— Compris », chuchota l'institutrice.

Très digne, elle s'installa sur sa chaise. Sigmund grimaça de satisfaction. Willie n'avait pas menti. C'était vraiment une cérébrale.

« Tu devines la suite ? »

Elle fit non de la tête, mais il sut qu'elle mentait. Elle savait très bien ce qui allait se passer.

« En corrigeant ses cahiers, la maîtresse écarte les cuisses. Elle a oublié qu'il y a un élève en face. Elle les écarte de plus en plus, et peut-être même qu'elle se gratte, si tu vois ce que je veux dire. Elle se croit seule, quoi ! Elle a des idées malsaines, elle pense à Harry, à ce vieux Willie. Elle se tripote, tu piges ? »

Elle fit oui du menton, sans le regarder, et ouvrit un cahier devant elle. La bite raide et décalottée, Sigmund gagna le pupitre le plus proche. Il s'installa en face du bureau magistral, juste dans l'axe des cuisses de l'institutrice dont la robe descendait au ras des genoux.

Ces genoux étaient joints. Sous son cul nu, Sigmund sentit le bois verni du banc. Il serra les fesses pour comprimer ses couilles et sa bite se releva, le gland s'échappa au-dehors. Voluptueusement, il le frôla du bout des doigts. La pine se cambra, frappa le dessous du pupitre. Il coucha son buste sur le plan incliné. Il entendait grincer la plume de cette garce.

Comme la valise, son couvercle dressé à la verticale, était toujours sur le bureau, il ne pouvait plus voir son visage. Seuls ses cheveux dépassaient. Elle non plus ne pouvait plus le voir. Il fut ravi de constater qu'elle ne se hâtait pas. Que se passait-il dans sa tête ? Le silence était presque parfait. Dans l'enclos, derrière l'école, ils entendaient les voix des quatre cancre. Ils se poursuivaient en riant, s'exclamaient, profitaient de cette bizarre récréation. Sans doute, se demandaient-ils ce qui se passait derrière les rideaux tirés de la fenêtre.

Soudain, imperceptiblement, les jambes de l'institutrice bougèrent. Un pied se déplaça latéralement. Sigmund entrevit un peu de chair blanche, entre les genoux. Ce fut très bref. La femme referma aussitôt les jambes. Elle soupira bruyamment, prit un autre cahier. L'attente faisait trembler le bossu, sa gorge se serrait. Soudain, sa voix s'éleva, étrangement puérile.

« Quand j'étais petit, en classe, je pouvais regarder les jambes de la maîtresse pendant des heures. Je suis sûr qu'elle s'en rendait compte. À cause de ma petite taille, j'avais une vue directe. Il m'arrivait très souvent d'entrevoir sa culotte. Elle ne pouvait pas l'ignorer, j'étais toujours affalé sur mon banc, à l'affût, comme maintenant. »

Avec lenteur, les genoux de Margie se séparèrent à nouveau. Une vallée pâle s'ouvrit entre les cuisses. Fasciné, Sigmund regarda s'agrandir la brèche.

« Elle se moquait sans arrêt de moi, la garce. Elle était mauvaise comme une peste, mais je suis sûr qu'elle faisait exprès de me montrer son cul. »

Il ricana avec une sorte de désespoir.

« Ça devait la faire mouiller.

— Vous avez vraiment l'esprit mal placé », dit Margie, d'une voix lourde de mépris.

Mais voilà qu'elle s'avavançait sur sa chaise et qu'elle ouvrait si largement le compas de ses cuisses qu'il put voir le triangle bombé de sa culotte. Elle resta ainsi, immobile. Sigmund, couché sur le banc, se branlait doucement, les yeux fixés sur l'empiècement. C'était une culotte rose pâle, très sage. Une auréole sombre s'évasait à la base du triangle, au contact du vagin. La salope mouillait. Comme machinalement, elle se mit à refermer et à rouvrir, très lentement, ses larges cuisses pâles. Chaque fois qu'elle les ouvrait, elle avançait le bas-ventre, et comme la culotte était coincée sous ses fesses, l'empiècement se tendait, adhérant au sexe. La tache sombre s'agrandissait, le nylon s'enfonçait dans la fente, des mèches des poils surgissaient sur les côtés.

« On ne bouge plus », chuchota soudain Sigmund, d'une voix crispée.

Quelques années auparavant, invité par un accessoiriste de ses amis, au théâtre de la ville, il avait assisté, des coulisses, à une répétition. Il avait vu les acteurs se soumettre aux injonctions du metteur en scène. D'instinct, il retrouva les intonations impératives et impersonnelles qui avaient plié comme des pantins les acteurs aux desiderata du meneur de jeu. Cela l'avait impressionné de voir avec quelle docilité, les acteurs et surtout les actrices se pliaient aux ordres les plus saugrenus de leur tyran.

« Éléonore, en disant ça, tu te touches l'oreille. Tu te la tires un peu, tu saisis ? Machinalement. »

Et l'autre cruche obéissait, elle reprenait sa réplique, se pinçait l'oreille. Bon Dieu, avait pensé Sigmund, si ça pouvait être pareil dans la vie, qu'est-ce qu'on s'en paierait !

« On vient juste au bord de la chaise. On avance et on écarte encore plus. Faut que ça rentre dans ta fente, le tissu. »

L'actrice obéit. Il vit ses fesses ramper sur la chaise, le triangle frontal de la culotte, happé, pénétra dans le sillon vertical de la vulve, les bourrelets velus des grandes lèvres s'écartèrent sous la pression de l'étoffe rose. La culotte était si tendue qu'on voyait les poils à travers le nylon. Margie avait pris la position du grand écart ; les tendons qui rattachaient ses cuisses au bassin étaient tendus, et les coussins aplatis des fesses dépassaient du siège, s'affaissant un peu. La partie de la culotte qui cachait l'anus dépassa à son tour. Cette chienne n'aurait pas pu s'avancer davantage sans tomber de sa chaise.

« Maintenant, dit Sigmund, de la même voix impersonnelle, Margie va se gratter. Sa culotte la démange, elle va se gratter le bonbon, compris ?

— Compris. »

Il vit la main descendre sous la table. Elle se posa à plat, la paume sur l'intérieur d'une cuisse, près du genou. Elle se frotta là, machinalement, puis remonta, retroussant la robe.

Sigmund empoigna férocement sa bite. La main arrivait en haut, l'index au doigt laqué de rouge se tendit, l'ongle, négligemment, gratta le bord d'une grande lèvre, entre les poils. Cela fit un léger crissement qu'il perçut distinctement dans le silence absolu qui régnait maintenant dans la salle.

Il retint son souffle. Le bout du doigt avait disparu sous le slip. Il s'affairait entre les lèvres qu'il pouvait voir s'écarter lentement. Une bouffée de sang lui enflamma le visage quand le doigt remonta vers le haut de la fente. Un profond soupir s'échappa de derrière la valise. Le doigt se replia, s'enfonça un peu, l'articulation souleva le slip, puis cela se mit monter et descendre, paresseusement. La garce se faisait du bien ! Elle ne trichait pas. Il put voir s'élargir la tache foncée au bas du triangle de tissu rose. La frustration lui dessécha la bouche. Il fallait absolument qu'il voie ce que cachait le slip. Il ne pouvait pas attendre un instant de plus.

« Le petit Sigmund a des pouvoirs magiques, chuchota-t-il d'une voix passionnée. Cette maudite culotte va disparaître. Le petit Sigmund va voir le con de la maîtresse. Elle va le lui montrer, à lui tout seul, et tous les autres élèves n'en sauront rien. Ce sera leur secret à tous les deux. »

Le doigt replié s'était arrêté.

« Surtout, pensa Sigmund, qu'elle ne parle pas, qu'elle ne dise pas un mot, ça briserait le charme. »

Avec un soupir de satisfaction, il vit les cuisses se refermer. Il ferma les yeux, pour avoir la surprise. Il ne voulait pas la voir se déculotter. Il fallait que ça se passe comme dans un rêve. Soudain, il rouvrirait les yeux, et la culotte se serait volatilisée. Le raclement des pieds de la chaise sur l'estrade le tira de sa transe. Que faisait-elle ? Les hauts talons martelèrent l'estrade. Contrarié, il ouvrit les yeux. À quoi jouait-elle ? Elle se dirigeait vers un grand placard, au fond de la salle. Son large dos, sa nuque au chignon strict, c'est tout ce qu'il

pouvait voir. La porte du placard s'ouvrit, elle s'avança dedans, disparaissant un instant à sa vue. Que fabriquait-elle ? Elle fouilla bruyamment parmi des objets ; il aperçut en vrac des boîtes de craie empilées, un globe terrestre, des cartes de géographie enroulées, un oiseau empaillé.

Quand elle émergea de derrière le panneau rabattu, elle tenait une grosse éponge à la main. Il eut un coup au cœur en voyant l'expression un peu folle de son visage. L'ignorant ostensiblement, elle effaça le tableau. Puis la craie grinça. « Leçon d'anatomie », écrivait-elle. Puis, en dessous, en lettres plus petites « Les mammifères supérieurs. » Et en caractères encore plus petits « Les organes de reproduction. »

Elle resta un instant immobile, lisant ce qu'elle venait d'écrire. Puis, lui tournant toujours le dos, elle regagna sa place. Il fallut bien qu'elle se retourne, quand même, pour s'asseoir. Elle eut beau baisser la tête, il aperçut alors son visage. Elle était rouge comme une tomate ; un tremblement spasmodique crispait sa bouche, comme si elle tentait vainement de dominer une crise de fou rire. Vite, elle se rassit, se cachant derrière le couvercle de la valise.

« À quoi joue-t-elle ? » se demandait Sigmund.

Il n'eut guère le loisir d'épiloguer. À peine assise, elle rouvrait ses cuisses avec impatience. Il gémit de bonheur. La salope s'était sournoisement déculottée dans son placard, sans qu'il s'en aperçoive. Tremblant d'extase, tout près de s'évanouir, il contempla la merveille des merveilles, la grande fleur sale et baveuse de la féminité qui bâillait, rose et gluante, dans la forêt des poils humides. Margie rampa du cul pour venir se poser tout au bord de la chaise, et les tendons des cuisses se dessinèrent tandis que le calice se développait, expulsant tous ses replis.

« Le trou du cul, implora Sigmund, le trou du cul aussi ! »

Elle s'avança encore et remonta une jambe, posa un pied sur le barreau transversal de sa chaise. L'étoile noire de l'anus se déplia dans le creux des fesses.

« Pousse, pousse un peu ! » supplia Sigmund.

Les bourrelets velus de la vulve s'ovalisèrent, la chair rose du dedans se gonfla. Lentement, comme s'il était en train de germer, le clitoris émergea des muqueuses. Plus bas, la caverne rose du vagin se déploya, révélant la pulpe granulée et pourpre qui tapissait l'intérieur

du tunnel. Et plus bas encore, le sombre orifice des plaisirs interdits, dépliant son auréole brune, commença à se retourner au-dehors, comme un doigt de gant.

« Elle ne doit rien dire, surtout, gémit Sigmund. Elle ne doit pas prononcer un seul mot. Elle se contente de montrer ses organes de reproduction au petit Sigmund, à lui seul. »

N'y tenant plus, il se laissa glisser entre le banc et le pupitre. Comme un crabe, il se faufila sous le bureau. L'odeur pisseuse du con l'enveloppa. Il vit frémir les cuisses de la femme.

« Le vilain élève va ramasser quelque chose sous la table, murmura Sigmund. Le vilain élève va en profiter pour regarder sous la robe de la maîtresse. Peut-être même qu'il va lui toucher son gros pipi, et elle ne pourra pas l'en empêcher, parce qu'il a des pouvoirs magiques. »

Il posa une main tremblante sur la chair du mollet. Approcha son visage de l'entrecuisse. Rampa sur les genoux. Au creux du calice de chair lilas, les petites lèvres roses se décollèrent, une goutte de liquide séreux se détacha du vagin et tomba sur une touffe de poils. Sous le con, les mèches, empoissées, se hérissaient, formant une barbiche ornée de filaments.

« Je veux entendre tourner les pages du catalogue, ordonna le bossu, je veux savoir qu'elle regarde les images cochonnes, pendant que le petit Sigmund regarde son con ! »

Un bruit de papier froissé lui apprit qu'elle obéissait. Elle tourna plusieurs pages, très vite. Puis s'arrêta. L'image qu'elle contemplait produisit un afflux soudain de sang dans les régions basses de son corps. Le clitoris, congestionné par l'excitation, pointa son nez sous celui de Sigmund.

« Sigmund va lui toucher ses trucs », murmura-t-il.

Un gémissement sourd lui répondit. Comme s'il ramassait un petit pois, il saisit avec délicatesse le clito cramoisi.

« Ah... ah...

— On ne dit rien. »

Il comprima la fève élastique et tiède ; des frémissements accueillirent ses caresses ; par spasmes, le vagin s'écarquillait ; les

frissons de l'organe remontèrent dans ses doigts, comme un courant électrique. Il s'énerva, renonça à finasser, il se mit à branler le clito en l'étirant et l'aplatissant, comme font les filles quand elles sont pressées de jouir. Un râle tremblant s'envola dans le silence de la salle. Des deux mains, il pataugea dans les chairs mouillées et chaudes, il fouillait, farfouillait, tripotait. Puis il tira la langue et se mit à laper la fente, de bas en haut, la nettoyant.

« Oh oui... oh oui... »

Il aspira le clito, puis les petites lèvres, faisant ventouse avec sa bouche, comme s'il voulait vider un fruit de sa pulpe. Sa langue fouillait dans les trois pétales de chair, les deux lamelles des nymphes et la tige plus dure du clito. Il sentit une main se poser sur sa nuque, elle avança le bassin, se colla à lui, lui empoissant les joues, le chatouillant de ses poils. Elle se démenait en ahanant, le jus coulait dans la bouche de Sigmund. Il tâtonna à l'aveuglette entre ses fesses, trouva l'anus, enfila un doigt dedans. Elle remonta l'autre genou pour qu'il ait ses aises. Il retira le doigt, lui lécha l'anus, le goût était différent plus âcre, un peu soufré. Dans un sursaut de volonté, il se décolla, plantant ses ongles dans les cuisses de Margie.

« Maintenant, dit-il, fini la rigolade ! On va passer aux choses sérieuses. Sigmund va te bourrer, grosse truie. Sors de là-dessous, va te mettre en position ! »

À quatre pattes, il sortit de sous la table et passa sur l'estrade, devant le tableau. Elle l'avait précédé. Debout, elle troussait sa robe.

« Comment ? l'interrogea-t-elle. Qu'est-ce que je dois...

— Ici, ordonna le bossu. Debout. les fesses appuyées sur le bureau, et montre bien tout ça ! »

Elle s'exécuta, écarta les cuisses, plia les genoux, s'ouvrit. Sigmund, la bite à la main, s'avança. Mais elle eut beau fléchir davantage les genoux et lui se dresser sur la pointe des pieds, il était encore trop petit. Son gland patinait entre les poils des fesses, hésitant entre le vagin et l'anus.

« Le petit banc, monsieur Sigmund, le petit banc, là », suggéra Margie.

Il y avait en effet un petit banc au pied du tableau, pour permettre aux élèves trop petits de pouvoir y écrire à la craie. Sigmund l'attira du pied, le plaça devant l'institutrice et se jucha

dessus. Cette fois, il était à la bonne hauteur. Pendant qu'elle ouvrait son vagin des deux mains et avançait le bassin vers lui, il empoigna sa queue et l'abassa à l'horizontale. Il visa l'orifice pourpre et s'y logea. Il resta ainsi, emmanché par le gland. Il posa ses mains sur les fesses nues de la femme. Voluptueusement, il les pétrissait en donnant des petits coups de queue pour faire coulisser son gland dans l'ouverture chaude du con.

« Prête ? demanda-t-il. On y va ? »

Il la dévisagea. Elle eut un curieux sourire et fit oui de la tête. Ils baissèrent les yeux, regardèrent la région poilue où leurs corps se rejoignaient.

« On l'enfonce ? demanda encore Sigmund.

— Oui.

— Dites-le.

— On l'enfonce, monsieur Sigmund.

— On l'enfonce comment ? D'un coup ou doucement ? »

Elle le regarda d'un air perplexe. Puis elle réfléchit sérieusement à la question.

« Doucement, très doucement.

— Pour bien la sentir glisser, hein ? » fit Sigmund.

Elle acquiesça à plusieurs reprises, sans quitter des yeux le tuyau brun de la bite qui s'enfourrait avec une infinie lenteur dans son con.

« C'est assez lent comme ça ? Tu la sens bien ?

— Oui, oh oui. Je la sens bien ! »

Elle posa timidement ses deux mains sur la bosse de Sigmund.

« Toucher la bosse d'un bossu, ça porte bonheur », ricana Sigmund, en lui logeant toute sa bite au fond du vagin.

Elle eut un petit rire stupide et se trémoussa contre lui.

« Voilà, c'est ça, approuva Sigmund. Frotte ton con de bas en

haut, branle-toi avec ma bite comme si c'était un gode.

— Vraiment ? C'est ce que vous voulez ? Je peux ? »

Elle se déchaîna, se frottant furieusement le clito sur les poils pubiens de Sigmund.

« Oh là là, est-ce que je peux, en même temps, avec les doigts ? Harry ne veut jamais.

— Vas-y, salope, vas-y, pas besoin de se gêner avec moi. Fais tout ce que tu veux !

— Ça, haleta Margie, ça, en même temps, vous comprenez ? »

Elle inclina le bassin pour absorber entièrement sa bite au fond du vagin et décolla le haut de sa vulve pour libérer le clito. Se trémoussant toujours pour faire bouger la bite en elle, elle commença à se masturber.

« C'est meilleur, hein, comme ça ? approuva Sigmund. C'est meilleur qu'avec le bûcheron ?

— C'est différent.

— Tu veux que je te le tripote, moi, ton gros clito, en te donnant des coups de bite ?

— Oh oui, si c'est vous qui le faites, c'est mieux. J'osais pas vous le demander. Pincez-le très fort, n'ayez pas peur, faites-moi mal ! »

Il lui attrapa le clito et le pinça de toutes ses forces. Elle glapit d'une voix affolée. Son vagin s'évasa à un tel point qu'une partie des couilles y pénétra. Il la tritura, la griffa. Elle sanglotait en le frappant sur les épaules de ses poings.

« Oh, monsieur Sigmund. Oh, vilain, vilain garçon ! C'est mal, c'est très mal ce que vous faites.

— Mais c'est bon, hein ?

— C'est mal, si j'osais, cependant... mais je n'ose pas.

— Par-derrière, peut-être, en même temps ? suggéra Sigmund, en lui effleurant l'entrefesse d'un doigt recourbé.

— Oh, ce serait trop mal. Non, il ne faut pas. »

Il lui enfonça l'index au fond du cul. Aussitôt, elle s'affaissa contre lui, inerte, et se mit à baver sur sa joue.

« La vilaine Marge, balbutia-t-elle, la vilaine Marge fait des choses sales. Et son petit mari n'en sait rien. Oh, c'est mal. Il n'y a que trois semaines qu'ils sont mariés.

— C'est aussi bien qu'avec Willie-les-grandes-mains ? », se renseigna le bossu, qui, comme tous les hommes, avait son amour propre.

La réponse de Margie eut un accent de sincérité qui le fit frémir d'orgueil.

« Oh, c'est pire. C'est bien pire ! Vous, vous êtes vraiment vicieux, cela n'a rien à voir. Vous n'avez pas besoin de me faire boire.

— C'est mes pouvoirs magiques », gloussa le bossu, en lui logeant un deuxième doigt dans le cul.

Margie ne se gênait plus avec lui. Elle avait perdu tout contact avec la réalité, toute pudeur, tout respect humain. Elle riait, elle bégayait, elle bavait.

« On envoie la sauce ? lui demanda Sigmund.

— Oh oui, monsieur Sigmund, approuva-t-elle, envoyez la sauce ! »

Il était temps, Sigmund n'aurait pas tenu une seconde de plus. Il lâcha tout. Une longue décharge, une épouvantable giclée qui partit de la nuque, descendit dans la moelle épinière, lui embrasa les reins. Il en suffoqua, c'était rare que ce soit aussi fort.

« Houlà... mais...

— Eh oui, j'avais les couilles vraiment pleines, faut croire », s'excusa-t-il piteusement.

Il affectait toujours la même fausse modestie quand les femmes s'étonnaient qu'un si petit homme pût contenir tant de sève.

« Je suis comme les chameaux, plaisantait-il, j'ai une réserve dans ma bosse.

— Mon Dieu, fit Margie, comme ça coulait le long de ses cuisses. Je vais en mettre partout. »

Ça lui empoissait les jambes. Quand il se retira enfin, elle n'eut que la force de se laisser choir sur sa chaise, et elle resta ainsi, relevant sa robe, regardant l'offrande de Sigmund dégorger de son vagin. Cela fournit à l'esprit inventif du bossu le prétexte d'un nouveau jeu. À l'aide de l'éponge qui servait à essuyer le tableau, il entreprit de faire la toilette intime de l'institutrice.

« Le petit Sigmund nettoie la maîtresse, bredouilla-t-il. La vilaine maîtresse ! »

Et de l'éponge il barbouillait le con et le ventre de Margie, avec le sperme, vigoureusement, en sifflotant joyeusement entre ses dents.

IX ROSAMOND MONTRE AU PASTEUR COMME ON L'A BIEN RASÉE

En sortant de chez le coiffeur, après son altercation, le pasteur Bergman avait éprouvé une inexplicable sensation de vide. Il n'y prêta pas trop d'attention, sur le moment, mettant ce malaise indéfinissable sur le compte de l'accès de colère qu'il venait d'avoir. Qu'une fille aussi jolie que Darling ait pu se prêter aux sales caresses d'un personnage aussi antipathique que Schmielke, ça le dépassait, Bergman ! Et pourtant, quelque chose lui disait que le voyou n'avait pas menti. Il fallait vraiment que la petite hypocrite ait le diable au corps !

Et si elle avait le diable au corps, n'était-ce pas son rôle, à lui d'intervenir ?

« Il faut absolument que je m'occupe de cette jeune idiote, se dit le pasteur ; sinon, elle va tourner vraiment mal. »

La décision prise, il se sentit aussitôt beaucoup plus serein, et ce fut donc le cœur en paix qu'il partit faire comme chaque jour la tournée de ses ouailles.

En fin de matinée, comme il sortait de chez une vieille dame riche à qui il allait porter régulièrement la bonne parole, sa bizarre impression de vide lui revint. Au volant de sa vieille Chevrolet, il s'apprêtait à démarrer. Soudain, son sang se glaça dans ses veines. Son calepin ! Son précieux calepin ! L'agenda sur lequel il notait tous ses rendez-vous et ses pensées les plus intimes ! Il n'en sentait plus le poids, sur sa poitrine, dans la poche intérieure de sa redingote. Il se tâta fébrilement pour s'en assurer et se frappa furieusement le front. Il s'en souvenait, maintenant, il l'avait sorti chez Robinson, en attendant que ce dernier lui rende la monnaie, pour vérifier l'heure de son premier rendez-vous. C'est à ce moment que la colère l'avait enflammé en entendant Schmielke et ce stupide paysan faire leurs grossières plaisanteries sur Darling. Le sang lui était monté à la tête, il avait foncé hors de la boutique, oubliant sa monnaie et le précieux calepin.

Pourvu que ce fouinard de Robinson n'ait pas fourré son vilain nez dedans. Bergman écrivait là des choses si confidentielles !

Dix minutes plus tard, ayant brûlé deux feux rouges, il était de retour devant la boutique du coiffeur. Avec dépit, il constata que le rideau était tiré. Sans perdre un instant, il se rua dans le couloir de

l'immeuble. Il s'apprêtait à frapper du poing sur la porte de l'appartement de Robinson qui se trouvait juste derrière la boutique quand il perçut un bruit étrange, à travers le panneau. Un cri étouffé, un cri très bizarre, une sorte de gémissement, de plainte énervée. Et la voix était indubitablement féminine !

Presque aussitôt, cette plainte fut suivie d'éclats de rire masculins. Après quoi, la voix féminine supplia, tandis que les rires redoublaient. Puis il y eut, très distinctement, le bruit d'une gifle, suivie d'un sanglot féminin. Et le silence revint, à peine troublé par un sourd remue-ménage, comme si, pensa soudain Bergman, quelqu'un se débattait.

Sans réfléchir, il abaissa la main qu'il avait levée pour frapper et la posa sur la poignée. La porte n'était pas fermée à clef. Il entra furtivement dans le couloir et la referma sans bruit derrière lui. Au fond de l'appartement, du côté de la boutique, des voix d'hommes murmuraient, puis il y eut à nouveau un gémissement féminin. Et, très distinctement, une voix d'homme, haletante, prononça ces mots surprenants :

« Mais tenez-lui donc les jambes ! Comment voulez-vous que j'y arrive, si elle se débat comme ça ? »

De gros rires lui répondirent. Profitant de ce bruit qui masquait celui de ses pas, Bergman remonta le couloir et poussa la porte du fond. Le silence était revenu. Dans l'arrière-boutique, assise dans un fauteuil, une jeune femme tenait un écouteur de téléphone à la main et dévisageait curieusement l'intrus. Le pasteur la reconnut immédiatement. C'était Betty Perkins, la secrétaire particulière (très particulière, d'après certains racontars) de l'avocat Mac Manus. Une rousse superbe, insolente, toujours court vêtue, qui s'asseyait au premier rang, au temple, pendant qu'il faisait son sermon, et qui bâillait poliment en exhibant généreusement ses cuisses. Des bigotes s'étaient plaintes à Bergman de l'attitude de la jeune femme, qu'elles jugeaient scandaleuse.

« La maison du Seigneur est ouverte à tout le monde ! Même aux pécheresses. Surtout aux pécheresses ! Plus que toutes, elles ont besoin de la parole divine », avait-il rétorqué d'une voix rogue, leur clouant le bec.

Mais chaque fois qu'il voyait Betty Perkins au temple, le sang du pasteur tiédissait, il avait du mal à trouver ses mots, et son sermon traînait en longueur. La présence de la jeune femme le troublait

d'autant plus qu'elle ne le quittait pas du regard, un curieux sourire sur les lèvres.

Et voilà qu'il se trouvait nez à nez avec elle, dans l'arrière-boutique d'un coiffeur pour hommes.

« Monsieur le pasteur ? Vous ici ? Quelle surprise ! »

Sa voix rauque et sensuelle fit courir un frisson sur la nuque de Bergman. Se tournant vers la porte surmontée d'un carreau de verre dépoli qui donnait sur le salon de coiffure, Betty éleva la voix.

« Nous avons de la visite, messieurs ! Monsieur le pasteur en personne vient vous prêter main forte. »

La porte s'ouvrit sur-le-champ, et le coiffeur, tout dépeigné, dévisagea stupidement l'arrivant.

« J'ai oublié mon calepin, bredouilla Bergman.

— Mais, c'est que nous sommes occupés », bafouilla Robinson.

Betty Perkins se mordit la lèvre. Elle luttait visiblement contre un accès de fou rire.

« Monsieur le pasteur n'est pas de trop, dit-elle, d'une voix que son hilarité mal contenue faisait trembler. Je suis sûre qu'il serait de bon conseil. »

De mauvais gré, le coiffeur céda le passage, et Bergman, dévoré par la curiosité, entra dans le salon de coiffure. Son premier regard fut pour son précieux calepin, qui se trouvait bien à l'endroit où il l'avait oublié, sur la caisse. Ayant récupéré son bien, il se retourna. Une jeune et jolie blonde, bien en chair, était en train de se tortiller pour faire descendre sa robe sur ses cuisses, comme si elle l'avait enfilée précipitamment en entendant l'intrus arriver. Elle avait les joues rouges et ses yeux étaient mouillés de larmes. En se redressant, elle lissa sa robe sur ses hanches généreuses et adressa un regard embarrassé au pasteur.

Le gros fermier, dont seule une joue était rasée, et le vieux Rosemblum, se tenaient à côté d'elle et ne paraissaient pas moins gênés. Surtout Rosemblum, qui s'efforçait de sourire d'un air jovial et ne parvenait à s'arracher qu'une atroce grimace.

« Mais, qu'est-ce qui se passe, ici, Robinson ? demanda le

pasteur.

— On s'occupait de mademoiselle, dit le coiffeur.

— Vous coiffez donc les femmes ? Depuis quand ?

— Il ne la coiffait pas, rectifia Betty Perkins, qui venait d'entrer et qui observait les occupants du salon avec le même sourire bizarre qu'elle affichait, au temple, pendant les sermons du pasteur, alors qu'il ne pouvait s'empêcher de lorgner sur ses cuisses. Il ne la coiffait pas, il la rasait. (Voyant Bergman sursauter, son sourire s'accrut et elle poursuivit.) Vous ne saviez pas, monsieur Bergman, que les dames se rasent certaines parties du corps ?

— Les jambes, par exemple, s'empressa le coiffeur, en jetant un regard d'avertissement à la secrétaire.

— Les jambes, en effet, approuva Betty. Les jambes, les aisselles et autre chose. »

Bergman sentit son cœur accélérer. Autre chose ? Il détourna les yeux, ne pouvant soutenir le regard perçant de la femme. Là-bas, la blonde contemplait la pointe de ses escarpins. Après un long silence, Betty interpella, le coiffeur.

« Vous avez donc fini, Robinson ? Aucun poil superflu ne vous a échappé ? »

Comme il se contentait d'écarter les mains, de l'air de dire qu'il avait fait de son mieux, mais qu'on ne sait jamais, la secrétaire prit la jolie blonde par le bras et la tira au milieu du salon.

« Nous allons voir, dit-elle. Retroussez-vous, chérie. Montrez nous ça.

— Betty ! supplia la blonde, en lançant un regard alarmé vers le pasteur.

— Eh bien, quoi, ironisa la rousse. Ce n'est jamais qu'un homme comme les autres ; ça ne le rendra pas aveugle. »

Une bouffée de moiteur monta au visage du pasteur, pris d'une soudaine fatigue, il se laissa tomber sur une des chaises qui se trouvaient alignées le long du mur. Betty l'approuva d'un sourire.

« Mais oui, installez-vous, monsieur le pasteur. Le spectacle est

gratuit. Et vous aussi, messieurs. Allez donc tous vous asseoir près du pasteur. »

Rosembaum et le fermier, avec une docilité surprenante, lui obéirent. La gorge serrée, Bergman, qui s'essuyait le front avec son mouchoir, vit que la secrétaire s'accroupissait derrière la blonde et lui relevait sa robe. Comme la blonde, dont le visage était devenu cramoisi, leur faisait face, c'est dans le miroir qui se trouvait derrière elle que les trois hommes virent paraître son beau cul pâle. Incrédules, les yeux du pasteur dévorèrent les superbes rondeurs. Il se pencha même en avant, étant myope, pour mieux voir dans le miroir la croupe s'ouvrir sous les mains de Betty, qui avait saisi une fesse dans chacune d'elles et qui les écartait. La robe de cette dernière était si serrée que Betty n'eut plus besoin de la tenir une fois qu'elle l'eut remontée au-dessus des hanches. Pudiquement, la fille la tirait par-devant, pour cacher le siège frontal de sa pudeur. Mais là-bas, dans le miroir, les trois hommes pouvaient voir s'ouvrir la fleur violette de son anus. Les lèvres pincées, Betty tâta du doigt l'auréole froncée.

« On dirait bien que Robinson n'en a pas oublié, dit Betty. Il est vrai que sans mes lunettes, que j'ai oubliées au bureau, je ne peux pas bien m'en rendre compte. Mais ces messieurs ont de bons yeux, eux, et je constate que monsieur le pasteur vient d'ajuster ses lorgnons. Allez donc leur montrer si on vous a bien rasée, petite coquine, vous savez qu'il ne doit plus y avoir le moindre poil dans ces régions. Votre employeur serait très mécontent ! Et vous savez ce qui se passe, quand il n'est pas content de vous ! »

Une lueur affolée passa dans les yeux de la blonde. Alors qu'elle avait esquissé une moue de refus, elle se ravisa aussitôt, visiblement terrorisée par la menace qu'on venait de lui faire. Docilement, elle se laissa conduire par la main devant les trois hommes. Sa robe était toujours retroussée, boudinée au-dessus de ses larges hanches, et quand Betty la fit pivoter sur elle-même, son cul se trouva sous le nez des trois spectateurs. Le pasteur remarqua que les yeux du fermier s'exorbitaient et que Rosembaum se léchait nerveusement les lèvres, comme si elles étaient sèches. Quant à lui, il s'efforça de garder un maintien très digne, les mains jointes posées sur ses genoux, le dos bien droit. Il conserva cette attitude compassée et ce visage sévère tout le temps que ses deux voisins mirent à profit pour inspecter minutieusement l'anus de la jeune personne. Car Betty commença par eux, le fermier, tout d'abord, puis Rosembaum. Elle fit défiler son amie devant les hommes assis en rang d'oignons, et chaque fois, Rosamond, sur un ordre bref, dut se pencher en avant et, saisissant ses fesses à deux mains, les écarter pour leur exhiber son anus.

Elle dut rester ainsi, de longues minutes, devant chacun des deux hommes, le buste penché en avant, les cuisses écartées, pendant qu'ils faisaient mine, n'hésitant pas à la toucher, de chercher un poil oublié. Chaque fois que les doigts du fermier, puis ceux de Rosembaum tripotaient son anus, Bergman pouvait voir, dans le miroir, que la jeune blonde, dont le visage luisait de sueur, lui lançait un coup d'œil honteux.

« Je n'en ai pas trouvé, moi non plus, finit par admettre, d'une voix déçue, Rosembaum. Je crois qu'on peut la rhabiller. »

Une déception affreuse s'empara du pasteur qui ne put s'empêcher de lancer un regard inquiet vers la rousse.

« La rhabiller ? fit cette dernière. Vous n'y songez pas. Allez donc vous montrer à monsieur le pasteur, maintenant. Écartez bien les fesses. »

Était-ce une idée ? Il sembla à Bergman que la fille se penchait devant lui avec beaucoup plus de complaisance que pour les autres, et qu'elle ouvrait beaucoup plus largement son derrière. Une sombre rougeur monta à son visage quand il croisa le regard de la fille, dans le miroir. Puis, presque aussitôt, il devint livide. Elle se penchait tellement qu'il pouvait voir, par-dessous, le calice béant de son sexe chauve. N'osant pas respirer, il dévora du regard la fleur violacée de l'anūs au centre de laquelle s'étoilait une tache de muqueuse rose, large comme une pièce de cinq cents, et, dessous, la large faille des muqueuses entre les deux bourrelets labiaux encore échauffés par le feu du rasoir. Ces chairs humides d'une rougeur malsaine qui s'entrebâillaient lascivement comme un gros mollusque, cet anus qui s'écarquillait impudiquement, l'obscénité avec laquelle la blonde s'exhibait, le silence religieux qui régnait dans le salon, tout cela produisit sur le pasteur une impression si forte qu'il crut qu'il allait s'évanouir. Il éprouva le besoin de se retenir à quelque chose, et, comme il n'y avait rien d'autre à portée de ses mains, il les posa sur les fesses moites du cul qui s'offrait à lui. Le contact de cette chair acheva de l'affoler ; sans plus rechigner, il se mit, ainsi qu'avaient fait les deux autres, à palper les fesses élastiques et à toucher l'anūs et le sexe de Rosamond. Elle poussa un léger glapisement et ferma les yeux quand il posa son doigt au centre de la pastille anale.

« Vous pouvez y aller, chuchota Rosembaum au pasteur qui hésitait. Cherchez donc, cherchez dedans. »

Hagard, le pasteur consulta d'un coup d'œil Betty Perkins. La

secrétaire l'encouragea d'un sourire.

« Ne vous gênez pas, monsieur le pasteur, elle a l'habitude. »

Du bout de ses doigts tremblants, le pasteur écarquilla la corolle marron, faisant s'arrondir le trou pâle et rose. L'anus se crispait et se relâchait, par petites saccades, et dessous, la fente du con s'agrandissait.

« C'est mieux comme ça, non, demanda Betty, qu'en pensez-vous ? Il ne faut aucun poil dans cet endroit. (Elle gloussa soudain.) N'est-ce pas qu'elle a un joli petit trou à caca, cette coquine de Rosamond ? Et il est élastique, vous savez. Il l'a l'air petit, comme ça, mais il peut drôlement s'élargir. »

Un gémissement sourd sortit de la poitrine de Rosamond.

« Allons, mademoiselle, la tança Betty. Ne le serrez pas comme ça ! Ouvrez-le, au contraire. (Aussitôt l'auréole qui s'était froncée se déplissa, déployant une rosace de chair humide.) Vous voyez, pasteur, c'est amusant, non ? Et regardez comme ça rentre bien ! »

Ayant sucé son index, Betty l'introduisit dans l'anus de la blonde. Hébété, Bergman regarda frémir la corolle brune autour du doigt qui coulissait dans le rectum. Betty retira son doigt et le montra au pasteur. Il était humide, mais très propre.

« Je lui ai fait prendre un lavement, ce matin, expliqua-t-elle. On ne sait jamais, si quelqu'un voulait se servir d'elle... »

Il y avait une question dans ses yeux. Le pasteur fit celui qui ne comprenait pas. Alors, avec un sourire de mépris, la rousse se redressa.

« Ne croyez pas que ce soit fini, idiot, fit-elle d'une voix coupante, à Rosamond qui reprenait une posture plus décente. Vous allez vous montrer de l'autre côté, maintenant, et commencer par ôter cette robe.

— Toute nue ? se scandalisa Rosamond, ne pouvant s'empêcher de regarder le pasteur.

— Toute nue, en effet, mademoiselle. Aidez-moi donc, messieurs. Cette fille est tellement empotée. »

Rosembaum et Robinson s'empressèrent de retirer sa robe à la

filles. Bergman reçut sa nudité glorieuse en plein visage, comme une gifle. Il fut stupéfait par l'importance des seins, gros et blancs, avec leurs larges médailles roses et leurs pointes cramoisies. Ils fléchissaient sur le buste de la fille, mais ce n'était pas disgracieux. Au centre des mamelons, les bouts se redressaient, retroussés.

« Comme une petite fille qui fait pipi, fermier. Vous n'avez jamais fait pisser une petite fille, à la campagne ? »

Ces mots, chuchotés par Betty au gros paysan, parvinrent à Bergman à travers une sorte de brouillard cotonneux. Il vit le gros rustaud se lever, passer derrière la femme nue, et se pencher pour la saisir derrière les genoux. Il recula, et Rosamond, déséquilibrée, tomba en arrière contre lui, en poussant une clameur affolée. Mais déjà le gros homme se redressait, la soulevant, et lui écartait largement les cuisses en lui ramenant les genoux vers le haut.

Fasciné, Bergman plongea ses yeux avides dans le grand calice rouge qui s'entrebâillait. La calvitie de la vulve rendait cette exhibition encore plus scandaleuse. Les lèvres chauves, irritées par le récent rasage, étaient enflammées, mais l'intérieur de la profonde blessure était absolument lisse. La gorge serrée, Bergman regarda palpiter cette chair insolite ; le clitoris était dardé, comme une crête minuscule, et de chaque côté, les replis des nymphes formaient une gousse déchirée, luisante d'humidité. Au bas de la vulve, la caverne du vagin, distendue, révélait une chair différente, un peu granulée, tapissée d'une bave plus épaisse, blanchâtre, qui dégoulinait comme de la sève.

Pendant de longues minutes, le fermier offrit ainsi en spectacle le con de Rosamond.

« Je parie que c'est la première fois que vous en voyez un comme ça, non ? fit Rosemblum. C'est bizarre, hein, sans poils. On se demande ce que c'est, tous ces trucs... à quoi ça peut bien leur servir. »

Du bout des doigts, le vieillard soulignait les méandres internes de l'organe, flattant les crêtes sensibles des nymphes, taquinant le clitoris impertinent.

« On dirait une huître, fit Rosemblum. Une huître rose. Regardez tout ce jus, ça baigne dedans. »

Scrutant les arcanes terrifiants de cette insolite féminité le pasteur ne répondait rien. Les chairs roses se plissaient et se déplissaient entre les lèvres glabres, l'orifice dilaté du vagin palpitait.

Un rire silencieux s'empara du pasteur ; il se sentait comme ivre. Le fermier se rapprochait, portant la fille, la soulevant. Le sexe béant se trouva si proche du visage de Bergman qu'il en respira la fade odeur et que la chaleur qui en émanait lui tiédit les joues. Il se rejeta en arrière, dans un réflexe, au moment où les lèvres molles de l'organe scandaleux allaient toucher les siennes.

« Voyons, fermier, on ne force pas les gens à manger des huîtres quand ils n'en ont pas envie, fit Betty Perkins. Reposez donc cette idiote. J'ai l'impression que monsieur le pasteur ne nous sera pas d'un grand secours. Je vous laisse donc vous occuper d'elle comme vous l'entendrez, messieurs. Quant à moi, je retourne dans l'arrière-boutique, pour donner un coup de fil qu'a interrompu l'arrivée de monsieur le pasteur. Je crains d'en avoir pour un assez long moment. N'ayez donc pas peur de la vérifier sur toutes ses coutures. »

Rosembaum s'était emparé du bras de Rosamond qui, toute nue, contemplait d'un air suppliant Betty qui se dirigeait vers la porte. Le gros fermier se tenait derrière elle et lui serrait les seins à pleines mains.

« Ne craignez rien, mademoiselle Perkins. On va s'occuper d'elle comme elle le mérite.

— Si elle fait sa maniérée, ajouta Betty, en tirant un martinet de son sac, vous n'aurez qu'à vous servir de ça. Cela suffit en général pour lui faire entendre raison. »

Rosembaum s'empara joyeusement du martinet et cingla l'air, faisant pousser un cri de terreur à la blonde qui leva un bras pour se protéger. Betty éclata de rire.

« Elle y a déjà goûté, vous savez. N'ayez pas peur, elle a la peau dure. Mais surtout, qu'il n'y ait pas de malentendu, hein, gentlemen ? Il ne s'agit que d'une vérification, pas d'autre chose !

— Bien sûr, mademoiselle, fit Rosembaum.

— Bien sûr », approuvèrent en chœur le fermier et le coiffeur.

Quant au pasteur, il n'avait pas bougé de son siège. Plongé dans une profonde stupeur, recroquevillé sur lui-même, le visage livide, sa redingote serrée sur ses maigres jambes, il ressemblait à une gargouille de cathédrale gothique.

X LES PLAISIRS DE SODOME

Mais à peine la porte refermée, Rosamond courut se réfugier derrière le pasteur.

« Protégez-moi contre ces brutes, je vous en prie, monsieur le pasteur. Vous, vous n'êtes pas comme eux.

— Mais, bredouilla Bergman. Ce ne sont pas mes affaires, mademoiselle. Après tout, vous êtes assez grande pour vous défendre. »

Trépignant, ce qui faisait sautiller ses seins opulents, la jeune femme se mit alors à supplier le fermier.

« Je vous en prie, je ne veux pas qu'on me viole. Monsieur, s'il vous plaît, promettez-moi. »

Éclatant d'un rire jovial, l'éleveur de porcs commença à ouvrir sa braguette.

« Regarde ce morceau que j'ai pour toi, poulette. Tu vas pouvoir m'en donner des nouvelles !

— Non ! hurla Rosamond, en éclatant en sanglots. Je ne veux pas ! D'ailleurs, Betty vous l'a dit elle-même. Il ne faut pas me violer !

— On s'en fout, de ta Betty, dit le fermier, dont le visage s'était congestionné. Pour qui tu nous prends, salope, pour des impuissants ? Tu crois que tu vas pouvoir nous exhiber tous tes trous et t'en tirer comme ça ? Donnez-moi ça, Rosembaum, je vais lui apprendre la politesse, moi ! »

Il arracha le martinet des mains du liquoriste et s'avança vers la caisse. Les yeux dilatés par la peur, la blonde se recula, mais les lanières lui cinglèrent quand même une épaule. La douleur et la surprise lui arrachèrent un cri perçant. Contournant la caisse, elle s'élança vers l'arrière-boutique. Vicieusement, le vieux Rosembaum avança sa jambe, alors que le martinet cinglait cruellement les fesses charnues qui se trouvaient à la portée du fermier. Trébuchant sur la jambe de Rosembaum, hurlant à cause de la brûlure des lanières, la jeune femme, affolée, tomba en avant. Elle amortit la chute avec ses bras, mais le choc fut quand même rude. Indigné, car les choses allaient trop loin, le pasteur se mit sur ses pieds. Mais déjà Robinson s'était accroupi près de la fille allongée. En proie à une hilarité

maladive, il empoigna la nuque de Rosamond, lui écrasant le visage sur le sol. Instinctivement, elle se mit à genoux, soulevant la croupe, dans l'espoir de s'arracher à son étreinte. Aussitôt, le vieux Rosembaum glissa son genou sous le ventre de la fille, pour la maintenir dans cette position d'offrande, prosternée, visage à terre et cul en l'air. Comprenant trop tard à quoi elle s'exposait, la blonde voulut refermer les cuisses. Mais Robinson déjoua cette tentative ; la tenant toujours férocement par la nuque, il lui saisit une jambe de l'autre et l'écarta. Rosembaum, les yeux fous, agrippa l'autre jambe et tira de son côté, tout en soulevant le bassin de la fille avec son genou.

Rosamond poussa un cri de désespoir. Le cul en l'air, ouverte, elle était entièrement à la disposition du fermier.

« Allez-y, on la tient », fit d'une voix croassante Rosembaum.

Posément, une expression de féroce jubilation sur son épais visage brutal, le fermier s'approcha. Il enjamba la fille, et, debout, surplombant la croupe offerte à la verticale, il abaissa son bras de toutes ses forces. Il avait visé la fourche des cuisses. Les lanières mordirent férocement l'entrefesse et se replièrent pour lacérer la vulve ouverte. Le hurlement de la fille fut si perçant que le pasteur sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Tous les visages se tournèrent vers l'arrière-boutique. Mais la porte resta close. Cessant de hurler, à bout de souffle, Rosamond, en proie à l'hystérie, se mit à sangloter et à rire. Elle paraissait devenue folle. Soudain inquiets, les trois hommes qui la tenaient, se penchèrent pour vérifier les dommages. Toute la partie des fesses qu'avaient cinglée les lanières était devenue écarlate ; les marques y imprimaient des sillons livides et des boursouflures bleuâtres. Embrasées par la souffrance, les fesses se crispaient spasmodiquement. Dessous, la vulve paraissait avoir doublé de volume ; c'est elle qui avait le plus souffert ; les lèvres gonflées se rejoignaient à nouveau, malgré la position ouverte de la croupe. Les trois hommes échangèrent des grimaces perplexes.

« Vous n'y êtes pas allés avec le dos de la cuiller, fit Robinson.

— C'était pour lui apprendre, se défendit le fermier. Faut leur apprendre le respect, à ces femelles, sinon... »

Il ne poursuivit pas. Les glapissements de Rosamond diminuaient de violence, devenaient moins hystériques.

« Oh mon Dieu, soupira-t-elle, oh, que ça brûle.

— Tu veux qu'on te passe une pommade ? » demanda le

coiffeur.

Lâchant la fille, ils l'aidèrent à se remettre sur pied. Le visage en larmes, elle adressa un regard de reproche au fermier.

« Tu vas être sage, maintenant ? » lui fit celui-ci, en lui montrant le martinet.

Elle s'empressa de faire oui de la tête.

« Je ferai tout ce que... oh, que ça fait mal... oh là ! là ! »

Elle porta sa main à son sexe, le comprimant prudemment.

« On va s'en occuper, dit le vieux Rosemblaum. Tu vas voir, ça va aller beaucoup mieux. »

Il conduisit la fille vers le fauteuil.

« Installe-toi là, ma mignonne. Je vais te sucer un peu, haleta le vieux. Tu vas voir, ça va te calmer tout de suite ; bien mieux que de la pommade.

— Vous croyez ?

— Fais-moi confiance. Aidez-moi à l'installer, vous autres. »

Avec une prudence infinie, la fille posa ses fesses douloureuses sur le fauteuil, puis elle se renversa lentement en arrière, le visage crispé, baigné de larmes. Elle eut un petit rire confus quand elle sentit qu'on lui ouvrait les cuisses, à nouveau, pour lui poser les genoux sur les accoudoirs. Robinson et le fermier la tenaient chacun par une jambe et le vieux s'était mis à genoux devant le fauteuil.

« Ne crains rien, je vais être très doux. »

Le sexe chauve et congestionné s'entrebâilla sous son nez. Rosemblaum posa ses mains de chaque côté, pour achever de l'ouvrir, puis il avança le visage et balaya la fente rose avec le bout de la langue.

« Ça va mieux ? demanda le fermier, goguenard, à Rosamond, qui haussa les épaules, boudeuse. Tu préfères les coups de langue que les coups de martinet, hein, petite coquine ! »

Elle ne lui répondit pas ; la langue s'agitait dans sa vulve qui baignait maintenant dans un mélange de salive et de mouille. Il était

clair que le traitement ne lui déplaisait pas. Toute rouge, elle s'efforçait d'éviter les regards narquois du coiffeur et du fermier, et se dandinait doucement pour mieux se livrer aux explorations linguales du vieillard.

« Les vieux, gloussa le fermier, ça suce. C'est tout ce que ça peut faire. »

Ils entendirent Rosembaum aspirer ; Rosamond soupira : il lui pinçait le clitoris entre ses lèvres. Elle ne protesta que pour la forme quand elle sentit qu'il lui introduisait un doigt dans l'anus, à l'insu des autres qui ne pouvaient voir sa main, sous elle.

« Oh, monsieur Rosembaum, qu'est-ce que vous me faites ? »

Une pensée parut la traverser. Elle se posa une main sur la bouche.

« Mon Dieu. Mais je vais mourir de honte quand on se reverra en ville. Quand je viendrai acheter des liqueurs chez vous. J'oserai plus vous regarder en face. »

Rosembaum se recula un instant pour contempler la fente écarquillée. Les autres purent alors voir sa main.

« Mais il lui a mis un doigt dans le cul, ce surnois ! s'écria Robinson, indigné. Et cette hypocrite qui ne disait rien !

— J'ai pas pu résister, dit Rosembaum ; je l'ai fait sans y penser. »

Il retira son doigt. Confuse, Rosamond avait caché son visage dans ses mains.

« Regardez, comme c'est mignon, ce petit troufignon, fit le vieillard. Et cette grosse chatte toute baveuse, on dirait une rose.

— Cette salope mériterait qu'on la fouette à nouveau, fit le fermier. Se laisser fourrer un doigt dans le cul sans rien dire. Je vais t'y fourrer autre chose que le doigt, moi, et n'essaie pas de faire ta chochette, ça ne prend plus, tes simagrées ! »

Avec un sourire sénile, le vieillard tripotait le clitoris dardé de ses doigts tremblants. Le fermier ouvrit sa braguette et sortit sa bite. Rosamond qui l'avait surveillé entre ses doigts voulut protester. Mais le fermier n'était plus d'humeur à badiner. Lui retirant les mains du

visage, il la gifla violemment. Rosamond ouvrit la bouche pour hurler, mais resta silencieuse en croisant le regard de l'homme. Deux larmes coulèrent sur ses joues.

« Ne me battez pas, chuchota-t-elle. Je vous en prie.

— Ouvrez la bouche, salope, grogna le fermier.

— Non, pas ça. »

Il la pinça par le nez. Dès qu'elle ouvrit la bouche pour crier pour de bon, cette fois, il lui enfourna sa bite au fond, lui faisant avaler son cri. La tenant par les joues, il s'affaira brutalement, enfilant et retirant sa bite.

« Et ne t'avise pas de mordre, ou je t'enfonce ton putain de martinet dans le cul. Oui, avec la langue, tourne autour...

— À moi, dit le coiffeur. À mon tour. »

Le fermier se retira et fit tourner le visage de Rosamond. Elle emboucha la queue du coiffeur. Le vieux Rosemblaum recommençait à lui lécher l'anus et le con. Elle se trémoussait sous ses coups de langue. Mais voilà que le fermier écartait Rosemblaum et se plaçait en face de la fille, la bite à la main.

« Non, cria alors le pasteur. Vous ne pouvez pas faire ça. Ce serait un viol. »

Il s'était levé. Le fermier hésitait.

« Mais elles sont d'accord, fit-il. C'est du cinéma, tout ça. Pas vrai que tu es d'accord, toi ? »

Rosamond se garda bien de répondre. Et pour cause. La queue du coiffeur était enfoncée dans sa bouche. Ébranlé, le pasteur s'approcha. Il remarqua alors que la fille soutenait les couilles du coiffeur dans ses mains en coupe et que ses lèvres pulpeuses coulissaient doucement le long du fût de chair. Elle avait fermé les yeux, son visage était aussi paisible que celui d'une petite fille qui suce son pouce en dormant.

« Vous voyez, fit le fermier, c'est une gourgandine. Faut pas se gêner avec des pouffiasses pareilles. Regardez plutôt. Est-ce que vous appelez ça un viol ? Faut pas charrier, l'ami ! »

Il avait pris son énorme bite dans son poing, et en balayait la fente de bas en haut. Chaque fois que le gland comprimait le clitoris, la fille sursautait et ses mains se crispaient sur la bite du coiffeur. Abaisant son engin, le fermier, sous l'œil critique du pasteur, ajusta le gland à l'entrée du vagin. Force fut à l'homme d'église de constater que Rosamond, loin de se soustraire à l'assaut, venait au-devant. En effet, sans que le fermier intervienne, la bite commença à s'introduire lentement dans la faille du con. L'explication de ce phénomène, c'était que Rosamond, mine de rien, se cambrait, soulevant les fesses de son siège.

« Mais oui, ma grosse, t'impatiente pas. Tu vas l'avoir, ton nougat. Tiens, avale ça. »

Des deux mains, le fermier la prit sous les fesses et la souleva à lui, l'emmanchant à fond. Un râle étouffé s'échappa de la poitrine de Rosamond ; elle engloutit à fond la bite du coiffeur.

D'une main timide, le pasteur lui caressa la joue.

« Comment pouvez-vous vous conduire comme ça, mademoiselle, lui demanda-t-il. Vous n'avez donc aucune pudeur ? »

Rosamond, la bite du coiffeur dans le gosier, lui lança un regard interloqué. Le fermier la baisait en profondeur, la ramonant sans fantaisie, faisant trembler le fauteuil sous ses assauts. La main du pasteur glissa sur le visage, toucha la bouche de la jeune femme. Les joues de Bergman étaient devenues blêmes ; une sueur tiède mouillait ses tempes. Poursuivant leur périple, ses doigts descendirent sous le menton de la fille, le long de son cou renversé. Sa main enveloppa un sein et se crispa sur lui.

« On peut donc tout vous faire ? s'émerveilla-t-il. Vous êtes d'accord ? »

Le mamelon gonflé était brûlant ; il le pinça doucement.

« Elle a de la fièvre, balbutia-t-il. Sa poitrine est très chaude. »

Il lui avait empoigné les seins et les palpaient, s'efforçant de donner un air pensif à son visage livide.

« Allez, monsieur le pasteur, intervint alors Rosemblaum, qui s'était tenu en retrait. Laissez-vous tenter. Que diable, on ne vit qu'une fois ! »

Le pasteur fit mine de ne pas se rendre compte que le vieillard le débarrassait de sa redingote. Le visage pensif, comme s'il réfléchissait à un problème de conscience particulièrement ardu, il tripotait les seins de la jeune femme entre les cuisses et dans la bouche de qui les deux autres s'affairaient en échangeant des commentaires chuchotés.

« Les affaires marchent, coiffeur ?

— Je ne me plains pas, et vous, paysan ?

— Comme du velours, cette chienne a le feu au cul.

— Elle ne mord, pas, au moins ?

— Non, non, mademoiselle a la technique ! »

À travers un brouillard tiède, le pasteur sentit que le vieux Rosemblaum faisait glisser sur ses épaules les bretelles de son pantalon.

« C'est un rêve, se dit-il. Des choses pareilles n'arrivent pas pour de bon. Je vais me réveiller. »

Le pantalon tomba à ses chevilles. Rosemblaum s'était accroupi derrière lui, en gloussant d'une voix sénile. Le pasteur leva un pied, puis l'autre.

« Monsieur le pasteur veut vérifier qu'il ne s'agit pas d'un viol, fit Rosemblaum, en se redressant. Laissez-le constater par lui-même. »

Bergman se laissa guider, comme un petit garçon.

« Voyons, protesta-t-il. Je peux le faire tout seul. »

Devant lui se dressaient à la verticale les cuisses de la femme. Entre elles, le sexe chauve s'ouvrait comme un gouffre de chair rose. Bergman avait une longue bite noueuse, aussi blême que son visage. Le gland était d'un rouge violacé, effilé au bout.

« C'est une bite qui est faite pour le cul, ça, dit alors Rosemblaum. Longue et étroite, le bout pointu.

— Non, pas Sodome... s'écria le pasteur. C'est un péché mortel !

— Allons, allons, fit Rosemblaum, ce n'est pas avec votre femme que vous pourrez vous payer ces fantaisies. Puisque

mademoiselle est d'accord, pourquoi ne pas en profiter ? »

Le pasteur se passa la main sur le visage. Il tremblait. Rosamond le regardait, la bouche entrouverte. Le pasteur contempla le cul joufflu qui se soulevait, l'étoile sombre de l'anus.

« Mais, fit-il, d'une voix mollement indignée, pourquoi donc se laisse-t-elle faire ainsi ? Elle n'a donc aucune pudeur ?

— Regardez, fit Robinson. Regardez ce petit troufignon ? Ça ne vous fait pas envie ? »

Le coiffeur effleura du doigt la pastille crispée de l'anus. Rosamond protesta sans conviction :

« Non, fit-elle, pas par là. C'est mal !

— Vous voyez ? fit le pasteur. Elle ne veut pas !

— Raison de plus pour la punir, cette gourgandine, fit Rosemblaum.

— C'est vrai ! Mais ça ne rentrera jamais, par là !

— Passez-vous de la gomina dessus, dit le coiffeur. C'est toujours comme ça que je fais. »

Il prit un pot de verre sur le lavabo, dévissa le bouchon. Une odeur mentholée se répandit. Une fraîcheur agréable fit tressaillir le pasteur. Le coiffeur lui avait coiffé la bite avec le pot de gomina. Le gland s'enfonça dans la matière onctueuse. Le froid de la menthe pénétra dans les muqueuses, y produisant une sorte de brûlure, pas désagréable, un chatouillement picotant, exaspérant. Le pasteur vit le coiffeur prendre une noisette de matière verdâtre translucide et l'étaler sur l'anus de la fille.

« Les rockers se mettent cette saloperie sur la tête, dit le coiffeur. Schmielke, par exemple, il lui en faut un pot par semaine. Moi, je préfère m'en mettre sur la bite, y a rien de tel pour enculer une dame. Vous allez m'en dire des nouvelles. »

Poussé aux reins par Rosemblaum, le pasteur se laissa aller.

« Guide-le, toi, idiot. Tu ne vois pas qu'il n'y connaît rien. Allez ! Sinon, gare au martinet. »

Rosamond se mordit la lèvre. Observant curieusement le visage

décoloré du pasteur, dont les lèvres remuaient doucement, comme s'il priait à voix basse, elle se pencha sur le siège et, entre ses cuisses, saisit la longue bite effilée de l'homme d'église. Elle la manipula curieusement, un instant, puis la tira et fit descendre le gland entre ses fesses. Le pasteur céda à l'invite. Il fléchit ses genoux et s'accrocha des deux mains aux accoudoirs, pour ne pas tomber. Une sensation délicieuse remonta dans son corps. Baissant les yeux, il vit que sa bite s'enfonçait entre les fesses de la femme.

« Sodome, bredouilla-t-il. Le feu du Seigneur me consume ! »

Avec un cri sauvage, il plongeait toute sa bite au fond du cul de Rosamond. La surprise fit gémir celle-ci.

« Oh, mon Dieu !

— Oh, mon Dieu, fit en écho le pasteur. Je me damne. Je me damne !

— Mais c'est bon, non ? » demanda Rosemblum, avec une grimace méphistophélique.

Était-ce bon ? Le pasteur se posait la question, en toute bonne foi. Il se la posait chaque fois qu'il céda au démon. Et chaque fois, il se répondait la même chose. C'était bon. C'était très bon. C'était bon, parce que c'était mal. Rugissant de bestialité, il se mit à fouiller frénétiquement de sa bite le cul joufflu de la blonde.

Sidérés par la rapidité de sa métamorphose (il avait maintenant le sang aux joues et ses yeux scintillaient comme des braises), les trois autres échangèrent des regards ébahis.

« M'est avis qu'on a joué à l'apprenti sorcier, fit Robinson. C'est Dracula en personne. Il cachait bien son jeu, le gentil pasteur !

— On dirait une petite fille », fit le pasteur, d'une voix de somnambule.

Planté dans le cul de la fille, il touchait doucement la vulve chaude.

« Et vous aimez ça, les petites filles, hein, gros cochon d'hypocrite ! Je le savais, quand j'allais écouter vos sermons, que vous étiez comme les autres. Pire que les autres, même ! »

La voix indignée de Betty Perkins fit bondir en arrière le

pasteur. Sa bite longue et fine, rougie par la sodomisation, se redressa ridiculement, toute luisante de gomina. Honteux comme un gamin surpris à tremper son doigt dans un pot de confiture, il tenta vainement de la dissimuler avec sa main, tout en cherchant son pantalon du regard. Charitablement, Rosembaum lui passa sa redingote, dont il s'enveloppa fébrilement. Il était grotesque, ainsi, avec ses jambes poilues qui dépassaient au bas de ce vêtement, et sa bite qui soulevait l'étoffe noirâtre, rendue luisante par l'usage.

Betty cingla violemment le vide avec le martinet qu'elle avait ramassé en entrant. Le coiffeur, Rosembaum et le fermier se reculèrent hors de portée des lanières. Quant au pasteur, honteux de sa tenue, il tourna autour du fauteuil pour se dissimuler le plus possible aux yeux de Betty.

« Mais, bégaya-t-il, ce n'est pas de ma faute. Je... ces messieurs... comment dire ?

— Bien sûr ! ricana la secrétaire. Ce n'est pas de votre faute. Vous êtes aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. On vous a obligé ? C'est Rosamond qui vous a forcé à la violer, hein ? Sale hypocrite ! Je savais qu'un jour je vous démasquerais. Quand je venais au temple, le dimanche, écouter vos sermons, quand vous tonnerez contre ceux qui oublient les commandements de Dieu, qui s'adonnent à la luxure, vous étiez si éloquent que tout le monde tremblait, autour de moi. Mais je n'étais pas dupe. Je savais qu'en réalité, vous ne pensiez qu'à une chose. Mes cuisses... »

Ahuris, Robinson et Rosembaum contemplèrent le pasteur. Ils eurent la confirmation que Betty n'inventait rien en voyant Bergman baisser piteusement le nez.

« Vous vous demandiez si j'allais les écarter, poursuivit Betty. Vous étiez là, en haut de votre chaire, l'écume à la bouche, en train de vouer aux gémonies les pécheurs. Et moi, je savais que vous mentiez. J'étais la seule à le savoir. Vos yeux ne quittaient pas mes cuisses. Pourquoi pensiez-vous que je m'asseyais toujours au premier rang ? Par pitié ? Je voulais vous exciter. Chaque fois, je vous en montrais un peu plus. Je voyais votre pomme d'Adam sautiller d'angoisse sur votre cou de dindon. C'était très amusant, si amusant... Je me disais : "Un jour, je ferai danser ce pantin, comme les autres !" Et ce jour est arrivé. »

Accablé, le pasteur se passa la main sur le visage.

« Quant à vous, messieurs, toutes mes félicitations, persifla Betty. On peut vous confier une jeune fille ! Savez-vous, Robinson, que j'ai bien envie de porter plainte ? »

— Porter plainte ! s'indigna vertueusement le coiffeur. Mais c'est vous-même...

— Moi ? N'ai-je pas le droit d'amener chez vous mon amie pour que vous lui rasiez les jambes ? Est-ce une raison pour la violer ? Est-ce que vous enculez les messieurs, quand ils viennent se faire raser chez vous ? »

Abasourdi par tant de mauvaise foi, le coiffeur en resta sans voix ; il appela du regard, au secours, le fermier et Rosembaum, qui s'écartèrent de lui comme d'un pestiféré.

« Je veux bien passer l'éponge pour cette fois, dit Betty. Mais je ne saurais trop vous conseiller la discrétion la plus complète sur ce qui vient de se passer ici. Dans votre propre intérêt. Vous n'ignorez pas que je suis la secrétaire de maître Mac Manus. Et que mon patron est le gendre du sénateur. Si jamais j'apprenais à maître Mac Manus de quelle façon vous avez traité son employée, vous pourriez en pâtir ! Nous avons le bras long. Vous êtes commerçants, messieurs. Un petit contrôle fiscal n'arrangerait sans doute pas vos affaires. Il suffirait d'un coup de fil du sénateur. Est-ce que je me fais bien comprendre ? »

— Mademoiselle, s'écria Rosembaum, je vous assure que je serai muet comme une tombe.

— Et moi pareillement ! fit le coiffeur.

— Quant à vous, le fermier, vous élevez des porcs, je crois ? Vous n'aimeriez pas beaucoup voir débarquer chez vous les inspecteurs du service d'hygiène ?

— J'ai rien vu, mademoiselle, rien de rien. Il ne s'est rien passé ! assura le fermier, en s'essuyant le front. D'ailleurs, nous n'y sommes pour rien, nous ; c'est cet homme-là qui est la cause de tout ! Un pasteur ! Quelle honte ! »

Bergman, qui venait de récupérer son pantalon, accusa le coup.

« Je me charge de lui, déclara Betty. Quant à vous, messieurs, du vent. (Du martinet, elle leur montra la porte de l'arrière-boutique.) Filez d'ici, et ne revenez que quand on vous appellera. Monsieur le Pasteur et moi, nous allons régler cette affaire en tête à tête.

XI MON PAPA AUSSI ÉTAIT PASTEUR

Les voici donc seuls, tous les trois, dans le salon de coiffure, Rosamond, nue, cuisses ouvertes, sexe béant, dans son fauteuil, Betty, dans son élégant tailleur, assise sur le bras d'un fauteuil, une cigarette aux lèvres ; quant au pasteur, revenu à la réalité, l'air mortifié, il a remonté son pantalon, ajusté ses bretelles, boutonné sa redingote jusqu'au cou.

Ils écoutent grincer l'escalier de bois qui mène au grenier. La secrétaire a exigé que les trois hommes y montent, et qu'ils n'en redescendent qu'après qu'ils auront constaté le départ de la voiture. Une porte grince, là-haut. Puis les pas traversent le plafond, au-dessus de leurs têtes. Sans doute le coiffeur va-t-il montrer aux deux autres que, de la lucarne, on voit bien tout ce qui se passe dans la cour du collège des filles.

« Voilà, dit Betty. Maintenant, nous serons tranquilles. »

Le pasteur se gratte la gorge. Dans le miroir, le con entrebâillé de Rosamond semble le narguer. Il vérifie que son nœud papillon noir est bien en place.

« Je n'aime pas votre cravate, dit Betty. Vous devriez porter des cravates bleues, avec des pois blancs. Cela égayerait un peu votre mine funèbre. »

Le pasteur pince les lèvres. Il n'est pas en mesure de remettre cette vipère à sa place. Dans le miroir, il peut voir Rosamond poser un doigt paresseux entre les lèvres de son con.

« Il était pasteur, comme vous », dit Betty.

Le doigt de Rosamond va et vient, doucement, autour du clitoris dardé. Elle sourit au pasteur, dans le miroir, en se masturbant. Il ne sait où poser les yeux. Que lui veulent ces deux folles ?

« Qui ça ? demande-t-il.

— Mon papa », dit Betty, en écrasant sa cigarette.

Au-dessus, on entend s'ouvrir la lucarne. Le pasteur imagine les trois hommes, épiant la cour du collège.

« Je ne savais pas.

— C'était, comme vous, un homme très respectable. Et très respecté. En ville, tout le monde le craignait, car, comme vous, il avait un abord très sévère. »

Embarrassé, le pasteur attend la suite ; dans le miroir, Rosamond vient de plonger deux doigts dans son vagin ; elle les fait tourner doucement, très doucement. De l'autre main elle caresse ses gros seins aux pointes vermeilles.

« C'est pour ça, dit Betty, que je viens si souvent écouter tes sermons. Mon père aussi partait en guerre tous les dimanches contre les pécheurs. Il était éloquent, lui aussi. Quand je t'entends, j'ai l'impression de l'entendre. Alors, j'écarte les cuisses, et toi, dans ta chaire, tu baisses les yeux pour les regarder. C'est excitant, hein ?

— Qu'attendez-vous de moi, demande Bergman. Pourquoi me racontez-vous tout ça ? »

Betty éclate d'un rire sec. Elle s'approche.

« Tu as raison, pasteur. Inutile de parler du passé. Nous avons mieux à faire, pas vrai ? Nous occuper de cette chienne comme elle le mérite. »

Les yeux du pasteur se posent sur le corps glorieux impudiquement étalé dans le fauteuil.

« Elle te plaît ? La chienne te plaît ? Eh bien, je te la donne. Tu peux lui faire ce que tu veux. Moi, je regarderai. J'aime beaucoup regarder les hommes baiser ma chienne. »

Bergman a pâli ; une fine sueur perle sur son front.

« C'est très bien que tu sois rhabillé, lui dit Betty. Je préfère qu'un homme soit habillé pour faire des saletés. C'est plus cochon. Tu vas juste ouvrir ta redingote, et déboutonner ta braguette. Puis tu feras sortir ta bite.

— Mais...

— Sors ta bite, lui murmure Betty. Sors-la, vite ! Montre-la-nous ! Dépêche-toi ! Je n'aime pas attendre, tu sais, petit homme d'église ; ça me rend méchante, quand on ne fait pas ce que je veux. Sors-la, fais-nous voir un peu tes horreurs. »

Comprenant qu'il n'y a pas pour lui d'autre issue que de céder

au caprice de cette folle, le pasteur déboutonne sa redingote et son pantalon.

« Regarde, Rosamond, glousse Betty, le monsieur va nous montrer sa bite. Eh bien, qu'attends-tu, sors-la. On va pas te la mordre ! »

Maladroitement, le pasteur déloge du pantalon son sexe flasque et blafard qu'il laisse pendre devant lui, comme un gros ver.

« Les couilles aussi », exige Betty,.

Un frisson remonte le long du dos de Bergman ; il s'exécute, extirpe ses couilles de son pantalon, puis il écarte les pans de sa redingote, comme un exhibitionniste à la sortie d'une école, et se montre aux deux femmes. Un frémissement parcourt le livide tuyau de son organe qui se relève lentement.

« Tu as vu, Rosamond, comme il nous montre bien ses horreurs. C'est laid, hein ? Mon Dieu, comme c'est laid. C'est parce que c'est aussi laid que c'est excitant. »

Les joues roses, Rosamond regarde se balancer mollement la verge flasque de l'homme d'église. Ses narines palpitent. Elle connaît Betty. Elle devine ce qui va se passer. Un frisson de terreur la parcourt. Quand Betty se fait douce, comme en ce moment, c'est que sa folie la possède entièrement. Rosamond sent la peur lui crispier l'anus. Elle écarte les cuisses ; autant prendre les devants.

« Pourquoi est-elle si molle ? demande Betty. Tu ne nous trouves pas excitantes ? Fais-la durcir, petit homme d'Église, fais sortir le bout. »

Le pasteur se lèche nerveusement les lèvres ; il saisit sa verge et fait coulisser la peau pour dénuder le gland. L'étroit pruneau de chair pourpre émerge du prépuce.

« Mon amie va t'aider à la faire durcir. Je les connais, les hommes comme toi, petit pasteur. Ceux qui pincent les lèvres quand ils voient une femme. Ce sont les pires. Je sais qu'ils se tripotent en regardant des photos cochonnes, quand ils croient qu'ils sont seuls. Eh bien, imagine que Rosamond est une photo cochonne et tripote-toi en la regardant. Rien ne m'excite autant que de voir un homme se branler. Montre-lui bien tes trous, Rosamond. Fais comme ces vilaines femmes qui écartent les cuisses, tu sais, sur les magazines pornos. »

Avec un sourire vicieux, Rosamond replie ses genoux, écarte les cuisses, fait avancer ses fesses. Elle appuie ses mains de chaque côté de son sexe imberbe et obscène de fausse petite fille, et elle disjoint du bout des doigts les lèvres glabres. Elle peut voir son con rose bâiller dans la glace, derrière le pasteur, elle voit aussi la main de l'homme qui va et vient le long de la verge hideuse. Et la verge durcit, le gland gonfle et rougit sous l'afflux du sang. Une odeur pisseuse se mêle à l'arôme des restes de gominas qui luisent sur la muqueuse congestionnée. Peu à peu, le pasteur, d'abord crispé, s'abandonne à son sale plaisir de vieux gamin vicieux. Ses yeux plongent avec gourmandise dans les méandres roses du con de Rosamond. Bouche bée, un filet de salive pendant de sa lèvre inférieure, celle-ci a pris une expression puérile, et se tripote le clitoris. Le pasteur sent sa mâchoire s'affaïsser, à son tour. Il a vraiment l'impression qu'il est redevenu un petit garçon qui se masturbe en regardant des photos cochonnes.

« Tu as vu, Rosamond, sale petite putain ! Sa bite se redresse, elle grossit. Tu lui fais de l'effet, hein ? C'est mieux qu'une photo, non, pasteur ? Réponds quand je te parle.

— C'est beaucoup mieux », avoue le pasteur d'une voix essoufflée.

Il s'est tourné vers Betty pour lui répondre, et tire sur son prépuce pour bien lui montrer son gland. Elle le récompense d'un sourire.

« C'est bien, tu commences à comprendre ce qu'on attend de toi ! Tu te souviens, pasteur, au temple, quand je te montrais mes cuisses. Est-ce que tu bandais, à ce moment, dans ta chaire ? Je suis sûre que tu allais te branler dans les chiottes, après le sermon. Dis la vérité !

— C'est vrai, la chair est si faible, reconnaît le pasteur. Et vous, vous êtes si séduisante.

— Séduisante, mon cul ! Je suis une salope ! Rosamond est une salope. Nous sommes deux salopes. Deux vraies pouffiasses ! Et c'est ça qui te fait bander ! Approche, viens voir, je vais te la toucher. Il y a si longtemps que je n'ai pas touché une bite de pasteur. »

Le pasteur vient se placer devant Betty qui s'est assise sur l'accoudoir d'un fauteuil. Elle tend la main. Le pasteur avance le bassin en écartant les pans de sa redingote. Deux taches pourpres marquent ses joues parcheminées. Il regarde avec inquiétude les longs

doigts fuselés de la secrétaire qui lui enveloppent les couilles. Ils se referment sur le tuyau cambré de la pine. Que sa paume est douce ! Elle le flatte très doucement, arrive au gland. Il tressaille quand elle touche la muqueuse échauffée par la masturbation ; une goutte de mucus perle hors du méat. C'est comme un minuscule élancement de plaisir, une éjaculation prémonitoire. Cela fait rire Betty. Des deux mains, comme une petite fille ravie, elle s'amuse avec la bite et soupèse les couilles de l'homme qui se tortille, agacé et craintif, honteux et ravi.

« C'est amusant, hein, Rosamond, de jouer avec la bite des messieurs ? Tu as vu comme il se laisse faire, ce porc. (Elle lève les yeux vers lui, contemple son visage. Gêné, le pasteur essaie de l'éluder, mais, malgré lui, ses yeux rencontrent ceux de la secrétaire.) Tu aimes ça, hein, qu'on te touche ta grosse saucisse. Tu sais ? (Elle prend une voix crapuleuse, aux intonations traînantes, paresseuses, gourmandes.) Je suis pire qu'une putain. Avec moi, tu vas pouvoir tout faire ; avec elle aussi. Nous sommes de vraies chiennes. Je vais la sucer, ta bite, tu pourras me la mettre dans le cul, si tu veux. Pas besoin de se gêner avec des putes comme nous. »

Le pasteur se mord les lèvres ; les mains de la rousse font rouler sa bite sur elle-même comme un gros cigare.

« Tu peux jouir plusieurs fois ? lui demande Betty.

— Non », crie-t-il d'une voix effrayée.

Elle le lâche sur-le-champ et se met à rire.

« Alors, ne gâche pas ta poudre, vieux salaud. N'envoie pas la sauce tout de suite. Auparavant, nous avons un compte à régler avec cette pimbêche. On va s'occuper d'elle tous les deux, tu es d'accord ?

— D'accord, fait le pasteur, d'une voix blanche.

— Non, laisse ta bite et tes couilles dehors. J'aime bien les voir se balancer. Et sois gentil, donne-moi mon sac, là-bas.

— Betty ! crie aussitôt Rosamond. Non, pas maintenant.

— Tais-toi, petite conne. Qu'est-ce que tu croyais ? T'en tirer comme ça ? Cette fille est incorrigible. On ne peut pas la laisser cinq minutes toute seule dans une pièce où il y a des hommes, sans qu'elle se mette à faire des cochonneries avec eux. Regardez-la, les cuisses écartées, aucune pudeur, une vraie chienne.

— Mais Betty, c'est toi...

— Taisez-vous ! Plus un mot ! On vous a pris la main dans le sac, mademoiselle. N'as-tu pas honte, coquine, de te conduire de la sorte avec un homme marié. Et un pasteur, encore ! »

Les yeux hors de la tête, ce dernier prend au fur et à mesure les accessoires que Betty sort de son sac et les dispose, comme elle le lui indique, devant le lavabo. Quatre paires de menottes en acier, des lanières en cuir, des gants de vaisselle en caoutchouc rose, des tubes de vaseline, de crème, de pommade, des pinces-crocodile, des épingles à linge, de longues aiguilles d'acupuncteur, une cravache. Les mains du pasteur tremblent d'impatience, une lueur maniaque brille dans ses yeux gris.

« Cela me rappelle l'Inquisition, murmure-t-il. Les tortures de l'Inquisition. »

Rosamond pousse un cri de terreur en voyant le dernier objet. Un spéculum de vétérinaire, un instrument véritablement monstrueux.

« Silence, idiote. Je n'utiliserai ça que si tu te montres indocile.

— Je ferai tout, je me laisserai tout faire, sanglote Rosamond, en contemplant avec des yeux dilatés par l'effroi l'outil barbare que le pasteur manie avec un respect craintif.

— J'y compte bien, ma chérie, se moque Betty, en lui caressant le visage. Vous allez vous laisser punir bien gentiment, comme vous le méritez, vilaine fille ! Alors, pasteur, on dirait que vos yeux brillent ? J'avais bien deviné ? Vous êtes comme moi, comme elle, une bête, un chien. Vous aimez l'ordure. »

Debout, en face du pasteur, elle le fixe. Il soutient son regard. Ils sont très pâles, ont la même grimace.

« Tu vas voir, chuchote Betty. On va bien s'amuser avec la petite salope. Et après, tu pourras t'amuser aussi avec moi. Attachons-la, ce sera plus commode. Il ne faut pas qu'elle se débatte ! Viens, je vais te montrer. Passe-moi cette lanière. »

Terrifiée, Rosamond se laisse ficeler sur son siège. Pour commencer, sur un ordre de Betty, le pasteur saisit les poignets de la jeune femme et lui fait passer les bras derrière le dossier, ce qui l'oblige à se cambrer d'une façon provocante, braquant devant elle ses gros seins aux pointes raidies par la peur. La cambrure exagérée du

torse fait saillir les côtes sur la cage thoracique. Une paire de menottes d'acier réunit entre eux, derrière le siège, les poignets de Rosamond ; une courroie fixée par un mousqueton à la chaîne des menottes est ensuite reliée au pied du fauteuil, ce qui interdit le moindre mouvement à la partie supérieure du corps.

Comme il s'agit d'un fauteuil inclinable et réglable en hauteur, la jeune femme se retrouve en peu de temps renversée presque à l'horizontale, au niveau des genoux du pasteur et de Betty.

« Comme ça, dit Betty, en caressant le visage de Rosamond qui a fermé les yeux, on pourra se servir de sa bouche. Il suffira de s'asseoir sur son visage. »

Le pasteur lui répond d'un sourire grimaçant.

« Les jambes, ordonne Betty. Soulève-les plus haut, elle ne va pas se casser, n'aie pas peur. La garce est souple, rabats-les : les pieds au-dessus de la tête, voilà, comme ça. Tu as vu comme ça lui ouvre bien le cul et le con. Passe-moi les menottes. »

Sur chaque cheville de Rosamond, ils referment le bracelet d'acier d'une paire de menottes ; puis ces deux paires de menottes sont réunies entre elles par une courroie passée à l'intérieur des bracelets libres et rattachée ensuite à la troisième paire de menottes, celle qui réunit les poignets de Rosamond. Une troisième courroie de cuir, très large, très épaisse, est sanglée à la taille de Rosamond et bouclée sous le siège. Ainsi ligotée, il lui est absolument impossible de faire le moindre mouvement.

« Tu ne peux pas savoir comme j'aime ça, dit Betty. La réduire à l'impuissance totale, lui ouvrir le cul et le con, savoir que je peux lui faire tout ce que je veux. C'est agréable, non ? Ne dis pas le contraire. Je sais que tu es comme moi, montre ta bite. »

Le pasteur écarte les pans de sa redingote ; Betty referme sa main sur sa queue et lui taquine le gland ; leurs yeux dévorent le corps écartelé de Rosamond. Ainsi pliée en deux et ouverte, les pieds plus haut que la tête, elle paraît n'être plus qu'un sexe démesurément écarté, un gouffre de chair rose et baveuse.

« Qu'est-ce que tu veux lui faire ? demande Betty. Par quoi veux-tu commencer ?

— La punir, il faut la punir !

— Tu as raison ! Faisons-lui mal ! Faisons-la crier. Le martinet, là-bas, vite, prends-le. Et passe-moi aussi la cravache ! »

Un hoquet de terreur s'étrangle dans la gorge de Rosamond. Elle sait par expérience qu'il est inutile de supplier Betty, ça ne fait que la rendre encore plus cruelle. Sur le point de défaillir, elle se mord les lèvres jusqu'au sang.

« À toi l'honneur, père fouettard, plaisante Betty.

Très pâle, le pasteur va se placer à la tête du siège renversé. Le corps sans défense de la femme écartelée est étalé sous lui, comme un tapis de chair blanche et rose. Il se voit dans le miroir au-dessus de l'image obscène.

« Dis-lui pourquoi tu la punis, ordonne Betty.

— Parce que c'est une chienne, parce qu'elle me rend aussi chien qu'elle, rugit le pasteur. Parce que je n'arrête pas de penser à ça ! À ça, là ! »

Il indique la large entaille rose du sexe de Rosamond. Il lève le martinet au-dessus de sa tête, puis, de toutes ses forces, il l'abat sur l'objet scandaleux. Avec une jubilation féroce, il voit dans le miroir les lanières mordre les délicates chairs. Le hurlement animal de Rosamond l'emplit d'un âpre bonheur. Exultant, il la cingle encore plus fort, exactement au même endroit.

« Vise bien la fente, dit Betty. Punis-la là où elle a péché ! »

Le forcené n'a pas besoin d'encouragements. Les yeux agrandis par l'extase, exalté, fanatique, il frappe sans relâche le sexe béant et tuméfié, lacère les cuisses et les seins de Rosamond, s'évertue à marquer son corps entier. Plus elle crie, plus il frappe fort. À chaque coup, sa bite saute entre les pans de sa redingote, un élancement de plaisir monte de ses couilles. Il râle, il gémit, il pleure de joie.

« Le trou du cul aussi ! lui crie Betty. Qu'elle se souvienne de toi, demain, quand elle chiera.

— Oui, oui, le trou du cul.

— Tiens, prends la cravache, tu pourras mieux viser. »

Ils procèdent à l'échange. Le pasteur vise avec soin. La cravache siffle. Chloc ! La lanière partage la vulve, se replie dans le sillon

fessier, mord féroce ment l'anus de Rosamond.

Le hurlement de la fille ressemble à celui d'une bête qu'on égorge.

« Oh, sanglote le pasteur. Oh, je ne peux plus. Il faut que j'arrête, je vais jouir.

— Doucement, doucement, respire doucement. »

Tremblant de tout son corps, le pasteur contemple le corps torturé qu'agitent des spasmes précipités. Le cri de Rosamond s'est transformé en râle d'agonie.

« C'était bon, hein, lui dit Betty. Mais il ne faut pas casser notre jouet, hein ? »

Elle lui retire la cravache des doigts. Il se laisse désarmer et soupire longuement comme un homme qui se réveille ; ses yeux papillotent. Il se passe une main sur le visage. Souriante, mais d'un étrange sourire crispé, Betty lui tend alors une petite clef d'or.

« C'est pour toi, salaud, ta récompense. Tu l'as bien méritée, ouvre la boîte de Pandore, libère mes démons. »

Interdit, il regarde Betty se trousse. Elle porte de fins bas noirs qui s'arrêtent au-dessus des genoux. Ses cuisses sont beaucoup plus larges qu'il ne l'aurait cru : grasses, blanches, obscènes, de vraies cuisses de putain. Elles sont poudrées de talc pour rendre encore plus blanche leur lividité. Il émane quelque chose de cadavéreux de cette blancheur excessive.

« On dirait des cuisses de morte », pense le pasteur, fasciné, en regardant monter la robe.

— C'est ça que tu voulais voir, au temple, hein ? susurre Betty. Eh bien regarde, regarde bien. »

Elle achève de se trousse ; elle n'a pas de culotte. Il voit paraître un ventre bombé, très lisse, poudré de blanc, lui aussi ; une tache de fard rouge souligne la minuscule dépression du nombril. Mais là-dessous, lippu, déformé, le con entièrement épilé s'étire caricaturalement sous le poids d'une lourde pendeloque de métal doré. Un cadenas ! Les yeux du pasteur s'écrouillent. Il frissonne de plaisir et d'horreur. Il y a des trous dans les lèvres du con ! Le fer du cadenas les traverse. Le poids du cadenas les déforme.

« Il te plaît, mon cloaque ? lui demande Betty, d'une voix extasiée. Ouvre-le, il est à toi. Joue avec mes ordures, vilain cochon ! »

Elle plie doucement les genoux, s'assied sur le visage renversé de Rosamond comme sur la cuvette d'un cabinet, pose ses fesses sur la bouche ouverte de celle-ci.

Le pasteur s'agenouille. Il prend le cadenas d'une main qui frémit. Il introduit la clef d'or dans la serrure. Le mécanisme s'ouvre avec un déclic. Très délicatement, il fait coulisser le métal dans les deux ouïes mauves qui percent les grosses lèvres de la vulve épilée. Il retire le cadenas. Bien que libérées, les grosses lamelles lippues du con continuent de pendre de chaque côté du vagin comme les lèvres d'une négresse à plateau. Il en prend une, l'étire, contemple le trou qui la perce. C'est un trou très large, il pourrait presque y faire entrer son petit doigt, les bords en sont tuméfiés, bleuâtres.

De minuscules rides livides étoilent les bords des orifices du tissu cicatriciel. Ou a dû la percer à cru avec un fer rougi à blanc.

« Oui, régale-toi, salaud. Regarde bien mes organes, touche mes trous. Tu vois comme mon maître m'a marquée ? Regarde, ici ! »

(Elle ouvre ses fesses, lui montre des taches pourpres, des marques de brûlures récentes, qui entourent son anus)

« Tu vois ? Il m'a brûlée avec son cigare. Ça sentait la chair brûlée, la viande grillée. Et moi, je criais, je pleurais ! Tout mon corps est couvert de marques. J'en ai aussi sur les seins. »

Le pasteur écarte les lèvres de la vulve, ouvre la grande fleur de chair. Il découvre l'anneau d'or qui perce le clitoris. Une fade odeur de croupissure, de fermentation, s'exhale des replis gluants. Un dépôt blanchâtre a macéré à l'intérieur des nymphes, entoure le clitoris. Aux endroits où elles sont constamment maintenues en contact par le poids du cadenas, les lèvres du con, à force de se frotter l'une contre l'autre, sont rougies par l'irritation.

« J'ai le con en feu, dit Betty. Il faut le lécher doucement. Enlève-moi toutes ces salissures. Régale-toi, espèce de porc, ça me brûle, c'est comme un incendie qui me dévore. Nettoie bien. »

Avec une grimace de répugnance, le pasteur approche son visage. Il flaire les émanations âcres des muqueuses. Il tire la langue. Avec un petit cri de joie, Betty s'avance. La langue entre dans sa chair, frétille comme un poisson. Elle appuie ses fesses sur la bouche de

Rosamond, elle pousse. La langue de la jeune femme entre en elle par-derrière. Le pasteur la lèche de bas en haut, il projette de la salive entre ses dents et l'aspire après qu'elle a inondé les chairs de la vulve.

« Oh, vous êtes des porcs, tous les deux, s'extasie Betty. Enfoncez bien vos langues, mangez ma merde, buvez ma pisse. »

Elle se dandine, se trémousse de bonheur.

« Ça pue, hein ? Je ne me suis pas lavée. C'est si bon d'être sale sous une belle robe. Je m'inonde de parfum, mais je laisse toujours la pisse sécher sur moi. Il doit y avoir aussi du sperme sec. Mon maître s'est vidé les couilles, hier soir, j'ai tout gardé dedans. »

Soudain, les narines de Betty se pincent. Un cri rauque filtre entre ses lèvres. Elle saisit les oreilles du pasteur qui fouille son sexe du groin, comme un porc, elle le repousse.

« Non, pas avec la bouche, j'ai failli jouir. C'est bon pour les gouines. Enfile-moi ta drôle de bite, vite, mets-la dans le trou. Enfonce ! »

Elle se relève un peu, il fléchit sur les genoux, il guide sa bite, maladroitement, cherche le trou, le trouve. Ils soupirent de satisfaction et l'homme entre dans la femme. Une fois qu'ils sont l'un dans l'autre, ils ne bougent plus. Ils sont au bord de l'orgasme. Les ongles vernis de Betty griffent avec un bruit rêche la redingote élimée, son vagin aspire délicieusement la bite de Bergman.

« Est-ce que tu m'as déjà baisée en rêve, pasteur ? demande la rousse, d'une voix qui chavire.

— Oui, oh oui ! »

Betty sourit de bonheur. Tremblants d'extase, ils se regardent les yeux dans les yeux.

« Et tu m'as enculée, aussi, bien sûr ? demande Betty.

— Oui, je vous ai enculée. Je vous ai tout fait. En rêve.

— Et après ? Raconte. Tu te branlais dans les chiottes en pensant à moi, hein ? Ou tu baisais ta bourgeoise avec plein d'images de mon corps dans la tête.

— Oui, oui !

— Souvent ?

— Chaque fois. Chaque fois que vous veniez au sermon. Dès que c'était fini, je courais dans les cabinets. Et je le faisais en pensant à vous.

— C'était bon ?

— Oui, oh oui, mais c'était horrible, aussi ! J'aurais tellement voulu que ce soit vrai. Quand j'avais fini, le désespoir s'emparait de moi. La honte. J'aurais voulu mourir. Ou vous tuer !

— Et avec ta femme. Raconte, vite ! Je veux tout savoir.

— C'est encore plus horrible. Comment avez-vous deviné ?

— Je te connais comme si je t'avais fait. Tu ressembles tellement à mon père. Quand j'étais petite, il venait en cachette de ma mère me baiser dans mon lit. Je faisais semblant de dormir. C'était si bon. Le jour, on faisait semblant de ne pas savoir ce qui s'était passé la nuit. Il surveillait mes devoirs, il me grondait, tout le monde trouvait que c'était un père merveilleux. Et la nuit... toutes les nuits... pendant des années, il venait me tripoter, il me mettait sa bite dans la bouche. Il me l'enfonçait dans le sexe, petit à petit. Il m'élargissait, tu comprends ?

— Oh oui, je comprends. Je comprends si bien.

— Je n'étais pas encore réglée quand il m'a baisée pour la première fois. Il y allait très doucement, mais ça me faisait mal. Et en même temps, c'était si bon. Plus tard, quand j'ai commencé à sortir avec les garçons, il a continué. Des fois, j'avais encore le sperme du garçon dedans, il m'avait baisée dans la voiture, en revenant du cinéma. Je ne me lavais pas. Je me couchais comme ça. Dès que j'éteignais, la porte de ma chambre s'ouvrait. Tu m'écoutes, pasteur ? Tu entends bien ?

— J'écoute, oh, comme j'écoute. J'ai l'impression que c'est moi qui entre dans cette chambre !

— Je voyais le faisceau de la lampe de poche se diriger vers mon lit. Je voyais les pieds nus de mon père, ses jambes poilues. Il se mettait entièrement nu quand il me rendait visite. Il baissait le drap, me demandait : "Tu dors, Betty ? Tu dors, ma chérie ?" Je ne répondais pas. Alors, il soulevait ma chemise de nuit et il m'éclairait le con, avec sa lampe. Il pouvait voir mes poils tout collés par le sperme

du garçon. “Oh, la vilaine fille, qu’il faisait. Si sa maman savait ça ! Pour sûr, elle voudrait qu’on la mette en pension. Mais papa ne dira rien. Vilaine fille... et regardez-la dormir, on dirait un ange.”

— Et après ? » demande le pasteur.

Il sent le vagin de Betty qui s’ouvre et se referme. C’est un instant prodigieux. Dans le fauteuil renversé, sous eux, Rosamond, la bouche collée à l’anus de la secrétaire, écoute, elle aussi, ce récit que Betty lui a fait si souvent. Elle tremble d’excitation et de peur. Car, ensuite, chaque fois, Betty la torture longuement, méticuleusement. Délicieusement.

— Après ? Ça t’intéresse, hein ? se moque Betty. Après, il me léchait le con, me nettoyait du sperme du garçon. Puis il m’enfonçait sa bite bien au fond, et il me baisait, debout, en se tenant aux montants de mon lit d’enfant. J’ai gardé très tard ce lit de petite fille. Un vieux lit de cuivre, avec de grosses boules. Il tenait les boules dans ses mains et sa queue allait et venait, longuement, longtemps. Il était capable de se retenir pendant des heures. Je n’ai jamais connu un autre homme capable de faire ça. Jamais, avec aucun, ça n’a été aussi bon qu’avec lui. Quand il décidait de jouir, il sortait de mon vagin et me mettait sa bite dans la bouche. C’est toujours dans ma bouche qu’il jutait. Après, il m’essuyait les lèvres avec son mouchoir qui sentait le tabac et il m’embrassait sur le front. “Dors bien, petite chérie, qu’il me disait. Vilaine petite chérie, qui fait des cochonneries avec son papa ! Ils iront en enfer, tous les deux, pour sûr. En attendant, dors bien, coquine.” C’était mon papa. Mon papa à moi. On avait ce secret, tous les deux.

— Et votre papa... est-ce que, en ce moment, encore ?

— Il est mort. Il s’est suicidé. J’ai longtemps cru que c’était à cause de nos relations coupables. D’autant que ma mère qui commençait à se douter de quelque chose, devenait jalouse, et lui menait une vie infernale. Il ne pouvait plus entrer dans ma chambre. Il venait me chercher, comme un amoureux, à la sortie du collège. Il m’emmenait faire une balade, pour me détendre un peu. On allait au bord de la rivière, à la sortie de la ville. Dans le coin des amoureux. Je lui faisais mes confidences. Je lui parlais de mes flirts. Je ne lui cachais rien. Et puis, quand je voyais qu’il commençait à regarder sa montre en douce, je lui disais : “Oh, je suis tellement fatiguée. Maintenant je vais dormir, si ça ne te dérange pas, papa.” “Dors, mon ange. Dors, vilaine fille.” Dès que j’avais fermé les yeux, il rabattait le siège en arrière et m’enlevait ma culotte. Et il me léchait le con, très

longtemps. Personne, pas même Rosamond qui est pourtant une championne, ne m'a aussi bien sucé le clito que mon papa. Qu'est-ce qu'il a pu me faire jouir, dans cette voiture ! Je mouillais le siège, toujours au même endroit, et le cuir a fini par s'imprégner de mon odeur. Quand il faisait chaud, l'odeur ressortait du cuir, la voiture sentait la fille. Heureusement que ma mère n'y montait jamais, dans cette voiture. Ses derniers doutes se seraient évanouis ! Mon père lui avait acheté une voiture japonaise, une petite, pour elle toute seule.

— Mais alors ? Pourquoi il s'est tué ?

— On ne l'a jamais vraiment su. Ma mère prétend qu'il avait une maladie incurable. Mais souvent, je me demande si ce n'est pas le remords de m'avoir rendue telle que je suis devenue, d'avoir fait de moi la chienne que je suis. N'est-ce pas que je suis une chienne ?

— C'est vrai, dit le pasteur. Je n'ai jamais rencontré une femme comme vous. Une chienne, c'est le mot !

— Mais toi aussi, tu es un chien. Comme mon père. Comme moi. On est pareils, je l'ai su dès que je t'ai vu. Tu ressemblais tellement à mon père, quand tu fulminais, dans ta chaire, que j'en avais le clito qui durcissait. Alors, comme ça, tu te branlais en pensant à moi ?

— Chaque fois. Et même, les derniers sermons, je n'attendais pas que ce soit fini. Dans la chaire, j'ouvrais mon pantalon. Et je me touchais en faisant mon sermon.

— Et ta femme ? Tu la baisses en pensant à moi ?

— Elle prend des somnifères. Chaque fois que je vous ai vue, au temple, je vais dans sa chambre, la nuit. Nous faisons chambre à part. Je la maquille comme une putain de bas étage. Je la mets entièrement nue, et je tends un drap noir sous elle. J'allume des candélabres, comme si elle était morte. Le maquillage criard de son visage fait paraître encore plus blanche sa chair immobile. Elle est très poilue, entre les cuisses ; ça fait une grosse tache sombre au bas de son ventre. Je me masturbe en la regardant et en pensant à vous. Les images se mélangent dans ma tête. Quand je suis bien excité, je me couche sur son corps immobile. Elle continue à dormir, abrutie par les somnifères. J'ai l'impression de faire l'amour avec un cadavre, de profaner une morte. Quand c'est fini, je la démaquille, je la rhabille, et je remporte les candélabres pour les remettre à leur place, dans le couloir. Voilà ce que je fais, à cause de vous. Dans ces moments-là, j'ai

l'impression d'être un autre.

— Peut-être que c'est mon père qui revient, qui s'empare de toi. Vas-y, papa ! Mon papa chéri, baise ta vilaine fille.

— Oh oui, oh oui ! »

Comme deux somnambules, ils se remettent à bouger.

« Je le savais que tu étais comme ça, râle Betty ! Bouge ta bite très lentement. Comme mon papa quand j'étais petite. Mais ne jouis pas, surtout, hein ? Voilà, fais-la glisser, tu sens comme je suis bien baveuse ? Tu sais, je suis presque en train de jouir, mais je fais durer. C'est comme une prodigieuse envie de pisser, j'ai le cœur qui tape, j'ai le visage qui brûle, dès que je ferme les yeux, je me retrouve dans ma chambre avec mon papa qui s'occupe de moi. Dès que je les ouvre, je te vois. Et ça m'excite que tu sois si laid, si répugnant. J'ai l'impression de me faire enfiler par un chien ! »

Un éclair de souffrance passe dans les yeux du pasteur. Puis une grimace haineuse le défigure. Il retire sa bite, la renfourne au fond, d'un coup violent. Betty éclate de rire.

« Mais c'est qu'il deviendrait méchant ! Gros chien, sale chien ! Nique bien ta maîtresse, sale chien ! La prochaine fois que je viendrai au temple, pour écouter ton sermon, on se souviendra, toi et moi, de ce qu'on est en train de faire. Je ne mettrai pas de culotte. J'écarterai bien mes cuisses pour toi. Tu pourras voir mon con. Et je saurai que tu te branles en faisant ton sermon. J'entendrai ta voix trembler.

— Oui, oh oui. Il faudra faire ça ! Tous les dimanches, hein ?

— Tous les dimanches je te montrerai mon con. Ce sera comme si je donnais rendez-vous à mon papa ! Il faudra que tu portes une cravate bleue. Il portait toujours des cravates bleues, avec des pois blancs, mon papa. »

XII JEUX DE GOUINES DANS LES DOUCHES

Toute la matinée, Darling se morfondait à son pupitre. Les mots qui sortaient de la bouche des professeurs traversaient son esprit comme de grosses mouches bruyantes. Elle n'avait vraiment pas la tête aux études, après ce que lui avait dit Mary. Sans arrêt, elle repensait aux paroles qu'elle lui avait susurrées avant d'entrer en classe.

« Si tu viens dans les douches, je ne dirai rien aux autres filles. Sinon, tant pis pour toi.

— Jamais ! » avait riposté Darling.

Mais avait-elle le choix ? Cette petite peste la tenait ! Toute la matinée, elle ne cessa de penser à ce rendez-vous. Que lui voulait Mary ? Pendant la dernière heure de cours consacrée à l'instruction religieuse, Darling, sur des charbons ardents, se retournait à tout instant. Mary était à sa place près de Martha Mac Manus. Comme chaque fois qu'il y avait instruction religieuse, Martha se passait du vernis sur les ongles, à l'abri d'un livre vertical. Elle était bien trop absorbée par l'opération pour remarquer l'agitation de Darling.

Ce n'était pas le cas de Mary. Chaque fois qu'elle se retournait, Darling rencontrait son regard effronté. Bientôt, veillant à ne pas être vue par sa voisine, Mary lui adressa des petits signes d'intelligence., d'une parfaite obscénité. Ayant posé son menton sur sa main repliée, elle dessinait un rond avec son pouce et son index. Dès que Darling la regardait, elle lui clignait vicieusement de l'œil, et introduisait l'index de son autre main dans ce trou. Puis elle faisait aller et venir son doigt dans l'anneau. Chaque fois Darling se détournait, les joues tièdes.

Comme la sonnerie annonçant la fin des cours retentissait, elle jeta un ultime coup d'œil. Cette fois, Mary ne se contentait pas d'utiliser un doigt, mais une règle, une longue règle graduée qu'elle faisait coulisser entre ses doigts arrondis, imitant le geste d'un violoniste en train de frotter son archet sur les cordes de son violon.

Indignée, Darling se précipita dehors, avec les filles qui se dépêchaient pour prendre les meilleures places au réfectoire. Plutôt crever que d'aller au rendez-vous de cette détraquée. Mais à peine eut-elle fait quelques pas dans la cour que sa résolution vacilla. Si Mary parlait, c'en serait fait à jamais de la réputation de Darling. Déjà qu'elle n'était pas brillante ! Elle ralentit l'allure, puis s'arrêta tout à fait. Comme tirée par un fil, elle pivota sur elle-même. La cour était

maintenant absolument vide, toutes les élèves étaient montées au réfectoire d'où s'échappait une rumeur bruyante et joyeuse. Toutes, sauf une.

Là-bas, en effet, tout au fond, devant le vieux bâtiment au toit de tôle qui abritait les douches et les vestiaires, une silhouette menue semblait monter la garde. Mary attendait sa proie. Voyant Darling revenir sur ses pas, elle lui adressa un petit geste pour lui dire de faire vite, et rentra dans le couloir qui conduisait aux douches. Peu après, Darling, le cœur battant et la gorge serrée, se faufila à son tour par la petite porte. Une odeur de pisse et de désinfectant l'accueillit. L'installation sanitaire ne brillait pas par la modernité. Les cabines de douches individuelles étaient alignées de part et d'autre d'une allée centrale que dominait une étroite verrière. Chaque cagibi était protégé des regards indiscrets par un rideau de plastique translucide. C'est dans ces cabines que les gouines se livraient à leurs attouchements, pendant qu'une copine faisait le guet dans le couloir. Mary se tenait tout au fond du couloir, devant la porte des W.-C. Elle fumait, adossée au chambranle, son cartable posé à ses pieds contre le mur carrelé, et elle regardait arriver Darling.

Cherchant à se donner une contenance, celle-ci balançait furieusement son propre cartable près de celui de Mary.

« Je suis simplement venue te dire de me fichir la paix, tu entends ? clama-t-elle.

Cela fit ricaner Mary.

— Allez, ne fais pas l'idiote. Tu sais très bien pourquoi tu es venue ! Va t'asseoir sur le siège et fais pipi. Le docteur va t'examiner. Tu aimes ça, non, jouer au docteur, à ce qu'on m'a raconté ? »

Une rougeur malsaine enflammait les joues de Mary, sa voix avait pris des inflexions crapuleuses.

« Dépêche-toi d'entrer. Si quelqu'un passe devant le couloir, on va nous prendre pour deux gouines ! »

Darling se laissa tirer dans le cabinet où la fumée de la cigarette qu'avait prudemment grillée Mary couvrait tant bien que mal les effluves qui montaient de la cuvette maculée de traces noirâtres.

« On sera mieux que dans une cabine de douche, dit Mary. La porte ferme avec un verrou. »

Elle le tira. Elles avaient juste assez de place pour se tenir debout toutes les deux, devant la cuvette. Darling sentit le souffle tiède de Mary courir sur son visage. Ses forces l'abandonnaient. Pourquoi donc était-elle entrée ? C'était toujours pareil ! Deux larmes de dépit lui montèrent aux cils. Sans perdre son temps en travaux d'approche inutiles, Mary lui retroussa sa robe. Darling s'adossa au mur carrelé. Le froid de l'émail sous ses fesses la fit frissonner. Les mains de Mary lui caressaient les cuisses.

« Quelle belle robe tu as, Darling ! chuchota la fille du shérif. Tu mets toujours de si jolies robes ? Avec quel argent les achètes-tu ?

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ? »

Du dos de la main, Mary lui effleura l'entrejambe. Ce fut comme un éclair tiède qui s'enfonça dans son sexe.

« Moi ? (Mary avait pris une voix innocente.) Mais rien du tout, ma chérie. Et surtout pas que tu les fais payer par des hommes en échange de tes fesses. Il faudrait que je sois vraiment une mauvaise langue comme Isobel pour prétendre une chose pareille !

— C'est Carolyn Simmons qui me les donne, si tu veux tout savoir !

— Et toi, mon chou, qu'est-ce que tu lui donnes, en échange ? »

Une fois de plus, Darling avait parlé trop vite.

« Ce ne serait pas ça, par hasard, que tu lui donnerais ? »

La bouche de Mary était presque collée à son oreille. Sa voix n'était plus qu'un souffle. Elle laissa sa main qui était descendue jusqu'au creux d'un genou remonter le long de la cuisse tiède et la referma à travers le slip sur le pubis moite. À nouveau, un éclair de douceur infâme se propagea dans le ventre de Darling ; ses genoux tremblèrent.

« Lève-ta main de là, sale lesbienne ! »

Mary se contenta de rire et palpa sans vergogne la protubérance de chair poilue, cherchant la fente à travers le slip.

« C'est ça, hein ? J'ai bien deviné ! C'est ça que tu lui donnes ! »

Elle replia l'index, faisant adhérer le slip à la faille du sexe.

Darling se laissait faire. Mary se recula pour la regarder. Elles étaient aussi rouges l'une que l'autre. Le doigt montait et descendait.

« Elle aime les filles, Carolyn, tout le monde le sait. On sait très bien pourquoi elle t'invite chez elle. Tu ne te figures tout de même pas que tu es la première qu'elle tripote, dans sa chambre ? La première à qui elle fait des petits cadeaux ? Et tu es là, à faire des manières, à jouer les victimes ! Tu n'es qu'une branleuse, comme Carolyn. Et tu sais ce qu'on leur fait, aux branleuses ? On les branle, ma chère. Et on se fait branler par elles. C'est mieux que de se branler toutes seules quand on n'a pas un garçon sous la main !

— Tu es dégoûtante.

— Dégoûtante ou pas, es-tu d'accord pour me montrer s'ils t'ont ouverte ? Martha dit qu'une fille violée, on peut lui enfiler toute la main.

— C'est des mensonges !

— Alors, laisse-moi voir. OK ? Tu vas être gentille. Tu vas laisser le médecin t'examiner.

— Fais ce que tu veux, je m'en contrefiche, sale dégoûtante ! »

Un sourire de triomphe éclaira le joli visage cruel de Mary. Vite, elle s'accroupit sur ses talons pour regarder la culotte de Darling. Son sourire s'accrut en voyant que celle-ci écartait sournoisement les cuisses pour mieux la laisser regarder. Une chaleur épaisse, une ivresse lourde empâtaient la chair de Darling, comme chaque fois qu'elle s'offrait à quelqu'un, garçon ou fille. Les doigts menus de Mary apprécièrent le volume et l'élasticité de son con.

« Tiens ta robe relevée, lui souffla-t-elle, j'ai besoin de mes deux mains. »

Darling prit la robe que lui tendait Mary et la releva au-dessus de son ventre. Une fois de plus, elle s'exhibait. La lourdeur du désir descendit dans ses seins dont les bouts s'allongèrent ; son anus se crispa.

« C'est mignon comme tout, susurra Mary, en prenant une voix ignoblement sucrée, et en tirant sur la culotte, pour lui faire mouler la vulve. Une culotte en satin bleu ! J'ai vu la même en vitrine, chez Maggy. C'est un cadeau de Carolyn, ça aussi ? Bien sûr ! Elle t'offre même tes culottes, cette sale gouine ! Elle est plutôt petite pour toi.

On voit tes poils qui dépassent, sur les côtés. »

Elle déplaça la culotte vers l'aine. Une douceur ignoble s'enfonça dans la chair de Darling. Toutes ses bonnes résolutions s'envolaient. Mary pourrait lui faire tout ce qu'elle voudrait. En elle, il n'y avait plus qu'une attente anxieuse, une curiosité dévorante.

« Écarte davantage la cuisse. (Elle obéit.) Mais oui. Mademoiselle mouille ! Tu voulais me cacher ça, hein ! Allez, fais-la voir ta grosse moule ! »

Mary fit descendre la culotte. Lorsque les poils du pubis apparurent, elle se recula pour savourer le spectacle. Elle émit un gloussement satisfait et tira d'un coup la culotte aux chevilles de sa victime. Darling eut un paillement saugrenu et referma les cuisses. Mary lui souleva un pied, puis l'autre, pour lui ôter la culotte qu'elle posa sur la cuvette.

« Ouvre-ça, dit-elle. Fais voir. »

Darling résista un peu, plus par coquetterie que par pudeur. Enfin, elle s'ouvrit, sous les mains de Mary, et son sexe apparut, lippu et poilu, fendu d'un profond sillon rose, avec, au sommet, la gousse à demi sortie des petites lèvres.

« Oui, l'encouragea Mary, comme ça. Fais bien voir ta grosse moule. Tu permets que je te l'ouvre ? C'est pour bien vérifier. »

Comme Darling se taisait, Mary, les yeux brillants, lui chatouilla le haut de la fente. Elle l'effleurait à peine, parcourant les grandes lèvres et les deux replis roses qui en dépassaient. Sous ces attouchements insidieux, Darling sentit réagir sa chair. Involontairement, elle creusa les reins et poussa son bassin vers l'avant. D'un seul coup, son clitoris sortit.

« Dis donc, fit Mary, en saisissant délicatement les petites lèvres, t'as ton machin qui est tout raide. Il est drôlement gros. Bien plus gros que celui de Martha ! Qu'est-ce qu'ils ont dit, les salauds qui t'ont violée, quand ils ont vu ton con ? Ils t'ont pas dit que tu avais un gros truc ?

— Je n'ai pas envie de parler de ça, haleta Darling.

— Tu n'as pas envie, hein ? » ironisa Mary, en introduisant son index entre les lèvres moites.

Elle les sépara convenablement et fit monter et descendre son doigt dans la faille humide à plusieurs reprises. Darling accompagnait la caresse lascive d'un trémoussement du bassin. Le doigt se recroquevilla vers le bas, et farfouilla dans les poils, qui formaient une espèce de barbiche à cet endroit, collés entre eux par le jus qui en coulait. Quand l'index trouva l'ouverture du vagin et s'insinua en elle, Darling renonça à jouer la comédie plus longtemps. Elle accueillit avidement l'intrus. Mary n'eut pas le triomphe modeste.

« Et ça, mademoiselle la mouilleuse, c'est un con de pucelle peut-être ? Regarde comme ça entre bien : deux doigts d'un coup ; et je force pas. »

Mary disait vrai. Elle avait enfilé dans le vagin de Darling l'index et le médius réunis. Elle les faisait aller et venir lentement dans le fourreau de chair gluante, qui s'ouvrait d'une manière éhontée.

« Et alors ? bredouilla Darling. Je ne suis plus vierge. Je l'ai fait avec un garçon.

— Je le connais ? Dis-moi son nom. »

Darling éclata en sanglots. Elle détestait cette Mary. Elle se détestait elle-même.

« Sois pas conne, lui dit alors Mary. Je m'en fiche avec qui tu l'as fait. T'as rien à craindre, je le dirai à personne. Pourvu que tu me laisses jouer avec toi. »

Darling la regarda à travers ses larmes.

« Tu me laisseras faire ce que je veux ? insista Mary. Chaque fois que j'en aurais envie ?

— D'accord. (Au point où elle en était, qu'avait-elle à perdre !)

— Parfait ! Va sur les chiottes, on sera mieux. »

Tenant sa robe relevée, Darling alla s'asseoir sur le siège rabattu et écarta largement les cuisses en s'avançant tout au bord pour offrir sa fente à Mary. Elle savait que c'était surtout ça qui l'intéressait. Plus tard, elle voudrait peut-être jouer avec ses seins, elle exigerait peut-être, comme Carolyn, qu'elle se mette toute nue, mais pour l'instant, c'était son con qui l'occupait, et rien d'autre.

« Fais voir ton clito », exigea Mary.

Darling se renversa en avançant le bassin, et le bourgeon dur et brûlant sortit de son capuchon. Mary le saisit avec un cri ravi.

« Qu'est-ce qu'il est gros. Au moins deux fois plus que celui de Martha !

— Tu fais des choses avec elle ? ne put s'empêcher de demander Darling.

— Tu le savais pas ? Mais c'est le secret de Polichinelle ! Cette peste m'oblige à la sucer presque tous les jours. »

Darling, malade d'impatience, s'ouvrit encore plus et dans un geste d'invite non équivoque poussa son con béant au-devant des doigts qui la fouillaient. Cela amusa Mary qui lui tritura doucement le bouton.

« Et elle ? voulut savoir Darling d'une voix qui tremblotait. Qu'est-ce qu'elle te fait, elle ?

— Ça t'intéresse, hein ? Tu fais plus ta fière quand on te branle. Elle me fait des trucs, aussi, bien sûr. Par exemple, une chose qu'elle aime bien me faire, c'est de me l'ouvrir le plus possible, comme ça. »

Des deux mains, appliquées sur les bords de la vulve, Mary la lui ouvrit en tirant violemment sur les babines velues. De la mouille sortit du vagin et tomba par grosses larmes sur le siège de plastique noir.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont ouverte, s'extasia Mary d'une voix crapuleuse. Ils avaient de grosses bites, ces deux Jack ? Raconte, chérie, raconte tout. »

Darling était trop excitée pour avoir la force de se taire plus longtemps.

« Surtout le grand, avoua-t-elle. On aurait dit un boudin.

— La vache, et ça t'a fait mal ?

— Pas vraiment, haleta-t-elle, luttant contre le plaisir, ils m'avaient léchée, d'abord. J'étais toute mouillée et j'avais si peur que ça m'excitait. Quand j'ai peur, je suis excitée.

— C'est comme moi ! On est pareilles ! Et le petit ? Il t'a baisée, lui aussi ?

— C'était le plus méchant, parce qu'il arrivait pas à bander autant qu'il voulait. C'est lui qui me faisait faire les choses les plus compliquées, et qui m'enfonçait plein de trucs dedans. »

Cela donne une idée à Mary.

« Je suis sûre qu'on pourrait t'enfiler une banane entière, dans ton trou, fit-elle soudain. Attends. Bouge pas, j'en ai une dans mon cartable, pour mon goûter. Reste comme ça. »

Interloquée, Darling la vit ouvrir son cartable et en tirer une monstrueuse banane tigrée.

« Ne bouge pas, avance bien au bord. »

Un peu inquiète, car la banane était vraiment d'une taille impressionnante, Darling s'exécuta néanmoins. Elle prit sa robe entre ses dents et s'ouvrit elle-même la vulve des deux mains. Assise par terre, à la turque, Mary visa la grotte de chair rose. La forme recourbée de la banane les aida. Ce fut presque sans effort qu'elle l'introduisit dans le vagin de Darling. Il ne dépassa plus au-dehors que la partie pointue que Mary, le visage radieux, pinçait entre deux doigts.

« Je te l'ai mise, ma salope ! Tu la sens ? Il t'enfilait quoi, lui, là-dedans ?

— Je sais plus. Fais-la bouger, mais doucement, hein ? »

Mary tira sur la banane, la dégageant à demi. Le fruit était tout luisant de mucosité. Elle la renfonça au fond du con, faisant frémir Darling.

« Quelle cochonne tu es, dit Mary. Si tu voyais ton clito, on dirait qu'il va éclater. Ils ont bien dû se marrer avec toi, ces salopards ! »

Darling se pencha pour se regarder. C'est vrai qu'il pointait drôlement, son bouton ! Comme le gland d'un petit chien ! Elle rencontra le regard de Mary et s'embrasa de honte. La fille du shérif lui tira la langue et l'agita de bas en haut, en la regardant dans les yeux. Elle était diaboliquement obscène.

« Tu veux que je te suce le bonbon ? » proposa-t-elle.

Darling opina de la tête.

« D'accord, mais alors, toi aussi, tu me le feras, après, entendu ? »

À nouveau, Darling opina. Mary retira entièrement la banane et se mit à lui lécher le con de bas en haut. Quand elle entendit que Darling haletait, au bord du plaisir, elle lui aspira le clitoris. C'est en le lui mordillant qu'elle la fit gémir. L'orgasme de Darling fut si puissant qu'elle éclata en pleurs.

« On dirait que la petite chérie a pris son pied, remarqua Mary, avec une sorte d'aigreur. Allez, à mon tour. montre-moi ce que tu sais faire ! »

Tout engourdie, Darling se leva et enfila sa culotte. Mary ôta la sienne et releva sa robe exhibant une touffe impressionnante, très noire, très frisée, au centre de laquelle bâillait un gros sexe proéminent en bec de cygne. Elle l'ouvrit pour en montrer l'intérieur, d'un rouge ardent, tout humecté de bave. C'était un sexe plutôt laid, au goût de Darling, mais justement à cause de cela, elle sentit son excitation revenir. Elle toucha timidement le clitoris mauve que Mary faisait saillir en appuyant sur les bords du capuchon. L'autre se raidit. Alors Darling, curieuse, chercha le trou. Le vagin de Mary était plus étroit que le sien, mais elle n'était plus vierge, elle non plus. Cette vérification effectuée, Darling retira son doigt et palpa les petites lèvres. Pendant une longue minute, Mary, muette et crispée, subit la curiosité de Darling. Quand celle-ci, prudemment, lui toucha l'anus, elle souleva une jambe pour mieux s'offrir. Mary sentit que Darling lui enfilait un doigt dans le cul. Bizarrement ce trou paraissait l'intéresser plus que l'autre.

« Tu t'es déjà fait mettre par là ? voulut savoir Darling.

— Bien sûr, fit Mary. Très souvent, et toi ? »

Comme Darling restait muette, Mary souleva le couvercle du siège et alla s'asseoir sur la lunette.

« Je vais pisser d'abord, dit-elle, avec une sorte de méchanceté, tu me lècheras après. »

Elle fit ce qu'elle avait dit. Darling regarda le jet de pisse jaune, très dru, s'échapper du petit méat rouge, sous le clito, éclaboussant bruyamment la faïence de la cuvette. Le jet s'arrêta subitement.

« Viens, maintenant, dit Mary d'une voix enrouée. Suce-le-moi !

— Tu ne t'essuies pas ? »

Quelques gouttes jaunes tremblaient au bout des poils hérissés, de part et d'autre du sillon de chair rose.

« Oh, allez, fais pas ta délicate. Avec toutes les bites que tu as déjà sucées, tu ne vas pas faire des manières pour un peu de pisse. »

L'âcre odeur d'urine qui montait de la cuvette fit froncer les narines de Darling. Avec une grimace dégoûtée, elle déploya un journal par terre, et s'assit dessus. Puis elle se mit à lécher, de bas en haut, la large entaille que Mary ouvrait des deux mains. La pisse donnait à la chair visqueuse du con un goût salé de fruit de mer.

« Oui, grognait Mary en se déhanchant, comme ça. Enfonce bien ta langue au fond et fais-la remonter en l'agitant. Puis tu aspiras le bouton et tu le sucas comme un bonbon. C'est comme ça que je fais à Martha, ça la rend folle. »

Darling suivit les indications de Mary à la lettre ; elle était donc en train de lui sucer le clito avec application quand la sonnerie annonçant la reprise des cours retentit.

« Vite, cria Mary. Dépêche-toi, fais-moi jouir. »

Darling se mit à aspirer le petit bout de chair et à l'expulser entre ses lèvres humides, à toute vitesse. En même temps, prise d'une inspiration subite, elle profita de ce que Mary soulevait les fesses pour lui enfiler un doigt dans le cul. L'effet fut immédiat. Un jet de mouille tiède lui emplit la bouche et Mary se mit à glapir d'une étrange voix de fausset en accompagnant les derniers coups de langue de Darling de petits coups de reins saccadés. Enfin, elle retomba mollement sur le siège et se mit à rire d'une voix stupide.

« Eh bien, dis donc. Eh bien, dis donc, comment qu'elle m'a mis le doigt dans le cul, cette sale ! C'est Carolyn qui t'a appris ça ?

— Et toi, rétorqua Darling, en s'essuyant les lèvres du dos de la main, c'est Martha qui t'a appris à jouer avec les bananes ? »

L'excitation retombée, elles se dévisagèrent sans aménité. Rapidement, Mary se reculotta et tira la targette. Elles sortirent l'une après l'autre, à nouveau ennemies. Mais comme elles arrivaient dans la cour, la main de Mary serra furtivement celle de Darling.

« Faut pas te vexer, espèce de conne. Je disais pas ça pour me

plaindre. »

La rancune de Darling s'évanouit. Elle rendit sa pression de main à Mary, et les deux filles se séparèrent pour rejoindre deux groupes d'élèves différents.

Un peu plus tard, avant de rentrer en classe, elles se retrouvèrent au lavabo. Elles se savonnèrent les mains, côte à côte. Mary renifla ses doigts.

« J'ai ton odeur qui reste, malgré le savon, chuchota-t-elle.

— Moi aussi, j'ai les doigts qui puent la pisse, espèce de cochonne ! »

Elles furent prises d'une crise de fou rire qu'elles étouffèrent tant bien que mal pour ne pas attirer l'attention des copines qui fumaient là, en guettant les pionnes.

« Qu'est-ce que tu peux mouiller, ma salope, fit Mary, en se savonnant à nouveau.

— J'en ai autant à ton service.

— Et Carolyn, elle mouille autant que toi ?

— Et Martha ? Elle sent autant la pisse ? »

Elles se marrèrent à nouveau, copines comme cochons. Puis elles rafistolèrent leurs maquillages. D'autres collégiennes des grandes classes retouchaient leur rouge, après avoir mangé, devant les miroirs voisins.

« Tu sais, j'ai une idée, dit Mary. Maintenant que la hache de guerre est enterrée, pourquoi qu'on ne sortirait pas ensemble, toi et moi ? En douce de Martha, bien sûr, elle est jalouse comme un pou.

— Sortir ensemble ? »

La méfiance de Darling revenait.

« Avec des garçons, tu piges ? Avec le même garçon. On fait souvent ça, Martha et moi. Elle me fait baiser par ses copains. Je pourrais te faire baiser par les miens. Ce serait marrant, non ? »

Darling sentit le sol vaciller sous ses pieds.

« Non, mais, pour qui tu me prends ? Me faire baiser par tes mecs ? Et puis quoi encore ? »

— Oh, ne le prends pas sur ce ton, hein ? T'as pas intérêt à jouer les pimbêches ! J'ai qu'un mot à dire aux copines.

— Mais t'avais dit que... que si je me laissais faire...

— Eh bien, justement, c'est tout ce que je te demande. De te laisser faire. Par mes mecs ! Figure-toi qu'il y en a que ça excite drôlement l'idée de baiser une fille qui s'est fait violer. »

La main tremblante, Darling n'arrivait plus à suivre le contour de ses lèvres avec son tube de rouge. La garce ! L'horrible petite salope. C'était donc là ce qu'elle avait en tête. La gouiner ne lui suffisait pas, elle voulait la maquer.

Elle se répéta le mot horrible. La maquer, comme une pute. Une horrible chaleur l'envahit. Des images défilèrent devant ses yeux. Elle et Mary tripotant la bite du même mec, en voiture, se passant un flacon de bourbon, riant stupidement. Deux petites pouffiasses en virée. Deux petites chiennes en délire. Non. Il ne fallait pas. Personne ne l'épouserait jamais. On n'épouse pas les filles faciles. Elles finissent sur le trottoir !

« À la fin du cours, si tu veux, il y a un copain qui vient me chercher. Bob Picart, un homme, hein, pas un gamin. Normalement, on devait aller chez lui, avec Martha. Mais elle peut pas. Il y a une réception chez elle. Son grand-père, le sénateur, vient dîner en famille. Faut qu'elle joue à la jeune fille de la maison. Je suis certaine que Bob serait ravi que tu la remplaces. Si tu voyais la bite qu'il a. C'est quelque chose ! »

La tête de Darling lui tournait. Cela ne finirait donc jamais ?

« Mon pauvre chou, s'apitoya Mary, pourquoi tu fais cette tête ? J'y suis ! Tu te sens faible parce qu'on a sauté un repas ? Forcément, ces gros nichons, faut les nourrir. Tiens, mange ça. »

Elle retira la banane de son sac et l'éplucha. Elles la partagèrent. Darling se creusait l'esprit, comment faire pour ne pas aller chez ce Bob Picart ?

« Ce soir, ce ne sera pas possible. Madame Lydia veut que je rentre tôt.

— On restera pas longtemps, dit cruellement Mary. Juste le temps qu'il te baise dans sa voiture. Tu peux pas savoir comme j'ai envie de le voir t'enfiler sa grosse bite dans la chatte. On va bien se marrer, toutes les deux. »

Mais Darling ne se marrait pas du tout, en fin d'après-midi, quand elles sortirent ensemble du collège. Elle avait essayé de se tailler en douce, mais Mary lui collait aux fesses comme une sangsue. « On va bien se marrer, répétait-elle sans cesse. Tu vas voir la grosse bite qu'il a ! » Darling en devenait folle. Après celui-là, elle le savait, il y en aurait d'autres. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Mary était capable de la faire baiser par tous les garçons qu'elle connaissait, pour le plaisir de l'avilir, de l'humilier. Darling n'était pas dupe de leur nouvelle amitié.

Elle regarda Martha qui s'éloignait, pressée de rentrer chez elle. Toutes les autres filles rejoignaient les garçons qui étaient venus les chercher. Cela faisait un joyeux brouhaha de motos, de scooters et de voitures. Des rires éclataient. On s'embrassait. Des portières claquaient. On échangeait des au-revoir.

« À demain, mon chou. À demain. Amuse-toi bien avec ton nouveau copain, et fais gaffe au sida, hein ? N'oublie pas ta capote. »

Bientôt, Darling et Mary, qui la tenait fermement par le bras, se retrouvèrent seules sur le trottoir.

« Mais qu'est-ce qu'il fabrique, ce connard ? grommelait Mary. On a l'air de quoi à poireauter ici ? De deux grues ! »

Juste à ce moment, une grosse bagnole chromée des années soixante déboucha de la rue dont la boutique du coiffeur occupait l'angle et se gara devant le trottoir.

« Le carrosse de ces demoiselles est avancé », annonça une voix joviale.

Darling dévisagea l'horrible bellâtre qui la considérait par la portière. C'était donc cette brute épaisse qui allait poser ses grosses pattes poilues sur son corps... Jamais encore elle n'avait vu un garçon aussi antipathique. Comme une brebis qu'on mène à l'abattoir, les jambes molles, elle se laissa conduire jusqu'à la voiture.

« Tu nous emmènes ? fit Mary, d'une voix sucrée. Ma copine est pressée. Tu peux la déposer chez elle ?

— Bien sûr, ce sera un vrai plaisir.

— Si t'es gentil, je te laisserai la baiser », annonça joyeusement Mary.

Les yeux du mec s'écarquillèrent.

« Mais faudra faire vite, hein, on est pressées, poursuivit Mary. On va se garer dans une rue écartée, et tu la baiseras dans la voiture. Elle en peut plus, la pauvre chérie. Tu peux pas savoir comme elle a envie de se faire mettre. »

Le jacassement méchant de Mary sciait les tympanes de Darling.

« T'as une capote ?, entendit-elle le type murmurer. Je la connais pas, moi, cette fille.

— D'autant plus qu'elle a été violée. Tu sais ? La fille des deux Jack, c'est elle.

— Non ? Merde alors, une fille violée, et elle est d'accord ?

— On s'en fout qu'elle soit d'accord. Si elle l'est pas, tu la violeras ; elle est plus à un viol près. Si t'as pas de capotes, t'as qu'à la prendre par le cul, elle a l'habitude. Par le cul, tu risques rien. »

Mary ouvrit la portière et poussa Darling vers le type. C'est à ce moment précis que la porte du salon de coiffure, en face, s'ouvrit, et que deux femmes parurent sur le seuil. En les reconnaissant, Mary resta sidérée.

« Non, mais je rêve ! Betty Perkins, la secrétaire du père de Martha ! Mais qu'est-ce qu'elle foutait chez Robinson ? Et l'autre greluche... mais oui, je la connais, c'est la petite stagiaire. Merde, alors. »

Mary émit un cri de surprise. Une troisième silhouette venait de sortir de la boutique du coiffeur. Le pasteur Bergman.

« Merde, le pasteur, maintenant. Mais qu'est-ce qu'ils foutaient là, tous les trois ? Faisons semblant de bavarder, Darling. Et toi, Bob, fais comme si tu nous connaissais pas. Si jamais ce sale type me voit monter dans ta voiture, il est capable de téléphoner à mon père. Merde, merde, merde. »

Le dénommé Bob Picart se rencoigna derrière son volant, avec

une grimace écœurée. Voilà ce que c'est que de fréquenter des pisseuses. Toujours la peur du papa. Mais putain, que la blonde était bandante ; ça valait le coup d'attendre.

Les filles s'éloignèrent de la voiture et Mary fit celle qui consultait son bracelet-montre, comme si elles attendaient quelqu'un.

« Faisons semblant de parler, et cesse de faire cette tête, tu veux ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es déçue que la partie de jambes en l'air soit retardée ? T'inquiète pas, ma chérie. Il va te la mettre, sa grosse bite. J'y veillerai personnellement. Et si c'est pas lui, ce sera un autre. »

Là-bas, sur le trottoir, le pasteur, longue silhouette sombre, regardait s'éloigner la petite voiture japonaise où avaient pris place Betty et sa blonde copine. C'est en regagnant sa propre voiture, un vrai corbillard, garée un peu plus loin, qu'il remarqua les deux filles solitaires, devant le collège. Il marqua un temps d'arrêt, comme un chien devant qui vient de s'envoler le gibier.

« Merde, il vient. Qu'est-ce qu'il veut, ce vieux schnoque ? » fit Mary, affreusement contrariée.

Darling se faisant lourde à son bras, elle ne parvint pas à l'entraîner plus loin. En quelques pas, le pasteur les avait rejointes. Son nez acéré, son visage émacié, impressionnaient terriblement Darling.

« Bonjour, Mary », fit le pasteur, d'un ton sec.

Mais ses yeux ne quittaient pas Darling. Elle se souvint alors de l'avoir vu dans la boutique de Robinson, ce matin, en arrivant au collège. Est-ce qu'il était resté là toute la journée ?

« Bonjour, monsieur le pasteur, dirent les deux filles.

— Toujours à traîner dans les rues, hein ? » fit Bergman en jetant un coup d'œil vers la voiture chromée d'où s'échappait la musique d'un poste de radio.

Ses sourcils se froncèrent, soupçonneux.

« Mais pas du tout, j'attends papa, fit Mary. Il m'avait promis qu'il viendrait me chercher.

— Et toi, Darling ? demanda le pasteur. Tu sais que ce n'est par

prudent de traîner dans les rues après ce qui t'est arrivé ? Cela pourrait donner des idées à des imbéciles. »

À nouveau, il lança un regard furibond vers la voiture de Bob Picart. Darling eut l'impression d'avoir reçu une gifle. Tout le monde était donc au courant ?

La main osseuse de Bergman s'empara de son bras.

« Viens avec moi, je vais te raccompagner. Et on parlera de ton âme, en chemin. M'est avis qu'elle a bien besoin qu'on s'occupe d'elle, ton âme. Quant à toi, Mary, tu ferais mieux de rentrer chez ton père ! Il ne viendra plus, maintenant ! »

Rageuse, la fille du shérif s'éloigna d'un petit pas nerveux. Évidemment, l'autre imbécile, dans sa voiture, irait la récupérer plus loin.

« Alors, dit le pasteur. Parle-moi un peu de toi, Darling.

— Que je vous parle de moi ? »

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Mary et au type.

« J'ai appris ce qui t'est arrivé. Quelle chose affreuse ! Si tu me racontais tout ? Cela te soulagerait peut-être, non ? »

Était-ce une illusion ? Il sembla à Darling que les mains du pasteur se crispaient sur le volant. Et soudain, l'odeur arriva dans ses narines. De cet homme émacié, vêtu de sombre, se dégageait une odeur de femme. Cette odeur particulière qu'elle avait respiré sur ses propres doigts, au lavabo du collège, tout à l'heure, après avoir masturbé Mary.

Elle revit la blonde et la rousse sur le trottoir. Se pouvait-il que... Non. C'était impossible. Pas monsieur le pasteur, quand même ! Impossible. Impossible !

Et pourtant, l'odeur était là, tenace, elle emplissait la voiture, lui montait à la tête.

XIII LA RAGE DE LA CHIENNE QUI JOUIT

Bergman la sentait, lui aussi, cette odeur. Tout en questionnant Darling adroitement, il ne pouvait s'empêcher de se souvenir de ce qui s'était passé dans le salon de coiffure. À la fin, Betty l'avait presque effrayé ; l'intensité de son plaisir avait quelque chose de maladif. Elle poussait des cris inarticulés, s'agitait contre lui, l'insultait d'une voix rauque ; puis elle se mettait à glapir et lui labourait le dos de ses ongles en l'appelant « papa, mon petit papa. » Et de la salive coulait de sa bouche, une grimace affreuse l'enlaidissait. Quand l'orgasme qu'elle poursuivait ainsi était enfin venu, elle avait hurlé en se cambrant contre lui avec la rage d'une chienne qui jouit.

« Une chienne, pensait-il avec un mélange d'horreur et de ravissement. Une bête. »

Là, dans la voiture, alors qu'il reconduisait Darling chez elle, tout en lorgnant sournoisement de côté sur ses seins élastiques que les cahots de la rue pavée faisaient sautiller sur son buste (portait-elle un soutien-gorge ?), des bribes de scènes, des phrases obscènes, des images luxurieuses revenaient hanter le pasteur. À chaque feu rouge, il reniflait mine de rien l'odeur tenace qui imprégnait ses doigts.

Il revoyait Betty écartant ses fesses des deux mains et posant son anus ouvert sur la bouche de Rosamond.

« Lèche bien le trou, cochonne. Je vais t'apprendre à détourner des hommes mariés de leur devoir. Enfonce ta langue. Oui, comme ça. Vous ne sauriez croire, monsieur le pasteur, comme elle lèche bien. Le con, maintenant, vite, enfonce ta langue dedans ! »

Elle s'était assise à califourchon sur le visage renversé de Rosamond, ouvrant bien la fente rouge de son sexe.

« Lèche, salope ! Lèche bien au fond. Regardez, monsieur le pasteur, comme elle lèche bien partout. Vous voyez, j'ouvre bien pour qu'elle promène sa langue dans tous les recoins. Il doit y avoir du sperme qui a séché. Mon maître m'a baisée sur le bureau, hier soir, puis il a remis le cadenas pour que son jus reste en moi, toute la nuit et toute la matinée, ça a fermenté, exprès pour ta langue ! Nettoie bien tout. Ça sent le poisson pas frais et la pisse, il faut que ça sente la rose quand tu auras fini. »

Elle avait alors croisé le regard de Bergman.

« Tu as envie, hein ? de me la mettre. Viens, enfile-la un peu ! »

Debout, les cuisses écartées, ouvrant son sexe des deux mains, elle lui avait offert son orifice. Il s'était enfoncé dans son con.

« Rentre bien ton truc au fond. Tu sens comme je suis chaude ? C'est meilleur que de se branler dans les chiottes, hein ? La prochaine fois que je viendrai écouter ton sermon, j'écarterai mes cuisses et je relèverai ma robe rien que pour toi. »

Cette idée paraissait l'exciter tout particulièrement. Elle se frottait le clitoris contre le pubis du pasteur, la bite bien enfoncée en elle. Mais, dans son délire, elle gardait la tête froide. Alors qu'il s'apprêtait à éjaculer, elle l'avait averti.

« Attends, imbécile. Attends, ne jouis pas tout de suite. J'ai encore envie qu'on s'amuse. Retiens-toi. Et sors-la, doucement... tu me la remettras tout à l'heure, ne crains rien. Avant, on va s'occuper de la petite pute. Pourquoi crois-tu qu'on l'a attachée, et que j'ai sorti tout cet attirail ? »

Il avait vu Betty enfiler les gants de vaisselle. Elle s'était ensuite penchée sur le sexe ouvert de Rosamond, en agitant ses doigts caoutchoutés, comme un chirurgien qui s'apprête à opérer.

« Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir lui mettre là-dedans ? Regardez, pasteur, ce gouffre qu'elle ouvre. Faut pas la laisser comme ça. On va s'occuper de ton trou, ma chérie ; ne crains rien, comme il le mérite... »

Terrifiée, Rosamond avait éclaté en sanglots bruyants.

« Oh non, Betty. Oh non, pas encore, pas ça ! avait-elle imploré. Je vous en supplie. Je serai sage !

— Pas quoi ? Ah oui, avait fait Betty, avec un sourire ravi. Et dire que j'allais oublier, petite coquine, c'est toi qui m'y as fait penser. Tu en as envie, hein ? Mais d'abord, pour que tu ne gâches pas notre plaisir avec tes plaintes ridicules, nous allons te bâillonner. »

Un cri de pure terreur s'échappa de la gorge de Rosamond. Elle paraissait folle de peur. Betty lui noua alors une écharpe sur le visage, l'introduisant entre ses mâchoires, et le cri devint un râle sourd, prolongé, comme la plainte furieuse d'un animal.

« Voilà », avait fait Betty, en choisissant deux petits flacons

qu'elle avait dévissés.

Elle en avait montré le contenu au pasteur. Du sel. Et du poivre. Qu'allait-elle assaisonner avec ça ? Il n'avait pas tardé à le comprendre en la voyant saisir une fourchette aux dents très acérées. Avec un sourire ravi, elle se mit à piquer l'intérieur du con de Rosamond qui se démenait dans ses liens. Les dents de cette fourchette étaient aussi fines que des aiguilles d'acupuncture ; elles pénétraient dans les chairs roses, de minuscules gouttes de sang perlaient à l'intérieur des lèvres du con.

« Sel ou poivre ? » avait demandé ensuite Betty au pasteur.

Il avait tendu une main tremblante vers le flacon de poivre. Alors, Betty avait versé du sel à l'intérieur du con et le rouge du sang avait rosi la poudre blanche qui tapissait l'intérieur de la fente. De la bave avait giclé du vagin.

« Vous voyez ? Ça la fait jouir. Cette fille est étonnante. Poivrez-la, maintenant, on va rire. »

Bergman avait versé du poivre sur les plaies minuscules, aussi fines que des piqûres d'insectes. Le rôle avait épaissi. Des larmes ruisselaient sur le visage bâillonné de Rosamond.

« Je ne jouirai pas, avait promis Bergman. Laissez-moi la lui mettre un peu.

— Si tu jouis, je t'arrache les yeux ! Vas-y, amuse-toi avec la truie. »

Il avait enfilé sa verge au fond du vagin ; crispé par la souffrance qui l'embrasait, il était devenu aussi étroit que celui d'une fille vierge. Bergman avait forcé avec cruauté, déchirant les chairs. Mais tout de suite, la vulve s'était ouverte et il avait senti l'intérieur, chaud et humide, entourer son gland. Il avait bien failli jouir. Il s'était retiré d'un coup.

« Les orties, maintenant, avait dit Betty, en ouvrant un sac de plastique.

— Moi, avait imploré Bergman. Moi ! »

Son avidité avait fait rire Betty.

« C'est bien, tu es comme moi, je le savais. Mets les gants,

imbécile et gava-la bien, comme une oie. »

Elle avait retiré ses gants à vaisselle que Bergman avait enfilés. Et c'est lui qui avait mis les orties dans le vagin de Rosamond. Il les fourrait dedans en les enfonçant avec l'index. Des spasmes soulevaient le corps captif dans les liens de cuir. Comme il avait envie également de lui en mettre derrière, Betty avait utilisé un spéculum pour ouvrir l'anus de son amie. Il avait contemplé entre les pinces transparentes de l'instrument de verre les parois rouges du rectum. Il enfonça les orties en s'aidant d'une spatule. Puis ils avaient retiré le spéculum, et l'anus s'était refermé. Rosamond ne râlait plus. Elle contemplait ses bourreaux en silence, les yeux luisants d'une extase monstrueuse provoquée par la souffrance qui lui dévorait les entrailles.

« On me l'a fait, une fois, dit Betty en allumant une cigarette. À ce degré, la douleur est si forte que, si l'on ne s'évanouit pas, elle procure une sorte de plaisir malade. C'est comme si votre corps devenait fou, mélangeait tout. »

Elle avait tiré une bouffée. Puis elle avait caressé le visage de Rosamond.

« Tu ne peux pas savoir, petit pasteur, comme j'aime la faire souffrir. Je suis heureuse, en ce moment. Si heureuse ! Rien ne me rend aussi heureuse que de savoir les tourments qu'elle endure, que de voir couler ses larmes. Je veux qu'elle souffre comme en enfer, pendant que moi, je suis au paradis. »

Elle s'était mise à jouer avec la bite du pasteur en regardant le corps torturé se tordre, impuissant, dans les lanières qui s'enfonçaient dans la chair, à chaque soubresaut que la souffrance arrachait à la jeune stagiaire.

« Ça vous apprendra à vouloir me prendre ma place, ma chère, dit-elle soudain, d'une voix presque mondaine. Je vous ferai voir, moi, si vous allez faire longtemps votre coquette avec maître Mac Manus, sale petite ambitieuse qui se sert de son gros cul pour essayer de me supplanter ! »

Les deux femmes avaient échangé un regard de haine. Puis les larmes avaient recommencé à couler à flot des yeux de Rosamond. Après cette brève pause-cigarette, les tortures étaient devenues encore plus cruelles. Betty avait utilisé divers instruments dilatateurs et piqueurs, et d'autres ingrédients. Notamment de la poudre de piment rouge.

Ainsi mise en appétit, elle s'était assise sur le corps supplicié de Rosamond, comme sur un fauteuil, et c'est sur ce meuble de chair tressillante, qu'elle s'était offerte une dernière fois au pasteur.

« Regarde la belle omelette baveuse, avait dit Betty, en lui montrant sa vulve aux lèvres trouées. Enfile-moi ton manche. Dans le cul aussi ! Sers-toi des deux trous. »

C'est à ce moment que Betty avait basculé dans son délire. Follement excitée par les tortures qu'elle avait infligées à son souffredouleur, elle avait accueilli la bite étroite du pasteur avec un cri de rage. Il avait vraiment eu l'impression de posséder une bête. Mais, au moment même de l'orgasme, le visage grimaçant et enlaidi de Betty avait été transfiguré, comme quelques instants plus tôt, sous l'effet de la douleur, celui de Rosamond, par une étrange extase. Alors, lui aussi s'était mis à hurler comme une bête. Jamais encore il n'avait connu un tel plaisir avec une femme.

Ensuite, ils avaient retiré les orties de Rosamond, puis ils l'avaient détachée. Et Betty avait soigné les parties enflammées de la jeune stagiaire à l'aide de pommades. Rosamond se laissait faire en pleurnichant, comme une petite fille. Une fois que ce fut fini, Betty la rhabilla elle-même. Avant de sortir de la boutique de Robinson, quand même, Rosamond avait mis des lunettes noires pour qu'on ne voie pas ses yeux rougis.

« On s'amusera encore avec elle, dit Betty en quittant le pasteur sur le trottoir. La prochaine fois qu'elle sera méchante, je vous téléphonerai et on conviendra d'un rendez-vous. En attendant, à dimanche prochain, au temple. Je vous montrerai mon con pendant le sermon. On rira bien. »

Quelle femme étonnante !

Le feu était passé au vert et le pasteur, reniflant ses doigts, était toujours plongé dans ses pensées. Mal à l'aise, Darling toussota. Il battit des cils.

« Excuse-moi. J'étais en train de réfléchir au thème de mon prochain sermon. Il faudra que tu viennes l'écouter, hein ? Je compte paraphraser la parabole de la vierge sage et de la vierge folle. Cela me paraît tout indiqué dans ton cas. »

Au volant de la lourde berline noire qui évoquait toujours pour

elle celle d'un entrepreneur de pompes funèbres, Bergman, alors qu'ils s'arrêtaient devant la maison de Darling, eut soudain quelque chose de guilleret.

« Il faudra que je m'occupe sérieusement de toi, mon enfant. Ta beauté représente un danger. Pour toi-même... »

Darling baissa modestement les yeux. Ceux du pasteur étaient posés sur ses seins. Elle se cambra coquettement, les joues moites. Et c'est à ce moment que la question que lui posa le pasteur lui glaça le sang.

« Je me suis laissé dire que ces deux monstres, qui avaient abusé de toi, avaient mêlé Sigmund à leurs turpitudes. Eux, tu ne les reverras plus jamais. Mais lui, il va revenir, un jour. Y as-tu réfléchi ? »

Si elle y avait réfléchi ! Elle y pensait presque toutes les nuits. Comment se comporterait-elle, quand il reviendrait ?

« Il faudra y réfléchir », dit le pasteur, en caressant paternellement le bras nu de la jeune fille.

Comme par hasard, ses doigts frôlèrent son sein.

« Qu'est-ce que tu mets, là-dessous ? » demanda Bergman d'une voix sévère.

« Un soutien-gorge, d'habitude. Mais aujourd'hui, j'ai oublié. »

Le doigt insista brièvement, faisant fléchir la chair élastique.

« Il ne faudra plus oublier, tu es une grande fille, maintenant. Quand on les voit se balancer, comme ça... ça donne des idées aux hommes, tu comprends ?

— Oui, monsieur le pasteur. »

Comme involontairement, le doigt lui effleura la pointe du mamelon !

« Tu vois ? »

Elle retint son souffle. C'est à ce moment qu'ils aperçurent Mme Lydia, à la fenêtre de la cuisine. Le pasteur lâcha le bras de la jeune fille.

« Rentre chez toi. Et n'oublie pas de penser à ce que je t'ai dit ! »

À quoi faisait-il allusion ? Au fait qu'elle n'avait pas de soutien-gorge ? Ou au bossu ? Darling n'osa pas le lui demander. Quelque chose lui disait que le pasteur ne tarderait pas à se manifester à nouveau. Et alors, il ne manquerait pas d'éclairer sa lanterne.

*

* *

À cinquante miles de là, Sigmund était en train de dîner à l'auberge du village, quand deux géants barbus entrèrent dans la salle. Il faillit en avaler sa glotte. L'un d'eux était Harry, le mari de Marge ; l'autre, une brute épaisse au front bas, s'appelait Harvey. Vraisemblablement un scieur, lui aussi.

Tout en expédiant la fin de son repas, le bossu écouta les deux hommes plaisanter avec le patron. Il était question de la partie de poker qui devait se dérouler ce soir-là chez Harry. À un moment, les trois hommes baissèrent la voix. Puis ils explosèrent de rire, en se frappant dans le dos.

« Sacré Harry, s'exclamait Harvey. Il n'y en a pas un comme lui pour rendre une partie rudement intéressante.

— Ah bon ? » fit le patron.

Le bossu croisa alors le regard du dénommé Harvey. Un frisson de peur lui lécha les reins. Un sale type, ce Harvey, une brute sadique dans toute sa splendeur.

« Mais je croyais que t'étais jaloux comme un tigre ? s'étonna le patron.

— Évidemment que je suis jaloux, grogna Harry. Si jamais j'apprenais que cette garce me trompe, je serais capable de lui briser les os. Quant au type qui s'aviserait d'y toucher sans ma permission, je le poursuivrais jusqu'en enfer. Voilà comment je suis, moi.

— Bien parlé, Harry, dit Harvey, en lui assenant une claque sur

l'épaule. Remets-nous ça, Sam. Sur mon compte. »

Le patron, sortit trois nouvelles boîtes de bière du frigo et les posa sur le comptoir. Les têtes des trois hommes se rapprochèrent. En dépit du fait qu'ils chuchotaient, Sigmund, qui avait une oreille de musicien, entendit presque tout ce qu'ils disaient.

« Dis-moi, Harry, tu lui feras mettre cette fameuse chemise de nuit trouée ? demanda Harvey. Celle qui laisse sortir les nichons ?

— Non. La chemise de nuit, ce sera pour une soirée de gala. Ce soir, c'est juste qu'une partie ordinaire, entre copains.

— Alors, des bas résilles ? demanda Harvey. Et une culotte ouverte ?

— À poil, répondit Harry. Strictement à poil. Comme la dernière fois.

Les yeux du patron, un gros homme congestionné, étaient sur le point de lui sortir des orbites.

« Et elle accepte ça ? s'étonna-t-il.

— Je lui demande pas son avis, puisque c'est une punition, grogna Harry. Manquerait plus qu'elle refuse ! Un homme a le droit de punir sa femme comme il l'entend.

— T'as quand même de la veine, fit Sam. Ma femme à moi, elle accepterait jamais que je l'attache sur son lit, quand je joue aux cartes avec les copains.

— Les femmes, faut savoir les prendre, dit Harvey, en flattant servilement son copain. Harry, lui, il a la façon. Il en fait ce qu'il veut, de la sienne. »

Harry se rengorgea. Le patron sortit trois nouvelles boîtes. Les scieurs broyèrent celles qu'ils venaient de vider dans leurs doigts et les balancèrent dans la poubelle qui se trouvait derrière le comptoir.

« C'est ma tournée, dit le patron. Dis-moi, Harry, est-ce que je pourrais venir jouer, moi aussi, ce soir ? Je sais que je suis pas scieur, mais on est de vieux copains.

— Margie ne t'aime pas beaucoup, dit Harry.

— Mais puisqu'elle aura les yeux bandés ? » protesta le patron.

Malgré lui, il avait élevé la voix. Harvey lui flanqua un coup de coude. Les trois hommes se tournèrent vers le bossu, au fond de la salle. Il était plongé dans la lecture de son journal.

« C'est pas une raison, dit Harry. Et t'as un gros ventre. Elle pourrait le sentir.

— Je le rentrerai. Je mettrai un corset », pleurnicha le patron.

Harvey et Harry explosèrent de rire. L'idée du gros homme en corset était en effet plutôt farfelue.

« Pour les nouveaux, il y a un droit d'inscription, fit Harvey en clignant de l'œil à son copain. Pas vrai, Harry ?

— C'est vrai. Qu'est-ce que tu proposes, Sam ?

— Je vous laisserai boire à l'œil jusqu'à la fin du mois. Toi et Harvey.

— Ça mérite réflexion », fit Harvey.

C'est à ce moment que la petite fille entra dans la salle de l'auberge. Elle décocha au passage un regard espiègle au bossu, et s'élança vers le bar. Dès qu'il la vit, Harvey s'e métamorphosa. Un large sourire illumina son visage ingrat. Il prit la petite fille dans ses énormes bras et la souleva au plafond.

« Mais, c'est ma petite fée. Et comment va ma petite fée ? »

Les bras de la petite fille se refermèrent derrière la nuque du scieur.

« C'est tante Jane qui m'a envoyée te chercher. Faut que tu rentres immédiatement. Sinon, elle te laissera pas sortir ce soir. »

Harry et Sam s'esclaffèrent.

« Ta femme te mène la vie dure, on dirait », fit le patron du bar.

Penaud, Harvey sortit avec la gamine. Au passage, elle tira la langue à Sigmund. Ce n'est qu'à ce moment qu'il reconnut la petite Marylinn, la petite fille que Margie avait punie cet après-midi. Il se souvint alors de la promesse qu'il avait faite aux quatre enfants. « Grâce à mes pouvoirs spéciaux, je la ferai mettre toute nue devant vous. » Cette histoire lui était complètement sortie de l'esprit, mais les enfants n'avaient pas dû l'oublier, eux.

Mal à l'aise, Sigmund s'empessa d'achever son repas. Si jamais les gosses avaient la langue trop longue et que ça venait aux oreilles de Harry... Il entendait encore le scieur menacer, avec un indéniable accent de sincérité : « Je le suivrais jusqu'en enfer, ce salaud, pour lui faire la peau. » Mieux valait ne pas s'attarder.

Il se dirigea vers le comptoir pour régler son addition ; Harry et le patron étaient en train de parler de Harvey.

« Il en est fou de sa nièce, Harvey, disait le patron.

— Ouais, un peu trop, même, remarqua Harry. Des fois, ça me gêne.

— Je suis bien d'accord, fit le patron. Mais elle est si jolie, cette gamine. Elle le mène par le bout du nez, son oncle ! Il serait capable de tuer, si on la touchait. Toute proportion respectée, c'est un peu comme toi et ta femme. »

Les deux hommes se turent en voyant approcher le bossu.

« Alors ? Toujours dans la région, je croyais que vous deviez partir ce matin », fit Harry, pendant que Sigmund payait.

Il était beaucoup moins jovial que la veille au soir.

« Vendu beaucoup de lingerie ?

— Je me plains pas, répondit le bossu. Bon, eh bien, au revoir. Cette fois, je m'en vais pour de bon. J'aime bien rouler la nuit. »

Il se hâta de gagner la sortie.

« Drôle d'animal ! entendit-il le patron grommeler, avant de refermer la porte. J'en ai entendu de belles sur son compte. »

Ouais. Il était vraiment urgent de décamper ! La moto était garée devant l'auberge, près de la pompe à essence.

Sigmund sentit son sang se geler dans ses veines. La petite Marylinn était à califourchon sur la selle. Elle adressa un sourire coquet au bossu.

« Alors, lui demanda-t-elle. C'est comme ça que vous tenez vos promesses ?

— Ouais, fit le blondinet, en émergeant de derrière la pompe.

On attend toujours que vous la fassiez mettre toute nue devant nous, la maîtresse.

— Voyons, les enfants, c'était qu'une plaisanterie », fit Sigmund.

Par la fenêtre, il pouvait voir Harry et le patron. C'était le patron qui parlait, et Harry semblait l'écouter avec beaucoup d'intérêt.

« Harry, lui, il plaisanterait pas du tout, fit Julius, en sortant à son tour de derrière la pompe. S'il savait ce que vous avez fait avec sa femme, dans la salle de classe !

— Mais j'ai rien fait, fit Sigmund, d'une voix geignarde. (La peur, une peur immonde, le paralysait.) Je lui ai juste vendu de la lingerie.

— menteur, fit Marylinn, d'une voix perçante. J'ai vu tout ce que vous lui avez fait. Vous avez tiré les rideaux, mais je suis montée sur un arbre. Et j'ai tout vu.

— On dira rien à Harry, pour cette fois, fit le rouquin, qui se matérialisa à son tour, comme s'il sortait du néant. Mais faudra vous servir de vos pouvoirs spéciaux encore une fois.

— Et cette fois, dit la petite Marylinn, faudra pas nous faire sortir de la classe. On veut voir tout ce que vous lui ferez, à la maîtresse. »

Les pouvoirs spéciaux... Ils y croyaient donc encore ? Rien n'était perdu, peut-être. S'ils pensaient que Margie lui avait cédé en état d'hypnose, il y avait peut-être encore moyen de les manœuvrer.

« Si je lui fais faire des choses devant vous ? demanda-t-il, vous direz rien à personne ? »

Avec un cri joyeux, la petite fille descendit de la moto et se mit à sautiller sur place.

« Oh non, m'sieur, c'est juré, on dira rien. Mais vous lui enfilerez votre truc devant nous, hein ?

— Et nous ? On pourra lui enfiler aussi ? » demanda le petit Bob.

Les trois autres éclatèrent de rire.

« Chic ! On va bien se marrer. Qu'est-ce que je serai contente quand elle sera obligée de nous montrer son gros cul !

— Doucement, parlez doucement », fit le bossu.

Les enfants baissèrent la voix après avoir jeté un coup d'œil vers l'auberge.

« Ouais, faudrait pas que Harry nous entende. À demain, monsieur Sigmund. Quelle veine vous avez d'avoir des pouvoirs spéciaux !

— N'oubliez pas, cette fois, hein ? fit la petite fille. On oubliera pas, nous. Si demain on voit plus la moto au village, on raconte tout à Harry. Et même, moi, je dirai à mon oncle Harvey que vous avez essayé de me faire des trucs. »

Éclatant de rire, ils s'éloignèrent en courant. D'une main tremblante, le bossu essuya son front en sueur. Puis il enjamba la moto. Et se mit à réfléchir. Valait-il mieux décamper tout de suite, et ne plus jamais approcher de ce village maudit, ou pouvait-il amadouer les enfants en leur donnant ce qu'ils voulaient ?

Comme chaque fois qu'il avait une décision importante à prendre, il tira sa vieille pièce d'argent de son gousset.

« Pile, je reste ici, et je leur livre l'institutrice. Face, je rentre à la maison et je m'occupe de Darling. »

La pièce s'éleva en miroitant dans la clarté rouge de l'enseigne de néon qui surmontait la pompe à essence. Sa main la rattrapa au vol.

Pile. Le sort en avait décidé.

Nous le laisserons donc jouer comme il l'entend avec son institutrice et retournerons voir ce qui se passe à Fleshtown. Tenez, par exemple, chez le shérif. Vous vous souvenez que sa fille venait de se faire souffler Darling sous le nez par le Pasteur. Vous vous doutez bien que Bob Picart n'a pas trouvé la chose à son goût. Et justement, Martha Mac Manus devait lui rendre visite ce soir-là. Admirez comme le hasard fait bien les choses ! Martha et Bob adorent faire faire de la gymnastique toute nue à Mary. Aussi, ce soir là, se sont-ils amusés si longuement avec elle, pour se consoler de ne pas avoir Darling sous la

dent, que cette peste de Mary est rentrée chez elle très en retard !

Ça tombait très mal, car justement ce soir, les Prentiss avaient de la visite... Deux lointains cousins avaient débarqué chez eux à l'improviste, arrivant de leur cambrousse natale...

TROISIÈME PARTIE

LES COUSINS PERVERS

I UNE JEUNE FILLE VICIEUSE SE FAIT GRONDER PAR SON PAPA

Dès qu'elle les vit en rentrant, Mary se dit qu'elle devait rêver. Deux personnages aussi grotesques ne pouvaient pas exister dans la vie réelle. Ainsi, c'étaient donc ça, ces fameux cousins du Kansas dont sa mère lui avait rebattu les oreilles. Deux parfaits abrutis, deux idiots solennels, tout vêtus de noir, portant cravates et chapeaux ronds, comme des mormons du siècle passé. À les voir comme ça, assis du bout des fesses sur le canapé du salon, leurs grosses mains poilues jointes dévotement sur leurs genoux, on les aurait pris pour des témoins de Jéhovah venus proposer leur littérature.

« Te voici enfin, dit Marjorie, ce n'est pas trop tôt. Ton père t'attend pour te faire savoir ce qu'il pense de tes retards incessants. En attendant, dis bonjour à tes cousins. »

Et comme Mary restait bouche bée :

« Eh bien, s'énerma sa mère. Qu'est-ce que tu attends ? »

Les deux pantins se levèrent cérémonieusement, s'inclinèrent.

« Une bien jolie fille que vous avez là, notre tante, dit l'aîné, Jeremy, qui ressemblait à une caricature d'Abraham Lincoln, avec ses favoris touffus et sa barbiche. Qu'en pensez-vous, Jonas ?

— Bien jolie, frère Jeremy », approuva avec componction le cadet.

Il fit passer dans sa main gauche la bible qu'il tenait dans sa main droite, avant de tendre cette dernière à Mary. Avec un frisson d'horreur, elle sentit ses doigts moites envelopper les siens. S'il y avait une chose que Mary ne supportait pas, c'étaient les gens qui transpirent des mains.

« Voyons, plaisanta Marjorie... ne faites donc pas tant de cérémonie... ce n'est pas une étrangère, mes neveux, c'est votre cousine. Embrassez-la donc... Elle ne vous mordra pas ! »

Mary lança un regard noir à sa mère, mais il fallut y passer. Une odeur de naphthaline l'enveloppa, elle se sentit plaquée contre des muscles aussi durs que des cordages, des lèvres humides se collèrent à ses joues. Puis l'aîné la passa au cadet, comme un paquet.

Lui l'embrassa avec moins d'avidité que Jeremy, et même, il fronça les narines, comme si le parfum de Mary l'incommodait. Après quoi, il se lança dans une fumeuse diatribe contre la frivolité des jeunes filles modernes.

« Comment pouvez-vous tolérer, ma tante, qu'une fille aussi charmante que notre cousine se maquille de la sorte ? C'est une offense au Seigneur ! Et ce parfum... sauf votre respect, ma tante, dans notre région, ce sont les filles perdues qui se parfument ainsi ! »

Marjorie prit la défense de sa fille.

« Voyons, Jonas, il faut vivre avec son temps. De nos jours, toutes les filles se maquillent et se parfument, cela ne veut rien dire. »

Quant à Mary, qui sentait la moutarde lui monter au nez, elle aurait volontiers remis à leur place ces deux ahuris, mais ce soir-là, elle se sentait plutôt dans ses petits souliers. Elle était en effet très en retard, et savait que son père allait encore lui faire la morale.

« Le vieux est furax, lui avait dit Junior, son démoniaque petit frère, il t'attend dans son bureau. Tu vas déguster, ma vieille ! Gare à tes jolies fesses ! »

Le shérif avait la main lourde, en effet. Aussi Mary n'écoutait-elle les âneries vertueuses que débitaient ses cousins que d'une oreille fort distraite, songeant à l'entrevue orageuse qui l'attendait, là-haut.

*

* *

En montant les marches, elle sentit son cœur accélérer. Arrivée sur le palier, elle hésita. Puis elle ouvrit son sac et y prit sa culotte. Elle posa son sac sur une marche et leva un pied pour l'enfiler. C'est dans cette posture que son père la surprit. Elle n'avait pas entendu s'ouvrir la porte de son bureau. Sa voix lui tomba dessus, du second étage. Penché sur la rampe, il la fixait avec son mauvais sourire alors qu'elle avait encore un pied passé dans sa culotte !

« Ainsi, Mademoiselle ma fille retire sa culotte pour reviser ses maths ?

— Dad...

— Inutile de la remettre. Tu as pu t'en passer, tu continueras. Monte, et explique-moi un peu pourquoi tu fais des maths avec les fesses nues. »

Le cœur battant de peur, Mary refourra sa culotte dans son sac et monta rejoindre son père. Il l'avait précédée dans son bureau. Elle remarqua tout de suite que la table était couverte de timbres...

« Tu veux que je t'aide à les ranger, proposa-t-elle. Maman voudrait que tu descendes tout de suite... nos cousins s'impatientent... »

— Ces deux abrutis ? Ne t'occupe pas d'eux... et essaie pas de changer de conversation... Fais-voir cette culotte...

— Mais... Dad... c'est inconvenant... voyons...

— Donne-ça. »

Elle lui tendit sa culotte. Le shérif flaira la partie qui adhère au sexe. Il eut une lippe déçue.

« Si je comprends bien, mademoiselle... vous l'avez retirée avant ? »

— Avant quoi, Dad ? Je ne comprends pas ce que tu veux dire...

— Avant de reviser tes maths, bien sûr, dit le shérif, en se carrant dans son fauteuil. »

Il déplia une grande serviette éponge et l'étala précautionneusement sur les timbres, couvrant toute la surface de la table. Puis il posa quatre livres assez lourds, des catalogues de cotes philatéliques, aux quatre coins de la serviette. Mary le regardait faire sans comprendre.

« Cette serviette... Dad... c'est pour quoi ? »

— C'est moi qui pose les questions, mademoiselle. Alors, parle, je t'écoute. Tu sais que j'adore m'instruire ; parle-moi de ces mathématiques modernes qui exigent le retrait de la culotte. »

Mary se tenait devant le bureau qui la séparait de son père. La serviette l'intriguait, elle lança un coup d'œil furtif à son père. Elle ne savait jamais quand il plaisantait et quand il était sérieux ; elle ne savait jamais non plus s'il allait la traiter en petite fille et la punir, ou

en femme... et se servir d'elle. Cette indécision la mettait à la torture. Elle se tortilla, jouant la morveuse ; son père était très sensible à cela... Sa libido particulière s'embrasait à ces agaceries. Au contraire, cela semblait alors le rendre encore plus sévère.

Là, pourtant, elle crut bien surprendre un signe encourageant, les narines de son père frémissaient...

« Dad... fit-elle, coquettement, ne te moque pas de moi... tu sais très bien que c'était pas pour faire des maths...

— C'était pour quoi, alors ? Tu avais trop chaud ?

— Je l'ai retirée en me mettant en tenue, pour faire de la gym, et ensuite, j'ai oublié de la remettre, c'est tout.

— Ton amie Martha est donc une menteuse ? Elle a parlé de maths...

— Je vais t'expliquer. On devait faire des maths, et puis, on a changé d'avis...

— Et ce garçon charmant qui devait vous aider à répéter ?

“La garce, pensa Mary, la garce de Martha... Elle me le paiera !”

— Une menteuse et une insolente, ta copine. Quand je lui ai dit que tu devais rentrer immédiatement, tu sais ce qu'elle m'a dit ? “Oh allez, shérif., elle a le droit de rigoler, votre fille... il y a ce garçon qui lui plaît... quand elle aura fini avec lui, elle rentrera, c'est promis...” Et toc, elle m'a raccroché au nez. Sale petite pécore prétentieuse... Parce que sa mère est la fille d'un sénateur et son père un sale arriviste, elle se croit tout permis...

— Je suis d'accord avec toi, Dad, c'est vraiment une garce. Elle m'avait dit que tu étais d'accord...

— D'accord ? tonna le shérif, en frappant le bureau du poing. Et d'accord pour quoi ? Ne mens pas. »

Accentuant son tortillement, Mary prit le bord de sa jupe et le froissa d'un air embarrassé.

« On est allées faire de la gymnastique, Dad. Chez un entraîneur, il a un gymnase chez lui... Martha voulait qu'il me montre des mouvements...

—Un gymnase chez lui ? Tu ne parlerais pas de Bob Picart, par hasard... »

Le shérif fusilla Mary du regard.

« Mais si... justement... mais je t'assure, Dad, on n'a rien fait que de la gym...

— Rien que de la gym ! ? Chez Bob Picart ! Et tu crois que je vais avaler ça ? Ne sais-tu pas que ce Bob Picart est un véritable obsédé sexuel, un malade ? Elle ne t'a pas dit ça, en t'emmenant chez lui, ta chère copine ? Elle ne t'a pas dit qu'il avait fait de la taule pour détournement de mineures ?

— Bien sûre que si, qu'elle me l'a dit, Dad, tu penses bien. Mais c'était quand il était jeune, il y a longtemps, il ne savait pas ce qu'il faisait... maintenant, il a changé, je t'assure ! Avec nous, il s'est conduit de façon très correcte...

— Changé ? Des cochons pareils ne changent jamais, ou alors, il faudrait leur couper la queue. Et toi, ma propre fille, tu oses me faire croire que ce salaud s'est contenté de vous faire faire de la gym ?

— Mais puisque c'est la vérité, Dad ! Je ne dis pas qu'il n'avait pas une idée en tête... mais tu penses bien, je lui ai fait comprendre que ça ne m'intéressait pas, que j'étais une fille sérieuse, moi.

— Une fille sérieuse, toi... grommela le shérif. (Il ricana. Mary baissa la tête.) N'as-tu pas honte de mentir d'une façon aussi effrontée ? Je serais curieux de voir jusqu'où tu vas aller. Peux-tu me jurer, Mary, que ça s'est bien passé comme tu le dis ? Peux-tu le jurer sur le seigneur, Mary ? (Prentiss prit une voix solennelle.) Répète après moi "C'est seulement de la gym que nous avons fait ; que je tombe raide morte si ce n'est pas la vérité..." »

Un silence éloquent fut la réponse de Mary. Elle n'était pas à un faux serment près. Mais son père ne serait pas dupe, et alors, peut-être la punirait-il pour de bon ! Elle soupira d'une façon lamentable et fit un geste de dénégation.

« C'est bien ce que je pensais, triompha Prentiss, avec une sombre délectation. Tu n'es qu'une menteuse, Mary, une menteuse doublée d'une dépravée. Combien de fois t'ai-je dit que je t'interdisais de te faire tripoter par des garçons ? Tu seras privée de sortie pendant tout le mois. Cela t'apprendra à fréquenter des ordures comme Bob Picart et à retirer ta culotte pour faire de la gymnastique.

— Tout le mois ! s'exclama Mary. Voyons, Dad, tu ne peux pas faire une chose pareille...

— Je le peux parfaitement, ma chérie. »

Mary était pétrifiée de terreur. Un mois entier sans sortir, elle en mourrait !

« Oser prétendre que tu faisais de la gymnastique chez ce salopard ! On la connaît, sa gymnastique ! Je suis encore trop bon avec toi. Si tu n'étais pas si grande, c'est une fessée que je te donnerais. »

Mary saisit la perche au bond.

« Oh oui, Dad... tout ce que tu veux mais ne me punis pas de sortie...

Prentiss fit mine d'être scandalisé.

— Tu ne parles pas sérieusement, j'espère ?

— Je suis très sérieuse, au contraire, Dad. Tu as raison. Je me suis vraiment très mal conduite et je mérite une fessée. Souviens-toi..., quand j'étais petite, tu m'en donnais souvent ! Tu te souviens, comme je criais et comme je pleurais ? Méchant Daddy... j'avais les fesses brûlantes... mais ensuite... tu me câlinais... tu te souviens, Daddy ? »

Mary avait baissé la voix ; ses yeux brillaient ; son père toussota, pour masquer son embarras.

« Voyons... tu étais petite, à l'époque... tu es une jeune fille, maintenant... ce n'est pas décent qu'une jeune fille montre son cul à son père...

— Mais puisque je suis d'accord, Dad ? Seulement, en échange, il ne faudra pas me punir de sortir, hein ?

Sentant qu'il fléchissait, elle risqua son va-tout.

— Tu pourrais me la donner tout de suite, le tenta-t-elle », en saisissant le bas de sa robe.

Elle le vit frissonner.

« Ne crois surtout pas, petite dévergondée, que ce serait une fessée pour rire, hein ?

— Je ne crois rien de ce genre, Daddy. Je sais que tu n'es pas Bob Picart, toi. »

Elle retroussa sa robe à mi-cuisses, l'interrogeant du regard.

« Mon petit Dad... sois gentil... punis-moi... »

Prentiss se secoua.

« Non, dit-il. N'insiste pas. Ces choses là ne se font pas. Songe à ce que dirait ta mère...

— On lui dirait pas, Dad. Elle a pas besoin de le savoir. C'est juste entre toi et moi.

— Même si on lui dit rien, elle t'entendra crier. Elle entendra les coups... ça claque, une main, sur des fesses...

— Tu n'as qu'à me donner une fessée sans claquer trop fort. Comme ça, je ne crierais pas...

— Tu ne perds pas le nord, hein, petite diablesse ?

— Ce serait facile, ici... » (les yeux de Mary se posèrent sur la culotte que le shérif avait jeté sur une chaise... Il suivit son regard et prit un air songeur.)

« Tu as vraiment le derrière tout nu, sous ta robe ? »

II UNE PUNITION BIEN MÉRITÉE...

Le shérif se décida d'un coup. Marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire gémir le plancher, il alla jusqu'à la porte et donna un tour de clef. Puis il revint vers Mary.

« Enlève tout... dit-il d'une voix rauque, sans la regarder. Dépêche-toi... on n'a pas beaucoup de temps ! Allez, enlève tout ça ! Tu n'étais pas si pudique, avec ce Bob Picart ! »

Feignant d'être mortifiée, Mary ravala un sourire de triomphe et fit passer sa robe par-dessus sa tête en se trémoussant. Puis elle retira son soutien-gorge, et ne garda sur elle connaissant les travers de son père, que ses bas et ses souliers. Il parcourut son corps d'un regard concupiscent. Puis il lui désigna la table, d'un geste furtif.

« Monte là-dessus... les fesses en l'air... »

Elle tressaillit. Ainsi, c'est pour ça qu'il avait mis cette serviette ! Il avait su que ça finirait ainsi... Une émotion trouble l'envahit et tout son corps se couvrit de chair de poule. Elle s'empressa de se coucher à plat ventre sur la serviette, laissant ses jambes pendre et les pointes de ses pieds toucher terre. Elle avait joint les cuisses. Elle savait qu'il préférerait les lui ouvrir lui-même. Cela ne rata pas, son père la prit par les chevilles. Il lui replia les jambes et les écarta en même temps, en se rapprochant de la table. Elle posa son front contre la serviette et attendit. Ainsi ouverte, elle savait qu'elle offrait le spectacle de son con trempé. Allait-il, renonçant à toute comédie, l'enfiler directement, ainsi, brutalement, et la posséder bestialement, en soufflant très fort, sans prononcer une parole, ainsi que cela lui était déjà arrivé, ou, au contraire... s'amuser un peu avec elle ?

La seconde hypothèse l'emporta. Elle sentit qu'il lui faisait poser les genoux sur la table.

Aussitôt, le cul lui fourmilla délicieusement. Elle sentit qu'il écartait les deux joues de son postérieur. Ainsi, il pouvait bien voir comme elle était mouillée. Un léger chatouillis la fit murmurer d'impatience. Le doigt de son père effleurait les bords de son anus. Enfin, il se décida à le toucher et elle eut un petit rôle de bonheur. Le doigt la tâtait, inquisiteur. Est-ce que ça se voyait qu'elle s'était fait enculer ?

« Il t'a tripotée ici, hein, ce Bob Picart ? demanda le shérif

d'une voix altérée.

— Un petit peu, Dad... juste pour me montrer les mouvements.. ».

Elle se mordit la lèvre, consciente qu'elle venait de mentir encore, par réflexe, alors que ce n'était plus nécessaire. Mais ce jeu malsain, l'excitait, l'empêchait de raisonner clairement.

« Te montrer des mouvements ! Quels mouvements ? »

Cette fois encore le silence de Mary fut éloquent.

« Tu ne peux pas t'empêcher de faire des cochonneries avec tous les garçons, hein, Mary ? Il te l'a fait, hein, par ici ? Ne dis pas non... c'est encore tout rouge... et ouvert... »

C'est vrai que ça devait se voir ; elle avait encore mal. Elle renonça à mentir davantage. Au souffle précipité du shérif, elle sut que ce n'était plus nécessaire...

« C'est vrai, Dad... il me l'a fait...

— Par-derrière, hein ?

— Oui, Dad... je pouvais pas l'en empêcher, j'avais les jambes passées dans les anneaux... et Martha marchait sur mes cheveux...

— Petite salope... sale perverse... »

Elle ne sut pas si ces épithètes s'adressaient à Martha, ou à elle. Elle préféra rester dans le doute. Le shérif lui tripotait la vulve, maintenant. Il introduisait un doigt dans le vagin, et frottait doucement les petites lèvres visqueuses de bave épaisse de bas en haut. Mary mordit la serviette dans l'attente de ce qui allait venir. Elle râla de satisfaction quand il toucha son clitoris. Il le manipulait prudemment, avec une délicatesse qu'on aurait pas attendue de ses gros doigts rugueux. Il le dépiauta de son petit fourreau et le massa délicieusement.

« Raconte-moi tout en détail, ma chérie, susurra Prentiss. Il faut tout me dire... »

Mary prit, comme lui, une voix chuchotante...

« C'est vrai, Dad... je suis une vilaine menteuse... Tu avais bien deviné... il m'a touchée ici, où tu me touches en ce moment. Oui...

exactement ici... Oh Dad, c'est si bon. Quand un garçon me fait ça, je peux pas résister... même toi, et pourtant tu es mon père, tu pourrais me faire tout ce que tu veux... c'est si bon quand ça chatouille comme ça... encore, encore, chatouille-le bien... »

Emportée par le plaisir, elle avait élevé la voix. Son père lâcha aussitôt le clito qu'il branlait.

« Veux-tu te taire, idiotte... ou parler moins fort... tu veux que ta mère nous entende ? Et puis, tu n'as pas honte... de te comporter ainsi ? Tu mériterais que je te fesse pour de bon, sale petite obsédée !

— Oui... Dad... (la voix de Mary était un râle étouffé) Oui... punis-moi... à l'endroit où j'ai péché...

Pris d'une inspiration soudaine, il la saisit par les hanches et la retourna sur le dos. En pivotant sur elle-même, elle conserva la même pose obscène, les genoux repliés sous les seins et largement ouverts. Il l'obligea à passer ses mains sous ses mollets pour les maintenir en l'air. Couchée sur le dos, elle pouvait voir maintenant tout ce qu'il faisait. Leurs regards se croisèrent. Les joues de son père étaient aussi rouges que les siennes. Elle tira très fort sur ses mollets pour bien ouvrir son con et son cul.

« Ne te fais pas d'idées, surtout, Mary... c'est pour ton bien que je te fais ça... je ne suis pas Bob Picart, hein ?

— Je sais Dad... je sais... vas-y... punis-moi comme tu en as envie ! Je suis d'accord pour tout... »

Il avait levé l'index en l'air pour souligner la portée de ses paroles. C'est de cet index raidi, qu'il utilisa comme la baguette d'un tambour, qu'il commença à la châtier, lui martelant la fente verticalement. Ravie, Mary pantela et ferma les yeux. Mais elle observait son père entre ses cils. Elle vit à quel point il était excité, lui aussi. Il visait soigneusement la fente du con et frappait de haut en bas, de façon que le bout du doigt atteigne chaque fois le clitoris, alors que tout le reste adhérait au sillon gluant.

Chaque coup sur le clito provoquait le même tressaillement lascif. La légère douleur rendait encore plus fulgurante la décharge électrique du plaisir qui partait de la pointe tuméfiée du petit gland clitoridien et s'élançait dans la moelle épinière pour irradier tout son corps. En proie à la rage, elle n'avait plus d'âge ; déformé par le plaisir, son visage était devenu aussi anonyme qu'un masque de théâtre antique... Effrayé par ce paroxysme, son père parut prendre

peur. Il cessa brusquement de la tapoter. Ouvrant les yeux, Mary poussa un cri désolé...

« Oh Dada... daddy... dad... pourquoi tu arrêtes... continue, je veux encore être punie... »

Hagard, le shérif contempla le con tuméfié et béant entre les cuisses rabattues de sa fille. Lentement, il enfonça son gros index au fond du vagin et le fit tourner.

« Oh oui... oui... bien au fond... plus fort encore...

— Et là-dedans, il te l'a mise, hein ?

— Je te l'ai déjà dit, Dad. Je pouvais pas l'en empêcher, Martha et lui, ils me tenaient.

— Mais ça te plaisait quand même, hein ? Tu avais une excuse, tu pouvais tout te laisser faire... »

Elle pleurnicha

« Mais enfin... ils étaient deux... qu'est-ce que tu voulais que je fasse... »

Le doigt entrait et sortait, aussi large qu'une bite d'adolescent.

« Alors, il t'a fait ça, hein ?

— Pas aussi bien que toi, Dad...

— Petite dévergondée, femelle sans pudeur... Tu mérites une punition vraiment sérieuse, tu sais ? C'est encore pire que ce que je pensais...

— Oui Dada... oui...

— Est-ce qu'il t'a mis là autre chose que le doigt ? Réponds !

— Je crois bien, Dad... je me souviens plus très bien...

— Ne raconte pas d'histoires ! Il te l'a mis ou pas ?

— Je pourrais pas en jurer, Dad... j'avais la tête en bas, tu sais ? Mais je crois bien qu'il m'a mis quelque chose de plus gros que le doigt... à dire vrai, j'en suis pratiquement sûre !

— Quelque chose de plus gros, hein ? » fit vicieusement le shérif, en faisant tourner les deux doigts qu'il avait maintenant logés dans son vagin.

Penché sur sa fille, il scrutait son visage déformé par les grimaces du plaisir. Devinant qu'elle allait jouir, il retira ses doigts et s'écarta d'elle.

« Et qu'est-ce que ça pouvait bien être, d'après toi, ce truc plus gros que son doigt, hein ? »

Haletante, les larmes aux yeux, Mary secoua la tête.

« J'en sais rien, Dad... je pouvais pas le voir... » geignit-elle d'une voix affolée. (Elle était au bord de l'hystérie.)

« La jeune fille n'en sait rien », marmonna le shérif.

Lentement, il ouvrit sa braguette. Les yeux de Mary s'écarquillèrent. D'une voix absente, comme s'il se parlait à lui-même, le shérif murmura

« Est-ce que ça ne serait pas quelque chose dans ce genre, par hasard ? »

Il extirpa ses énormes couilles poilues puis, saisissant sa pine à pleine main, il tira sur la peau grise pour dégager le gros gland rose.

« Oh, Dad... » chuchota-t-elle, en lançant un regard alarmé vers la porte.

Et si sa mère entrait ?

« Je vais t'apprendre à te laisser enfiler des trucs par des salopards comme ce Bob... fit le shérif. Petite dévergondée...

— Mais, Dad, ça rentrera jamais... minauda Mary. Je suis beaucoup trop étroite ! »

Le shérif ouvrit le tiroir de la table et sortit un gros tube de vaseline. Il le pressa, envoya une épaisse giclée de matière translucide dans sa main, et commença à oindre sa bite.

« Raconte-moi, Mary... comment elle était, celle de ce Bob ? Aussi grosse que celle-là ?

— Je pourrais pas te dire, Daddy...

— Regarde-la bien... »

Il souleva ses couilles et laissa sa bite se redresser toute seule, comme un sceptre.

« Je crois bien qu'elle était pareille... peut-être que si tu me la rendrais un peu je pourrais mieux me rendre compte... »

La bite eut un tressaillement, elle heurta la boucle du ceinturon, puis s'affaissa à nouveau vers l'avant, effleurant le menton de Mary. Son odeur ammoniacale lui picotait les narines.

« La rentrer dedans ? fit le shérif, apparemment perplexe. Ici, tu veux dire ? »

Il enfonça d'un coup son index au fond du vagin juteux, arrachant un cri sauvage à sa fille qui se cambra.

« Oui... ici...

— Voyons... (il retira son doigt, l'essuya sur ses couilles velues) Tu n'y songes pas, Mary. Je suis ton père...

— Mais puisque je le dirai pas à maman ?

— Quand même... ce ne serait pas convenable... et en la touchant avec la main, tu crois que tu ne pourrais pas te faire une idée ?

— Peut-être bien... »

D'une main avide, Mary saisit la pine et la palpa sur toute sa longueur. Qu'elle était grosse... et dure... Épiant sous ses cils le visage de son père, elle s'empara du gros gland découvert et le serra. Elle vit le shérif se cambrer et sentit le frisson sauvage qui s'élançait dans la bite. Cruellement, elle tripota le gland sensible, comme si elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait, et son père se dandinait, le souffle court.

« Je crois bien que le bout était moins gros... oui... je crois bien... (elle massa férocement le gland, l'écrasant, et le shérif laissa échapper un râle d'énervement), mais la tige... (elle parcourut la colonne de chair de bas en haut à plusieurs reprises sans cesser de tripoter le gland de l'autre main), la tige, je crois que la sienne était plus grosse...

— Plus grosse ? Et il te l’a rentrée dans le cul ?

— J’avais la tête en bas, Dad, et les genoux dans des anneaux, tu comprends ? Je peux pas te dire si c’est ça qu’il m’a rentré, ou autre chose. Oh, ça m’a fait comme s’il me donnait un grand coup de sabre quand c’est rentré dans mon cul, de haut en bas... j’ai cru mourir... et c’est rentré au fond... loin... je le sentais dans ma gorge... Et cette garce de Martha qui marchait sur mes cheveux, je pouvais rien voir...

— Mais tu le sentais, hein ? gronda le shérif, en poussant son pénis tuméfié dans les mains crispées de sa fille. Tu le sentais ?

— Pour le sentir, je le sentais... je ne sentais même que ça ! C’était prodigieux, Dad... »

Elle vit son père grimacer de jalousie.

« Peut-être que si tu me la mettais dans la bouche, ça me reviendrait...

— Dans la bouche ? Tu veux dire qu’il te l’a mise dans la bouche, lui ? »

Mary hocha frénétiquement la tête.

« Oh oui... tout au fond... C’est Martha qui m’a obligée à le sucer... on était sur le divan...

— Cette salope ne perd rien pour apprendre. Un jour, je lui rendrai un chien de sa chienne... toute fille d’avocat et petite fille de sénateur qu’elle est... »

Pendant qu’il maugréait, Mary le tirait vers elle par la bite et il se laissait faire. Elle ouvrit grand la bouche et il enfourna son pénis dedans.

« Ce salaud de Bob Picart... haletait-il, une fille si jeune... il mériterait que je le refoute en taule... pour dix ans... oh oui, chérie, suce bien ton papa... suce bien... Alors, elle est aussi grosse ? »

La bouche pleine, Mary grogna une réponse qu’il ne put comprendre. Elle lui léchait le gland à toute vitesse, tournant autour. Bon dieu... il allait tout lâcher... Il se retira à temps en poussant une sorte de rugissement étouffé.

« Ne crois pas t’en tirer comme ça, gourgandine, ce serait trop

facile, grogna-t-il. Je ne suis pas Bob Picart, moi. (Il se pencha vers le visage de sa fille et renifla sa bouche. Elle puait la bite et la vaseline. Il eut une grimace de dégoût.) Une suceuse de pine... une sale petite suceuse de pine... exactement comme ta mère... avant que je l'épouse... elle avait sucé toutes les pines des garçons du voisinage... Il suffisait qu'on lui demande, et même, sans qu'on lui demande... un garçon la prenait par le bras, la tirait dans un couloir. Il avait besoin de rien lui dire... dès qu'il ouvrait son pantalon, elle comprenait ce qu'il voulait. Elle se mettait à genoux et hop... elle lui demandait même pas son nom, elle le suçait... »

Il interrompit net cette diatribe. Une goutte de liquide gras scintillait au bout de sa pine. Il l'effaça du pouce et fit un pas en arrière.

« Retourne-toi, maintenant. Fini de jouer. Tu vas avoir ta punition, petite débauchée ! »

Avec empressement, Mary roula sur elle-même et tournant le dos à son père, elle se prosterna sur la serviette. Creusant les reins, elle s'ouvrit, prenant la pose bestiale d'une chienne qui s'accroupit sur ses pattes de devant pour s'offrir au mâle. Il ne signola pas. « Fini de jouer ! », avait-il dit. C'est par le vagin qu'il la posséda. Elle sentit qu'il insérait son gland entre les lèvres de la vulve, puis qu'il poussait. Une fois que le gland fut entré, il la prit par les hanches et la tira vers lui pour l'enfiler à fond.

« Aussi pute que sa mère... », râla-t-il.

Elle était si trempée, et la queue si vaselinée, qu'elle entra tout entière du premier coup, la comblant délicieusement. Elle sentit les grosses couilles gonflées de sperme buter élastiquement contre les lèvres vaginales. Une fois dedans, il s'immobilisa, pour savourer la douceur des muqueuses brûlantes autour de sa pine. Il marmonnait des paroles sans suite. Puis il se tut et se remit à bouger... très lentement. Alors, elle soupira de gratitude. Son père, qui connaissait ses goûts, aller la punir en douceur. C'était de loin les punitions qu'elle préférerait... car elles dureraient très longtemps, elle avait le temps de les savourer... En outre, quand il la possédait de la sorte, elle se sentait très proche de lui, car il lui parlait, en la baisant, lui demandait ce qu'elle éprouvait, si c'était bon, ce qu'elle voulait qu'il lui touche. Elle avait l'impression alors qu'il la traitait vraiment comme une femme, pas comme une gamine dont on abuse. Cela la flattait et lui procurait un plaisir d'une autre sorte, plus sensuel, plus physique, moins dénaturé. Elle osait alors tout lui dire.

« Frotte-moi le bouton, Dad... avec le doigt, gémissait-elle, en même temps que tu l'enfonces... et après, quand tu la retires en arrière, retire-la presque toute, pour que je la sente bien glisser quand elle rentre... c'est si bon...

— D'accord, ma chérie... comme ça ?

— Oh oui... voilà, c'est parfait... tu es un as !

— Et le trou du cul ? Il ne te fait pas trop mal... Salaud de Bob Picart !

— Non, ça peut aller. Et même tu pourrais entrer ton doigt dedans quand tu retires la bite... mais doucement hein ?... et mouille-le bien d'abord... »

Le shérif suçait son index en faisant volontairement du bruit et elle riait doucement, puis il lui enfonçait le doigt dans l'anus. Mary avait la région rectale terriblement érogène, dès qu'on lui tripotait le trou du cul, elle était au bord de l'hystérie.

« Ta mère est pareille, lui avait confié le shérif. Vous êtes toutes des anales... c'était à cause de cette éducation religieuse à la noix qu'on vous a donné... cela vous détraque l'organisme... et l'esprit...

— J'ai tellement honte, Dad, quand on fait ça, tous les deux, et que je me souviens que tu es mon père...

— Moi aussi, Mary... mais le vin est tiré, buvons-le...

— J'en parlerai jamais à maman, tu sais, t'as rien à craindre.

— T'as raison... elle comprendrait pas... »

Cette fois-là, encore, ils brodèrent sur ce thème et le shérif la bourra délicieusement en l'interrogeant d'une voix haletante sur ce qu'elle avait fait avec Bob Picart. Elle ne lui cacha rien car elle savait, maintenant, que cela l'excitait, au contraire. C'était comme s'il avait pu assister à ce qui s'était passé dans le gymnase, en différé. Et parfois, elle-même, en veillant à ne pas trop bouger, pour ne pas froisser les timbres, sous la serviette, elle ne savait plus très bien si c'était le souvenir de Bob Picart et des saletés qu'ils avaient faites ensemble qui la faisait jouir, ou si c'était l'idée que son propre père se servait de son cul...

Le shérif la prenait presque toujours par-derrière, de cette façon

elle pouvait penser que c'était quelqu'un d'autre, et lui aussi, que c'était simplement une femme qui lui offrait son cul, n'importe quelle femme... Tous les culs se ressemblent, vus de derrière ; rien n'est plus anonyme qu'un cul...

Une longue giclée brûlante la tira de ses pensées. Elle greffa son orgasme à celui du shérif. Ils râlerent ensemble ; il s'était affalé sur elle et l'écrasait de sa masse, en soufflant. L'instant d'après, il se remit debout et Mary sauta légèrement de la table. En deux temps trois mouvements, elle avait remis sa robe.

« Surtout, quand on mangera, lui dit son père, prends un air contrarié, comme si je t'avais punie.

— Bien Dad... compte sur moi... »

Ils chuchotaient sans se regarder, comme deux complices après un mauvais coup.

« Et d'ailleurs, tu seras punie, en quelque sorte, ajouta le shérif, avec un petit rire rentré. Tu vas devoir piloter tes cousins en ville, et ça n'aura rien d'une sinécure...

— Mon dieu, Dad, tu as vu ces deux abrutis ? Mais d'où sortent-ils ?

— De la cambrousse... ils vivent dans un trou perdu, ravitaillé par les corbeaux... ça finit par vous taper sur le ciboulot, il ne doit pas y avoir beaucoup de jolies filles, du côté de chez eux... »

Le shérif eut un geste obscène.

« La veuve poignet... et la lecture de la Bible... tu vois le topo... »

Au moment de sortir, Mary se retourna.

« Tu n'es plus fâché contre moi, Dad ? Tu m'en veux plus ?...

— Mais non, mais non. Dépêche-toi de descendre.

— Alors embrasse-moi. »

En soupirant, l'air gêné, le shérif embrassa sa fille. Le moment où ils redevenaient père et fille était toujours assez dur à négocier.

« Et eux, chuchota Mary, coquette, en se dressant sur la pointe

des pieds et en soulevant ses seins des deux mains. Fais-leur une bise, à eux aussi... Personne s'occupe jamais d'eux, les hommes ne s'intéressent qu'à mon cul... »

Le shérif embrassa les seins de sa fille, puis il la poussa dans le couloir et referma la porte. Il s'adossa à cette porte et resta ainsi un instant, le visage sombre. Il savait qu'il se damnait, en agissant ainsi. Sous ses apparences brutales, c'était un homme très religieux, mais il cachait sa religion dont il avait honte, comme d'un signe de faiblesse. Et puis, cette religion, n'était-ce pas ce qui lui donnait le sens du péché... Et qui faisait qu'il avait tant de plaisir à transgresser l'interdit de l'inceste ? Un mécréant n'aurait certainement pas joui autant à faire le mal, puisque pour lui, le mal n'existe pas.

Il rentra sa bite dans son pantalon et remonta la fermeture Éclair. Pauvre Mary, elle allait pas s'amuser, avec ces deux sinistres emmerdeurs... Tant pis pour elle, ça lui ferait les pieds. Au moins, ceux-là, ils ne s'occuperaient pas de ses fesses, songea-t-il.

Ce en quoi il se trompait... Et lourdement, même !

III JEUX INCONVENANTS D'UNE JEUNE FILLE VICIEUSE AVEC SES COUSINS

En retournant au salon, Mary sentit tout de suite que sa mère était sur des charbons ardents.

« Te revoilà enfin ! soupira Marjorie en se levant. Ce n'est pas trop tôt ! Occupe-toi donc de tes cousins, pendant que je prépare le repas. »

Elle s'empressa de filer, visiblement soulagée d'être débarrassée de ces deux sinistres emmerdeurs.

« Et vous comptez rester chez nous longtemps ? leur demanda alors avec insolence Mary.

— Le temps de faire connaissance, chère cousine, répondit l'aîné.

— C'est ça, approuva gravement Jonas. Il faut resserrer les liens familiaux. Quand je pense que nous avons vécu tant d'années sans nous voir, ma cousine... »

Mary se retint pour ne pas répondre une impertinence.

« Et si on faisait un peu de musique ? proposa alors Junior, qui s'était tenu coi, dévorant ses étranges cousins d'un regard incrédule.

— Bonne idée, approuva jovialement Jeremy, en caressant sa barbiche. Avez-vous des hymnes religieux ? Nous pourrions les écouter en lisant notre Bible ? Jonas nous ferait la lecture à haute voix. Il a une excellente articulation.

— Des hymnes religieux ? (Junior n'en croyait pas ses oreilles.)

— Ou du Bach, à la rigueur. Un oratorio... et pendant ce temps, ma cousine, vous pourriez faire votre broderie. Car vous brodez, bien sûr ?

— Non, mon cousin. Je ne brode pas...

— Quelle pitié... et que faites-vous donc de ces jolis doigts quand vous êtes seule ? »

Leur métamorphose fut si surprenante que Junior en resta bouche bée. Quant à Mary, craignant de ne pas avoir bien compris, elle fronça les sourcils. Le plus grand, silencieux comme un fauve, traversa alors le salon et alla se poster devant la porte... comme pour empêcher la jeune fille de s'échapper ! Quant à Jonas, il saisit par le bras Junior qui se levait, et le força à se rasseoir. Dans le silence qui suivit, on entendit le shérif, à l'étage au-dessus, qui marchait dans son bureau. Jeremy leva les yeux au plafond, comme s'il pouvait voir à travers.

« Notre oncle va et vient, il a l'air contrarié, Jonas.

— C'est vous, ma cousine, qui avez contrarié notre oncle ? demanda Jonas, d'une voix mielleuse. Auriez-vous commis le péché de luxure ?

— En tout cas, marmonna Jeremy, en déboutonnant sa redingote, elle n'a pas répondu à ma question. Que faites-vous de vos jolis doigts, quand vous êtes seule, ma cousine ? Seule dans votre chambre...

— Ou dans votre lit ? », susurra le cadet, en déboutonnant sa veste à son tour.

Une soudaine faiblesse paralysa Mary. Elle entendait sa mère s'affairer à ses casseroles, dans la cuisine, et son père qui allait et venait, à l'étage. Rêvait-elle ? Elle consulta son frère du regard. Il n'était pas moins ahuri qu'elle. Les deux cousins arboraient toujours la même expression abrutie, mais une étrange étincelle brillait dans leurs yeux gris. Un frisson de peur courut sur la peau de Mary.

« Savez-vous, ma cousine, qu'on nous a beaucoup parlé de vous. On peut dire que vous cachez bien votre jeu, petite coquine ! À vous voir, comme ça, on vous donnerait le bon Dieu sans confession...

— On vous a parlé de moi ? Qui ça ?

— Un garçon très bavard que nous avons rencontré dans le train. Il rentrait de vacances. Un habitant de votre ville...

— Nous l'avons interrogé habilement. Il ne demandait qu'à nous ouvrir son âme.

— À se vanter de tous ses exploits... Un vrai Don Juan. »

Mary se sentit pâlir. Les deux salauds ne bluffaient pas, elle le

sentait.

« Il nous a énuméré toutes ses conquêtes, nous a raconté tout ce qu'il avait obtenu d'elles...

— Il nous a même donné des noms ! La discrétion n'était pas son fort. Il faut dire que l'alcool délie la langue ! C'est ainsi qu'il nous a longuement vanté les charmes d'une certaine Darling. La connaissez-vous, ma cousine ? »

Mary ne put réfréner une grimace de dépit. Darling ! Toujours elle... Les garçons de la ville n'avait que ce nom à la bouche. La sale petite pute les faisait tous rêver, avec ses gros nichons.

« Et une Martha, aussi, qui n'aurait pas froid aux yeux, ajouta Jonas, en se passant la langue sur les lèvres.

— Et encore bien d'autres... parmi lesquelles une certaine Mary, fille d'un certain shérif, sur laquelle il ne tarissait pas d'éloges. D'après lui, c'était la plus vicieuse du lot !

— Et il avait l'air de savoir de quoi il parlait, ce garçon ! Il nous a même parlé de certain grain de beauté mal placé... »

Les joues rouges Mary s'assit sur le canapé. La tête lui tournait.

« Que voulez-vous ? chuchota-t-elle hargneusement. Pourquoi me racontez vous tout ça ?

— Êtes-vous vierge, ma cousine ? demanda solennellement Jeremy. Pouvez-vous jurer sur la sainte Bible que ce garçon a menti ? »

Un sourire amer se forma sur les lèvres de Mary. Elle savait parfaitement que ces deux salauds ne se contenteraient pas d'un serment. Elle secoua la tête, d'un mouvement presque imperceptible. Les deux hommes échangèrent un sourire ravi.

« Et bien entendu, notre oncle, votre père, n'est pas au courant de vos petites fredaines, hein, fille dévergondée ?

— Non... il ne sait rien, répondit Junior, parlant à la place de sa sœur qui se taisait. S'il savait ce qu'elle fait, vous pensez bien, il lui tannerait la peau des fesses ! »

Mary décocha un regard venimeux à son frère.

« Brave garçon, fit Jonas, en caressant la nuque du gamin. N'est-ce pas qu'il est bien brave, Jeremy ?

— Il est surtout malin. Il a tout de suite compris de quel côté la tartine était beurrée. Tiens, mon garçon. Tu t'achèteras des bonbons... »

Joyeusement, Junior prit le billet de dix dollars que lui tendait Jeremy. Puis avec un gloussement, il se tourna vers sa sœur.

« Et à elle ? Vous lui donnez rien ?

— Voyons, Junior, pour qui nous prends-tu ? Évidemment, que nous allons lui faire un cadeau, à ta charmante sœurette ! Pas vrai, Jonas ?

— Deux cadeaux, même. Regardez, petite coquine, ce qu'on vous a apporté !

— C'est rien que pour toi, ma belle... tout pour toi. »

D'un mouvement convergent, les deux cousins étaient venus se placer devant Mary, assise sur le canapé. Debout devant elle, ils ouvrirent leurs braguettes sans se presser. Le visage de la jeune fille se vida de son sang. Elle jeta un regard implorant à son jeune frère. Junior, ricanant, agita le billet de dix dollars, et lui tira la langue. Une fois qu'ils eurent débouonné leurs pantalons, les deux cousins marquèrent une pause. Une odeur d'urine flotta jusqu'aux narines de Mary. Elle plissa les lèvres pour exprimer son dégoût. Son cœur battait avec une violence désordonnée.

« Montrez donc votre belle verge à notre cousine, Jonas. Vous ne voyez pas comme elle est impatiente d'admirer ses cadeaux ?

— Après vous, mon frère. En tant qu'aîné, cet honneur vous revient. »

Jeremy ne se fit pas prier davantage. Il avança encore, de façon que ses jambes frôlent les genoux de la jeune fille, et plongea sa main dans son pantalon. Il sortit le paquet d'un seul coup. Deux énormes couilles grisâtres, aussi poilues que celles d'un bouc, s'affaissèrent entre ses cuisses. Quant à la verge, elle était si grosse et si longue que Mary crut un instant qu'il s'agissait d'un postiche. Épaisse saucisse de chair bistrée, aussi large que le poignet de la jeune fille, presque aussi longue que son avant-bras, elle s'affaissait mollement entre les rayures verticales du pantalon. Le prépuce était rabattu et formait à

l'extrémité un renflement, qui évoquait la pointe d'un citron. Fier de lui, les mains sur ses hanches, Jeremy se cambra pour qu'elle puisse bien admirer le cadeau.

« C'est quelque chose, hein ? fit Jonas, en poussant Junior du coude. (Le gamin, salement impressionné, avait du mal à en croire ses yeux.) Je suis sûr que ce vantard que nous avons rencontré dans le train n'en avait pas une aussi grosse, pas vrai, cousine ?

— Et pourtant, dit Jeremy. Il paraît que notre cousine n'hésitait pas à la prendre en bouche. À croire ce cochon, vous seriez une excellente joueuse de flûte, ma cousine... Il faudra nous faire admirer vos talents. »

Pétrifiée, Mary fixait la monstrueuse pine qui se balançait sous son nez. Nonchalamment, comme un serpent qu'on charme, elle se déployait, se gonflait. Une grosse veine tortueuse, verdâtre, rampait autour de l'épaisse tige comme une plante grimpante qui s'entortille sur un tronc.

« Je vous présente Médor, ma cousine, fit Jeremy. Savez-vous pourquoi je l'appelle Médor ? Parce qu'elle obéit à la voix de son maître. Comme un brave toutou. Vous allez voir. Dites bonjour à votre cousine, Médor ! »

Un long frémissement nerveux parcourut le tuyau flasque de la bite, et dans une subite saccade, son extrémité se redressa, comme si on l'avait soulevée à l'aide d'un fil invisible.

« Mieux que ça, Médor, vilain chien ! Faites honneur à notre belle cousine, paresseux ! »

Comme un bras, la bite gonflée de sang commença à remonter. Elle paraissait vivre de sa propre vie. Grossissant à vue d'œil, elle se trouva bientôt à l'horizontale, braquée sur le visage cramoisi de Mary.

« Et maintenant, dit Jeremy, combien de fois devrais-je vous le dire, Médor ? Ne savez-vous pas qu'on se découvre toujours, en présence d'une jeune fille ? Enlevez votre chapeau, impoli ! »

Comme aspirée par une contraction interne, dans le ventre, la peau de la verge se mit à reculer le long de la tige. À l'extrémité, le capuchon ridé du prépuce s'ouvrit comme une bouche rose, et la muqueuse du gland, couleur de viande crue, pointa.

« C'est parce que vous êtes chauve que vous ne vouliez pas

enlever votre coiffe, coquin ? fit Jeremy. Allons, allons, les jeunes filles aiment beaucoup les petits chauves, ne soyez pas si modeste. »

Dans un dernier glissement, toute la peau de la verge coulissa en arrière, comme aspirée dans le ventre de Jeremy, et le gland s'échappa tout entier du prépuce. Il était aussi gros qu'une poignée de porte, et d'une couleur vermeille si franche qu'on aurait pu croire qu'il était laqué. Une perle de mouille s'était formé à l'orifice. La muqueuse dégageait une odeur épicée, qui rappelait celle de la saumure.

« Vous ne faites pas la bise à Médor ? demanda Jeremy. Rien qu'un petit baiser... sur le crâne. »

Paniquée, Mary se rejeta en arrière. Jeremy crispa le poing. Une expression haineuse lui retroussa les lèvres.

« Tu ne faisais pas tant de manière avec l'autre garçon, petite putain. Ne te fais pas d'illusion, ma belle ; celle-là aussi tu vas la sucer !

— Mon frère... pas de violence, je vous prie, implora Jonas, en prenant Jeremy par le bras. »

Le grand tressaillit ; il se maîtrisa.

« Laissez-lui le temps de s'habituer à l'idée, insista le cadet... de faire connaissance avec nous. C'est une fille intelligente, elle sait où est son intérêt. Pas vrai, cousine ? Vous ne voudriez pas que certaines choses arrivent aux oreilles de notre oncle ? »

Mary lui répondit d'un regard torve. Tout en parlant, Jonas sortait sa bite, à son tour. Elle était loin d'être aussi grosse que celle de l'aîné, mais quand même de taille respectable. Blanchâtre, vêtue d'une peau très lisse, elle était déjà décapuchonnée ; le gland allongé était d'un rose très clair.

« Comment la trouvez-vous, cousine ? demanda Jonas. Elle vous plaît ? »

Mary, la tête raide, haussa les épaules. Elle s'efforçait de garder un maintien très digne... mais sa bouche tremblait, comme si elle était sur le point d'éclater en sanglots. C'est à ce moment que sa mère rentra au salon, portant précautionneusement un plateau, et précédée d'une appétissante odeur de pâtisserie chaude.

« Je vous ai fait quelques beignets à l'ancienne mode, annonça-

t-elle, du seuil de la pièce. Pour vous faire prendre patience en attendant le repas ! »

Cela tint du tour de prestidigitation. En un clin d'œil, les deux bites s'évaporèrent. Celle de Jeremy rentra d'elle-même dans le pantalon, comme un chien bien dressé dans sa niche. Il n'eut plus qu'à rabattre devant lui les pans de sa redingote. Quant à Jonas, moins vif, il se contenta de cacher la sienne derrière sa Bible, et de s'asseoir de biais sur le divan, en prenant une expression gourmande pour humer de loin les beignets dorés et craquants couverts de sucre en poudre.

Marjorie n'y avait vu que du feu.

« Je vois que vous faites connaissance, se réjouit-elle. Je vous entendais rire et chuchoter de la cuisine. C'est bien. Fais donc le service, Mary. Tu es la jeune fille de la maison, ma chérie, moi, il faut que je retourne à mes fourneaux. À tout à l'heure, mes enfants. »

À contrecœur, Mary tendit le plateau à ses cousins. Ils s'emparèrent chacun d'un beignet et mordirent dedans.

« Et moi ? » demanda Junior.

Au moment où elle se tournait pour tendre le plateau à son frère, Mary se sentit prise à bras-le-corps. Soulevée de terre, débarrassée de son plateau, elle se retrouva assise sur les genoux de Jeremy.

« Lâchez-moi », siffla-t-elle.

Une main osseuse lui palpait les seins.

« Comme ton petit cœur bat fort », fit Jeremy, d'une voix rauque.

Il lui lécha l'oreille. Elle voulut le repousser, mais il était fort comme un Turc. Elle sentait sa bite raide sous ses fesses. Elle se sentit mollir, les larmes giclèrent de ses yeux. Debout devant elle, Jonas s'empiffrait. Il tenait le plateau et enfournait les beignets les uns après les autres pendant que Jeremy déboutonnait le corsage de la jeune fille.

« Ils sont délicieux, ces beignets, dit Jonas. Mais ils donnent soif. Que faites-vous à la petite putain, frère Jeremy ? Vous lui mettez les nichons à l'air ? Bonne idée... j'ai envie de sucer quelque chose. »

Dans une main, une main énorme, Jeremy avait emprisonné les poignets de Mary derrière le dos de la jeune fille ; du même bras, il lui entourait la taille, la collant contre lui. Il se servait de sa main libre pour lui dénuder la poitrine. Quand les petits seins de Mary parurent, avec leurs pointes roses, Jonas soupira de bonheur. Il posa la Bible sur le canapé et tomba à genoux. Il regarda la grande main velue de son frère palper sans vergogne la jeune fille. Elle haletait, se débattait, mais ne pouvait se soustraire à ses attouchements. Jeremy pinça les mamelons entre le pouce et l'index. Mary cria doucement, de crainte d'être entendue de sa mère, car il lui avait fait mal.

« Rien à boire là-dedans... fit Jonas. Je ne vois pas sortir de lait. Peut-être que plus bas...

— Occupez-vous-en, mon frère. Je la tiens pour vous. Junior, va faire le guet, préviens-nous si tes parents rappliquent. »

Le gamin, enchanté de voir sa sœur en fâcheuse posture, courut se placer en sentinelle près de la porte.

« Ce n'est pas bien de se débattre comme ça, petite garce, fit Jonas. Tu te laisses faire par les autres, et avec nous, tu joues les vertueuses !

— Enlevez-lui donc sa culotte, mon frère. Mettez-lui son cul à l'air. Ça lui rabaissera son caquet. Qu'on voie ce fameux grain de beauté dont l'imbécile du train nous a tant parlé. »

Sous la jupe, les mains de Jonas caressèrent les cuisses moites. Il remonta plus haut. Ses doigts se refermèrent avidement sur les fesses nues. Il poussa un cri surpris.

« Elle n'en a pas, mon frère ! Elle n'a pas de culotte. Tiens, tiens, on se promène le cul nu sous sa robe, vilaine fille ?

— Je n'en mets jamais à la maison », sanglota Mary.

Les mains de Jonas lui caressaient le ventre, les fesses, les cuisses. Une sournoise excitation s'emparait d'elle. Elle avait beau serrer les cuisses, il parvint à les lui faire ouvrir. Sa main s'infiltra, se referma au bas de son ventre, emprisonnant la masse velue du pubis. Il la comprima. Elle sentit son con s'ouvrir. Un doigt se replia, remonta dans sa chair. Elle haleta, rageuse, essaya de mordre la main de Jeremy qui lui pinçait toujours les seins. Cela ne fit qu'amuser l'aîné.

« Si tu me mords, Jonas aussi va te mordre. Et devine où... Alors, frère ? Est-elle vierge ?

— Elle est mouillée, mouillée et chaude, et certainement pas vierge, j'ai tout le doigt dedans, et il y a encore de la place. »

Jonas souleva un des genoux de Mary et lui écarta la cuisse. Elle renonça alors à lutter, eut un sanglot étouffé.

« Tu me fais mal...

— Alors laisse-toi faire...

— C'est bon ! Mais doucement, hein ? »

Elle cessa de se débattre ; fermant les yeux, elle se laissa aller dans les bras de Jeremy. Jonas lui retroussa sa robe. Un flot de sang monta à son visage quand elle comprit qu'il regardait sa vulve.

« C'est bien, elle le montre... il est ouvert, plein de poils... pas un con de pucelle, à mon avis, le type du train n'a pas menti. »

Peignant les poils du pubis entre ses ongles, il passait et repassait doucement son médius replié dans la fente humide. Mary lui répondait par des petits mouvements de reins, irrépressibles.

« Elle est gourmande, la vilaine fille, elle aime ça, la branlette, fit Jeremy. Et ce fameux grain de beauté, où il est, à propos ?

— En bas... » chuchota Mary, d'une voix honteuse.

Jonas s'intéressait à son clitoris. Il s'en occupait avec intelligence, le taquinant, le comprimant, l'entourant de légers frôlements. Elle sentit qu'il fouillait dans ses poils plus bas. Enfin il trouva le grain de beauté. Pas vraiment un grain de beauté, une tache de naissance, rose foncé, près de l'anus, sous le périnée.

« Il est bien comme le type a dit... ricana Jonas. En forme de fraise des bois. »

Il introduisit son index dans le vagin, et du pouce, tapota sur le clitoris. Mary se mordit la main. Ce salaud allait la faire jouir. Puis un contact animal, chaud et mouillé, lui fit entrouvrir les paupières. Jonas lui léchait le sexe ! Il la soulevait par les genoux et enfonçait son menton entre ses fesses pour bien coller sa bouche à celle de la vulve. Sa langue remonta en elle, dure et élastique, frétila.

« Tiens, dit Jeremy, prends la mienne. Mords dedans... »

Il retira la main que Mary mordait et lui mit la sienne dans la bouche.

« Ça lui fait de l'effet, à la petite. Elle aime ça, les coups de langue. Elle a bon goût, au moins ?

— Du nectar, cher frère. Du nectar au goût de pipi et de savonnette... Du nectar de fille de la ville. »

Jeremy, sous la bouche de son frère qui fouillait dans les poils, introduisit à son tour un doigt dans le vagin de la jeune fille. La sournoise était en train de jouir. Il sentait les parois du vagin se crispier, se rouvrir. Il grimaça, amusé. Elle serait un peu serrée pour monsieur Médor... mais avec de la vaseline, et de la patience, il arriverait bien à la lui mettre. Après tout, ces filles de la ville ne sont pas faites autrement que celles de la campagne. Et si c'était trop serré devant, eh bien, il ferait contre mauvaise fortune bon cœur. Il l'enculerait. Par-derrière, on y arrive toujours. Même avec les garçons. Il adressa un clin d'œil complice à Junior qui observait la scène, de la porte.

Ce petit con aussi, il se le farcirait. Il était aussi joli qu'une fille. Et peut-être aussi la mère, elle était encore très comestible, tante Marjorie. Tant qu'à faire... Autant que toute la famille y passe (sans le shérif, bien sûr). Comme ça, ils n'auraient pas fait ce long voyage pour rien.

IV LA VERTUEUSE HEPZIBAH

Le repas du soir fut particulièrement éprouvant. Jeremy tenait le crachoir, pontifiant ; son frère lui donnait la réplique. L'aîné possédait un bel organe de prédicateur, il aimait les mots ronflants. D'emblée, après la prière qui avait précédé la première cuillerée de soupe, il partit en guerre contre les dangers de la ville.

C'est la ville, avec ses néons, ses cafés, ses rues sombres où traînent des filles au visage peint, qui était, à l'en croire, la cause de tout le mal. À la campagne, c'est différent ; l'air est pur, la nature est belle, on est plus près de Dieu.

« Il faudrait supprimer les villes, mon oncle. Obliger les gens à vivre à la campagne comme autrefois. Tous fermiers, tous bergers, c'est le salut. Cultiver son jardin, tisser sa laine. Pas besoin d'argent. On échange directement les produits de la culture et de l'élevage.

— L'argent est la cause de tout le mal, mon frère, c'est bien vrai, approuvait Jonas, en lampant sa soupe. (Il avait un rude appétit.) Vous n'êtes pas d'accord, notre oncle ? »

Le shérif, qui avait encore perdu au poker la veille, et qui songeait à se refaire ce soir-là, l'approuva sombrement. Il regarda sa femme de côté. Cette idiote buvait les paroles du pompeux Jeremy, toute fière, visiblement, d'avoir un neveu aussi beau parleur. Prentiss s'efforça de ne pas faire trop grise mine. Sa femme avait le sens de la famille.

« Mais, objecta-t-il courtoisement, profitant d'un moment où Jeremy se taisait pour enfourner une pomme vapeur. Si vous détestez tant la ville, mon neveu, comment se fait-il que vous nous fassiez le plaisir de venir parmi nous ?

— Le mal ne nous effraie pas, mon oncle, répondit Jonas, pendant que son frère mâchait sa pomme de terre. Nous songeons, Jeremy et moi, à ouvrir une église. Comme feu notre père, nous voulons nous faire prédicateurs... parcourir les villes et les campagnes pour répandre la parole du Seigneur.

— Vraiment ? » fit Marjorie.

Elle les couva d'un regard orgueilleux. Deux prédicateurs !

« C'est pourquoi, reprit l'aîné, il est nécessaire que nous nous

rendions compte par nous-mêmes, vous comprenez ? Il faut connaître le mal pour lutter contre lui. En tant que policier, vous, mon oncle, n'êtes vous pas aussi voué à ce combat ?

— Certes, approuva le shérif, mi-figue mi-raisin. Donc, si je vous comprends bien... vous allez traîner dans ces fameuses rues sombres où se promènent ces filles trop maquillées ?

— Il le faudra bien, soupira Jeremy. Dans l'intérêt du Seigneur. Mais ce sera uniquement pour leur porter la bonne parole.

— Cela va sans dire, fit le shérif. Pas un instant, je n'ai pensé que ça pouvait être pour une autre raison ! »

Un petit rire étouffé leur fit tourner la tête. À l'autre bout de la table, où se tenaient les enfants, Junior avait plongé la tête dans sa serviette. Ses oreilles étaient rouges, ses épaules se convulsaient. Le petit salaud était visiblement en proie au fou rire. Près de lui, sa sœur avait visiblement du mal à se contenir.

« Eh bien, fit aigrement Marjorie, vexée de ce manque de respect pour ces neveux dont elle était si fière... qu'est-ce qui vous amuse donc tant ?

— Mais rien, protesta Junior, émergeant de sa serviette. Je ne riais pas... j'ai avalé de travers... »

Il se mit à tousser d'une façon fort peu convaincante. Entrant dans le jeu, sa sœur lui frappa sur le dos.

« Nous amusons nos cousins, fit mielleusement Jeremy.

— Oui, approuva tristement Jonas. Ils doivent nous trouver ridicules.

— Mais pas du tout, se gendarma Marjorie. Qu'allez-vous penser là ? Puisqu'il vous dit qu'il a avalé de travers ! »

Jeremy et Jonas échangèrent un sourire navré. Affichant des airs de martyrs, ils ne desserrèrent plus les dents que pour répondre par monosyllabes à leur tante qui faisait maintenant tous les frais de la conversation, mortifiée de ce qui s'était passé. Ce Junior était si espiègle, on ne pouvait pas lui en vouloir. Ce n'était encore qu'un enfant ! Mais sa sœur... Quand même... Elle était grande maintenant. Il faudra que je lui fasse la leçon. On ne se comporte pas ainsi, quand on a des visiteurs. Tout ça, c'est la faute de son père. Il la gâte trop, lui

passé tous ses caprices...

« Encore un peu de tarte à la rhubarbe, mes neveux ? Je l'ai faite tout spécialement pour vous, une vieille recette de famille. »

Les deux neveux acceptèrent de mauvaise grâce une portion supplémentaire. Ils détestaient la tarte à la rhubarbe.

« Notre sœur Hepzibah la prépare exactement comme vous, ma tante, dit Jeremy, en mâchant avec dégoût la pâte fibreuse et douceâtre.

— Exactement comme vous, approuva lugubrement Jonas.

— Et comment va-t-elle, à propos, cette chère Hepzibah ? Pas encore mariée ? Elle doit approcher de la trentaine, maintenant, non ?

— Pourquoi se marierait-elle ? s'offusqua Jeremy. Que ferait-elle d'un homme ? Elle a suffisamment à faire avec nous ! Qui s'occuperait du ménage, si elle partait ?

— Son rôle est de rester au foyer, approuva Jonas. Et de veiller sur ses frères. »

Marjorie n'était pas d'accord. Une femme doit se marier. Mais elle garda cette pensée pour elle. Inutile de contrarier davantage ses neveux. Après tout, si Hepzibah voulait rester vieille fille, c'était ses affaires.

Sa portion de tarte engloutie, le shérif repoussa sa chaise. Il se leva, caressant sa panse rebondie du plat de la main.

« Restez assis, mes neveux. Mary va vous servir le café. Et les liqueurs... quant à moi, navré d'abrégé cette charmante soirée familiale, mais le devoir m'appelle. »

Mary le remarqua aussitôt, ainsi que Junior, qui ne les quittait pas des yeux : les deux cousins étaient loin d'être aussi contrariés par le départ de leur oncle qu'ils le prétendaient.

« Comment ? fit hypocritement Jeremy. Et nous qui nous faisons une fête... Vous travaillez donc même la nuit ?

— Voyons, Jeremy, soupira Jonas. Notre oncle est dans la police, vous ne l'ignorez pas. Il doit lutter contre le mal, il n'y a pas d'heures pour cela.

— Dans ce cas, je m'incline », fit Jeremy.

Marjorie s'efforça de ne pas montrer sa déception. Elle avait vaguement espéré que son mari ferait une exception ce soir-là, en l'honneur de leurs visiteurs. Mais Prentiss n'était pas un homme à changer ses habitudes aussi aisément. Elle savait fort bien où il se rendait : dans l'arrière-salle du liquoriste Rosemblaum, pour y jouer au poker avec les pires canailles de la ville. Voilà de quelle façon il luttait contre le mal. Il ne rentrerait qu'à l'aube, empestant le whisky. Et elle saurait tout de suite s'il avait gagné ou perdu. Quand il avait perdu, il s'affalait sur le lit, tout habillé, et se mettait à ronfler comme un orgue. Mais quand il avait gagné...

Deux taches rouges montèrent à ses joues. Elle plongeait son nez dans son verre pour dissimuler son trouble à ses neveux qui l'observaient d'un air désolé. Quand il avait gagné, le shérif éprouvait le besoin de s'épancher, de partager sa satisfaction avec elle.

« Tu dors, Marjorie ? » demandait-il.

Elle se gardait bien de répondre. Il lui retroussait sa chemise. Elle avait toujours eu une belle poitrine, un peu lourde, un peu molle avec l'âge, mais de quoi emplir la main d'un homme qui veut se donner des idées. Dès qu'il sentait durcir les mamelons, le shérif ricanait.

« Elle dort... faisait-il. Laissons-la dormir, la chère épouse martyre. »

Il lui palpait le ventre. Malgré ses vergetures, consécutives à ses deux grossesses, c'était un ventre assez agréable à palper. Les cuisses, larges et molles, plaisaient beaucoup à Prentiss. Il aimait y enfoncer ses doigts. Enfin, il s'intéressait à la région poilue, dans la fourche. Quand il sentait qu'elle était mouillée, ce qui vexait affreusement Marjorie, qui s'efforçait de respirer aussi paisiblement qu'une femme vraiment endormie, son mari gloussait.

« La salope est trempée... Dieu sait à quoi elle rêve, ou à qui... ma foi, autant en profiter pour me vider les couilles... je vais lui en mettre un petit coup... avant de dormir. »

Il lui glissait un oreiller sous les fesses pour lui surélever les orifices. Puis il se couchait sur elle et lui enfonçait sa grosse bite. C'était le moment que Marjorie redoutait le plus. Le plaisir se mettait à couler d'elle comme si elle pissait. Elle avait toujours été affreusement honteuse et humiliée par cette abondance de fluides

naturels. L'oreiller qu'il lui avait placé sous les fesses absorbait tout, heureusement. La bite entraît et sortait, lentement.

Et elle, elle jouissait, bien sûr. Comment aurait-elle pu ne pas jouir, avec cette énorme queue qui la ramonait jusqu'à l'âme ? Quand il lui envoyait enfin la sauce, le shérif s'endormait sur sa femme, assommé d'un coup. Elle le faisait rouler sur le dos, allait se laver dans la salle de bains, toute honteuse à cause du vacarme de l'eau qui ronflait dans les tuyauteries vétustes, révélant aux enfants, dans leurs chambres, ce qui venait de se passer. Une fois, il lui avait même semblé entendre rire Junior, là-haut.

« Papa a gagné ! avait-il chuchoté à sa sœur. Il fête ça ! »

Après s'être lavée, Marjorie allumait une cigarette et elle fumait là, assise sur le bidet, en se tripotant vaguement la chatte.

« Un jour, je tromperai ce salaud ! », se disait-elle.

Mais elle n'osait jamais. Dans sa famille, les femmes étaient toutes des victimes. Comme cette pauvre Hepzibah dont abusait ses frères. Mary, sa fille, était différente, elle. Elle tenait de son père...

Après le départ du shérif, donc, Mary servit le café. Et les liqueurs. Les deux neveux avaient installé leur tante devant la cheminée. On papota sur la famille, et les petits verres de liqueur se succédèrent. Marjorie avait un faible pour les petits verres de liqueur. Peu à peu, un bien-être familial s'empara de son corps. Un brouillard tiède se referma sur elle. Elle regardait les flammes, dans l'âtre, et dodelinait de la tête, tout engourdie. Près d'elle, ses neveux parlaient de choses et d'autres. Elle sentait ses paupières s'alourdir, sa tête penchait... Comme c'était étrange. D'ordinaire, les petits verres ne lui faisaient pas tant d'effet. Elle sentit qu'on lui mettait un coussin sous la nuque. Comme ses neveux étaient attentionnés... Un bon sourire sur le visage, Jonas lui posa un plaid sur les genoux.

« Reposez-vous, ma jolie tante. Notre sœur Hepzibah aussi fait un petit somme... quand elle a bu de la liqueur. Ne faites pas de manière... après tout, nous sommes de la famille... le même sang circule dans nos veines. »

Soupirant de bien-être, elle se laissa aller. Le bas-ventre lui picotait.

« Pourvu qu'il gagne... pensa-t-elle, tout émoustillée. La liqueur me rend d'humeur coquine... »

Pendant que sa mère s'envoyait ses petits verres, Mary avait débarrassé la table et fait la vaisselle. Son frère l'aida à essuyer. Cela faisait partie des services qu'ils rendaient à la maison. Ils chuchotaient entre eux, en écoutant les voix graves de leurs cousins, dans le salon, et les jérémiades de leur mère.

« Ce sont quand même de rudes salopards, hein ? » déclara Junior, en essuyant le dernier verre.

Sa sœur, qui lui en voulait, ne daigna pas répondre.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Junior. On monte se coucher, ou on va les rejoindre au salon ? »

— Fais ce que tu veux, dit Mary, moi, je vais dormir. Et tu peux être sûr d'une chose, je fermerai ma porte à clef ! »

Le silence qui régnait au salon ne laissait pourtant pas de les intriguer.

« Pourvu qu'elle n'ait pas trop bu ! » pensa soudain Mary avec un frisson d'inquiétude.

Junior venait d'avoir la même pensée. Il prit sa sœur par la main, et la tira hors de la cuisine.

« Non, laisse-moi, il faut que j'aille dormir... »

Mais elle se laissa tirer, comme une somnambule. Elle se sentait veule, tout à coup, habitée de ce mélange de peur et d'excitation malsaine qu'elle ne connaissait que trop.

« Il ne faut pas, Junior... lâche-moi... je vais dormir.

— Mais viens, idiote... on va juste voir ce qu'ils font. »

La porte était entrebâillée. Ils s'approchèrent sans bruit. Leur cœur battait avec violence, mais pour des raisons différentes. Il y avait quelque chose de cruel dans l'excitation de Junior, et de la terreur, une lâcheté immense, dans celle de Mary. Junior poussa doucement la porte.

« Alors ? fit Jeremy. La vaisselle est finie, les enfants ? On vient tenir compagnie à ses cousins, Mary ? »

— C'est gentil de nous avoir amené ta sœur, Junior. Tiens, voilà pour toi, mon garçon. »

Ravi, le gamin prit au vol le billet de dix dollars que lui tendait Jonas. Mary, sans force, se laissa remorquer vers la table où étaient disposés les petits verres de liqueur. Devant la cheminée, sa mère s'était assoupie. Son souffle régulier, paisible, intrigua Mary.

« Maman ? Tu dors ? dit-elle.

— Évidemment qu'elle dort, fit Jeremy. Elle se sentait nerveuse, notre tante. Alors, charitablement, Jonas lui a mis dans sa liqueur un peu de cette poudre magique qui apaise les nerfs des femmes...

— Quelle poudre ? s'écria Mary. Vous ne l'avez pas droguée, quand même ?

— Drogée ? Quel vilain mot ! Est-ce que nous droguerions notre sœur Hepzibah ? Pourtant, tous les soirs, nous lui faisons prendre son médicament. De cette façon, elle dort comme une reine, elle qui est pourtant si nerveuse. Au matin, elle se réveille fraîche comme une rose.

— Et comme ce qui se passe pendant le sommeil ne compte pas, gloussa Jonas. Nous en profitons, ma chère cousine...

— La chair est si faible », fit Jeremy.

Mary n'en croyait pas ses oreilles. Junior écarquillait les yeux. Leur propre sœur...

« Vous ne voulez quand même pas dire que...

— Mais puisqu'elle dort, est-ce que ça compte ? Pour elle, ce n'est pas un péché. Même si elle sent des choses, elle pense qu'elle rêve.

— Nous prenons tout le péché sur nous, ricana Jeremy. C'est bien pratique, avouez, cousine ? Notre sœur a vraiment un très joli corps, vous savez ? Et du tempérament... Nous passons d'excellentes soirées, en sa compagnie. C'est beaucoup plus amusant que la télé !

— Il faudra que vous nous rendiez visite, un jour, ma chère Mary. Vous et votre frère... on s'amusera tous ensemble, avec Hepzibah. Qu'en dis-tu Junior, petit coquin ?

— Nous vous ferons les honneurs d'Hepzibah... nous la ferons dormir devant vous. Et nous vous montrerons tout ce que nous lui faisons, pendant qu'elle dort.

— Toi aussi, Junior, tu pourras t’amuser avec elle... C’est une belle femme, notre sœur Hepzibah. Dans le pays, tout le monde l’appelle “la vertueuse Hepzibah”. Parce qu’aucun homme ne l’a jamais approchée. Mais toi, Junior, tu es notre cousin. Tu fais partie de la famille. Nous te laisserons l’approcher tant que tu voudras... »

Mary était pétrifiée. Debout, devant la cheminée, elle regardait sa mère dormir. Elle avait très chaud. Elle s’efforçait de ne pas tourner la tête vers ses cousins. Mais elle sentait leur présence, dans son dos. Elle frémit. La main de Jeremy venait de se poser sur sa cheville. Qu’aurait-elle pu faire contre ces deux-là ? Elle se sentait si faible. Elle devina qu’ils s’étaient accroupis derrière elle, et que l’un d’eux lui relevait lentement sa robe. Quand elle sentit la chaleur de l’âtre sur ses fesses, elle sut qu’ils contemplaient son cul nu.

« C’est bien... tu n’as pas remis ta culotte, penche-toi vers ta mère... arrange-lui son plaid. »

Elle obéit, dans un état second. Deux mains, qui peut-être n’appartenaient pas au même homme, lui caressaient les fesses. Penchée sur le fauteuil où reposait Marjorie, Mary lui remonta le plaid jusqu’aux épaules. Comme elle dormait bien... Elle sentit un chatouillement au bas du ventre. Elle écarta les cuisses. Une main lui frôlait les poils.

« Enlevez-lui sa jupe, mon frère. Ce sera plus drôle si elle se promène parmi nous le cul nu... et habillée en haut. »

Elle se laissa faire. Le chatouillement sur les poils de son sexe avait disparu. Et voici donc l’adolescente seulement vêtue de ses souliers et de ses chaussettes. Elle porte un sage petit chemisier rose qui se boutonne aux poignets et qui lui descend à peine au nombril. Jeremy la prend par la main et la fait marcher. Elle le suit jusqu’à la porte du salon. Puis ils reviennent.

Et alors, elle se voit dans la grande glace qui surplombe la cheminée devant laquelle sa mère est assoupie. Cette glace réfléchit toute la pièce. Elle se voit, debout, le ventre et les cuisses nues, les poils noirs de son sexe... Et Jeremy, en pantalon, la braguette ouverte, avec ses couilles et sa bite dehors. Il bande comme un âne. Son gland rouge ressemble à une tomate. Jonas s’est installé dans un fauteuil. Il a retiré son pantalon. Ses grosses cuisses poilues sont écartées, ses couilles reposent sagement sur le siège, sa bite blafarde se tient toute raide. Jonas tient un verre de liqueur dans une main, un cigare dans l’autre.

« Mon frère va introduire son objet dans votre objet, ma cousine, dit Jeremy, en palpant les fesses nues de l'adolescente. Êtes-vous mouillée ? Ce serait mieux, ça glisserait...

— Je me demande ce que notre sœur Hepzibah peut faire, en ce moment ? fait Jonas, en lorgnant le sexe de Mary.

— Peut-être qu'elle fait la même chose que nous... mais en rêve, répond Jeremy, en tirant Mary vers son frère. Junior, surveillez bien votre maman, mon enfant. Si elle se réveille, avertissez-nous. »

Mais Junior est bien trop intéressé par ce que ces deux tordus vont faire à sa sœur. Il s'approche, s'accroupit pour mieux voir. Le grand a pris Mary par les hanches et la soulève.

« Où la voulez-vous, Jonas ? Sur la table ou sur le canapé ?

— Sur le canapé... »

Jeremy porte l'adolescente à bout de bras et la pose sur le canapé. Elle est aussi inerte qu'une poupée. Ses yeux vides contemplent le plafond. Jeremy lui écarte les cuisses, lui replie les genoux, pose un doigt entre les lèvres du con. Il sourit en constatant qu'elle est trempée.

« Faut-il qu'on vous tienne les mains, fille dévergondée ?

— Pas la peine, espèce de salaud. Je me laisserai faire...

— Bien parlé, cousine. Il vaut mieux collaborer, c'est meilleur pour tout le monde. Aidez-moi, Junior. Soulevez-lui cette jambe. »

Junior et Jeremy soulèvent chacun un genou de la jeune fille qui s'appuie sur les coudes et regarde, le visage rouge, son sexe s'ouvrir entre les poils de son ventre.

« Trempez-lui votre organe, mon frère, fait Jeremy. Bénissez-la !

— Avec plaisir. »

Jonas pose son cigare, son verre, se lève, et vient se placer entre les cuisses soulevées de la jeune fille. Il prend sa bite à la main et se met à genoux.

« Souffrez, cousine, que j'introduise mon objet dans votre objet », dit-il, en promenant son gland entre les lèvres du con.

Mary glisse un regard apeuré vers sa mère. Elle dort toujours. La bite descend entre les lèvres, s'aventure dans l'orifice du vagin.

« Son objet est bien ouvert, hein ? fait Jeremy. Pas aussi ouvert que celui de notre sœur Hepzibah... mais suffisamment quand même ? »

— Son objet s'ouvre de plus en plus, approuve Jonas, en balayant de son gland la fente humide dont les lèvres s'écartent largement.

— Nos objets... nos objets honteux font connaissance... murmure le cadet... ils se flairent comme des chiens dans la rue, ils se flairent en haut... en bas... derrière... devant. »

Jonas tenant sa bite comme un outil la promène entre les poils de la vulve, lui fait caresser les nymphes, le clito, l'introduit subrepticement dans le vagin, la ressort, lui fait prendre contact avec l'anus qui se crispe.

« Allons-y, fait-il. Ouvrez bien votre objet honteux, ma cousine, que j'y enfille le mien. Vous voyez, Junior, il suffit de pousser, et ça entre. Vous voyez comme ça entre facilement ? Si vous êtes sage, nous vous laisserons faire la même chose avec notre sœur quand elle dormira. Voilà, je suis au fond... »

— Elle est assez large ? demande Jeremy, qui se penche pour vérifier que le sexe de son frère est tout entier dedans.

— Pour vous, ce sera une pointure un peu étroite, j'en ai peur. Il faudra faire pleurer la jeune fille... mais pour moi, constatez vous-même... c'est du sur mesure ! »

Il se retire et rentre, sans effort. Mary avance la tête pour regarder la bite qui va et vient entre les poils de son con.

« Vous voyez, Junior, comme le visage de votre sœur est rouge. C'est parce qu'elle fait le mal. Et qu'elle aime ça. Voyez comme elle ouvre la bouche quand je lui enfonce bien mon objet. C'est le démon qui s'éveille, en elle. Il y a le même démon dans toutes les femmes. Même dans le ventre de la vertueuse Hepzibah. »

Jonas se dégage entièrement. Il se recule, la bite à la main, le gland luisant. Tous les regards se posent sur le sexe béant de Mary ; les petites lèvres ressemblent à des pétales fanés, de la bave coule hors du vagin...

« Vous en voulez encore, cousine ? » demande Jonas.

Sans attendre la réponse, il se remet au fourreau, bien à fond, aplatissant ses couilles sur les fesses de la jeune fille.

Mary a un hoquet étouffé.

« Demain, lui dit Jonas, en la baisant, c'est mon frère qui s'occupera de vous. Nous viendrons dans votre chambre, pendant que vos parents dormiront. Nous donnerons une double dose de poudre à votre maman, pour être tranquilles. »

Mary soupire. Ce salaud la baise à grands coups bien raides, la soulevant du canapé.

« Elle s'ouvre de plus en plus, confie Jonas, à son frère. Vous n'aurez pas trop de peine. C'est bon, hein, cousine, ce que je vous fais ? Mon frère vous fera la même chose. Et pendant qu'il vous le fera, moi, je vous enculerai. »

Mary fait non de la tête, horrifiée, mais aucune parole ne sort de sa bouche. Jonas, la bite engainée dans le vagin, se frotte à elle de bas en haut, lui comprimant le clitoris et les nymphes. Elle va jouir...

« Tous les deux en même temps ? s'ébahit Junior. Un devant, un derrière ? Est-ce possible ?

— Évidemment... Le seigneur a doté la femme d'une double ouverture afin de lui permettre de satisfaire deux hommes en même temps. »

Marjorie soupire dans son sommeil. Jonas s'immobilise. Ils se tournent tous vers la cheminée. Fausse alerte... Jonas s'agite à nouveau.

« Les loups sont dans la bergerie, cousine, dit Jeremy, en regardant son frère. Les brebis vont s'amuser... »

Avec un rôle sourd, Jonas éjacule. Curieux, Junior se penche sur le visage de sa sœur. Elle jouit, elle aussi, bien qu'elle s'efforce de le dissimuler. Jonas se retire, secoue sa bite. En s'essuyant dans une serviette, il croise le regard du gamin. Il se tourne vers son frère. Jeremy est en train de se branler. Il comprend la question muette de son frère.

« Mais oui... fit-il en haussant magnaniment les épaules.

C'est de son âge, après tout.

— Tu la lui as déjà mise ? demande Jonas au gamin.

— Jamais devant, elle dit que c'est de l'inceste...

— Dans le cul, alors ? glousse Jeremy. (Il lève les yeux au ciel.)
Il n'y a plus d'enfant...

— Je peux ? » demande Junior.

Vautrée sur le canapé, les yeux au plafond, Mary a le cœur qui bat. Elle a joui et pourtant elle est encore excitée. Elle ouvre les yeux quand son frère se couche sur elle. Le petit salaud est arrivé à ses fins, finalement. Junior lui introduit sa fine pine et s'active. Elle prend son frère par la nuque et le serre contre elle. Il jouit très vite, comme un lapin, avec un cri de surprise. Et pendant ce temps, elle, elle ne quitte pas des yeux Jeremy qui tripote son énorme queue.

Devant l'âtre qui pétille, maman dort, le cœur en paix.

V HARRY JOUE AU POKER

Ce que Mary ignorait c'est pour quelle raison Jeremy et Jonas avaient quitté leur chère campagne pour venir affronter les dangers de la ville. La faim fait sortir le loup du bois, dit-on ; ce qui avait fait sortir du leur les neveux de Marjorie, c'était tout simplement que leur provision de poudre magique tirait à sa fin. Nous avons vu qu'il avait suffi d'une pincée de ce « médicament pour femmes nerveuses » subrepticement mêlée à quelques verres de liqueur pour endormir comme une souche la femme du shérif. Et Jeremy n'avait pas caché à quel usage ils employaient ce médicament habituellement. Ils s'en servaient pour soigner les nerfs de leur chère sœur, la vertueuse Hepzibah, que son célibat prolongé rendait parfois irritable. Pour la guérir de ses insomnies, ils lui préparaient, tous les soirs, une tisane dans laquelle ils mêlaient à son insu un peu de cette poudre calmante.

À peine couchée, leur sœur s'endormait d'un sommeil de bébé. Les deux scélérats n'avaient plus qu'à monter la rejoindre dans sa chambre, pour jouer avec elle. Un de leurs jeux favoris était, justement, de la traiter comme un bébé. Ils retroussaient la chemise de nuit de leur sœur, la déculottaient, vérifiaient soigneusement son « pipi », la talquaient, la langeaient... Tout cela en échangeant des commentaires graveleux, avec des gloussements salaces.

« Ouvrez-lui donc son gros truc poilu, mon frère. Vous voyez comme c'est mouillé, dedans ? Notre chère sœur fait des rêves défendus... Que proposez-vous ? Un petit coup de langue ? Un petit coup de bite ?

— Un petit coup de langue pour commencer, cher frère. Un petit coup de bite pour finir.

— Voilà qui est parlé. Regardez-la dormir. Ne dirait-on pas un ange ?

— Voyons, mon cher frère, que dites-vous là ? Les anges n'ont pas de sexe !

— Suis-je sot ! À propos, si vous lui retiriez sa chemise, nous verrions encore mieux le sien ! Et approchez donc la lampe... »

Une fois Hepzibah nue, ils inspectaient minutieusement ses « parties honteuses » en s'éclairant d'une puissante lampe de poche. Ce que Jeremy appelait tantôt le « calice d'impureté », tantôt le

« cloaque », retenait tout particulièrement l'attention des deux infâmes coquins. Ils ne se lassaient pas de tripoter la vulve de leur sœur, de l'examiner, de l'ouvrir et de la refermer, de la manipuler de toutes les façons possibles et imaginables, en ricanant bêtement chaque fois qu'à la suite de ces attouchements, Hepzibah, du fond de son sommeil artificiel, laissait se manifester sa sensualité.

« Cher frère, qu'est-ce donc qui coule de ce gros trou poilu ? Ce n'est pas du pipi.

— Voyons, cher frère, le pipi sort du petit trou, ici, vous voyez ? Ce qui coule du gros trou, c'est de la mouille... une sorte d'huile, si vous aimez mieux, cher frère, destinée à permettre à la bite de bien coulisser dans la culasse de la femme, comme un piston dans la sienne...

— Vraiment, cher frère ? Mais c'est prodigieusement intéressant. Ah, notre Seigneur, créateur de toutes choses, fait vraiment bien les choses... Savez-vous que j'ai bien envie de vérifier ça en détail ? J'ai comme une démangeaison dans le gland...

— Enfilez votre gland dans le trou, cher frère, vous allez voir, ce liquide qui sort de notre sœur va tout de suite vous apaiser... enfilez, enfilez, ne craignez rien. Elle dort, le cher ange, ce n'est pas d'elle que vous abusez, seulement de son corps, et le corps, pour des croyants comme nous, qu'est-ce donc ? Trois fois rien, une guenille, une bouteille vide...

— C'est très juste, cher frère, approuvait Jonas, en s'introduisant dans sa sœur. Si notre sœur était éveillée, ce serait une profanation sans nom, un péché mortel ! Mais puisqu'elle dort... Cela ne compte pas. »

Toutes les nuits, donc, les deux frères s'amusaient avec le corps de leur chère sœur, la vertueuse Hepzibah. Quand ils en avaient fini, avec elle, les couilles vides et l'âme purifiée de toutes pensées malsaines, ils la nettoyaient soigneusement, la rhabillaient, la bordaient dans son lit, et allaient se coucher de leur côté, le cœur en paix.

Cette poudre si commode pour assouvir leurs bas instincts ne se trouvait pas, on s'en doute, en vente libre au drugstore du coin. Un fournisseur, une ou deux fois l'an, venait la leur livrer à domicile. Mary Prentiss serait sans doute tombée des nues en apprenant le nom dudit fournisseur. Il s'agissait en effet de quelqu'un qu'elle connaissait

bien : Sigmund-de-Pigalle, le violoncelliste bossu, le marchand ambulant de lingerie fine. En effet, Sigmund ne colportait pas seulement de la lingerie dans les campagnes avoisinantes, mais aussi de vieux remèdes de grand-mère, des onguents, des pommades diverses... Et, pour quelques rares initiés, la fameuse poudre qui fait dormir.

C'est donc pour venir se fournir auprès de lui, leur provision touchant à sa fin, que ne le voyant pas venir, les deux frères s'étaient résignés à « monter à Babylone ». Babylone, pour eux, c'était la ville, toutes les villes... Ces repaires de débauches où l'on rencontre le Mal à chaque coin de rue. Mais voilà, à Babylone, Sigmund n'y était plus, pour l'instant. Les deux cousins avaient donc fait le déplacement pour rien.

Le bossu, en effet, nous le retrouvons ce soir-là, comme un chasseur à l'affût, tapi derrière une fenêtre éclairée, en train d'épier les occupants d'une maison isolée, une ancienne ferme, dont le jardin à l'abandon est particulièrement propice à l'approche des voyeurs. De gros rires, des voix d'hommes un peu éméchés, s'échappent de la pièce éclairée. Harry-le-scieur reçoit en effet quelques copains, des ouvriers de la scierie, comme lui, pour une petite partie de poker.

Sigmund observe attentivement à travers les fentes des persiennes l'assortiment de brutes joviales attroupées autour de la table où la partie vient de commencer. Un cruchon d'eau-de-vie circule, auquel ces lascars boivent directement.

Quant à l'hypocrite Marge, jugeant sa présence déplacée parmi tous ces mâles, elle est montée se coucher. Institutrice, elle doit se lever tôt, et ne peut donc pas veiller trop tard. Cela fait l'affaire de Sigmund. Après avoir épié un moment les joueurs, il contourne la maison, pousse la porte d'entrée, et pénètre dans le hall. Ses souliers à la main, il se faufile dans la pénombre jusqu'à l'escalier. Il gravit les marches, le voici à l'étage. Le couloir est obscur, sauf, au fond, un rai de lumière qui filtre sous une porte. L'institutrice est-elle en train de lire dans son lit ? Un de ces stupides romans sentimentaux qu'affectionnent les femmes, avec des paysages tropicaux, des séducteurs, des ingénues, des baisers au clair de lune et des serments éternels ? Sigmund ricane in petto. En marchant, il ouvre son pantalon, laisse sortir sa verge. Il bande déjà, rien qu'à l'idée de ce qui va suivre. Il dégage le gland, se caresse les couilles. La bite braquée devant lui comme un gros revolver de chair pâle, il pousse la porte de la chambre.

« Qui est là ? C'est toi, Harry ? »

Non, Marge ne lisait pas. Comment l'aurait-elle pu ? Elle avait les yeux bandés. Sigmund la vit dresser le cou, inquiète, et tendre l'oreille.

« Mon Dieu, murmura Marge. Pourvu que ce ne soit pas une souris. Si c'est une souris, je hurle, et tant pis si les autres montent ! Et me voient comme ça... ça lui apprendra... »

Elle laissa retomber sa nuque sur l'oreiller et soupira. Sigmund s'approcha du lit, sur la pointe des pieds. Un épais tapis étouffait ses pas. Il régnait une chaleur étouffante dans la chambre. Un appareil de chauffage à mazout ronflait paisiblement dans la cheminée désaffectée. Harry prenait garde à ce que sa chère épouse ne s'enrhume pas. Elle ne risquait pas de prendre froid, on se serait cru dans un sauna. Des perles de sueur brillaient, comme des gouttes de rosée accrochées à des brins d'herbe, sur les poils de son pubis. Elle était nue, en effet, la nouvelle mariée ; nue, écartelée, les bras et les cuisses largement ouverts, ligotée sur son matelas par des cordes reliées aux pieds du lit. Son bassin était surélevé par un oreiller, de façon à bien exposer, largement ouverts, les « sombres orifices de sa féminité ». Entre les poils luisants de sueur, le calice charnel bâillait dans un obscène sourire vertical. Comme une putain sur son lit, l'institutrice attendait le bon vouloir de son époux.

C'est donc là le jeu conjugal auquel se livraient le scieur et l'institutrice, pour corser leurs plaisirs. Était-ce une idée de Harry ? Voilà un homme qui connaissait les femmes... Qui savait à quel point l'attente, l'ignorance de ce qui va leur arriver, peut éprouver leurs nerfs, ébranler leur maladive sensualité. Les grosses pointes raidies des mamelons roses de Marge, la chair de poule qui couvrait sa volumineuse poitrine et ses larges cuisses, et par-dessus tout, le bâillement obscène du con et l'humidité des muqueuses roses, entre les poils hérissés, trahissaient de façon indubitable l'état de concupiscence affolée dans laquelle se consumait la nouvelle mariée. Elle soupira langoureusement et son con s'écarquilla comme une bouche qui bâille, pointant la langue rose du clito : une grosse goutte de bave coula dans le sillon fessier...

« Mais qu'est-ce qu'il attend ? » se plaignit-elle.

Les rires des hommes résonnaient par rafales. Sans doute se racontaient-ils des histoires sales. Il y avait dans leurs rires quelque chose de gras qui trahissait la gaudriole de bas étage. Ce salaud de

Harry devait s'échauffer exprès avant de monter lui en mettre un coup, vite fait, comme au bordel.

Cela avait commencé comme une plaisanterie. Au tout début de leur mariage, chaque fois que Harry jouait au poker avec ses potes, Marge ne tenait pas en place. Elle descendait sans cesse pour voir si la partie n'allait pas finir. Elle se plaignait d'une voix geignarde, faisait des mamours à son homme pour le décider à venir jouer à autre chose, là-haut. Elle sentait bien que ça l'agaçait, Harry, ces démonstrations amoureuses, devant les autres scieurs. Mais c'était plus fort qu'elle.

Un jour, n'y tenant plus, il avait déclaré :

« Puisque c'est ainsi... Je vais t'attacher. Comme ça, tu me ficheras la paix.

— Je voudrais bien voir ça, l'avait défié Marge.

— Ah, tu veux voir ça, eh bien, ma chère, je vais exaucer tes souhaits. »

Elle s'était débattue comme une furie, mais il était fort comme un ours. Une fois ligotée, ils étaient si excités tous les deux, que le scieur l'avait baisée comme une bête. Jamais encore Marge n'avait autant joui. Ce fut une illumination. Le fait d'être attachée, réduite à l'impuissante, décuplait le plaisir de Marge... et celui de son mari.

À la suite de cet épisode, le ligotage de l'épouse devint le prétexte rituel d'un jeu conjugal très élaboré. Chaque fois qu'il recevait ses amis pour une partie de poker, un autre jeu doublait le jeu de cartes : celui de la femme séquestrée. Marge jouait à être une captive que son geôlier vient violer. Et qu'il offre à d'autres hommes.

C'est pour cela qu'ils décidèrent qu'elle aurait les yeux bandés. Quand Harry viendrait la violer, à l'insu des joueurs, en bas, elle aurait tout loisir d'imaginer qu'il s'agissait d'un inconnu. Ou d'un des joueurs de cartes, par exemple, à qui son mari l'aurait jouée. Bien sûr, elle savait qu'il n'en ferait rien, étant jaloux comme un tigre. Mais le jeu était excitant.

De temps en temps, au cours de la partie, Harry montait pisser. Ils faisaient tous comme lui et personne ne s'étonnait. La bière qu'ils avalaient en sus de l'eau-de-vie pesait rapidement sur leurs vessies. C'était un va-et-vient incessant dans le couloir ; Marge, ligotée nue sur son lit, ne savait jamais si c'était un scieur qui allait aux chiottes ou Harry qui venait lui en mettre un coup. Cette indécision la mettait à la

torture. Elle imaginait qu'un des ivrognes, par erreur, se trompait de porte... et découvrait le spectacle. Ces terreurs accroissaient son excitation.

Elle écoutait les hommes pisser à travers la cloison de plâtre. Elle se mordait les lèvres pour ne pas rire. Mais parfois c'était bien la porte de sa chambre qui s'ouvrait, un pas lourd s'approchait. Une grosse main lui palpa le sexe, fouillait sa moule gluante.

« Tu vois, Harvey, la salope est prête à l'emploi. Vas-y, mon salaud, tire ton coup, baise donc ma femme... »

Elle était certaine que Harry bluffait, qu'il n'y avait que lui, mais elle soupirait de terreur et de délices en sentant les doigts la fouiller. Déjà ouverte et moite, elle accueillait fébrilement la bite qu'on enfilait dans son con. Elle répétait d'une voix très basse que l'extase du plaisir faisait chevroter :

« Harry... oh Harry... Harry... bourre-moi bien, Harry... bourre la petite pute, Harry... »

— Ce n'est pas Harry, pouffiasse, c'est Harvey. Le contremaître. Je lui ai vendu ton cul... et lui, il me compte des heures supplémentaires bidon... vas-y, Harvey, bourre-la bien. »

Des mains se refermaient sur les gros seins de Marge, les pétrissaient, elle sentait une odeur de bière et de whisky sur son visage, un souffle rauque, et il y avait cette grosse bite qui la labourait. Tout se mélangeait dans sa tête. Et si c'était vraiment Harvey ? Mais non, Harry ne ferait jamais une chose pareille. Il était bien trop jaloux. Pourtant, la bite qui la labourait lui paraissait différente. Plus longue ou plus courte. Et les mouvements plus saccadés. Rien que d'imaginer une chose pareille déclenchait en elle un orgasme si fort que Harry, ou Harvey, ou les deux à la fois, étaient obligés de lui mettre leurs grosses mains poilues sur la bouche. Et elle mordait dedans. Au matin, Harry lui montrait les marques... c'était bien une preuve. En fait, non, ça ne prouvait rien. Il pouvait très bien s'être mordu lui-même. Ou lui avoir posé la main sur la bouche pendant que l'autre la baisait. Cette incertitude la rendait folle.

« Alors ? braillait une voix, en bas. Il t'en faut, du temps, pour pisser, Harry. T'as des calculs dans la vessie ? »

Marge se sentait rassurée. Si les autres appelaient Harry, c'était qu'il était bien seul. Mais un soupçon l'effleurait aussitôt. Et s'ils étaient tous de mèche ? Si c'était une comédie qu'ils jouaient ? S'ils

venaient tous, à tour de rôle, en compagnie du mari, pour baiser sa femme ? Les premiers temps, Marge s'était dit que le poker excitait drôlement son époux. Il venait parfois la baiser dix fois de suite, ardent comme un bouc, en l'espace des quelques heures que duraient la partie. À la fin, Marge était vidée, épuisée, elle jouissait quand même, mais dans une sorte de torpeur animale, de demi-sommeil. Le lendemain Harry lui disait, tout guilleret :

« Qu'est-ce que je t'ai mis, hier soir. Tu peux dire que tu t'es fait bourrer comme une salope, ma jolie. Tu étais si large, à la fin, qu'on aurait pu te fourrer deux bites comme la mienne.

Ce qui rendait Marge toute confuse. N'était-elle pas une timide épousée ?

Parfois, après l'avoir bien bourrée, Harry retirait d'elle sa grosse saucisse fumante et venait lui juter dans la bouche.

« Tiens, disait-il, avale, ma poupée, c'est plein de vitamines ! »

Elle suçait goulûment le gros gland au goût âcre, et le sperme fouettait son palais, coulait dans sa gorge, lui empâtait la langue.

Mais que se passe-t-il, ce soir-là ? Voilà que deux mains légères caressent ses seins. Elle n'a pourtant entendu personne entrer. Harry est en bas. Il parle avec ses potes, il raconte une histoire. Ce n'est donc pas lui. Elle se souvient de ce bruit, ce n'était donc pas une souris ? Les doigts pincent doucement ses gros mamelons. Une excitation malsaine lui gonfle les seins. Que faire ? Est-ce un scieur ? Ou pire encore, un rôdeur qui s'est introduit en douce, un cambrieleur qui est monté dans l'espoir de faire main basse sur ses bijoux ? Et qui a découvert cette femme toute nue, attendant qu'on s'en serve. Et s'il s'agissait d'un de ces énergomènes qui aiment jouer au rasoir ? Un fou sadique. Un malade... Il faut être fou pour tripoter une femme alors que le mari est à côté. Et que ce mari, c'est Harry, le terrible Harry. Une force de la nature. Glacée par une terreur sans nom, Marge ouvre la bouche pour hurler. Quelque chose de cylindrique, une raide saucisse tiède entre dans sa bouche. Le goût pisseux la renseigne aussitôt. L'intrus lui a fourré sa bite dans la bouche.

« Ne mords pas, idiote, c'est moi, Sigmund-de-Pigalle. »

Toute la tension nerveuse s'évacue d'un coup, une sorte de rire stupide monte dans son ventre, elle lèche avec gourmandise la bite fine et longue de l'étrange nabot. Le souvenir de ce qu'ils ont fait dans la salle de classe déserte lui revient. Elle se sent flattée de l'audace

dont ce freluquet a dû faire montre pour oser venir dans sa chambre. Faut-il qu'il ait envie d'elle ! Elle tête amoureusement le gland oblong, en écoutant Harry qui pérore en bas. Et s'il montait ? Le bossu se retire.

« Vous êtes fou, chuchote Marge. Harry vous tuera.

— Je me cacherai sous le lit. »

Marge pouffe nerveusement. Sous le lit ! Et Harry, dessus, en train de la bourrer. Mais la peur revient. Que fait donc cet imbécile ? Il grimpe sur le matelas ! Il ne va tout de même pas... Mais si ! Elle retient son souffle. Il est en train de lui lécher le con, comme un chien. Oh mon Dieu... qu'est-ce qu'elle aime ça. Comme il lui suce bien le clito, il l'aspire, comme une nouille, le mâchonne.

« Je vais jouir, imbécile, chuchote-t-elle. Arrêtez. »

Il la purlèche de plus belle, sa langue s'insinue dans la cavité vaginale. Un ongle sagace lui interroge le trou du cul.

« Si vous le faites, supplie Marge haletante, ne me mettez pas de sperme dedans, mon mari s'en apercevrait.

— Ne crains rien, j'ai la technique », ricane le bossu.

Elle le sent s'avancer entre ses cuisses. Il lui plonge sa queue dans le vagin, se met à limer. Tout en la possédant, il lui lèche les mamelons.

« Pas dedans, hein, monsieur Sigmund ?

— Ne crains rien, je finirai dans ta bouche. »

Rassurée, Marge s'abandonne, épouse le mouvement. Ce bossu est un habile baiseur, il sait la titiller où il faut tout en la ramonant. Beaucoup plus adroit que cette brute de Harry. Il lui rappelle ses anciens amants. Ces marchands ambulants, ces démarcheurs, tous ces citadins désinvoltes qui lui rendaient visite, avant son mariage. Willieles-grandes-mains, par exemple, qu'est-ce qu'il devient ?

« Attention », chuchote-t-elle.

En bas, une chaise vient de racler le plancher.

« Vous m'excuserez, mes amis, fait Harry, faut que je monte changer l'eau de mon poisson. »

Des rires salaces lui répondent. Le bossu, vif comme un anguille, se retire de Marge. Elle l'entend tomber à quatre pattes sur le tapis, comme un gros chat. Elle sent sa bosse soulever le sommier sous elle. Il était temps. La porte s'ouvre.

« Alors, grosse salope, on attend le mâle ? On veut se faire bourrer ? Qu'est-ce que tu penses de ce spectacle, Harvey ? Elle te plaît, ma bourgeoise ? Tu as vu la grosse moule qu'elle se paye ? La grosse moule de madame attend la grosse bite de monsieur Harvey ? Dix dollars pour la moule de madame, c'est donné, non ? »

Sous le lit, Sigmund ne voit que les pieds des deux visiteurs. Car ils sont bien deux ! Il reconnaît les grands panards de Harry. Les souliers de l'autre sont plus fins, bien cirés. Ainsi, c'est donc vrai ! Harry fait baiser sa femme par ses amis, contre de l'argent. Un maquereau conjugal...

« Imbécile, dit Marge, je ne marche pas... je sais que tu es tout seul, mon chéri. »

Un flocon de poussière chatouille le nez de Sigmund. Il se mord la lèvre pour retenir un éternuement. Là-haut, le dénommé Harvey, est en train de se payer sur la bête. Qu'est-ce qu'il lui met à la petite épouse ! Le sommier monte et descend, grince et pleure. Marge râle.

« Harry... Harry... oh Harry !

— C'est bon, hein, salope ? fait Harry... tu prends ton pied. Tu aimes ça, hein, qu'on te bourre jusqu'à l'os ?

— Oh oui, Harry... il n'y a que toi, mon chéri, que toi... que toi. »

Est-elle vraiment dupe ? se demande Sigmund. Ignore-t-elle vraiment que son cher époux la prostitue comme une pute de bas étages. Que les parties de poker ne sont qu'un prétexte pour rameuter la clientèle. Qu'il loue le cul de sa femme à ses copains ? Sigmund, ces idées-là, ça le fait triquer à mort. Il se branle silencieusement sous le sommier pendant que l'ami d'Harry baise à mort l'épouse hypocrite. « Il n'y a pas plus vicieux que les gens normaux, pense Sigmund. Quand je raconterai ça à Willie-les-grandes-mains, il va bien se marrer. Il n'avait pas menti, c'est vraiment une compliquée, sa Marge. »

Tant mieux. Parce que ce qu'il comptait lui proposer, pour le lendemain, une femme normale ne l'accepterait jamais !

*

* *

« Quoi ! Que je... demain, devant mes élèves ? Mais vous êtes fou, monsieur Sigmund ! Fou à lier !

— Doucement, ma poupée, laissez-moi vous expliquer ! »

Harvey et l'époux, ayant terminé leur petite affaire, sont redescendus jouer aux cartes. Sigmund est sorti de sa cachette. Après avoir nettoyé l'institutrice, il est remonté sur elle. Et c'est en la baisant qu'il lui a expliqué ce qui l'amène. Quatre des élèves de Marge, qu'elle avait punis, et qui ramassaient du bois mort dans le jardin de l'école, après la fin de la classe, ont vu ce qui s'était passé entre Marge et le bossu, dans la salle de classe.

« Mais c'est impossible, proteste Marge. Les rideaux étaient tirés... »

Sigmund lui révèle alors qu'un des punis, ou plutôt une, la petite Marylinn, étant montée sur un arbre pour chiper des cerises a pu voir, par le vasistas, Marge et le bossu jouer à la bête à deux dos sur le bureau de la maîtresse.

« Oh mon Dieu, hoquette Marge, éperdue de terreur. La petite Marylinn ! Mais c'est une peste ! Cette gamine me déteste ! Avant d'épouser Harry, j'ai eu... quelques faiblesses pour son oncle. Harvey... le contremaître de la scierie. Elle était jalouse de cette relation. Oh mon Dieu, mon Dieu. Mais elle va le raconter à tout le monde, au village. Et Harvey sera trop content de répéter ça à Harry. Il me tuera !

— Mais non...

— Il me tuera ! Vous ne le connaissez pas. Il est jaloux comme un tigre. Et quand je pense que je n'y suis pour rien, que c'est vous qui m'avez forcée. Espèce de malade, sale monstre, détraqué sexuel !

— Voyons, ma chère, rien ne sert de pleurer sur le lait versé. Ce qui est fait est fait. Songeons plutôt à ce qui reste à faire pour parer le coup.

— Mais il n'y a rien à faire. À l'heure qu'il est, la nouvelle a dû faire le tour du village ! Je m'étonne même que personne n'ait encore téléphoné à Harry !

— La petite se taira. Jusqu'à demain, en tout cas. Elle me l'a juré sur la croix. J'ai obtenu son silence en échange d'une promesse.

— Quelle promesse ? Qu'avez-vous encore inventé ? »

Sigmund explique à Marge qu'il est parvenu à faire croire aux quatre enfants qu'il l'avait hypnotisée, et que c'est pour ça qu'elle s'était laissée faire.

« Ils l'ont cru volontiers, une belle femme comme vous, un vilain bossu comme moi... je leur ai fait croire que j'avais des pouvoirs spéciaux.

— C'est absurde, dit Marge, complètement absurde. De la folie pure ! Comment voulez-vous qu'ils avalent de pareilles sornettes ?

— Ils ont fait des difficultés, en effet. C'est pourquoi, pour leur prouver que je disais vrai, je leur ai proposé de vous fasciner une deuxième fois.

— Quoi ? Mais vous n'y songez pas !

— C'est la seule solution ! Si je vous endors devant eux. Ce sera bien la preuve, à leurs yeux, qu'il ne s'agissait pas d'une supercherie et que vous étiez également endormie quand je vous ai baisée dans la salle de classe !

— Ça ne marchera jamais.

— Aucune raison que ça ne marche pas si vous jouez convenablement votre rôle. Et c'est un rôle très facile. Dès que je vous aurai endormie, il vous suffira de vous laisser faire.

— Espèce de malade ! Bien sûr, vous en profiterez pour me faire je ne sais quelle cochonnerie.

— Il faudra bien, soupire Sigmund, ce sera la meilleure façon de les convaincre. Plus ce que je vous ferai faire sera tordu, plus ils croiront que vous êtes vraiment sous influence. De cette façon, nous les tiendrons. J'ai pu me rendre compte de la terreur que leur inspire votre cher époux. Une fois la fête finie, je saurai bien leur faire comprendre que leur intérêt est de tenir leur langue.

— C'est fou, dit Marge. Complètement fou. Et je suis encore plus folle que vous d'écouter ces sornettes. Mais... que faites-vous ?

— Un petit coup, vite fait. Tout cela m'a émoustillé. Vous permettez, chère Marge ? Au point où nous en sommes... »

Pendant qu'il la baise, Marge écoute dans la salle du bas son mari pérorer parmi les scieurs. Les rires gras résonnent dans la maison. Sa chair s'émeut. Elle pense à ce qui l'attend demain. À ce que lui fait le bossu. À ce que va lui faire Harry. Une idée la traverse tout à coup.

« Mais j'y pense, monsieur Sigmund. Vous étiez là, tout à l'heure, sous le lit, quand mon mari est venu. Vous l'avez entendu parler avec un certain Harvey. Cela ne vous a pas surpris qu'il parle tout seul ? Parce qu'il était bien seul, hein ? Il n'y avait personne, avec lui ?

— Personne, affirme Sigmund. J'ai tout de suite compris que c'était un jeu entre vous, et maintenant, excusez-moi, je vais envoyer la sauce. »

Marge est-elle rassurée ou déçue de savoir que Harry était seul ? A-t-elle vraiment cru le bossu ? Comment le savoir ? Comment savoir ce qui se passe dans la tête d'une femme...

« Si on le savait, ce ne serait pas aussi amusant, pense Sigmund, en refermant son pantalon. À demain, chère Marge. Faites de beaux rêves. »

VI ALORS COUSINE, ON S'ENFERME À CLEF ?

Le lendemain de leur arrivée, Jeremy et Jonas passèrent la journée en compagnie de leur oncle. Prentiss, qui était d'humeur joviale (il avait gagné au poker chez Rosembaum), pilota ses deux ahuris de neveux dans les recoins les plus mal famés de la grande ville (Babylone, comme ils disaient), ne leur épargnant aucun bar louche, aucune rue chaude. Partout, il les présentait en claironnant :

« Ce sont mes neveux de la campagne, les filles. Faudra voir à être très gentilles avec eux, hein ? »

Jeremy et Jonas pinçaient vertueusement les lèvres, juraient leur grand Dieu que la chair ne les intéressait pas. Mais, à tout hasard, notait les adresses des putes les plus jolies, afin de venir les catéchiser... un soir de pluie.

Ces pérégrinations dans les bas-fonds furent généreusement arrosées, car les chastes neveux de Prentiss ne refusaient pas de lever le coude, et les occasions ne manquaient pas ; dans chaque bar, le patron offrait sa tournée. Les trois hommes étaient donc d'humeur très allègre, même s'ils avaient du mal à marcher droit, lorsqu'ils regagnèrent le logis familial.

Ils y trouvèrent une Marjorie de fort maussade humeur. Toute la journée, elle avait eu la migraine. Elle s'était sentie patraque.

« Tu n'as qu'à boire autre chose que tes foutus digestifs, lui dit le shérif. Rien ne vaut les boissons naturelles, comme le bourbon ou la bière. Ces liqueurs sucrées, rien de tel pour vous détraquer l'estomac. »

La nuit précédente, pourtant, lorsque rentrant de sa partie de poker, il avait trouvé sa femme endormie dans le fauteuil, devant la cheminée, Prentiss avait senti toute sa bonne humeur s'évaporer. La poivrote avait encore fait des siennes ! Elle avait profité de la visite de ses neveux, pour forcer la dose. Ils allaient se faire une fière idée de la famille ! Fulminant, respirant la douceâtre odeur de liqueur qui imprégnait l'haleine de sa femme, il l'avait portée dans sa chambre et l'avait couchée lui-même... sans qu'elle batte un cil. Qu'est-ce qu'elle tenait ! Il lui arrivait de prendre des cuites, à Marjorie, mais alors, ce soir-là, elle s'était surpassée ! Il n'en revenait pas, Prentiss. Furieux, il se rendit dans la chambre de sa fille. Réveillée en sursaut, elle tira

pudiquement le drap sur ses seins nus.

« Je t'ai déjà dit mille fois de ne pas dormir à poil, Mary ! grogna Prentiss. Ton frère n'a pas les yeux dans sa poche. Et nous avons des invités ! Que diraient tes cousins, s'ils entraient dans ta chambre et te trouvaient endormie, les nichons à l'air ?

— Et pour quelle raison entreraient-ils dans ma chambre, tu peux me le dire ?

— Sait-on jamais. Ce sont quand même des hommes, après tout. Tu me feras le plaisir de fermer à clef la porte de ta chambre, pendant tout le temps où ils séjourneront parmi nous. Compris ?

— D'accord, Daddy.

— Et autre chose ! Nous savons tous ici que ta chère mère a un penchant pour la bouteille. Ce n'est pas une raison pour la laisser ronfler sur son fauteuil. La prochaine fois qu'elle picolera un peu trop, tu me feras le plaisir de monter la coucher dans son lit. C'est ta mère, après tout.

— D'accord, Daddy.

— Sur ce, tu peux te rendormir. Et n'oublie pas... ferme ta porte à clef. Des fois qu'un de ces deux abrutis soit somnambule ! »

Mais le second soir au retour de leur virée, les choses se passèrent fort différemment. Le shérif avait décidé de faire honneur à ses neveux, et de passer la soirée en famille.

Marjorie, en proie aux affres d'une épouvantable gueule de bois, ne fut pas d'un grand secours, à la cuisine. Ce fut donc Prentiss lui-même qui se mit devant le fourneau. Il prépara une de ses recettes favorites : un chili con carne qui vous emportait la gueule. Rien de tel que la bière pour éteindre ces incendies. À la fin du repas, les trois hommes entonnèrent gaiement des cantiques religieux, qui ne tardèrent pas à dégénérer en refrains cochons. Pour épargner les oreilles de ses enfants, le shérif les envoya au lit, sitôt leur dessert avalé. Mary ne demandait pas mieux. Elle s'était bien juré de ne plus donner à ses deux affreux cousins l'occasion de mettre leurs sales mains sur elle. Rien que de penser à ce qui s'était passé la veille, elle en était malade !

De son lit, lisant un roman-photo, elle entendait monter les voix avinées des trois hommes. Et les plaintes indignées de sa mère.

« Vraiment, mes neveux, vous me chagrinez... je n'aurais jamais cru ça de vous... des garçons si religieux. Et toi, Prentiss, n'as-tu pas honte de les faire boire comme ça ? Que va penser leur sœur, la vertueuse Hepzibah, s'ils reviennent chez elle transformés en ivrognes ? »

Ces jérémiades ne parvenaient pas à altérer la bonne humeur des trois chanteurs. Les refrains qu'ils reprenaient en chœur auraient fait rougir une maquerelle. Mary entendait son frère en pisser de rire, dans la chambre voisine. Quant à elle, le dégoût et la rage la submergeaient. Comment avait-elle pu tolérer que ces deux salopards la traitent comme ils l'avaient fait ? Elle en rougissait de honte. « Pourvu que Martha n'apprenne jamais ça ! » La nuit avançant, les beuglements des ivrognes perdirent de leur vigueur. Puis ils finirent par se taire tout à fait. Mary, qui s'était enfermée à clef, selon les recommandations paternelles, entendit, en s'assoupissant, un vague remue-ménage. Sans doute les trois hommes regagnaient-ils leurs chambres, tant bien que mal... aidés, ironie du sort, par Marjorie. S'endormant, elle entendit les admonestations de sa mère.

« Eh bien, vous voilà dans un fier état... allez vous coucher, tas d'ivrognes. »

Des portes claquèrent, on tira la chasse d'eau à plusieurs reprises. Il sembla même à Mary, du fond de son sommeil, que quelqu'un vomissait voluptueusement. Enfin, le silence vint. Pas pour longtemps, hélas. Des ronflements monstrueux ne tardèrent pas à ébranler tout l'étage. Quand il avait bu, Prentiss ronflait comme un sonneur de cloches. Et voilà que ces deux abrutis lui donnaient la réplique. Réveillée par ce concert, elle entendit sa mère se rendre dans la salle de bains, fouiller en geignant dans l'armoire de la pharmacie en quête d'un somnifère. Quant à elle, dans l'espoir d'assourdir le vacarme, elle enfonça sa tête sous l'oreiller. Cela lui fut d'un faible secours. Sa chambre se trouvait coincée entre celle de ses parents dont la séparait celle de son frère (Junior était aux premières loges pour subir les ronflements de son père) et la chambre d'amis, de l'autre côté du palier, où l'on avait installé les cousins. Elle était donc prise entre deux feux, les ronflements de son père à droite, ceux des deux abrutis à gauche.

Elle envisageait sérieusement d'aller dormir au rez-de-chaussée, sur le canapé du salon, quand une accalmie se produisit sur sa gauche. Intriguée par le silence qui régnait soudain dans la chambre d'amis, Mary souleva l'oreiller pour tendre l'oreille. Et c'est alors qu'elle vit, flottant comme des ectoplasmes dans l'obscurité, deux longues

silhouettes blanches qui se dirigeaient silencieusement vers son lit. Elle se redressa d'un bond et tira le drap sous son menton. Les deux fantômes gloussèrent d'une voix funèbre. Puis l'un d'eux tendit le bras, et la chambre s'éclaira. C'était les deux cousins, vêtus chacun d'une longue chemise blanche qui leur descendait jusqu'aux pieds comme des huppelandes, dissimulant tout leur corps. Ils étaient parfaitement grotesques ainsi, avec seulement leurs têtes, leurs mains et leurs pieds qui dépassaient de ces suaires. Parfaitement grotesques et horriblement inquiétants.

« Ils ne sont pas normaux, pensa Mary, terrorisée. Ils ont un grain. Oh, mon Dieu ! Mais comment sont-ils entrés ?

— Vous admirez nos belles chemises, cousine ? plaisanta sinistrement Jeremy, en pinçant la grossière étoffe écrue sur ses hanches et en retroussant coquettement sa chemise sur ses mollets velus. C'est notre chère Hepzibah qui nous les a taillées de ses propres mains dans une vieille paire de draps.

— À la campagne, énonça doctement Jonas, nous ne dormons pas en pyjama. C'est bon pour les freluquets de la ville. Nous faisons comme nos ancêtres, nous dormons en chemises de nuit. Ça fait respirer les parties, c'est plus sain.

— Et vous-même, chère cousine ? Est-ce que vous faites respirer vos parties, vous aussi ?

— Je parie qu'elle dort toute nue, la coquine, gloussa Jeremy, en tirant sur le drap que Mary retint farouchement de ses deux mains. Allez, quoi, nous sommes vos cousins, ne jouez pas les pudiques avec nous...

— Comment... comment êtes-vous entrés ?

— Ça vous intrigue, hein, cousine ? Alors, comme ça, on s'enferme à clef dans sa chambre ?

— Alors qu'on a à portée de la main deux adorables cousins qui ne demandent qu'à se rendre utiles. Ce n'est pas gentil...

— Ouais, ce serait même assez vexant ! Heureusement que la chambre de votre frère – le bambin dort comme un ange, à propos, en suçant son pouce – n'était pas fermée, elle. Il craint moins pour sa vertu que vous. Et comme vos chambres communiquent, nous voici donc à votre disposition, charmante cousine. Nous avons pensé que les ronflements de votre Daddy-Grosses-Couilles vous empêcheraient de

dormir, comme nous... et nous nous sommes dit, Jonas et moi, pourquoi ne pas aller distraire cette jolie personne ?

— Vous comprenez, cousine, nous avons pris l'habitude de jouer tous les soirs avec notre sœur Hepzibah avant d'aller dormir. Et ça nous manque.

— Eh bien, ne comptez pas sur moi pour la remplacer, espèces de malades ! Ce n'est pas parce que je me suis laissée faire hier que... »

Mary en bégayait, les narines pincées par la colère. Les deux cousins se tournèrent vers la porte avec inquiétude. Les ronflements du shérif étaient toujours aussi sonores.

« Voyons, cousine, ne parlez pas si fort, fit Jeremy. Vous allez réveiller votre chère maman. Elle n'a pas bu de liqueur, ce soir.

— Pas besoin de liqueur, répondit stupidement Mary. Quand mon père ronfle comme ça, elle prend des cachets pour dormir. »

La lueur intéressée qui brilla dans les yeux de ses cousins lui révéla sa bévue. Mary s'en mordit la langue. Idiote qu'elle était, pourquoi leur avait-elle dit ça ? En voyant le sourire salace qu'échangèrent ses cousins, elle sentit une faiblesse ignoble s'emparer de son corps.

« Non, balbutia-t-elle, soyez chics, les gars... il faut que je me lève tôt ; demain, je vais au collège.

— À propos de collège, cousine, fit Jeremy en commençant à retrousser sa chemise. T'aurais pas quelques copines aussi dessalées que toi à nous présenter ? »

La gorge serrée, le drap tiré sous son menton, adossée à son oreiller, Mary regarda la chemise de drap rêche se soulever le long des cuisses velues de Jeremy.

Il marqua coquettement un temps d'arrêt, puis lui cligna de l'œil en gloussant.

« C'est ça que tu veux voir, hein ? Petite coquine, eh bien régale-toi. »

Il retroussa la chemise au-dessus de son ventre, exhibant sa grosse bite en érection et ses couilles gonflées. Les poils pubiens de Jeremy étaient si abondants et si touffus qu'ils formaient comme une

sorte de nid obscur dans lequel étaient posés les œufs de ses couilles, et duquel émergeait, comme un horrible oiseau à la tête chauve, la bite grise au crâne rose qu'il braquait au visage de Mary. Une aigre odeur de sueur, des relents de pisse froide, arrivèrent aux narines de l'adolescente.

« Montrez-lui aussi votre belle verge, mon frère, qu'elle puisse faire des comparaisons. »

Jonas se troussa à son tour, avec un sourire ravi. Il écarta les cuisses pour mieux s'exhiber et bomba son ventre poilu. À la différence de son aîné, il ne bandait qu'à demi : sa verge pâle s'affaissait au-dessus des couilles rosâtres, le gland était caché.

« Tu veux voir mon petit bijou ? dit Jonas. Tiens, regarde. »

Il prit sa bite à deux mains et tira sur le prépuce. Le gland rose émergea, tout baveux, souillé de striures blanchâtres.

« J'ai pas eu le temps de faire ma toilette intime, plaisanta Jonas, mais votre petite langue va s'en charger. Souvent, quand notre sœur Hepzibah est endormie, nous lui mettons nos grosses sucettes dans la bouche. Elle les tète en dormant, comme votre frère, à côté, qui suce son pouce.

— Laquelle voulez-vous téter d'abord, cousine ? demanda Jeremy. Mais auparavant, dites-nous un mot de cette Miss-Gros-Nichons, qui est votre camarade de classe et dont votre Daddy-Grosses-Couilles nous a longuement parlé, cet après midi, quand nous faisions la tournée des bars.

— Une certaine Darling... le type du train nous en avait parlé, lui aussi. Paraît quelle a des nibards tout simplement fantastiques.

— Et paraîtrait aussi qu'on l'aurait violée, cette Miss-Gros-Nichons, nous a dit ton papa. Y a des gens qui sont méchants, quand même, hein, Jonas ? C'est pas des braves gars de la campagne, comme nous, qui violeraient une fille, hein ? »

Dans une seule de ses mains, il venait de réunir les poignets de Mary. D'une secousse, il tira sur le drap. Jonas le fit descendre au bas du lit. Le sang au visage, Mary les laissa admirer son corps nu. Elle ne résista pas quand Jeremy l'obligea à se coucher sur le dos. Elle ouvrit docilement les cuisses quand Jonas lui écarta les chevilles. Elle ne résista pas non plus (à quoi bon ?) quand il lui glissa un oreiller sous les fesses. Les joues brûlantes, elle constata que son sexe

s'ouvrait.

« Que pensez-vous de cette belle moule, Jonas ? Elle est moins grosse que celle d'Hepzibah, hein ? Et beaucoup plus poilue...

— Mais son petit ornement diabolique est beaucoup plus développé. »

Jonas venait de saisir le clitoris de la jeune fille entre le pouce et l'index, et il le comprimait de chaque côté pour le déloger de son capuchon.

« Pour la mouille, fit Jeremy, en introduisant son index dans le vagin, c'est à peu près pareil. Les femelles mouillent beaucoup, dans notre famille. »

Mary sentit que Jeremy lui relevait les jambes, comme à un bébé qu'on va langer. Elle se laissait faire, aussi inerte que devait l'être leur sœur, Hepzibah, une fois droguée. Cette idée lui fouetta le sang. Pour pousser la similitude plus loin, elle ferma les yeux quand Jonas lui écarta les cuisses et se pencha pour la sucer. Il s'attaqua d'emblée à son clitoris, le titillant habilement du bout de la langue, amenant en quelques secondes la jeune fille honteusement excitée au bord de la jouissance. Puis il se recula, et les deux hommes restèrent immobiles. Le cœur de Mary battait violemment. Le visage moite, les bras en croix, elle s'offrait.

« Cette Darling, fit Jeremy, tu nous la présenteras ?

— Et sa moule ? Comment elle est, sa moule ? voulut savoir Jonas. Tu l'as déjà vue, sa moule ? Décris-nous-la. Ça nous intéresse.

— Eh bien quoi, fit Mary, d'une voix maussade, c'est une moule. Qu'est-ce qu'elle aurait de spécial ? »

Jonas, un mince sourire sur les lèvres, lui flatta doucement les nymphes de l'index.

« Elle est grosse ? Petite ? Beaucoup de poils ? Quelle couleur ? Frisés ? Lisses... gros clito, petit clito ? Et le trou, là... (il tâta l'orifice du vagin) comment il est, son trou ? Un gros trou, un trou étroit ?

— Est-ce qu'elle mouille beaucoup ? tint à savoir Jeremy. Tu comprends, avec un instrument comme le mien, cousine, faut des filles très élastiques et très humides. Allez, raconte, après on s'occupera de toi, ne crains rien. Tu vas prendre ton pied comme une reine, Jonas va

te sucer et moi je vais t'enculer.

— Elle est blonde », dit Mary, d'une voix haletante, car Jonas s'était remis à la branler, délicatement, jouant avec son plaisir, l'attisant, l'éteignant, le rallumant.

Il s'occupait de son clito avec autant de sagacité qu'une fille. Martha ne l'aurait pas mieux branlée. Ce salaud s'était longuement entraîné avec sa sœur, ça se sentait.

« Les poils sont frisés, poursuivit-elle, les grandes lèvres très épaisses, comme des lèvres de négresse... et les lèvres du dedans, elles dépassent même quand sa fente est fermée.

— Et quand elle l'ouvre ? demanda Jeremy. Son clito, comment il fait ? Il pointe tout de suite, ou faut le chatouiller pour qu'il sorte ? »

Stupidement, Mary tomba dans le piège. Jonas l'affolait, à la tripoter comme il faisait, et le grand s'y était mis, s'occupant de ses nichons, lui suçant délicatement les mamelons. Comment aurait-elle pu garder la tête froide ? En outre, cela l'excitait singulièrement de parler du sexe de Darling, pendant qu'on s'occupait du sien.

« Il sort tout de suite, révéla-t-elle. Il est sans arrêt dehors, gros comme le pouce.

— Il est mou ou il est dur ?

— Ça dépend », fit Mary, qui commençait à comprendre qu'elle en disait trop.

Mais Jonas lui avait fourré son index dans l'anus et le faisait tourner doucement, en lui suçant divinement le clito. Elle se sentait partir, ses tempes battaient, les bouts de seins démesurément étirés fleurissaient sous les coups de langue sagace de l'aîné.

« Des fois, haleta-t-elle, il est mou... et puis il devient dur tout à coup... et très rouge. »

Elle se redressa sur son séant, ahurie, en entendant les deux hommes se tordre de rire.

« Eh bien, fit Jeremy, goguenard. Et comment tu sais tout ça, toi ? T'es drôlement renseignée, dis donc, sur l'anatomie de ta copine ?

— À la douche, bredouilla Mary, c'est pas ce que vous croyez... après le sport, on prend la douche... les filles se mettent toutes nues. J'ai eu l'occasion de la voir, elle se cache pas.

— Et elle ouvre sa chatte, sous la douche ?

— Bien sûr, pour la rincer.

— Et comment t'as pu sentir que son clito durcissait ? Arrête de nous prendre pour des innocents de village. Alors, comme ça, mademoiselle se gouine ? On en était presque sûrs, mon frère et moi. T'as dans le regard quelque chose qu'elles ont toutes, ces filles-là. À la campagne aussi, il y en a. Combien de fois tu l'as gougnotée, ta copine ?

— C'est pas ce que vous pensez, démentit vertueusement Mary. C'est vrai, je l'ai obligée à me la montrer, sa chatte, mais c'était par curiosité. Je voulais voir comment elle était ouverte, après que ces types l'avaient violée, on est allées dans les douches, et elle m'a fait voir. Voilà. C'est tout.

— C'est tout ? Tu dis que tu l'as obligée. Elle voulait donc pas ? »

Mary haussa dédaigneusement les épaules.

« Oh, elle a fait des manières, bien sûr. C'est une de ces mijaurées qui font toujours des chichis. Mais je l'ai menacée de raconter aux autres filles ce qui s'était passé, et il a bien fallu qu'elle fasse ce que je voulais.

— Qu'elle se laisse gouiner, quoi ? »

Mary eut un petit rire cynique. À force d'être tripotée, et de parler de ça, elle se sentait devenir très « petite pute ». Quand Martha l'offrait à des garçons, c'était pareil ; au début, elle était horrifiée, désespérée, honteuse, elle se dégoûtait. Puis, peu à peu, elle y prenait goût. Une fièvre montait dans son corps. Et tout à coup, c'était comme si elle devenait une autre fille.

« Je suis pas vraiment gouine, c'est pas vrai, mais ça m'amuse de lui faire des trucs. Je peux pas la sentir, cette pimbêche. J'étais contente de pouvoir lui prouver qu'elle était aussi salope qu'une autre.

— Et ça t'excitait bien un peu, avoue, de lui tripoter sa moule ? »

Mary n'aurait pu rougir davantage. Mais ce n'était plus de honte, maintenant. Toute vergogne l'avait abandonnée. C'était le vice, qui lui chauffait le ventre et le visage. Elle se sentait prête à tout, ses yeux allaient d'un bite à l'autre, gourmands, inquiets quand même, vu les dimensions de l'aîné. Une curiosité sans nom lui tordait les entrailles.

« D'accord, avoua-t-elle, c'est vrai, ça me plaisait bien de la tripoter.

— Et elle, qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Elle t'a branlée, elle aussi ?

— Je l'ai obligée à me lécher, pouffa hystériquement Mary. Je venais de pisser, je me suis même pas essuyée.

— Et c'était bon ? »

Les défiant du regard, Mary hocha la tête. Ses yeux brillaient. Un sourire de commande crispait sa bouche.

« Oui, elle m'a fait jouir comme ça. J'ai joui dans sa bouche, assise sur la cuvette des cabinets. (Elle secoua la tête, feignant d'éprouver un vague remords.) Quand même, on fait des choses dégoûtantes, parfois.

— À qui le dis-tu, cousine ? Et c'est quand que tu nous la présentes, cette jolie salope, qui se laisse si facilement forcer à faire des choses ?

— Ce ne sera pas facile, les gars. En ce moment, le pasteur Bergman vient la chercher tous les jours au collège, pour la reconduire chez elle en voiture. Il s'est mis en tête de la protéger contre le vice.

— On trouvera bien un moyen, cousine. Nous faisons confiance à ton ingéniosité, et maintenant, si on passait aux choses sérieuses ? Tu veux bien...

— Si vous voulez, soupira hypocritement Mary. Autant en finir tout de suite, que je puisse enfin dormir. »

Elle bâilla.

« Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Eh bien, on va te mettre nos bites, pour sûr. Faut qu'on se vide les couilles, tu comprends ? C'est à ça qu'elle nous sert, Hepzibah.

Mets-toi donc à quatre pattes. On va te faire ça par-derrière, comme une bête. Ce sera plus commode. »

C'est dans cette position que Jeremy parvint, sans trop de difficultés, finalement, à lui introduire son monstrueux engin. L'adolescente s'était prosternée sur son matelas, la tête en bas. Jonas se trouvait d'un côté du lit, du côté de sa tête, et lui ouvrait les fesses des deux mains. L'aîné, debout derrière elle, guidait sa bite d'une main. Une fois qu'il eut introduit le gland, en forçant un peu, malgré les plaintes craintives de Mary, la queue suivit, glissant dans le trou, comme un gros serpent qui entre dans un terrier. Littéralement empalée, Mary bavait sur le matelas et plantait ses ongles dans les fesses des Jonas, qui se trouvait en face d'elle.

« Pense à des cochonneries, lui soufflait Jonas, ton trou s'ouvrira mieux...

— Ouais, approuva Jeremy, pense à ce que tu faisais avec ta copine Miss-Gros-Nichons, dans les chiottes... sale petite gouine.

— Je suis pas une gouine, geignit Mary. (Elle avait l'impression que l'instrument de son cousin lui remontait jusqu'à l'estomac. Cela l'oppressait délicieusement.)

— Et comment, que t'es une gouine, fit Jonas. Sale petite suceuse de clito, vas-y. Raconte-nous en détail les cochonneries que vous faites, tes copines et toi, qu'on s'excite un peu, nous aussi !

— Je vous trouve assez excités comme ça, dit pudiquement Mary. Finissez votre affaire et laissez-moi dormir. »

Mais ni Jeremy ni Jonas n'avaient l'intention de bâcler leur affaire. Sous leur apparence fruste, ces péquenauds étaient de fins gourmets du cul, des voluptueux, et, à leur façon, des raffinés. Ils étaient encore adolescents quand ils avaient commencé à jouer avec leur aînée, la vertueuse Hepzibah, qui s'était sacrifiée pour les élever à la mort de leurs parents. Cela faisait maintenant plus de dix ans qu'ils utilisaient presque chaque soir le corps inconscient de leur sœur et, pour éviter que la chose ne sombre dans la monotonie d'une corvée quasi conjugale, ils avaient pris l'habitude de varier systématiquement les mises en scène de la profanation incestueuse. Grands lecteurs de livres pornographiques, ils avaient puisé dans leurs lectures tout un assortiment de fantasmes qu'ils s'efforçaient tant bien que mal de réaliser en utilisant le corps inerte de la dormeuse.

Pour incarner les scènes qui les avaient émus dans les ouvrages

dont ils se nourrissaient, ils avaient constitué, au long des années, une garde-robe particulièrement bien fournie. Le raffinement de leur vice les avait conduits à faire faire par Hepzibah elle-même les toilettes qu'ils lui feraient porter quand ils abuseraient d'elle après l'avoir droguée. Le prétexte avait été des plus faciles : une troupe de comédiens amateurs sévissait dans les parages, dont Hepzibah était la costumière bénévole. Il s'agissait le plus souvent de pièces en costumes. On y voyait des religieuses en cornettes, des infirmières, des dames du grand monde à voilettes et falbalas, des soubrettes, de chastes ingénues déguisées en Ophélie, couronnées de fleurs d'orangers, des mariées en voile blanc, des collégiennes à col Claudine et jupes plissées, des femmes-soldats en uniformes. Hepzibah et ses deux frères assistaient à toutes les représentations. Il s'agissait naturellement de pièces très édifiantes, destinées à donner de bonnes idées aux enfants des écoles. Une fois la représentation finie, Jeremy récupérait les défroques des comédiens, et l'on rangeait tout ça dans la naphthaline, au grenier. Quel délice c'était, après avoir longuement rêvé sur les héroïnes des pièces, de faire revêtir leurs costumes à la costumière et de jouer une pièce toute différente dans l'intimité de la chambre de leurs parents, dont Hepzibah avait hérité. Les portraits de familles qui ornaient encore les murs n'en croyaient pas leurs yeux. Hepzibah, peinte comme une putain, déguisée en infirmière, violée par ses malades, était une des pièces favorites de ses frères. Mais il y avait aussi « le Viol d'une femme du monde », « la Punition de la soubrette », « la Profanation de l'ingénue », « Scènes d'orgies dans un couvent », « les Humiliations de la comtesse », « la Visite médicale de la pure fiancée », « l'Enlèvement de la mariée et sa punition par un amoureux éconduit... »

Maquillée et minutieusement déguisée, Hepzibah était ensuite non moins minutieusement déshabillée et violée sous toutes les coutures. Aucune partie de son corps n'était épargnée. Cette « pièce »-là achevée, on remportait la défroque au grenier et, après avoir démaquillé et lavé l'actrice involontaire, on la rangeait dans son lit, comme une poupée dans son tiroir (ou une morte à la morgue).

Pourtant, il est un fantasme qu'ils n'étaient jamais parvenus à réaliser, car il aurait nécessité la présence d'une autre femme. Comme beaucoup d'hommes, Jeremy et Jonas rêvaient de voir deux lesbiennes se gouiner.

VII LES COUSINS S'AMUSENT

L'œil collé à la serrure de la porte mitoyenne, Junior regardait Jonas enculer sa sœur. Elle avait la bouche ouverte, un filet de salive en coulait, et ses yeux s'écarquillaient. Il pouvait voir la longue bite blafarde aller et venir régulièrement entre ses fesses.

« Ramone-la bien, cher frère, marmonnait Jeremy. Médor aussi a envie de manger du caca. Ouvre-la bien pour moi.

— Non, supplia alors Mary, d'une voix rauque. Pas toi, Jeremy, elle est beaucoup trop grosse.

— Ta gueule, sale petite gouine. Médor a envie de manger du caca et il en mangera. Comment c'est, là-dedans, Jonas ?

— Serré au début... mais après, on nage. »

Chaque fois que la bite s'enfonçait en elle, Junior pouvait voir se crispier sur les draps les mains de sa sœur, et quelque chose de fou passer dans ses yeux. Il pouvait voir aussi ce que Jonas, qui se trouvait derrière elle, ne pouvait pas voir. La surnoise avait glissé une main au bas de son ventre, et se branlait doucement. Il l'avait si souvent épiée quand elle faisait ça, qu'il pouvait prévoir à la soudaine immobilité de ses traits, cette expression songeuse qu'elle prenait alors, le moment précis où elle allait jouir. Rien n'excitait autant Junior que ces changements de physionomie. Cela le fascinait. Car immédiatement après, quand ça venait, la bouche de Mary s'ouvrait sur un cri silencieux et les yeux lui sortaient de la tête. Cette grimace l'enlaidissait à un tel point que, chaque fois, Junior ne pouvait s'empêcher de rire.

Ce gloussement, qu'il s'efforça tant bien que mal d'étouffer, le trahit. En dépit des ronflements de Prentiss et des halètements syncopés de Mary et de Jonas qui approchaient de la crise, quelque chose qui ressemblait à un cri de souris parvint à l'oreille sensible de Jeremy. Junior ne l'entendit pas se déplacer. Soudain la porte céda, et il se sentit aspiré dans la chambre de sa sœur.

« Regarde ce que j'ai trouvé, frangin ? ricana Jeremy, en poussant devant lui le gamin en pyjama.

— C'est très mal d'être curieux », dit Jonas.

Il s'était relevé. Debout, ayant tiré à lui Mary qui se retrouva

debout, elle aussi, il contempla le gamin effrayé sans dégainer. Il sentait frémir le mince corps de l'adolescente contre le sien, et comme elle se dressait sur la pointe des pieds pour que la bite ne lui déchire pas l'anus, il referma ses mains sur les petits seins et cligna de l'œil à son frère. Ils venaient d'avoir la même idée.

« Ouais, approuva Jeremy, et ça mérite une punition. »

Mary, rouge comme une cerise, évitait le regard de son frère.

« Faudrait pas le punir trop fort, quand même, s'apitoya Jeremy en caressant les joues du jeune garçon. Il est si mignon, ce petit, si fragile. Parole, Jonas, il a la peau aussi douce qu'une fille.

— À cet âge-là, dit Jonas, d'une voix bizarre, les garçons, ça ressemble beaucoup aux filles.

— C'est pas vrai », fit Junior, vexé.

La main de Jeremy se glissa sous son pyjama et lui caressa la poitrine. Le garçon frémit quand les doigts frôlèrent les seins. Mal à l'aise, il se tortilla, cherchant à se soustraire à l'infamante exploration. Mais il n'était qu'un jouet dans les grosses pattes de cette brute. Il cria de rage et de honte quand la main descendit sous son pyjama et s'empara de son sexe.

« Oh, le petit coquin, regarde comme il bande... »

Jeremy abaissa le pantalon du pyjama, puis souleva comme une plume le bambin et lui ouvrit les cuisses. La petite verge imberbe était toute raide, au-dessus des couilles rondes qu'assombrissait à peine un vague duvet, analogue à celui d'un jeune oiseau.

« C'est mignon, à cet âge, un garçon », dit Jonas, d'une voix rêveuse, en retirant sa bite du cul de Mary.

La jeune fille s'empressa de regagner son lit et de tirer pudiquement le drap sur son corps. Mais les deux autres ne s'intéressaient plus à elle. Avec une excitation malsaine, elle regarda Jeremy élever son frère à bout de bras, et le renverser en l'écartelant. Elle vit le trou du cul brun, tout crispé de frousse, et le petit bâton pâle de la verge qui se renversait.

« Un vrai chérubin, dit Jonas. Et sa bite, c'est une friandise, pour sûr... rien de plus qu'un gros clito.

— Non », supplia honteusement Junior.

Mais Jeremy le réduisait à l'impuissance. Avec un sourire gourmand, Jonas s'approcha et lui lécha l'anus.

« Non, non, je suis pas une fille... occupez-vous d'elle. »

La langue remonta, comprima doucement les couilles puérides, puis, avec un soupir de bonheur, Jonas avala la bite du gamin et se mit à la sucer comme une friandise. En dépit de lui-même, les sensations qu'il éprouvait agissaient sur le moral de Junior. Il s'abandonna au plaisir, puis se crispa, soudain honteux.

« Je suis un garçon, je veux pas qu'on me suce. »

Jonas se recula, l'œil rêveur, la bouche humide. Le gland de Junior pointait hors du prépuce, sa bite se cambrait.

« Un délice, dit Jonas à son frère. Ce chérubin me rendrait pédé, savez-vous, cher Jeremy. Il est joli comme une fille.

— Pensez-vous à la même chose que moi, Jonas ? »

En un instant, Junior se retrouva debout, dépouillé de son pyjama. Honteux, il laissa les deux cousins se repaître de sa nudité. Il était d'autant plus honteux que son érection ne désarmait pas.

« Une vraie petite gouine, dit Jonas. Regarde comme son clito est dressé.

— Il ne lui manque qu'un peu de rose aux joues, de rouge aux lèvres et des vêtements appropriés.

— Pas question que je me déguise en fille », trépigna Junior.

Une gifle le fit tourner sur lui-même. Mary pouffa nerveusement dans son lit. Pas fâchée de voir son frangin déguster.

« Vingt dollars, et tu joues avec nous. Ou une fessée. Qu'est-ce que tu choisis ? »

Boudeur, Junior haussa les épaules et prit le billet que lui tendait Jeremy. Il s'efforça d'imprimer une moue blasée à son joli visage. Mais la rougeur de ses joues et le trouble éclat de son regard le trahissaient. Le jeu, quoiqu'il en fût, commençait à l'exciter. Et la gifle lui avait étrangement remué le sang.

« Si ça vous amuse... Je trouve ça ridicule, mais c'est votre problème, les mecs. »

Avec des gloussements de bonheur, et une étrange habileté, en quelques minutes les deux cousins maquillèrent et parèrent le gamin. Ils lui firent chausser des souliers à talons hauts de Mary, enfiler des bas noirs, revêtir une culotte de satin. Après quoi ils le fardèrent, lui rosirent les joues, lui noircirent les paupières. Leur adresse sidéra Mary. Le cœur tapant, elle regardait son frère se transformer. Son estomac se serra. C'est vrai qu'il était aussi joli qu'une fille. Junior lui-même n'était pas insensible à sa métamorphose, il se regardait dans la glace, incrédule, les yeux écarquillés.

« Comment trouvez-vous cette petite gouine, cousine Mary ? Elle est à votre goût ? »

Un rire énervé fut la réponse de l'adolescente. Elle n'en revenait pas. Junior dut déambuler, en se déhanchant comme une femme sur ses talons hauts. Ses petites fesses rondes et pâles étaient dénudées par le string bleu pâle ; les bas sombres faisaient ressortir la blancheur gracile de son corps. Les deux salauds lui avaient fardé le bout des seins. Créature équivoque, androgyne, le vicieux chérubin se laissait manipuler par les deux cousins. Ils lui léchèrent les couilles, lui sucèrent la verge. Quand ils l'eurent bien excité, ils le conduisirent à sa sœur.

« Et maintenant, vous allez vous gouiner, toutes les deux. »

Mary fut bien contrainte à se livrer à cette obscène parodie. Elle suçait, elle aussi, la verge de son frère, et lui dut lui lécher la vulve. Pour mieux voir ce qui se passait, les frères d'Hepzibah s'accroupissaient, et de temps en temps, leurs mains touchaient les corps fiévreux des deux adolescents.

« Encule-la, maintenant. Encule ta sœur, mon chéri. C'est ta récompense.

— Ouais, ça lui fera voir que t'es pas une fille, mais un homme. »

Sans méfiance, le gamin se prêta à ce dernier caprice. Mary dut s'accroupir, ouvrir ses fesses, et la main de Jonas guida la verge de son frère dans son anus.

« Maintenant, monte sur elle, à califourchon, comme sur une bourrique », dit Jonas.

En ricanant, Junior fit ce qu'on lui disait. Ignorait-il vraiment ce que cette pose qui lui ouvrait les fesses allait permettre aux deux metteurs en scène ? Quand il sentit une langue lui lécher le trou du cul, il se contenta de crisper ses mains sur les épaules de sa sœur et d'accélérer le mouvement. Il s'efforçait de ne penser qu'à sa propre bite dans le cul de sa sœur, mais son anus ne demeurerait pas insensible.

« Tu as vu comme il est mignon, son œil de bronze ? on dirait une violette qui vient d'éclore.

— On en mangerait », dit Jeremy.

Ses mains puissantes se refermèrent sur les épaules graciles de Junior, comprenant ce qui l'attendait, celui-ci ne se donna par le ridicule de protester. Il mordit férocelement l'épaule de sa sœur, et se mit à trembler d'angoisse, dévoré par une innommable curiosité. Il allait enfin savoir ce qu'éprouvent les femmes. Le gland de Jonas se posa au centre de son anus. La salive dont on lui avait oint la pastille aida à la pénétration. Junior soupira quand le gland fut absorbé. Jusqu'à ce moment, ce n'était pas différent de l'introduction d'un gros suppositoire. Mais la sensation ne tarda pas à se modifier étrangement.

« Non, je vais chier... arrête. »

Mary, devinant ce qui se passait à l'immobilité soudaine de son cavalier, se mit à pouffer, le visage dans le drap. Le petit salaud se la faisait mettre, comme une fille. Elle sentit par procuration le glissement de la bite de Jonas dans le rectum de Junior. Le cri lugubre qu'il émit ressembla à la plainte d'un chien battu. Mais il se tut aussitôt que toute la bite fut dedans, en proie à un incroyable bouleversement. Il avait l'impression que la bite de Jonas le traversait, qu'elle ressortait par-devant, et entraînait dans le cul de sa sœur.

« Alors, coquin, lui demanda Jeremy, quelle impression ça te fait d'être changé en fille ? »

Hagard, Junior leva la tête. La bite de Jonas coulissait dans son rectum, fouillait ses entrailles. Celle de Jeremy se dressait, hideuse matraque, devant son visage.

« Et si on faisait un petit câlin à Médor », proposa son cousin.

Il abaissa son engin, dirigea le gros gland difforme vers le visage du chérubin, qui le happa, avec une sorte de désespoir, et se mit à le téter goulûment, épouvanté et ravi par les sensations qui se

mêlaient dans son corps. Homme d'un côté, femme de l'autre, il ne savait plus où il en était.

« Pourvu que je devienne pas pédé », pensa-t-il, en lâchant sa giclée dans les intestins de sa sœur.

Il la sentait se tortiller sous lui ; la sournoise se branlait, à son habitude. Quand Jonas lui lâcha la sauce à son tour, la surprise le fit crier. Il se redressa et contempla Jeremy avec une incroyable stupeur.

« Eh oui, fit Jeremy ; ça surprend, hein, la première fois. Il nous arrive de nous enculer, Jonas et moi... faut varier les plaisirs, petit. La vie est courte. Tu verras, t'as pas fini d'en apprendre. Et maintenant, finis de sucer mon gros bâton, que je te fasse sentir comment c'est, quand on vous jute dans la gueule.

— Après quoi, dit Jonas, on en mettra un coup à ta sœur, par-devant, et on ira tous au dodo. »

**VIII OÙ L'ON VOIT CETTE CHOSE
ÉTONNANTE :
UNE INSTITUTRICE JOUER AU PETIT SOLDAT
DEVANT SES ÉLÈVES, LE CUL NU
ET LES SEINS À L'AIR**

Au fond de la salle de classe vide, les quatre éternels punis, Julius, Red Sugar, Bob et la petite Marylinn, assis à leurs pupitres, recopiaient morosement un chapitre d'histoire, pendant qu'à son bureau, sur l'estrade, l'institutrice faisait semblant de corriger ses cahiers, en consultant son bracelet-montre toutes les trois minutes. Mais que faisait donc ce maudit bossu ?

« Elle a l'air nerveuse, la grosse vache, chuchota Marylinn à son frère Bob. Elle arrête pas de regarder sa montre.

— Si elle se doutait de ce qui l'attend, gloussa son frère, le nez sur son cahier. Elle serait moins impatiente.

— Tu crois qu'il va vraiment venir, le bossu ? demanda Red.

— Évidemment, fit le gros Julius, en haussant les épaules. Il l'a juré sur le président Bush ! »

Red eut une moue sceptique. Il était quant à lui persuadé que le bossu était loin, à cette heure, et qu'il les avait menés en bateau. À son bureau, Marge, à la fois soulagée et inquiète, n'était pas loin d'avoir la même opinion. Si le bossu avait pris la tangente, il allait lui falloir inventer quelque chose pour que cette petite peste de Marylinn tienne sa langue. Une tiédeur insidieuse lui lécha l'entre cuisse. La seule façon d'obliger la gamine à ne pas répandre son venin serait qu'elle, Marge, s'adresse à Harvey, l'oncle de la petite. À cette pensée ses joues rosirent. Harvey en profiterait évidemment pour abuser de la situation. En échange de son intervention, il exigerait qu'elle reprenne avec lui leurs relations coupables. Mais avait-elle le choix ? Après tout, Harvey l'avait déjà baisée avant son mariage. Ce ne serait pas comme si elle cédait à un étranger. Bien sûr, ils devraient se montrer très prudents. Harry était si jaloux...

Elle en était là de ses rêveries scabreuses quand un faible bruit lui fit lever la tête. Une grimace hilare déformant ses traits simiesques, le bossu se tenait sur le seuil de la classe. Les enfants l'avaient vu, eux aussi. La petite Marylinn poussa son frère du coude.

Ils ne purent faire autrement que de remarquer la rougeur soudaine de Marge.

« Elle se souvient de ce que le bossu lui a fait hier », sur sa table, glissa Marylinn à son frère.

Bob haussa les épaules.

« Voyons, fit-il, dédaigneusement. Comment pourrait-elle s'en souvenir, s'il l'avait prise sous contrôle, comme il a dit ?

— C'est vrai, approuva Julius d'une voix perplexe. S'il l'a fascinée, elle ne devrait se souvenir de rien ! »

Leur méfiance éveillée, les enfants surveillèrent les deux adultes qui complotaient, au bureau.

« Je vous en supplie, implorait Marge, trouvez autre chose. Je ne pourrai jamais faire une chose pareille.

— Mais si, vous pourrez. C'est très facile. Vous n'aurez qu'à faire semblant de dormir debout, les yeux ouverts, et exécuter mécaniquement les ordres que je vous donnerai ! »

Elle lui lança un regard vindicatif.

« Ça vous amuse, hein, sale pervers !

— On prend son plaisir où on le trouve, ma chère Marge. Préférez-vous que j'aie tout raconter à votre délicieux époux ? »

Comme elle gardait le silence, Sigmund alla rejoindre les enfants. Tournant le dos à la maîtresse, il dressa son index devant ses lèvres, et leur cligna de l'œil.

« Allez donc faire un petit tour au jardin, leur dit-il à voix haute. Votre maîtresse vous accorde une petite récréation. »

Voyant qu'ils ne se levaient qu'à regret, il baissa la voix confidentiellement.

« J'ai pas oublié ma promesse, n'ayez crainte ! Mais votre présence me gêne pour la prendre sous contrôle. Elle me résiste. Votre aura dégage des ondes qui interfèrent avec celles de ma volonté. Je vous appellerai dès qu'elle sera endormie. »

Rassurés, les enfants quittèrent la classe sur la pointe des pieds,

en lorgnant sournoisement l'institutrice qui écrivait sur un cahier, l'air pincé.

« Qu'est-ce que vous leur avez encore raconté ? » voulut-elle savoir.

Il le lui répéta, mot pour mot. Elle se leva, très agitée.

« Vous croyez qu'ils vont gober ces sornettes ? »

— Si vous jouez correctement la comédie, ils les goberont. Tout dépend de vous ! Il faudra faire exactement ce que je vous ordonnerai. C'est la seule façon de les persuader que vous êtes vraiment sous contrôle. »

Elle parcourut d'un regard hagard les rangées de pupitres vides.

« Cela... cela va se passer ici ? »

— Non, dit le bossu. J'ai changé d'avis. Allons les rejoindre dans le jardin. On aura davantage de place pour nos exercices.

— Quels exercices ? »

*

* *

Assis dans l'herbe du jardin de l'école, les quatre punis tenaient un conciliabule.

Mine de rien, Julius et le rouquin reluquaient la culotte de Marylinn. La gamine ne semblait pas se rendre compte de l'impudeur de sa position.

« Il en met du temps, fit Bob, en faisant rouler sa bille.

— Il faut bien qu'il se concentre.

— Moi, je trouve ça louche, objecta Red, l'éternel sceptique. J'ai du mal à y croire, pour tout dire.

— On verra bien », fit Julius.

Entre les cuisses de la petite Marylinn qui était assise sur ses talons, la culotte bâillait. On pouvait entrevoir la chair rouge de sa fente imberbe.

« Tu crois qu'il fera ce qu'il a dit ? demanda-t-il, sans quitter des yeux le sexe de la fillette.

— Bien sûr qu'il le fera ! On va bien se marrer !

— Les voilà ! » fit Julius.

Aussi raide qu'une statue, les bras pendant le long du corps, l'institutrice s'avancait comme une somnambule dans l'allée du jardin. Le bossu marchait à ses côtés, les mains dans les poches.

« Halte ! », dit-il, d'une voix métallique.

La femme s'arrêta. Sidérés, les galopins constatèrent qu'elle avait les yeux fermés.

« Merde alors, c'est plus fort que Belphégor, plaisanta Julius.

— Tu l'as dit, bouffi », rétorqua le rouquin.

Les enfants n'en menaient pourtant pas large, impressionnés par l'immobilité muette de leur maîtresse.

« Telle que vous la voyez, leur déclara le bossu, cette femme est absolument sous mon influence. Mon esprit s'est emparé du sien. Elle est mon esclave absolue. Je peux lui faire faire tout ce que je veux...

— Tout ce que vous voulez, répéta Marge, d'une voix somnolente. Mon esprit vous appartient...

— Et votre corps aussi, bien sûr », ajouta perfidement Sigmund.

Les quatre enfants étaient pendus aux lèvres de la femme. Ils virent sa bouche se crispier.

« Et mon corps aussi, répéta-t-elle, les joues rosissantes.

— Vous voyez, dit le bossu, bien qu'elle soit sous contrôle, sa pudeur naturelle se manifeste ; elle rougit. C'est son subconscient qui la travaille, car son subconscient, lui, a deviné le sort qui l'attend ! »

Les enfants ne quittaient pas leur maîtresse des yeux. La petite Marylinn fut la première à oser parler.

« Vous la contrôlez vraiment, m'sieur ? C'est pas des blagues ? Vous pouvez lui faire faire tout ce que vous voulez ?

— Absolument, tout, ma poulette. C'est une affaire de volonté. La mienne est plus forte que la sienne !

— Et elle oubliera tout, après ? Vous êtes sûr ? insista la gamine.

— Absolument tout. Telle que tu la vois, maintenant, ce n'est plus une personne. C'est un automate, une statue vivante, ma chérie, lui dit le bossu, en lui caressant les cheveux. Une grosse poupée qui fait tout ce qu'on lui dit, qui marche, qui se déshabille, qui fait pipi et caca... on peut même la faire parler.

— Non, je préfère qu'elle dise rien, fit Bob. Je préfère qu'elle dorme tout à fait ! Moi, elle me fait peur, quand elle parle.

— Une grosse poupée... » rêva Julius.

Les traits ingrats du gamin étaient transfigurés par l'émerveillement. La même extase incrédule irradiait le museau semé de taches de rousseur de Red Sugar. Quant à Bob, le blondinet au visage d'ange, et sa petite sœur, la jolie Marylinn, ils rayonnaient de méchanceté joyeuse.

« Vite, m'sieur, supplia la gamine. Commencez... faites-lui faire des choses.

— Et si on jouait au soldat avec elle ? », suggéra soudain Julius.

Les trois autres levèrent les yeux au ciel. Quel con, ce Julius. Au soldat ! Comme s'il n'y avait pas mieux à faire... Mais dans la grimace penaude du petit garçon replet, Sigmund déchiffra quelque chose que les autres ne voyaient pas.

« Au soldat ? Pourquoi pas ! Et que dirais-tu de la prendre sous contrôle, toi-même Julius ? », proposa-t-il.

Les trois autres jetèrent un regard envieux à leur copain.

« Qu'est-ce que je dois faire, m'sieur ? demanda avidement Julius.

— Voyons... Est-ce que ton père t'a déjà laissé conduire sa voiture ?

— Une fois, m'sieur ! J'ai tenu le volant. Mais il était à côté de moi sur une route toute droite.

— Et ça t'a plu, hein ?

— Oui, mais j'avais peur, aussi...

— Eh bien, pour la prendre sous contrôle, elle, c'est pareil qu'une voiture. Je vais rester à côté de toi et tu tiendras le volant. Tu vas lui donner des ordres très faciles à comprendre et à exécuter. Tu pourras pas lui demander de s'envoler, par exemple !

— Bien sûr, j'avais compris...

— Attends. Je vais te la préparer. »

Le bossu alla se placer devant Marge qui était restée plantée au milieu de l'allée. La jeune femme, le visage rouge, respirait d'une façon oppressée.

« Il est seize heures trente, lui annonça Sigmund, d'une voix monocorde. Vous allez rester sous mon contrôle, et sous celui de mes assistants jusqu'à dix-huit heures trente, heure à laquelle votre mari devrait quitter la scierie. Là, vous sortirez de votre transe, et vous oublierez instantanément tout ce qui se sera passé !

— Tout ce qui se sera passé, répéta Marge, d'une voix tremblante.

— Nous allons jouer aux soldats, lui précisa le bossu. Vous n'êtes plus Marge, l'institutrice, mais le soldat Marge.

— Le soldat Marge ?

— Moi, je suis le général Sigmund. Et voici mes subordonnés. Le colonel Julius, le lieutenant-colonel Red, le commandant Bob. Et Marylinn. Le capitaine Marylinn. Vous exécuterez tous les ordres qu'ils vous donneront en mon nom, soldat Marge. C'est bien compris ?

— Tous les ordres... qu'ils me donneront...

— Colonel Julius, je vous passe le commandement. »

Très pâle, le petit garçon grassouillet se passa la langue sur les lèvres et vint se placer devant l'institutrice.

« Soldat Marge... bredouilla-t-il. Soldat Marge... »

Une goutte de sueur perla sur son front : l'institutrice avait ouvert les yeux et le fixait méchamment. Affolé, l'enfant se tourna vers le bossu... pour lui repasser le volant. Mais Sigmund lui fit signe de continuer à conduire.

« C'était normal qu'elle ouvre les yeux, lui expliqua-t-il. Un soldat ne peut pas faire l'exercice les yeux fermés, Julius. »

Guère trop rassuré, le gamin raffermi sa voix, et bredouilla :

« Garde-à-vous... »

Mécaniquement, la jeune femme joignit les jambes et se tint toute droite. Un sourire ravi transfigura alors le petit gros.

Ça marchait ! Il conduisait la maîtresse ! Pendant les minutes qui suivirent, les ordres se succédèrent, de plus en plus hardis, de plus en plus impérieux.

« Garde-à-vous ! Repos ! Demi-tour droite ! En avant, marche ! Demi-tour, gauche ! Fixe ! Repos ! Garde-à-vous ! Présentez, arme ! Fusil sur l'épaule ! »

Comme un soldat, mais d'une façon ridiculement maladroite, la jeune femme manœuvrait avec raideur sous les ordres de son élève. Elle se mettait en marche, s'arrêtait, tournait sur elle-même, repartait. Elle posait un bâton sur son épaule, elle le présentait devant elle, comme un fusil. Les quatre enfants imitant sa démarche raide la suivaient dans ses déplacements, ricanant, se moquant d'elle, à l'exception de Julius, qui la conduisait, et qui lui lançait ses ordres successifs, tout gonflé d'importance par la docilité mécanique de son jouet vivant.

Soudain, Sigmund sentit la main moite de la petite Marylinn agripper la sienne.

« Et moi, m'sieur... Je pourrai la conduire, moi aussi ? Rien qu'un peu.

— Tu as une idée en tête, hein, petite coquine ? »

Rougissante, la petite fille approuva de la tête et se tortilla coquettement.

« Tu seras gentille avec moi ? demanda le bossu à voix basse, pendant que Julius ordonnait à la maîtresse de brandir son fusil vers

le ciel et de marcher sur place, en levant les genoux très haut.

— Plus haut, glapissait-il en apercevant les cuisses blanches de la femme... plus haut soldat Marge, le plus haut possible. »

Les joues congestionnées, Marge se plia aux ordres. Chaque fois qu'elle relevait un genou, sa robe remontait sur sa cuisse, on voyait la chair nue, au-dessus de ses bas. Bob et Red, riant stupidement, s'accroupirent dans l'herbe pour regarder sous la robe de la femme-soldat.

« Tu seras gentille avec moi ? » répéta le bossu.

La petite main moite se crispa sur la sienne.

« Je serai très gentille... si vous me la prêtez.

— Tu sais à quoi tu t'engages, au moins ? Nous sommes bien d'accord ? »

Le regard précocement adulte qu'elle lui rendit coquettement était lourd de promesses.

« C'est entendu... je vais te la prêter, la grosse poupée, fit le bossu. Je suis curieux de voir ce que tu vas lui faire faire, petite sorcière !

— Colonel Julius, glapit-il. Je vous relève de votre commandement. Le capitaine Marylinn va prendre la relève. »

Décus, les trois garçons s'écartèrent. La petite fille, les yeux brillants, alla prendre la place de Julius. Elle fixa longuement Marge qui se tenait au garde-à-vous devant elle. À l'expression méditative et méchante de son joli visage, on voyait qu'elle savourait avec délice le fait d'avoir à sa merci cette femme qu'elle détestait, et qu'elle réfléchissait à l'ordre le plus humiliant qu'elle pourrait lui donner.

« Soldat Marge, dit-elle enfin. Soldat Marge, je ne suis pas contente de vous. Vous faites très mal vos exercices. »

Marge se raidit de façon imperceptible, dans l'attente de ce qui allait suivre cet exorde menaçant.

« Et puis d'abord, fit avec mépris Marylinn, on ne peut même pas voir si vos jambes ont la position réglementaire, avec cette robe. Elle est beaucoup trop longue !

— C'est vrai », approuva Bob, qui avait tout de suite compris où sa sœur voulait en venir.

Marge aussi l'avait compris. Elle adressa un regard implorant à Sigmund qui se contenta de lui sourire moqueusement.

« Qu'est-ce qui m'a fichu un soldat avec une robe qui descend sous les genoux, reprit Marylinn. Il faut la lui relever. Est-ce qu'il y a un volontaire pour aller lui relever sa robe ? »

— Moi », fit Bob, oubliant son grade de commandant.

Il alla se placer derrière Marge et consulta le bossu du regard.

« Je peux, m'sieur ? »

Marge fixait Sigmund d'un air outré. Le bossu fit mine de réfléchir. Puis il pinça les lèvres.

« Rien ne s'oppose à la requête de votre sœur, soldat Bob. Mais auparavant, je vais resserrer mon contrôle sur le sujet ! »

Il étendit ses bras devant lui, visant de ses doigts écartés le visage indigné de Marge.

« Je resserre mon contrôle sur vous, soldat Marge. Fermez les yeux. Vous allez faire tout ce qu'on vous ordonnera... même si cela blesse votre pudeur. Et vous allez vous laisser faire, tout ce qu'on vous fera. C'est dans votre intérêt ! »

Frémissante de rage, l'institutrice lui lança un regard noir puis ferma les yeux.

« Vous pouvez exécuter l'ordre de votre sœur, soldat Bob. »

D'une main peureuse, tout prêt à bondir en arrière à la première alerte, le blondinet souleva de quelques centimètres l'ourlet de la robe de la maîtresse. Silencieux, Julius et Red vinrent se placer de chaque côté de la petite fille. La robe remontait lentement. Quand elle arriva à mi-cuisses, Bob, indécis, marqua un temps d'arrêt. Fascinés, la gorge sèche, les enfants dévoraient des yeux les opulentes cuisses blanches qui apparaissaient maintenant au-dessus des bas foncés.

« Plus haut, soldat Bob, dit Marylinn, d'une voix que l'émotion étranglait. Ne craignez rien, le soldat Marge est sous contrôle. Et

d'ailleurs, elle a une culotte... »

Julius eut un petit rire apeuré. Avec un sourire crispé, Bob se décida alors à soulever la robe jusqu'à la taille. Un soupir collectif salua l'apparition de la culotte de nylon rose ornée de fanfreluches de dentelles et du ventre pâle et rebondi de la maîtresse. Tous les yeux se concentrèrent sur la tache sombre qui transparaissait sous le fin triangle d'étoffe. Le renflement du pubis formait une bosse ovale que comprimait la chair nue des cuisses. Bob, lui, contemplait les larges fesses blafardes, alourdies de cellulite, que la culotte exigüe découvrait généreusement.

« Soldat Red, fit Marylinn. Allez donc prendre cette ficelle, là-bas, et aidez votre camarade à attacher la robe du soldat Marge dans la position réglementaire. »

Bien que son grade théorique de lieutenant-colonel lui donnât le pas sur un simple capitaine, Red obéit sans discuter. Il courut ramasser le brin de ficelle, et il aida Bob à le passer autour de la taille de l'institutrice, après avoir roulé sur elle-même, comme un store, la partie inférieure de la robe. Ceinte d'une sorte de bouée qui la ceignait de façon ridicule, Marge se retrouva avec le ventre et les fesses dénudés.

« À la bonne heure, dit Marylinn. Comme ça, au moins, on va pouvoir lui faire faire l'exercice sérieusement. Qu'est-ce que vous en pensez, messieurs ? »

Bob qui était venu rejoindre le groupe s'accroupit près de Julius et de Red pour lorgner l'entre cuisse de la maîtresse. Les garçons approuvèrent avec des rires étouffés. La docilité de Marge les frappait d'un émerveillement passionné.

« T'as vu cette culotte qu'elle se paye ? C'est vous qui la lui avez vendue, monsieur Sigmund ?

— Pas celle-là, dit le bossu. En général, les culottes que je vends sont beaucoup plus coquines.

— Pourtant, celle-là ne cache pas grand-chose... on voit les poils, à travers.

— Si elle serrait moins les jambes, je suis sûr qu'on pourrait lui voir carrément tout son truc...

— Vous avez entendu les désirs de vos camarades, soldat

Marge, intervint méchamment Marylinn. Desserrez vos jambes, c'est un ordre !

— Repos ! » cria Bob, qui connaissait mieux que sa sœur les positions militaires.

Avec un frémissement, Marge déplaça le pied gauche d'une dizaine de centimètres. Tout le renflement du sexe fut alors libéré de l'abri des cuisses. Les cous se tendirent. Même Marylinn s'était baissée, pour mieux voir.

« Qu'est-ce qu'elle a comme poils, j'en reviens pas, dit Red.

— Elle doit être fatiguée, depuis qu'elle est debout, fit Julius, avec un feint apitoiement. Si elle s'accroupissait, elle aussi... comme nous.

— Comme si elle voulait faire pipi, tu veux dire ? », demanda Bob.

Les garçons gloussèrent et consultèrent le bossu du regard.

« Ma foi, fit celui-ci, ce serait une idée. Le soldat Marge a droit au repos, elle aussi. Vous avez entendu, soldat ? Position accroupie. Immédiatement. C'est un ordre. »

Avec raideur, Marge plia les genoux et s'assit sur ses talons. Son visage était si rouge qu'elle semblait sur le point d'avoir un malaise.

« Ne vous crispez pas comme ça, soldat Marge, dit Sigmund. Respirez profondément. Et ouvrez les cuisses... encore... ouvrez-les complètement, idiote, comme une femme qui pisse. »

Un sanglot de rage s'échappa de la gorge de Marge. Elle écarta largement les cuisses toutefois, se pliant aux ordres.

« Ça alors, s'émerveilla Julius. Vous avez vu ? La culotte lui entre dans son machin. »

Il s'était couché à plat ventre dans l'herbe pour avoir un meilleur point de vue. Les deux autres l'imitèrent. Le triangle inférieur du slip, en effet, comprimé par la position, disparaissait dans le fouillis sombre des poils qui dépassaient sur les côtés, et les fesses, qu'on voyait d'en dessous, s'arrondissaient de part et d'autre, comprimées par les chevilles sur lesquelles elles reposaient.

Et cela faisait bâiller la vulve dont on voyait les deux lèvres s'écarter insidieusement sous le nylon tendu...

(Avouez ! C'est de la pornographie ça, non ?...)

IX LA LEÇON D'ANATOMIE

Profitant de l'inattention des garçons, le bossu s'accroupit près de Marylinn. Elle était à croupetons, elle aussi, dans la même position que Marge et regardait avidement ce qu'on devinait du grand con poilu de l'institutrice. Elle lui jeta un bref coup d'œil oblique, quand il posa une main sur sa cuisse.

« Attention ! le prévint-elle à voix basse. Mon frère...

— Ne crains rien, répondit le bossu. J'ai l'habitude des frères ! »

La voix de Sigmund frémissait. Il caressa les fesses moites et chaudes de la petite fille, par-derrière, à l'abri de la robe qui retombait en corolle. Si l'un des garçons s'était retourné, il n'aurait pu voir sa main. Du doigt, très doucement, il souleva la culotte de coton et toucha le petit sexe moite et imberbe. La fente était entrebâillée. Il fit aller et venir, tout doucement. Elle lui lança un nouveau regard, où se lisait une question muette. Le doigt se recourba, et le bout taquina le minuscule clitoris.

« Arrêtez, chuchota-t-elle en se trémoussant, je vais faire pipi !

— Retiens toi ! C'est bon, non ? On te l'a déjà fait ? »

Elle refusa de répondre, mais toute son attitude le faisait pour elle. Marylinn n'était pas une novice, malgré son extrême jeunesse.

« Pourquoi elle est rouge comme ça, m'sieur, la maîtresse, demanda soudain Julius. Puisqu'elle se rend pas compte ?

— Parce qu'elle a chaud, dit évasivement le bossu, en se redressant vivement. Quand une femme est sous hypnose, ça dégage de la chaleur dans son corps, surtout si elle résiste. Mais il y a un remède à cela... il suffit de lui mettre ses gros nénés à l'air, pour les faire respirer.

— Oh oui, m'sieur, faisons ça ! Ce sera marrant ! Comme ça on les verra bouger quand elle fera l'exercice !

— Moi ! cria Marylinn. Je vais le faire ! Moi ! Levez les bras, soldat Marge ! » ordonna-t-elle.

Elle courut rejoindre la maîtresse qui dressa mécaniquement les bras au ciel. La petite fille lui retira son corsage en le tirant vers le

haut, épluchant les bras dodus de la femme. En un clin d'œil, Marge se retrouva en soutien-gorge. Un soutien-gorge rose, assorti à la culotte, orné de fanfreluches qui s'efforçaient de dissimuler l'armature des baleines rendues nécessaires par l'importance des volumes de chair qu'enfermaient les bonnets. À travers la partie supérieure des bonnets, en dentelle, les aréoles sombres transparaisaient. Marylinn posa le corsage dans l'herbe et dégrafa le soutien-gorge. Libéré du soutien de l'armature, les lourds seins pâles s'affaissèrent et s'élargirent. La petite fille fit glisser les bretelles le long des épaules, puis le long des bras dressés. À cause de cette position, les gros nichons de Marge ne faisaient pas trop piteuse figure. Ils se braquaient devant elle, écarquillant leurs larges corolles couleur de brique de façon comique, comme des yeux étonnés. Les enfants exultèrent féroceement.

« Merde alors, vous avez vu ces morceaux ? Ça alors, c'est une sacrée paire de melons ! »

Comme Marge esquissait un geste de pudeur, le bossu la rappela à l'ordre.

« On ne bouge pas, soldat !

— Mon oncle Harvey, il les lui touchait toujours, ses gros nichons, quand il sortait avec elle. Je l'ai vu, une fois, dit Bob, l'air important. Ils étaient en voiture, il les lui avait sortis.

— Moi aussi, dit Marylinn, je les ai vus ! Une fois, Harvey l'a emmenée au bord du ruisseau. Et il lui en a sorti un pour le sucer !

— Son mari doit pas s'emmerder... fit Julius. Il doit jouer avec tous les soirs ; moi, ça me plairait bien de les toucher. On peut les toucher, m'sieur ? Elle se réveillera pas ?

— Pas de raison qu'elle se réveille... si vous ne lui faites pas mal.

— Génial ! »

Les garçons entourèrent la femme immobile. Tous ensemble, mais prudemment, ils se mirent à tâter les gros seins tièdes. Affolée, Marge ouvrit les yeux et lança un regard furieux au bossu. Il lui fit signe de se tenir tranquille. Les petites mains palpaient curieusement, éprouvant l'élasticité moelleuse des gros fruits de chair, les soupesant, les aplatissant.

« Paraît que ça les excite, les bonnes femmes, quand on leur

tripote les nénés, fit Julius. C'est mon frère aîné qui me l'a dit.

— C'est les bouts qu'il faut toucher, imbécile, dit Bob. C'est comme le bout de la bite. Mon oncle Harvey, quand il la pelotait, en voiture, il lui tripotait toujours les pointes. Des fois, même, il les lui suçait.

— Oh oui, faisons ça...

— Regardez, fit Bob, l'air important, en pinçant un mamelon et en tirant dessus pour l'allonger.

— Pas comme ça, imbécile, tu n'y connais rien, dit sa sœur. Regarde... Harvey, il lui faisait comme ça ! »

Elle mouilla son doigt et prenant dans son autre main un nichon qu'elle souleva, elle fit tourner le bout de son index autour de l'aréole. Le mamelon se dressa aussitôt, surgissant de la tache foncée comme un gros pistil hors d'une corolle mauve.

« Elle bande ! » clama Red.

Il s'empara de l'autre sein et lui fit subir le même traitement.

« C'est vachement marrant, m'sieur, vous avez vu ? Qu'est-ce qu'ils sont durs, maintenant, ses bouts, on dirait des télines de biberon. »

Cela lui donna une idée. Il s'agenouilla entre les cuisses de Marge et prit le bout d'un sein dans sa bouche.

« Hou, le bébé qui tête, se moqua Julius. Comment c'est ? »

Il voulut le savoir, lui aussi. Les trois garçons se succédèrent, suçant les gros seins de Marge, gloussant d'une façon excitée.

— M'sieur ! M'sieur ! cria d'une voix piaillante le gros Julius. Regardez sa culotte, m'sieur... elle est toute mouillée. »

Marge réagissait aux attouchements mammaires des garnements. Une tache ovale assombrissait sa culotte à l'endroit où ses chairs s'ouvraient.

« C'est vrai que c'est mouillé, vous croyez qu'elle pisse ?

— Quel con, ce Red ! fit Bob. C'est pas la pisse. C'est de la mouille. Mon oncle Harvey me l'a expliqué. Quand elles sont excitées,

les bonnes femmes, il y a du jus qui leur coule de la moule.

— Ça alors, elle est donc excitée, faut croire ?

— Si on lui retirait sa culotte, on pourrait mieux se rendre compte. Qu'est-ce que vous en pensez, m'sieur ?

— Voilà une observation pleine de pertinence, soldat Bob. Vous avez entendu les désirs de vos camarades, soldat Marge ? Exécution, ma belle. Debout... et culotte basse ! »

Les jambes ankylosées par la position, Marge se releva péniblement, soutenant ses seins des mains.

« Bouge pas, soldat Marge ! cria Marylinn. Je vais te l'enlever, moi ! Regardez, messieurs... regardez bien.

— Eh bien, vas-y, merde, qu'est-ce que t'attends ! »

D'un coup, la gamine abaissa la culotte à fanfreluches aux chevilles de l'institutrice. En voyant paraître l'hirsute touffe de poils que partageait une blessure rosâtre, les garçons crièrent de plaisir. Ils exigèrent que Marge se retourne, pour voir aussi son cul. L'importance des volumes fessiers leur inspira des moqueries cruelles. Comme les ordres qu'ils lançaient se contredisaient, certains souhaitant qu'elle se retourne et s'accroupisse à nouveau, d'autres qu'elle se penche pour montrer son anus, le bossu se décida à intervenir.

« Silence, petits morveux, fermez-la un peu. Vous voulez la réveiller ? Et qu'elle raconte tout à son mari ? »

Effrayés, les gamins se turent.

« Penchez-vous, soldat Marge, dit le bossu. Et écarter vos fesses avec vos mains, qu'on inspecte vos parties. C'est un ordre. Exécution. »

Un sanglot rageur, une sorte de marmonnement indistinct, échappa au contrôle que Marge exerçait sur elle-même. Penchant le buste à l'horizontale, ce qui fit se balancer sous elle comme des pis les lourdes cloches de ses seins, elle ouvrit son derrière en s'aidant des deux mains, exhibant aux regards ravis et scandalisés des enfants, la tache noire de son anus cernée de poils frisés.

« Est-ce qu'elle est propre ? demanda Sigmund. Soldat Julius, vérifiez donc ! »

Julius tendit le doigt et toucha la corolle fripée de l'anus. Un trou rose s'y forma immédiatement.

« Ça alors, ça s'ouvre, fit Julius. Son trou du cul s'ouvre ! »

Après une hésitation, il toucha la pastille rose au centre de l'auréole. Ses yeux devinrent fixes. Comme en état second, il enfonça une phalange dans le cul de Marge. L'aisance avec laquelle son doigt s'engloutit parut l'effrayer, car il le retira tout de suite.

« Ça m'aspire... m'sieur, fit-il, d'un ton penaud.

— Quel trouillard, fit Red. Je vais te montrer, moi. T'as jamais mis un doigt dans un cul ? Moi je le mets à ma sœur. Regarde... »

Il vissa soigneusement son doigt dans le sombre orifice. Marge soupira fortement. Marylinn et Bob se mirent à sautiller sur place, en applaudissant. À tour de rôle, ils voulurent tous introduire leurs index dans l'anus de l'institutrice, dont le sphincter se relâchait de plus en plus.

« Alors, soldat Marge, alla chuchoter le bossu à l'oreille de la femme. On commence à apprécier ? »

Elle lui lança un regard troublé. Ses yeux étaient vitreux, ses joues congestionnées.

« Arrêtez-les... ça va trop loin, chuchota Marge.

— Voyons, on a encore une petite heure devant nous. Votre adorable époux trouvera une petite femme tout excitée à son retour...

— Vous lui parlez, m'sieur ? On peut lui parler quand elle est sous contrôle ? s'étonna Red, le plus méfiant de la bande.

— C'est pour vous aider, petit imbécile. Vous la tripotez tellement qu'elle pourrait reprendre conscience. Je la reconditionne pour vous. D'ailleurs, il serait peut-être temps d'arrêter là ces amusements indécents ! Harry ne va pas tarder à rentrer de la scierie. Il ne faudrait pas qu'il me voie traîner dans les parages. »

Une clameur d'indignation fut la réponse des gamins.

Comment ? Mais on avait encore au moins une heure. Harry ne rentrait jamais si tôt. D'ailleurs, on l'entendait arriver de loin avec sa camionnette pourrie !

« C'est pas juste, m'sieur, on a pas eu le temps de bien voir comment c'est fait. Surtout devant... Comment voulez-vous qu'on distingue quelque chose, avec tous ces poils, c'est pire qu'une barbe !

— C'est bon, accorda magnaniment le bossu, en faisant mine de consulter sa montre. Je veux bien vous donner dix minutes de plus. Mais après, il faudra rentrer chez vous, et surtout ne jamais rien dire de ça à personne, hein ? Si jamais ça venait aux oreilles de Harry, ça risque de chauffer pour vos fesses ! Moi, je serai loin, je ne risque rien, mais vous...

— Craignez rien, on n'est pas idiots, fit Marylinn.

— Mais soyez chouette, monsieur... Forcez-la à bien nous montrer comment c'est fait, devant, implora Julius.

— Devant et dedans, m'sieur... précisa Red Sugar, approuvé par Bob et Julius.

— Vous avez donc jamais vu pisser des filles ? feignit de s'étonner le bossu.

— C'est pas pareil, fit Bob. Son truc à elle, il est énorme... et y a plein de choses qui dépassent ; faudrait écarter les poils pour bien voir.

— Somme toute, fit le bossu, votre curiosité est bien naturelle. À votre âge, moi aussi je rêvais de savoir comment c'était fabriqué, une dame, entre les cuisses. Je me souviens que je me cachais derrière les haies pour les voir pisser.

— Nous aussi, m'sieur. Mais on peut jamais bien voir... avec tous ces poils. »

Feignant d'hésiter, le bossu regarda autour de lui, d'un air grave. Il avisa une vieille brouette, à demi enfouie dans les herbes folles.

« On pourrait la faire grimper là-dessus, marmonna-t-il, comme s'il réfléchissait à voix haute. On la verrait mieux, par en dessous. »

Vif comme l'éclair, Red Sugar s'élança et revint en poussant devant lui l'antique brouette dont l'essieu rouillé gémissait lamentablement.

« Ce sera parfait pour une leçon d'anatomie, fit le bossu.

Montez là-dessus, soldat Marge.

— Là-dessus ? », répondit l'institutrice, effarée.

Les enfants ouvrirent de grands yeux. « Mais elle parle ! » s'indigna Red Sugar. Comprenant sa bétise, Marge devint cramoisie.

« Mon contrôle a dû se relâcher, dit le bossu, sans s'émouvoir outre mesure. Mais vous voyez, c'est déjà fini. Elle fait ce qu'on lui a demandé. »

En effet, Marge, pour cacher son embarras, s'était mise en marche d'un pas artificiellement rigide. Les yeux des gamins, ravis, observaient ses grosses fesses nues qui bougeaient à chaque pas, et ses seins qui se balançaient devant elle. Des quolibets informèrent la maîtresse de l'intérêt qu'ils prenaient à voir bouger chacune pour leur compte ces diverses parties de sa plantureuse anatomie. Pour la punir de sa distraction, Sigmund obligea l'institutrice à faire plusieurs fois le tour de la brouette, au pas de l'oie. Hilares, les enfants regardaient les lourdes cuisses pâles se lever et s'abaisser, la fente velue du con se déformer en grimaçant, les fesses aller et venir latéralement. Quand il la jugea suffisamment punie, Sigmund lui ordonna de se jucher sur la brouette, ce qu'elle fit avec prudence, craignant de perdre l'équilibre. Une fois dessus, elle dut s'accroupir, dans la position d'une femme qui va uriner, face aux spectateurs qui se trouvaient du côté des brancards.

Disposée de la sorte, elle leur offrait un point de vue des plus privilégiés.

S'aidant d'une brindille, Sigmund, assis entre les brancards, les enfants réunis autour de lui, entama sa leçon d'anatomie. Il avait pris un ton nasillard pour faire son exposé, et décrivait aux enfants, avec les termes les plus crus, les mystères du con de l'institutrice.

« Le gros trou, là, tout baveux, entre les poils, en bas, expliquait-il, en écartant les lèvres de la vulve à l'aide de sa baguette, c'est le vagin. C'est là-dedans que les hommes enfoncez leurs bites. L'autre trou, dessous, vous le connaissez tous. C'est pour chier. Mais on peut aussi y mettre sa bite, faut forcer, mais ça rentre.

— Et au-dessus, m'sieur ? demanda Bob. Ces trucs qui dépassent, qu'est-ce que c'est ?

— Les deux lamelles baveuses, là, c'est les petites lèvres. Les femmes aiment bien qu'on leur tripote ça, ça les fait mouiller. Faut

qu'elles mouillent, tu comprends, pour que la bite glisse bien.

— Et ce truc, m'sieur ? » voulut savoir Julius.

Il avait ramassé une autre brindille et il la pointa sur le clitoris. Quand le bout de la baguette la toucha à cet endroit, Marge tressaillit. Cela fit rire les enfants.

« On dirait que ça lui fait de l'effet, m'sieur.

— C'est le clitoris, expliqua le bossu. C'est très sensible, en effet. Quand elles sont toutes seules, les femmes se le touchent souvent pour se faire des sensations.

— Elles se branlent, vous voulez dire ?

— Je vois que tu es renseigné, Bob...

— J'ai déjà vu ma sœur le faire », révéla Bob.

Marylinn poussa un cri indigné, puis se mit à rire nerveusement, le visage rouge.

« Lui aussi, il le fait, m'sieur. »

Bob haussa les épaules, vexé.

« Tout le monde le fait, dit le bossu. Même votre institutrice. Regardez comme il est gros, son bouton ; c'est parce qu'elle le tripote sans arrêt en pensant à des cochonneries quand elle est seule. Et aussi parce que son mari, le lui suce.

— Beurk, fit Marylinn. C'est plein de bave...

— C'est marrant, en tout cas, moi ça me plaît bien.

— On dirait une limace... »

À l'aide de brindilles, avec la cruauté joyeuse des enfants qui torturent un crapaud, ils se mirent à taquiner, à titiller, à picoter l'intérieur du calice baveux et irrité de la vulve. Marge répondait à ces taquineries par des petites saccades du bassin qui arrachaient des moqueries et des éclats de rire à ses jeunes bourreaux. Remarquant que c'était la partie la plus sensible de son organe, ils concentrèrent leurs attaques sur le clitoris.

« C'est marrant... fit Julius, il y a une petite peau autour. On

peut le faire sortir davantage, m'sieur ?

— Bien sûr, fit Bob, regarde. »

Jetant sa brindille, il toucha avec le doigt le clitoris dardé ; appuyant sur sa base, il le fit saillir hors du capuchon. Les autres voulurent faire pareil. À tour de rôle, ils pincèrent le clitoris, le firent rentrer et sortir. Un filet de salive coulait aux commissures des lèvres de Marge. D'abondantes sécrétions vaginales inondaient sa vulve excitée.

Sur un ordre de Sigmund, qui la jugea à point, elle consentit à ouvrir elle-même des deux mains sa grande cramouille mauve pour exhiber à ses élèves le déploiement interne des chairs crues aux louches reflets. Des petites gouttes d'urine giclaient de son méat et se mêlaient à la mouille qui oignait sa corolle. Malgré elle, elle avait ouvert les yeux, et regardait d'un air égaré les enfants qui tripotaient sa vulve en se livrant à toutes sortes de commentaires cruels. Ils avaient bien remarqué qu'elle les voyait, mais les choses étaient allées si loin qu'ils ne s'en étonnaient plus. Du moment qu'elle se laissait faire, cela leur suffisait. Ils abusaient joyeusement de la situation, et leurs explorations se faisaient de plus en plus profondes.

« Son truc, m'sieur, il est aussi dur que le mien... regardez, fit tout à coup Red Sugar, en soulevant son short pour exhiber sa petite bite toute raide.

— Fais sortir ton bout, toi aussi, lui conseilla Sigmund. Comme elle... »

Avec une grimace d'aise, Red décalotta son petit gland rose. Aussitôt, Julius mit sa propre bite à l'air. Elle ressemblait à une grosse larve blanche hors de laquelle pointait, comme une langue, un gland très rouge et très allongé. Bob, lui, avait une bite plus importante que ses deux camarades. Le gland coulissait aisément, un gland brunâtre, couleur de pruneau. D'un commun accord, les trois petits garçons commencèrent à se masturber en regardant le sexe déployé de la maîtresse.

« Et vous, m'sieur ? demanda alors Marylinn, comment elle est la vôtre ?

— Ça t'intéresse, hein ? » se moqua le bossu.

La petite haussa les épaules.

« Je l'ai déjà vue, l'autre jour, par la fenêtre, quand vous lui faisiez des trucs.

— C'est uniquement dans le souci de votre instruction que je veux bien me plier à votre curiosité », dit le bossu, en ouvrant son pantalon, et en mettant à l'air sa bite et ses couilles.

Les dimensions de son engin parurent impressionner avantageusement les trois garçons, quant à Marylinn, toute rouge, elle sautillait de joie en regardant le bossu faire émerger son gland.

« Elle est plus grosse que celle d'oncle Harvey, fit-elle à son frère. T'as vu ça... »

Dans sa brouette, Marge contemplait, elle aussi, la bite érigée de Sigmund. Après en avoir apprécié les dimensions, tous les yeux revinrent vers le con de l'institutrice.

« Dites, m'sieur... si vous lui mettiez dedans ? proposa Red Sugar, qu'on voie comment ça rentre...

— C'est bien pour vous faire plaisir », dit le bossu.

Il s'avança entre les brancards et pointa sa bite entre les lèvres de la vulve. Se cambrant, pour que les enfants puissent bien saisir le mécanisme de la pénétration, il s'introduisit lentement au fond du vagin.

« Et voilà, fit-il. Comme une lettre à la poste... »

Il se retira, exhibant la banane trempée de mouille de son pénis. Les enfants s'esclaffaient hystériquement et se congratulaient.

« Oh la vache ! Jusqu'à l'os qu'il lui a mis !

— Si Harry savait ça !

— Mon oncle Harvey aussi, il la lui mettait.

— Quelle salope, quand même, t'as vu comme elle ouvrait bien son trou ?

— Ouais, endormie ou pas, ça lui plaisait, cette grosse pute !

— Mon oncle Harvey, il disait que c'était une vraie salope, il fallait pas lui en promettre.

— Mon oncle aussi, il l’a baisée, dit Julius. Une fois... en cachette de ma tante. Pendant la fête de l’école. L’année dernière. Il l’a baisée dans les chiottes...

— Si Harry savait tout ça, pour sûr qu’elle ferait pas sa fière !

— Et après, elle viendra nous faire la morale !

— Quelle salope !

— Elle viendra nous punir parce qu’on regarde pisser les filles par les trous de la porte des chiottes !

— Et si on la faisait pisser, elle aussi, devant nous ? Elle veut pas qu’on regarde les filles, mais elle, elle nous montre tout.

— Oh oui, m’sieur... faisons-la pisser, cria Marylinn. Ça sera marrant.

— Vous avez entendu, soldat Marge, fit Sigmund, en rengainant sa bite. Ce sera la fin du divertissement, le couronnement de cet impromptu. Un petit pipi éducatif devant des charmants bambins, et ensuite, nous tirerons le rideau. Harry ne va plus tarder ; les enfants, il faut qu’elle ait le temps de reprendre une apparence plus humaine.

— D’accord, mais qu’elle pisse d’abord... »

Le pipi de la maîtresse fut l’occasion d’une nouvelle crise de fou rire, et de manifestations d’excitation presque hystériques des enfants. Fascinés par l’aspect vaguement monstrueux de l’organe velu et baveux, ils regardèrent perler les premières gouttes d’urine hors du méat. Aux gouttes succédèrent de brefs giclements jaunes. Encouragés par leurs cris de joie et leurs applaudissements, Marge se laissa aller sans vergogne, un long jet s’élança d’elle et décrivit une ample parabole avant d’aller éclabousser l’herbe, entre les brancards de la brouette. Pour que les garçons puissent bien admirer les mystères de la miction, Marylinn qui s’était mise de côté, écartait le con de la maîtresse en tirant sur les touffes de poils qui bordaient les lèvres.

Quand ce fut terminé, après quelques dernières gouttes, les enfants échangèrent des regards perplexes. C’était comme un rêve qu’ils venaient de vivre, grâce au bossu. Ils regardèrent Marge descendre de sa brouette, comme une somnambule, et remettre sa culotte. Elle dénoua la ficelle qui maintenait sa robe retroussée. En voyant disparaître son cul et ses cuisses, les enfants, inquiets, reculèrent derrière le bossu. Les nichons disparurent à leur tour,

renfournés dans le soutien-gorge à armature. Puis le corsage ajouta la dernière touche au déguisement à rebours. Et la femme nue et bestiale avec laquelle ils avaient joué, redevint la maîtresse. Même son visage, encore rouge, cependant, retrouvait son habituelle expression impérieuse et maussade.

Une fois rhabillée, Marge s'adressa au bossu.

« Soldat Marge... à vos ordres, mon général.

— Soldat Marge, lui dit le bossu, je suis content de vous. Vous avez bien fait vos exercices. Je vous donne quartier libre. »

Marge le regarda interrogativement, en lissant sa robe froissée sur ses hanches. Sigmund feignit de se concentrer. Il prit une voix métallique.

— Il est dix-huit heures... vous allez retourner dans la salle de classe. À dix-huit heures cinq, vous entendrez un sifflement. À ce moment, vous vous réveillerez. Vous aurez oublié tout ce qui vient de se passer. Vous corrigerez vos cahiers, comme vous le faites tous les soirs, jusqu'au retour de votre mari. Que vous accueillerez comme vous le faites tous les soirs, en épouse amoureuse. »

Une main timide tira la veste de Sigmund.

« Et nous, m'sieur ? On était punis... faut qu'on y retourne ?

— Ah oui, j'oubliais. Marge, vous oublierez également que vous aviez puni ces élèves.

— Merci, m'sieur... »

Ils regardèrent l'institutrice se diriger vers l'école. Elle marchait d'un pas pressé, ne se retournait pas. Elle gravit les marches de l'escalier et entra dans le bâtiment. Alors, ils se précipitèrent à leur tour vers l'école. Marylinn courait devant et se tortillait, imitant la démarche féminine de la maîtresse. De temps en temps, elle soulevait sa jupe pour montrer sa culotte aux garçons et au bossu. Par la fenêtre, sans bruit, ils épièrent l'institutrice. Elle s'était assise à son bureau et attendait, les yeux fixes. Sigmund siffla entre ses doigts. Marge tressaillit, puis elle bâilla, regarda autour d'elle (mais pas dans la direction de la fenêtre) et elle se mit à écrire sur les cahiers qui se trouvaient sur le bureau.

« Quel dommage que ce soit fini, soupira Julius. J'aurais bien

joué encore un peu avec elle.

— Ouais... soupira Red. Quand je pense à tout ce qu'on aurait pu lui faire.

— On aurait même pu la baiser, dit Bob, à voix basse. Pourquoi pas ? Comme l'oncle Harvey. »

Les garçons se turent. En regardant l'institutrice corriger les cahiers, ils s'imaginaient en train d'enfiler leurs petites bites dans le grand con poilu.

« Dites, m'sieur ? Si on recommençait demain, on pourrait se faire punir, encore, c'est facile.

— Filez, maintenant, dit le bossu. Retournez chez vous, galopins... Harry ne va pas tarder. Si vous êtes sages, on remettra peut-être ça demain. Arrangez-vous pour vous faire punir. »

Les quatre enfants, enchantés de cette promesse, quittèrent le jardin en courant. Sigmund les regarda se faufiler par un trou de la haie. La petite fille passa la dernière. Avant de disparaître, elle se retourna et lui fit au revoir de la main, coquettement. Sigmund se précipita dans la salle de classe. Il avait encore dix minutes avant le retour de Harry.

Marge l'accueillit avec un cri haineux.

« Encore vous ? Vous êtes fou... »

En le voyant ouvrir son pantalon et marcher sur elle, la bite érigée, le gland sorti, elle eut une sorte de râle.

« Salopard, infâme individu... ordure... Souiller des enfants, on devrait vous mettre en taule. Je vais vous dénoncer, vous entendez ? Par lettre anonyme. On devrait vous enfermer à vie... »

Elle en sanglotait, mais Sigmund ne l'écoutait que d'une oreille. Il se masturbait férocement en la regardant. Elle finit par se taire, attendant ses ordres.

« Relève ta jupe... écarte ta culotte.

— Harry va venir.

— On entendra la camionnette.

— Faites vite alors, vite ! »

Marge était si excitée qu'elle jouit dès qu'il l'eut pénétrée. Il éjacula en criant comme une bête. Ils se séparèrent immédiatement, comme deux animaux après le coït. Elle s'essuya avec un kleenex, il sortit de la salle en reboutonnant son pantalon. Comme il enfourchait sa moto, il entendit un lointain bruit de moteur.

Harry-le-scieur rentrait du labeur et venait retrouver sa petite femme.

X MONSIEUR LE PASTEUR VIENT PRENDRE LE THÉ

Voilà déjà une semaine que les vacances de Pâques étaient finies, et que Darling avait repris ses cours au collège. Une semaine, donc, que le pasteur Bergman avait décidé de prendre la jeune fille sous sa protection.

Chaque jour, à la sortie des classes, il était là, arpentant le trottoir, le front sévère, les pans de sa redingote battant ses mollets de coq. Dès qu'il voyait sortir les collégiennes, il fronçait sévèrement ses épais sourcils broussailleux, et s'immobilisait, les mains jointes devant lui. Et chaque fois qu'elle le voyait là, Darling éprouvait le même pincement de cœur. Suivie par les regards moqueurs de ses camarades, elle se dirigeait vers la longue silhouette sombre. Que lui voulait-il donc ? Que cachait cette persévérance ? Darling n'était pas dupe des raisons qu'il lui avait données. La sachant seule, élevée par un grand-père alcoolique et une gouvernante à la moralité plus que douteuse, dans une pension de famille habitée par un ramassis de personnages équivoques, il se prétendait inquiet pour l'avenir de la jeune fille.

« Après ce qui t'est arrivé, il ne sera pas mauvais pour ta réputation qu'on te voie en ma compagnie. On sait que je m'occupe souvent des jeunes filles en détresse. Personne n'osera t'embêter. Et d'ailleurs, il serait temps de t'occuper de ton âme, non ? Tu n'as pas seulement un corps, mon enfant... si charmant soit-il !

« J'ai donc décidé de te prendre en main. De parfaire ton éducation religieuse, qui semble présenter de sérieuses lacunes. Ton grand-père (soupir profond)... ne semble pas s'être beaucoup préoccupé de ces questions. »

Darling fut bien forcée de l'admettre. Il avait donc été décidé que le pasteur viendrait chercher tous les jours l'adolescente à la sortie du collège, pour décourager les « mauvais plaisants ». Il appelait ainsi les adolescents désœuvrés qui traînaient sur le trottoir, à l'affût des filles pour les inviter à boire un pot, ou à venir faire un tour au parc d'attractions. Ce parc d'attractions, une bévée de la municipalité, avait fait faillite. Les baraquements désaffectés, les anciens hangars qui avaient abrités les autos tampons et les manèges, étaient le lieu de rendez-vous de tous les amoureux de la ville.

Après l'avoir reconduite chez elle, rituellement, monsieur le pasteur était invité à prendre le thé par Mme Lydia. La gouvernante

paraissait très flattée par l'assiduité du pasteur. Sa présence donnait un peu de lustre à la pension de famille, qui en avait bien besoin. Par ailleurs, la vieille baraque était actuellement la proie des peintres et des couvreurs qui la remettaient à neuf ; cela faisait beaucoup de va-et-vient masculins, et Darling allumait bien des convoitises parmi ces ouvriers. De la savoir sous la protection du pasteur freinerait un peu l'ardeur de ces hommes frustes.

Quant à Darling, que sur les recommandations de l'homme de Dieu, Mme Lydia laissait beaucoup moins libre qu'autrefois, si, au début, elle s'était sentie flattée, et rassurée, par la protection tatillonne de ce sévère vieillard (pour elle, après quarante ans, on était un vieillard), elle commençait à trouver assez pesante sa sollicitude. Certes, aucun voyou n'osait plus l'importuner ; ce dont elle ne se plaignait pas. Mais l'assiduité de Bergman décourageait aussi les autres garçons, tous ceux que fréquentaient habituellement les filles du collège. Et pour tout dire, les petites parties de touche-pipi au cinéma, les flirts poussés en voiture, voire, quand le garçon savait s'y prendre, et qu'il avait pris la précaution d'emporter un tube de vaseline, une sodomisation accomplie dans les règles de l'art (« pas devant, chuchotait Darling... je suis vierge ! »), tous ces divertissements de son âge commençaient à lui manquer. Se branler dans son lit, le soir, en regardant des revues cochonnes, ne lui suffisait plus.

Quant aux jeux de filles entre elles, qui faisaient si souvent effet de palliatif quand on ne trouvait pas un garçon intéressant à se mettre entre les cuisses, elle en était également frustrée. Depuis qu'elle fréquentait le frère de Martha Mac Manus, son ancienne amie de cœur, Carolyn Simmons, la snobait. Quant à Mary Prentiss, elle ne lui avait plus proposé de rendez-vous dans les douches du collège. Depuis que ses cousins, des garçons très portés sur la religion, à ce qu'on disait, séjournaient chez elle, Mary s'était contentée de quelques vagues allusions.

« Quand mes cousins seront rentrés, on ira s'amuser un peu, toi et moi... je connais pas mal de garçons que tu intéresserais. Bob Picart, notamment. Tu te souviens de lui ? Il me parle souvent de toi... »

Mais elle disait ça sans beaucoup de conviction. À croire que le voisinage encombrant du pasteur Bergman la décourageait, elle aussi. Et puis, il y avait ces fameux cousins, deux incroyables farfelus. Darling les avait aperçus deux ou trois fois en ville, avec les enfants du shérif qui leur faisaient visiter les endroits intéressants. Tu parles d'endroits intéressants : le monument aux morts, le parc central, le

stade... Main street. On avait vite fait le tour de la ville.

À Martha Mac Manus qui la plaignait d'avoir à jouer les cicérones avec ces deux sinistres emmerdeurs, Mary avait répondu, en soupirant :

« Que veux-tu... Ce sont des garçons qui ne sont jamais sortis de leur cambrousse. Ils sont perdus, si on ne les pilote pas. Depuis qu'ils sont là, je suis en plein trip familial, ma vieille.

— Je te plains ! » avait compati Martha, que l'encombrante présence des cousins privait d'une compagne de jeu très docile.

Voilà où en étaient les choses, et Darling n'était pas loin de déperir d'ennui, quand, par une belle soirée d'avril, alors que le pasteur qui s'était attardé plus que de coutume pour son thé venait enfin de plier bagage, la gouvernante et elles reçurent une visite inattendue. Ce soir-là, Mme Lydia et Darling avaient eu une prise de bec à propos du pasteur, justement. Depuis quelque temps, il insistait pour qu'elle vienne chez lui, afin de la catéchiser sérieusement. Mme Lydia poussait la jeune fille à accepter et celle-ci se faisait tirer l'oreille. Elle avait souvent croisé en ville l'épouse du pasteur, une femme qui suait l'ennui, et ses filles, deux infectes petites pécores ; ces trois femelles lui avaient inspiré une insurmontable aversion. Toujours de noir vêtues, marchant le nez baissé, parlant à voix basse, visitant les pauvres... De quoi frémir. Et quand Bergman lui disait :

« Tu seras comme la fille de la maison. Je suis sûr que Deborah et Bethsabée seront ravies de t'avoir pour compagnes de jeu ! Quant à toi, la fréquentation régulière de jeunes filles bien éduquées ne saurait te faire que le plus grand bien, ma pauvre enfant ! »

Quand il lui disait ça, elle en frémissait.

« C'est une occasion inespérée, insistait Mme Lydia. Il te prendra en main. »

La prendre en main ? Souvent quand elle regardait celle de l'homme de Dieu, en train de briser ses gâteaux secs avant de les émietter dans son thé (une habitude qu'elle jugeait particulièrement répugnante), Darling ne pouvait s'empêcher d'imaginer cette main en train de parcourir son corps, et elle se renfrognait en silence, pendant que Bergman et Mme Lydia fustigeaient la piètre moralité de la jeunesse d'aujourd'hui.

Ce soir-là, donc, cette querelle était revenue une fois de plus sur

le tapis. Les deux femmes étaient seules, à la cuisine, tous les habitants de la pension de famille jouant au billard, dans le bar de Sam Parson, en face de la maison. Soudain, Mme Lydia interrompit ses criailleries et souleva le rideau de la fenêtre.

« Tiens ? Nous avons de la visite, qui ça peut bien être, à cette heure ? »

Curieuse, Darling vint la rejoindre. En reconnaissant Mary Prentiss, que suivaient son frère et leurs cousins, elle sentit son pouls s'accélérer. La gouvernante alla accueillir les visiteurs.

« Quelle surprise... c'est gentil de nous rendre visite ! Vous prendrez bien quelque chose ? Un peu de thé, Mary ? Il en reste, monsieur le pasteur vient de partir... »

La grimace éloquente de Mary arracha un sourire à Mme Lydia.

« Tu préfères une bière, je vois ça ! Tu es bien la fille de ton père... et vous, messieurs ? Bière ? Bourbon ?

— Un verre d'eau fraîche, ma sœur. »

Un verre d'eau fraîche ? Ahurie, la gouvernante dévisagea les deux étranges personnages qui s'étaient assis du bout des fesses sur les chaises qu'elle leur avait proposées. Darling n'était pas moins sidérée. C'était la première fois qu'elle voyait de si près les cousins de Mary. Deux croque-morts ! Encore plus lugubres que le pasteur. L'aîné ressemblait vraiment à un entrepreneur de pompes funèbres, avec deux longs favoris touffus, à la Lincoln, qui encadraient un long visage émacié. Il joignait devant lui deux grandes mains rougeaudes de paysan et baissait les yeux avec componction. Son frère, plus poupin, n'aurait pas été déplaisant, sans l'hypocrite grimace qu'il calquait sur son frère.

« De l'eau, vous êtes sûrs ? bégaya Mme Lydia.

— De l'eau pure du Seigneur, ma sœur ; nous ne buvons jamais rien d'autre...

— Jamais rien d'autre, répéta benoîtement le cadet.

— Y a-t-il rien de meilleur que l'eau, ma sœur ? », fit l'aîné.

Mme Lydia s'empressa d'aller remplir deux verres au robinet et posa une bière devant Mary, et un coca devant Junior. Car le petit

frère était là, lui aussi, en plein « trip familial ». Chose étrange, il n'avait pas l'air trop mécontent de cette corvée. Ses yeux sournois observaient curieusement Darling, et se détournaient dès qu'elle le surprenait. Il semblait sur des charbons ardents. Quant aux deux autres, pas un instant ils n'avaient paru s'apercevoir de l'existence de l'adolescente. Ce qui parut extrêmement louche à Darling. Elle sentit un picotement révélateur parcourir sa nuque quand elle entendit Mary déclarer :

« Madame Lydia, mes deux cousins, Jeremy et Jonas (Jeremy et Jonas ! Bon Dieu, pensa-t-elle, ça vaut Deborah et Bethsabée !) serions très honorés, si vous vouliez bien autoriser Darling à venir avec nous... au sermon du docteur Turpentine.

— Au sermon du docteur Turpentine ? fit Mme Lydia. Depuis quand vas-tu au sermon, toi, Mary ? »

La fille du shérif eut une petite grimace navrée.

« Mes cousins aiment beaucoup le docteur... Turpentine. Il paraît que son éloquence est remarquable...

— Remarquable, confirma Jeremy, en reposant son verre vide. (Il avait bu toute l'eau d'un trait). C'est un homme qui enflamme les foules. Aucun mécréant ne lui résiste. Même toi, ma cousine, tu seras sensible à sa parole. (Mary eut à nouveau un petit sourire en coin et haussa les sourcils pour prier Mme Lydia de prendre en patience la lubie de ses cousins.) Le docteur Turpentine est un saint homme. Un des prédicateurs les plus passionnants qu'il m'ait jamais été donné d'entendre. Il appartient, comme mon frère et moi, à la Nouvelle Église des Repentants. »

C'était la première fois que Mme Lydia entendait mentionner cette Nouvelle Église. Encore une secte de cagots de cambrousse, sans doute, comme il en proliférait dans ces régions reculées. Quant à ce docteur Térébenthine, elle ignorait absolument sa présence en ville.

« Il donne une conférence d'initiation aux néophytes sous un chapiteau, à la sortie de la ville, précisa Jeremy. Il a dressé sa tente dans l'ancien parc d'attractions. »

Mme Lydia dressa l'oreille. Le parc désaffecté avait fort mauvaise réputation. Mais il est vrai que l'endroit, désert, était parfaitement indiqué pour y dresser un chapiteau. Elle consulta Darling d'un haussement de sourcil interrogatif. La moue de cette dernière lui révéla qu'elle ne débordait pas d'enthousiasme devant

cette invitation saugrenue. Le pasteur Bergman l'avait soumise pendant deux heures aux flots de son éloquence, la perspective d'aller subir maintenant les sermons enflammés de ce docteur Turpentine en compagnie de ces deux hurluberlus n'avait vraiment rien pour la séduire.

« Vraiment, non, sans façons, Mary... dit Darling. Il faut que je me lève tôt, demain, je préfère ne pas veiller trop tard.

— Voyons, mademoiselle, intervint Jeremy (pour la première fois Darling croisa son regard : deux yeux gris acier, aux pupilles en tête d'épingle... elle en eut froid dans le dos), il est des cas où il faut savoir se faire violence. Ce que nous vous proposons n'a rien d'un divertissement, j'en conviens, mais croyez-moi sur parole : vous ne regretterez pas d'être venue. »

Darling s'apprêtait à le remettre vertement à sa place quand le pied de Mary se posa sur le sien, sous la table. Au même moment, Jonas, le cadet, se leva brusquement et se dirigea d'un pas décidé vers le frigo, au-dessus duquel était affiché au mur un calendrier dont l'illustration du mois représentait une jolie cover-girl, fort décolletée, en train de conduire un tracteur Mac Cormack. Jonas décrocha le calendrier et le posa à plat sur le frigo, de façon à cacher l'illustration.

« Ces images indécentes, expliqua-t-il pompeusement, sont une offense au regard ! Elles inspirent des pensées luxurieuses ! »

Profitant de l'ébahissement de Mme Lydia, Mary chuchota à l'oreille de Darling :

« T'as pas intérêt à faire ta mijaurée, t'entends ? Tu vas venir avec nous, que ça te plaise ou pas. J'ai pas l'intention de me coltiner ces deux connards toute seule à leur putain de sermon !

— Mais c'est tes cousins, s'indigna Darling à voix basse, c'est pas les miens. Je vois pas pourquoi j'irais m'emmerder avec eux !

— Parce que je te le demande, voilà pourquoi. Tu préfères que je raconte aux copines certaines choses ? »

La mort dans l'âme, Darling se leva. Mme Lydia, à qui Jonas expliquait doctement les méfaits de la publicité, et notamment son usage abusif de l'anatomie féminine, vit avec surprise Darling retirer ses pantoufles pour enfiler ses chaussures de ville.

« Tu y vas donc, finalement ? s'étonna-t-elle.

— Mary préfère ne pas passer la soirée toute seule avec ces deux imbéciles, murmura Darling.

— Je la comprends, gloussa d'un air entendu la gouvernante. Mon Dieu ! Mais de quel musée sortent-ils donc ? Amuse-toi bien, ma chérie. Tu as raison de sortir, ça te changera les idées », dit-elle en élevant la voix.

Darling lui répondit d'un regard noir.

« Je vous arrête là, ma sœur, fit alors Jeremy, en se levant lentement. Il ne s'agit pas de s'amuser. Nous avons autre chose en tête !

— Bien autre chose, approuva Jonas.

— Je n'en doute pas, fit Mme Lydia. Eh bien... passez une bonne soirée quand même, mes enfants. Et ne me la ramène pas trop tard, hein, Mary ?

— Promis juré, fit Mary. (En cachette de ses cousins, elle se passa le dos de la main sur la joue en levant les yeux au ciel.) Dès que le sermon sera fini, au dodo. Je vous la ramène illico. »

Il était clair qu'elle n'avait pas l'intention de s'éterniser avec ses deux raseurs de cousins. Avec un sourire compatissant, la gouvernante la raccompagna à la porte. Du seuil, elle regarda les jeunes gens traverser le jardin. Les cousins marchaient en tête, l'un derrière l'autre, Darling les suivait, tête basse, comme une brebis qu'on mène à l'abattoir. Puis venait Mary, de son petit pas pète-sec. Un vrai cortège funèbre...

À l'exception de Junior, toutefois. Comme c'était bizarre. Il ne paraissait pas du tout morose, lui. Au contraire. Cette corvée familiale loin de l'abattre, comme sa sœur, l'emplissait d'une curieuse allégresse. On avait l'impression qu'il ne tenait pas en place, qu'il aurait déjà voulu être en présence du docteur Turpentine...

Rendue perplexe par le comportement du gamin, Mme Lydia observa le petit groupe qui montait dans la voiture garée devant le portail. Une Studebaker antédiluvienne bonne pour le parc à ferrailles. Elle crut avoir trouvé l'explication de la joie de Junior en le voyant s'installer au volant. C'était le gamin qui allait conduire ; les cousins lui prêtaient leur voiture. Elle secoua la tête. À cet âge-là, les garçons adorent conduire, c'est connu. Mais quand même, ce n'était pas prudent de la part des cousins, un gamin de quatorze ans...

Comme elle refermait la porte, une pensée lui traversa l'esprit. Si le gamin conduisait, les deux autres auraient les mains libres, pour s'occuper des jeunes filles. Mais elle chassa bien vite cette pensée. Deux imbéciles pareils ? Allons donc. Elle alla remettre en place le calendrier qu'avait décroché Jonas. S'il ne supportait pas la vue d'une fille en maillot de bain sur un calendrier, Darling ne risquait pas grand-chose de sa part.

« Des buveurs d'eau ! ricana-t-elle, des teetotalers ! Ces gens-là n'ont pas de sang dans les veines. Je parie qu'ils ne savent même pas comment une femme est faite ! Et ce docteur Térébenthine dont ils se gargarisent... Grand bien leur fasse ! Ma pauvre Darling, je ne voudrais pas être à ta place. »

En remettant autour de la table les chaises qu'avaient déplacées les visiteurs, Lydia vit sur celle qu'avait occupée Jeremy, l'aîné, celui qui ressemblait à un prédicateur mormon, un minuscule objet blanc. Sans doute était-ce tombé de sa poche quand il avait sorti son mouchoir pour s'essuyer poliment les lèvres après avoir bu son verre d'eau. Comme elle était fort myope, elle ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait. Elle ramassa le petit anneau de matière plastique et le rapprocha pour mieux le voir.

C'était un préservatif.

XI LES SERMONS DU DOCTEUR TURPENTINE

À peine les portières de la Studebaker se furent-elles refermées que Darling perçut une indéfinissable modification dans le comportement des deux cousins. En apparence, ils affichaient toujours la même attitude guindée et s'exprimaient toujours avec les mêmes circonvolutions ampoulées, mais il y avait une sorte de tension en eux, comme une impatience mal dominée qui se traduisait par de menus gestes, des petits soupirs nerveux, des raclements de gorge, des toussotements embarrassés. À un moment, même, alors que la voiture quittait la ville pour pénétrer dans les faubourgs désolés où se trouvait le parc d'attraction, elle entendit Jeremy siffloter entre ses dents.

L'attitude de Mary ne laissait pas de la troubler encore plus. En effet, insoucieuse du voisinage de ses deux pudibonds cousins, elle se vautrait sur son siège d'une façon particulièrement impudique : prétextant qu'il faisait chaud, elle avait retroussé sa robe en haut des cuisses, qu'elle écartait largement. Darling était assise à l'arrière, entre elle et Jeremy. Jonas devant, surveillait la façon de conduire assez inexpérimentée de Junior, auquel il murmurait des conseils d'une voix si étouffée que Darling ne parvenait pas à saisir le sens de ses paroles. Le gamin lui répondait pas des gloussements nerveux et sans arrêt, Darling rencontrait son regard moqueur dans le rétro. On aurait dit qu'il savait quelque chose la concernant et qu'il s'en réjouissait secrètement.

Comme la voiture arrivait en vue de la zone désolée où se dressaient les baraquements obscurs du parc désaffecté, l'atmosphère devint encore plus électrique. Mary, ayant les jambes écartées, prenait énormément de place ; cela obligeait Darling à se coller plus qu'elle ne l'aurait voulu contre Jeremy. Elle sentait la cuisse de l'homme presser la sienne. Elle percevait son souffle saccadé. Devant, Junior poussa soudain un rire étranglé et la voiture fit une embardée.

« Arrête, cria-t-il, tu me chatouilles... »

Darling remarqua alors que Jonas avait passé son bras derrière le dos du gamin, et qu'il... l'enlaçait comme une fille, sous prétexte de l'aider à tenir le volant.

« Voyons, Jonas, fit Jeremy, cessez de troubler cet enfant. Il tient notre vie entre ses mains, ne l'oubliez pas. Cette voiture n'est plus de première jeunesse... »

Il avait employé le même ton funèbre et sentencieux qu'en présence de Mme Lydia, pourtant quelque chose sonnait faux dans sa voix onctueuse. Et contre celle de Darling, la cuisse se faisait insistante. Mary eut un gloussement et entoura de son bras la taille de Darling.

« Allons, mon chou, fit-elle, détends-toi... mes cousins ne vont pas te manger !

— Nous ne sommes pas des cannibales, plaisanta Jonas. D'ailleurs, notre église, La Nouvelle Église des Repentants, interdit formellement de manger de la chair humaine...

— Sauf dans certains cas », corrigea Jeremy, en posant sa paume sur le genou de Darling.

Étonnée, elle demeura sans réaction. L'impression que lui donnaient les cousins de Mary était celle de deux comédiens qui venaient de sortir de scène, et peu à peu, redevenaient eux-mêmes.

« Quel cas, cousin Jeremy ? » demanda Mary, en prenant une voix sucrée de petite fille.

Elle se vautra encore plus impudiquement sur le siège, posant un pied sur le dossier, derrière la nuque de son frère, et repliant l'autre genou de façon à faire passer sa jambe par-dessus celle de Darling. La voiture roulait maintenant au pas dans une allée obscure bordée de baraques et de stands aux rideaux baissés. En sentant la main de Mary remonter vers sa poitrine et lui soupeser un sein, Darling éprouva une familière sensation de faiblesse. Elle venait de comprendre ce qui l'attendait. Cette garce lui avait tendu un piège... elle allait la livrer à ces deux abrutis. Pas si abrutis que ça, en fait...

« La Nouvelle Église des Repentants autorise à manger certaines parties du corps de la femme... quand ces femmes se sont mal conduites », énonça Jeremy, tout en caressant le genou de Darling.

La voiture s'arrêta devant un ancien manège, au carrefour de deux allées. C'était l'un des rares endroits du parc encore éclairés, car les voyous avaient brisé à coups de pierre la plupart des réverbères, et la mairie ne s'était pas donné la peine de les remplacer. À la lumière crue qui envahit la voiture, Darling vit la grimace hilare de Jonas, qui s'était retourné et regardait entre les cuisses de Mary, ce qu'elle lui montrait si généreusement.

« Des parties du corps de la femme ? fit Mary, en posant un

doigt sur sa bouche et en prenant un air d'idiote. De quelle partie parlez-vous, cousin Jeremy ?

— De celle que tu montres à mon frère, petite impudique », tonna Jeremy, en fronçant ses sourcils en broussaille.

Ses prunelles grises lancèrent deux éclairs. Devant, Junior se tordait de rire en silence, les larmes aux yeux. Tout en se trémoussant nerveusement, car visiblement Jonas s'occupait de lui.

« Arrête, arrête, Jonas, tu me chatouilles... » hoquetait le gamin, avec des gloussements féminins.

En se débattant mollement, il donna un coup de nuque au rétro qui s'inclina à quarante-cinq degrés. Darling eut un coup au cœur ; une bouffée de tiédeur lui monta dans la gorge. Dans le rétro, elle pouvait voir le bas de corps du gamin. Jonas lui avait descendu son pantalon aux chevilles. Junior écartait les cuisses largement, comme sa sœur. La main de l'homme s'amusait avec la petite verge raidie et les couilles imberbes, déjà bien rondes. Le gland du petit garnement était sorti, les doigts de Jonas le taquinaient doucement, ce qui chatouillait Junior et le faisait se tortiller. Il était clair que les attouchements vicieux de son cousin étaient loin de lui déplaire. Inconscient du spectacle que le miroir du rétro offrait aux occupants de la banquette arrière, il avait posé ses deux bras sur le dossier du siège arrière, et lorgnait, comme Jonas, entre les cuisses de sa sœur.

« Oh les vilains, s'écria alors Mary, en prenant une voix zozotante. Tu as vu ça, Darling. Ils regardent mes parties défendues... Et moi qui n'ai pas mis de culotte ! Mon Dieu ! Je suis tellement honteuse... et toute cette lumière... »

Malgré elle, Darling tourna la tête pour vérifier qu'elle disait vrai. Renversée en arrière sur le siège, la fille du shérif retroussait sa robe des deux mains, au-dessus de son nombril. Bien éclairé par la clarté du réverbère, son pubis velu fendu de rose se livrait aux regards.

La main de Jeremy se referma sur la cuisse de Darling. Elle retint son souffle. Les yeux de Jonas et de Junior étaient fixés sur le buisson velu que leur exhibait Mary. Dans le rétro, Darling pouvait voir les doigts du cousin masser doucement la petite bite pâle et raidie de Junior qui donnait des petits coups de reins pour mieux épouser la caresse.

« Regarde, Darling ! s'exclama Mary. Tu as vu ce que je leur

montre ? C'est dégoûtant, hein ? Tu ne trouves pas que je suis une dégoûtante ? C'est honteux, non ? Hou là là, qu'est-ce que j'ai honte ! Je suis vraiment une vilaine fille, hein ? Une sale fille, une vicieuse, une grande cochonne ! Si mon père me voyait ! Et ma mère ! »

Elle écartait son sexe avec les doigts, agrandissant la caverne humide des muqueuses.

« Tu trouves que je me conduis mal, pas vrai ? Ne dis pas le contraire ! C'est pas toi qui ferais des choses pareilles, hein ? Eh bien, c'est rien, ça ! À côté de tout ce qu'ils m'ont fait faire... pendant que mes parents dormaient. »

Elle baissa la voix, feignant de se confier à Darling à l'insu des deux hommes. Mais c'était un chuchotement de théâtre, outré, destiné à être entendu de tous.

« Jeremy... il m'a enfoncé son truc par-derrière figure-toi ! Par-devant, il peut pas, parce que je suis trop étroite. Mais Jonas, lui, il y arrive, par-devant. Et ils m'obligent à les sucer, ces cochons ! Sans arrêt ! Non, mais, tu te rends compte ? Une pure jeune fille comme moi ? Ne trouves-tu pas ça positivement scandaleux ? Sous mon propre toit, avec mes parents à côté, qui ne se doutent de rien ! “À la sucette, petite pouffiasse !” qu'ils me disent. (Mary pouffa d'une voix faussement enfantine.) Et je dois me mettre à genoux devant eux et leur sucer leurs gros trucs ! Ils m'envoient tout dans la bouche, ces porcs. Et ils m'obligent à le faire à mon propre frère ! »

Tout en zozotant, Mary se tripotait le clitoris.

« Eh bien, c'est du propre, ma cousine, la gronda Jeremy. Tu n'as pas honte de révéler nos secrets de famille à une étrangère. Sais-tu que j'ai bien envie de te conduire vraiment chez le docteur Turpentine pour qu'il t'apprenne un peu la décence ? »

Mary ouvrit de grands yeux innocents et papillota des paupières.

« Oh, mon cousin ! s'indigna-t-elle, vous ne feriez pas une chose pareille ! Après tout ce que vous m'avez raconté sur cet horrible bonhomme. Figure-toi, ma chère Darling, que ce docteur Turpentine est un affreux pervers. C'est un voisin de nos chers cousins, et il s'est fait une réputation d'homme vertueux et savant. Les maris lui amènent leurs femmes, les pères leurs filles... chaque fois qu'elles se sont mal conduites. Et lui, il les exorcise de leurs démons... »

Les deux cousins ne purent s'empêcher de rire d'une façon salace. Mary pouffa à son tour, d'une voix stridente.

« Si tu savais de quelle façon il les exorcise, ces idiots... Pendant que les abrutis de maris ou de pères font les cent pas en se rongant les ongles dans la salle d'attente... Je n'ai pas besoin de te faire un dessin, non ? "Ma chère sœur ! qu'il leur dit, montrez-moi donc l'endroit par lequel vous avez pêché, que je le purifie..." Après quoi, il leur bande les yeux à ces connes et il les purifie en prenant tout son temps. Il paraît qu'elles apprécient beaucoup le traitement, les coquines ; quand il les a bien purifiées, il va présenter la note au papa ou au mari. Il se fait payer grassement après avoir baisé leurs épouses ou leurs filles...

— Et c'est ce Docteur-là qui vient faire un sermon au parc ? » s'indigna Darling.

Les deux cousins se claquèrent les cuisses et se renversèrent sur leurs sièges pour hurler de rire. Junior mêla sa voix de fausset à leurs barrissements. Quant à Mary, elle se contenta de tapoter les joues de Darling en ricanant.

« Mais tu es vraiment idiote, ma chérie. Alors, comme ça, tu as vraiment cru qu'on t'emmenait au sermon ? »

Vexée, Darling ne répondit rien.

« Le docteur Turpentine s'est décommandé au dernier moment, plaisanta Jeremy, en s'essuyant les yeux. Mais son remplaçant est là. Le docteur Serpentine ! Tu veux le voir ? »

Il avait posé sa main à plat entre ses cuisses, soupesant sa bite à travers son pantalon. Les joues rosissantes, Darling se détourna.

« Voyons, Jeremy, affreux satire... minauda Mary, ne brusquez donc pas cette timide jeune fille. Elle a tout le temps de le connaître, votre affreux Serpentine. Est-ce que vous comptez le lui faire sucer, à elle aussi ?

— Ma foi, ça se pourrait bien. Mais faudrait d'abord la décoincer, ta copine. Elle a l'air drôlement constipée. Si tu nous donnais un peu de cordial, Jonas. Je trouve que ça manque d'ambiance. M'est avis qu'on devrait tous boire un coup à la santé du docteur Turpentine... »

Jonas prit un flacon plat dans le coffre à gants et le passa à son

aîné, qui dévissa le bouchon et s'en envoya une rasade. Puis il tendit le flacon ouvert à Darling. Elle refusa de la tête. À l'odeur, elle avait reconnu du bourbon.

« Allons, allons, cousine Darling... un petit coup pour me faire plaisir. C'est excellent pour le moral.

— Je ne suis pas votre cousine, dit Darling, encore vexée.

— Les amies de notre cousine sont nos cousines, dit Jeremy. Dans la Nouvelle Église des Repentants, on est tous cousins et cousines. Bois, ou je vais me fâcher. Tu ne voudrais pas me vexer ? »

Darling voulu détourner la tête. Jeremy la prit alors par la nuque et lui appuya le goulot sur les lèvres. Effrayée par la force de sa main, elle ouvrit la bouche et avala une rasade de bourbon. L'alcool lui brûla la gorge, la fit tousser. Souriant, Jeremy lui frappa dans le dos.

« Encore un coup, cousine, ça tue le ver !

— Mais je vais être soûle !

— Tant mieux, se réjouit Jonas. Plus elles sont soûles et mieux on les exorcise ! Le docteur Turpentine dit toujours ça ! Et il s'y connaît ! »

Darling avala une deuxième rasade. La tête commençait à lui tourner. Une main lui palpa un sein, elle appuya sa nuque contre l'épaule de Jeremy. Elle sentit que celui-ci se déboutonnait. Elle n'osa pas regarder, devinant qu'il sortait sa queue. Mary renversa le cou en arrière et but une longue goulée.

« Ces salauds mettent une poudre spéciale dans leur bourbon, fit-elle. Et ensuite, ils abusent de nous !

— On en a pas mis aujourd'hui, corrigea Jeremy, en pelotant Darling. Tu nous a dit que ta copine se laisserait faire.

— Tu leur a dit ça, Mary ? fit Darling, d'une voix veule.

— Eh bien quoi, fit Mary, c'est pas la vérité, peut-être, que tu te laisses faire par tous les garçons ? T'es encore plus salope que moi, avec tes airs hypocrites. Tu crois que je te vois pas ouvrir les cuisses pour aguicher Jonas ?

— C'est pas vrai », fit Darling, en les refermant.

Les mains de Jeremy soupesaient ses seins. Tout son corps devenait pâteux.

« Non, pas toi ! fit Mary, à son frère qui tendait la main vers le flacon. T'es trop jeune ! »

Jonas arracha le flacon des mains du gamin.

« Vous en avez déjà fait un pédé, vous allez pas en faire un alcoolique, non ? fit Mary. C'est assez de ma mère dans la famille.

— C'est pas parce qu'un joli garçon se fait enculer, que ça en fait un pédé, dit Jonas, en s'envoyant une lampée. Il t'encule bien, toi, et pourtant t'es pas un garçon ! »

Scandalisée, Darling regarda Mary. Son propre frère ? Junior tira la langue à sa sœur. Le flacon revint dans la main de Jeremy. Pour le prendre il dut lâcher un des seins qu'il pelotait. Aussitôt, Jonas tendit un bras par-dessus le dossier et le saisit. Il siffla entre ses dents en le soupesant.

Avec un rire embarrassé (l'alcool commençant à agir), Darling se laissa faire.

« Tu n'as pas chaud ? fit Jonas. Tu ne veux pas te mettre à l'aise ?

— Mon frère a raison, approuva Jeremy, en revissant le bouchon. Fais comme nous. Regarde Mary, regarde-moi. »

Elle baissa les yeux vers Jeremy et vit sa bite qui pendait hors du pantalon. Elle ne bandait qu'à demi ; elle ressemblait à une trompe, un gros boudin blafard, avec un peu de chair rouge, fripée, terne, qui dépassait du prépuce.

« Elle te plaît ? lui demanda Jeremy, en se caressant les couilles. Allez, mets-toi à l'aise. Fais-nous voir tes gros nichons. D'après Daddy-Grosses-Couilles, paraît que ça vaut le spectacle.

— Daddy qui ? fit Darling, en se penchant vers l'avant pour que Jeremy, qui avait passé la main sous son tee-shirt, dans son dos, puisse atteindre l'agrafe de son soutien-gorge.

— Daddy-Grosses-Couilles, fit Junior, en pouffant. C'est mon

père qu'ils appellent comme ça. C'est vrai qu'il a de grosses couilles. Je les vois quand il prend sa douche. On dirait des melons !

— Et Mary aussi, hein, fit Jonas, elle les a vu les grosses couilles de son Daddy ? Je suis sûr qu'elle a joué avec.

— Imbécile ! dit Mary. Mon père n'est pas comme vous, c'est pas un détraqué. Laisse-moi faire, Jeremy, je vais la dégrafer, c'est un système trop compliqué pour toi.

— C'est ça, rends-toi utile, cousine. T'auras une grosse sucette, si t'es bien sage.

— Qu'ils sont bêtes », pouffa Mary, en dégrafant le soutien-gorge de Darling.

Quand ce fut fait, elle retroussa le tee-shirt de sa copine. Darling leva les bras en l'air pour se laisser dépouiller. Jeremy lui ôta son soutien-gorge. Jonas siffla à nouveau. Elle se cambra un peu. Mary lui soupesa un sein. Jeremy avait pris l'autre.

« Daddy-Grosses-Couilles avait pas bluffé, fit Jonas. Même sur les journaux de cul, j'en ai jamais vu des pareils, fais voir, que je touche un peu, moi aussi. »

Il repoussa la main de Mary et se mit à pétrir le sein de la jeune fille.

« Alors, cousine, fit Jeremy. On est d'accord pour s'amuser plutôt avec ses cousins ? »

Darling garda le silence. Tous ces yeux sur sa poitrine, ces mains qui la touchaient, la chaleur diffuse de l'alcool, ça la mettait dans un état cotonneux plutôt agréable. Elle éprouvait une délicieuse impression d'impuissance. Son corps s'abandonnait ; à nouveau, ses genoux s'écartèrent...

« Qu'est-ce que je vous avais dit, les gars ? fit Mary.

— Alors, comme ça, il paraît que tu t'es fait violer ? attaqua Jeremy. C'est Daddy-Grosses-Couilles qui nous a appris ça ! Il y a des types dégueulasses, quand même. Violer une fille aussi gentille que toi !

— C'est pas nous qui ferions des choses pareilles », déclara solennellement Jonas.

Darling, qui avait craint le pire, se sentit rassurée. Du coup, elle laissa Jeremy lui soulever le bras pour humer l'odeur épicée de ses aisselles.

« Et si tu nous racontais comment ça s'est passé ? » demanda d'une voix gourmande Jonas, pendant que Jeremy se mettait à lécher les poils des aisselles.

Darling poussa un cri chatouillé.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? C'est dégoûtant... j'ai transpiré.

— C'est justement ça qui est bon », grogna Jeremy, en aspirant la sueur qui imprégnait les poils.

Sans tenir compte des gloussements énervés de la jeune fille, il balaya le creux de ses bras de sa langue chaude, aussi longue que celle d'un chien. Chatouillée et excitée, Darling se tortillait, faisait danser coquettement ses seins, poussait des petits cris stridents. Jonas revint à la charge.

« Alors, sois chic, raconte-nous. Comment c'était ? T'as pris ton pied ou pas ?

— Non, cria Darling. Je ne veux pas parler de ça. »

Elle retint son souffle. La tête de Jeremy s'enfonçait sous son aisselle, sa langue descendait vers son sein. Elle se tourna afin qu'il puisse le lécher. Elle posa la main sur la nuque de l'homme. La langue enveloppa son mamelon.

« On va la mettre toute nue, proposa Mary. Vous voulez bien ? Pas vrai, Darling, qu'on va te mettre à poil ?

— Mais pourquoi ? se plaignit Darling, d'une voix dolente, pendant que Jeremy aspirait le bout de son sein entre ses lèvres. Vous n'avez quand même pas des idées...

— Bien sûr que non, fit Jonas, en mettant une main sur son cœur. Pour qui tu nous prends ? On veut juste rigoler un peu... entre copains.

— Tu ne veux pas leur montrer comme t'es belle ? fit Mary. »

Darling se pencha vers Jonas qui l'implorait du regard, afin

qu'il puisse lui sucer l'autre sein. Elle ferma les yeux de plaisir quand les deux bouches chaudes se mirent à lui aspirer rythmiquement les mamelons. Les deux salopards avaient deviné ses points faibles. Ils la tэтаient voracement, comme deux monstrueux nourrissons. C'était douloureux mais pas désagréable... et ça lui retirait toutes ses forces.

Au bout d'un moment, ils interrompirent leur succion et se reculèrent pour étudier l'état des pointes de chair rougie, démesurément hypertrophiées. Gênée, Darling abaissa les yeux ; elle avait honte de ses seins qu'elle trouvait trop gros, et surtout du fait que ses pointes trahissaient si effrontément le plaisir qu'elle avait pris.

« Et si tu nous montrais aussi ta chatte ? proposa Jonas. Sois chic, on s'amuse. Enlève donc ta culotte, fais comme Mary.

— Ah non, là vous exagérez, minauda Darling. Et après ça, qu'est-ce qu'il faudra encore que je fasse ? Je vous vois venir !

— Mais pas du tout, pour qui tu nous prends ? On veut juste que tu nous la montres. On a pas souvent l'occasion de voir d'aussi jolies filles que toi, dans notre bled. Sois gentille. Tu l'as déjà montré à des garçons, non ?

— Mais c'est pas pareil, coqueta Darling. C'était des copains, on flirtait. »

Elle savait bien qu'elle céderait, mais ça l'excitait de faire durer les choses, de différer le moment honteux et exquis où elle verrait leurs yeux se poser sur sa fente, où elle sentirait leurs doigts ouvrir sa chair.

« Et nous, on n'est pas des copains ? T'es pas gentille, fit Jonas.

— Allez, quoi, enlève ta culotte, Darling, intervint Mary. Je te promets qu'ils te feront rien ! »

Tous les regards étaient fixés sur elle. La grande main poilue de Jeremy allait d'un sein à l'autre, l'alanguissant. Et le bourbon produisait son effet.

« Vous me promettez que vous serez sages ?

— Juré promis ! fit Jonas. N'oublie pas que tu parles à des membres de la Nouvelle Église des Repentants. Faut pas nous confondre avec les sauvages qui t'ont violée ! »

Avec une moue faussement excédée, Darling retroussa pudiquement sa robe sous ses fesses, puis, toujours à l'abri de sa jupe, elle baissa sa culotte. On la vit paraître sur ses genoux joints, puis tomber le long de ses jambes.

Par-dessus le dossier, Jonas la ramassa et la porta à ses narines en fermant les yeux.

« Un délicieux parfum de pisse, annonça-t-il à son frère. Mais pas seulement de pisse... »

Jeremy prit la culotte des mains de son frère et la flaira à son tour.

« Ouais, la vilaine fille a mouillé ! fit-il.

— Forcément, intervint Mary, feignant de prendre la défense de Darling. Elle est pas en bois. Vous n'arrêtez pas de la peloter...

— Dis-moi, fit Jonas, avec une bizarre lueur au fond des yeux. Parlons sérieusement, ma jolie. Ces salauds qui t'ont violée, est-ce qu'ils avaient de grosses bites ? »

Les fesses nues sous sa robe, Darling se sentit soudain horriblement vulnérable. Elle regretta de s'être déculottée si facilement. Quelque chose lui disait qu'ils ne se contenteraient pas de la regarder ou de la tripoter. Elle jeta un regard par la fenêtre. Les allées désertes du parc se perdaient dans les ténèbres. Ils pourraient lui faire tout ce qu'ils voudraient, ici. Personne n'entendrait rien !

« Voyons, Jonas, on ne pose pas des questions pareilles à une jeune fille, fit Mary. Ce n'est pas convenable.

— Est-ce qu'ils t'ont beaucoup ouverte ? insista Jeremy. Tu veux pas nous montrer ?

— Vous montrer quoi ?

— Combien ils t'ont ouverte ? Tu l'as montré à Mary, dans les douches du collège, elle nous l'a dit. »

Darling décocha un regard indigné à sa copine. Mary eut un mouvement d'épaules.

« Eh bien quoi, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? C'est pas vrai, que tu me l'as montré ?

— Il faut que je rentre, dit Darling. Madame Lydia va s'inquiéter.

— Mais d'abord, tu vas nous montrer ta chatte, la coupa Jonas. Tu te souviens ? C'est pour ça que t'as retiré ta culotte.

— Vous êtes dégueulasses, dit Darling, vous abusez.

— Écoute, fit Mary. Ils ont pas tort. Pourquoi t'as retiré ta culotte, c'est bien pour te montrer, non ? »

Ce marchandage, Darling le sentit, excitait dangereusement les énergumènes. Elle jugea plus prudent de céder. Se résignant, elle abaissa les mains vers sa jupe.

« Stop ! cria Jonas. Faut faire ça dans les règles de l'art, ma jolie.

— Alors, s'énerva Darling, vous voulez le voir ou pas ?

— Bien sûr, mais faut soigner la mise en scène. On est des artistes, nous, pas comme ces deux brutes. Viens devant, cousine. Faut que ta copine ait de la place. »

Mary sortit et vint s'installer à l'avant, poussant son frère vers Jonas. Dans le rétro incliné, Darling vit la main de Jonas caresser le derrière nu du sale gosse. Elle se déplaça sur le siège, alla s'installer dans l'angle que venait de quitter Mary, et là, elle questionna Jeremy du regard. Qu'attendaient-ils d'elle, exactement ? Son cœur commença à battre à grands coups.

Posément, Jeremy dévissa le flacon et s'envoya une lampée. Il proposa le flacon à son frère, qui refusa d'un geste.

« Ce qu'on veut, expliqua l'aîné, c'est que tu nous montres ton truc toi-même. Tu soulèves bien ta robe, et tu t'ouvres avec tes doigts. Comme faisait Mary, tout à l'heure. Pour qu'on voie bien ce qu'il y a dedans.

— Non ! fit Darling, je peux pas faire ça ! C'est trop... trop...

— Mais si, fit doucement Jeremy. Tu vas le faire. »

Haussant les épaules, faussement boudeuse, Darling céda à contrecœur. Elle souleva sa jupe sous ses seins nus, la roulant sur elle-même, et elle avança les fesses sur le siège de façon à bien ouvrir le

sexe. Les deux hommes et le gamin avancèrent le cou pour mieux voir. Darling baissa les yeux pour regarder elle aussi, au creux du manchon poilu qui ornait le bas de son ventre, s'ouvrir la profonde faille rose et baveuse. Elle put alors constater, toute honteuse, que son clitoris pointait.

« Voilà, fit-elle, d'une voix qui frémissait. Vous le voyez, maintenant ? Vous êtes contents ?

— Ouvre-le avec les mains, insista Jeremy...

— Oh oui, s'écria Junior, en applaudissant ; ça ce sera marrant, qu'elle l'ouvre elle-même ! »

Le sang aux joues, Darling pinça entre le pouce et l'index les lèvres de sa vulve et les sépara.

« Encore plus, dit Jeremy. On veut voir le trou s'ouvrir ! »

Darling sentit monter en elle ce délicieux sentiment d'avilissement qu'elle éprouvait chaque fois qu'on la forçait à faire des choses sales. Elle poussa dans son ventre. Son vagin s'arrondit, déborda un peu, et quelques gouttes de liquide clair bavèrent hors de l'orifice dilaté.

« Alors ? », lui demanda Jeremy.

Il désigna du doigt les crêtes délicates qui s'écarquillaient comme deux nageoires de poisson rouge dans le creux du calice.

« Tu as vu comme elles sortent bien ? Et ton truc, comme il pointe ? »

Il effleura du bout de l'index la pointe du clito.

« Tu vas pas dire que t'aime pas ça, quand même, nous montrer ta chatte ? »

La jeune fille se garda bien de répondre. Le visage rouge, les yeux baissés, elle laissait les regards des occupants de la voiture se repaître du spectacle obscène qu'elle leur offrait.

« Qu'est-ce que t'en dis, Jeremy, fit enfin Jonas. C'est une belle pêche, hein ? Et t'as vu comme elle l'ouvre gentiment ? Suffit de lui demander, en somme !

— Oui. Une pêche pareille, ça donnerait des idées à un évêque

mormon !

— Et même à un Quaker, renchérit Jonas. (Il caressa le visage de Darling du dos de la main.) Alors, grosse poupée, qu'est-ce qu'on fait, maintenant que tu nous a bien montré ta moule ? On enfle des perles ?

— Mais, fit Darling, vous vouliez la voir. »

Ce fut au tour de Jeremy de caresser, très doucement, du dos de la main, la joue moite de la jeune fille.

« Voyons, fit-il, d'une voix très douce, en réponse au regard implorant qu'elle lui lança, tu t'imagines quand même pas qu'on va se contenter de regarder ? D'ailleurs, t'en as envie autant que nous, d'une bonne partie de cul. Regarde comme les bouts de tes nichons sont durs. »

Il taquina du doigt les mamelons qui pointaient.

« Et là, fit-il, en passant un doigt entre les lèvres du con, peux-tu nous dire pourquoi c'est si mouillé ? »

Très lentement, ses yeux gris plantés dans ceux de la jeune fille qu'embaient deux grosses larmes, il introduisit son index dans le vagin. Quand le doigt fut tout entier en elle, les paupières de Darling se fermèrent et les larmes, écrasées entre les cils, dessinèrent deux traces humides au coin de ses yeux clos.

« C'est autre chose qu'Hepzibah, hein, murmura Jonas.

— Au moins, approuva Jeremy, elle, elle sent ce qu'on lui fait.

— Je vous en prie, sanglota Darling, accompagnez-moi chez moi, maintenant. Madame Lydia va s'inquiéter. Soyez sympa ! Puisque vous avez Mary avec vous, et qu'elle est d'accord, elle, pourquoi vous m'embêtez, moi ?

— Quel toupet ! s'offusqua Mary. Vous entendez ça ? Alors je suis la pute de service, hein ? C'est ça ?

— Mais pas du tout, protesta Darling. J'ai pas voulu dire ça, mais tu as dit toi-même que tu l'avais déjà fait, avec eux.

— C'est avec toi qu'on veut le faire, maintenant, dit Jonas.

— Mais puisque je veux pas, moi, sanglota Darling. Et qu'elle

est d'accord, elle.

— C'est avec toi qu'on veut le faire », répéta Jeremy, en saisissant sa grosse pine et en la montrant à Darling.

Incapable de parler, Darling secoua violemment la tête de droite à gauche, agitant ses cheveux blonds.

« On dirait qu'elle veut vraiment pas, fit Jonas.

— Dans ce cas, dit Jeremy, on va être obligés de la violer nous aussi ! »

XII FIN DE SOIRÉE

« Non ! hurla Darling. Je ne veux pas ! »

D'une gifle, Jeremy la fit taire. Étourdie, elle porta une main à sa joue et se rencogna contre la portière. Son autre main se posa sur la poignée.

« Où tu comptes aller, idiotte ? persifla Mary. Tu veux te sauver ? Vas-y ! Sauve-toi. On ne te retient pas !

— Ouais, fit Jonas, va donc courir un peu à poil dans le parc d'attractions, t'auras certainement du succès auprès des clodos. »

Une bonne partie des baraques désaffectées étaient en effet squattée par des trimardeurs, toute une faune d'alcooliques et de chômeurs en fin de droits qui vivaient du ramassage des chiffons et de la récupération des vieux papiers et campaient en bordure de la voie ferrée. De temps en temps, les hommes du shérif opéraient une descente dans ces taudis, foutaient le feu aux maigres possessions des vagabonds et, après un passage en tabac en règle, leur conseillaient d'émigrer dans le comté voisin. Mais, après un retrait stratégique, ils revenaient un à un, et reprenaient leurs vies de rapines et leurs souleries collectives.

« Tu préfères te faire violer par eux que par mes cousins ? insista Mary, en montrant les allées obscures qui descendaient vers la gare de marchandises. C'est de ça que tu as envie ? Libre à toi ! »

Très loin, au fond du parc, on voyait monter dans le ciel les reflets rouges des feux qu'allumaient les clochards au bord des rails. Mary éteignit la radio de la voiture et posa un doigt sur ses lèvres. Dans le silence, on entendit des voix lointaines, au fond des ténèbres. Là-bas, des hommes se disputaient, des rires d'ivrognes croassaient.

« Mon père dit qu'ils sont pires que des bêtes », fit Junior.

Terrifiée, Darling contempla l'allée obscure et les lueurs lointaines. Elle lâcha la poignée de la voiture. Mary ralluma la radio.

« Tu comptes rester avec nous, si je comprends bien ? dit Jeremy. Mon frère et moi, on est très flattés que tu nous accordes la préférence. »

Darling haussa les épaules.

« Alors, fit Mary, d'une voix douce, t'es d'accord pour passer à la casserole ? »

— Je veux pas qu'on me viole », s'entêta Darling.

Les yeux de Jeremy lancèrent un éclair, ses lèvres se serrèrent ; dans l'attente de la gifle, Darling se recroquevilla sur elle-même.

« Alors, fous-la dehors, dit Jonas perdant patience. À poil. Qu'elle rentre chez elle à poil. On baisera Mary.

— Non, cria Darling. Vous ne pouvez pas faire ça ! Mary, dis-leur, toi.

— Moi ? La pute de service ?

— J'ai pas voulu dire ça, tu le sais bien.

— Mais tu l'as dit. Alors maintenant, viens pas me supplier. »

Ni les pleurs ni les supplications de Darling ne parvinrent à fléchir la détermination des cousins et de Mary.

« Il n'y a que deux solutions, conclut la fille du shérif. Ou tu descends de la voiture, ou tu restes dedans. Si tu restes, mes cousins te baiseraient. Et après, on te raccompagne chez toi. Qu'est-ce que tu choisis ? »

Voyant que Darling se contentait de baisser la tête, Mary adressa un clin d'œil à Jonas.

« Vas-y, elle se laissera faire... elle a compris. Amusez-vous bien, les gars. »

Jonas ouvrit la portière et fit le tour de la voiture. Darling se poussa au milieu du siège pour lui faire de la place. Une fois assis, Jonas déboucla posément sa ceinture. Son frère l'imita. Mary, après avoir allumé une cigarette, posa ses avant-bras sur le dossier pour voir ce qui allait se passer. Elle souffla posément sa fumée au visage de Darling.

La jeune fille ne pleurait plus. Les joues rouges, elle regarda les deux cousins retirer leurs pantalons et leurs caleçons rayés. Ils les posèrent soigneusement sur le dossier du siège, près de Junior qui s'était accoudé, comme sa sœur, pour regarder Darling. Après quoi, Jonas retira sa jupe à la jeune fille, en la faisant glisser sous ses fesses.

Quand elle fut nue, les deux frères la prirent chacun par une cuisse pour les lui écarter. Ils lui posèrent chacun une jambe en travers des leurs et lui firent avancer le bassin au bord du siège, de façon que son con ouvert soit bien accessible. Puis ils prirent une main de Darling et lui refermèrent les doigts sur leurs bites. Cela fait, ils allumèrent à leur tour une cigarette et se mirent à fumer en écoutant la radio qui jouait du folk. Leurs mains caressaient nonchalamment les seins lourds de Darling, exploraient délicatement l'intérieur de sa vulve. Elle ne fut pas longue à mouiller à nouveau. Les accents du banjo, la musique cajun, les crachements de la radio, rendaient encore plus surréalistes la lenteur de ces attouchements et le mutisme des occupants de la voiture. En dépit de la fumée du tabac qui bleuissait la lumière dont le réverbère voisin inondait la voiture, donnant des reflets nacrés à la chair exposée de Darling, une odeur de bouc ne tarda pas à monter des grosses bites qu'elle branlait mécaniquement. À cet âcre parfum, des relents non moins épicés se mêlaient, s'élevant de sa vulve que les deux cousins masturbaient doucement.

Ils s'étaient réparti le travail, partagé les territoires du corps qui s'abandonnait. Un nichon chacun, le vagin et l'anus pour Jeremy, le clito pour Jonas. Jeremy avait enfilé son index dans l'anus et son pouce dans le vagin de Darling ; il se contentait d'ouvrir et de refermer très lentement ses doigts, écartant et rapprochant l'un de l'autre les orifices voisins ; quant à Jonas, il avait pincé le clitoris entre le pouce et le médium, et son index s'élevait et se rabaisait d'une façon sarcadée, tapotant sur la pointe de chair congestionnée.

Ce traitement exaspérant ne tarda pas à produire les effets escomptés ; le souffle de Darling se précipita, ses contorsions devinrent plus fréquentes, ses mains branlèrent plus violemment les deux bites qu'elles agrippaient. En entendant rire Mary et Junior, elle comprit qu'elle allait jouir et la honte lui alourdit le corps ; néanmoins, elle ne refusa pas son plaisir, s'abandonna au spasme avec un soupir rauque. Les doigts qui la tripotaient s'affairèrent encore plus vite, lui arrachant des plaintes étouffées ; elle tournait la tête de droite à gauche, très vite, comme pour dire non. Et chaque fois, elle rencontrait les yeux luisants d'un des deux hommes qui observaient moqueusement son visage défait. Quand ils furent certains qu'elle avait joui, ils cessèrent un moment de la tripoter, mais lui interdirent de refermer les cuisses. Elle dut rester ainsi, offrant à Junior et Mary le spectacle de sa moule inondée et béante.

« La salope a pris son pied, dit Mary.

— Vachement, approuva Junior. Vous allez la baiser, main-

tenant ?

— On a le temps, dit Jeremy. Rien ne presse. »

Il abaissa les yeux avec un sourire matois sur sa bite décalottée, autour de laquelle se crispaient les doigts de la jeune fille. Elle n'avait lâché ni l'un ni l'autre de ses deux voisins.

« On est pas au bordel, approuva Jonas. Faut savoir apprécier les bonnes choses. Le travail à la chaîne, c'est bon pour les ouvriers. Nous, on est de braves paysans, on est restés près de la nature ! »

Il avait outré son accent campagnard, imitant un citadin en train d'imiter un paysan, à la façon dont les Noirs, parfois, par dérision, se mettent à parler petit nègre. Mary se mit à rire et Darling, elle-même, malgré sa confusion, ne put réfréner un demi-sourire. Elle se mordit aussitôt la lèvre, mais Mary l'avait vue.

« La petite pute commence à s'amuser. Avoue que tu regrettes pas d'être venue. C'est mieux qu'une soirée télé, non ?

— C'est la télé en relief », ricana Jonas, en forçant la main de Darling à reprendre son mouvement.

Jeremy reprit le flacon de bourbon ; après s'en être envoyé une lampée, il présenta le goulot à Darling.

« Bois un coup, poupée, avant qu'on passe aux choses sérieuses. »

Elle ne se fit pas prier, avala une gorgée. L'alcool lui fit monter les larmes aux yeux. Elle s'affala sur le dossier et Jonas s'en expédia à son tour une rasade. Puis Mary hérita du flacon et l'emboucha pendant que les mains de ses cousins s'affairaient à nouveau.

« Regardez-la, cette pute, comme elle se laisse faire, remarqua non sans aigreur Mary. Ose dire que ça ne te plaît pas que deux mecs te tripotent ! Et après, elle ira se plaindre ! »

Pour ne pas laisser ses propres mains inactives, elle tripotait, elle, la bite de son frère, qui, échange de bons procédés, lui avait fourré une main sous la robe.

« Deux gamins vicieux en train de se branler réciproquement en regardant un spectacle porno ! » pensa soudain Mary, jalouse de ne pas être le centre d'intérêt. Elle pinça méchamment la petite bite raide

de Junior qui, en retour, enfonce ses doigts dans sa chatte. « La petite pute me le paiera », pensa-t-elle pendant que Darling gloussait lascivement, à demi soule, sous les mains qui parcouraient sa chair moite.

« T'es jalouse ? se moqua Jonas. Tu aimerais bien être à sa place, hein ?

— Moi, jalouse ? Vous voulez rire. Mais il se fait tard, faudrait peut-être que vous vous décidiez !

— Elle a raison, dit Jeremy, qui avait empoigné la chatte de Darling et la massait du plat de la paume, écrasant les nymphes et le clito. Comment qu'on procède, Jonas ? Je suggère que tu commences... ta bite est moins grosse, tu l'élargiras, et je passerai ensuite.

— Par-devant ? s'inquiéta Darling. Mais Mary, tu lui...

— Mary est moins large que toi. Pourquoi ? Tu préfères que je t'encule, hein ? C'est ça ? Mary n'a pas tort. En fait, tu es une sacrée salope ! »

Darling crispa sa main sur la grosse bite et cacha son visage dans le cou de Jeremy. La main lui pétrissait la moule, Jonas lui suçait les seins.

« Elle mouille comme vache qui pisse... entendit-elle Jeremy confier à son frère. T'auras pas à forcer, toi ! Moi, par contre, j'aurai besoin de vaseline. Donne-moi le tube. »

Entre ses cils, elle vit Jonas passer un gros tube de vaseline tout cabossé à son aîné. Elle croisa le regard de Junior et comprit, à son air contrit, que c'était la vaseline que Jonas utilisait pour enculer le gamin. Elle vit dans ses yeux qu'il avait compris qu'elle avait deviné l'usage de la vaseline. Honteux, il détourna son visage ; puis une grimace méchante crispa sa jolie bouche de fille.

« Et moi, Jonas, cria-t-il, je pourrai la violer, moi aussi ?

— Toi, le morpion, ferme ta gueule, dit Jeremy. Contente-toi de donner ton cul à mon frère et laisse les grands s'amuser entre eux.

— C'est pas juste, s'entêta le gamin. Vous m'aviez promis. Mary, dis-leur qu'ils me laissent la violer, moi aussi. »

Ahurie par ce dialogue, Darling en resta sans voix. Était-il possible que Mary ait disposé de son corps, à l'avance ? Que même à cet horrible morveux, elle eût promis de...

« On te laissera regarder, dit Jonas.

— Non ! Je veux la violer ! C'est pas juste ! Mary, si tu me laisses pas la violer, je te jure que je raconte à papa tout ce que tu fais avec Martha !

— Bon, bon ! fit Mary. On verra. Et cesse de piailler comme ça, Junior !

— Je l'enculerai, fit Junior. Je ferai juste que l'enculer, comme Jeremy te fais ! »

Ravi de la demi-promesse qu'il venait d'arracher à sa sœur, il tira la langue à Darling, se vengeant du mépris qu'il avait cru percevoir dans son regard quand elle avait vu le tube de vaseline. Une révolte soudaine s'empara de la jeune fille. Elle repoussa violemment les mains qui touchaient son corps et s'adressa à Mary.

« Je ne sais pas ce que tu as promis à ce petit con, mais je te garantis bien qu'il mettra pas les mains sur moi.

— Tu veux parier ? la défia Mary.

— La barbe, cria Jeremy. Fermez tous vos gueules. Et toi, la pute, écarte tes cuisses que Jonas te la mette ! »

Toute l'excitation que les mains des cousins avait allumée dans le corps de Darling s'était évanouie. L'incident avec ce sale morveux de Junior, le ton méprisant que venait d'employer Jeremy, la raidissaient d'indignation.

« J'écarterai rien du tout, espèce d'abruti. Et toi, Mary, je te conseille de calmer tes cousins, si tu veux pas que j'aille tout dire à ton père !

— Elle dira rien, ricana Mary. C'est du cinéma. Allez-y. »

Mais quand elle sentit Jeremy la prendre à bras le corps pour l'asseoir sur lui, Darling lui flanqua un coup de coude dans la poitrine et se débattit sauvagement.

« Merde, mais qu'est-ce qui lui prend ? fit Jeremy. Vas-y Jonas.

Je te la tiens. »

Mais bien qu'il l'enlaçât par-derrrière, et lui soulevât une cuisse, Darling parvint à repousser le cadet d'une ruade. Elle haletait, les yeux luisants.

« Aidez-moi, merde, Mary... Junior... fit Jonas, en lui agrippant la jambe que son frère n'immobilisait pas. Soulevez-lui bien les pattes, comme ça, son trou sera bien ouvert. »

Se penchant par-dessus le dossier, Mary et son frère s'emparèrent de la jambe de Darling et l'élevèrent à la verticale ; Jeremy fit de même avec celle qu'il tenait déjà. Ensemble, tous les trois écartèrent brutalement les cuisses de la jeune fille pendant que Jeremy qui l'enlaçait se renversait en hurlant de rire pour bien offrir le con écartelé à son cadet. La voiture était assez spacieuse pour que celui-ci parvienne à ses fins sans trop se cogner la tête au plafond. Dès qu'il eut constaté que Darling, qui écumait de rage, était réduite à l'impuissance, il décalotta son gland et le posa entre les lèvres disjointes du sexe, à l'entrée du vagin. Puis il cligna de l'œil à la jeune fille et s'enfonça lentement en elle. Sa bite s'introduisit en biais. Une fois dedans, il se cala, prit ses aises.

« Vous avez vu comme ça a glissé ? Pas besoin de vaseline, hein ?

— On a vu, fit Junior, tout excité. Baise-la bien, Jonas ; je veux voir comment ça entre et ça sort... »

La bite de Jonas se mit à naviguer ; Darling avait tourné le visage vers le fond de la voiture, pour ne pas rencontrer les regards de l'homme qui la violait et des deux témoins qui savouraient le spectacle, accoudés au dossier. Elle sentit que Jeremy se dégageait de sous elle et qu'il ouvrait la portière. Une fois qu'il fut sorti, elle se retrouva couchée sur le dos. Junior et Mary lui soulevaient chacun une jambe, et Jonas la baisait lentement, cherchant à la faire jouir.

« Alors, fit Jeremy, de dehors ; ça vient, Jonas ? Qu'est-ce que t'attends pour juter ?

— Faut qu'elle prenne son pied, la pute, haleta Jonas, en accélérant le rythme. Pas vrai que tu aimes ça, les grosses bites ? T'as beau faire non avec la tête, je sais que t'aimes ça. La garce, qu'est-ce qu'elle peut mouiller... j'en ai plein les couilles, de son jus.

— C'est peut-être de la pisse, se moqua Mary. Y a des filles qui

pissent en jouissant.

— Non, c'est de la mouille... de la bonne mouille de pute. Pas vrai que c'est de la mouille, chérie ?

— Allez, merde, grouille-toi, s'impatiente Jeremy. Vous commencez à me les gonfler...

— T'as qu'à te faire sucer, Jeremy, fit Jonas, ça te fera prendre patience.

— Il a raison, cria Mary. Mets-lui ta bite dans la bouche !

— Oh oui ! » approuva Junior.

Du dehors de la voiture, Jeremy prit Darling par les aisselles et la tira sur le siège pour que sa tête dépasse dehors. Jonas accompagna le mouvement, restant au fourreau. L'aîné abaissa sa bite et la dirigea sur la bouche de Darling. Elle tourna la tête avec une grimace dégoûtée.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Ça pue ? Ah, c'est la vaseline, t'aimes pas le goût de la vaseline... Quelle délicate ! »

Il voulut lui fourrer la bite dans la bouche, mais elle parvint à l'éviter une fois de plus. Elle avait les yeux hors de la tête, et se débattait soudain avec frénésie. Ils ne furent pas trop de quatre pour l'immobiliser à nouveau.

« Salauds... vous êtes tous des salauds, sanglotait-elle. Tu me paieras ça, Mary, je te jure que tu me le paieras.

— Mais qu'est-ce qui lui prend, tout à coup ? » s'étonna sincèrement Mary.

Jeremy éclata d'un gros rire hennissant.

« Oh, le sournois de Jonas qui en profite pour l'enculer ! C'est pour ça qu'elle se tortille...

— C'est de sa faute, dit Jonas, faussement contrit. À force de se débattre, comme ça... avec toute cette mouille, j'ai glissé.

— Oh, quoi, fit Mary, un trou est un trou, elle est plus à ça près !

— Tu l'as confondue avec Junior, frerot », se moqua Jeremy.

Le gamin haussa les épaules, mortifié par les rires des deux hommes.

« Par-devant, elle avait pas l'air de réagir, expliqua Jonas, je me suis dit qu'elle préférerait peut-être ça par-derrière. Et le fait est qu'elle paraît apprécier davantage... pas vrai ma belle ? Tu aimes ça, hein, qu'on te ramone le cul ?

— Mais j'y songe, fit Jeremy. Puisque tu l'encules, l'autre trou est disponible... sors-la donc de la voiture. »

Toute révolte s'était éteinte en Darling. Elle se laissa passivement sortir de la voiture, portée par Jonas. Elle avait replié ses bras derrière lui pour ne pas tomber. Une fois dehors, il s'appuya des fesses sur un garde-boue, enculant toujours la jeune fille de face, par-dessous. Jeremy la prit aux aisselles et la renversa en arrière. Ils la firent pivoter sur elle-même, toujours emmanchée, et elle se retrouva assise sur Jonas, avec Jeremy en face d'elle, qui lui soulevait les deux jambes. Toutes ces manipulations lui avaient fait tourner la tête. L'aîné s'inséra dans son vagin sans qu'elle réagisse. Elle sentit ses chairs s'écarter douloureusement et retint son souffle.

La radio de la voiture s'était tue. Junior et sa sœur étaient sortis pour mieux assister à la scène. Mary fredonnait moqueusement le refrain cajun que la radio avait diffusé et tenait son frère par les épaules.

Jonas s'avavançait un peu plus entre les cuisses relevées de la jeune fille. Le bout du gland logé dans le vagin, il plia les genoux pour s'ajuster, et commença à forcer.

« Oh, que je suis contente, cria Mary, en voyant céder la corolle velue du con. Défoncez-la bien, cette salope, ouvrez-lui bien ses deux trous. Je veux qu'elle se souvienne de vous quand elle chiera, demain matin. Alors, comme ça, ma belle, je suis la pute de service, hein ? Eh bien, pour l'instant, on dirait plutôt que c'est toi, la putain. »

La déchirant, la bite se frayait lentement un chemin. En dépit de sa souffrance, un plaisir paradoxal, fait justement de cette souffrance, envahit le corps de Darling. Avec un « han » sauvage, Jeremy se logea au fond d'elle, lui défonçant les entrailles.

« Tu y es ? demanda Jonas. On peut y aller ? »

Ils se mirent en branle en même temps. Bouleversée par la sensation de ces deux bites qui plongeaient dans sa chair, Darling

suffoqua. Elle s'accrocha en miaulant aux épaules de Jeremy.

« C'est marrant, cria Jonas... je sens ta bite à travers elle, Jeremy. Et toi tu sens la mienne ?

— Ouais, faudra qu'on essaie la même chose avec Hepzibah. »

Ils sortaient d'elle et y rentraient ensemble, à la même cadence, se refermant chaque fois sur son corps qu'ils comprimaient entre les leurs, comme entre les mâchoires d'une pince. Chaque fois que les bites plongeaient dans ses entrailles, elle criait et crispait ses ongles sur les épaules de Jeremy. Peu à peu, la souffrance qui lui brûlait l'anus et le ventre s'atténua, et soudain un spasme épais monta de sa chair violentée, elle s'entendit hurler à pleine gorge.

« Faites-la taire cette conne, dit Mary, d'une voix effrayée. Elle va alerter les clodos... J'ai pas envie de me faire violer, moi ! Surtout par ces pouilleux ! »

La main de Jeremy se posa sur sa bouche ; excités par la jouissance de la fille, les deux hommes la bourraient frénétiquement. Leurs bites se croisaient comme des épées de chair, à peine séparées par une membrane élastique. Darling mordait à belle dents la paume de Jeremy. Elle n'aurait jamais cru que ça pouvait être si fort. Des vagues brûlantes s'élançaient du brasier que les bites allumaient dans son ventre, et ça montait jusqu'à sa gorge, ça lui tapait dans les tempes...

« Elle me mord jusqu'au sang, grogna Jeremy.

— Je vous l'avais dit, fit Mary avec mépris, c'est une hystérique.

— Putain, cria Jonas, je peux plus... j'envoie la sauce !

— Attends-moi, merde, retiens-toi », dit Jeremy.

Jonas s'immobilisa, et pendant quelques secondes, seule la bite de l'aîné navigua dans le vagin de la jeune fille. Puis, en même temps, les deux frères poussèrent une clameur sauvage et se vidèrent les couilles...

XIII CENDRILLON RENTRE DU BAL

« Alors, ironisa Mme Lydia. C'était intéressant, ce sermon ? »

Éblouie par la lumière qui venait d'inonder la cuisine, Darling cligna des yeux.

« Raconte-nous un peu comment il était, ce docteur Térébenthine ?

— Turpentine... » corrigea stupidement Darling.

Elle eut un coup au cœur en constatant que Mme Lydia n'était pas seule. Son visage émacié crispé par une haine brûlante, le pasteur Bergman se trouvait derrière la table, son inévitable tasse de thé froid à la main. Ses yeux sombres dévoraient le corps de la jeune fille ; dans sa hâte, elle n'avait pas pris la peine de se rajuster ; voyant les fenêtres éteintes, croyant la maison endormie, elle avait quitté la voiture dans le plus grand désordre. Un de ses seins pendait hors du corsage ; elle tenait ses souliers à la main, les ayant retirés dans l'espoir de monter l'escalier sans faire de bruit.

« Cendrillon revient du bal, dit le pasteur. Et si elle nous parlait du prince charmant ? »

À la hâte, Darling rentra son sein dans son corsage. La confusion la rendait malade. Le pasteur et Mme Lydia avait dû éteindre dès qu'ils avaient entendu arriver la voiture. Ne se doutant de rien, Darling était restée un moment dans l'habitable, à bavarder avec Mary, pendant que les deux cousins s'amusaient avec ses seins qu'ils avaient sortis de sa robe. Elle s'était laissé faire, tout amollie par ce que Mary lui racontait, à propos de Bob Picart, chez qui elle lui avait promis de la conduire, dès que ses cousins seraient rentrés dans leur cambrousse. Est-ce que, de la fenêtre, la gouvernante et le pasteur avaient épié le comportement des arrivants ? Est-ce qu'ils avaient vu les mains des deux hommes palper les seins nus de Darling, leurs bouches sucer une dernière fois ses mamelons avachis par la jouissance ? Est-ce qu'ils avaient entendu leurs plaisanteries sales, leurs rires gras ?

« Du prince charmant ? plaisanta Mme Lydia. Vous voulez dire des princes charmants. Cette Cendrillon-là est une gourmande, monsieur le pasteur. Un prince ne lui suffit pas... il lui en faut au moins deux ! Sinon trois ou quatre...

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez, protesta sans conviction Darling. J'avais enlevé mes souliers pour ne pas vous réveiller.

— Bien sûr... et tu commençais à te déshabiller dans le jardin pour être plus vite couchée, hein ? » se moqua le pasteur.

Les yeux gris du vieillard s'étrécirent. Il dilata les narines.

« Mais elle a bu ! s'exclama-t-il. Je sens d'ici l'odeur de l'alcool...

— Le docteur Turpentine n'a pas pu venir, balbutia Darling. On est allés faire un tour en voiture. Ils m'ont donné du coca. Peut-être qu'il y avait quelque chose dedans.

— Sale petite hypocrite, cria Mme Lydia. Et ça, c'est quoi ? Du chewing-gum ? »

Darling fixa sans comprendre le préservatif que Mme Lydia brandissait devant elle. Avec un sourire machiavélique, pendant que le pasteur pinçait pudiquement ses lèvres fines, la gouvernante enfila un doigt dans la petite gaine de caoutchouc blanc. Puis elle souffla dedans, gonflant la capote comme un ballon. Darling devint écarlate. Elle essaya de se faufiler vers l'escalier.

« À mon avis, dit Mme Lydia, ils n'ont pas dû s'en servir ! Pourquoi se seraient-ils gênés, avec une fille comme toi !

— Elle ne sent pas seulement l'alcool, fit le pasteur. Elle sent le stupre. Le stupre et la fornication ! »

Ils se consultèrent du regard, puis le pasteur soupira doucement, et écarta les mains d'un geste impuissant.

« Je serais tenté d'y renoncer, Mme Lydia, dit-il. La tâche me paraît insurmontable...

— Tu n'as pas honte de faire du chagrin à monsieur le pasteur, dit Mme Lydia. Lui qui s'était déplacé spécialement pour nous annoncer la bonne nouvelle. Il a enfin réussi à aménager son emploi du temps pourtant très chargé, afin de pouvoir te consacrer une heure de son temps précieux, tous les jours. »

Les cheveux de Darling se hérissèrent sur sa nuque. Tous les jours ! Elle sentit ses genoux plier. Le pasteur la dévorait d'un regard

flamboyant, comme un carnassier qui s'apprête à dévorer sa proie. Il se passa la langue sur les lèvres, comme s'il se purléçait à l'avance.

« Dès demain, annonça Mme Lydia, que cela te plaise ou non, tu iras chez monsieur le pasteur en sortant du collège. Et il te consacrera une heure, chez lui, dans son bureau, en tête à tête (les mots s'imprimaient dans l'esprit paralysé de Darling) pour remettre un peu d'ordre dans ton âme qui en a bien besoin.

— J'ai suivi autrefois des cours de psychologie, dit modestement le pasteur. Je pourrais vous rendre de grands services, mon enfant.

— De psychologie ? Mais je ne suis pas malade, dit Darling. Je n'ai pas besoin qu'on me soigne.

— Ce sera à monsieur le pasteur d'en décider, dit Mme Lydia. Après votre conduite inqualifiable de ce soir, vous n'avez plus votre mot à dire, mademoiselle. Si vous faites la mauvaise tête, je me verrai contrainte d'en référer à l'autorité de votre grand-père. Et vous serez bouclée jusqu'à votre majorité dans un pensionnat. »

C'est une menace que la gouvernante lui avait faite très souvent. Pourtant, ce soir, elle ne parlait pas à la légère ; Darling le comprit. Il y avait entre le pasteur et elle un accord d'une nature qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer. En fait, en dépit de leurs airs offusqués, ils étaient ravis, l'un comme l'autre. Darling le percevait à mille petites choses indéfinissables ; qu'elle se soit mise dans un mauvais pas, cela leur donnait enfin un prétexte pour que Bergman la prenne en main !

« Alors, mademoiselle, nous attendons votre décision.

— J'irai chez monsieur le pasteur, bredouilla Darling, la tête basse.

— Entendons-nous bien, Darling, dit Bergman, en se levant. Si tu viens, il faudra t'en remettre entièrement à moi. Et faire tout ce que je t'ordonnerai de faire, quoi qu'il t'en coûte. »

Avec un sourire amer, l'adolescente acquiesça.

« Certaines pénitences que je t'infligerai dans ton intérêt, mon enfant, offusqueront peut-être ta pudeur, ajouta le pasteur, d'une voix presque imperceptible. J'ai des méthodes de rééducation très personnelles... et pour tout dire, peu catholiques ! »

Darling n'en doutait pas. Une tiédeur abjecte envahit son bas-ventre. Cela ne finirait donc jamais ?

« Et maintenant, monte te coucher. Mais n'oublie pas de prendre un bain auparavant. Tu sens les latrines ! »

*

* *

À plus de cinquante miles de là, Sigmund-le-bossu cherche en vain le sommeil. Il a déniché un motel pourri, le sommier est vraiment impossible, on entend passer les voitures sur la route. Comment pourrait-il dormir ? Sans parler des pensées qui le tiennent éveillé. Irrait-il, comme il l'a promis à la petite Marylinn, s'occuper à nouveau de l'institutrice ? La livrera-t-il à nouveau à ses élèves ? Il hésite...

Ne vaudrait-il pas mieux retourner en ville ? Et s'occuper enfin de Darling comme elle le mérite ?

Le choix est ardu. Une seule solution... il prend sa vieille pièce fétiche qui date de la guerre de Sécession, et il l'envoie au plafond. Pile Darling. Face Marylinn... Et l'institutrice, bien sûr, l'une ne va pas sans l'autre.

La pièce miroite, la main s'en empare, agile comme celle d'un singe. Les doigts s'ouvrent... Face !

Pauvre idiot de Marge qui se croit délivrée de ses peines. Enfin, « peines », façon de parler... Elle ne larmoie pas que des yeux, cette mouilleuse ! Ce qu'elle a subi, comparé à ce qui l'attend, n'est qu'un apéritif !

Quant à Darling, sans s'en douter, elle vient d'échapper à un sort encore pire que celui que peuvent lui réserver le pasteur Bergman et tous les Bob Picart de la ville.

Aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, chers lecteurs, nous allons laisser la pauvrete se reposer. Et pendant ce temps, les « vilains » de service, à savoir l'affreux shérif Prentiss (souvenez-vous qu'il collectionne les timbres !) et ses adjoints, les grotesques Softball et Rabbitt, auxquels s'ajouteront d'autres « philatélistes » de la plus

belle eau, le sadique Mac Manus et l'ignoble, l'infâme, l'horrible, le répugnant Schmoelbrek... tout ce ramassis de sinistres gredins sexuels vont s'en donner à queue-joie avec l'altière Betty Perkins, l'hypocrite et rougissante Rosamond, la prétentieuse Martha et, pour finir par le dessert, une émule de Darling, aussi perverse, aussi hypocrite, aussi rougissante qu'elle : la jeune Linda, fausse fillette à socquettes blanches et culotte Petit-bateau... qu'on va faire patauger tant et plus dans le pipi caca et le panpan cucul !

QUATRIÈME PARTIE

ÉCHANGES DE MAUVAIS PROCÉDÉS

I MA FEMME S'ENTÊTE À S'HABILLER COMME UNE PETITE FILLE

À partir d'un certain âge, quand on habite une petite ville de province, les occasions de se distraire se font rares. Pour ne pas mourir d'ennui, on devient souvent collectionneur. On collectionne les cartes postales anciennes, les vieux illustrés, les bagues de cigare ou, plus banalement, les timbres. De tous les philatélistes de la ville, l'avocat Schmoelbrek était le plus enragé. On racontait que pour obtenir la vignette de ses rêves, il aurait vendu sa femme ou sa fille !

Purs racontars : sa femme était trop laide, personne n'en aurait voulu. Et il n'avait pas de fille. Mais il avait une secrétaire très dévouée, Rosamond Patterson, et une nièce, Linda, une adolescente un peu demeurée, que Mme Schmoelbrek, pour se rajeunir, s'entêtait à habiller en petite fille.

Quand il se rendait chez un autre collectionneur pour faire des échanges, l'avocat ne se déplaçait jamais sans sa secrétaire ou sa nièce. Mais après que sa secrétaire l'eut quitté pour un emploi plus rémunérateur chez un autre avocat, Mac Manus, l'ennemi juré de Schmoelbrek, il ne resta plus à ce dernier, pour amuser la galerie, que sa nièce.

C'est donc en sa compagnie que nous le voyons arriver ce matin-là chez M. Pritchard, un des plus riches philatélistes de la ville, pour y procéder à des échanges qui s'annoncent compliqués, car le vieux Pritchard est excessivement méfiant.

Pritchard quittait rarement le premier étage de sa maison, où il passait sa vie à compulser ses immenses collections. C'est donc sa gouvernante, une vieille femme rébarbative, qui accueillit les visiteurs. Après avoir enchaîné dans leurs niches les deux molosses qui gardaient la maison, elle introduisit l'avocat et sa nièce dans un couloir obscur qui sentait le pipi de chat. Une porte blindée séparait le rez-de-chaussée de l'escalier qui accédait à l'étage. Après avoir ouvert cette porte avec une clef qu'elle portait sur elle, la vieille leur désigna l'escalier, et rabattit le lourd battant derrière eux. Ils l'entendirent tourner la clef dans la serrure et tirer les verrous, l'un après l'autre. (Il y en avait six.)

Impressionnée, Linda, qui venait ici pour la première fois, referma sa main sur celle de son oncle. Il la rassura d'un clin d'œil. Ils commencèrent à gravir l'escalier ; au fur et à mesure qu'ils montaient,

l'odeur de pipi de chat devenait plus âcre. La jeune fille fronça ses narines d'un air dégoûté. Une toux sèche lui fit lever la tête. Un petit vieillard en robe de chambre ouatinée, qui ressemblait à un renard, se tenait sur le palier. Il ajusta ses lunettes à montures d'acier pour mieux toiser sa visiteuse. Quand elle arriva sur le palier, poussée devant lui par son oncle, les yeux du vieillard s'écarquillèrent. Bien que l'adolescente eût visiblement plus de seize ans, ce que trahissaient ses formes épanouies déjà très féminines, elle portait une jupe plissée de petite fille, très courte, qui s'arrêtait au-dessus des genoux, et des chaussettes blanches. Une veste cintrée, aux épaules carrées, complétait son accoutrement. Elle était visiblement trop exigüe pour contenir les trésors d'une poitrine déjà généreuse, et les pans s'écartaient sous la poussée des seins que moulait un débardeur très ajusté.

Tout le temps que dura l'examen prolongé auquel la soumit le vieillard, l'adolescente se tint devant lui, les joues roses, un sourire niais sur les lèvres.

Comme le silence se prolongeait, Linda commença à se tortiller sur place, en tirant sur sa jupe trop courte, comme une petite fille intimidée. Les yeux du vieillard s'arrondirent encore plus.

« Est-ce donc là votre secrétaire, mademoiselle Patterson ? fit-il d'une voix rogue. Elle a l'air bien jeune ! »

Schmoelbrek se rembrunit. Une grimace amère effaça l'expression joviale qu'il s'efforçait de donner à son visage bouffi.

« Non, répondit-il. Rosamond Patterson ne travaille plus pour moi, monsieur Pritchard. Je l'ai renvoyée, cette fille devenait insupportable. (Pur mensonge ; en réalité, c'est Rosamond qui l'avait plaqué.) On prétend qu'elle travaille maintenant pour Mac Manus ! S'il se contente de mes restes, grand bien lui fasse !

— Mais alors ? Cette jeune personne ?

— C'est ma nièce Linda. Une orpheline, la fille de mon regretté frère. Ma femme et moi l'avons recueillie quand elle était toute petite et nous l'avons pratiquement élevée. Elle est comme ma fille ! »

Avec une expression perplexe, Pritchard dévisagea la jeune fille qui n'avait toujours pas prononcé un mot. Pendant qu'on parlait d'elle, elle se contentait de regarder tout autour, d'un air curieux, comme le font les enfants.

« Ne craignez-vous pas qu'elle s'ennuie, pendant que nous ferons nos affaires ? objecta le vieillard.

— Linda ne s'ennuie jamais. Elle a son petit monde intérieur. »

Se penchant vers le vieux, l'avocat chuchota :

« Elle est adorable... mais, comment dire ? Elle n'a pas toute sa tête. »

Les yeux de Pritchard lancèrent un éclair.

« Elle se comporte souvent comme si elle avait cinq ou six ans, poursuivit Schmoelbrek. C'est parfois bien gênant, pour une grande belle fille aussi bien développée. Et ma femme qui persiste à l'habiller comme une gamine ! On ne peut pas la laisser seule un instant, vous comprenez ? Elle est pratiquement sans défense. On pourrait lui faire faire n'importe quoi, elle ne se rendrait pas compte. »

L'avocat soupira. Près de lui, Linda avait porté son pouce à sa bouche et le suçait en regardant dans le vague.

« Je comprends, fit à voix basse M. Pritchard.

— Il y a des salauds qui seraient capables de profiter d'elle sans vergogne, renchérit l'avocat. Et ils seraient parfaitement assurés de l'impunité : Linda ne raconte jamais rien ! »

Pendant que l'avocat lui fournissait ces explications, le vieux Pritchard les conduisit dans son bureau. L'avocat, qui connaissait les lieux, désigna à sa nièce un fauteuil de cuir, très bas, qui se trouvait adossé à une bibliothèque, en face de la table derrière laquelle alla s'asseoir M. Pritchard. L'adolescente se laissa choir sur ce siège rembourré avec un soupir ravi, sans prendre garde que sa jupe déjà très courte se retroussait. Pritchard qui ne la quittait pas des yeux aperçut le triangle rose de sa culotte. La jeune fille écartait les cuisses en toute innocence, inspectant curieusement les rayons chargés de livres qui tapissaient les murs de la pièce.

L'avocat, qui s'était assis devant le bureau, posa devant lui ses albums de timbres et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Enlève ta veste, Linda, dit-il. Et n'écarte pas les jambes, on voit ta culotte... Ta jupe est vraiment indécente, ma chérie ! »

Linda fit entendre sa voix pour la première fois.

« Je l'ai déjà dit à maman, Dada, que cette robe était trop courte, mais elle veut toujours m'habiller comme une petite fille. »

Avec une expression boudeuse, la jeune fille se contorsionna pour retirer sa veste. Et ouvrit les cuisses encore plus largement. Pritchard ne put faire autrement que de remarquer qu'elle était assez velue, à l'entre cuisse ; des mèches blondes dépassaient sur les côtés de la culotte qui était un peu lâche.

Schmoelbrek soupira et lui tourna le dos. Pendant qu'il ouvrait sa serviette, Linda acheva de retirer sa veste. Elle ne portait pas de soutien-gorge sous son débardeur, et du bureau, Pritchard put plonger sans obstacle dans l'échancrure du décolleté. Les seins déjà lourds, très charnus, se balançaient sans entraves sous le mince tricot de coton. On devinait leurs mamelons par transparence. Et quand Linda se tournait d'un côté, ou de l'autre, pour examiner les lieux, on apercevait une bonne partie de leurs globes par les échancrures du débardeur. Les yeux rivés à la poitrine de l'adolescente, Pritchard commença à tirer des enveloppes de son tiroir.

Schmoelbrek avait choisi quelques timbres dans une pochette transparente ; il les disposa devant Pritchard avec une pince spéciale. Le vieux lui rendit la politesse. Les deux hommes se penchèrent, armés de loupes, sur les vignettes proposées à l'échange. Mais si l'avocat examinait vraiment les timbres de son vis-à-vis, celui-ci s'intéressait plus à sa visiteuse qu'à sa loupe.

À l'insu de l'avocat, qui lui tournait le dos, l'adolescente venait en effet d'abaisser une des bretelles de son débardeur. Un sein nu s'échappait insolemment devant elle. Elle l'avait pris dans une main et le soulevait pour l'observer curieusement. Un sourire idiot ornait ses lèvres pulpeuses. Tout en soupesant son sein d'une main, comme si elle avait bercé un petit animal, la jeune fille, du bout d'un doigt de l'autre main, taquinait la pointe du mamelon. Visiblement, c'est une occupation à laquelle elle se livrait souvent, et qui semblait la ravir. Les yeux mi-clos, elle savourait les sensations qu'elle se procurait ainsi. Au sein de l'aréole marron clair, la pointe du téton grossissait et pointait de plus en plus. Amusée, Linda laissa échapper un gloussement de plaisir. Sans se retourner, l'œil collé à sa loupe, l'avocat lui dit :

« Sois sage, hein, Linda ? Ne fais pas de bêtises...

— Non, Dada », fit l'adolescente, en tressaillant, et elle refourra rapidement son sein sous son débardeur en adressant un sourire

inquiet à monsieur Pritchard.

Celui-ci, la loupe à la main, semblait pétrifié. Constatant que l'avocat ne s'occupait que de ses timbres, il adressa un sourire mielleux à l'adolescente.

« Laissez-la donc faire ce qu'elle veut, plaيدا-t-il. Elle ne dérange personne. »

Une lueur étonnée brilla dans l'œil bleu de Linda. Elle arqua un sourcil interrogativement et, tout en soutenant le regard de Pritchard, elle tira doucement sur son décolleté. Le vieux collectionneur battit des cils à plusieurs reprises pour répondre à la question muette. Avec un sourire ravi et malicieux, Linda tira davantage et son sein sortit à nouveau, la pointe toute raide. Elle se cambra pour le faire admirer au vieux. Les narines de Pritchard s'étaient pincées. Ses yeux se posèrent sur le sein qui était encore couvert. Comprenant ce qu'il souhaitait, Linda, avec un sourire encore plus ravi, le dégagea à son tour. Les deux seins nus, elle se cambra pour les offrir à l'admiration du vieillard. Elle avait une poitrine insolente d'adolescente, très charnue, pleine de sève, couronnée de mamelons bruns très gonflés dont les pointes se dressaient avec impertinence.

Après un moment de réflexion, pour avoir ses aises, la jeune fille fit basculer les deux bretelles de son débardeur par-dessus ses épaules, et laissa son tricot descendre à sa taille. Tout son buste était maintenant entièrement dénudé. Elle s'adossa au fauteuil, et fourra son pouce dans sa bouche. Ses yeux clairs observaient attentivement le vieux monsieur qui dévorait sa poitrine du regard, tout en feignant d'examiner les timbres qu'on avait posés devant lui.

Il ne faisait aucun doute que l'examen auquel elle était soumise agissait sur Linda, car elle respirait très vite, ce qui soulevait et abaissait ses seins superbes. Sans cesser de sucer son pouce, elle écarta largement les cuisses, exhibant sa culotte. Abaissant les yeux, Pritchard remarqua une tache humide sur le coton rose. La petite cochonne mouillait ! Et son oncle qui la prenait pour une innocente... Il ricana in petto, et battit à plusieurs reprises des paupières, les yeux fixés sur la culotte de Linda.

Alors, comme si elle répondait à sa prière muette, l'adolescente s'avachit un peu plus sur son siège. Elle posa son autre main sur sa cuisse, et se caressa doucement la peau, sans cesser d'observer Pritchard. Son joli visage avait pris une expression ensommeillée. Les deux hommes s'étaient mis à parler. Elle ne pouvait entendre ce qu'ils

disaient. Sans doute s'agissait-il des timbres, des modalités de l'échange, de l'habituel marchandage... C'était toujours pareil, elle avait l'habitude, elle n'écoutait même plus ce que disaient les collectionneurs chez lesquels son oncle la traînait. Celui-là, il n'avait pas besoin de lui parler, à elle, elle savait parfaitement ce qu'il attendait. La bouffée de tiédeur habituelle montait dans son ventre. Elle soupira d'aise, et laissa ses doigts remonter à l'intérieur de sa cuisse, la caressant délicieusement. Elle enfonça son pouce au fond de sa bouche, et le tэта. Du bout des ongles, elle effleurait maintenant le bord de sa culotte. Elle prit une profonde inspiration, et, sous les yeux fascinés du vieux Pritchard, elle souleva de côté son slip et dévoila sa fente. Les lèvres du con étaient collées par le jus qui sortait de sa chair. Les cils de Linda battirent très vite ; elle poussa dans son ventre, comme pour pisser, et elle sentit son sexe éclore lentement. Sous les yeux fixes du vieux monsieur, les lèvres vaginales se décollèrent et l'intérieur de son con s'exhiba. Elle se mordit le gras du pouce pour ne pas gémir. Le jus coulait d'elle, tiède et gras, et le plaisir la faisait trembler.

« Tu es sage, Linda ? demanda Schmoelbrek. Je ne t'entends pas beaucoup ! »

Devinant qu'il allait se retourner, ainsi qu'il faisait chaque fois qu'il lui posait cette question chez un philatéliste, la jeune fille referma les cuisses, et d'un geste furtif, elle remonta son débardeur et renfila les deux bretelles. Quand l'avocat se retourna enfin, Linda, blottie dans le fauteuil, la jupe bien tirée, les jambes jointes, semblait somnoler en suçant son pouce. Elle sourit à son oncle en rencontrant son regard soupçonneux.

« Je pense à des choses, dit-elle ; ça m'occupe, Dada. »

L'avocat soupira.

« Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler Dada ! C'est ridicule ! Je suis ton oncle, pas ton père !

— Bien, Tonton, fit docilement Linda. (Elle se tortilla nerveusement et eut un sourire navré.) Mais j'ai un peu envie de faire pipi... ne sois pas trop long.

— Plus tard, fit Schmoelbrek. Tiens-toi tranquille. »

Il se replongea dans l'examen des vignettes que lui proposait le vieux. Dès qu'il eut le dos tourné, la jeune fille ouvrit à nouveau les cuisses et adressa un regard complice à Pritchard. Sa culotte était

restée écartée, et son sexe bâillait, humide entre les mèches de poils. Elle pouffa silencieusement, le désignant du doigt, comme si elle trouvait qu'il s'agissait là d'un objet particulièrement incongru. Elle avançait le bassin, en remontant les genoux, dans une pose qui rappelait celle d'une grenouille, et Pritchard pouvait voir maintenant non seulement la corolle largement béante, mais la tache sombre de l'anüs entre les fesses à demi aplaties sur le cuir du fauteuil.

Posant son index devant sa bouche, Linda fit signe à Pritchard de ne rien dire ; avec un sourire, elle retira sa culotte et la fourra sous le fauteuil. Cela fait, elle reprit sa position écartelée, exhibant son con et la raie de ses fesses. Sans quitter Pritchard des yeux, elle pinça les lèvres charnues de sa vulve, et l'ouvrit comme un gros fruit poilu. Le clitoris sortit de sa cachette. Aussitôt, ayant passé un doigt dans la faille de chair humide, pour le mouiller, elle commença à se triturer le bouton sous les yeux de Pritchard. La petite garce se masturbait devant lui ! Le visage congestionné, Pritchard lança un regard inquiet vers son oncle, mais l'avocat était trop absorbé par l'étude des vignettes pour remarquer quoi que ce soit.

Le doigt de la gamine montait et descendait. Elle était visiblement au bord de la transe, sa bouche était ouverte, comme si elle s'apprêtait à crier, et ses yeux aussi fixes que ceux d'une poupée. Soudain, Pritchard la vit se raidir, et les cuisses se refermèrent sur la main qui s'agitait. La jeune fille se pencha en avant et se mordit férocement le poignet. Elle resta un moment ainsi, les épaules agitées d'un tremblement saccadé, comme si elle était en proie au fou rire. Puis elle se laissa à nouveau aller en arrière contre le dossier et, tout alanguie, rabaissa sa jupe.

« Dada, soupira-t-elle (elle se corrigea hâtivement) Tonton ! Tonton chéri ! Vilain Tonton ! Il faut absolument que je fasse pipi, sinon je vais mouiller le beau fauteuil de cuir du monsieur. »

Pritchard eut une inspiration soudaine.

« Si vous voulez, proposa-t-il. Je peux la conduire aux toilettes, pendant que vous finirez d'examiner mes timbres.

— C'est vraiment très aimable à vous, monsieur Pritchard, répondit l'avocat, comme s'il trouvait la chose parfaitement naturelle. Pendant ce temps, j'aurai tout le loisir d'examiner attentivement cette série. »

Tout guilleret, Pritchard se leva et contourna le bureau. Il

tendit sa main à Linda. Elle la prit avec empressement et se leva. Ils quittèrent le bureau et passèrent dans la pièce voisine, qui était la chambre du vieux. Le lit était défait ; trois gros chats coupés dormaient sur les oreillers. Pritchard se tourna vers Linda.

« Il n'y a pas les toilettes à l'étage, murmura-t-il. Mais tu peux faire dans le bac des chats. »

Il adressa un regard suppliant à la jeune fille. Elle parut sur le point de pouffer, puis se ravisa. Retroussant sa robe au-dessus du nombril, elle écarta les cuisses pour bien montrer son con au vieux, et s'accroupit en face de lui au-dessus du plateau de sciure. Elle s'accroupit très lentement, pour qu'il ait bien le temps de voir s'ouvrir sa chair intime. La grande faille verticale du con était toute humide, les chairs lisses des muqueuses se déplièrent sous les yeux de Pritchard comme les pétales d'une grosse fleur.

Il s'était accroupi, lui aussi, en face d'elle, pour bien voir le jet sortir. Elle se mit à pisser doucement pour ne pas éparpiller la sciure. L'urine disparaissait dans la matière pulvérulente dorée qui noircissait au fur et à mesure qu'elle absorbait le contenu de sa vessie.

« Regardez bien, monsieur Pritchard, dit Linda, que je n'éclabousse pas votre plancher. »

Il se pencha, pour bien l'examiner. Le jet jaune qui fusait de la chair rose entre les poils le ravissait. Il attendit qu'il tarisse, et que quelques ultimes gouttes se détachent de la vulve béante, pour tendre sa main et toucher timidement le clitoris de la jeune fille.

« Oh oui, monsieur Pritchard... l'encouragea-t-elle. Vite ! Pendant que mon oncle est à côté, frottez-moi bien mon gros bouton. »

Elle se redressa pour mieux s'offrir. Le doigt du vieux tâta l'intérieur de la fente. Il cherchait l'orifice du vagin. Elle l'aida en se déhanchant. Ayant trouvé l'orifice caché, le doigt noueux ouvrit sa chair et remonta en elle sans effort. Elle avait pincé son clitoris entre le pouce et l'index, et, pendant que le doigt la fouillait, vérifiant à loisir qu'elle n'était plus vierge, elle se conduisit au plaisir à toute vitesse, d'une masturbation mécanique.

Hoquetant sous l'orgasme, elle mouilla abondamment la main du vieux qui s'était plaquée à sa chair humide. Puis elle rabattit sa robe et, les joues écarlates, elle lui fit signe du doigt dressé devant ses lèvres de ne pas dire un mot. Après quoi, elle retourna dans le bureau ; le visage renfrogné, l'avocat se tenait debout devant une

vitrine où trônaient dans des petits sous-verre quelques exemplaires rares de la collection du vieux Pritchard. Il se retourna et consulta sa montre.

« Monsieur Pritchard, déclara-t-il, d'une voix rogue. J'ai eu tort d'amener cette gamine avec moi ! Elle nous déconcentre, ce n'est pas propice à un bon échange. Je vous propose donc de remettre ce rendez-vous à huitaine.

— Mais bien sûr, dit Pritchard, je comprends très bien. »

Il raccompagna l'oncle et sa nièce sur le palier et appuya sur la sonnette qui communiquait avec le rez-de-chaussée. Aussitôt, la gouvernante déverrouilla la porte. Pritchard regarda descendre ses visiteurs, puis retourna dans son bureau. Le visage crispé, il tomba à genoux devant le fauteuil de cuir qu'avait occupé Linda et il respira avidement l'odeur qu'avait laissée sur le cuir le sexe de la jeune fille. En gémissant d'extase, il commença à se masturber. Le plaisir ne fut pas long à venir. Pritchard se dressa et aspergea d'une giclée de sperme la vitrine où trônait le clou de sa collection. Un cri d'horreur remplaça alors les grognements que lui arrachait le plaisir. La vitrine sur laquelle son sperme se répandait par longues coulées jaunâtres était vide.

« Mon Andorre argenté ! hurla-t-il. Ce salaud m'a volé mon Andorre argenté. »

Il voulut courir à la fenêtre, mais ses forces le trahirent. De toutes façons, il était trop tard ! Les molosses qu'avait détachés la femme de charge glapissaient furieusement dans le jardin. L'avocat et sa soi-disant nièce étaient déjà sortis. Et d'ailleurs, qu'aurait-il pu dire ?

« Pendant que je la faisais pisser dans le bac des chats, son oncle me volait mon Andorre argenté ? »

Sanglotant, il se laissa tomber devant le fauteuil.

« La petite garce ! La sale petite garce ! »

Des effluves qui imprégnaient le cuir remontaient vers son visage. Sans cesser de pleurer, il recommença à se masturber, comme un vieil enfant abandonné...

II MONTRE TES POILS AU MONSIEUR, PETITE COQUINE !

Pendant que le vieux Pritchard se lamentait sur la perte de son Andorre argenté, l'avocat, toujours accompagné de sa nièce, poursuivait sa tournée des collectionneurs. Le second de la liste, Foster, un homme grand et gros au visage congestionné, les introduisit, avec un sourire d'excuse, dans un appartement où régnait un désordre effroyable. Il fallut enjamber des jouets et des vêtements éparpillés sur le sol d'un vaste living où se chamaillaient quatre enfants en bas âge. Vautrée sur une chaise longue devant la télé, une grande femme poupline, enceinte jusqu'aux yeux, croquait du pop-corn en regardant un programme de dessins animés. Son peignoir ouvert laissait échapper ses gros seins pâles ; un bébé joufflu tétait voracement l'un d'eux.

Sans songer à voiler son sein découvert, la femme ne leva pas même les yeux quand ils passèrent près d'elle. Elle contemplait l'écran avec une attention passionnée.

« Elle adore les dessins animés japonais, confia le père de famille à son visiteur. Surtout quand elle est enceinte... Par ici, je passe devant vous. »

Le bureau du philatéliste se trouvait au fond du couloir ; c'était une petite pièce carrée à l'ameublement parcimonieux : une table, trois chaises, des vitrines murales protégeant des albums alignés. La propreté des lieux paraissait presque maniaque après le désordre de l'appartement.

« Nous voici dans mon repaire, gloussa Foster, en rabattant la porte. C'est ici que je me réfugie pour ne pas être dévoré vivant par ma marmaille ! »

À peine eut-il refermé la porte que les cris perçants des enfants s'éteignirent par miracle. Un silence absolu régnait maintenant dans la pièce. Un sourire ravi sur les lèvres, Foster jouissait visiblement de la surprise de l'avocat.

« Eh oui, cher maître, je me suis décidé à faire insonoriser cette pièce, depuis votre dernière visite. De cette façon, nous serons plus tranquilles pour nos petites affaires. »

En se frottant onctueusement les mains (de grosses mains

bouffies, aux doigts épaissis par la graisse), il adressa un sourire doux à la jeune Linda qui s'était assise sur une chaise.

« Je vois que vous avez amené votre petite protégée, fit Foster, d'une voix légèrement sifflante. Elle a encore grandi, depuis la dernière fois ! Quel âge cela lui fait donc, à cette grande demoiselle, maintenant ?

— Oh, elle va sur ses seize ans, c'est une grande fille », fit l'avocat.

Rougissante, car elle devinait la suite (ce n'était pas la première fois qu'elle venait chez Foster), la jeune fille baissa le nez. Un long silence passa, pendant lequel les deux hommes la contemplèrent. Puis la voix de son oncle retentit, désolée.

« Une grande fille, soupira-t-il. Pour le corps, mais pas pour l'esprit !

— Toujours pas d'amélioration ? demanda avidement Foster.

— Toujours pas, déplora l'avocat. Une enfant de sept ans aurait plus de jugeote ! »

Curieusement, cela ne parut pas trop chagriner Foster. Se frottant les mains de plus belle, il désigna le radiateur mural.

« Vous m'excuserez pour la chaleur qu'il fait, mais je suis très frileux, et j'ai l'habitude de pousser le chauffage à fond. »

En fait, la chaleur était parfaitement supportable. Mais l'avocat saisit la balle au bond.

« C'est vrai, il fait étouffant ici. Il ne faudrait pas que tu prennes froid en sortant, Linda. Retire donc quelque chose.

— À cet âge, fit Foster, en se frottant les mains encore plus impatientement, on a le sang vif, on pourrait vivre presque nu. »

Il gloussa bizarrement, pendant que l'adolescente, indécise, se levait, en consultant son oncle du regard.

« Mais, Tonton, je n'ai que ma robe sur moi, et presque rien dessous. »

Connaissant les goûts de Foster, l'avocat avait fait se changer sa nièce dans la voiture. Elle portait maintenant une petite robe bleue,

très sage, qui descendait sous ses genoux. La robe s'ouvrait par-derrière à l'aide d'une fermeture Éclair.

« Eh bien, fit impatiemment l'avocat, si tu n'as que cette robe, retire-la, ce ne sera pas compliqué. Il ne faut pas faire attendre monsieur Foster. »

Rougissante, la jeune fille se contorsionna pour saisir derrière elle, dans son cou, l'attache de la fermeture Éclair. Son oncle la devança, il descendit lui-même la tirette et aida la jeune fille à enjamber le bas de la robe, et à sortir ses bras des manches. Foster, le souffle court, l'œil brillant, les regardait faire, assis derrière son bureau. Une fois débarrassée de sa robe, la jeune fille se retrouva en culotte et soutien-gorge. Culotte et soutien-gorge blancs, très sages, d'adolescente de bonne famille. Néanmoins la pointure du soutien-gorge était trop petite, et les seins débordaient des bonnets, bridés par les bretelles.

« Elle a drôlement poussé depuis la dernière fois, dit Foster. Cela fait combien, déjà ?

— Six mois, c'était pour Noël. À cet âge, les filles poussent vite, vous verrez quand les vôtres seront grandes.

— Elle a vraiment des seins de petite femme, maintenant, dit Foster.

— C'est vrai, approuva l'avocat, pendant que sa nièce se cambrait coquettement. Une vraie petite femme, et ils tiennent drôlement bien, vous savez. Vous allez voir. Montre tes seins à monsieur Foster, ma chérie, fais-lui voir comme ils tiennent bien !

— Mais Tonton, je ne peux pas faire ça !

— Allons, ne sois pas sotte, monsieur Foster pourrait être ton papa ! »

Comme l'adolescente se rasseyait, avec un pli boudeur à la lèvre, l'avocat éleva le ton.

« Une jeune fille bien élevée doit toujours faire ce que lui demandent les messieurs, Linda ! Combien de fois devrais-je te le répéter ? Si tu veux aller au cinéma avec ton petit ami, dimanche, il faut y mettre du tien ! »

La jeune fille lança un regard oblique à Foster qui se penchait

sur son bureau, le visage luisant de sueur. Avec une moue coquette, elle se résigna à abaisser le bonnet qui couvrait l'un de ses seins. La pointe rosâtre était toute raide au centre de l'aréole. Foster se leva aussitôt et contourna son bureau pour venir l'admirer de plus près. Il plia son grand et gros corps pour rapprocher son visage du sein nu. Il le couvrait d'un regard aussi passionné que celui qu'avait eu son épouse pour l'écran de télé.

« Vous avez raison, dit-il, d'une voix blanche, un vrai sein de femme... et drôlement ferme.

— S'il est ferme ? Je pense bien... tâtez-le donc, pour vous rendre compte.

— Je peux ? » demanda poliment Foster à la jeune fille.

Elle acquiesça d'un battement de paupières, les joues roses. Quand la main du gros homme se referma délicatement autour de son sein, les narines de Linda se pincèrent et elle se tortilla sur sa chaise. Les gros doigts tièdes palpaient sa chair avec une étonnante délicatesse. Du gras du pouce, Foster flatta la pointe du mamelon qui s'érigea.

« Vous voyez comme la pointe se dresse ! dit l'avocat. une vraie petite femme. »

L'avocat abaissa l'autre bonnet du soutien-gorge et tripota le sein qu'il venait de libérer. Pendant un moment, les deux hommes manipulèrent en silence la poitrine nue de l'adolescente. Elle respirait très vite, maintenant, et avait presque fermé les yeux.

« Une vraie petite femme, répéta l'avocat, avec tout ce qu'il faut où il faut. Elle a même des poils sur son petit chat.

— Des poils ? Vraiment ? fit Foster. Vous exagérez, elle est encore trop jeune.

— Mais pas du tout, elle est aussi poilue qu'une femme adulte !

— Un peu de duvet, peut-être... et encore ! », fit Foster.

La jeune fille, devinant ce qui allait suivre, se dandinait sur sa chaise, ses cuisses moites serrées l'une contre l'autre.

« Pas du tout, insista l'avocat. Pas du duvet ! Des poils ! D'ailleurs, vous allez en juger par vous-même, elle va vous les

montrer. Hein, Linda ? que tu vas montrer tes jolis poils à monsieur Foster ? Il est gentil, monsieur Foster, il te donne toujours de belles images.

— Voyons, Tonton, fit l'adolescente, est-ce bien convenable ? Maman dit qu'une jeune fille ne doit jamais montrer ça à un monsieur. »

Mais elle n'opposa aucune résistance à son oncle quand il lui tira un genou de côté pour lui faire ouvrir les cuisses. Les yeux de Foster se posèrent sur la partie bombée de la culotte qui cachait le sexe.

« Monsieur Foster te donnera dix dollars si tu le lui fais voir », chuchota l'avocat.

Foster approuva frénétiquement de la tête. Avec un soupir, Linda saisit le bord de son slip et l'écarta pour montrer son sexe. Les poils qui avaient été comprimés formaient un petit matelas qui dissimulait entièrement la fente.

« Touchez comme ils sont doux, des cheveux d'ange », dit l'avocat.

Il prit une mèche sur le côté de la vulve et tira doucement dessus ; aussitôt, la fente du con s'ouvrit sous les poils laissant voir la muqueuse mauve et humide. Foster saisit à son tour une mèche de l'autre côté et la tira à lui, achevant d'ouvrir le con de Linda. Avec une attention fascinée, il se pencha pour scruter l'intérieur de la fente. La jeune fille écarta d'elle-même son autre cuisse pour mieux se prêter à son examen.

« De vrais cheveux d'ange, en effet », dit Foster, en caressant du bout d'un de ses gros doigts boudinés la chair baveuse. Aussitôt les nymphes se déplièrent et le clitoris se dévoila aux yeux ravis du collectionneur.

« Attendez, elle va enlever sa culotte, comme ça vous pourrez mieux voir, monsieur Foster. »

La jeune fille se leva et se tint debout devant Foster qui s'était agenouillé devant elle. Le collectionneur abaissa la culotte lui-même, respirant les effluves que dégageaient le con rendu humide par l'excitation.

« En dessous aussi, elle a des poils, dit l'avocat. Entre les

fesses... soulève ta cuisse, Linda. »

Posant une main sur l'épaule du gros homme pour ne pas perdre l'équilibre, l'adolescente souleva un genou et Foster put voir son anus. La position acheva d'écarquiller la vulve.

« Vous avez vu ? Une vraie petite femme, murmura l'avocat. C'est mignon, à cet âge, non ? Cela vaut bien un de vos timbres de Madagascar, avec surcharge. »

Foster approuva d'un hochement de tête et tendit la main.

« Pour toucher dedans, fit l'avocat, et aussi longtemps que vous le voudrez, il me faudrait la série entière. »

Après une hésitation, le gros homme acquiesça à nouveau, et ses gros doigts cueillirent délicatement le clitoris mauve. Linda avait fléchi le genou de la jambe sur laquelle elle reposait pour bien ouvrir son sexe. Les doigts la fouillaient avec une délicatesse inouïe ; des frissons montaient dans son corps. Elle jeta un coup d'œil affolé à son oncle.

« Je vais faire pipi, Tonton... le monsieur me fait des choses.

— Vraiment pipi ? demanda l'avocat. Ou le pipi qui ne coule pas beaucoup ? »

Pendant que les doigts fouillaient son con baveux, l'adolescente fit un effort visible de réflexion. La mouille suintait de son vagin et Foster la répandait à l'intérieur de la vulve, l'oignant et la branlant en même temps.

« Le pipi qui ne coule pas beaucoup, haleta Linda.

— Alors, ce n'est pas grave », dit l'avocat, d'un ton bonhomme.

Avec un gros soupir, Linda se laissa tomber sur sa chaise et écarta les cuisses pour se prêter à la fouille des gros doigts. Elle tremblait de plaisir. Foster la branlait d'une façon divine.

« Vous avez vu son clitoris ? entendit-elle son oncle murmurer. Il est gros, hein ? Je le lui tripote tous les soirs, pendant que ma femme dort... ça le développe, il faut développer le clitoris des filles, c'est comme ça qu'on en fait de bonnes épouses.

— Et son trou ? demanda Foster. Il est toujours aussi serré ? Je

peux lui mettre le doigt ?

— Bien sûr. Écarte les cuisses, Linda, monsieur Foster va te rentrer le doigt dedans... n'aie pas peur, ma chérie, on t'a déjà rentré là des choses plus grosses que ses doigts. »

La jeune fille se renversa sur sa chaise en soulevant une jambe pour laisser le doigt de Foster se visser doucement dans son vagin. Quand il fut au fond, le gros homme le retira puis le renfonça. Il le fit aller et venir à plusieurs reprises, en couvant d'un regard attentif le visage rouge de Linda. Elle avait fermé les yeux et se prêtait à sa caresse avec une complaisance indéniable.

« Elle aime ça davantage que la dernière fois... et elle est plus large, constata-t-il.

— Je m'en suis beaucoup servi. Ma femme a le sommeil dur, et la petite ne répète jamais rien !

— Et derrière aussi ? demanda Foster.

— Bien sûr. Il ne faut pas attendre pour leur apprendre les bonnes choses. Retourne-toi, chérie, monsieur Foster va te mettre le doigt dans le cul. »

Les yeux fermés, Linda se leva et tourna le dos au gros homme. Elle se pencha en écartant ses fesses des deux mains.

« Vous l'avez vraiment bien dressée, fit admirativement Foster, en tâtant la pastille ridée de l'anus.

— Voilà, comme ça, fit l'avocat à Linda. Ouvre bien les fesses avec tes mains. Et pousse comme pour faire caca. »

Le gros doigt boudiné força le sphincter et commença à glisser à l'intérieur de l'anus.

« Oui, fit Foster, comme ça, pousse bien... c'est une gentille fille. Elle aura dix dollars de plus. »

Il enfonça tout son doigt. La jeune fille poussa un petit gémissement. Le gros homme se redressa, le doigt toujours dedans.

« Et pour la sucer, fit-il. Que voulez-vous ?

— Dix dollars pour elle... et votre série du Sénégal pour moi.

— Vous êtes dur en affaires, Schmoelbrek !

— Vous pourrez la baiser, pour le même prix. »

Cette dernière phrase emporta les réticences du collectionneur. Il retira son doigt du cul de la jeune fille et la prit par la taille. Il la souleva sans effort et l'assit sur la table. Connaissant la suite, elle se renversa en arrière, prenant appui sur ses coudes et elle replia les genoux en écartant les cuisses. Il se mit aussitôt à lui lécher l'intérieur du con, enfonçant sa langue au fond d'elle, aspirant ses muqueuses, les mordillant. Elle commença à gémir d'une voix aiguë.

« Inutile de la bâillonner, comme l'autre fois, haleta Foster. La pièce est insonorisée, maintenant. »

Il se redressa, essuya ses lèvres du dos de la main, et ouvrit son pantalon. La jeune fille jeta un regard sur la grosse saucisse blafarde qu'il extrayait. Elle regarda le gland sortir. Son cœur battait à coups redoublés. Son oncle ne s'occupait plus d'eux. De l'autre côté de la table, il était en train de sortir un à un de leurs pochettes les timbres de Madagascar et du Sénégal qu'il avait obtenus en échange de son corps. La jeune fille ouvrit son sexe avec ses mains, et Foster lui logea le gland dans le vagin.

« Ça ne fait pas trop mal ? demanda-t-il.

— Non, monsieur Foster, mais entrez-le doucement.

— Ne crains rien, ouvre bien le con. »

Elle se remit sur ses coudes et le gros homme lui souleva les jambes. Sa bite entra au fond du vagin dans un glissement onctueux. Linda battit des paupières et eut un petit rire satisfait.

« Il est dedans, ça y est. J'ai pas eu mal, cette fois. Oh oui, faites-le encore... »

Encouragé par ses gloussements idiots, le gros homme se mit à aller et venir, la baisant sans ménagement. Les seins de la jeune fille sautaient sur sa poitrine cambrée. Il se pencha pour lui sucer les pointes en la baisant, et cela fit rire Linda.

« Oui... oui... encore monsieur Foster. Je sens mon pipi qui revient, oh oui, monsieur Foster, oui, oui ! »

Avec un gémissement strident et un râle épais le gros homme et

Linda jouirent en même temps. Ensuite, ils pantelèrent, l'un contre l'autre.

L'avocat, qui avait rangé ses timbres dans sa serviette, fumait en attendant qu'ils aient fini. À regret, Foster se releva et retira sa bite du con de Linda.

« Quel dommage que ça dure si peu de temps, fit-il.

— On ne peut pas tout avoir, dit l'avocat, en se levant. Vous êtes éjaculateur précoce, mais vous avez de beaux enfants. Moi, je peux me retenir très longtemps, mais je mourrai solitaire. Car cette petite garce me quittera bientôt pour un protecteur plus intéressant, comme a fait cette salope de Rosamond.

— À propos, vous la revoyez encore ?

— Non ! Figurez-vous que son nouveau maître, Mac Manus, le lui interdit. Une fille que j'ai formée entièrement.

— Elle suçait vraiment divinement », fit Foster.

Tout en discutant ainsi, il essuyaient avec des kleenex parfumés le sexe et l'entrefesse de Linda qui s'était couchée sur le dos, les jambes relevées, comme un bébé qu'on linge. La jeune fille se laissait faire avec un sourire enfantin, en se tripotant le bout des seins. Elle sentit que Foster la léchait à nouveau, en vitesse, puis elle se retrouva sur pied. Ils l'aidèrent à enfiler sa robe et l'avocat lui remonta sa fermeture Éclair dans le dos. Puis Foster remit à Linda les trente dollars qui lui revenaient et elle les rangea dans son sac.

Quand ils quittèrent la maison, Mme Foster était toujours devant la télé. Mais elle avait rentré ses nichons et le bébé s'était endormi. Sur l'écran, Goldorak poursuivait ses prouesses.

« À la prochaine fois, chuchota Foster, en les poussant dehors. J'attends une série du Honduras. Je vous téléphonerai. »

Une fois dans la voiture, le comportement enfantin de Linda disparut comme par enchantement. Elle dénoua ses tresses et laissa ses cheveux se répandre sur ses épaules, ce qui la vieillissait considérablement. Puis elle se farda en étudiant son visage dans le petit miroir qui se trouvait au revers du pare-soleil.

« Tu as l'air contrarié, Tonton, dit-elle en rangeant son tube de rouge dans son sac. C'est parce qu'il t'a parlé de Rosamond ? »

D'un doigt rapide, elle vérifia que Foster lui avait bien remis la somme convenue. Puis elle rangea la liasse dans son sac et soupira d'aise en se renversant contre le dossier de la riche voiture.

« Voilà de l'argent agréablement gagné, lui disait souvent l'avocat. Si je pouvais me mettre sur le dos, moi aussi... » ajoutait-il.

Elle le regarda de côté. Il conduisait d'un air absorbé, les mains sur le haut du volant. Pourtant, il aurait dû être satisfait avec ce qu'il avait récolté ce matin. La jeune fille savait où le bât le blessait. Il ne se consolait pas de la perte de sa secrétaire.

« Tu penses toujours à elle, Tonton ? » le taquina-t-elle.

La voiture venait de s'arrêter devant un feu rouge. Avec une violence inouïe, l'avocat frappa le pare-brise de son poing, faisant sursauter craintivement sa nièce. Il se mit à jurer furieusement.

« La garce ! La sale garce ! Quant à ce fumier de Mac Manus... il ne l'emportera pas en paradis, tu peux me croire. Je me vengerai, tu m'entends ? Je me vengerai de cette salope et de ce connard, je leur apprendrai à me ridiculiser aux yeux de toute la ville. Patience, la vengeance est un plat qui se mange froid ! »

Terrorisée par la violence sourde qui l'habitait, Linda le regarda allumer un cigare, les doigts tremblants de colère. Il ne faisait pas bon se frotter à lui quand il était dans cet état. Soudain, le visage de l'avocat s'adoucit. Il lui adressa un sourire mielleux.

« Dis-moi, Linda, ma chérie... »

Instinctivement, elle se raidit et lui rendit un regard froid et soupçonneux. Elle se méfiait de lui quand il faisait du sentiment ; c'est qu'il voulait l'entourlouper.

« Dis-moi... poursuivit l'avocat, tu m'as bien dit que l'autre jour, à la bourse aux timbres, le shérif Prentiss s'était intéressé à toi ?

— C'est exact, Tonton. J'étais en train de boire un café, au distributeur, et il m'a demandé si je ne m'ennuyais pas trop, pendant que tu faisais tes échanges. Alors, bien sûr, j'ai fait mon idiote, comme d'habitude.

— C'est très bien, ma chérie. Et c'est tout ?

— Non, je lui ai montré mes cuisses, en m'asseyant, comme tu

m'as appris.

— Et ça lui a plu ?

— Beaucoup, il a fait semblant de faire tomber ses allumettes pour mieux reluquer. Ma culotte était large, tu sais, la rose... je suis sûre qu'il a vu ma fente ; il avait le visage tout rouge en se relevant.

— C'est bien, fit l'avocat, en lui tapotant le genou. Tu es une bonne fille. »

La voiture roulait lentement au bord du fleuve. L'avocat réfléchissait en conduisant, son cigare aux dents.

« Pourquoi tu m'as demandé ça, Tonton ? voulut savoir Linda. Tu vas m'envoyer chez lui ? Tu veux que je me fasse machiner par ce gros porc ? Il a des timbres qui t'intéressent ? »

Plongé dans ses réflexions, l'avocat, un sourire fielleux sur les lèvres, ne l'entendit pas. Il était si absorbé par ses pensées que plus rien n'existait pour lui. Avec un soupir, sa nièce ouvrit le coffre à gants et y prit une grande sucette à la rhubarbe qu'elle plongea dans sa bouche en prenant un air idiot. La voiture était à nouveau arrêtée devant un feu rouge. Dans le véhicule voisin, le chauffeur la regardait d'un œil rond. Un physique de femme et une attitude enfantine, elle savait l'effet que cela produisait sur les hommes. Son oncle lui avait suffisamment fait la leçon. Tout en suçant sa sucette, elle se cambra pour faire saillir ses seins. L'homme ne la quittait pas du regard. Qui sait, il collectionnait peut-être les timbres, lui aussi...

III TU METTRAS TA ROBE COURTE

Quand on parle du loup, on en voit la queue. L'avocat qui s'était garé devant le drugstore Rosembaum pour acheter des cigares venait juste de descendre de voiture, quand celle du shérif s'arrêta au bord du trottoir. Prentiss en sortit et se pencha pour lorgner, de l'air d'un maquignon qui admire une jument parfaite, Linda qui pourléchait toujours sa sucette à la rhubarbe. Puis il se redressa et apostropha sans douceur l'avocat :

« Bonjour, maître. Cela fait un moment que je roule derrière vous. Savez-vous qu'un de vos stops ne s'allume pas quand vous freinez ?

— Ah bon ? feignit de s'étonner Schmoelbrek qui était parfaitement au courant. Première nouvelle ! Soyez assuré, shérif, que je vais faire le nécessaire immédiatement !

— J'aime autant, fit Prentiss d'un ton faussement débonnaire. Cela me chagrinerait beaucoup de coller une contredanse à un collègue collectionneur ! »

Les deux hommes échangèrent un sourire aigre-doux. Prentiss était philatéliste, lui aussi. Il fréquentait comme l'avocat le Cercle des philatélistes, bourse d'échanges de timbres qui se tenait une fois par mois dans l'arrière salle du Café Français, sur Main street. Lui et Schmoelbrek avaient eu souvent maille à partir, surenchérissant l'un sur l'autre à propos d'un timbre qu'ils convoitaient tous les deux.

« Je vois que votre nièce vous accompagne, poursuivit Prentiss, en roulant une cigarette. Elle est un peu jeune, non, pour remplacer Rosamond ?

— Mais il ne s'agit pas de ça, s'empressa l'avocat en tendant son briquet allumé au shérif. Je la sors simplement pour lui faire prendre l'air.

— À propos de Rosamond, reprit le shérif, en soufflant un nuage de fumée, je me suis laissé dire qu'elle était maintenant avec Mac Manus ? C'est vrai ? »

Schmoelbrek s'efforça de sourire d'un air insouciant.

« Ah bon ? Première nouvelle. Pour mon compte, j'ai sacqué cette idiote. Elle était vraiment trop incompetente. Si Mac Manus l'a

engagée, il va avoir des surprises ! Une fille qui n'est pas fichue de reconnaître son coude de ses fesses !

— Elles sont pourtant bien rondes, ses fesses, se moqua doucement Prentiss, et son coude bien pointu ! Mais je ne vous apprends rien, bien sûr ! »

Avec un petit rire égrillard, Prentiss toucha le bord de son chapeau, et se dirigea vers le drugstore en roulant des hanches. Sur le seuil, il se retourna pour lancer sa flèche du Parthe.

« Et n'oubliez pas de faire réparer votre stop, hein ? »

Tremblant de rage, Schmoelbrek, renonçant à ses cigares, rentra dans sa voiture. Sa nièce lui lança un regard de côté.

« Tu as vu comme il m'a zyeutée, Dada ? Je ne savais plus où me mettre. Je vais finir par croire que sa fille a raison ! »

L'avocat sursauta.

« Sa fille ? Tu connais la fille de ce salaud ?

— Mais bien sûr, Dada. Je te l'ai dit mille fois ! On est dans la même classe, au collège. Sa fille, au shérif, Mary, c'est la petite copine de la fille de Mac Manus. On ne parle que d'elles deux, au collège. Il faut voir comme Martha la fait marcher, la fille du shérif, c'est pire que sa bonniche. On raconte même qu'elle choisit les garçons avec qui Mary doit coucher. »

Linda pouffa tout en suçant sa sucette.

« On les a surnommées les deux gouines ! C'est te dire... »

Schmoelbrek avait soudain l'air très intéressé.

« Et le shérif ? Il est au courant, pour sa fille et Martha ?

— Bien sûr qu'il doit être au courant ! Mais qu'est-ce que tu veux qu'il fasse ? Martha, c'est la fille d'un homme important ! Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre ! »

Une grimace furtive crispa le visage gras de Schmoelbrek.

« Il fait ce qu'il veut, maître Mac Manus, poursuit cruellement sa nièce, qui l'épiait de côté. (Elle avait été affreusement jalouse de Rosamond, tout le temps qu'avait duré la liaison de son oncle et de sa

jolie secrétaire. Elle n'était pas fâchée que Mac Manus l'ait débarrassée de cette rivale.) C'est le gendre du sénateur, l'homme le plus riche de la ville. Tu imagines bien que le shérif ne va pas aller se plaindre à lui des misères que sa fille fait à la sienne ! »

Linda pouffa de plus belle.

« D'autant plus qu'elle est maso. Elle aime ça, que Martha la traite comme ça !

— Qu'est-ce que tu voulais dire, à propos de ce qu'elle dit de son père ?

— Le shérif ? Mary prétend qu'il aime les filles très jeunes... et que même elle, sa propre fille, il ne cracherait pas dessus, à l'occasion ! Mais bien sûr, peut-être qu'elle dit ça pour se rendre intéressante !

— Peut-être... et peut-être pas, dit l'avocat d'une voix pensive. Il t'a vraiment regardée avec beaucoup d'insistance ! »

Il démarra et fit descendre la voiture du trottoir. Alors qu'ils roulaient vers le centre-ville, où ils habitaient, l'avocat lança d'un ton négligent :

« À la prochaine réunion du club, au Café Français, essaie d'aguicher un peu le shérif, mais en douceur, hein ? C'est un méfiant.

— D'accord, Dada. Je lui jouerai le grand jeu !

— Tu mettras ta petite robe rose, tu sais ? Celle qui a des volants. »

Incrédule, Linda retira sa sucette de sa bouche et écarquilla les yeux.

« Celle-là ? s'exclama-t-elle. Mais elle est vraiment beaucoup trop courte, Dada ! Et elle me moule tellement que j'arrive à peine à respirer ! C'est une robe d'il y a deux ans. J'ai grandi, tu sais, et je me suis arrondie !

— Les hommes te regardent quand tu la mets.

— Évidemment qu'ils me regardent, piailla Linda, d'une voix indignée. Dès que je m'assois, elle me remonte, et on me voit tout le saint-frusquin !

— Tu n'auras qu'à prendre un grand journal, dit l'avocat. Tu l'ouvriras devant toi, quand tu seras assise. Et dès que tu verras le shérif s'intéresser à toi, tu feras semblant de lire et...

— Je sais ! Je ne suis pas idiote ! dit aigrement Linda. J'écarterai les cuisses pour lui montrer mon con !

— Linda ! Tu sais que je n'aime pas que tu emploies des mots grossiers avec moi. Je suis ton oncle, après tout ! »

La jeune fille eut une grimace sardonique.

« Et faudra-t-il que je mette une culotte, ou devrais-je m'en passer ? Mon oncle !

— Tu en mettras une, bien sûr. Mais une qui ne cache presque rien. »

La jeune fille lui lança un regard intrigué.

« Tu veux que je me fasse machiner par lui, Tonton ? Réponds. C'est ce que tu veux, hein ? Qu'il me machine ? Pourquoi ? C'est à cause de ses timbres ?

— Les timbres pourront servir de prétexte. Mais ce qui m'intéresse, c'est qu'il ait une dent contre Mac Manus. Il y a peut-être moyen d'utiliser ça ! »

Une lueur rusée passa dans le regard de sa nièce.

« Tu veux te servir de lui pour récupérer Rosamond, hein ? fit-elle. C'est ça, hein, Tonton ? Ne dis pas non, je te connais par cœur ! Tu trouves que cette salope ne s'est pas assez moquée de toi comme ça ?

— Je me fiche de Rosamond », fit l'avocat. (Mais sa voix manquait de conviction.)

Avec une grimace dépitée, Linda se rencogna contre la portière. D'un geste rageur, elle lança sa sucette dehors.

« Tu serais bien capable de la reprendre, dit-elle d'une voix boudeuse.

— Allons, ne fais pas la tête, dit Schmoelbrek, en posant sa main sur le genou de l'adolescente. Il n'est pas question de ça. Je veux simplement me venger de Mac Manus. Et si tu m'aides, je ne

t'oublierai pas. Tiens... Je te donnerai ma série verte du Guatemala.

La jeune fille ne put cacher sa surprise.

« Mais elle coûte une fortune, Dada ! Tu veux dire, que tu me la donnerais pour ma collection personnelle ?

— Promis. »

La main remonta sous la robe, atteignit la chair moite de la cuisse. Avec un soupir, Linda se rapprocha. Elle écarta les genoux et déploya un journal, pour qu'on ne puisse pas voir son oncle la tripoter. Quand les doigts de Schmoelbrek atteignirent sa culotte, elle ferma les yeux et se renversa contre le dossier. Son salaud d'oncle la connaissait bien. Il faisait d'elle tout ce qu'il voulait ce vieux pervers ! Comme Martha avec Mary. Personne, non, personne ne savait la branler aussi bien que lui.

*

* *

Le lendemain, ou le surlendemain de sa rencontre avec l'avocat Schmoelbrek et sa nièce Linda, Prentiss surprit deux conversations téléphoniques de sa fille. C'était un jour creux et le shérif était rentré chez lui plus tôt que de coutume, laissant à ses deux adjoints le soin de veiller sur les affaires de la ville. Il venait d'obtenir, grâce à des concitoyens qui les lui avaient offerts pour faire sauter leurs contraventions (Prentiss usait souvent de ce moyen de persuasion pour agrandir ses collections), plusieurs timbres de toute beauté, et il avait hâte de les classer dans ses albums.

La maison, en milieu d'après-midi, était presque vide. Sa femme, Marjorie, devait papoter avec quelques rombières du coin, dans un jardin, et son fils Junior courir les rues, à son habitude, avec la bande de vauriens qu'il fréquentait. Il n'y avait que sa fille à la maison. Il pouvait entendre de la musique dans sa chambre, en montant l'escalier. Cette musique couvrit le bruit de ses pas quand il passa sur le palier pour rejoindre son bureau, un ancien débarras qu'il avait transformé pour y ranger ses collections.

Ce n'est pas sans calcul qu'il avait étouffé le bruit de ses pas, depuis quelque temps, il surveillait les conversations téléphoniques de sa fille, et elle parlait beaucoup plus librement quand elle croyait qu'il ne l'entendait pas. Cela permettait à Prentiss de veiller au grain, car l'adolescente était sur une mauvaise pente, depuis que cette garce de Martha Mac Manus l'avait prise sous sa coupe.

Il venait juste de s'asseoir à son bureau quand le téléphone sonna, dans le couloir. Sa fille décrocha aussitôt, de sa chambre. Il n'y avait pas de poste dans le bureau de Prentiss, mais par la bouche d'aération, au ras du plafond, il pouvait entendre ce que Mary disait comme s'il s'était trouvé chez elle. Naturellement, c'était Martha qui l'appelait ; la petite garce ne pouvait pas la laisser en paix ! La conversation, très brève, apprit simplement à Prentiss que Martha voulait obliger Mary à aller voir quelqu'un, et que Mary refusait.

« Non, Martha, inutile d'insister ! Je ne retournerai plus jamais chez ce sale type ! Va faire tes cochonneries avec lui toute seule ! Et fiche-moi la paix ! J'ai ma dissertation à finir. »

Avec un sourire satisfait, le shérif se renversa dans son fauteuil. Si sa fille commençait à tenir tête à l'autre petite peste, tout espoir n'était pas perdu. Il se mit à classer ses timbres. Au bout d'un moment, la musique se tut, il entendit Mary décrocher. Pourvu qu'elle ne rappelle pas Martha ! Combien de fois, dans le passé, l'avait-il entendue protester ainsi, puis relancer son bourreau pour la supplier de lui pardonner. Mais ce n'était pas à Martha que Mary téléphonait. C'était bien pire que ça : elle téléphonait à Bob Picart, un des bourreaux de cœur de la ville, un sale type qui s'était spécialisé dans les filles très jeunes.

Pâle de rage, Prentiss grimpa sur un tabouret colla son oreille à la bouche d'aération.

« Allô ? Je suis bien chez Bob Picart ? Bonjour, Bob. C'est Mary Prentiss, la fille du shérif. Vous vous souvenez de moi ? (Petit rire coquet. Prentiss grimaça de dégoût. Chaque fois que sa fille téléphonait à un homme il éprouvait la même fureur en l'entendant minauder. Une vraie petite femelle.) Non, non, je ne vous ai pas oublié, Bob ! Comment l'aurais-je pu, vilain garçon, après tout ce que vous m'avez fait faire. J'en rougis encore ! (Prentiss serra ses gros poings.) Oui, justement... elle vient de me téléphoner et j'ai refusé, bien sûr. Pour qui me prenez-vous ? (Mary ricana.) Des photos artistiques ! Je sais quel genre de photos artistiques vous prenez, Bob ! Je n'ai pas envie que tous vos amis admirent mes fesses, ou pire

encore ! Comment ? On ne verra pas mon visage ? Ah bon ? Et qu'est-ce qu'on verra, alors ? Vous pouvez me le dire ? »

La voix de Mary s'était épaissie, comme celle d'une femme ivre. Cette conversation remuait des choses, en elle.

« Non, Bob, n'insistez pas, je ne ferais des photos pareilles pour rien au monde ! Et dites à Martha de me fichir la paix, d'accord ? Elle n'a qu'à poser pour vous, elle, si elle aime ça, les photos artistiques ! »

Il y eut un silence. Sans doute l'autre salaud plaidait-il sa cause. Prentiss entendit sa fille soupirer.

« Non, Bob, pas la peine de me baratiner, dit enfin Mary, d'une voix troublée. Mais en revanche, vilain garçon, j'aimerais bien récupérer les polaroids que vous avez pris de moi, l'autre jour, vous vous souvenez ? Quand on faisait de la gymnastique avec Martha, chez vous. Il y en a deux ou trois qui sont vraiment indécents ! Je n'aimerais pas que vous les montriez à vos amis ! Est-ce que je peux passer chez vous, pour les récupérer ? »

(La garce ! fulmina Prentiss. Aller se fourrer dans la gueule du loup. Après avoir fait toutes ces manières ! Ah, c'était bien une femelle.)

« Tout de suite ? (Mary gloussa coquettement.) Est-ce que vous auriez une idée derrière la tête ? Je vous trouve bien impatient ! »

Nouveau silence.

« Vous me promettez d'être sage ? C'est bien vrai, ce gros mensonge ? Et vous me rendrez les polaroids ? Tous les polaroids ? C'est juré ? Dans ce cas... Peut-être que je pourrais faire un saut jusque chez vous, bien que vous habitiez dans un quartier peu recommandable ! Mais je vous préviens, hein, Bob ? N'allez pas vous mettre des idées dans la tête. Je ne ferai que passer ! Je n'ai pas le temps de rester longtemps. Il faut que je sois de retour chez moi avant la nuit, sinon mon père va faire un scandale. »

Nouveau gloussement coquet.

« C'est ça, à tout de suite, Bob. Salut. »

Après qu'elle eut raccroché, il y eut un assez long silence. Sans doute Mary se changeait-elle. Prentiss, hargneux, l'imagina en train de choisir ses dessous. La petite pute se préparait pour passer à la

casserole ! Il était si furieux qu'il ne l'entendit pas quitter sa chambre. Ce n'est qu'en entendant battre la porte du bas qu'il comprit qu'elle était descendue. Avec un grognement, il prit son chapeau et fonça dans l'escalier.

Les choses n'allaient pas se passer comme ça !

IV UNE SÉANCE DE PHOTOS ARTISTIQUES CHEZ BOB PICART

Bien sûr, Mary n'était pas sotte au point de ne pas se douter de ce qui l'attendait, si elle se rendait seule chez Bob Picart. Un mois auparavant, amenée par Martha, ce salaud avait odieusement abusé d'elle après l'avoir fait boire. Dans le taxi qui l'emmenait, opprimée, elle se remémorait sa lubrique séance de gymnastique à laquelle il les avait contraintes, après leur avoir demandé de se déshabiller. Elle revoyait la grosse bite de l'entraîneur que Martha l'avait obligée à sucer. À ces souvenirs, son corps s'alourdissait, son souffle se précipitait. Nerveusement, elle alluma une cigarette et s'efforça de penser à autre chose. Mais en vain. Elle se revoyait, nue, accrochée par les genoux aux anneaux du gymnase de Bob, la tête pendante, et lui en train de lui enfoncer sa grosse pine dans le cul, pendant que Martha la maintenait. Un flot de chaleur monta à son visage. Comment avait-elle pu accepter ? Par moments, elle ne se comprenait pas elle-même !

« En tout cas, c'est bien fini, ! se dit-elle. Je récupère mes photos et je file. Ni vu ni connu ! »

Pourtant, après que le taxi l'eut déposée dans le quartier miséreux où l'ancien entraîneur de football avait son loft, elle se sentait si émue à l'idée de le revoir seule, sans Martha qu'elle dut s'arrêter un moment, les jambes faibles, dans le hall décrépi, pour griller une autre cigarette. Enfin, elle se résigna à emprunter l'antique cage à poules bringuebalante qui tenait lieu d'ascenseur, avec un vague espoir au cœur. Elle n'avait pas vu devant l'immeuble la grosse voiture voyante de couleur saumon de Bob ; peut-être n'avait-il pas cru qu'elle viendrait et était-il parti...

Cet espoir fut de courte durée. Quand le monte-charge la déposa sur le palier du dernier étage qu'occupaient l'appartement et le gymnase de Bob, un bruit de musique lui révéla qu'il était bien là. Elle n'eut même pas besoin de sonner. Sans doute ce salaud l'avait-il guettée par la fenêtre, la porte s'ouvrit et il se dressa devant elle. Elle eut un coup au cœur en le voyant. Elle ne se souvenait pas qu'il était si grand et si large d'épaules : une vraie montagne de muscles. Cette masse d'os et de chair avait quelque chose de terrifiant. Certes, depuis qu'il avait renoncé à la compétition, une partie de la musculature hypertrophiée de l'ancien footballeur avait commencé à se transformer en graisse, mais il avait encore une carrure exceptionnelle.

Avec un sourire faux, il tendit sa grosse main poilue et attira Mary à l'intérieur. Elle se sentit aussi légère qu'un fêtu de paille sous sa poigne. il aurait pu la soulever d'une main sans effort. Cette force qu'elle sentait en lui l'emplissait de panique.

« Tiens, Mary Prentiss ! s'exclama-t-il, d'une voix légèrement embarrassée par l'alcool. Quelle surprise ! Alors comme ça, tu passais dans le quartier et tu t'es dit : si j'allais faire une petite visite à ce vieux satyre de Bob, hein ? »

Ahurie, Mary le dévisagea. Avait-il déjà oublié qu'elle devait venir ? Ce n'est qu'en le voyant cligner lourdement de l'œil et indiquer du pouce l'appartement, où flottait une épaisse fumée bleuâtre qui empestait le cigare à bon marché, qu'elle comprit dans quel traquenard elle venait de se fourrer.

« Y a des potes à moi qui sont venus boire un pot. Ils ont débarqué juste après ton coup de fil. J'ai pas pu te prévenir. »

Mary n'en crut pas un mot. Elle essaya de faire machine arrière.

« Dans ce cas, je pourrais revenir un autre jour... »

Bob referma la fit pivoter comme une marionnette, avant de la pousser dans la pièce enfumée.

« Tu plaisantes, mon bébé. Je parie que mes copains vont être ravis de faire ta connaissance ; justement, Sneaky se plaignait que ça manquait de fesse ! »

Mary, les jambes coupées, serait tombée si Bob ne l'avait pas soutenue. L'un poussant l'autre, ils entrèrent dans le living. Plus morte que vive, l'adolescente aperçut trois hommes vautrés sur le canapé de cuir défoncé et sur les fauteuils éculés qui meublaient l'endroit. Ils levèrent des visages étonnés en la voyant.

« Hé, les mecs ! Regardez ce que je vous apporte. C'est pas mignon ? brailla Bob. Qu'est-ce que t'en dis, Sneaky ? C'est pas en taule que t'avais des petits lots pareils, hein ? »

Le dénommé Sneaky, un rouquin efflanqué au museau de fougine, balaya l'arrivante d'un regard glacé. Un sourire mauvais étira ses lèvres minces.

« Je vois que tu les prends toujours au berceau, mon salaud, lâcha-t-il. Tu manques pas d'air. T'es donc pressé de retourner en taule

— En tout cas, c'est toi qui en sors, mon joli. Faut croire que je sais mieux mener ma barque que toi ! grogna Bob.

— Quand on est protégé par le gendre d'un sénateur, ça aide », persifla un nabot au crâne disproportionné, en qui Mary reconnut un jockey qui traînait souvent au drugstore Rosembaum.

Il s'appelait Jack Smith, mais tout le monde l'appelait, pour une raison qu'elle ignorait : « Mister President ». Le troisième personnage, un géant envahi par le lard et à l'air abruti qui souriait perpétuellement, s'appelait Tom. C'était un ancien footballeur, comme Bob. Mary l'avait vu plusieurs fois, à la porte d'une boîte miteuse fréquentée par les bouseux du voisinage, où il faisait office de videur. Pendant que Bob faisait les présentations, elle se sentait au bord de l'évanouissement. Les trois hommes la dévoraient des yeux avec des sourires de prédateurs. « Ça manque de fesse... » avait dit Sneaky. Et maintenant, « la fesse » était là. Sans force, Mary se laissa tomber sur le fauteuil que lui désigna Bob et prit le verre qu'il lui tendait. Cela ressemblait à du coca, mais il y avait quelque chose dedans. Sitôt la première gorgée avalée, elle sentit sa tête tourner.

Quand elle était arrivée, les trois hommes étaient occupés à admirer la collection de photos « artistiques » de Bob. Elle aperçut des albums répandus sur le sol, sur le canapé. Certains étaient encore ouverts. On y discernait des nus de femmes dans des poses obscènes. Mary sentit sa gorge se serrer et but une autre gorgée.

« Mes potes et moi, on était en train de se souvenir du temps passé, dit Bob, qui avait surpris son regard.

— Alors, comme ça, vous aussi vous faites des photos cochonnes ? » fit lourdement le gros Tom en se penchant vers la jeune fille avec un sourire graveleux.

Mister President lui flanqua un coup de coude et fit les gros yeux. Sans doute craignait-il qu'en allant trop vite en besogne ce lourdaud n'effarouche Mary.

« Mais pas du tout ! piailla cette dernière. Je viens juste ici pour faire un peu de gymnastique. »

Quelque chose qui ressemblait au grincement d'une charnière rouillée la fit se retourner. Le dénommé Sneaky se marrait, renversé sur le canapé. Mary eut l'impression de recevoir un coup de poing

dans l'estomac. L'ancien détenu avait ouvert son pantalon, et sa bite et ses couilles pendaient devant lui. Pour un homme aussi fluët il avait une queue étonnamment lourde. Elle vacillait entre ses cuisses maigres largement séparées, secouée par les spasmes du rire. Surprenant les yeux de Mary sur lui, sans cesser de rire, le rouquin tira sur son prépuce pour dégager son gland. La verge qui ne bandait qu'à demi se renversa dans sa main. Mary vit le filet du frein blanchir sous la traction alors que le gros gland surgissait du prépuce. Choquée, elle se détourna, feignant de ne rien avoir remarqué.

« On les connaît, les séances de gym de Bob, gouailla Sneaky, en s'astiquant doucement le manche. J'en ai souvent fait, moi aussi, avec ses copines. Tu te souviens de celles qu'on ficelait sur le cheval d'arçons, Bob ? Le cul en l'air... qu'est-ce qu'on pouvait leur mettre dans le boyau !

— Ce n'est pas du tout de ça qu'il s'agissait », cria Mary, d'une voix stridente.

Elle avait les larmes aux yeux et se débattait mollement, comme dans un cauchemar, car Bob venait de la soulever de son siège pour y prendre place, puis il l'avait rassise sur lui et la tenait serrée contre sa poitrine musculeuse. Elle sentit sa large main palper ses petits seins. Elle eut une sorte de sanglot effrayé et but une autre gorgée. Cette fois, elle commençait vraiment à être soûle. Les trois hommes la regardaient, en silence. Sneaky se branlait doucement. Elle comprit qu'ils pouvaient voir ses cuisses, car sa robe s'était retroussée, et une main de Bob s'était posée sur sa chair nue.

« Voyons, dit Bob. Il ne s'agit pas de ça, Sneaky. Mary est une gentille copine, tu saisis ? (Il y avait une nuance d'avertissement dans sa voix.) Faut pas la brusquer. Il lui faut du temps pour s'adapter à la situation.

— Bien sûr », approuva Mister President.

Le gros Tom hocha la tête, hilare.

« On est pas pressés, dit-il. Faut qu'elle se chauffe un peu ! »

À nouveau, le jockey lui planta son coude dans les côtes. Ce Tom devait être l'idiot de service, celui qui n'arrête pas de gaffer. Sur le canapé, Sneaky, ses longues dents de castor découvertes, regardait sa bite décalottée. Ses lèvres se mirent à bouger, comme s'il lui parlait. « Sage... entendit Mary. Tu vas avoir ton susucre. » La main de Bob se glissa sous son tee-shirt et empauma tour à tour ses seins nus, car elle

n'avait pas mis de soutien-gorge, pour gagner du temps. Elle sentit ses mamelons durcir et avala une dernière gorgée. Surprise, elle constata que son verre était vide. Avec un rire hébété, elle le tendit au gros Tom, qui le lui emplit aussitôt, à l'aide d'un pichet plein à ras bord de la mixture brune.

« Qui c'est qui va être bien gentille avec le gros Bob ? murmura Bob à son oreille.

— Vous êtes fou, Bob, fit coquettement Mary, en sentant que sans cesser de lui taquiner les bouts des seins d'une main, il lui fourrait l'autre sous la robe. Pas devant eux, quand même.

— Voyons, sois pas sotte, poupée. C'est des garçons qui savent vivre. De vrais gentlemen ! Ils se contenteront de regarder. Tu veux ? Je te promets qu'ils te toucheront pas.

— Non, il n'en est pas question ! Mais pour qui me prenez-vous ? »

Le doigt de Bob venait de se poser le long de son sexe, enfouissant la culotte dans la fente.

« Je te prends pour ce que tu es, ma chérie. Une petite vicieuse qui a envie de s'amuser. ? »

Le doigt, couché entre les lèvres du con, montait et descendait, frottant l'intérieur de la fente qui s'ouvrait de plus en plus sous le nylon imbibé d'humidité. Mary sentit son clitoris sortir. Chaque fois que le doigt le lui comprimait, une petite secousse électrique la faisait se cambrer. À travers un brouillard rose, elle voyait luire les yeux des hommes posés sur elle.

Bob se mit à lui lécher les oreilles ; la robe de la jeune fille était retroussée, et les trois types pouvaient voir la main de l'entraîneur qui la masturbait.

« Non... Bob... arrêtez... pas devant eux. »

— Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Puisqu'ils te toucheront pas. Je t'enfilerais ma grosse bite. Tu l'aimes bien, ma grosse bite, souviens-toi comme tu miaulais quand je te l'ai mise. Pourquoi es-tu revenue, petite hypocrite, c'est bien pour que je te la mette, non ?

— Mais pas devant eux, Bob », geignit Mary.

Il lui enfonçait de plus en plus la culotte dans le sexe.

« On va leur montrer comme tu baisses bien. Je t'enfilerai ma grosse bite devant eux. Tu vas voir, ça va t'exciter ! Elle entrera toute seule, t'es déjà toute mouillée !

— Non, je ne peux pas faire ça.

— Pas vrai, les gars, que vous la toucherez pas ? Si elle vous montre son cul, et tout ça ? Elle ose pas... elle a peur.

— Promis, dit Mister President. On se contentera de regarder. »

Les deux autres renchérèrent d'un grognement.

« Enlève ta culotte toi-même, ma poulette, et fais-leur voir ton petit bijou. Le pauvre Sneaky sort de prison, ça fait un siècle qu'il a pas vu comment une femme était faite, il a dû oublier !

— Enlevez-la, vous », chuchota Mary, toute confuse.

Elle écarta un peu plus les cuisses ; Bob avait introduit avec sa culotte la moitié de son index dans son vagin.

« Non, c'est toi qui dois l'enlever toi-même... ce sera plus excitant pour eux. »

Avec un soupir, Mary se résigna. Des deux mains, elle abaissa sa culotte à ses genoux, puis se pencha pour la faire glisser à ses chevilles. Le gros Tom se précipita et la lui arracha des doigts. Il la porta à ses narines, avidement. Avec un rire gêné, Mary se renversa dans les bras de Bob. Elle avait refermé pudiquement les cuisses.

« On va leur montrer ton con, hein, chuchota Bob à son oreille. Tu veux bien ? Ils te le toucheront pas. »

Elle fit oui de la tête, incapable de parler. Ses oreilles étaient brûlantes. Elle sentit qu'il lui saisissait les cuisses juste sous les genoux. Derrière le canapé, un grand miroir mural, comme on en voit dans les gymnases, réfléchissait toute la pièce. Mary se vit, assise sur les genoux de Bob qui lui relevait les jambes en les écartant. Entre les poils de son con, la faille carminée des muqueuses bâillait. Le double ourlet mauve des nymphes s'érigait au sommet de l'encoche. Le visage de Mary était rouge, ses yeux avaient quelque chose d'halluciné. Dans le miroir, elle vit Bob lui écarter encore plus les cuisses dont les tendons saillirent ; le clitoris se dressa au-dessus des

nymphes. Son cœur s'arrêta. Dans le miroir, le doigt de Bob visait la fente mauve. Doucement l'index se replia, et son extrémité effleura le bouton rouge. Une secousse délicieuse renversa Mary en arrière. Elle se sentit soulevée, ses fesses cessèrent de toucher les cuisses de Bob.

« Oui, entendit-elle. (C'était la voix éraillée de Sneaky.) Soulève-la encore qu'on voie le trou de son cul.

— Le trou du cul, ça lui rappellera des souvenirs de prison, se moqua Mister President. Paraît qu'ils passent leur temps à s'enculer entre eux, là-bas. »

Bob la renversa et l'ouvrit encore plus. Les trois hommes s'étaient accroupis sur le tapis pour mieux voir.

« Qu'est-ce qu'elle mouille ! s'extasia le gros Tom.

— Regardez ça, dit Bob, en faisant l'article. C'est tout neuf, ça n'a presque pas servi. C'est pas comme la vieille cramouille de ta femme, hein, Tom ?

— Comment tu la connais, la cramouille de ma femme, grogna le gros. Elle te l'a montrée ? »

Les trois autres s'esclaffèrent.

« Ça se pourrait bien... et ce petit clito, t'as vu comme il est sensible ? (Joignant le geste à la parole, Bob se mit à le taquiner du bout de l'index...) T'as vu comme elle écarte bien les cuisses quand on le lui chatouille ? Et comme son trou s'ouvre ? Elle aime ça, la petite Mary, qu'on s'occupe de ses trous. Pas vrai que tu aimes ça ? Regardez comme elle mouille, la cochonne. Si son papa pouvait la voir, en ce moment, pour sûr qu'il ferait moins le fier, cette ordure de shérif. »

À nouveau, le grincement rouillé qui tenait lieu de rire à Sneaky s'éleva. Sneaky avait une dent contre le shérif qui l'avait foutu en taule. De voir sa fille traitée ainsi était un baume sur son cœur. « Voyons un peu le goût qu'elle a... » s'entendit-il dire.

Rampant sur les genoux, il approcha son visage de fouine du con déployé. Un parfum douceâtre de pipi et de mouille lui chatouilla les narines.

« Non, piaula Mary, je veux pas qu'il me touche, Bob !

— Allez, fit Bob. Sois pas vache. Il sort de prison. Juste le bout

de la langue. »

Le nez aquilin de Sneaky s'introduisit dans l'ouverture dilatée du vagin, puis il remonta, fendant le con baveux, et soudain, la langue se posa, gourmande, sur la fente humide et se mit à frétiller. Mary couina. Sneaky leva le menton et aspira le petit bulbe du clitoris entre ses lèvres minces. Il se mit à le mordiller, tout doucement, à le grignoter. La fille lui répondait par des petits coups de cul apeurés et avides ; tantôt elle se retirait, tantôt elle s'avancait. Il la suçait longuement, vicieusement, l'aspirant dans sa bouche. Il l'entendit glapir.

« Bob ! Bob ! Dites-lui d'arrêter ! Faut que je rentre chez moi ! Dites-lui... »

Avec un gros rire, Bob repoussa l'ancien taulard.

« Arrête, maintenant, Sneaky. T'as assez bouffé de la moule ! T'as pas entendu la demoiselle ? Elle est pressée que je lui fourre mon gros machin dans le cul. Aidez-moi, les gars, tenez-lui les pattes en l'air. N'aie pas peur, poulette. Je vais juste te l'enfiler devant eux, après tu pourras rentrer chez papa. Et lui faire la bise de la part de Sneaky. »

Le gros Tom, toujours hilare, et Sneaky soulevèrent la jeune fille, chacun par une jambe. Ils inclinaient leur tête pour voir, par en dessous, Bob qui sortait sa bite. La dirigeant d'une main, il ouvrit de l'autre le bas du con de Mary et visa le vagin. Il tâtonna entre les poils pour bien placer son gland. Doucement, les deux hommes la laissèrent redescendre et elle s'empala sur l'épaisse pine de l'entraîneur, qui s'était renversé pour bien la pénétrer.

Ses fesses se posèrent enfin sur le ventre musclé de Bob. Toute la grosse bite était plantée en elle. Les types lui soulevèrent les genoux pour bien voir la jonction des deux sexes. Les fesses de Mary reposaient comme sur deux coussinets sur les énormes couilles violacées de l'ancien footballeur. Sneaky lui toucha l'anus. Elle n'eut pas la force de protester. La bite la comblait délicieusement.

« Sors-la entièrement, dit Mister President, qui s'était couché à plat ventre. Je veux voir son trou une fois qu'il est ouvert. »

Les deux types soulevèrent Mary et la bite ressortit. Elle miaula de détresse, se sentant affreusement vide.

« T'as vu ça... fit Sneaky, qui s'était baissé.

— On y entrerait le poing... pour sûr qu'il l'a bien défoncée.

— Remettez-la ! »

À nouveau, la bite s'enfonça, et elle eut un petit orgasme qu'elle s'efforça de masquer. Ils la firent monter et descendre ainsi une douzaine de fois, s'amusant de ses contorsions et de ses gémissements et faisant des commentaires obscènes. La mouille giclait à chaque pénétration. Renversée dans les bras de Bob, elle geignait, au bord de l'extase.

« Si le shérif pouvait la voir...

— Ça fait mal, poulette ?

— Ça fait mal, mais c'est bon, hein ?

— Dans le cul, maintenant, Bob... mets-la-lui dans le cul.

— Il pourra jamais, c'est trop étroit.

— Attends, je vais lui lécher l'oignon... soulève-la, Tom. »

À nouveau, la langue de Sneaky s'activa, vicelarde. Sur son anus, cette fois. Puis le gland s'introduisit entre ses fesses. La chair céda. Cela commençait à entrer. Les deux hommes forçaient sur ses cuisses. Elle serra les dents. Soudain la résistance de son anus cessa. Le gland était en elle ; elle le sentait, comme un gros étron, en train de franchir la barrière, en sens inverse. Elle ouvrit la bouche. Son cul s'ouvrit, par sympathie, et toute la bite glissa en elle.

« T'as vu ça, Mister President ? Comment qu'il l'a enculée ?

— Il n'y a plus d'enfant, Sneaky.

— Et si on prenait des photos, nous aussi ?

— Non, cria Mary. Pas de photos. »

Trop tard. L'éclair du flash l'éblouit. La bite lui ramenait délicieusement le cul. Nouveau flash. Une main touchait son sexe. Celle de Sneaky. C'était Tom qui prenait les photos. Il prit une douzaine de Polaroids, l'un après l'autre. Sur certains, Sneaky lui léchait le sexe. Sur d'autres, il lui suçait les seins. Et sur tous, on pouvait voir la grosse bite de Bob plantée entre ses fesses.

« Ça oui, que c'est des photos artistiques, entendit-elle le gros

Tom s'esclaffer.

— Tu vois, râla Bob, en éjaculant violemment, la faisant crier de surprise, lui fouettant l'intérieur du ventre d'une pluie de sperme lourde et épaisse, tu vois qu'on les a fait quand même, ces photos artistiques... Je sens que ça va être le clou de ma collection. »

V MARY PRENTISS ET LES AMIS DE BOB PICART

C'est Mister President qui se chargea de la déshabiller. Encore toute confuse d'avoir joui devant eux, Mary était incapable de lui résister. Tout en lui retirant ses vêtements, il lui susurrail des obscénités d'une voix douce.

« Tu vas jouer avec nous, maintenant, hein, petite salope ? C'est notre tour de te la mettre ! Tu vas nous donner gentiment ton petit cul... Quand il y en a pour un, il y en a pour quatre, pas vrai ? »

— Mais m'sieur, sanglotait mollement Mary, en laissant les mains du nabot lui toucher les seins et le sexe, je peux pas faire ça. Soyez gentil ! Pas tous les quatre, c'est trop... et mon père m'attend. Je vous en prie !

— Allons, allons, t'es plus à une bite près, maintenant ! Pour prendre ton pied comme tu viens de le faire, c'est que t'es plus un ange de vertu, hein ? Tu sens comme mon doigt entre bien ? Faut dire qu'il t'a drôlement défoncée, le Bob ! »

Mal à l'aise, toute nue entre tous ces hommes habillés, Mary se dandinait pendant que le doigt du nabot coulisait dans son vagin. Debout devant elle, il le lui plantait bien au fond en la regardant dans les yeux. Le gros Tom, derrière elle, lui tenait les coudes, l'obligeant à se cambrer, et Sneaky, vicieusement, lui pinçait les bouts des seins. Mary était horriblement excitée. Cela la flattait de voir l'effet que son corps juvénile produisait sur ces hommes adultes. Béat, renversé sur le canapé, la bite flasque et mouillée, Bob assistait à la scène, un verre à la main.

« Dites-leur de me laisser tranquille, geignit Mary. Bob, vous aviez promis ! »

— Voyons, tu peux pas les laisser sur leur faim, Mary. Mets-toi à leur place... pense à ce pauvre Sneaky qui n'a pas trempé sa queue dans une femme depuis quatre ans ! Je parie qu'il sait même plus comment s'y prendre !

— Mais je ne suis pas une putain ! » piailla Mary, en sentant Mister President tâtonner du doigt entre ses fesses.

Elle ouvrit la bouche d'indignation quand le doigt entra dans

son cul.

« Oh Bob... mais, Bob ! Si mon père apprend ça !

— Voyons, pour quelle raison l'apprendrait-il ? Écoute, je te propose un marché. Tu vas les sucer jusqu'à ce qu'ils jurent, et après tu partiras. OK ? »

Il se tourna vers les autres, grand seigneur.

« Allez, les gars, je vous la prête une demi-heure. Mais l'abîmez pas, hein ? C'est la fille du shérif ! »

Elle dut donc s'agenouiller devant Sneaky. Avec une moue pleurarde, elle prit la grosse bite qui pendait de son pantalon, et commença à lui lécher le gland. Assis dans son fauteuil, les cuisses écartées, Sneaky la regardait faire avec un sourire béat. Alors, ça, mon vieux, c'était la grande vie ; se faire sucer par la fille du shérif ! Quand les copains sauraient ça...

Elle leva les yeux sur lui, les joues toutes rouges.

« Vous me laisserez partir, après, monsieur Sneaky ? C'est promis...

— Suce, ma jolie. Et tais-toi. On t'a jamais dit que c'était pas poli de parler la bouche pleine ?

— Mais quand vous aurez, vous aurez... après ? Vous me laisserez partir ?

— Si on est content de ton travail, c'est promis », accorda royalement Sneaky.

Un sourire cruel étirait ses lèvres minces. Du coin de l'œil, Mary vit que les deux autres attendaient leur tour, la bite à l'air. Elle inclina la tête et ouvrit la bouche pour absorber le gros gland congestionné de Sneaky.

En dépit de ses protestations, elle sentait revenir son excitation. L'épouvante que lui inspiraient tous ces hommes ne parvenait pas à la diminuer, au contraire.

« Lèche aussi les couilles », fit Sneaky.

Elle obéit, soulevant les grosses bogues velues et les balayant de sa langue. Mais c'est le gland qu'elle aimait surtout sucer ; elle se le

fourra à nouveau bien au fond, le mastiquant, le pourléchant. Elle sentait Sneaky tressaillir et insistait sous le frein, comme Martha lui avait appris, sur son frère, taquinant le filet minuscule d'un frémissement agaçant. Sneaky ne put résister longtemps à pareil traitement. Une lourde rafale s'échappa de sa bite, heurta le palais de Mary. Elle déglutit, et continua à aspirer le sperme qui fuyait, pendant que Sneaky accompagnait ses éjaculations en donnant des petites ruades de chaque côté du corps agenouillé de la fille. Enfin, il se détendit, sans force, et s'affala dans son siège, le visage en sueur.

« Oh la vache ! gémit-il, elle m'a tiré la moelle épinière. Quelle ventouse, cette fille ! J'ai cru que j'allais crever. »

Un peu honteuse des rires qui accueillèrent cet aveu du taulard, Mary recracha le sperme qu'elle avait ingurgité dans une serviette en papier que lui passa Mister President.

« À moi, maintenant, fit le gros Tom, avec impatience. À moi ! Putain, Bob, j'ai les couilles qui vont exploser si j'attends une seconde de plus ! »

Mais Mister President ne l'entendait pas ainsi. En dépit de sa petite taille, il ne faisait aucun doute qu'il exerçait un ascendant certain sur tous les hommes présents. Même Bob semblait filer doux devant lui.

« Tu ne sors pas de taule, fit-il d'une voix rêche. Tu pourras attendre un peu plus. J'ai une meilleure idée, on va passer dans le gymnase avec la petite. Prendre quelques photos. »

Sneaky, encore affaibli par la saignée de sperme qu'il venait de subir, approuva mollement de la tête.

« Excellente idée, Mister President. Rien de tel qu'un peu de gymnastique pour vous ragaillardir !

— Mais, geignit Mary, en guignant ses vêtements, posés sur le dossier d'un fauteuil, vous aviez dit que si je vous suçais ça suffirait, soyez chic, Mister President... si je rentre pas avant la nuit je vais me faire sonner les cloches par mon père ! Il voudra savoir d'où je viens.

— Eh bien, tu lui diras la vérité, ma mignonne. Que tu viens de faire du sport ! » fit Sneaky.

Les jambes atrocement lourdes, Mary, toute nue, dut précéder les quatre hommes dans le gymnase. Mister President avait insisté

pour qu'elle garde ses souliers à talons hauts. Marchant devant eux dans le long couloir encombré de caisses qui conduisait à la salle de gymnastique, elle sentait leurs regards sur ses fesses. Son cœur battait la chamade, comme chaque fois qu'elle se demandait ce qu'on allait lui faire. Elle se méfiait surtout de ce Mister President qui paraissait avoir une imagination très retorse. Elle ne se trompait pas. C'est lui, en effet, qui prit les photos, et lui indiqua les exercices auxquels elle dut se livrer, en compagnie du gros Tom et de l'ancien taulard.

À la suggestion de ce dernier, ils commencèrent par la ficeler sur le cheval d'arçons, le cul bien ouvert, la tête en bas.

« Tu te souviens de cette fille du Massachusetts ? piaillait Sneaky. Qu'est-ce qu'elle pouvait gueuler quand Tom l'enculait ! Elle en mordait le cuir, la garce. Six mois après on pouvait encore voir la marque de ses dents sur le cheval d'arçons ! »

Pendant que le gros Tom l'enfilait, heureusement par le vagin, Mary n'était pas loin de faire comme la fille en question. Chaque fois que le flash de l'appareil l'éblouissait, elle poussait un cri strident et Tom, hilare, lui écartant les fesses des deux mains pour bien voir le trou dans lequel sa bite coulassait, pliait les genoux pour la lui mettre à fond en poussant un cri de Sioux. Des larmes de rire coulaient sur ses joues, et plus Mary se plaignait, plus, excité par ses plaintes, il la labourait sauvagement. Enfin il se retira d'elle, après avoir envoyé la semoule avec un hennissement prolongé, mais les malheurs de Mary n'étaient pas terminés pour autant. Quand Sneaky lui passa un chiffon dans la bouche, comme un mors à un cheval, elle ne comprit pas d'abord pourquoi. Mordant le chiffon, elle sentit qu'il le lui nouait derrière la nuque.

« À mon tour de jouer, ma jolie », marmonna le taulard libéré.

Une brûlure atroce embrasa les reins de Mary. Elle voulut hurler, mais le bâillon l'en empêcha. La brûlure se renouvela sur sa croupe, cette fois. La position exhaussée mettait son entrefesse et son sexe ouvert à la disposition de son bourreau. Sneaky, en effet, la flagellait de toutes ses forces, avec un martinet aux lanières de cuir terminées par des petits nœuds. Il visait avec acharnement l'anus et le con de la jeune fille dont un grand miroir mural lui renvoyait les images. Elle voyait Sneaky se dresser sur la pointe des pieds chaque fois qu'il levait le bras très haut, pour viser son entrefesse, et elle mordait sauvagement le bâillon. Immédiatement après, les talons du taulard se reposaient sur le sol, et les lanières lui lacéraient le cul. De temps en temps, Mister President prenait une photo. À chaque coup de

martinet, Mary voyait s'épaissir la grosse verge du flagelleur. Au bout d'une trentaine de coups, alors qu'elle était sur le point de s'évanouir sous la souffrance qui lui embrasait le bas du corps, elle vit la bite se relever d'une saccade et le prépuce coulissa, découvrant le gland gorgé de sang.

« Si je te retire ton bâillon, lui demanda Sneaky, tu crieras pas, c'est promis ? »

Elle fit oui de la tête. Mister President lui dénoua le chiffon. Sneaky la prit par les cheveux et lui souleva la nuque pour que sa bouche se trouve à l'horizontale. Elle ouvrit les mâchoires et il lui enfonça sa bite dans la bouche. Elle se mit à le sucer voracement. Elle sentit qu'on lui détachait les chevilles, qu'on lui repliait les genoux. Elle s'offrit sans réticence. C'était Mister President qui était derrière elle. Elle l'entendit cracher dans sa main, puis il toucha son anus, y enfila les doigts, l'étira pour l'élargir ; il allait l'enculer. Elle mordit légèrement la bite dure de Sneaky. Le gland pointu du nabot s'introduisit dans son anus. Elle sentit qu'il posait ses mains sur ses hanches. Elle poussa sur ses intestins pour bien l'accueillir. Le gland glissa dans la muqueuse rectale. Longuement. Délicieusement. Ce Mister President était un artiste de l'enculage. Alors qu'elle s'était attendue à souffrir, après la correction qu'elle venait de subir, une douceur affreusement démoralisante envahissait son cul, se répandait comme un poison dans ses intestins. La queue prodigieusement longue du nabot pénétrait en elle avec des ondulations, comme un serpent dans un terrier humide. Elle se mit à geindre par les narines tout en suçant Sneaky.

« Il n'y a pas à dire, President, vous êtes le champion pour les faire chanter », dit Bob, qui supervisait la scène, de son estrade.

Interminablement, voluptueusement, President encula Mary, jouant en virtuose avec les sensations de la jeune fille. Tout en la sodomisant, il pianotait de ses doigts dans le sexe baveux, étirant les crêtes des nymphes, pinçant le clitoris irrité par le frottement contre le cuir du cheval ; et Mary miaulait, piaulait, roucoulait, puis elle réingurgitait la bite de Sneaky et la suçait, la tétant comme un bébé affamé.

Après ça, elle renonça à discuter et se plia de bon gré à tous leurs caprices. Ils la suspendirent aux anneaux par les genoux pour l'enfiler à l'envers, puis l'obligèrent à s'écarteler sur les barres parallèles pour la lécher par en dessous, et prendre des photos d'elle ainsi, le sexe distendu, la tête penchée, les cheveux pendants, les yeux

fous. Ultime caprice, toujours à cheval sur les barres parallèles, elle dut pisser sur le gros Tom qui s'était accroupi sous elle et renversait la tête. President prit plusieurs photos du jet d'urine qui jaillissait du con écartelé pour asperger le visage extasié du gros Tom. Les dernières gouttes, Tom vint coller sa bouche au con pour les boire à la source. C'est ainsi que Mary obtint son orgasme le plus intense, dans les odeurs de pisse et de sueur qui imprégnaient la sciure, sous les appareils.

En raccompagnant la jeune fille dans l'appartement, Mister President lui baisa galamment la main et la remercia pour sa coopération.

« Une véritable orgie romaine... la félicita-t-il. Permettez, mademoiselle, à un connaisseur de vous féliciter. Vous êtes douée pour le stupre et la luxure ! Une véritable carrière de courtisane s'ouvre devant vous ! Avec des dispositions aussi remarquables, si vous le souhaitez, je pourrais prendre votre carrière en main. Mais bien sûr, il faudra se montrer très prudente tant que vous serez mineure. Votre papa n'apprécierait guère ! Et je voudrais pas me retrouver en taule, comme Sneaky ! »

Mary n'en croyait pas ses oreilles. Ce nabot lui proposait tout bonnement de tapiner pour son compte ! Elle se retint pour ne pas lui rire au nez. Plus vite elle serait sortie de ce guêpier, mieux cela serait.

Ce qu'elle ignorait (ce qu'ils ignoraient tous) c'est que cette orgie romaine avait eu un spectateur.

Et pas n'importe lequel...

VI UNE BALLERINE POUR LE SHÉRIF

Cela ne faisait que quelques minutes que Mary Prentiss, escortée par Mister President, qui avait proposé galamment de la reconduire chez elle, venait de quitter le loft, en compagnie de Sneaky et de Tom, quand Bob Picart, qui remettait de l'ordre dans son living, reçut un coup de fil d'un de ses « amis de la haute », comme il les qualifiait lui-même.

De nombreux riches personnages de la ville avaient en effet recours à ses services, quand ils se sentaient du vague à l'âme. Moyennant finance, l'entraîneur les mettait en relation avec certaines de ses protégées. « Je suis la maquerelle de la ville ! » plaisantait-il parfois. Il prenait un malin plaisir à prostituer les adolescentes des meilleures familles qu'il avait piégées dans son loft, et qu'il faisait chanter ensuite avec les photos inconvenantes qu'il en avait prises. Souvent, un des amateurs de ballets roses à qui il fournissait ainsi de la chair fraîche, ignorait que sa propre fille était elle-même la victime de Bob. Pendant qu'il se réjouissait de contraindre à ses sales caprices la fille d'un de ses amis, la sienne était en train de subir ceux du père de la demoiselle en question.

L'avocat Schmoelbrek, un vieux pervers, était un des plus fidèles clients de Bob Picart. Il était particulièrement exigeant sur le chapitre de la jeunesse. Plus les filles étaient jeunes, plus elles étaient d'allure enfantine, susceptibles d'être déguisées crédiblement en fillettes, et plus l'avocat se montrait généreux. Mais en dehors de ces nymphettes, il y avait une fille que Schmoelbrek tenait terriblement à obtenir. Cela faisait des mois qu'il tannait Bob Picart dans ce but. C'était Martha Mac Manus, la fille de l'avocat en renom, gendre du sénateur, un des hommes les plus riches de la ville. Or, Mac Manus, qui avait souvent recours lui-même aux services de Bob Picart quand il avait envie d'une jeunette, était le protecteur de ce dernier. C'est lui qui lui avait obtenu un poste d'entraîneur au club de la ville, véritable sinécure.

Quant à Martha, si elle était, elle aussi, une des « petites putes » de Bob Picart, elle avait droit à un traitement privilégié. Pour tout dire, Bob la redoutait. C'est ce qu'il s'évertuait à expliquer à Schmoelbrek qui le relançait une fois de plus à ce sujet.

« Je comprends très bien que vous vouliez vous venger de Mac Manus qui vous a soufflé Rosamond, cher maître. Et que ça ne vous déplairait pas de baiser sa fille. Mais ainsi que je vous l'ai déjà dit, de

toutes les nanas de la ville, Martha est certainement la seule que je ne pourrai jamais obliger à coucher avec vous. Je ne suis pas fou, mon vieux. Je ne tiens pas à me mettre son père sur le dos ! Quant à elle, c'est une garce absolue, de la dynamite ! Chaude du cul et perverse comme dix mille névrosées, mais la tête aussi froide que son salopard de père. Pour ne rien vous cacher, elle me fout les jetons ! »

Comme Schmoelbrek insistait lourdement (il y en a qui sont longs à comprendre !), lui promettant des sommes fabuleuses, Bob fut pris d'une inspiration.

« En revanche, j'aurais peut-être quelque chose qui pourrait vous intéresser. Une brunette avec de tous petits nichons, comme vous les aimez. C'est la meilleure amie de Martha, justement ! Mary Prentiss ! La fille du shérif ! Qu'est-ce que vous dites de ça, mon vieux ? Je peux vous la faire baiser quand vous voulez ! Une vicelarde de première, vous avez pas idée, faut pas lui en promettre. J'ai jamais vu une fille aimer autant la bite ! Une vraie cannibale ! Elle sort d'ici. Je viens de la partouzer avec trois potes à moi. Quand elle est partie, elle marchait en canard ! C'est plus un vagin qu'elle avait, mais le tunnel sous la Manche ! Seulement, cher maître, une fille comme ça, c'est de la première main, ça coûte cher ! Va falloir les allonger, vieux rapiat ! »

Livide de rage, Prentiss poussa doucement la porte de la chambre de Bob où il s'était caché précipitamment au moment où les quatre hommes revenaient du gymnase. Du couloir, il avait pu assister à ce que sa fille avait subi dans la salle de gym. Et maintenant, il venait d'entendre ce fumier proposer les services de Mary comme ceux d'une putain. La fureur le faisait trembler, une fureur bestiale qui faisait battre ses tempes et lui injectait les yeux de sang. Le bruit de ses pas étouffé par l'épaisse moquette, il traversa le living. Bob, debout devant la fenêtre, lui tournait le dos. Il se taisait, écoutant son interlocuteur.

« Et alors ? fit soudain l'entraîneur, avec un rire gras. Je le sais que c'est une copine de classe de votre nièce. Martha aussi, c'en est une, et ça ne vous gênait pas beaucoup ! Rassurez-vous, la gamine sera discrète, c'est son intérêt. Avec les photos que j'ai prises d'elle, elle est obligée de filer doux. Suffira que je la menace de les faire parvenir à son père ! »

Debout derrière l'entraîneur, Prentiss lui braqua sur la nuque le canon de son revolver de service. Il fut à deux doigts de le tuer net, d'une balle dans la tête, comme un chien enragé. Mais à ce moment,

ses yeux se posèrent sur un des albums de photos que les amis de cette ordure avaient compulsés avant l'arrivée de sa fille. De très jeunes filles, vêtues en ballerines, mais sans culottes, s'écartelaient dans des poses obscènes, exhibant leurs sexes glabres et leurs anus. Une bouffée de chaleur lui monta au visage. Le revolver tremblant au bout du poing, il se baissa, tourna une page. Toujours cul nu sous son tutu, une des ballerines juvéniles, levait une jambe vers le plafond, et, des deux mains passées sous elle, ouvrait son sexe déformé. Il venait de reconnaître, avec une stupeur sans nom, le visage de la fille qui avait posé pour cette photo obscène. C'était Martha Mac Manus, la fille de l'avocat, la meilleure amie de sa fille ! Un soupir rauque lui échappa, qui fit se retourner en sursaut Bob Picart. Apercevant derrière lui le shérif, revolver au poing, il sursauta violemment et raccrocha brusquement.

« Vous... Mais... comment... comment ? »

Glacé par la peur, il ne quittait pas des yeux le canon du colt 38 que le père de Mary lui braquait entre les yeux. De l'autre main, Prentiss tourna quelques pages. D'autres filles très jeunes, plus ou moins vêtues, déguisées ou non en ballerines, exhibant leurs sexes et leurs seins acides.

« Une vraie collection de lolitas que tu as là, fit-il d'une voix épaisse. La plus vieille doit avoir seize ans, à tout casser ! De quoi finir tes jours en taule, non ? »

— Mais, ce n'est pas ce que vous croyez... il s'agit de photos artistiques ; ce sont des œuvres d'art. »

Prentiss arqua un sourcil. Son calme était revenu. Cela le rendait encore plus terrifiant. Bob se lécha les lèvres.

« Je vois qu'elles sont souvent déguisées en danseuses, fit Prentiss. On dirait bien que c'est le même tutu, qu'elles ont toutes. Un tutu spécial, non ? Le justaucorps laisse sortir les nichons. Et il est ouvert en bas, pour qu'on voie le cul et le con. Tu l'aurais pas dans un coin, par hasard, ce tutu ? »

Bob Picart se demandait si le shérif venait d'entrer, où s'il avait assisté à ce qui s'était passé dans le gymnase. Dans cette dernière hypothèse, sa vie ne valait pas un pet de lapin.

« Comment êtes-vous entré ? demanda-t-il d'une voix faible.

— Avec un passe, mon chéri. Comme ton ami Sneaky, quand il

joue au cambrioleur. J'ai vu qu'il était sorti de taule, à propos, ce cher Sneaky. Et qu'il semblait en pleine forme. »

Bob sentit son sang se geler dans ses veines. S'il avait vu Sneaky, c'est qu'il avait vu tout le reste.

« Ce tutu ? insista Prentiss, en agitant son colt.

— Il est là, dans le coffre... c'est là que je range les accessoires de mes modèles. »

Servile, Bob s'accroupit devant le gros coffre. D'un amas de chiffons colorés, certains pailletés de strass, il extirpa le tutu rose, tout froissé, et le montra au shérif. Celui-ci s'assit sur un fauteuil et posa sur ses genoux l'album de photos ouvert à la page où Martha Mac Manus exhibait son sexe, une jambe en l'air.

« C'est cette petite pute qui t'a amené ma fille, hein ?

— Exact, shérif. »

Bob était décidé à ne rien cacher.

« Elle me tient, vous comprenez ? Elle sait que j'ai fait de la taule. C'est un démon, cette fille. Elle m'oblige à prendre des photos de ses copines, et ensuite... à les faire coucher avec ses copains. Si je ne marche pas, elle menace de dire à son père que j'ai fait des saloperies avec elle. Mac Manus me liquiderait, c'est certain.

— Pourquoi fait-elle ça ?

— C'est une tordue, shérif. Ils sont tous tordus, sexuellement parlant, dans sa famille. C'est comme ça qu'elle prend son pied. Il n'y a pas que votre fille, d'ailleurs, qu'elle m'a amenée. Presque toutes les autres filles, sur l'album, c'est des copines de classe à elle.

— T'es une victime, en quelque sorte », ironisa Prentiss.

Boudeur, Bob haussa les épaules.

« Eh bien, fit Prentiss, en se calant dans le fauteuil, tu vas continuer à être une victime. Nous allons compléter ta collection de photos avec une nouvelle danseuse. Déshabille-toi et enfile ce tutu. »

Hagard, Bob Picart dévisagea le shérif ; perdait-il la tête ? Lui, en tutu ? Mais Prentiss ne plaisantait pas.

« À poil, mon salaud. Grouille ! »

Pendant que Bob se déshabillait, hébété, Prentiss prit l'appareil photo qui se trouvait sur la table basse et vérifia qu'il était bien chargé. Lorsqu'il fut en slip, l'ancien athlète se tourna vers le shérif, le tutu à la main. Son impressionnante musculature, alourdie par la graisse, lui donnait un aspect presque monstrueux.

« Enlève ton slip, ma chérie, ne sois pas si pudique. »

Bob obéit ; Prentiss contempla sa lourde bite et ses grosses couilles poilues.

« Tu bandes pas, hein ? se moqua-t-il. Tu te demandes ce que j'ai dans la tête. Enfile le tutu. »

Avec une grimace, le géant étira l'élastique du tutu et y enfila une jambe, puis l'autre. Il remonta le ridicule vêtement à sa taille. Le tutu s'évasait en corolle au-dessus de ses cuisses poilues et de ses couilles. Bob se vit dans la glace et eut un coup au cœur. Il était parfaitement grotesque, et d'une obscénité effroyable.

« Il y a une trousse à maquillage dans ton coffre... maquille toi, ma jolie. Beaucoup de rouge... et du bleu sur les paupières. Un maquillage de putain, tu saisis ? On va faire des photos couleurs... faut qu'il y en ait, des couleurs ! »

D'une main tremblante, le colosse se barbouilla les lèvres de rouge et souligna de noir ses yeux. Il ressemblait à un monstrueux travelo. Quand ce fut fini, le shérif lui montra la photo de l'album.

« Fais le french cancan, comme elle. »

Il avait posé son revolver sur la table et prit l'appareil photo. Plus mort que vif, Bob obtempéra. Il prit son mollet à deux mains et se redressa, tirant sa jambe vers le plafond. En équilibre sur une jambe, il se renversa. Sous les couilles tapissées de poils crépus, son anus velu apparut dans la raie sombre de l'entreferse. Le shérif exigea qu'il fasse sortir son gland. L'entraîneur s'exécuta. Cette exhibition sordide agissait sur lui : sa bite commençait à bander. Prentiss prit plusieurs clichés, en changeant d'angles.

Puis, comme inspiré par la tenue de Bob, Prentiss lui ordonna de danser pour de bon. Il alluma la radio. Et, sous la menace du revolver, le géant dut faire des pointes, des entrechats, bondir grotesquement, lourdement, de-ci, de-là. Lever les jambes avec des

grâces pataudes de pachyderme, les écarter, dévoilant chaque fois sa bite et ses couilles qui se balançaient. La sueur qui ruisselait sur son visage délayait son maquillage qui coulait en longues traînées noires et rouges sur ses joues bleues de barbe. Il était pitoyable. Quand il ne resta plus que deux ou trois clichés à prendre, Prentiss exigea que l'entraîneur se juche sur la table basse et se prosterne, en écartant ses fesses des deux mains pour exhiber son anus. Il prit une photo rapprochée du cul ouvert et des grosses couilles qui pendaient dessous. Il constata, amusé, que le géant bandait.

« On dirait que ça te plaît, les photos », fit-il en prenant dans sa main la bite de l'entraîneur.

Bob ravala son souffle. Le shérif tira sur le prépuce pour faire sortir le gland.

« Tu serais pas un peu pédé sur les bords ? demanda Prentiss. Dans ce cas... Tu ne verras aucun inconvénient à me faire une petite pipe, hein ? Figure-toi que ça m'a émoustillé, moi, de voir toutes ces photos. »

Braquant son revolver sur la tempe de Bob, il fit le tour de la table, et ouvrit son pantalon. Il tira sa bite qui bandait à demi et la présenta à la bouche barbouillée de rouge de l'homme humilié. Des larmes coulaient des yeux de l'entraîneur, entraînant le fard noir de ses paupières. Il ressemblait à une vieille putain. Veulement, il ouvrit la bouche et Prentiss lui introduisit sa bite dedans.

« T'as pas intérêt à la mordre, mon salaud, sinon je t'en colle une dans le crâne ! »

Bob n'y songeait même pas. Il avait renoncé à tout respect humain, et ne songeait qu'à se plier à tous les caprices de ce dingue, pour désarmer sa colère. Il suçait donc la grosse pine de Prentiss, faisant tourner sa langue autour du gland comme une putain émérite. Pour la première fois, il découvrait ce qu'éprouvait, du dedans, les filles qu'il asservissait. Une émotion sale se mêlait à sa peur et à sa rage.

« Tu sais que tu sucés comme une reine, le complimenta odieusement Prentiss, en lui caressant la joue avec le canon de son arme. On dirait que t'aimes ça, les grosses sucettes. Dans ce cas, on va te récompenser, grande sale. Ne bouge pas, garde la pose. »

Retirant sa bite de la bouche de Bob, Prentiss retourna se poster derrière lui. Il regarda l'anus ridé, cerné de poils sombres. L'anus se

resserra, dans un spasme.

« Non... tout mais pas ça, bredouilla l'athlète.

— Choisis : une balle dans le cul ou ma bite ? »

Prentiss posa le bout glacé du canon sur l'anus crispé. Ce fou était capable de tirer ! La panique fit crier Bob.

— Non, je vous en supplie !

— La bite, alors ? Je peux te la mettre ? »

Avec un sanglot, Bob fit oui de la tête. Le visage crispé, Prentiss dirigea sa bite entre les fesses poilues de l'athlète asservi. Le gland était baveux de salive mêlée de rouge à lèvres. Il n'eut pas à forcer ; dominé par la trouille, l'homme s'ouvrait. Prentiss lui posa le revolver à plat sur les reins, et s'enfonça d'un coup dans son cul. Bob l'accueillit avec un gémissement féminin. C'était la première fois qu'il se faisait enculer. L'émotion le bouleversait. Il sentit la bite se retirer, puis revenir. Dévoré par une honte mortelle, il constata que ses entrailles accueillait le visiteur avec un frémissement joyeux. Il cria de rage et mordit le bois de la table, comme la fille de Massachusetts le cuir du cheval d'arçons, des années auparavant. De se souvenir de cette fille pendant que la bite lui ramonait le cul fit bander l'entraîneur. Pendant que ses dents grinçaient sur le bois verni, il sentit que le shérif, avec un rire gras, lui prenait la bite, sous le ventre. Et, tout en l'enculant régulièrement, à grands coups, Prentiss se mit à le branler.

Tout en le masturbant et en l'enculant, il lui parlait comme à une femme.

« Dis donc, quel gros clito tu te payes, ma salope. On dirait que ça te fait de l'effet, hein ? Tu sens comme je te le secoue bien ? Si tes petits copains pouvaient te voir, en ce moment, pour sûr qu'ils se marreraient bien. Tiens, prends-en plein ton cul, grosse pouffiasse. »

Bob s'efforçait de lutter contre le plaisir, mais le shérif le branlait d'une main mécanique. Les deux hommes éjaculèrent presque en même temps, avec des grognements bestiaux. Pendant que le sperme du shérif giclait dans les tripes de l'athlète, celui de ce dernier éclaboussait avec violence la table vernie et les photos de l'album que Prentiss avait posé dessus, pour les contempler en enculant l'homme qui les avait prises.

Dégoûté, son excitation retombée, Prentiss retira sa bite. Elle était maculée de traces brunâtres.

« Oh, la grosse cochonne, fit-il. Elle a plein de caca dans son derrière. Viens me nettoyer ça, vite. Je veux qu'elle soit propre comme un sou neuf. »

À nouveau, malade d'humiliation, les cuisses souillées de son sperme et de celui du shérif qui dégorgeait de son anus, Bob dut sucer la bite de son bourreau. Un souvenir, surtout, le rendait fou de rage. Au moment de jouir, le shérif s'était planté à fond dans son cul, et lui avait tripoté la bite des deux mains, par-dessous. Il avait tiré violemment sur le prépuce, et lui avait broyé les couilles dans son autre paume. C'est en sentant ses grosses couilles écrasées dans la main de Prentiss que Bob, criant comme un goret qu'on égorge, avait joui. Et joui d'une façon ignominieuse.

Avant de partir, le shérif opéra une razzia dans la collection de photos de Bob Picart. Il emporta toutes celles où l'on voyait sa fille. Mais aussi beaucoup d'autres. Et particulièrement, celles où s'exhibait Martha Mac Manus, la fille de l'avocat.

Concernant cette dernière, il avait une idée en tête. La rage de Prentiss était retombée. Il savait qu'il ne pourrait pas agir légalement contre Bob Picart sans que sa fille soit compromise. Et celle de Mac Manus par la même occasion. Mac Manus avait le bras long. Il étoufferait l'affaire. Non. Mieux valait traiter ça à sa façon.

« Je te conseille de laisser ma fille tranquille, mon salaud, si tu veux pas que les photos d'une certaine ballerine fassent le tour de la ville. Et surtout, pas un mot à Martha, hein ?

— Je suis pas fou, dit Bob. Si elle savait que vous avez vu ses photos, elle serait capable de m'arracher les yeux.

— Cela dit, je ne suis pas ennemi des nymphettes. De temps en temps, j'aurai peut-être recours à tes services, pour m'envoyer une de ces petites salopes de la haute. Tu saisis ?

— Mais bien sûr, s'empressa Bob, tout heureux de s'en tirer à si bon compte. Je vous fournirai toutes les filles que vous voudrez !

— Et sans bourse délier, bien sûr ! »

VII LES DEUX SECRÉTAIRES DE MAÎTRE MAC MANUS

Il y avait foule, ce samedi après-midi, au premier étage du Café Français, pour la réunion mensuelle du club des collectionneurs. Cela s'expliquait : la veuve d'un des plus riches philatélistes de la ville, décédé le mois précédent, mettait sa collection en vente aux enchères. Or, cette collection comportait quelques raretés que convoitaient ardemment les plus fortunés des collectionneurs. La dispute menaçait d'être rude entre ces requins ; les enchères atteindraient certainement des sommes astronomiques. Quant au tout-venant des petits, la foule des besogneux, ils se contenteraient de ramasser les miettes que voudraient bien leur laisser ces messieurs.

Une heure avant la mise en vente, toutes les tables étaient déjà occupées, et les garçons avaient fort à faire pour servir tout ce monde. Un brouhaha confus régnait sous les lambris dorés, imités de ceux du café Procope, à Paris, et, dans la fumée des cigares, les visages des consommateurs avaient quelque chose de tendu. On s'épiait, on se souriait hypocritement, le cœur plein de haine. La plupart des acheteurs qui se trouvaient là se connaissaient de longue date et se détestaient cordialement. Aux premiers rangs, on reconnaissait M. Porbus, le riche propriétaire, en compagnie de son épouse, une duègne à la lippe méprisante. Porbus était en conversation avec le juge Simmons, bel homme élégant, aux tempes argentées, qui s'était déplacé pour l'occasion.

Le vieux Pritchard était venu, lui aussi, mais c'était normal, il ne ratait pas une séance. Il ne payait pas de mine dans son vieux costume élimé, mais chacun savait qu'il avait les moyens de s'offrir les exemplaires les plus onéreux. D'autres collectionneurs célèbres se saluaient, d'une table à l'autre, avec des sourires crispés.

Chose bizarre, l'avocat Schmoelbrek, qui avait pourtant les moyens de lutter avec les plus riches, ne trônait pas parmi eux, aux tables en vue. Schmoelbrek aimait jouer les discrets, les miséreux ; il s'asseyait toujours au fond de la salle, dans le troupeau des petits collectionneurs. Ce jour-là, le hasard voulut qu'il soit installé à côté du shérif Prentiss. Devant eux se trouvaient l'agent de change Foster et le quincaillier Laggerty.

« Et votre stop, plaisanta le shérif. Vous l'avez changé ?

— Ce sera fait demain, parole d'honneur », nasilla

Il parcourut la foule d'un regard amusé et ricana.

« Il y a du beau linge, aujourd'hui... Vous et moi, nous ne sommes pas de taille à lutter avec ces gens-là. Nous nous contenterons des miettes ! »

Prentiss ne fut pas dupe de la feinte humilité de son voisin. Il approuva néanmoins d'un soupir. Le vieux quincaillier Laggerty fut moins diplomate. Il se retourna en ricanant d'un air entendu. Mais alors qu'il s'apprêtait à parler, la veuve, précédée d'un garçon, fit son apparition. Le silence se fit immédiatement. Le garçon portait les albums du mort. Il alla les poser sur la table, en haut de l'estrade, où attendait le commissaire priseur. La veuve s'assit à la table du juge Simmons qui lui avait gardé une chaise.

Les enchères allaient commencer, quand deux garçons fendirent la foule, en s'excusant. Ils portaient une table et trois chaises, à bras levés. Ils installèrent cette table au premier rang, entre le juge Simmons et M. Porbus, qui déplacèrent les leurs pour leur laisser de la place. Peu après entrèrent les retardataires à qui ces chaises étaient destinées. Un petit homme élégant, aux tempes argentées, aux lèvres minces, qui se tenait très droit pour ne pas perdre un centimètre de sa taille. Et deux femmes magnifiques, une rousse et une blonde. À son habitude, l'avocat Mac Manus soignait son entrée. Mais, c'était surtout les femmes qu'on dévorait des yeux : ses deux secrétaires particulières, Betty Perkins, la rousse, et la blonde et pulpeuse Rosamond Patterson, la dernière « acquisition » de l'avocat. Betty Perkins était une splendide rouquine au visage arrogant ; elle était d'une élégance folle et la blonde était loin d'avoir autant de classe. C'est surtout à elle que les hommes s'intéressaient, avec des sourires vaguement scandalisés. Elle portait en effet son manteau sur le bras, et sous son chemisier noir, transparent, on pouvait voir bouger sa lourde poitrine. Elle ne n'avait pas de soutien-gorge, et les aréoles roses et larges de ses gros seins étaient visibles. On se pencha pour les admirer, l'œil luisant, quand elle passa au bras de l'avocat, les yeux baissés, rougissante.

Le quincaillier Laggerty et Foster se retournèrent pour regarder Schmoelbrek. Il feignait de compulsurer son carnet, se désintéressant de ce qui se passait à ce moment-là, mais les deux hommes, et le shérif, près de lui, virent bien que ses mains tremblaient.

« Ce salaud de Mac Manus ne manque pas de toupet, quand même, nasilla d'une voix envieuse le quincaillier. Amener ici ses deux

putains ! Il faut le faire.

— On dirait que la rouquine fait la gueule, dit Foster. Je me suis laissé dire que la blonde l'avait supplantée, et que c'était elle, maintenant, la favorite. »

Prentiss se pencha pour observer de loin Betty Perkins. Elle faisait grise mine, en effet. Mais presque aussitôt, les enchères commencèrent et il se désintéressa des deux femmes.

*

* *

Une heure plus tard, le shérif sortit de la salle enfumée pour se dégourdir les jambes. Il descendit au bar où se trouvaient surtout des femmes, les épouses des collectionneurs qui avaient accompagné leurs maris, mais qui n'avaient pas voulu assister aux enchères, trouvant cela ennuyeux. Elles papotaient entre elles en attendant. Certaines étaient assez jeunes, mais la plupart étaient de vieux croûtons, c'est pourquoi le shérif remarqua d'emblée la petite Linda, la nièce de Schmoelbrek, assise toute seule à une table. Elle portait une petite robe d'écolière, rose, avec des volants, qui semblait sur le point de craquer sous la pression de ses seins et de ses fesses. Visiblement oppressée par ce carcan vestimentaire, elle suçait la paille de son jus d'orange, en parcourant d'un regard attentif des catalogues de cotations de timbres posés devant elle.

Sous la table, ses genoux étaient écartés, et le shérif aperçut ses cuisses blanches. Il s'arrêta pour allumer son cigare et répondit à quelques saluts de tête de ces dames. À sa table, la gamine lui avait lancé un rapide coup d'œil, puis s'était replongée dans sa lecture. Lorgnant les seins comprimés de l'adolescente, Prentiss tira une bouffée. Il avait toujours eu un faible pour les filles très jeunes, et celle-là, avec sa bouche veule et ses yeux surnois, lui faisait l'effet d'une précoce petite salope. Quelque chose se dégageait d'elle qui attirait les yeux des hommes et leur inspirait des pensées salaces.

À la dernière réunion du club, le mois précédent, le shérif avait eu l'impression que la gamine avait fait exprès de lui montrer ses cuisses. Il n'en était pas vraiment certain, et, ce jour-là, il hésitait à faire tomber son briquet pour lorgner sous sa robe, comme la fois précédente. Il craignait de se faire remarquer. Fumant son cigare, il s'abîma dans ses pensées. Elles étaient assez moroses. À trois reprises, il avait tenté d'acquérir des timbres qui l'intéressaient, et chaque fois,

Mac Manus avait surenchéri sur lui, impitoyablement. Prentiss avait dû y renoncer.

La troisième fois, il s'était passé quelque chose de bizarre. Alors que Prentiss venait de s'incliner devant la surenchère de Mac Manus, Schmoelbrek s'était lancé dans la bagarre et avait surenchéri sur son rival. C'est lui qui avait enlevé la vignette, Mac Manus n'avait pas même essayé de lutter contre lui. Sans doute avait-il perçu que, pour se venger de s'être fait souffler Rosamond, Schmoelbrek était capable de faire monter les enchères le plus haut possible.

Alors qu'il réfléchissait à cela, Prentiss remarqua que la fille venait d'écarter les genoux. Sa gorge se serra. La nièce de Schmoelbrek s'était plongée à nouveau dans sa lecture, apparemment inconsciente du spectacle qu'elle offrait, sous la table. N'y tenant plus, Prentiss laissa choir son briquet et s'accroupit pour le ramasser. Sous la table, les genoux s'écartèrent encore plus, et une main descendit gratter un mollet. Une bouffée de chaleur prit naissance dans le ventre épais de Prentiss. Entre les cuisses écartées, la culotte, très lâche, baillait sur un côté. Le temps d'un éclair, il vit le sexe. Entre les poils blonds et bouclés, la fente rose s'entrebaillait. Très vite, la fille referma ses cuisses et tira pudiquement sa robe sur ses genoux. Il se releva, les tempes tintantes. Il lui sembla que Linda avait rougi. La bouche entrouverte, elle le regardait par-dessous, les pommettes enflammées.

« Alors, vieux sacripant, on regarde sous les jupes des petites filles », se moqua une voix dans son dos.

C'était le quincaillier Laggerty, grand échalas au visage ridé qui ressemblait à une vieille pomme de terre. Le vieillard ricana.

« Ne faites pas cette tête... moi aussi, j'ai fait tomber mon briquet, tout à l'heure. C'est fou le nombre de type qui peuvent laisser tomber des trucs quand cette petite ouvre les cuisses ! Je me demande si elle est idiote ou vicieuse. C'est pas possible qu'elle se rende pas compte !

— Qui est-ce ? demanda négligemment Prentiss.

— Comment ? Vous ne la connaissez pas ? Depuis le temps que Schmoelbrek la traîne ici, et qu'elle montre sa culotte à tout le monde ! Vous m'étonnez, shérif. C'est sa nièce, bien sûr.

— Vraiment sa nièce ? demanda le shérif.

— Et peut-être même plus que ça, gloussa le quincaillier. C'est la fille de son frère, mais c'est de notoriété publique que Schmoelbrek couchait avec sa belle-sœur. La petite est peut-être sa fille après tout. Ce qui expliquerait pourquoi il l'a recueillie, quand ses parents se sont tués en voiture. »

Les genoux serrés, Linda baissait la tête, étudiant ses catalogues.

« Elle a sa collection particulière. Son oncle prétend que c'est déjà une mordue. Il l'emmène souvent avec lui, chez les collectionneurs, quand il fait des échanges. »

Laggerty laissa planer un silence. Il se pencha confidentiellement vers son voisin. La fille se tortillait, mal à l'aise, comme si elle devinait qu'ils parlaient d'elle.

« On raconte de drôles de trucs, à ce propos. Mais ce sont peut-être des calomnies, bien sûr. Comme quoi, il la ferait coucher avec certains vieux vicelards, en échange des timbres qui l'intéressent. Je n'y crois qu'à demi. Après tout, c'est sa nièce ; je ne le vois pas l'offrant au tout venant, comme il faisait avec Rosamond, avant que Mac Manus la lui souffle. »

À ce moment, d'autres collectionneurs descendirent du premier, en parlant à voix forte. Les enchères étaient terminées. Schmoelbrek rejoignit les deux hommes.

« Alors, shérif, fit-il. J'ai vu que ce salaud de Mac Manus vous a damé le pion à deux reprises.

— C'est la vie, fit philosophiquement Prentiss. (Le fait est qu'il l'avait amère.)

— Ce fumier aurait pu vous les laisser, quand même. Lui et Porbus ont raflé toutes les pièces rares. Qu'est-ce que ça lui coûtait de vous laisser les deux timbres qui vous intéressaient ! Ce type ne sait pas vivre.

— C'est vrai qu'il aime bien nous faire sentir qu'il est le plus riche, fit Laggerty, avec rancœur. Écraser tout le monde avec son sale fric ! »

Fulminant, le vieux se dirigea vers le comptoir pour boire une bière.

« Mais vous avez vu, triompha Schmoelbrek, la troisième fois, je lui ai soufflé le timbre qui vous intéressait. Ce Honduras vert. Avec moi, il n'a pas osé surenchérir. »

Avec un sourire mielleux, l'avocat glissa sa main sous le bras du shérif et l'entraîna vers la table où se morfondait sa nièce.

« Savez-vous pourquoi j'ai acheté ce timbre ? demanda-t-il. Moi, il ne m'intéressait pas particulièrement. C'est pour vous. »

Prentiss eut un haut-le-corps.

« Vous voulez me l'offrir ? (Il n'en croyait pas ses oreilles.)

— Vous l'échanger, shérif, rectifia l'avocat. Je ne suis pas philanthrope ! Je sais que vous avez des timbres qui m'intéressent. J'ai pris celui-ci comme monnaie d'échange. Qu'en dites-vous ?

— Ma foi, pourquoi pas ? »

Ils étaient arrivés devant la table.

« J'ai vu que vous regardiez ma nièce, dit Schmoelbrek. Elle est mignonne, non ? Et drôlement féminine, hein, déjà, pour son âge.

— Quel âge a-t-elle ?

— Oh, quatorze ans sonnés... bientôt quinze. Eh oui, le temps passe. Dis bonjour au shérif, ma chérie. »

L'adolescente se leva gauchement et tendit sa petite main. Sa paume était moite.

« Range tes affaires, mon lapin. Nous rentrons.

— Tu as fait de bonnes affaires, Dada ? demanda la petite, d'une voix sucrée et maniérée.

— Je ne me plains pas.

— Et vous aussi, monsieur ? »

Elle lui planta ses grands yeux bleus, faussement naïfs, dans les siens. Prentiss sentit sa gorge se serrer. Les bouts des seins comprimés pointaient sous l'étoffe rose de la robe. La petite semblait avoir du mal à respirer.

— Je ne suis pas de taille, bougonna le shérif, à lutter avec des requins comme ton oncle. »

Schmoelbrek eut un petit rire satisfait, et tapota la croupe de sa nièce, qui était venue se coller câlinement contre son flanc et qui reluquait le shérif en se mordillant le pouce.

« Voyons, fit-il, tout n'est pas perdu. Puisque j'ai un des trois timbres qui vous intéressaient. »

À ce moment, Mac Manus suivi par ses deux secrétaires, qu'entourait une bouffée de parfum passa devant eux.

« Sans rancune, hein, shérif, lança au passage l'avocat huppé. À la guerre comme à la guerre ! »

Schmoelbrek s'était détourné pour ne pas avoir à parler à son ennemi. Quand il fut parti, suivi de ses deux « chiennes », le petit homme gras et ventru glissa sa main sous le bras du shérif. Il avait remarqué que le visage de ce dernier s'était durci.

« Il ose venir vous narguer, en plus, ce salaud ! »

Prentiss ne répondit pas.

« À propos de notre échange, reprit doucereusement Schmoelbrek, il me vient une idée, shérif ! En ce moment, j'apprends à la petite l'art de la philatélie. Savez-vous que j'ai bien envie de l'envoyer négocier avec vous, à ma place ? Pour qu'elle apprenne le métier ! Qu'en dites-vous ? »

Le shérif jeta un coup d'œil à la jeune fille. Elle s'était empourprée et l'observait sous ses longs cils de poupée.

« Ma foi, je ne dis pas non (il se gratta la gorge.) Elle pourrait passer chez moi demain dans l'après-midi. Le dimanche, je suis toujours seul, à la maison. Ma fille sort avec sa copine Martha. Et ma femme va voir sa mère. J'en profite pour m'occuper de mes collections, je suis tranquille. Personne ne nous dérangera.

— Eh bien, c'est entendu. Je vous l'envoie demain après-midi, avec votre timbre. Après tout, il est temps que cette petite fasse ses griffes, pas vrai ? Mais attention, hein ? C'est encore une enfant. Pas de gestes déplacés !

— Voyons, se gendarma Prentiss, vous oubliez que j'ai une fille

de son âge !

— Je plaisantais, bien sûr, shérif, gloussa l'avocat. Je plaisantais ! Je sais que la petite ne risque rien avec vous. Un shérif ! C'est tout dire ! (Il se tourna vers sa nièce.) Tu seras gentille avec le shérif, hein, mon lapin, plaisanta-t-il, mi-figue mi-raisin, tu sais que c'est toujours intéressant d'être en bons termes avec la loi !

— Ne crains rien, Tonton. Je serais très gentille, minaуда l'adolescente. Le shérif sera content de moi. Et toi aussi. »

**VIII LA PROCHAINE FOIS QUE VOUS
VERREZ
MON ONCLE, NE LUI DITES SURTOUT PAS
QU'ON A FAIT DES COCHONNERIES**

Ce dimanche-là, en début d'après-midi, Martha Mac Manus passa prendre chez elle son amie Mary Prentiss, pour l'emmener « faire une balade à la campagne ».

« On va pousser jusqu'au lac, annonça Martha en arrivant. Mon frère a un copain qui a un chris-craft. On fera du ski nautique.

— Chouette. Je monte chercher mon maillot. »

Le rire velouté de la fille de l'avocat fit dresser l'oreille du shérif qui épiait leur conversation, du palier du premier étage. Il était sorti en douce de son bureau dès qu'il avait entendu la voiture de sport de Martha s'arrêter devant la maison.

« Ton maillot ? releva Martha, en prenant une voix scandalisée. Vraiment, Mary, par moments, je me demande sincèrement si tu n'es pas idiote !

— Mais, Martha, je ne peux tout de même pas faire du ski nautique toute nue ?

— Et pourquoi pas, mademoiselle ? De toute façon, quand on commencera à faire du ski, tous les amis de mon frère t'auront déjà vue à poil !

— Et pourquoi ça ? » s'indigna mollement Mary.

Prudemment, le shérif se pencha sur la rampe.

« Mais, fit posément Martha, parce qu'ils auront tous couché avec toi, ma chérie. Pourquoi crois-tu que je t'emmène ? Pour tes beaux yeux ? »

Un miroir surplombait la cheminée qui faisait face au vestibule où se tenaient les deux filles. Du palier, les yeux du shérif y plongeaient directement. C'est ainsi que Prentiss put voir que Mary était devenue toute rouge. Elle se tenait devant Martha qui lui caressait négligemment la joue du bout des doigts. La désinvolture méprisante et souriante de la fille de l'avocat, et la soumission de la

sienne emplissaient Prentiss d'une rage animale. Mais, en même temps, il ne restait pas insensible à la sexualité trouble qu'impliquaient leurs attitudes et leurs propos. Il imagina sa fille, nue, livrée à une bande de garçons, passant de main en main, sous le regard amusé de la petite garce.

« Tu te doutes bien que ce type va vouloir coucher avec toi, avant de nous emmener sur le lac. C'est donnant-donnant, ma chérie. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a : ses fesses. Mais rassure-toi, ils ne seront que quatre.

— Quatre ! s'exclama Mary. Mais Martha, tu n'y songes pas !

— En comptant mon frère, avec qui tu as déjà couché. C'est moi qui vais conduire. Toi, tu monteras à l'arrière avec mon frère et un de ses copains. Ils te baiseront pendant qu'on roulera. Il faut compter une heure, à peu près, avant d'arriver au lac. Ils auront le temps de tirer leur coup. Ce qui fait qu'il ne restera que le type du chris-craft et son petit frère, à t'envoyer, quand on arrivera sur place.

— Son petit frère ?

— Il est encore puceau... Il vient d'avoir quatorze ans. C'est surtout pour ça qu'on y va, pour le dépuceler. Il faudra que tu le sucés, d'abord, bien sûr, pour le faire bander. C'est un timide. Tu les suceras tous, d'ailleurs. J'ai dit à Richard, le type du chris-craft, que tu adorais sucer. C'est pour ça qu'il m'a demandé de t'amener.

— Tu exagères, quand même. Je ne suis pas une putain.

— Bien sûr que non, ma chérie. Tu es une petite salope, c'est très différent. Les putains font ça pour de l'argent, toi, tu le fais parce que tu es vicieuse. »

Martha éclata d'un rire flûté, alors que Mary haussait boudeusement les épaules.

« Tu verras, on va bien s'amuser, dit Martha. Qu'est-ce que tu as mis, sous cette robe ?

— Rien, chuchota Mary, avec un ricanement gêné.

— Retrouse ta robe, fais voir. »

Mary se retourna et leva les yeux vers la cage de l'escalier. Prentiss s'était rejeté en arrière.

« Ton père est là ? chuchota Martha.

— Dans son bureau... il s'occupe de ses timbres. (Prentiss entendit sa fille soupirer.) Quand il classe ses collections, on pourrait tirer le canon dans la maison, il ne s'en apercevrait même pas.

— Super, gloussa Martha. Va t'asseoir sur les marches, je vais te branler un peu, comme ça tu seras déjà mouillée pour que mon frère et son copain te baisent dans la voiture. »

Comme une tortue qui sort prudemment son cou de sa carapace, Prentiss avança le menton par-dessus la rampe. Sa fille s'était assise, juste sous lui, en bas de l'escalier tournant. Elle relevait sa robe très haut, écartant les cuisses. Dans le miroir, il put voir s'ouvrir entre les poils laineux son sexe en forme de gros abricot. L'élégante visiteuse retira un de ses gants. Quand ce fut fait, elle s'assit gracieusement sur ses talons et posa son doigt replié entre les lèvres dodues du con que Mary écartait. Prentiss regarda le doigt monter et descendre doucement dans la crevasse rose que réfléchissait le miroir. La fille de l'avocat souriait avec une expression amusée. Mary, la bouche entrouverte, se laissait branler avec une soumission totale. Lentement, le doigt de Martha s'enfonça dans son vagin.

« Parfait, gloussa-t-elle. Tu es bien ouverte, et toute mouillée. On peut y aller. »

Elle retira son doigt humide, l'essuya avec un kleenex, et renfila son gant de chevreau bleu. Puis elle ébouriffa ses cheveux bien coiffés devant le miroir. Mary rabaissa sa robe. Peu après, elles traversèrent le vestibule, et le shérif entendit claquer la porte d'entrée. Il attendit un moment, le visage moite. Une voiture démarra et s'éloigna. Lourdemment, d'un pas pesant de statue, Prentiss descendit l'escalier. Il entendait encore les intonations méprisantes de Martha, ses petits rires insultants ; il revoyait sa fille se laissant fouiller le sexe. Sa passivité totale, sa soumission à l'autre garce, lui faisait bouillir le sang. Il aurait bien donné un mois de son salaire, voire les plus beaux fleurons de sa collection de timbres, pour tenir en son pouvoir l'amie de sa fille. La fesser à cul nu, comme une sale petite peste, la traiter comme elle traitait Mary !

Seulement, voilà, Mac Manus, le père de cette sale chipie, était l'un des hommes les plus influents de la ville. La réélection du shérif dépendait en grande partie de son bon vouloir. Il fallait se montrer prudent, très prudent. Assis au bas de l'escalier, Prentiss était plongé dans ses réflexions, quand un timide coup de sonnette lui fit lever la

tête. Maugréant, il alla ouvrir, pensant avoir affaire à une voisine qui venait demander un service, et se trouva nez à nez avec la petite Linda, la nièce de l'avocat Schmoelbrek. Boudinée dans sa robe rose trop étroite, qu'elle devait constamment tirer sur ses cuisses pour l'empêcher de remonter, elle était appuyée à sa bicyclette et tenait une sacoche de cuir à la main.

Prentiss était si perturbé par la scène qui venait de se dérouler qu'il en avait totalement oublié son rendez-vous philatélique. La petite tira sur sa robe et lui adressa un petit sourire gêné.

« Bonjour, m'sieur, vous n'avez pas oublié ? Je viens de la part de mon oncle.

— Bien sûr, fit Prentiss, avec un large sourire. Entre donc. »

Il jeta un rapide coup d'œil de chaque côté, pour vérifier qu'aucun voisin n'avait vu la gamine. Heureusement la rue était déserte, comme tous les dimanches à pareille heure. Il la tira dedans, avec sa bécane. Pendant qu'il allait porter le vélo dans la petite cour, à l'arrière de l'escalier, Linda se dandinait, mal à l'aise, en regardant autour d'elle. Elle serrait sa sacoche contre son bas-ventre. De retour, Prentiss lui désigna l'escalier.

« Monte devant, on sera mieux dans mon bureau. »

Elle lui jeta un bref regard et commença à gravir l'escalier, en tirant d'une main sur sa robe qui remontait. Ses fesses étaient si moulées que Prentiss, qui montait derrière elle, pouvait voir distinctement la forme de son slip. Les joues chaudes, il regardait bouger les fesses charnues de l'adolescente. L'odeur de sa sueur lui arrivait par bouffées. Elle avait dû transpirer en pédalant car deux taches assombrissaient l'étoffe rose de sa robe, sous ses aisselles. Arrivé en haut, il lui prit le bras, palpant sa chair tiède, et la guida jusqu'au petit bureau. Il referma la porte. Toute rose, le souffle court, Linda regardait les murs chargés d'étagères, feignant de ne pas remarquer l'examen dont elle était l'objet.

Le bureau, un ancien débarras, n'était qu'un cagibi exigü. Il y avait juste la place pour une petite table pliante et une seule chaise. Prentiss s'y installa et apprécia d'un regard gourmand les seins de la fille, comprimés dans le corsage prêt à craquer.

« Assieds-toi sur la table, dit-il d'une voix sourde. Sur le coin, il n'y a pas de chaise. »

Elle lui lança un regard oblique, puis considéra le coin de la table qu'il débarrassa des quelques livres qui l'encombraient.

« À moins que tu ne préfères t'asseoir sur mes genoux », dit Prentiss, en feignant de plaisanter.

Avec un rire embarrassé, l'adolescente posa une fesse sur le coin de la table. Comme cela l'obligeait à tourner le dos à Prentiss, elle fit pivoter son buste de façon à lui faire face. Position des plus inconfortables qui fit se retrousser sa robe. Décontenancée, elle dévisagea le shérif avec un sourire perplexe. Ils étaient si près l'un de l'autre (cette table était vraiment minuscule) qu'il pouvait sentir la chaleur que dégageait son corps.

« Alors, fit Prentiss, en respirant le parfum sucré de la fille, tu m'apportes donc le timbre que ton oncle a acheté au Club ? »

Elle eut une petite grimace navrée.

« Eh bien non, figurez-vous, Tonton a réfléchi. Il m'a dit que ce timbre-là, il viendrait vous l'échanger lui-même. Pour nos premiers échanges, il préférerait qu'on commence par des timbres du Guatemala. Il serait très intéressé par votre série bleue, celle où il y a des lamas. En échange, il vous propose cette série-ci. »

S'exprimant d'une voix appliquée, comme si elle récitait une leçon, Linda ouvrit sa sacoche et en tira une enveloppe qu'elle ouvrit. Il en plut une dizaine de timbres qu'elle étala devant le shérif. Il les considéra avec un sourire poli. Ces vignettes, très courantes, ne valaient pas le dixième de ce que l'oncle de Linda demandait en contrepartie. Le poulx de Prentiss s'accéléra ; il sentit sa verge grossir entre ses cuisses. Cette fois, les choses étaient claires. Il se renversa dans sa chaise et sourit à la fille qui le regardait avec une petite grimace désolée. Sa lèvre inférieure tremblait, comme si elle était sur le point de pleurer.

« Ton oncle n'est pas très généreux, dit Prentiss, sans cesser de sourire. Je ne vois pas pourquoi je ferais un tel marché de dupes !

— Je sais bien », soupira-t-elle avec un haussement d'épaules qui fit bouger ses seins.

Elle ajouta, en baissant les yeux :

« C'est toujours la même chose, quand il m'envoie faire des échanges. »

Prentiss enregistra l'aveu sans le relever. L'avocat avait donc menti : ce n'était pas la première fois qu'il utilisait sa nièce ainsi. Son sourire s'élargit.

« Soyez gentil, bredouilla Linda, sans le regarder. Si je ne lui rapporte pas les timbres qu'il veut, il va être contrarié, et il m'empêchera d'aller au cinéma, ce soir, avec mon copain. »

Les choses étaient on ne peut plus claires. Les longs cils recourbés de l'adolescente tremblaient sur ses paupières baissées ; ses joues rougissaient.

« Ce serait donc pour te faire plaisir à toi que je le ferais, cet échange, dit posément Prentiss. Et toi, en échange, qu'est-ce que tu feras, pour me faire plaisir à moi ? »

Les cils de l'adolescente battirent.

« Ce que vous voulez, m'sieur, chuchota-t-elle, en baissant un peu plus la tête.

— Ce que je veux ? Voyons voir, fit lentement Prentiss. (Il se racla la gorge.) Et si je voulais voir ce qu'il y a sous cette robe rose ? Tu me le montrerais ? »

Sans le regarder, Linda inclina le front. Il y eut un silence prolongé. On entendait le bruit lointain d'une télé, chez une voisine dont la fenêtre était ouverte, et le cri des oiseaux, dans le jardin.

« D'ailleurs, il fait très chaud, dit Prentiss, d'une voix épaisse. Tu serais beaucoup plus à l'aise, sans cette robe ; tu dois étouffer, là-dedans. »

Prentiss tendit la main et tenta de dégrafer le premier bouton, sous le cou de Linda. Le bouton résistait. Il s'énerva.

« Ce sont des pressions... chuchota la jeune fille. Les boutons, c'est seulement pour décorer. »

Elle tira sur sa robe, délogeant le bouton-pression. Prentiss tira un peu dessous, et les autres pressions cédèrent, jusqu'à la taille. Il écarta les deux côtés de la robe, sur le buste. Les seins sortirent. Ils étaient nus. Des seins en forme de pomme, avec de toutes petites tétines roses, couverts de taches de rousseur. Prentiss les prit dans ses mains, comme pour les cueillir. La fille baissait tellement la tête, pour dissimuler son visage, qu'on avait l'impression qu'elle voulait regarder

les mains qui palpaient sans vergogne les fruits tièdes de son buste. Peut-être était-ce le cas... Ses cheveux qui pendaient caressaient le dos des mains de Prentiss. Il lui pinça les mamelons entre le pouce et l'index. Ils étaient moites et tendres, et la peau des seins était aussi douce que celle d'un nourrisson. Les pointes se gonflèrent sous ses doigts.

« Tu es mieux, comme ça, non ? Tu respirez mieux. »

En fait, elle respirait moins bien, visiblement oppressée.

« Les autres collectionneurs aussi, demanda le shérif, ils veulent voir tes seins ? »

À nouveau, elle acquiesça d'un mouvement brusque de la tête. Les mains de Prentiss se crispèrent sur ses petites mamelles. Il ricana. Évidemment, cela faisait partie du marché. On proposait des timbres qui ne valaient rien contre ceux qui intéressaient Schmoelbrek, et pour la différence, on laissait le client se payer sur la bête. C'était bien goupillé. Une impatience soudaine épaissit le sang de Prentiss.

« Mets-toi toute nue, dit-il. Tu seras plus à l'aise pour ce qu'on va faire.

— Et votre femme ? demanda Linda, en descendant de la table.

— T'occupe pas de ma femme. Elle ne rentrera pas avant la nuit. »

Il tira la fille vers lui, et lui abaissa sa robe et sa culotte en même temps. Il contempla sa nudité avidement. Elle était dodue comme une caille. Les seins plus gros, proportionnellement, qu'il ne l'aurait cru avant qu'elle soit nue ; les cuisses un peu épaisses, le ventre bombé... Il la souleva, l'assit sur la table, en face de lui, reculant sa chaise pour lui faire de la place, et il lui fit écarter les jambes. Il regarda le sexe s'ouvrir dans le pubis arrondi.

Il passa son doigt recourbé vers le bas entre les lèvres du con, aussi épaisses que celle d'un sexe de femme adulte ; les muqueuses, d'un rose effacé, luisaient d'humidité. L'entaille baveuse céda sous la pression. Il fit monter et descendre son doigt, comme Martha avait fait à sa fille, tout à l'heure. Il remarqua qu'elle soulevait un genou, pour mieux l'accueillir. Elle était trempée, et les lèvres, très molles, s'ouvraient avec un effet de ventouse, aspirant son doigt. Il le fit descendre, épousant le creux du calice, et l'introduisit dans le sexe. La fille se mordit la lèvre. Il fit aller et venir son doigt ; la gaine du vagin

était souple et spacieuse, une bave claire en coulait comme de la bouche d'un bébé.

« Dis donc... tu n'es pas aussi novice que tu cherches à le faire croire, hein ? C'est un trou qui a déjà servi, ça. Tu l'as déjà fait, hein ? Ne mens pas.

— Oui, m'sieur. Avec mes copains, quand on revient du cinéma.

— Et tu en as beaucoup, de copains ?

— Comme toutes les filles.

— Si je comprends bien, dit Prentiss, en la fouillant d'un mouvement tournant, lui effleurant le clitoris de son pouce recourbé (et ça lui faisait de l'effet, à la voir se tortiller !)... chaque fois qu'un garçon t'emmène au cinéma, il a le droit de te la mettre. »

Avec une certaine amertume, Prentiss se souvenait de la jalousie qu'il avait éprouvée les premières fois que sa fille était sortie avec un garçon. Toutes des petites putes...

« Seulement s'il insiste, le corrigea d'une voix sucrée, en l'épiant sous ses cils, la nièce de Schmoelbrek. La première fois, je me défends un peu, bien sûr, ajouta-t-elle ; si on cède trop facilement, les garçons vous respectent plus ! »

Prentiss gloussa. Il retira son doigt du vagin, et le posa entre les fesses de Linda. La pastille de l'anus était toute crispée.

« Tu es une petite futée, toi, dis donc !

— Doucement, vous me faites mal... »

Mais il n'eut aucune difficulté à lui introduire une phalange dans l'anus. Il était souple, tiède, humide.

« Et ce trou-là ? Il a servi, lui aussi ?

— Oui m'sieur... quand j'ai mes règles, ils me le font par là.

— Seulement quand tu as tes règles ? »

Elle le dévisagea avec un petit rire impudent. Toute sa gêne avait disparu. Ses yeux luisaient ; les bouts de ses seins étaient devenus mauve foncé ; on aurait dit deux grosses violettes plantées dans les aréoles claires. Au sommet de la faille du con, le clitoris

s'érigéait, gonflé comme une fraise.

« Non... d'autres fois aussi, il y en a qui préfèrent... surtout les hommes mariés, ils ont peur qu'on tombe enceinte ! »

L'impudeur totale de la fille ravissait Prentiss. Il recula sa chaise et ouvrit sa braguette. Il sortit sa bite en érection et décapuchonna son gros gland violet. Les yeux de Linda s'arrondirent. Il sortit ses couilles. Elle se lécha les lèvres, regardant grossir le gland dont la muqueuse lisse brillait comme du vernis.

« Mets-toi à plat ventre sur la table, et laisse pendre tes jambes... Je vais te la mettre par-derrrière, ce sera plus commode. Elle te plaît, ma bite ?

— Elle est vraiment grosse, m'sieur... faudra faire doucement, hein ?

— C'est autre chose que celle de tes petits copains, pas vrai ?

— Et les timbres du Guatemala, pour mon oncle, vous ne me les donnez pas avant ?

— T'as pas confiance ?

— C'est-à-dire... Il y en a qui me font leurs trucs, vous comprenez, et après ils veulent plus faire l'échange. Ils disent qu'ils ont changé d'avis ! Alors, maintenant, je prends les timbres d'abord.

— T'es dure en affaires, dis donc. Tiens... sers-toi. »

Il prit un album sur l'étagère, derrière lui, et l'ouvrit devant la nièce de Schmoelbrek. Elle n'eut pas une hésitation pour choisir les timbres de la série bleue, parmi tous les autres. Elle les prit délicatement, dans leurs petites pochettes transparentes, et les glissa dans l'enveloppe qu'elle avait apportée. Puis elle fourra l'enveloppe dans sa sacoche et la referma soigneusement. Ce n'est qu'ensuite qu'elle s'accroupit sur le bureau et ramena ses genoux sous elle pour offrir son cul au shérif.

« Comme ça, ça entrera mieux, m'sieur... Je me mets toujours comme ça, ça fait moins mal. »

Elle était juste à la hauteur. Debout, une jambe de part et d'autre de sa chaise, Prentiss s'avança. De la main il abaissa sa verge et visa l'orifice rose du vagin. Sa grosse bite s'enfonça dans la chair

onctueuse.

« Vous voyez ? Pas besoin de forcer... allez-y. Et faites vite, hein, m'sieur ; si je tarde trop mon oncle, va se poser des questions. Il n' imagine pas tout ce que je dois accepter pour obtenir ses sales timbres !

— Il doit bien s'en douter quand même, non ? fit Prentiss en enfonçant sa bite. Sinon il t'enverrait pas toute seule chez des messieurs !

— Je vous assure, m'sieur, il sait pas tout. Il croit que je suis pucelle ! Et d'ailleurs, du moment que je lui rapporte les timbres qu'il veut, c'est tout ce qui l'intéresse. Il me pose jamais de question. »

Excité par les confidences de l'ingénue, Prentiss la bourrait lentement, à longues poussées horizontales. Chaque fois que son gland cognait le fond du vagin, la fille gémissait d'une voix ravie, en soulevant le cul, pour qu'il l'emmanche bien à fond. Elle avait glissé une main sous son ventre et se branlait sournoisement pendant qu'il la baisait.

« Tu la sens bien ?

— Oh oui, m'sieur, je la sens bien. Les autres collectionneurs, ils en ont pas une aussi grosse. C'est la plus grosse que j'ai jamais vue.

— Et ça te plaît, hein ?

— Oh oui, m'sieur, j'aime ça, qu'on me machine. C'est pour ça que je le fais, hein, surtout, faut pas vous tromper. Je ne suis pas une putain, c'est pas seulement pour les timbres.

— Attends, mon lapin, je vais te la mettre dans le cul, pour changer. »

Elle tourna la tête pour le regarder par-dessus son épaule. Elle creusa les reins, et son anus s'arrondit. Tout son corps luisait d'une fine pellicule de sueur ; elle eut une grimace inquiète.

« Ça va pas faire trop mal ?

— Tu me dis que tu l'as déjà fait », fit Prentiss en posant son gland au centre de la cible mauve de l'anus.

Il poussa un peu ; la pastille céda doucement, élastique. Il

appuya fort, et empoigna les fesses de la fille pour la tirer vers lui ; l'étoile sombre s'engloutit, aspirant le gland avec elle, se retournant à l'intérieur. Il poussa plus fort ; cette fois, le sphincter s'ouvrit, et l'auréole mauve de l'anus reparut entre les fesses, sortant de sa cachette, pendant que la bite glissait au sein du rectum. Sitôt franchie la barrière, la bite se retrouva dans une large cavité humide.

« Elle est quand même rentrée, hein, t'as vu ? »

— Oui, m'sieur... allez-y, machinez-moi bien ! »

Il l'encula ainsi pendant une bonne minute, la tenant par les hanches ; à chaque poussée, il voyait les seins de Linda se balancer. Elle se branlait à nouveau et sa joue était posée sur la table ; un des timbres qu'elle avait apportés était collé au bout de son nez. C'était surtout pour « l'idée » que le shérif enculait les femmes. La chose elle-même ne lui apportait pas le même plaisir que la pénétration du vagin, ou que de se faire sucer. Après lui avoir bien élargi le cul, il se retira.

« Et sucer les garçons, tu l'as déjà fait ? »

— Vous pensez bien ! C'est la première chose qu'ils vous demandent ! Mais si vous voulez que je vous la suce, il faudra que vous me donniez un timbre de plus. Je l'aurai en réserve, vous comprenez, comme ça j'aurai de l'avance pour mes échanges. »

Un peu vexé, Prentiss la laissa choisir un timbre supplémentaire dans l'album. Elle ne se trompa pas dans son choix, prit d'emblée celui qui avait la cote la plus élevée. Il comprenait mieux maintenant pourquoi elle compulsait sans cesse des catalogues de cotations, au Club, en attendant son oncle. Il la regarda prendre le timbre avec une pincette et le glisser dans un médaillon, qui pendait au bout d'une chaîne, entre ses seins. Elle referma le médaillon et lui adressa un sourire ambigu. D'un mouvement souple, elle se coula à ses pieds et prit la bite à deux mains. Elle enveloppa le gland de sa bouche et se mit à le pomper. Elle suçait vraiment d'une façon divine ; il pouvait sentir sa langue frétiller sous le frein, puis contourner le gland.

« T'es une vraie championne, dis donc. »

Elle se recula pour parler, le regardant d'en bas, lui serrant la bite des deux mains.

« Les garçons ils aiment beaucoup ça... et moi ça me plaît bien aussi, j'aime encore plus ça que de me faire machiner ! »

Elle envoya un petit coup de langue au gland, puis prit du recul pour regarder la lourde bite décalottée. Elle joua avec un moment, comme avec une poupée, la tripotant de ses doigts fins, rabattant le prépuce vers l'avant, puis le repoussant pour dégager le pruneau de chair mauve. Elle s'intéressa un moment aux énormes couilles de Prentiss, les palpant curieusement, les soupesant, puis elle emboucha à nouveau le gland et se mit à le téter. Tout étonné, il sentit sa main glisser sous ses couilles et poursuivre son chemin dans la raie de ses fesses ; cela le gênait de se faire tripoter ici par une fille si jeune. D'ailleurs, il éprouvait toujours un certain malaise quand une femme s'intéressait à son anus ; il trouvait que cette caresse menaçait sa virilité. Mais comme elle le suçait avec ardeur, il la laissa faire. Ahuri, il sentit son doigt remonter dans son cul. Il ne l'avait même pas senti forcer l'anus. Le doigt frétila au fond de lui. Immédiatement, le plaisir l'embrasa et un long frisson tiède descendit de sa nuque tout le long de sa colonne vertébrale. Une lourde giclée de sperme s'échappa de lui. Loin de se reculer, elle aspira sa bite encore plus goulûment en lui enfonçant le doigt dans le cul. Il la sentit déglutir, comme un bébé qui tète, avalant le sperme au fur et à mesure qu'il lui jutait dans l'arrière-gorge. Même quand il cessa d'éjaculer, elle continua à aspirer son gland, le comprimant avec sa langue pour en extraire les dernières gouttes. Un vrai petit vampire...

Sans force, il se laissa tomber sur sa chaise.

« Je vous ai bien sucé, hein ? »

Elle retira enfin son doigt de l'anus de Prentiss et s'essuya les lèvres du dos de la main. D'un mouvement preste, elle renfila sa robe trop serrée sans prendre la peine de mettre sa culotte, qu'elle fourra d'une main négligente dans sa sacoche de cuir.

« Surtout, shérif, ne gaffez pas, hein ? Si mon oncle vous demande ce qu'on a fait, lui dites surtout pas qu'on a fait toutes ces cochonneries, hein ? Il m'enverrait plus jamais toute seule, pour faire des échanges... Et moi, je préfère aller chez les collectionneurs sans lui, je m'entends mieux avec eux.

— Ne crains rien, dit Prentiss. Je serai discret. »

Ce n'est que lorsqu'ils furent redescendus, alors qu'il allait chercher le vélo dans la courette, qu'il réalisa le sens de sa confiance.

« Et il t'y envoie souvent, chez d'autres messieurs, ton oncle ? demanda-t-il. Est-ce qu'il t'a déjà envoyée chez Mac Manus, par

exemple ? C'est un collectionneur important, Mac Manus. Ils ont dû faire des échanges, ton oncle et lui. »

La fille le regarda avec une expression rusée. Elle se souvenait des recommandations de Schmoelbrek, avant qu'elle parte. Elle prit l'air parfaitement gourde et s'écria d'une voix puérile.

« Oh oui, j'y suis même allée très souvent, chez maître Mac Manus. Vous pensez bien ! Mais c'était avant que mon oncle se fâche avec lui, à cause de Rosamond. Depuis, qu'elle l'a plaqué, il veut plus que j'y aille. Et j'aime autant, je vous dirai. Mac Manus, il me frappait toujours avec sa ceinture, entre les fesses... c'est ce qu'il préférait ! Me fouetter.

— Raconte-moi un peu tout ça, ma jolie. Il m'intéresse beaucoup, Mac Manus, moi. Je te donnerai un timbre de plus. »

IX DU CHOCOLAT POUR TONTON

Après avoir quitté le shérif, Linda se rendit en vélo au square du Memorial. C'est derrière ce jardin tranquille, dans une petite rue ombragée, où ne passaient que rarement des voitures, qu'elle avait rendez-vous avec son oncle. La voiture l'attendait, garée sur le trottoir à l'ombre d'un paulownia. Plongé dans la lecture des cours de la bourse, l'avocat ne se retourna même pas quand il l'entendit ouvrir la malle arrière de la vaste berline. Après y avoir fourré son vélo pliant, Linda rabattit le couvercle et vint s'asseoir près de lui. L'habitable empestait le cigare froid.

Avec une grimace dégoûtée, elle abaissa la vitre ; puis elle ouvrit le coffre à gants et, parmi les sucettes dont il était plein à ras bord, elle en choisit une à la vanille qu'elle dépiauta et se fourra dans la bouche. L'avocat poursuivit sa lecture. Il attendait qu'elle parle. Comme elle ne disait rien, apparemment absorbée par le plaisir que lui donnait sa sucette qu'elle faisait coulisser voluptueusement entre ses lèvres, et par le spectacle d'une dizaine de geais en train de se chamailler sur les branches du paulownia, Schmoelbrek replia son journal.

« Alors ? fit-il d'un ton rogue. Tu les as eus, ces timbres ?

— Bien sûr, Tonton. Aucun problème.

— Toute la série ?

— Toute la série, Tonton. »

Schmoelbrek lui lança un regard furieux.

« Et en échange ? Qu'est-ce qu'il a voulu ? »

Se penchant pour suivre du regard un gros geai impudent qui sautillait sur le trottoir, emportant un mégot de cigare dans son bec, Linda éclata de rire.

« Oh Dada ! T'as vu comme il est drôle avec son cigare ? On dirait monsieur Pritchard, tu trouves pas ? »

En se retournant pour prendre son oncle à témoin, elle rencontra son regard. Aussitôt, son sourire s'effaça. Et ce fut d'une voix pleine de rancœur qu'elle lui répondit :

« Qu'est-ce que tu imagines ? Qu'il m'a fait sauter sur ses genoux en me racontant Blanche-Neige et les sept nains ? Tu ne le sais pas, peut-être, ce qu'il a voulu en échange ? N'est-ce pas pour ça que tu m'as envoyée toute seule ? »

Désarçonné par la colère soudaine de sa nièce, et par la disparition de son attitude enfantine, l'avocat jeta un coup d'œil apeuré derrière lui.

« Pas la peine de crier comme ça, Linda. Je te posais simplement une question.

— Il a voulu ce qu'ils veulent tous, poursuivit la jeune fille, sans baisser le ton. Me fourrer son gros machin dans le cul ! Et il me l'a fourré, puisque tu veux tout savoir. Devant et derrière ! Et pour finir, il m'a juté dans la bouche et j'ai dû tout avaler. Tu es content, maintenant ? Ou il te faut d'autres détails ?

— Pas la peine de t'énerver.

— C'est toi qui m'énerves. Non seulement, je me décarcasse pour obtenir tes pourritures de timbres, mais en plus, tu me fais la gueule quand je reviens ! »

L'avocat écarta ses doigts boudinés.

« La nature humaine est compliquée, tu sais, Linda, soupira-t-il. Les choses ne sont pas aussi simples que tu le crois. »

Elle lui lança un regard venimeux.

« Ne me fais pas un cours de psychologie, en plus, c'est pas le moment. Je le sais, figure-toi, que la nature humaine est compliquée. Tu ne m'apprends rien !

— D'un côté, bien sûr, je suis content que tu aies obtenu ces timbres, hasarda l'avocat. Mais de l'autre... Comment te dire ? Enfin, quoi ! Il ne t'a pas violée, Prentiss, hein ? Ne mens pas, ça t'a plu, ce qu'il t'a fait !

— Évidemment que ça m'a plu ! Tu crois que j'accepterais tout ça, si ça ne me plaisait pas ? Tu ne le sais pas encore, depuis le temps, que je suis une détraquée et une salope ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Linda, tu déformes ma pensée.

— Mais c'est ce que je dis, moi. Et je le pense. Alors arrête ton cinéma, hein, Tonton ? Et fiche-moi la paix avec tes états d'âme. J'ai assez à faire avec les miens ! »

Furieuse, la jeune fille s'enfonça sa sucette à la vanille dans la bouche, et tourna le dos à son oncle. Après un long silence, pendant lequel Schmoelbrek se contenta de pianoter de ses gros doigts mous sur le volant, sa nièce se retourna et lui lança un regard de reproche. Des larmes tremblaient entre ses cils ; Schmoelbrek vit qu'elle s'était mordu la lèvre jusqu'au sang.

« Comment crois-tu que je trouverai un mari, plus tard, quand toute la ville saura ce que tu me fais faire ?

— Voyons, Linda, tu n'es pas obligée d'épouser un philatéliste. Il n'y a qu'eux qui sont au courant de notre petit commerce. »

Linda eut un rire sans joie.

« Et pourquoi n'épouserai-je pas un philatéliste ? Je pourrais continuer à faire pour lui ce que je fais pour toi : l'aider à agrandir sa collection avec mon cul ! Et après, il me fera des scènes de jalousie, comme toi, en me reprochant d'avoir aimé ça ! »

Malgré lui, l'avocat se mit à rire. Voyant l'expression stupéfaite et indignée de sa nièce, il s'efforça de reprendre son sérieux, mais sans y parvenir. Vexée, Linda jeta sa sucette à la vanille par la fenêtre. Un geai plongea de l'arbre et la ramassa aussitôt. L'emportant dans son bec, il fonça dans le parc à tire-d'aile, poursuivi par toute la bande. Bruyamment la jeune fille fouilla parmi les friandises multicolores qui emplissaient le coffre à gants.

« Cette sucette ne valait rien, maugréa-t-elle. C'était de la vanille artificielle. Tu as dû l'acheter chez Rosemblaum ! J'ai beau la sucer, j'ai toujours le goût du sperme de ce gros porc dans la bouche. »

Schmoelbrek cessa de rire aussi brusquement qu'il avait commencé. Il regarda sa nièce dépouiller de son étui de cellophane une longue et fine sucette à la fraise. Elle la goûta du bout de la langue, puis l'absorba.

« Tu n'es pas obligée de les sucer, tu sais, dit son oncle.

— C'est fait pour ça, figure-toi. Sinon, ça s'appellerait des croquettes !

— Ce n'est pas des sucettes que je parlais. Mais de ces salauds.

— Pour Prentiss, Tonton, rappelle-toi ! C'est toi qui m'as demandé de lui faire le grand jeu. Quand on fait le grand jeu, on suce !

— Et ça a donné des résultats ? fit l'avocat, en jetant un regard en coulisse à sa nièce. Tu lui as parlé de Mac Manus comme convenu ?

— J'ai pas eu besoin de lui en parler, figure-toi. C'est lui qui a abordé le chapitre. Quand il a su que tu m'avais envoyée chez Mac Manus, il était comme fou. J'étais sur le point de partir, il a fallu qu'on remonte dans son putain de bureau. Il m'a cuisinée au moins pendant une heure !

— T'as donc l'impression qu'il a une dent contre Mac Manus ?

— Une dent ? Il a plus qu'une dent. Si tu veux mon avis, il a un sérieux compte à régler avec lui. Il donnerait cher pour avoir sa peau, si tu veux mon avis. Il le déteste encore plus que toi, Mac Manus. Si tu veux mon avis...

— Parfait, fit Schmoelbrek, le visage soudain fendu d'un large sourire. Absolument parfait.

(Il se frotta joyeusement les mains. Toute sa mauvaise humeur avait disparu.) Ah, monsieur Mac Manus, jubila-t-il, vous avez cru pouvoir m'entuber. Eh bien, nous allons voir comment vous allez vous défaire de ce chien que je vais vous envoyer aux trousses ! Si j'ai bien jugé le shérif, il n'est pas homme à lâcher sa proie une fois qu'il la tient !

Il éclata d'un rire féroce et se renversa contre le dossier du siège. Sa nièce l'observait de côté tout en suçant sa sucette. Schmoelbrek prit sa petite voix.

« Et maintenant, mon petit lapin, tu vas raconter à Dada tout ce que le vilain monsieur a voulu savoir sur Mac Manus, OK ?

— Tu es content, hein, Dada ? fit Linda, en gardant sa voix d'adulte, soulignant ironiquement l'appellation enfantine de "Dada". Tu as envie de fêter ça, hein, gros cochon ! »

Un sourire figé sur les lèvres, l'avocat appuya sur un bouton. Toutes les vitres de la limousine, celle du pare-brise et celles des portières commencèrent à brunir progressivement. De l'extérieur, elles

devinrent noires et opaques, en très peu de temps, rendant impossible à un curieux éventuel de voir ce qui se passait à l'intérieur. Du dedans, elles se contentèrent de foncer, comme ceux d'une paire de lunettes de soleil, et la lumière qui baignait l'habitable prit une étrange coloration jaune. Il s'agissait d'un nouveau gadget électrochimique dont Schmoelbrek avait équipé sa voiture ; il avait expliqué à Linda de quoi il s'agissait : il y avait dans les vitres des sels d'argent qui noircissaient sous l'effet d'un rayonnement d'ultrasons ou d'ultraviolets, elle ne se souvenait plus bien. Mais chaque fois qu'il les isolait ainsi, elle et lui, dans la voiture, elle savait qu'il avait une idée en tête. Cela faisait à Linda un effet très bizarre de voir passer les gens, dehors, sans qu'ils se doutent de ce qui se passait dedans.

Les joues tièdes, elle regarda les gros doigts de Schmoelbrek allumer la radio. Il mit de la musique douce, très bas.

« On se croirait dans une boîte de nuit, non ? » fit-il, sans la regarder.

Elle eut un sourire amer. « Une boîte de nuit ! Tu parles ! »

« Et maintenant, mon lapin, susurra-t-il d'une voix mielleuse, raconte tout à ton Dada. Qu'est-ce que tu lui as dit, exactement, au vilain shérif ?

— Mais la vérité, Dada ! (Progressivement, se mettant au diapason de celle de son oncle la voix de Linda devenait plus acide, plus puérile.) Tout ce que le vilain Mac Manus me faisait, quand j'allais lui porter des timbres pour toi. Comment sa méchante secrétaire, Betty, m'attachait pour qu'il puisse me donner des coups de martinet sur les fesses et entre les cuisses. Et comment je pleurais, en me débattant, comment je criais, et comment ça les faisait rire, Betty et son patron.

— Tu lui as bien expliqué que ça se passait chez elle, hein ?

— Oui, Dada, dans sa maison de campagne. Monsieur Mac Manus, j'ai dit au shérif, il voulait pas que j'aille chez lui, à cause de sa femme et de ses enfants. Aussi, c'est dans la maison de Betty, sa secrétaire, qu'on faisait des échanges de timbres. Et chaque fois c'était pareil. Monsieur Mac Manus disait que je lui proposais de la mauvaise marchandise, de la vraie camelote, et c'est vrai que c'en était ; que je méritais une punition pour m'être moquée de lui. Alors, sa secrétaire me mettait toute nue, et ils me fouettaient, tous les deux, en riant. Plus je criais et je pleurais, et plus ça les faisait rire. Après, le vilain

Mac Manus m'enculait et Betty, sa secrétaire, m'obligeait à lui lécher son truc. Il était tout baveux, son truc, à Betty, et il n'avait pas un seul poil. Elle me fourrait son gros clito dans la bouche et elle me disait : "Tiens, petite pute, puisque tu aimes les sucettes, suce donc celle-là ! C'est une sucette spéciale ! Une sucette à la crevette !" Et c'est vrai, Dada, qu'elle sentait la crevette sa petite bite, à Betty. Je suis sûre qu'elle faisait exprès de pas la nettoyer quand je devais aller faire des échanges. Elle m'obligeait à lui lécher bien à fond toute sa fente pour la nettoyer et à sucer sa tige jusqu'à ce qu'elle devienne rouge comme un petit piment. Et je devais avaler ma salive.

— Et pendant ce temps, haleta Schmoelbrek, le vilain Mac Manus, qu'est-ce qu'il faisait à la pauvre petite Linda ?

— Le vilain Mac Manus m'enfonçait sa grosse tige à lui, pleine de vaseline dans le cul. Et pendant qu'il m'enculait, Dada, il me donnait la fessée, parce que chaque fois qu'il me claquait les fesses, je criais, et il disait qu'il sentait mon trou du cul se crispier sur sa bite, et que c'était très agréable, pour lui... ça lui faisait des sensations !

— Je parie que le shérif a dû être hors de lui, hein, quand tu lui as raconté tout ça !

— Pour être hors de lui, il l'était. Il a fallu que je le suce une deuxième fois. Et il a voulu faire la même chose que Mac Manus. M'enculer en me donnant la fessée.

— Mon pauvre lapin ! Ils sont vilains, hein, avec toi, tous ces messieurs. Mais c'est fini, maintenant, tu es avec ton Dada. Ton vieux Dada qui t'aime, et qui te protège. »

En prenant une voix pateline, Schmoelbrek attira sa nièce à lui et lui entoura les épaules de son bras. Elle se blottit contre lui, enfantine. Dans le rétro, ils purent alors se voir. Ils étaient aussi rouges l'un que l'autre. Dès que leurs regards se croisèrent, ils se détournèrent d'un commun accord. La main de l'avocat caressait doucement le bras nu de la jeune fille. Elle avait la chair de poule. Elle se serra davantage contre lui et prit une voix sucrée de très jeune fillette.

« On est bien, hein, tous les deux, Dada ? On s'amuse bien, quand on est ensemble, hein, Dada ? Je suis une gentille nièce, hein, Dada ? Je te laisse me faire tout ce que tu veux, et je dis rien à ma tante.

— C'est vrai, mon lapin, tu es une très mignonne petite fille.

— Tu sais ce que j'aimerais, Dada ? Que tu me laisses conduire ta grosse voiture, comme si j'étais grande. »

Schmoelbrek eut un haut-le-corps et fronça ses sourcils broussailleux.

« Voyons, fit-il d'une voix contrariée, tu n'y songes pas, Linda. Tu n'as pas le permis !

— Je pourrais m'asseoir sur toi, Dada, fit Linda d'une voix suppliante. Sur tes genoux. Et je conduirais comme ça. Je tiendrais le volant, j'ai tellement envie de tenir le volant ! »

Après un instant de réflexion, l'avocat fit reculer son siège, et Linda, avec un cri joyeux, retroussa sa robe et se leva pour s'asseoir sur lui. En voyant qu'elle n'avait pas de culotte, Schmoelbrek jeta un regard prudent vers les vitres noircies.

« Ce n'est pas très sérieux. Si jamais un flic venait à passer ! Tu es beaucoup trop jeune pour conduire, tu sais ! »

En pouffant, la jeune fille passa devant lui, exhibant son cul nu. Elle enjamba les cuisses de l'avocat qui se reculait et allongeait ses jambes devant lui. Lentement, elle descendit sur lui en se penchant sur le volant qu'elle avait empoigné, et elle creusa les reins. Il vit ses fesses s'ouvrir et paraître l'étoile mauve de son anus infantin. Avec un coup au cœur, il constata qu'elle n'avait pas menti. On venait de l'enculer, son anus était encore ouvert, et les bords étaient boursoufflés. En outre, les fesses étaient cramoisies, et on voyait des marques de doigts imprimées dessus. Elle creusa davantage les reins et imita puérilement le bruit d'un moteur : « Vroom... vroom... », en faisant tourner le volant. Sous l'anus, son oncle vit se gonfler l'arrière de la vulve. Les bords de la fente étaient bien séparés, et tout luisants de mouille. Les petites lèvres dépassaient hors des grandes, comme deux languettes.

Tout en donnant des coups de volant à droite et à gauche, Linda avançait et reculait son bassin, montrant et cachant son anus et son sexe.

« Si un flic nous arrête, Dada, c'est pas grave chantonnait-elle. J'irai trouver le shérif, et je le laisserai me machiner par-dérrière. Il nous fera sauter la contravention. Il me l'a dit. Chaque fois que tu auras une contravention, je n'aurai qu'à aller le voir, et si je suis gentille avec lui, il la fera sauter. (Elle gloussa.)

— Tu n’as pas honte de dire des choses pareilles, vilaine fille ? Si ta tante t’entendait ? »

Tout en l’admonestant, Schmoelbrek ouvrait son pantalon. Il dégagea sa verge qui était en érection. Les mains crispées sur le volant, Linda s’immobilisa, les genoux fléchis, les reins creusés.

« Assieds-toi bien sur moi, mon lapin, dit-il d’une voix rauque. Tu seras mieux, pour conduire. »

Il entendit Linda rire à voix basse.

« D’accord, Dada, mais toi, n’en profite pas pour me machiner par-derrière, hein ?

— Voyons, ma chérie, comment peux-tu me prêter des idées pareilles ? Tu oublies que je suis ton oncle, le frère de ton pauvre père.

— L’amant de ma pauvre mère... » chuchota la jeune fille d’une voix rauque.

Il fit mine de ne pas avoir entendu. D’une main posée sur une hanche de l’adolescente, il la guida. Elle s’assit lentement sur lui. Il maintenait sa bite en l’air de l’autre main, visant l’ouverture du vagin. Dès qu’elle sentit le gland entre les lèvres béantes de son con, elle acheva de s’asseoir, absorbant toute la verge en elle. Il inclina le siège en arrière pour la pénétrer plus convenablement. Lentement, elle se souleva, puis se rabaissa. Le sperme du shérif et la mouille de la jeune fille coulaient sur les couilles de l’avocat. Il ferma les yeux pour mieux savourer la douceur affolante des muqueuses autour de sa bite. Elle montait et descendait, lentement, agrippée à son volant, tout en imitant un bruit de moteur : « Vroom... vroom... »

Et elle bredouillait, de temps en temps

« Je conduis bien, hein, Dada ? Je conduis aussi bien qu’une grande ? »

— Oui, ma chérie... tu conduis très bien... »

Il avait passé une main devant elle, et fouillait doucement la haut de la fente de son doigt replié.

« Oh oui, Dada, appuie sur mon accélérateur, on va conduire à toute vitesse... »

Il lui donna satisfaction, lui branlant rapidement le clitoris. Elle se mit à respirer plus vite, en donnant des petits coups de bassin d'avant en arrière pour faire bouger la verge dans son vagin. Elle était aussi ouverte qu'une femme adulte, et la bite couglissait dans le jus savonneux qui baignait l'intérieur du vagin. Sous le doigt de Schmoelbrek qui le titillait vicieusement, le clitoris avait pris le volume d'une petite cerise. L'excitation de l'adolescente devint telle qu'elle se mit à glapir d'une voix désarticulée tout en se déhanchant furieusement.

« Vroum... vroum... vroum... » faisait maintenant Schmoelbrek, lui-même, avec une méchanceté ravie, comme s'il se moquait d'elle.

Et c'est lui, maintenant, la tenant par les fesses, qui lui plantait sa bite bien au fond, à toute vitesse.

« N'envoie pas la sauce, hein, piailla Linda, les mains crispées sur le volant. Attends moi...

— Attention, idiote, ne lâche pas le volant, il y a un virage dangereux. »

Grimaçant sous la montée du plaisir, Linda donna un brusque coup de volant à droite. Le sperme montait dans la verge de l'avocat, elle le sentait, il allait jouir avant elle. Elle se dépêcha de le rejoindre, frottant les lèvres de son sexe contre les bords de la braguette, s'irritant férocement. Sa main heurta une manette sur le côté du volant, et les essuie-glaces se mirent en branle, pendant que de minuscules jets d'eau inondaient le pare-brise.

« La voiture jute... ricana Schmoelbrek. Elle jouit ! »

La jeune fille eut un rire énervé. La bite plantée au fond d'elle, le sperme lui fouettait l'utérus. Alors qu'elle ne l'espérait plus, sa jouissance arriva, terrible, et elle cria, toute surprise, en s'aplatissant contre le volant pour bien accueillir la giclée au fond d'elle. Pour ne plus crier, elle mordit l'ébonite du volant, et son coude frappa le klaxon qui miaula d'une voix funèbre, effrayant les geais qui étaient revenus dans l'arbre, et qui s'envolèrent tous ensemble, dans un grand bruissement d'ailes.

« T'as joui ? demanda Schmoelbrek. T'as joui autant qu'avec le shérif ? » (Il haletait, le ventre noué.)

Brusquement, les réverbèrent s'allumèrent. À cause des vitres brunies, ils ne s'étaient pas rendus compte que le soir était venu. À

travers le pare-brise où s'agitaient toujours les essuie-glaces, ils contemplèrent le pavé de la rue déserte qui luisait sous les lumières. Ils reprenaient difficilement leur souffle. La bite de Schmoelbrek était devenue flasque. Linda s'était affalée sur lui, comme sur un fauteuil.

Au bout d'un moment, l'avocat tira sur les pressions de la robe, ouvrant le corsage, et libéra les seins de sa nièce. Il se mit à les pétrir. Elle ferma les yeux et reprit sa sucette qu'elle avait posée sur le tableau de bord. En lui pinçant les bouts des tétons, l'avocat la gronda.

« Tu ne devrais pas manger toutes ces sucreries, ça va te faire tomber les dents. (Elle haussa les épaules, et suçà de plus belle son bâton de sucre coloré.) Et ça te déréglera l'intestin, ajouta l'avocat, en lâchant les petits seins moites et fiévreux pour se mettre à pétrir le ventre nu de l'adolescente.

— Arrête, Dada, ne fais pas ça... tu vas me donner envie de... »

Elle se tut ; les mains lui massaient le ventre vers le bas, en appuyant très fort. Intriguée, elle jeta un coup d'œil dans le rétro. Son oncle avait un sourire hideux. Elle frissonna, comprenant ce qu'il attendait. C'était rare qu'il exige ça d'elle, il savait qu'elle ne le faisait qu'à contrecœur. Et jamais encore il ne le lui avait fait faire dans la voiture.

« Voyons, Tonton, tu n'y penses pas, pas ici... »

Il posa un doigt entre les lèvres de son con et lui comprima le clitoris. À sa grande surprise, Linda sentit une flèche de plaisir la traverser. Ses entrailles gargouillaient sous la main qui lui pétrissait profondément le ventre. Une curiosité infâme s'éveillait en elle. Elle savait que Rosamond, du temps où elle était la secrétaire de son oncle, le lui faisait presque tous les jours. Elle avait un petit sac spécial, en plastique, et tout un attirail.

« Sois gentille, Linda, la supplia l'avocat, d'une voix épaisse d'homme endormi. Sois gentille. Je te donnerai des timbres pour ta collection. Tu pourras garder ceux que le shérif t'a donnés.

— Les Guatemala bleus ?

— Oui, je te les donne, mais toi... »

Il ne poursuivit pas.

« Tu n'as pas peur que ça pue ? murmura-t-elle.

— On ouvrira les fenêtres, et il y a du déodorant dans le coffre à gants... derrière les sucettes. »

Il avait tout prévu !

« Il y a aussi du coton, ajouta l'avocat, en la branlant doucement, lui tapotant sur le clitoris, lui lissant les nymphes, sans cesser de lui pétrir le ventre de l'autre main. Tu pourras te nettoyer, après.

— Mais, ton pantalon...

— Il est marron, fit l'avocat, ça ne se verra pas... ne t'occupe pas de ça.

— Je ne sais pas, c'est si spécial, Tonton, ça me dégoûte, pour tout te dire...

— Tu verras, tu finiras par aimer, toi aussi... »

Cette prophétie effraya la jeune fille. L'ignoble curiosité remuait en elle, lui retirant sa volonté. Elle sentait qu'elle allait céder, et que ce serait abject, comme les autres fois. Plus encore, car ce serait dans un espace très restreint, elle ne pourrait pas fuir les conséquences de son acte. Ce fut, bizarrement, cette pensée même qui la décida.

« Tu veux du chocolat, hein, vilain Dada ? fit-elle d'une voix pâteuse. C'est ce que tu veux ? Un gros morceau de chocolat ?

— Oui, du chocolat, haleta l'avocat, d'une voix ravie. Donne-moi du chocolat, mon lapin... »

Il se recula et ouvrit des deux mains les fesses de la jeune fille. Lentement, elle se souleva. Il vit s'arrondir son anus. Elle s'inclina sur le volant, soulevant encore plus le cul.

« Pousse, mon lapin, pousse très fort. »

Elle eut un rire crispé et il vit l'anus se retourner d'un seul coup, comme la collerette d'une anémone de mer. L'auréole bistrée s'écarquilla, et la muqueuse rectale, d'un beau rose saumon, nacrée, commença à sortir. Dans un glissement insidieux, comme une fleur en train d'éclore, l'anus se retourna et une corolle circulaire, d'un rouge ardent, en surgit. Une odeur soufrée se répandit dans l'habitable dans un long murmure sifflant.

« Oh Dada, qu'est-ce que tu me fais faire...

— Pousse plus fort. »

L'anus se crispa, puis, d'un coup, se retourna à nouveau, comme un gant, et la déflagration de l'air fétide, s'échappant, fit crier de honte Linda dont les joues s'empourprèrent pendant que son oncle se mettait à rire, tout bas, les yeux fous. Du bout de l'index, il taquina la corolle anale qui se déployait.

« Pète, ma chérie, pète... pète et chie... on est en famille !

— Oh, Dada, ça vient, ça descend... oh, que c'est sale... mais ça va puer. Et qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Ne t'occupe pas de ça... fais. Je me charge du reste ! »

Avec un cri désolé, ou le dégoût et la rage se mêlaient à une étrange satisfaction animale, la jeune fille libéra ses entrailles. À nouveau, Schmoelbrek assista à la naissance instantanée d'un beau cratère d'un rose nacré au sein de l'auréole bistre, puis le sphincter laissa pointer la pointe effilée et brune d'un étron. La crotte allongée émergea de quelques centimètres, mais, très vite, comme prise de remords, d'une contraction du ventre, Linda la ravala dans son cul, à l'exception d'une petite pointe qui continua à pendre hors de l'orifice.

« Méchante fille, se plaignit l'avocat, d'une voix frustrée. Tu veux la garder pour toi, hein ? Sois gentille, donne-la moi. Donne-la à ton Dada, donne ! Donne le chocolat ! »

La jeune fille souleva le cul, se dressant sur les pieds, et c'est ainsi, presque debout, qu'elle poussa à nouveau hors d'elle la friandise excrémentielle qu'implorait son oncle. L'étron effilé glissa onctueusement hors de l'anus révolté et descendit entre ses fesses, avec une mollesse presque vivante, se balançant comme un gros mollusque, une épaisse limace sombre et visqueuse ; maintenant, la jeune fille ne se retenait plus, le long boudin de matière fécale rampa hors d'elle et descendit en oscillant vers l'avocat. Le visage en extase, les yeux exorbités, il avait rapproché son nez de l'objet pendillant et le humait avec délices, les narines dilatées. Hors de sa braguette ouverte, sa bite s'était redressée : elle s'élevait à la verticale, le gland sorti, pointant son museau cramoisi vers l'étron qui descendait à sa rencontre.

Avec une voluptueuse lenteur, le cylindre de merde s'étira sous son propre poids et l'anus, se crispant, le scinda à sa base. Il chut alors

lourdement et tomba dans la main que l'avocat avait tendue, d'un geste de mendiant. La merde s'y coucha comme une petite bête fumante, se repliant sur elle-même. Il porta le fruit sombre à ses narines et le flaira à petits coups, tout en se branlant de l'autre main. Toute honte bue, avec une satisfaction bestiale, Linda acheva de se vider. Une deuxième crotte pointa hors de son anus et en tomba, très rapidement, suivie d'une troisième, nettement plus petite. Elles se couchèrent sur les genoux de l'avocat et y restèrent collées. L'odeur amère empuantissait l'habitable, prenant à la gorge. Avec une étrange jubilation, Linda la respira ; derrière elle, son oncle se régala. Elle ne se retourna pas ; le cœur au bord des lèvres, malgré son exaltation, elle l'entendit mastiquer la matière abjecte. Se pouvait-il qu'il la mangeât vraiment ! Elle ne résista pas à la curiosité, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et faillit crier d'horreur. Tout à son abominable festin, il ne la vit même pas le regarder. Les lèvres maculées de traces sombres, comme celle d'un enfant qui a mangé du chocolat, il mâchait voluptueusement. Il avait la bouche pleine ; elle vit qu'il faisait aller de droite à gauche le contenu de sa bouche, qu'il remuait la langue pour bien se pénétrer du goût...

« Oh Dada... Dada, comment peux-tu ? Comment peux-tu !

— On dirait du fromage... je t'assure ! un fromage très fermenté, c'est délicieux. »

Linda détestait les fromages. Elle grimaça et se détourna pour ne pas voir son oncle qui avait ramassé les deux autres crottes, les porter d'un geste avide à sa bouche. Elle attendit qu'il finisse son immonde repas, sans se retourner, le front collé contre le pare-brise. Elle était au bord de la nausée. Et l'odeur ne se dissipait pas... loin de là !

Quelques longues minutes plus tard, elle cessa d'entendre le bruissement des mâchoires de son oncle.

« Le dessert, maintenant... Une crème chocolat. »

Elle crispa les mains sur le volant. Il venait de poser sa bouche sur son anus souillé, et de la langue, il le fouillait profondément, le débarbouillant des restes de merde qui l'imprégnaient. Quoiqu'elle en eût, la caresse lui fit de l'effet. Elle ne résista pas quand il la prit par les hanches pour la faire descendre vers lui. En sentant le gland contre son anus, elle poussa comme pour chier et l'absorba en elle. Il l'assit sur lui, en l'enlaçant à bras-le-corps, et l'encula d'une longue poussée. À peine fut-il au fond de son cul, qu'il juta avec violence en poussant

un rôle d'agonisant. L'instant d'après, il la repoussa brutalement et ouvrit le coffre à gants.

Elle le regarda fouiller avec frénésie parmi les sucettes, à la recherche des kleenex. Il s'essuya la verge, puis la bouche, et enfin il fit disparaître les traces qui maculaient son pantalon. Ils évitaient de se regarder. La musique coulait toujours dans l'habitacle, sirupeuse. Linda avait abaissé la vitre, de son côté, pour laisser entrer la fraîcheur du soir. Schmoelbrek alluma un cigare et souffla une grosse bouffée de fumée, dans l'espoir de masquer l'atroce puanteur qui s'attardait. Maintenant que son caprice était passé, l'odeur l'incommodait, lui aussi.

Sans un mot, il mit le contact et la berline descendit du trottoir.

« Demain, nous irons rendre visite à monsieur Porbus, déclara-t-il. Il a fait quelques acquisitions, l'autre samedi, qui m'intéressent. Et j'ai l'impression que tu ne lui déplaîs pas, à monsieur Porbus... il doit y avoir moyen de s'arranger. »

La jeune fille eut une grimace éloquente.

« Je sais, soupira son oncle. Il n'est pas très séduisant. Mais que veux-tu, il n'y a pas que le plaisir, dans la vie. Des fois, il faut faire des sacrifices. Et n'oublie pas que tu auras ta part ! Tu dois penser à ton avenir. Il n'est pas trop tôt pour te faire une dot ! »

X LE SHÉRIF ET SES HOMMES CAPTURENT UNE SUSPECTE

Betty Perkins, la maîtresse de l'avocat Mac Manus, habitait à la lisière d'Oak Lodge, au bas de la colline, une jolie petite maison isolée de la route par un bois touffu. Son plus proche voisin, à deux cents mètres de là, n'était autre que Mac Manus lui-même, dont l'imposante demeure, érigée sur le flanc de la colline, surplombait les arbres.

Une allée discrète, bien entretenue, reliait les deux voisins. Une autre allée, goudronnée, traversant le bois, allait du garage de Betty jusqu'à la route. L'isolement de cette maison, sa proximité avec la sienne, la protection contre les curieux qu'assurait le petit bois, avaient présidé au choix du riche avocat quand il avait installé ici sa maîtresse. C'est chez elle, en effet, qu'il organisait ses célèbres parties fines auxquelles il conviait périodiquement les riches débauchés de la région qui partageaient ses goûts pour les filles très jeunes.

Betty était sa pourvoyeuse. C'est elle qui se chargeait de rabattre le gibier et de le dresser pour son maître. Cela n'allait pas sans inconvénients pour elle, il lui arrivait assez souvent d'être la première victime de son dévouement à l'avocat. Quand elle lui dénichait l'oiseau rare, Mac Manus, ravi de l'aubaine, la délaissait sans vergogne. Heureusement, il se lassait vite et Betty se remettait en chasse. Pour Mac Manus, elle était irremplaçable.

Depuis quelque semaines, pourtant, les choses n'allaient pas comme elle le souhaitait. La dernière fille que Betty avait fournie à son maître, Rosamond Patterson, l'ancienne secrétaire de Schmoelbrek, menaçait de lui damer le pion. Mac Manus ne semblait pas s'en lasser. Au contraire... Il faut dire que cette petite intrigante se montrait particulièrement adroite avec lui : servile, sachant flatter l'orgueil excessif de l'avocat par une adoration sans limite, et, en outre, incroyablement vicieuse. Oui, il était temps de mettre bon ordre à cela, se disait ce soir-là Betty Perkins, en vérifiant son maquillage devant la glace de sa coiffeuse.

Elle était particulièrement amère car l'avocat était parti pour quelques jours dans un état voisin, en emmenant Rosamond avec lui. Or, d'habitude, quelle que fût la favorite du moment, c'était toujours elle, Betty, qui accompagnait son maître quand il partait en voyage.

« Il faut faire quelque chose, et vite ! se dit-elle, en se penchant vers le miroir pour scruter minutieusement son visage. Sinon, cette

petite pouffiasse va avoir ma peau. »

Betty venait d'avoir trente ans, Rosamond en avait douze de moins ! Elle sortait à peine de l'adolescence, était encore dans tout l'éclat de son extrême jeunesse, et, ce qui la rendait particulièrement dangereuse, avait déjà un corps de femme très épanoui, une de ces anatomies toutes en courbes et en rondeurs qui font se retourner les hommes dans la rue. Les sourcils froncés, Betty effleura du bout des doigts les minuscules rides qui naissaient aux coins de ses paupières, amorces d'une future patte d'oie. Elle se rassura vite. L'avocat aimait les femmes très élégantes, et peu de femmes, dans cette petite cité provinciale, pouvaient lutter sur ce plan avec Betty. Elle aurait pu l'emporter sur un mannequin professionnel. À quarante ans, elle serait encore la femme la mieux habillée de Fleshtown !

Ayant jeté une cape d'hermine sur ses épaules nues, car elle avait mis pour sortir une robe du soir très décolletée, devant se rendre à une soirée chic chez un riche client de l'avocat, Betty descendit au garage par l'escalier intérieur. Elle contempla avec satisfaction la rutilante Porsche Carrera que son employeur et maître venait de lui offrir pour son anniversaire, en remplacement de la Subaru dont avait hérité Rosamond. Allons, ce n'était pas encore demain que la petite garce aurait droit à des cadeaux aussi somptueux ! En dépit de toutes ses intrigues, elle devait se contenter pour l'instant des restes de Betty.

Au volant de la Porsche, Betty sortit du garage et s'engagea dans l'allée goudronnée. Elle venait d'entrer dans le bois quand elle constata que la voiture ne se comportait pas normalement. Le volant tressautait dans ses mains, et, sous les roues, le sol semblait devenu affreusement accidenté. Coupant les gaz, elle sortit de l'habitacle et poussa un cri de stupeur. Les quatre roues étaient à plat ! Ahurie, Betty fit le tour du véhicule. Un deuxième cri s'échappa de ses lèvres, cri de rage, cette fois : tout autour de la voiture, sur la piste goudronnée, le sol était jonché de clous neufs. Elle se baissa pour en ramasser un. Elle le tourna et le retourna dans ses doigts, en réfléchissant. Il s'agissait d'une sorte de clou de tapissier d'un modèle géant, avec une tête très large et une longue pointe triangulaire très acérée. À cause de cette tête très large, le clou ne pouvait tenir que la pointe en l'air. Les pneus de la Porsche en étaient littéralement lardés. Qui donc avait pu lui jouer ce tour pendable ? Il n'y avait qu'elle qui empruntait cette route privée ; c'est bien elle qu'on avait visée ! Elle fronça les sourcils. Et si c'était Rosamond ? Rosamond, jalouse du cadeau que venait de lui faire Mac Manus ? Elle chassa vite cette pensée. Cette petite mollassonne était incapable d'une telle action. Alors ? Qui ? Elle frissonna subitement et enveloppa frileusement ses

bras nus dans sa cape d'hermine.

Sous bois, la fraîcheur était très humide, et l'obscurité commençait à s'épaissir, le soir tombait plus vite ici qu'en espace découvert. Inquiète, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Les arbres bordaient l'allée, serrés les uns contre les autres ; d'épaisses fougères poussaient entre eux. Quelqu'un aurait très bien pu se cacher là, à l'affût. Un malfaiteur quelconque... Prise de peur, elle se mit à courir vers la maison. Elle ne courut pas longtemps. Surgissant des fougères, une silhouette massive lui barra la route et lui braqua en plein visage le faisceau lumineux d'une lampe. Elle recula en hurlant, puis d'un geste instinctif, jeta son sac au pied de l'individu.

« Tenez. Prenez ça, c'est tout ce que j'ai sur moi. »

L'homme se mit à rire d'une voix grasse et abaissa le faisceau de sa lampe sur la poitrine de Betty. Dans sa course précipitée, ses seins étaient à demi sortis du bustier.

« Vous vous calomniez, Miss Perkins... vous avez beaucoup d'autres choses ! » fit l'homme, d'une épaisse voix d'ivrogne.

Abasourdie, et soulagée, elle reconnut alors le shérif Prentiss. Mais dans quel état ! Mal rasé, l'œil injecté de sang, l'haleine chargée d'une forte odeur de whisky ! Rageusement, la belle secrétaire referma sur ses seins les pans de sa cape de fourrure.

« Vous pouvez les cacher, ricana Prentiss. On saura bien vous les faire montrer à nouveau, quand on vous fouillera, pas vrai, les gars ?

— Exact, chef. Et pas seulement eux ! » gloussa une voix aussi « humide » que celle de Prentiss.

Se retournant, Betty constata que les deux adjoints du shérif, Jo Rabitt et Softball, se trouvaient derrière elle. Ils n'étaient pas en meilleur état que Prentiss. Sans cravate, débraillés, le col de leurs chemises crasseuses ouvert. Softball tenait même une bouteille à la main. Nullement impressionnée, car le shérif aussi bien que ses adjoints filaient doux devant Mac Manus, Betty frappa rageusement le sol du pied.

« Mais vous êtes ivres, cria-t-elle.

— N'exagérons pas, dit Prentiss, d'une voix épaisse. On a un peu picolé. Mais on a encore les yeux en face des trous, ma belle.

— Et pas seulement les yeux, patron ! ricana Jo Rabitt, en caressant d'un regard concupiscent la croupe de Betty, étroitement moulée par sa robe de soie.

— Et puis-je savoir ce que vous faites ici, messieurs ? Je vous rappelle que vous êtes sur une propriété privée !

— Service commandé », dit Prentiss, d'une voix rogue.

Soudain, Betty eut l'impression qu'il était moins ivre qu'il ne cherchait à le faire croire. Une subite inquiétude la traversa.

« On a eu un tuyau, Miss, fit Softball. Paraît qu'il y aurait des dealers dans le coin.

— Mais c'est absurde, déclara la secrétaire. Il ne passe jamais personne, ici, c'est une route privée. Il n'y a que moi qui l'emprunte.

— Cela ferait donc de vous la principale suspecte, dit Prentiss. C'est pourquoi nous allons devoir vous fouiller.

— Oui, renchérit Jo Rabitt, en se léchant nerveusement les lèvres. Va falloir passer à la fouille, Miss, sauf votre respect.

— Et une fouille très sérieuse, ricana Softball. Vous n'avez pas idée des endroits où les trafiquants peuvent cacher leur camelote. »

La lumière se fit dans l'esprit de Betty.

« C'est vous qui avez jeté ces clous sur la route ! C'est un coup monté ! »

Prentiss se contenta de sourire. Jo Rabitt se baissa pour ramasser un clou. Il le contempla avec un sourire niais.

« C'est ma foi vrai, chef. Il y a des clous.

— C'est marrant, fit Softball, j'ai vu les mêmes chez Laggerty, hier, à la quincaillerie. Et je crois bien que vous en avez achetés, vous aussi, shérif. »

Betty les regarda d'un œil incrédule. Ils ne semblaient plus du tout ivres. D'un geste négligent, l'adjoint balança sa bouteille dans les fourrés. Puis il prit le bras nu de la secrétaire et le lui tordit dans le dos.

« Vous êtes en état d'arrestation, ma belle, grogna-t-il, comme

suspecte numéro un.

— Tout ce que vous pourrez dire ou faire, poursuivit l'autre adjoint, en s'emparant de son autre bras et en le lui tordant à son tour brutalement, pourra être retenu contre vous ! »

À cause de la double torsion, Betty se cambra et la capeline glissa de ses épaules. Prentiss la lui arracha d'un geste. Les trois hommes échangèrent un regard ravi. Les seins plantureux de la secrétaire, obligée de renverser les épaules, jaillissaient du bustier. On pouvait même deviner l'aréole sombre de l'un d'eux.

« Belle marchandise », fit Prentiss, en tendant lentement la main.

Les bras tordus derrière elle, la secrétaire était réduite à l'impuissance. Deux larmes de rage montèrent à ses yeux quand la main de Prentiss acheva d'abaisser un des balconnets, laissant sortir entièrement son sein. Sans hâte, il s'en empara et le palpa.

« Voilà une suspecte très intéressante, pas vrai messieurs ? » fit-il en effleurant du pouce la pointe du sein.

Avec l'impression de vivre un cauchemar, Betty sentit son mamelon durcir. Ce qu'elle vivait, à cet instant, cette violence que trois brutes s'apprêtaient à exercer sur elle, la dénudant, ressemblant point pour point à une de ces mises en scène qu'organisait Mac Manus, pour distraire les riches adeptes du SM qui participaient à ses soirées spéciales. Sauf que cette fois, c'était pour de bon.

Avec la même lenteur gourmande, Prentiss abaissa l'autre bonnet du bustier, dégageant le deuxième sein. Dépoitraillée jusqu'à la taille, Betty fut longuement palpée par Prentiss. Il avait pris ses seins à deux mains et les pétrissait doucement, les soupesait, les faisait balloter, ce qui excitait les gloussements salaces de ses deux adjoints. Et toujours, du même mouvement agaçant du pouce, il lui asticotait les mamelons.

« Elle aime ça, la salope, chef, fit Jo Rabitt. Regardez les bouts de ses nichons, comme ils sont raides !

— Est-ce qu'on peut la peloter, nous aussi, chef ? implora Softball. C'est pas juste, merde. C'est toujours vous qui fouillez les suspects !

— Tu pourras la fouiller, toi aussi, quand j'aurai fini », promit

Prentiss.

Les narines de Betty se pincèrent et un cri de colère lui échappa.

« Ne croyez pas que vous allez vous en tirer comme ça, messieurs ! Maître Mac Manus va vous faire payer ça ! Il n'aura qu'un coup de fil à passer pour que vous soyez dégomés aux prochaines élections.

— D'ici là, on a le temps de voir », gloussa Prentiss en la tirant par les seins, des deux mains.

Horriifiée, Betty le vit abaisser vers sa poitrine offerte son visage mal rasé. Il tira la langue et se mit à lui lécher un mamelon. Betty ferma les yeux malgré elle. Elle était particulièrement sensible du bout des seins. Le contact insistant de la langue chaude la fit frémir. Suavement, Prentiss aspira la pointe tiède entre ses lèvres et se mit à la téter. Il aspirait le téton gonflé, puis le repoussait avec sa langue, tout en faisant tourner celle-ci sur l'aréole. Le souffle de Betty s'accéléra.

« Y a du lait, chef ? fit Softball. On peut la sucer, nous aussi ?

— Et si on la mettait à poil ! s'énerva Rabitt. Faut bien qu'elle nous le montre, son cul, merde, si on doit la fouiller.

— Son cul ? railla Softball, l'intérieur de son cul, tu veux dire ! Faut bien vérifier qu'elle a pas de drogue dedans !

— Ouais ! Faudra le lui fouiller bien au fond ! On aura pas assez de tous nos doigts... et peut-être même d'autre chose ! »

Lâchant à regret les nichons de Betty, Prentiss se baissa pour ramasser la cape de fourrure qu'il avait laissée tomber à ses pieds.

« Emmenez-la dans la voiture ! fit-il d'une voix rauque d'où avait disparu toute trace d'ivresse. On y verra mieux pour la fouiller. »

La nuit tombait, en effet. Une obscurité blanchâtre, chargée du brouillard qui montait du sol, s'étalait sous les arbres et même sur l'allée, enveloppant la Porsche. Les adjoints poussèrent Betty devant eux, l'obligeant à marcher à grandes enjambées précipitées qui faisaient se balancer lourdement ses seins aux pointes raides. Cela excitait leur hilarité, et ils la tiraient de droite à gauche, en ricanant, pour les faire danser davantage. Se débattant inutilement et poussant

des glapissements furieux, Betty avait beau les menacer des pires représailles, ils ne paraissaient guère s'en soucier. Et même, alors que Prentiss passait devant, les deux adjoints se mirent à lui empoigner les seins et à la peloter, tout en la faisant trotter. Folle de rage, Betty se mit à hurler à plein poumons, dans l'espoir d'alerter le voisinage. Alors Prentiss se retourna et la gifla à tour de bras de sa main épaisse.

Suffoquée, elle manqua s'étrangler. Mais déjà, ils atteignaient le tournant de l'allée. C'est là, sur le bas-côté, cachée par les basses branches d'un arbre, qu'était tapie la voiture de police. Prentiss ouvrit la portière arrière et s'y engouffra. La tenant par les bras et par les seins, qu'ils lui broyaient méchamment, comme pour se venger d'être obligée de la laisser à leur chef, les adjoints poussèrent Betty à l'intérieur. Sanglotant, elle porta la main à son visage pour vérifier qu'il n'était pas enflé. Cette brute l'avait giflée avec une violence qui l'étourdissait encore. Sa mâchoire en était endolorie. Blottie sur le siège, elle le regarda sans comprendre. Il venait d'allumer le plafonnier et paraissait parfaitement satisfait de lui-même, comme s'il se sentait assuré de son impunité. Il n'y avait qu'une explication possible...

XI LE CLITORIS DE LA SECRÉTAIRE

La panique envahit Betty Perkins. Ces salauds allaient abuser d'elle, et ensuite, ils la tueraient et maquilleraient le crime pour faire croire qu'il s'agissait de celui d'un rôdeur. En la voyant blêmir, Prentiss parut deviner ce qu'elle pensait.

Il la rassura sur-le-champ.

« Faut pas vous faire de cinéma, hein ? On va pas vous tuer, ma belle. On n'est pas fous ! On veut juste vous interroger, et vous fouiller un peu ! »

À ce dernier mot, comme à une plaisanterie qu'ils appréciaient particulièrement, les deux adjoints, qui s'étaient assis à l'avant, et qui les observaient, retournés, les deux bras posés sur le dossier, gloussèrent d'une façon salace.

« Si vous n'avez pas de drogue sur vous, on vous raccompagnera chez vous, car les bois ne sont pas sûrs. Et si vous y tenez, vous pourrez téléphoner à votre avocat. Il ne me fait pas peur, pour ce qui me concerne. »

Avec un sourire plein de suffisance, il dressa en l'air son auriculaire, à demi recourbé. Il le plia et le déplia deux ou trois fois.

« Mon petit doigt m'a dit qu'il a intérêt à filer doux, votre joli patron. Et vous aussi... détournement de mineures accompagnés de sévices, cela peut vous conduire loin, tous les deux ! »

À la fois rassurée et inquiète (à l'idée qu'une des filles avait pu parler, malgré les sommes folles que dépensait Mac Manus pour leur sceller les lèvres, une fois qu'il en avait fini avec elles), Betty voulut remonter son bustier. D'une tape sèche sur les doigts, Prentiss l'y fit renoncer.

« Laissez-les dehors !... ça me plaît, moi, de les regarder. »

Il rabaissa la robe de Betty jusqu'à sa taille et lui empoigna les seins.

« Et de les toucher, poursuivit Prentiss, en lui chatouillant à nouveau les mamelons. C'est pas tous les jours qu'on a des bibelots pareils à portée de la main. »

Betty s'efforça d'imprimer un pli méprisant à sa bouche, mais Prentiss ne tomba pas dans le panneau. Il sentait réagir les grosses pointes chaque fois qu'il posait son pouce dessus, pour les taquiner. Trahie par ces aveux de sa chair, la belle secrétaire rougit d'un seul coup, violemment. Elle était à la fois humiliée et excitée. Un sourire goguenard se forma sur les lèvres du shérif, ses mains se resserrèrent.

« Cette histoire de drogue ne tient pas debout, dit Betty, dans l'espoir de donner le change sur ses émotions... vous n'en trouverez pas sur moi.

— C'est ce qu'on va voir, ma chérie, gloussa Jo Rabitt, à l'avant. Mais pour qu'on le voie bien, poupée, va falloir te déculotter et écarter les cuisses.

— Mais faites donc taire ces imbéciles, cria Betty. Vous pensez bien qu'il n'est pas question que je fasse ce qu'il vient de dire !

— Tu feras ce qu'on te dira de faire, rétorqua Prentiss. Et si on veut que tu écarter les cuisses, tu les écarteras. Ce ne sera pas la première fois, si j'en crois ce qu'on raconte. »

Elle le défia du regard, les narines palpitantes.

« Il faudra me payer cher, moches comme vous êtes, pour que je me déculotte devant vous ! »

Un éclair de surprise passa dans les yeux de Prentiss, remplacé bientôt par une lueur rusée. La salope se prenait au jeu, elle faisait exprès de le narguer pour le pousser à bout ! Elle en voulait. Eh bien, puisqu'elle en voulait, on allait lui en donner. Prentiss se lécha les lèvres.

« Je te paierai rien du tout, fit-il. Mais toi, tu vas me montrer bien gentiment ton con, ma poupée. Tu vas retirer ta culotte et retrousser ta robe. Puis tu écarteras les cuisses pour que moi et mes hommes, on puisse admirer tous tes trésors. Tu piges ?

— Je préfère encore crever, dit Betty, les yeux brillants. Vous me donnez envie de vomir, tous les trois.

— Non seulement, tu écarteras les cuisses, ajouta Prentiss d'une voix encore plus suave, comme une gentille putain, mais tu ouvriras ton con, en te servant de tes deux mains, pour qu'on fouille dedans. Pigé ? Et on fouillera dedans aussi longtemps qu'on voudra.

— Et dans son cul aussi, chef, oubliez pas, cria Softball. Fouille vaginale et rectale. Son trou du cul aussi faudra qu'elle l'ouvre !

Cramoisie, Betty soutenait le regard du shérif.

« Je préfère crever, répéta-t-elle, que vous donner cette satisfaction. »

Elle croisa ses bras sur ses seins et se tint immobile, le buste raide. Une lueur perplexe passa dans le regard de Prentiss qui la dévisagea. S'était-il trompé sur elle ? Était-elle vraiment indignée ? Puis ses yeux s'abaissèrent et son sourire revint. Betty croisait en effet les bras sur ses seins, mais ses genoux s'étaient séparés. Le sourire de Prentiss s'accrut ; il posa sa main sur un des genoux et tira dessus. La jambe n'exerça pas la moindre résistance, et se déplaça. L'écart entre les deux genoux augmenta ; sous la robe, les cuisses s'ouvraient. Il tira encore plus, contraignant Betty à écarter si largement le compas de ses cuisses qu'elles occupaient maintenant presque toute la banquette. Betty avait fermé les yeux, son souffle était court. Ravis, les trois hommes constatèrent qu'elle baissait les bras. Ils restaient croisés, cependant, mais sous ses seins, maintenant, qu'ils soulevaient d'une façon provocante.

Les adjoints se penchèrent, attentifs, pour voir la main de leur chef qui était descendue jusqu'à la cheville de la fille. La main se referma, entourant la cheville, puis elle remonta, épousant de sa paume refermée la jambe, puis le mollet de Betty. Elle portait des bas sombres, très fins.

Dans le silence, le frottement de la main sur les mailles de nylon produisit un bruit électrique. Les narines de Betty se dilatèrent quand la main se glissa sous un genou. Elle le souleva docilement, sous la pression. Autour de la voiture, le brouillard formait une muraille impénétrable. Ils étaient hors du monde, dans un cocon tiède seulement peuplé par le souffle précipité de la fille et par son parfum sucré. Remontant sous la robe, la main atteignit la chair nue de la cuisse. Prentiss frissonna de bonheur. La peau était chaude et moite, d'une incroyable douceur.

« Comment c'est, chef ? demanda Softball.

— Du bonheur, dit Prentiss, d'une voix rauque. Du bonheur à l'état pur, mon salaud. Du trois étoiles ! Plus doux que du velours !

— Et son con ? Il est mouillé ?

— Patience, mon vieux. Laisse-moi le temps d'y arriver. »

Doucement, Prentiss flattait la chair sensible de la cuisse. Elle cédait sous sa pression, élastique, vivante. Qu'est-ce que ça allait être bon de baiser cette salope ! Et de l'enculer ! Si elle avait les fesses aussi élastiques et aussi tendres que les cuisses (et il n'y avait pas de raison pour qu'elles ne le soient pas, ces putes du grand monde sont toujours fourrées dans les instituts de beauté, à se faire masser), ce serait un régal que de l'enfiler par-derrrière.

Il remonta un peu plus. La chair devenait brûlante. Il n'était pas loin de l'aine. Excité, il constata que la fille, comme malgré elle, s'avavançait pour venir au-devant de sa main. Il allongea les doigts et toucha une grosse lèvre glabre et mouillée. Cela lui donna un coup au cœur. Elle ne portait pas de culotte. Son con, écrasé sur le plastique du siège, était largement ouvert. Il effleura du bout des doigts le double renflement des gros ourlets de chair baveuse et chaude. Comme la secrétaire se tenait raide, bien cambrée, toute sa moule s'aplatissait sur le siège, y adhérant comme une ventouse. Seul le haut dépassait. Il tâta l'encoche du doigt. La chair interne était brûlante, consumée d'une sorte de fièvre, et la partie supérieure du clitoris, écrasé sur le siège, en dépassait. Il appuya du doigt pour insérer son doigt dans la fente, entre le con et le siège. C'était trempé. Une mouille épaisse comme du blanc d'œuf baignait l'intérieur du con et coulait sur le siège. Comme son doigt s'enfonçait encore, il sentit une résistance inaccoutumée, à cet endroit. Au lieu de s'ouvrir sous son doigt, les nymphes soudées l'une à l'autre, refusaient le passage. Comme si, s'étonna Prentiss, elles étaient cousues entre elles, en bas.

« Vous allez me déchirer », le prévint Betty, d'une voix sourde.

Elle souleva son cul du siège ; ses fesses de décollèrent du plastique mouillé par ses sécrétions avec un bruit humide. Les nymphes mouillées enveloppèrent le doigt qui les fouillait, et se collèrent à lui, de chaque côté, entraînées par une pesanteur inhabituelle. Betty entrouvrit les paupières. Ses yeux étaient vitreux, comme ceux d'une droguée. Prentiss retira son doigt et referma toute sa main sur le con, palpa avidement la protubérance de chair lisse et mouillée. Aucun poil. Elle était entièrement épilée. Les lèvres pendaient lourdement, étirées par le poids d'un objet métallique que Prentiss palpa d'une main incrédule. Un cadenas !

Le sexe de Betty Perkins était cadenasé.

« Ça alors... »

Betty se mordait les lèvres.

« Qu'est-ce qu'il y a, chef ? fit Jo Rabitt, alarmé. Nous dites surtout pas que c'est un travelo !

— C'est bien une femme, dit Prentiss, mais elle est fermée à clef !

— Fermée à clef ? s'exclama Softball. Qu'est-ce que vous racontez ? »

Pour toute réponse, Prentiss retroussa la robe de la jeune femme au-dessus de son ventre. Les yeux des adjoints s'écarquillèrent. Impudique, Betty remonta les genoux et écarta les cuisses. Son gros con chauve déformé par le poids du métal descendait vers les fesses. Le cadenas qui traversait les grandes lèvres pendait entre les fesses, cachant l'anus.

« Vous voyez, je fais ce que vous voulez, messieurs... j'écarte les cuisses et je vous fais voir mon sexe, dit Betty, d'une voix aussi rauque que celle de Prentiss. Admirez donc... C'est tout ce que vous pourrez faire ! »

Prentiss souleva le cadenas vers le haut, entraînant les lèvres glabres de la vulve. Ils purent alors voir l'anus chauve de Betty et le dessous de la vulve. Les lèvres, dans la région du vagin, étaient enflammées. Une rougeur malsaine s'étalait sur les bords de la fente. La mouille coulait dans un mince filament, par-dessous, et vernissait le sillon qui séparait les fesses. L'anus était d'une teinte rougeâtre, lui aussi, et tout fripé, comme si on avait enculé Betty récemment. En dépit, ou peut-être même à cause de l'aspect barbare que le cadenas qui la condamnait en la mutilant donnait à la grosse vulve charnue et imberbe de fausse petite fille de Betty, le spectacle qu'offrait la secrétaire en s'exhibant était particulièrement obscène.

« Comment on va faire pour la baiser, chef ? J'ai la trique, moi », fit Rabitt, en tendant une main par-dessus le siège pour toucher lui aussi le con de la fille, à l'endroit où le shérif, tirant sur le cadenas, faisait apparaître les trous qu'on avait percés dans les lèvres.

Softball voulut lui toucher le con à son tour. Betty les regarda manipuler curieusement l'étrange objet qu'elle exhibait. Voir tous ces doigts la toucher, essayer de fouiller sa fente, l'emplissait d'une immonde satisfaction. En dépit du cadenas, Softball, qui avait l'habitude de branler sa femme (impuissant, c'est de cette façon qu'il la faisait jouir), parvint à dénicher le clitoris. Il le fit gicler de sa bave,

au sommet de la fente. Un nouveau cri sortit des lèvres de l'adjoint. À cet endroit aussi, Betty était percée. Un anneau d'or traversait la petite crête de chair. L'adjoint saisit cet anneau et tira doucement dessus, extrayant le clitoris d'entre les lèvres collées l'une à l'autre. Au fur et à mesure que l'appendice charnu émergeait, la bouche de l'adjoint s'arrondissait. L'organe, d'une longueur et d'une étroitesse exceptionnelles, n'était pas loin d'atteindre la dimension d'une verge de nourrisson !

Les trois hommes, grands amateurs de publications pornographiques, avaient déjà vu des clitoris aussi démesurés sur des photos. Mais c'était la première fois qu'ils en contemplaient un en nature. Et qu'ils le touchaient... car, à tour de rôle, tous les trois saisirent le petit appendice disproportionné, et le manipulèrent vicieusement, excités de le sentir se raidir et de voir suinter tout autour la mouille transparente de Betty. Elle, elle avait ouvert la bouche, et sa langue pointait, elle aussi, comme un gros clitoris. Elle respirait par la bouche et avançait et reculait doucement son bassin, pendant que les doigts palpaient sa petite bite.

Des esclaves volontaires d'hommes très pervers, ou de lesbiennes dominatrices, se faisaient percer le clitoris, dans lequel on passait ensuite un anneau. Puis le maître suspendait à cet anneau des poids de plus en plus lourds, pendant des périodes de plus en plus prolongées. Et le petit organe déformé par ce traitement monstrueux, s'allongeait de plus en plus. Certaines de ces petites queues disproportionnées pouvaient atteindre jusqu'à huit centimètres. C'était un spectacle particulièrement troublant, évoquant celui d'un sexe d'androgynie, que donnait alors cette petite verge (en fait, il s'agissait uniquement d'un gland) qui dépassait d'un con de femme et pendait mollement entre les lèvres quand il était au repos, ou pointait comme un long pistil quand il était en érection. À cause de cette particularité, ces femmes mutilées obtenaient un grand succès parmi les amateurs de sexualité bizarre. Le clitoris de Betty n'était pas encore aussi long que celui de ces malheureuses. Cela ne faisait que trois ans que Mac Manus la soumettait à ce traitement d'élongation. Il ne mesurait encore qu'environ quatre centimètres. Et l'importance relativement modérée de cette pointe de viande rouge dépassant entre les lèvres glabres de la grosse vulve, si grotesque fût-elle dans son exagération, n'enlevait rien, bien au contraire, à l'attrait morbide que son sexe chauve et déformé exerçait sur les trois hommes.

La secrétaire était habituée à l'excitation malsaine que le spectacle de son con provoquait chez les hommes qui le voyaient pour la première fois. Ils ne se lassaient pas, tout en l'insultant, de le lui

examiner sous toutes les coutures et de le tripoter passionnément. Elle-même, cela la mettait dans tous ses états ; là, dans la voiture, elle avait renoncé à toute comédie d'indignation et se prêtait aux plus pervers attouchements avec une indéniable complaisance, se contentant de temps en temps, quand ils s'énervaient sur son insolite bout de viande, de leur demander d'y aller plus modérément.

« Doucement, shérif, dites-leur de pas tirer dessus trop fort... c'est pas du caoutchouc, hein ? »

Softball, surtout, que sa femme avait dressé à d'interminables séances de masturbation pour compenser sa carence, était un passionné du clitoris, et il ne se lassait pas de manipuler celui de la secrétaire. Il avait saisi l'anneau qui le transperçait, et il tirait dessus par petites saccades, s'amusant à le faire blanchir sous la traction, puis rougir, quand il laissait le sang y affluer à nouveau. Cette masturbation douloureuse, à laquelle Mac Manus avait accoutumé sa secrétaire, agissait terriblement sur elle. Elle râlait, se sentait devenir bestiale...

Pendant que Softball lui martyrisait ainsi le clito, l'autre adjoint lui ouvrait le plus qu'il pouvait les lèvres du con tout en soulevant le cadenas. L'intérieur de la fissure était d'un rouge ardent, enflammé. Interrogée, la secrétaire finit par avouer d'une voix rauque que maître Mac Manus lui poivrait l'intérieur du sexe quand il voulait la punir.

« D'habitude, je porte un cadenas plus léger, en or. Celui-là, c'est le plus gros qu'il m'a mis ; il l'a acheté chez un quincaillier, la semaine dernière, parce qu'il était fâché contre moi. Chaque fois qu'il le met, depuis une semaine, il me poivre à l'intérieur du vagin. »

Softball voulut y goûter. Ils inclinèrent le dossier du siège avant, et le shérif souleva Betty par le cul, pour la lui présenter bien ouverte. L'adjoint insinua sa langue entre les lèvres irritées, sous la barre du cadenas. Des larmes lui montèrent aux yeux. La chair intime était imprégnée de poivre rouge. Malgré la brûlure, il enfila sa langue tout au fond, aspirant les sécrétions de la fille, un goût âpre et pisseux lui tapissa le palais.

« Faut qu'on la baise, chef, dit-il. Cette pute a le con en feu. Faut qu'on fourre nos bites dans son trou. »

Prentiss, depuis que Betty avait mentionné un quincaillier, examinait attentivement l'énorme cadenas. Il était sûr d'avoir vu le même chez Laggerty, la veille, en achetant les clous qu'ils avaient

semés sur la route privée.

« Prends la grande pince coupante qu'est sous le siège avant », dit-il à Jo Rabitt.

C'était un de ces engins qu'emploient les électriciens pour couper les câbles ; ils l'avaient récupéré en arrêtant un voleur de moto qui s'en servait pour sectionner les câbles d'antivol. Ils soulevèrent les cuisses de Betty, et l'adjoint amena les mâchoires de la pince au ras du fermoir.

« Non, cria Betty. Si vous le coupez, Mac Manus le saura !

— T'inquiète pas. Je sais où il y a exactement les mêmes. On t'en achètera un autre.

— Mais, la clef...

— On s'occupera de la clef aussi, fais-nous confiance ! »

Le froid du métal contre sa cuisse terrifiait la jeune femme. Elle hurla de peur quand le bec de la pince claqua, sectionnant la tige d'acier du cadenas. Avec précaution, Prentiss lui retira sa pendeloque de métal. Ravis, ils contemplèrent le calice libéré du grand con chauve : il bâillait entre les lèvres, comme la corolle pourpre d'une énorme fleur baveuse. La jeune femme s'abandonnait sans pudeur. Softball se remit à lui poulcher l'intérieur du con, la débarrassant de sa mouille poivrée. Puis ils la firent sortir de la voiture pour la baiser dehors. Ils éclairaient la scène avec leurs torches électriques. Entièrement nue, ils la renversèrent sur le capot et la possédèrent debout, à tour de rôle, sans fioriture. Deux hommes lui tenaient les jambes en l'air, bien écartées, pendant que l'autre la pénétrait de face, debout.

Elle râlait comme une bête, pendant qu'ils la labouraient à tour de rôle. Ils ne firent pas de fantaisies, trop impatients, et lui jutèrent dedans en gémissant de bonheur. Les couilles vides, ils l'aidèrent ensuite à redescendre et, lui claquant les fesses avec des rires gras, lui pinçant les seins, la complimentèrent comme une putain. Betty, métamorphosée, riait d'un rire aussi vulgaire que le leur et se laissait malmenner sans protester. Elle but à la bouteille qu'ils lui passèrent et quand Softball voulut sucer à nouveau son gros clitoris, elle se prêta à son caprice sans rechigner, ouvrant son entaille chauve de ses deux mains, et lui poussant elle-même sa sucette au fond de la bouche.

« C'est plus une langue, qu'il te fait, avec un engin pareil, se moqua Prentiss. C'est carrément une pipe. Quel suceur, ce Softball... »

Mais le spectacle de l'étroite tige de chair rouge glissant entre les lèvres de Softball ne laissa pas de les exciter, et ils voulurent y goûter, à leur tour. À la suite de quoi, ils eurent à nouveau envie de la femme. Pour varier les plaisirs, ils l'enculèrent, toujours sur le capot de la voiture. Ils n'eurent pas besoin de vaseline car elle avait l'anus très large (Mac Manus l'enculait tous les jours). Aussi le plaisir qu'elle prit par le cul, et qu'elle leur donna ainsi, n'avait rien à envier à celui qu'elle avait déjà partagé avec eux par la voie normale.

« Si toutes les suspectes étaient comme toi, la complimenta Prentiss, en se vidant les couilles dans les intestins de la secrétaire, on ne ferait pas de vieux os dans ce métier ! »

XII COMME UNE CHIENNE EN FOLIE (BIS)

Le quincaillier Laggerty s'attardait volontiers dans sa boutique après la fermeture. Il errait dans les rayons déserts, mettait de l'ordre dans les étalages, car les clients y foutaient souvent la pagaille en fouillant pour chercher ce qu'ils voulaient. Quand il avait fini, il s'asseyait à sa caisse et compulsait de vieilles revues grivoises du temps de sa jeunesse. Ou bien, il démontait un fusil et le graissait minutieusement. Il n'était jamais pressé de rentrer, car sa femme, une vraie mégère, l'accueillait inévitablement par des criailleries et des récriminations.

Ce soir-là, après avoir rempli de clous de tapissier un casier qu'il avait trouvé vide (cela l'avait étonné, car il s'agissait d'un modèle géant, très rarement réclamé), il venait de regagner sa caisse et d'ouvrir son journal, quand une voiture se gara devant la boutique. Peu après, on tapa discrètement, avec une clef, sur le rideau de fer. Un peu surpris, car jamais un client ne serait venu si tard sans un motif exceptionnel, il alla jeter un coup d'œil par le judas. Avec un coup au cœur, il reconnut la silhouette massive du shérif. Laggerty était en coquetterie avec la loi, et pratiquait à l'occasion le recel. Il lui était arrivé de vendre à plusieurs reprises la même tondeuse à gazon... que les chenapans qui l'avaient volée lui cédaient pour un prix de misère (de quoi s'offrir une pute ou une partie de billard chez Sam Parson), et à laquelle il suffisait de remettre une étiquette, comme si elle était neuve.

Laggerty avait d'autres bricoles du même ordre à se reprocher, le shérif ne l'ignorait pas. Il fermait les yeux sur ces bagatelles, et le vieux, en remerciement, lui servait d'indic. En outre, les deux hommes jouaient souvent au poker, cela crée des liens.

Liens fragiles, cependant. Prentiss était imprévisible. Laggerty n'était jamais très rassuré en sa présence, il se hâta donc de soulever le rideau et découvrit les deux adjoints en retrait. Quand il venait pour un poker, Prentiss ne venait jamais avec eux.

« Vous êtes seul, Laggerty ? » demanda Prentiss en jetant un regard méfiant dans la boutique.

Ayant constaté qu'elle était vide, il n'attendit pas la réponse, et fit un geste à ses adjoints. Les deux hommes s'écartèrent et démasquèrent la silhouette d'une femme. Laggerty eut le temps de voir, dans l'obscurité, qu'elle était richement vêtue, et qu'elle se

cachait le visage avec une sorte de cape de fourrure, comme si elle craignait d'être reconnue. Il s'écarta, intrigué, pour lui céder le passage. Son parfum sucré fit tourner la tête au vieillard. La femme le frôla dans un froissement d'étoffe soyeux. Les adjoints entrèrent derrière elle, et baissèrent le rideau dans un vacarme métallique.

Dès que le silence fut revenu, le shérif montra au quincaillier la femme qui se tenait immobile, plantée devant un rayon où s'amoncelaient des rouleaux de tuyau d'arrosage en plastique vert.

« Navré de vous déranger si tard, Laggerty. Mais cette cliente ne pouvait pas attendre à demain !

— Ouais, gloussa Softball, elle a un problème urgent ! »

L'autre adjoint approuva en silence, hilare. De plus en plus intrigué, Laggerty se pencha pour regarder la femme. Perplexe, il reconnut Betty Perkins, la belle secrétaire de l'avocat Mac Manus. Elle le salua d'un mouvement de tête très bref, comme si elle était contrariée. Sans raisons définies, Laggerty sentit son pouls s'accélérer. La secrétaire, les joues rouges, semblait horriblement embarrassée. Cela ne lui ressemblait guère, car pour le peu qu'il en sût, c'était une fille plutôt arrogante.

« Montrez donc à monsieur Laggerty ce que vous voulez », fit Prentiss, en tirant son étui à cigares de sa poche.

Il le présenta, ouvert, à la ronde ; ses adjoints se servirent avec empressement ; le vieillard déclina poliment l'offre. Pendant que les trois hommes allumaient leurs cigares (ce qui indiquait qu'ils allaient rester là un bon moment), la femme, sans regarder le quincaillier, ouvrit son minuscule sac de lamé et en tira un gros cadenas rouge. Laggerty le reconnut immédiatement. C'était un cadenas antique, d'un modèle d'avant-guerre que plus aucun client ne réclamait, car il était très encombrant et peu efficace. Il lui en restait encore une dizaine en rayons. Et justement, Laggerty en avait vendu un la semaine précédente – celui même, en fait, que la secrétaire lui remettait ! – à l'avocat Mac Manus.

En constatant que le fermoir avait été sectionné, il interrogea la femme du regard. Mais elle se contenta de murmurer, détournant toujours le visage, et paraissant s'adresser aux tuyaux de plastique vert.

« Il me faudrait exactement le même, monsieur Laggerty ! Même modèle. Même couleur, même dimension.

— Et surtout, intervint Jo Rabitt, en soufflant une bouffée de fumée au visage de la femme qui grimaça, même clef, hein ? C'est la clef qui compte le plus ! »

En voyant qu'au lieu de remettre ce malotru à sa place, l'altière secrétaire gardait le silence, Laggerty commença à s'interroger sérieusement. Le cœur battant, il venait de constater que la femme était pour ainsi dire nue sous sa robe décolletée. Il pouvait voir les bouts de ses seins superbes soulever la soie du corsage.

« La clef, ce n'est pas un problème, dit-il. Je ne devrais pas le dire, puisque c'est moi qui l'ai vendu, mais c'est une vraie camelote de bazar, ce truc. La serrure est la même pour tous les modèles. Voyez vous-même. »

Tout en leur donnant ces explications, il s'était dirigé vers le rayon des cadenas, au fond de la boutique, suivi par la femme et par les trois hommes. Il prit dans un casier un gros cadenas rouge, absolument identique à celui que la femme lui avait remis. Avec la clef qui pendait au cadenas neuf, il ouvrit le modèle sectionné. La serrure joua aisément, et le bout de l'anse qui était resté pris dans la gâche tomba à leurs pieds. D'un geste avide, la femme lui prit le cadenas neuf des mains et le fourra dans son sac de lamé. Puis elle tendit un billet de dix dollars à Laggerty.

« Vous ne l'essayez pas ? demanda alors le shérif, d'une voix douce.

— Mais, balbutia la secrétaire, c'est inutile. C'est exactement le même, vous l'avez vu vous-même. »

Le shérif consulta ses adjoints.

« Qu'est-ce que vous en pensez, les gars ?

— Vaudrait mieux qu'elle l'essaye, je crois, fit Jo Rabitt, le visage fendu d'un large sourire. On n'est jamais trop sûr. »

Softball approuva en hochant la tête. La secrétaire jeta un regard affolé vers la porte. Prentiss la prit par le poignet.

« Laggerty en a vu d'autres... ne craignez rien, c'est un homme discret. Et je suis certain qu'il sera ravi de vous voir mettre votre cadenas. Venez par ici, nous serons mieux. Il y a plus de lumière. »

Il poussa la secrétaire vers une table qui se trouvait à côté de la

caisse. Sans s'être concertés, les adjoints, leurs gros cigares vissés dans la mâchoire, empilèrent les uns sur les autres les casiers qui étaient sur la table, pour dégager un espace libre. Laggerty vit alors le shérif se baisser et prendre Betty Perkins par la taille. Il la souleva et l'assit sur la table. Puis il se recula pour l'admirer. Laggerty sentit sa bite durcir. C'était en effet un spectacle très incongru que cette superbe femme en robe du soir, assise sur une table encombrée de casiers d'outillage de jardin. La lumière crue qui faisait scintiller les objets métalliques mettait en valeur la blancheur de ses épaules charnues que dévoilait la cape de fourrure qui avait glissé sur les bras.

« On va être très gentille, hein ? » fit alors la voix sucrée de Prentiss.

La femme pinça les lèvres et, pour la première fois, regarda Laggerty. Elle détourna les yeux aussitôt et deux taches rouges montèrent à ses joues, qui avaient pâli sous la contrariété quand le shérif l'avait assise sur la table. Prentiss revint vers elle et se mit de côté, pour ne pas la cacher aux trois hommes qui la dévoraient des yeux. Il acheva de faire descendre la cape de fourrure et sépara les bras de la femme qui ne résista pas. Il lui retira son sac des doigts et le posa sur un casier, près d'elle. Les yeux fixés droit devant elle, dans le vide, Betty attendait la suite ; un pli méprisant abaissait le coin de ses lèvres sensuelles. Prentiss prit du recul et plissa les paupières, comme un peintre qui contemple la toile qu'il vient de peindre.

« Les joues sont un peu rouges, fit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Sans doute a-t-elle trop chaud... »

Les cils de la secrétaire battirent.

« Faudrait lui mettre ses nénés à l'air, chef, conseilla Softball. Ils doivent avoir besoin de respirer. »

Les yeux de Laggerty s'écarquillèrent. Prentiss, suivant le conseil de son adjoint, venait de glisser les pouces dans le décolleté de la secrétaire ; il retourna le bustier, dénudant les seins qui s'échappèrent à la lumière. Malgré lui, le quincaillier se rapprocha pour mieux les voir. Les aréoles brunes étaient lisses, toutes gonflées, et les bouts des mamelons pointaient. Ahuri, Laggerty regarda le shérif prendre en main les deux globes de chair et tirer dessus pour achever de les dégager du corsage. Il les reposa par-dessus, comme deux gros fruits sur une corbeille.

« Voilà, comme ça, ils pourront respirer, fit-il. Et maintenant,

assez perdu de temps. Mettez votre truc... »

Il ouvrit le sac et prit le cadenas qu'il tendit à Betty. Après un instant d'hésitation, et un regard oblique vers le quincaillier, elle le prit.

« Aidez-la, les gars, fit Prentiss. Tenez-la, pour qu'elle bascule pas en arrière. Et surtout, restez sur les côtés, pour que Laggerty puisse bien tout voir ! »

Les adjoints se placèrent sur les flancs de la femme et la saisirent d'une main par le haut du bras, de l'autre sous les genoux. Puis ils se retournèrent, attendant les instructions de leur chef. Sans se hâter, Prentiss prit la chaise qui se trouvait derrière la caisse et la plaça devant Betty.

« Asseyez-vous là, Laggerty. C'est vous qui allez lui essayer son cadenas... vous avez l'habitude. »

Son vieux cœur tout tremblant, le quincaillier s'assit sur la chaise. Les genoux de la femme se trouvaient à quelques centimètres de son menton. Il respirait son odeur sucrée avec délices. Prentiss tira une caisse vide qu'il retourna et s'assit près de lui. Il se cala confortablement et fit signe aux adjoints qu'ils pouvaient y aller. Laggerty vit Betty fermer les yeux. Les deux hommes lui soulevèrent les cuisses et la basculèrent en arrière. Sur le point de défaillir, Laggerty vit le dessous des cuisses de la femme se dresser à la verticale, et ses fesses nues, paraître à leur tour, au ras du bord de la table. Il crispa ses doigts nouveaux sur le cadenas. C'est alors que les adjoints le comblèrent en écartant les cuisses de Betty qu'ils lui rabattirent vers la poitrine, et en même temps, en lui poussant le bassin vers le bord de la table.

D'une main nerveuse, Laggerty s'essuya le front, car sa sueur coulait dans ses yeux. La première chose qu'il regarda, ce fut l'anus violet qui se crispait entre les fesses bien ouvertes qui s'aplatissaient sur le bord de la table. Immédiatement, une autre image se superposa à celle-ci : celle du con rasé de la secrétaire. Il bâillait largement, comme une grosse huître de chair mauve, aux reflets luisants. La muqueuse baveuse de l'intérieur débordait entre les grandes lèvres. Les nymphes, fripées et gluantes de mouille, adhéraient l'une à l'autre, formant une sorte de gousse.

« Et ta petite bite ? demanda Prentiss qui regardait s'empourprer les joues ridées du vieillard, jouissant par procuration de

la surprise de celui-ci. Tu la montres pas à monsieur Laggerty, ta petite bite ? Je suis sûr qu'il en a jamais vue de pareilles ! »

Softball, coinçant avec son épaule la cuisse qu'il soulevait, put libérer sa main qu'il tendit vers le con de la fille. La voix de Prentiss, sifflante, l'arrêta.

« Pas toi, connard... Elle ! C'est elle qui va nous la montrer, sa petite pine. Allez, ma belle, pas de fausse pudeur. Fais-nous voir ton bijou. »

Sans ouvrir les yeux, dans un geste ralenti, comme en état de somnambulisme, la secrétaire porta une main à son sexe chauve. Les yeux exorbités du vieillard la regardèrent séparer de son index replié les petites lèvres accolées entre elles. Le doigt s'enfonça dans l'alvéole baveuse, rejoint par le médius qui plongeait à son tour au sein du con. Un instant, le centre de l'encoche resta caché par les deux doigts ; puis ils se séparèrent, entraînant les pétales de chair sur les bords de la fente, laissant s'échapper de sa cachette un long appendice rosâtre dont l'extrémité était ornée d'un anneau d'or, qui le transperçait comme le lobe d'une oreille.

Tout d'abord, sidéré par l'importance de cette tige de chair, le quinquagénaire ne comprit pas de quoi il s'agissait. Il crut que Betty était affligée d'une anomalie anatomique, d'une sorte de monstruosité intime. Puis, la voyant saisir ce gros pistil rose et flasque et le faire rouler sur lui-même, comme un gros macaroni entre ses doigts, il réalisa, non sans une vague répugnance, qu'il s'agissait de son clitoris. Lentement, l'organe insolite se redressait, durcissait, pointait comme une minuscule verge. En quelques secondes, il atteignit les dimensions d'un petit doigt. La bouche crispée par une grimace de plaisir, la secrétaire le griffait doucement de ses ongles vernis. Le clitoris sortait de plus en plus. Un peu, songea Laggerty, comme si quelqu'un, de l'intérieur de sa chair, avait poussé du dedans la membrane interne du con de son doigt, la soulevant, l'y enfilant comme dans un doigtier de caoutchouc vivant.

« C'est quelque chose, hein ? fit le shérif en prenant la main du vieillard. Tâtez comme il est dur ! »

Laggerty croisa le regard de la femme. Elle le fixait d'un air halluciné, paraissait le supplier d'obéir. En effet, elle poussait son con vers lui, l'écartant des deux mains, et braquait son gros clitoris ardent vers sa main qui s'avavançait. Quand il pinça le petit mégot de chair chaude, elle râla malgré elle. Surpris par la dureté élastique et vivante

du clitoris, Laggerty tira dessus. La chair baveuse glissa sous ses doigts et Betty gémit.

« Tenez-le dehors, Laggerty, dit alors Prentiss. Ne le lâchez pas. Il faut le laisser dépasser avant de la refermer. »

Sans comprendre, pinçant le gros clito, le quinquailier obéit. Ses couilles étaient en feu et son gland frottait sur l'intérieur de son caleçon. Ce n'est qu'en voyant le shérif saisir les lèvres du con et les tirer à lui pour les rabattre vers l'avant que Laggerty constata qu'elles étaient percées... et à quoi servait le cadenas. Ses yeux pétillèrent de cruauté derrière ses lunettes à monture d'acier, et il lécha furtivement ses lèvres minces de lézard.

« Ça alors, fit-il... j'avais lu des trucs pareils dans des bouquins pornos, mais je croyais pas que ça existait. »

Sans lâcher le clitoris en érection, il tâta de l'autre main les lèvres percées de la vulve.

« Et son bouton... jamais vu un bouton pareil. Ils lui ont fait une opération, ou quoi ? »

Prentiss le renseigna. Quand il apprit qu'on y suspendait des poids de plusieurs centaines de grammes, le quinquailier ne se gêna plus pour tirer sur l'appendice de Betty. Un flot de bave claire sortit alors du vagin et s'écoula dans la raie des fesses.

« Vous avez vu ça, shérif, bredouilla le vieil homme. Elle mouille tellement qu'on dirait qu'elle pisse. Ce Mac Manus est un sacré tordu, dites donc ! Dites, shérif, je pourrais pas, moi aussi ? Soyez chic...

— Qu'est-ce que t'en dis, Perkins ? » demanda le shérif, en passant le fer du cadenas dans les trous des lèvres, et en l'enclenchant.

Il le lâcha, et le poids du cadenas referma le con, l'entraînant vers le bas. Le clitoris restait pincé entre les lèvres, comme un petit doigt braqué.

« Laggerty parlera de ce cadenas à personne si t'es gentille avec lui. Tu veux bien qu'il t'en mette un coup ? »

Le quinquailier s'était levé, tout tremblant. Il attendait le verdict, les yeux fixés sur le gros con chauve déformé par le poids du cadenas.

« D'accord, fit Betty Perkins d'une voix rauque. Mais qu'il fasse vite. Les gens qui m'attendent vont s'inquiéter si je tarde davantage. Je ne voudrais pas qu'ils se plaignent à Mac Manus. »

Prentiss fit tourner la clef dans la serrure du cadenas et l'enleva. Il tira Betty qui se mit sur pied, devant la table, tenant sa robe relevée au-dessus de son ventre.

« Comment tu préfères qu'il te la mette ? demanda le shérif. Par-derrière ou par-devant ?

— Par-derrière, bien sûr, intervint Jo Rabitt, comme ça elle pourra pas voir sa vilaine bobine de vieux bouc ! »

Betty Perkins fusilla du regard l'adjoint.

« Si vous le permettez, monsieur Rabitt, j'ai mon mot à dire ! Personnellement, je préfère par-devant. Quand je suis excitée, et c'est le cas, j'aime bien voir ce qu'on me fait. Voyez-vous, messieurs, je suis très vicieuse... »

Elle posa ses fesses contre le bord de la table et d'un seul coup, la tirant vers le haut, elle s'éplucha de sa robe qu'elle fit passer par-dessus sa tête. Entièrement nue, elle offrit son corps aux regards extasiés du quincaillier. Il n'avait jamais vu une femme aussi splendide. Ni aussi impudique. En effet, se renversant sur la table, mais toujours debout sur une jambe, elle releva l'autre pour s'ouvrir. Et, de ses longs doigts bien soignés aux ongles laqués de rouge, elle désigna ses deux orifices au vieillard. Sans effort, elle fit entrer ses doigts dans son anus et dans son vagin.

« Vous pourrez me faire ce que vous voulez, Laggerty. Vous voyez ? Je suis bien ouverte de partout. Et vous ? Montrez-moi un peu ce que vous me proposez... faites voir votre marchandise ! »

D'une main fébrile, le vieillard se déboutonna. Sa bite noueuse au gland grisâtre, au prépuce fripé, se dressa dans sa main, suivies par deux couilles presque chauves, mais d'assez belle dimension.

Betty lui prit le gland et le serra doucement, le tirant vers elle. Le vieux suivit le mouvement.

« On dirait que ça tient encore la route...

— Une salope comme vous, ça m'excite...

— Allez-y, mettez-la moi... dans le con d'abord, comme ça elle sera bien mouillée quand vous voudrez m'enculer. »

La crudité des mots acheva d'affoler le vieillard. Il n'avait jamais été à pareille fête. Sa bite glissa dans la gaine chaude du con. Debout, il agita ses reins comiquement, le pantalon à ses pieds. Ses fesses poilues excitèrent l'hilarité des deux adjoints. Les trois hommes s'étaient reculés pour le regarder baiser la femme debout, frénétiquement, comme un chien. Betty, elle, les regardait par-dessus l'épaule du vieillard qui lui léchait les seins avidement en s'agitant contre elle. Cela l'excitait de voir les hommes la regarder pendant qu'on la baisait. Et la laideur du vieillard, sa sénilité même, donnait à ce qu'on lui faisait quelque chose de sale qui la ravissait. Quand elle sentit qu'il se retirait, elle crut qu'il avait joui, et s'apprêta à l'insulter, mais elle se ravisa en le sentant descendre. Joyeusement, elle lui offrit son anus. Et il entra dans son cul. Le vieux bouc avait encore de la réserve. Dans son cul, il pourrait tenir plus longtemps, elle le savait par expérience. Elle replia une jambe derrière lui pour qu'il la lui mette tout au fond. Et elle poussa, sournoisement, dans son ventre. Si elle pouvait lui chier un peu sur la bite, ce serait encore meilleur. Elle se sentait prête à tout, se doutait bien qu'après le vieux, les trois autres voudraient repasser sur elle. Elle y consentait à l'avance...

Elle pisserait, elle chierait, elle ferait tout ce qu'ils voudraient. Ce soir, elle se sentait particulièrement bestiale. Pendant que le vieux l'enculait, elle regarda les trois hommes se déshabiller. Elle trouva excitant de les voir nus, la bite raidie, dans la boutique encombrée d'ustensiles scintillants. Ils attendaient leur tour, comme des clients chez une putain.

Cette pensée la comblait de bonheur. En outre, elle avait un faible particulier pour les vieillards. Car ils lui rappelaient le souvenir de son père. Son père qui l'avait initiée au vice, quand elle n'était encore qu'une enfant ! C'est en pensant à lui qu'elle atteignit son premier orgasme. Ses cris se répercutèrent longuement dans la boutique...

*

* *

Ce qu'elle ignorait alors, c'est qu'elle allait hurler encore plus fort, dans le courant de la nuit. Mais de rage, cette fois, quand elle apprendrait que c'était en compagnie de Rosamond que Mac Manus était venu acheter le cadenas. Et que Laggerty, hilare, leur raconterait

la chose en détail :

« J'y repense, tout à coup... ce cadenas, il est venu me l'acheter lui-même, en personne ! Un homme dans sa position, pensez si ça m'a étonné ! Qu'est-ce qu'il pouvait vouloir faire d'un vieux cadenas comme ça. Il était avec sa petite putain blonde, vous savez, shérif ? L'ancienne secrétaire de Schmoelbrek. Ils avaient un coup dans le nez. Ils n'arrêtaient pas de se marrer comme des fous en choisissant les cadenas. La petite blonde, elle insistait, elle disait : "Le plus gros possible, hein, Tiphaine... le plus lourd possible." Et elle éclatait de rire. Moi, je comprenais rien. Je leur ai demandé pourquoi c'était, exactement. Et ça les faisait rire encore plus fort. La petite blonde, elle s'en étrangeait, elle en avait les larmes qui lui coulaient sur le visage. J'ai cru qu'elle allait s'étouffer, ou se pisser dessus tellement elle riait. "On s'en fout, qu'elle disait... le tout c'est qu'il soit bien lourd." Alors, je leur ai montré ce modèle. Il fait quatre cents grammes. Quand elle l'a soupesé dans sa main, la petite blonde s'est mise à sauter de joie sur place, comme une fillette. "Oh, oui, Tiphaine... oh oui, celui-là sera parfait ! Ça lui fera des oreilles de cocker." Mac Manus a soupesé l'engin. Il hésitait. Alors la petite lui a fait une scène... Et il a cédé. Comme j'insistais, pour savoir l'usage qu'ils allaient en faire, la petite m'a dit : "C'est pour attacher une vieille chienne... elle est un peu capricieuse, elle a besoin qu'on la dresse." Et elle riait tellement que Mac Manus a presque dû la porter, pour qu'elle sorte, elle arrivait plus à marcher droit ! »

Livide, Betty Perkins imaginait la scène. Elle était dans les chiottes de la quincaillerie, en train de se laver devant le lavabo fêlé qui sentait le désinfectant, quand elle avait entendu le quincaillier raconter ça au shérif. Laggerty ne se rendait peut-être pas compte qu'elle pouvait entendre, ou alors, il s'en foutait. Les quatre hommes l'avaient baisée sous toutes les coutures, pendant trois heures d'affilées. Ils avaient bu aussi...

« La chienne, c'était elle, hoqueta le quincaillier. Moi, je la trouve pas si vieille que ça, entre nous. Mais pour être chienne, elle l'est. J'ai jamais rencontré une femme aussi chienne. »

Le hurlement de rage de Betty les avait fait sursauter. Ils se ruèrent dans les cabinets. Elle avait une crise de nerfs. Ils durent l'asperger d'eau froide, pour la calmer. Puis ils la firent boire...

« Je lui ferai voir, si je suis une vieille chienne, à ce salaud, sanglotait la secrétaire. Je lui ferai voir. Posez-moi des questions sur lui, shérif. Je vous raconterai tout ce que vous voudrez savoir, et il y

en a... Il n'y a pas que la petite Linda, figurez-vous. Ce salaud s'envoie des filles encore plus jeunes. Certaines ne sont même pas formées... de vrais bébés. C'est Bob Picart, l'entraîneur, qui les recrute pour lui. Ils organisent des séances de ballets rose dans son gymnase. Chez moi, j'ai jamais voulu. Pas avec des filles aussi jeunes. Si je vous disais tout ce qu'ils leur font. Ils les attachent, ils les fouettent. J'ose pas vous dire... »

Elle n'osait pas le dire, mais elle le dit quand même. Elle parla pendant près d'une heure, s'interrompant pour insulter Rosamond. Puis elle se calma, peu à peu, et soudain, elle parut regretter de s'être laissée aller.

« Surtout, shérif, ne lui répétez jamais ce que je viens de dire, hein ? Il serait furieux... il me chasserait.

— Ne crains rien, ma belle. Personne répétera rien. Pas vrai, Laggerty ? Pas vrai vous deux ? »

Les adjoints et le quincailleur affirmèrent qu'ils n'étaient pas fous. Ils n'avaient pas envie de se mettre à dos un homme aussi puissant que Mac Manus !

À demi rassurée, Betty se rhabilla. L'aube n'allait pas tarder quand elle sortit de la boutique. Elle titubait, hagarde, épuisée de fatigue. Softball la reconduisit chez elle dans la voiture de police. À peine la voiture eut-elle disparu, Prentiss se tourna vers Jo Rabitt.

« T'as tout enregistré ? T'as rien raté ?

— Tout est là, patron », rétorqua l'adjoint, en tirant de la poche intérieure de sa veste un minuscule magnétophone portatif.

Le shérif le fourra sans sa propre poche. Puis il se frotta les mains.

« Avec ça, on le tient, ce salaud. Je vais lui en foutre, moi, des ballets roses. À nous deux, maître Mac Manus !

— Faites quand même attention où vous mettez les pieds, chef, il a des protections, faut jouer sur du velours !

— T'inquiète pas, Bunny. Je vais la lui mettre en douceur, et sans vaseline. Comme à sa secrétaire ! »

**XIII VOUS N'AVEZ PAS FAIT SORTIR
VOTRE CLITORIS ASSEZ VITE, ROSAMOND !
CELA MÉRITE UNE SANCTION :
ALLEZ CHERCHER LES AIGUILLES,
VILAINE FILLE !**

L'avocat Mac Manus passa lentement sa main dans ses cheveux argentés. Impavide, il regardait tourner les plateaux du petit magnétophone que le shérif avait posé sur le bureau, devant lui. La bobine était arrivée en fin de course, et le bout de la bande fouettait le bord de l'appareil, à chaque tour, avec un petit bruit agaçant.

« C'est un tissu de mensonges, déclara-t-il enfin, de sa belle voix cuivrée d'orateur professionnel. Cette fille a perdu la tête. Elle devait être droguée... »

Il haussa les épaules dédaigneusement.

« Des ballets roses ! » s'exclama-t-il.

Il leva les yeux au plafond avec un sourire indulgent. Néanmoins, ses joues émaciées étaient livides, et ses mains tremblaient de façon perceptible.

« Voilà pourquoi elle n'est pas venue travailler aujourd'hui, fit-il. Elle doit cuver sa gueule de bois ! »

Il haussa à nouveau les épaules et ne fit pas un geste quand Prentiss arrêta le petit magnétophone à piles et l'empocha.

« Quant à vous, shérif, je ne vous cacherai pas ma surprise. Votre procédé est pour le moins désobligeant ! »

Le shérif se carra dans son siège et écarta ses grosses mains dans un geste bon enfant.

« Voyons, maître, nous sommes dans la même barque, vous et moi. J'ai besoin de votre appui pour ma réélection. Et vous, vous avez besoin de ma discrétion, quand je tombe par hasard sur quelque chose qui pourrait vous nuire. Ne suis-je pas venu vous trouver immédiatement ? Si j'étais votre ennemi, j'aurais porté ceci à une feuille de chou quelconque. Les journaux à scandale ne manquent pas, dans la région. Votre beau-père, le Sénateur, n'a pas que des amis. »

Mac Manus se grattait nerveusement le dos de la main en observant attentivement le shérif. Il avait mésestimé ce faux balourd ; cela ne lui arriverait plus. Quant à Betty, elle ne perdait rien pour attendre ; il allait lui montrer de quel bois il se chauffait. Se laisser manœuvrer ainsi, comme une débutante !

« Que voulez-vous en échange de cette bande ? demanda-t-il. De l'argent ? Dites votre prix... »

Comme Prentiss gardait le silence, l'avocat déclara :

« Non que cette chose ait la moindre valeur légale ! Dès demain, Betty vous confirmera elle-même qu'elle a tout inventé, sous l'empire de la jalousie.

— Oh, je me doute bien que vous saurez l'en persuader. Mais ce Bob Picart qui, d'après ce qu'elle dit, vous fournit en petites filles... c'est un repris de justice. Un récidiviste ! Ce ne serait peut-être pas très heureux que votre nom soit associé au sien ! »

Mac Manus écarta l'objection d'un geste désinvolte, montrant le peu de cas qu'il faisait de Bob Picart. Prentiss ne parut pas décontenancé.

« Il n'y a pas que cet enregistrement, dit-il. J'ai le témoignage d'une de ces filles... »

Il eut alors le plaisir de voir blêmir l'avocat. Il poursuivit, enfonçant le clou.

« Et j'ai des photos... des photos que j'ai trouvées chez Bob Picart... vous vous doutez du genre de photos. »

Une goutte de sueur coula lentement le long du nez patricien de l'avocat. Elle tomba sur le buvard de son sous-main.

« Je ne vous comprends pas, Prentiss, murmura-t-il. Vous jouez avec le feu, le savez-vous ? »

Prentiss ne parut guère impressionné.

« Vous commencez par me proposer de l'argent, comme à un vulgaire maître-chanteur, et maintenant... vous me menacez. Est-ce là une façon de traiter un ami qui vient vous mettre en garde contre les dangers que votre imprudence vous fait courir ? déclara-t-il d'une voix posée.

— Si c'est le fond de votre pensée, répondit l'avocat, qui n'en croyait visiblement rien, croyez que je vous suis très reconnaissant. De mon côté, ajouta-t-il, en lorgnant sur la poche où le shérif avait fourré le petit enregistrement (sans doute se demandait-il si Prentiss n'était pas en train de l'enregistrer ! Ce qui aurait été le comble...), croyez que je serais ravi de vous être agréable... si vous en manifestiez le désir. »

Une petite lueur admirative brilla dans les yeux du shérif. Ce salaud d'avocat connaissait à fond l'art de manier les mots ! Et de les peser. Tout était dit, et rien n'aurait pu l'incriminer.

« Parlez, l'encouragea Mac Manus. N'hésitez pas... entre amis on ne doit rien se cacher. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ? À charge de revanche ? »

Les choses en étaient là quand on frappa discrètement à la porte. Elle s'ouvrit, bien que l'avocat n'ait pas répondu, et Rosamond Patterson entra dans le bureau. Elle était ravissante, à son ordinaire ; elle portait pour tout vêtement une robe d'une seule pièce qui ressemblait à une chemise militaire, avec deux énormes poches sur la poitrine. Très courte, la robe lui arrivait à mi-cuisses. À son habitude, elle était juchée sur des escarpins aux talons exagérés qui l'obligeaient à se déhancher lascivement en marchant.

« Excusez-moi de vous déranger, maître, dit-elle d'une voix minaudante. Je vous apporte le courrier à signer. Betty n'est pas encore arrivée, j'ai pensé que... »

Elle se tut en découvrant le shérif. À la suite du coup de fil qu'il lui avait passé, ce matin, très tôt, l'avocat avait introduit lui-même son visiteur, par une petite porte qui donnait sur l'escalier de service. Rosissant sous l'examen ouvertement admiratif de Prentiss, Rosamond se tourna vers l'avocat, embarrassée. Elle s'apprêtait à sortir, quand Mac Manus l'arrêta d'un geste. Elle se figea sur place, ses papiers à la main. L'avocat avait remarqué la lueur égrillarde qui s'était allumée dans les pupilles du shérif.

« Il y a aussi l'avocat Schmoelbrek qui pourrait vous nuire, dit alors celui-ci, sans quitter la fille des yeux. (Bon Dieu, quel morceau... comment ses seins pouvaient-ils tenir ?) Il semble avoir une dent contre vous. Il colporte des racontars, ou en fait colporter par sa nièce... »

En entendant le nom de son ancien employeur, Rosamond jeta

un coup d'œil alarmé à Mac Manus. Les yeux de ce dernier caressèrent sa silhouette épanouie et revinrent sur le shérif.

« Ne craignez rien. Je pourrais m'arranger avec Schmoelbrek. J'ai quelque chose qu'il aimerait bien avoir. Peut-être suis-je disposé à le lui prêter, de temps en temps... »

Une sombre rougeur monta aux joues de Rosamond. Cette chose, c'était elle !

« Mais vous, poursuivit l'avocat. Que désirez-vous ? Parlez ! »

Il posa nonchalamment une main sur la fesse de la jeune femme. La main descendit. Rosamond se laissait palper le cul sans bouger, les doigts crispés sur les papiers qu'elle tenait. Tout le temps que l'avocat lui flatta la croupe, comme s'il caressait l'arrière-train d'une jument, elle lorgnait Prentiss, l'air sournois. Sa bouche s'était entrouverte. Prentiss vit pointer le bout de sa langue rose entre ses dents de poupée. La main de l'avocat descendit encore et se replia entre les fesses de la fille ; il lui toucha le sexe, enfonçant l'étoffe entre ses cuisses.

« Si vous la voulez, dit Mac Manus d'une voix méprisante, elle est à vous. Cette petite putain est à mon service, jour et nuit. Je la paie grassement... elle ne peut rien me refuser. »

Tout en parlant ainsi, il lui fouillait l'entre-cuisse. Prentiss nota qu'elle avait déplacé un pied pour mieux s'ouvrir.

« Elle est très jolie, admit le shérif, vraiment très jolie, mais ce ne serait pas suffisant.

— Disons, à titre de hors-d'œuvre, alors », sourit l'avocat en cessant de tripoter la blonde.

Son sourire durcit.

« Mais que vois-je, Rosamond ? fit-il d'une voix sèche. Vous avez vos poches fermées. Combien de fois vous ai-je dit que vous ne devez jamais entrer dans ce bureau sans les ouvrir ?

— Maître, je ne comptais pas rester... et il y a des visiteurs dans l'antichambre...

— Enlevez vos poches, idiot », fit l'avocat, en lui arrachant les feuillets qu'elle serrait.

Il les déposa sur son sous-main et se mit à les parapher, sans prendre la peine de les lire. Après une hésitation, Rosamond décocha un coup d'œil oblique au shérif, et déboutonna des deux mains les rabats des grandes poches qui ornaient sa robe-chemise. Quand ce fut fait, elle saisit ses poches et tira dessus d'un coup sec. Les poches n'étaient cousues que par le bas ; sur les côtés, elles étaient fixées à la chemise avec des boutons-pressions qui se détachèrent. Elles retombèrent comme deux bavettes, et les gros seins pâles de la fille « coulèrent » au-dehors. Il n'y avait pas d'autre mot, en effet, pour décrire le mouvement onctueux et élastique avec lequel ils se répandirent par les ouvertures de la robe, s'affaissant un peu sous leurs poids et s'évasant orgueilleusement sur le buste de Rosamond. Comme pour équilibrer leur masse libérée, elle avait cambré le buste. Jaillissant de la robe, les deux cônes de chair pâle braquaient sur le shérif, comme deux grands yeux étonnés, les larges taches carminées de leurs aréoles. Les bouts des seins étaient en effet fardés d'un rose très cru, artificiel, qui soulignaient l'importance presque caricaturale des épais mamelons, les faisant ressembler à des tétines d'héroïne de bande dessinée.

« Eh bien, dit Mac Manus, sans lever les yeux de son courrier, que vous a-t-on appris, petite pute ? Vous ne voyez pas que le shérif se penche pour mieux les voir ? Allez-les lui faire admirer de plus près ! »

Nerveusement, la fille contourna le bureau et se posta devant Prentiss. Pendant qu'elle marchait, ses seins bougeaient lourdement, et leurs larges aréoles décrivaient un mouvement latéral d'essuie-glace. Le visage écarlate, elle pencha le buste vers le shérif, et fit se balancer devant lui les lourdes cloches de chair pâle. Son buste était presque à l'horizontale, et les mamelles pendaient. Prentiss respira avec gourmandise l'odeur qui émanait de l'abondante chair moite de la blonde. Ses seins embaumaient.

« Faites-les bouger, idiot ! Faites l'article... », aboya Mac Manus, en paraphant le dernier feuillet.

Une lueur hagarde passa dans les yeux bleus de Rosamond ; elle imprima un rapide mouvement de va-et-vient latéral à ses épaules, se dandinant sans bouger les hanches, et ses gros seins se mirent à balayer lourdement l'air, sous elle.

« De vrais pis de vache, dit Mac Manus, avec mépris. Mais c'est amusant de les tripoter... ne vous gênez pas, shérif. Ils sont à vous. »

Prentiss ne put résister à la tentation. Il attrapa au vol les seins qui passaient devant son visage et ses doigts épais s'enfoncèrent dans la chair moelleuse. Il serra méchamment et eut le plaisir de voir la fille grimacer. Enflés comme des baudruches sur le point d'éclater, les gros seins blancs s'allongèrent sous sa pression et les aréoles s'étalèrent encore davantage. Ce n'est qu'à ce moment que le shérif aperçut les deux minuscules anneaux d'or qui pendaient au bout des mamelons, les transperçant. Décidément, Mac Manus avait la manie de percer ses femmes...

« Pourquoi faites-vous cette tête, Rosamond ? voulut savoir Mac Manus.

— Il me fait mal, maître... il me les serre trop fort.

— Mais vous aimez ça, qu'on vous fasse mal, non ? Sale petite maso ! »

La fille ne répondit pas. Prentiss la lâcha, comme pris de honte. C'est vrai qu'il avait eu envie de lui faire mal. Il avait toujours envie de faire souffrir les femmes qu'il désirait.

« Vous avez remarqué les anneaux ? » fit Mac Manus qui s'était levé.

Il saisit les anneaux et tira dessus, étirant les mamelons fardés de Rosamond.

« Des fois, je lui accroche des clochettes, là... et je la fais courir à coups de fouet dans le bureau, toute nue, devant des amis. C'est très drôle. On entend les clochettes tinter comme les clarines d'une vache. D'autres fois, je la fais mettre à quatre pattes... et mes amis l'enculent pendant qu'elle fait tinter ses clochettes. C'est à pisser de rire. »

Rosamond semblait sur le point d'éclater en sanglots. Mac Manus pétrissait méchamment ses gros seins. Au bout d'un moment de ce jeu, l'avocat parut s'en lasser. Il lâcha la fille et lui montra un fauteuil bas.

Bien dressée, Rosamond alla chercher le fauteuil. Elle le posa devant celui de Prentiss et s'assit dessus. Sans quitter le shérif des yeux, elle écarta les cuisses et les posa sur les accoudoirs. Puis elle releva le devant de sa robe-chemise. Sous sa culotte rose clair, que marquait une tache humide verticale, les lèvres charnues du con étaient entrouvertes. Rosamond saisit le bord de sa culotte sur le côté, et tira dessus pour découvrir son sexe. Prentiss eut l'impression de

recevoir un coup de poing dans l'estomac. Elle était entièrement épilée, elle aussi, comme Betty, et son sexe bâillait voracement, comme une grosse bouche rose édentée. Mais il n'était pas déformé et ne portait aucun cadenas disgracieux. Le clitoris, de taille normale, était à peine visible. Seule sa pointe, d'un rouge ardent, dépassait du capuchon, au-dessus des nymphes.

« Eh bien, petite conne, qu'est-ce que vous attendez pour le faire sortir », s'impatienta l'avocat.

Écartant sa culotte d'une main, la fille posa l'index et le majeur de l'autre en fourchette, les doigts dirigés vers le bas, de chaque côté de son entaille. Elle appuya sur sa chair intime et la comprima dans la pince de ses doigts. Le clitoris darda immédiatement, giclant de sa gousse. Elle se renversa dans son siège et appuya davantage. Cela fit s'ouvrir le vagin, sous ses doigts... et même son anus dont le cratère ridé se déplissa.

« Nous avons tous nos faiblesses, déclara l'avocat. Moi, ce sont les filles très jeunes. (Il eut un petit rire faussement gêné.) Mais ce n'est pas légal, hein ? Aussi, comme je ne peux toujours pas m'amuser avec des petites filles, j'en fabrique avec des femmes... c'est pour ça que je leur fais épiler le sexe. Regardez cette jolie moule baveuse ? C'est mignon, non ? Sans tous ces poils affreux qui cachent l'essentiel. Touchez donc comme c'est doux. »

Le shérif braqua son index devant lui et caressa les lèvres ouvertes du con à l'endroit où la chair devenait humide. Puis il enfonça son index dans le vagin de Rosamond. Elle souleva le cul pour mieux s'offrir. Son vagin était humide et chaud.

« Vous sentez comme elle mouille ? Chaque fois que je lui fais montrer ses trous, elle mouille comme ça. Mettez-lui le doigt dans le cul, aussi, elle adore ça. »

Prentiss obéit. Il fit tourner son doigt dans le cul de la fille. Elle était incroyablement douce, là-dedans, la muqueuse du rectum frémissait autour de son doigt, dans une sorte d'extase secrète.

« Elle raffole des caresses anales... vous sentez comme elle est large ? J'ai l'habitude d'enculer mes secrétaires tous les matins ; dès que j'arrive, c'est la première chose que je fais. En outre, Betty lui élargit l'anus avec un gode, tous les soirs. J'aime avoir mes aises dans le cul d'une femme. Vous sentez comme le doigt tourne bien ? Chaque fois que j'ai envie de l'enculer, je la sonne. Elle accourt, se retroussant,

toute ravie, et m'apporte son gros cul. Elle se penche sur le bureau et je me sers de son anus, en téléphonant. C'est très amusant. Voyez-vous, cette petite salope a été bien dressée par son ancien propriétaire, le vieux Schmoelbrek. Il ne la prenait que par le cul. C'est une des raisons pour lesquelles je la garde. Elle jouit par l'anus ! C'est très rare chez une femme ! »

L'avocat ne paraissait plus craindre que Prentiss fasse marcher son magnétophone. Il se montrait intarissable.

« Mais j'y songe, Rosamond, vous n'avez pas encore fait pipi, ce matin ?

— Non, maître, j'attendais votre permission. »

Mac Manus ouvrit le tiroir de son bureau et en tira un tube de pommade. La fille se leva et se déculotta, le cul nu, elle se rassit sur le fauteuil de cuir et écarta les cuisses. L'avocat se baissa et fit gicler de la pommade dans sa main. Rosamond ouvrait lascivement son con de ses doigts. Mac Manus lui passa de la pommade entre les lèvres de la vulve lui oignant méticuleusement tout l'intérieur du calice. Une odeur pharmaceutique se répandit dans le bureau. Quand l'avocat s'écarta, Prentiss vit que la fille avait les larmes aux yeux, sa bouche tremblait, sa lèvre supérieure se retroussait, découvrant ses petites dents dans un rictus de souffrance. Il abaissa les yeux. Le clitoris, luisant de pommade, pointait comme une petite corne de chair. La corolle sexuelle s'était dilatée et avait rougi ; d'épaisses larmes d'une bave translucide, très claire, suintaient du vagin.

« C'est un aphrodisiaque, dit Mac Manus... cela leur met littéralement le feu au cul... regardez-la se gratter. »

En effet, hébétée, le visage en larmes, Rosamond se frottait du tranchant de la main l'intérieur du sexe. Elle se sciait verticalement, de plus en plus vite. L'odeur de sa chair échauffée se mêla aux relents pharmaceutiques. Elle paraissait la proie d'une insurmontable démangeaison.

Prentiss devait se souvenir longtemps de la séance qui suivit. Il avait complètement oublié l'objet de sa visite. La fille paraissait comme folle. Elle se plia à tous les ordres de son maître avec un empressement qui révélait le plaisir qu'elle prenait à être asservie de la sorte. Tout d'abord, Mac Manus la fit pisser face à Prentiss, dans un vase de verre, accroupie sur le bureau. Pendant que les deux hommes observaient le jet d'urine qui jaillissait interminablement de la moule

écarquillée de Rosamond, l'avocat expliqua à son visiteur que Betty lui faisait boire deux litres d'eau minérale, tous les matins. Rosamond devait attendre ensuite la permission de l'avocat pour se vider. Parfois, il la gardait ainsi, jusqu'au soir, s'amusant de ses grimaces, de ses tortillements. Une fois, il l'avait oubliée, carrément, et Rosamond, n'y tenant plus, avait pissé debout, en sanglotant de honte, devant deux clients de province, qui n'en étaient pas revenus. Elle avait inondé le tapis.

« Bien sûr, je l'ai fouettée jusqu'au sang, pour lui apprendre les bonnes manières », déclara négligemment l'avocat.

Ayant fini de pisser, la fille se mit debout sur le bureau. Elle était toute nue, maintenant, et ses gros seins pâles bougeaient sur son torse étroit. Elle s'essuya l'intérieur du sexe avec un mouchoir de soie. Puis elle attendit.

« Souvent, expliqua l'avocat, quand je trouve qu'elle a pissé trop vite, je lui fais boire sa pisse, jusqu'à la dernière goutte. »

Il se renversa avec un sourire amusé dans son fauteuil, les jambes croisées.

« Une fois, je lui ai fait manger sa merde, ajouta-t-il. Mais cela ne m'a pas amusé. Je ne supporte pas l'odeur. »

Nue sur le bureau, la fille attendait son bon vouloir.

« Vous avez fait des manières, tout à l'heure, lui dit froidement son employeur. Vous vous souvenez ? Quand je vous ai demandé de montrer votre con au shérif. Vous n'avez pas fait sortir votre clitoris aussi vite que je l'aurais souhaité, vilaine fille. Faut-il que je vous fasse comme à Betty ? Que je vous le perce et que j'y accroche des poids ?

— Non, maître, je vous en supplie. »

La voix de Rosamond chevrotait d'angoisse.

« Alors, allez chercher les aiguilles, vous savez ce qui vous attend... »

La fille se mordit les lèvres. Puis elle descendit du bureau. Pour cela, elle tourna le cul vers Prentiss et l'ouvrit lentement pour lui exhiber son anus. Puis elle posa un pied à terre. Tous ses gestes étaient étudiés pour lui dévoiler chaque fois que possible les creux les plus intimes de son anatomie. En se dirigeant vers un petit meuble bas, elle

écarta ses fesses des deux mains, pour que la tache mauve de son anus reste bien visible. Lorsqu'elle revint, elle fit subir le même traitement à son sexe. Elle marchait les cuisses écartées, s'ouvrant le con des deux mains, faisant pointer son clitoris et ses nymphes. Elle était parfaitement ridicule et d'une obscénité absolue.

Ayant remis à Mac Manus une trousse de cuir, elle se coucha sur le bureau et replia ses genoux vers ses seins en écartant les cuisses. Elle s'offrit ainsi, dans la position d'un bébé qu'on va langer. Mac Manus désinfecta l'intérieur du con avec un morceau de coton imbibé d'alcool. La brûlure la fit gémir, mais elle se laissa faire. La trousse, une fois ouverte, révéla son contenu : une vingtaine de très longues et très fines aiguilles d'or. Mac Manus se mit au travail, posément. Il commença par traverser avec les aiguilles les bouts des gros seins. Deux aiguilles en croix, dans chaque mamelon. Puis il s'attaqua au con. Au fur et à mesure qu'il le lardait, il désinfectait les aiguilles, puis les plantait dans la chair intime. Il s'occupa tout particulièrement du clitoris, et des petites lèvres, qui furent littéralement hérissées d'épines d'or. Une fois la quasi-totalité des aiguilles placées, il se recula pour admirer son œuvre. Le sexe sanguinolent de Rosamond ressemblait à un bijou barbare.

« À vous, les deux dernières, shérif », fit Mac Manus, en tendant les deux plus longues aiguilles, de véritables brochettes, à son visiteur.

Il y avait déjà quatre aiguilles en couronne, autour de l'anus. C'est au sein de la muqueuse anale que Prentiss enfonça les siennes. Il eut le plaisir sadique de voir tout le corps de la femme se cambrer sous la souffrance. Il poussa les aiguilles bien au fond. Elle ne put retenir un gémissement. Ses yeux étaient devenus immenses. Deux larmes s'accrochaient aux longs cils recourbés. Elle ne voyait plus les deux hommes, paraissait en extase. À titre de preuve, Mac Manus passa sa main devant son visage. Elle ne cilla pas.

Alors, il la prit par le bras et la fit s'asseoir. Elle hurla quand les aiguilles entrèrent dans sa chair et se réveilla de sa transe. Mac Manus lui tordit le bras derrière le dos. Il grimaçait.

« Mettez-lui la bite dans la bouche, elle va vous sucer... »

Le visage congestionné, Prentiss se déboutonna. La fille ouvrit la bouche, en pleurant. Il lui fourra sa bite dans le gosier, et prit les joues baignées de larmes entre ses deux mains pour la maintenir. Il se servit de sa bouche comme d'un vagin et lui juta longuement dans la gorge. Elle avala le sperme jusqu'à la dernière goutte, sans cesser de

pleurer. Puis elle se releva, ramassa sa robe, et sortit du bureau à pas précautionneux.

« Elle gardera ses aiguilles jusqu'à ce que je lui dise de les retirer, informa l'avocat. Et maintenant, Prentiss, si nous revenions à nos moutons ? Que désirez-vous, en échange du service que vous proposez de me rendre... et qui consiste, si je vous ai bien compris, à faire taire certaines rumeurs de ballets roses... »

— Je m'estimerai satisfait de vous avoir rendu ce service, cher maître... mais si vous y ajoutiez ces deux timbres d'Angola que vous m'avez soufflés aux dernières enchères du Club, je serai l'homme le plus comblé de la terre. »

Un sourire pincé étira les lèvres de Mac Manus.

« Vous n'avez pas digéré ces enchères, hein ? fit-il. Eh bien, c'est entendu. Je vous ferai porter ces deux timbres chez vous. Par Rosamond... Et vous pourrez la garder aussi longtemps que vous voudrez.

— J'en serais ravi, dit Prentiss, en se levant. Mais... votre secrétaire est un peu voyante, et je suis un homme marié. »

Il abaissa les yeux sur une photo sous verre qui était posée sur le bureau de l'avocat. On y voyait madame Mac Manus en compagnie de ses deux enfants. L'avocat suivit son regard et fronça les sourcils.

« Mais j'y songe... fit le shérif, en prenant l'air balourd (ce qui mit instantanément la puce à l'oreille de Mac Manus.) Faites-moi les porter plutôt par mademoiselle votre fille... »

Les yeux de Mac Manus s'agrandirent d'horreur.

« Martha ? »

— Vous m'avez mal compris, maître. Il ne me viendrait pas à l'esprit de vous demander ce que vous semblez craindre. Non, mais il se trouve que votre fille et la mienne sont très liées. Deux copines inséparables. Les voisins ne s'étonneront pas de la voir venir chez moi, dimanche après-midi, par exemple. Elle y vient souvent, pour chercher Mary. Elle pourra me remettre les timbres en passant prendre ma fille, pour une de leurs escapades. »

Rassuré, Mac Manus approuva. C'était entendu, il lui ferait porter les timbres par Martha. Et s'il y avait autre chose qu'il pouvait

faire pour lui être agréable, il n'avait qu'à demander.

« Je vais y réfléchir sérieusement, promit le shérif. En attendant (il tapota la poche où se trouvait le petit magnétophone), ne craignez rien, maître. Vos petits secrets sont en bonnes mains. De votre côté, occupez-vous de votre secrétaire, la rousse, bien sûr. Betty... Il ne faudrait pas qu'elle aille raconter à d'autres ce qu'elle m'a raconté.

— Ne craignez rien, shérif. À l'heure qu'il est, elle doit déjà regretter d'avoir eu la langue trop longue. Je vais faire en sorte qu'elle le regrette encore plus. Quand j'en aurai fini avec elle, croyez-moi, elle n'aura plus envie de faire ses confidences au premier venu ! »

Sur ces paroles, les deux hommes se séparèrent. En apparence, ils étaient les meilleurs amis du monde...

XIV TOUT EST BIEN QUI FINIT MAL...

Ce dimanche-là, en début d'après-midi, Mary Prentiss était occupée à se maquiller devant sa glace quand son père entra dans sa chambre.

Elle vit immédiatement qu'il avait son visage des mauvais jours et se figea, le tube de rouge à la main.

« Tu te fais belle ? fit le shérif. Tu attends ta chère copine Martha ? »

— Bien sûr, Dad. Voyons... tu sais bien que nous sortons ensemble tous les dimanches.

— Ah bon ? fit Prentiss, sarcastique. Elle t'emmène encore faire du ski nautique sur le lac ? Ses petits copains ne sont pas fatigués de te baiser ? »

La jeune fille se dressa d'un bond, stupéfaite. Comment savait-il ? Les avait-il épiées, l'autre dimanche, Martha et elle ? À un moment, pendant qu'elles parlaient, Mary avait entendu grincer le plancher. Oui... ce devrait être ça.

« À moins, poursuivit son père, qu'elle ne t'emmène faire de la gymnastique chez Bob Picart ? »

Mary sentit son sang se glacer dans ses veines. Avec un sourire débonnaire, Prentiss traversa la chambre, de son pas lourd. Les joues de sa fille blémirent quand elle vit les écharpes de soie qu'il tenait à la main.

« Oh Dad, non, je t'en prie ! Pas aujourd'hui ! »

C'est avec ces écharpes qu'il lui attachait les chevilles et les poignets, quand il la punissait.

« Ne discute pas, Mary, dit Prentiss d'une voix très douce. Tu connais nos conventions. Retourne-toi. »

Deux larmes de terreur montèrent aux yeux de Mary. Elle se retourna ; son cœur tapait avec violence, cela faisait des mois qu'il ne l'avait pas attachée. Docilement, elle ouvrit la bouche quand il lui passa une écharpe entre les dents ; comme un mors à un cheval, il noua l'écharpe derrière sa nuque. Pétrifiée par la peur, elle se laissa

conduire vers le lit. Elle s'y coucha, à plat ventre, sans qu'il le lui demande, et mit les bras en croix.

Sifflotant entre ses dents, il lui lia les poignets aux montants du lit. Puis il lui fit ouvrir les jambes, et fit subir le même sort à ses chevilles ; il la contempla un instant, réduite à l'impuissance, le visage enfoui dans l'oreiller. Elle sanglotait sans bruit, ravalant ses larmes. Il lui caressa doucement la nuque. Puis il retira l'oreiller de sous son visage et le glissa sous son ventre pour lui surélever le cul. Ensuite, il retroussa sa robe au-dessus de ses reins. Déçu, car il s'attendait à ce qu'elle ait les fesses nues, il constata qu'elle portait une culotte. Il se pencha pour lui lorgner l'entreuisse et pinça les lèvres. Une fine culotte de soie noire, bordée de dentelles. Une vraie culotte de putain ! Soudain, ses tempes se mirent à battre : il venait de constater que la culotte était ouverte. Non que ce fût un de ces articles de sex-shop, dont l'ouverture médiane est ornée de dentelles... Non. Il s'agissait d'une culotte ordinaire, mais elle avait été ouverte d'un coup de ciseaux qui partait du bas des reins et fendait tout l'empiècement. Il agrandit des doigts la déchirure et vit paraître l'anus et la toison du sexe. Il toucha l'anus du bout de l'index. Il était si crispé qu'il formait un bourrelet circulaire, une petite protubérance compacte, un bouton mauve et ridé. Il sourit dans sa barbe. La petite pétait de trouille. Son doigt descendit, épousa l'arrondi du sexe entre les poils. Les lèvres du con étaient soudées entre elles... les poils étaient secs. Il n'insista pas. Flairant son doigt, il sortit de la chambre, la laissant ainsi, troussée, culotte ouverte... Il la connaissait. Il allait la laisser cuire dans son jus. Dans une heure ou deux, elle serait à point. Exactement comme il voulait qu'elle soit, quand il la punissait. Moite et ouverte...

*

* *

Martha Mac Manus fulminait. Elle avait près d'une demi-heure de retard. C'était la faute de son père. Elle venait à peine de sortir la voiture du garage, quand il l'avait appelée par la fenêtre de son bureau. Elle était donc remontée...

« Tiens, lui avait dit l'avocat, puisque tu vas chez Mary... tu donneras ça à son père. »

Il lui avait remis une petite enveloppe transparente qui contenait deux timbres. Ironique, elle lui avait lancé :

« Tu fais donc des échanges avec ce gros plouc ? »

Au sourire contrarié de son père, elle avait compris qu'il valait mieux ne pas insister.

Et Mary qui n'ouvrait pas ! Elles ne seraient jamais à l'heure. Pour une fois qu'elles allaient vraiment au cinéma ! Elle enfonça du doigt le bouton de la sonnette et resta ainsi. S'il y avait une chose qu'elle détestait, c'était qu'on la fasse poireauter ! Faire le pied de grue devant une maison aussi peu reluisante, merci bien !

« Ce n'est pas trop tôt », lâcha-t-elle, quand la porte s'ouvrit enfin.

Elle se reprit aussitôt :

« Ah c'est vous, shérif ? »

— Comme tu vois. Entre donc. Ne reste pas plantée là, une jolie fille comme toi, ça pourrait faire jaser le voisinage. »

Avant qu'elle soit revenue de sa surprise, il l'avait prise par le poignet et attirée à l'intérieur. La porte claqua derrière elle. Elle l'entendit donner un tour de clef. Le voyant empocher tranquillement cette dernière, elle écarquilla les yeux.

« Mais que faites-vous ? Pourquoi fermez-vous ? Et Mary ? Elle n'est pas encore prête ? »

Les questions se pressaient sur ses lèvres.

« Elle est punie, dit tranquillement Prentiss. Je l'ai bouclée dans sa chambre. »

Martha n'en croyait pas ses oreilles. Punie ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Mary n'avait plus douze ans, quand même ! La contrariété lui fit pincer les lèvres. Elle ouvrit son sac et sortit l'enveloppe transparente qu'elle tendit à Prentiss.

« Dans ce cas, prenez ceci, c'est de la part de mon père. Et laissez-moi sortir. Si Mary ne peut pas venir, je vais me chercher une autre copine. J'ai horreur d'aller au ciné toute seule.

— Eh bien, tu n'iras pas, dit Prentiss, d'un ton lourdement badin. Qu'est-ce que tu dirais de me tenir compagnie ? »

Elle le dévisagea sans comprendre. Perdait-il la tête ? Avait-il bu ?

Inquiète, soudain, elle chercha la poignée de la porte, derrière elle. Puis se souvint qu'il avait fermé à clef.

« Moi aussi, dit doucement Prentiss, j'ai quelque chose pour toi.

— Pour moi ? Vous voulez dire pour mon père ?

— À toi de décider... »

Croyant qu'il s'agissait de timbres en échange de ceux qu'elle avait apportés, elle prit le rectangle de carton qu'il lui tendait et le retourna machinalement. Le sang lui sauta à la figure. Prise de faiblesse, elle sentit ses jambes mollir. Elle s'adossa à la porte, les yeux fixés sur l'image obscène. Une photo d'elle dans cette tenue de ballerine, le sexe ouvert, levant une jambe en l'air ! Les oreilles lui tintaient. Ce salaud de Bob Picart... Comment avait-il osé ? Prendre cette photo d'elle, d'abord, sans qu'elle s'en aperçoive. Et la donner au shérif ! Elle crut qu'elle allait se trouver mal. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la fente rose du con qu'elle exhibait sur le cliché.

« Tu te reconnais ? dit doucement le shérif. Mais oui... c'est bien toi. La fière Martha Mac Manus, la fille de l'avocat, en train de danser le french cancan, le cul nu. Montrant son con comme une pute. »

Elle lui décocha un regard terrifié.

« Viens, lui dit-il. On va monter dans mon bureau. On sera mieux pour parler de tout ça.

— Et votre femme ? demanda Martha d'une voix étranglée. Elle n'est pas là ? »

Elle fourra la photo dans son sac ; ses doigts tremblaient si fort qu'elle n'arrivait pas à le refermer. Il le lui prit des mains et fit claquer le fermoir. Elle monta derrière lui dans une sorte de transe. Le bureau se trouvait au fond du couloir, au premier étage, juste après la chambre de Mary. En passant devant la porte de celle-ci, Martha entendit un sanglot étouffé. Déjà le shérif s'effaçait.

« Donnez-vous donc la peine d'entrer, mademoiselle Mac Manus, lui dit-il avec une politesse parodique. Ne craignez rien, personne ne nous dérangera. Ma femme est chez des amies. Et ma fille est enfermée à clef. »

Elle parcourut du regard le minuscule cagibi aux murs chargés

d'étagères. C'était donc ça qu'il appelait son bureau ? Il n'y avait qu'une chaise, sur laquelle il s'installa. La table était couverte d'une grande serviette de bain.

« Est-ce qu'il y a d'autres photos ? » lui demanda Martha, d'une voix qui tremblait.

Elle n'osait pas le regarder, lui parlait de biais, les yeux fixés sur une rangée d'albums.

« Bien sûr. Ton ami Bob ne s'est pas contenté d'un seul cliché ! Je dois bien en avoir une trentaine. Et il y en a même où tu n'es pas toute seule. »

La rage et la terreur luttaienent en elle. Ce fumier de Bob ! Elle allait lui apprendre ! Puis elle pensa aux yeux du shérif traînant comme des limaces sur son corps dévoilé.

« Vous allez me les rendre ?

— Ma foi, ça dépend... »

C'était donc ça ! Ce gros porc voulait coucher avec elle. Elle sentit son poulx battre plus vite.

« Il faudrait d'abord que je compare les copies à l'original », dit Prentiss en se penchant pour prendre quelque chose sous la table.

Il déploya devant lui, avec un large sourire, un oripeau rosâtre qu'elle reconnut immédiatement. C'était le tutu de ballerine, cousu à son justaucorps, qui laissait sortir les seins en haut, et dont la partie inférieure avait été découpée pour découvrir les fesses et le sexe. Elle regardait fixement le chiffon qu'il brandissait, n'osant pas comprendre.

Il se remit à la vouvoyer, faussement cérémonieux.

« Vous comprenez, mademoiselle Mac Manus, il s'agit peut-être d'un trucage. C'est même probable. Je n'arrive pas à croire qu'une jeune personne de la meilleure société, aussi distinguée que vous, puisse faire des choses pareilles. Mais je voudrais en être certain.

— Que voulez-vous ?

— Vérifier s'il s'agit vraiment de votre corps, sur la photo. Vous allez donc mettre ce tutu... et prendre la même pose que sur le cliché.

Malgré elle, à cette idée, Martha sentit durcir les bouts de ses seins. Les joues chaudes, elle murmura :

« Sinon ?

— Je remettrai les photos à votre père, mademoiselle. »

Elle hocha la tête avec amertume. Les choses étaient claires.

« Ici ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Nous serons très bien, ici. »

Il se leva et passa devant la table pour la rejoindre.

« Loin de moi l'idée d'exercer la moindre violence sur vous, mademoiselle Mac Manus. Mais je sais qu'une personne de votre rang a des habitudes luxueuses. Et notamment, celle de se faire servir. Je vais donc vous servir de femme de chambre. »

Très doucement, il lui retira sa veste et la posa sur le dossier de la chaise, par-dessus la table.

« Me permettez-vous de vous déshabiller, mademoiselle Mac Manus ? »

Avait-elle le choix ? Elle fit oui de la tête, les mâchoires soudées, les yeux baissés. Il dégrafa la boucle de sa ceinture et la lui retira. Puis il ouvrit les boutons-pression, sur les côtés de la jupe. Cette dernière tomba aux pieds de la jeune fille. Elle se retrouva en chemisier et en culotte et porte-jarretelles. Elle avait chipé le porte-jarretelles à sa mère ; quand elle allait au cinéma, elle ne mettait jamais de collant, pour qu'on puisse la masturber pendant qu'elle regardait le film. Le shérif prit du recul pour mieux admirer ses longues cuisses élancées et le triangle de sa culotte.

« Si mademoiselle voulait se retourner, que je puisse voir l'autre côté ? »

Elle obéit, les jambes tremblantes. Si on lui avait dit qu'un jour, elle montrerait son cul au shérif ! Un frisson tiède la parcourut. Elle l'entendit s'accroupir derrière elle, sentit son souffle sur ses fesses. Très doucement, il lui baissa sa culotte sous le cul, puis le long des cuisses. Il la laissa tomber aux chevilles de la jeune fille qui l'enjamba, pour ne pas trébucher dedans. Elle sentit ses cheveux frôler sa chair nue et comprit qu'il lui regardait le con, par en dessous, pendant

qu'elle expédiait la culotte d'un coup de pied, à l'autre bout du minuscule bureau. Cette idée la chatouilla. Elle joignit les cuisses. Il se releva et revint devant elle.

« Je l'ai pas bien vu, lui dit-il... mais je regarderai mieux tout à l'heure. Quand mademoiselle l'ouvrira, comme sur la photo, en levant la jambe. »

Cramoisie, elle fuyait son regard. Horriblement mal à l'aise, elle le laissa déboutonner son chemisier et le lui ôter. Sans perdre de temps, il lui retira son soutien-gorge. Il contempla les petits seins acides aux pointes braquées.

« Est-ce que mademoiselle Mac Manus permet que je les touche ? »

Elle se contenta de battre des cils. Il les prit dans ses grandes mains et les pressa doucement, comme deux citrons. Elle ne put dissimuler le frisson que cette caresse provoqua. Ses mamelons durcis devinrent aussi compacts que deux boutons de cuir bouilli. Elle sentait le souffle chaud de l'homme sur son visage pendant qu'il lui chatouillait les seins.

Il prit le justaucorps et le tutu cousu autour et se baissa aux pieds de l'adolescente, pour le lui présenter. Elle leva un genou, en s'appuyant sur son épaule pour ne pas perdre l'équilibre, et enfila une jambe dedans. Quand elle y eut passé l'autre jambe, il se releva, tirant le justaucorps vers le haut, et le lui remonta sur les hanches. Il l'aida ensuite à passer les bras sous les bretelles, puis lui rabattit celles-ci derrière les épaules. Il prit à nouveau ses petits seins pour les faire sortir par les trous découpés dans le bustier.

Le spectacle qu'elle offrait dans cette défroque était d'une obscénité qui lui serra la gorge. Martha, les joues rouges, se tenait toute droite devant lui, les jambes jointes. Ses seins sortaient par les trous, le tutu s'évasait en couronne horizontale, laissant voir le bas-ventre. Les poils du sexe formaient un triangle sombre entre les cuisses blanches. Les jambes étaient gainées dans des bas noirs. Et, ce qui accentuait l'aspect crapuleux de cette singulière ballerine, au lieu de chaussons, elle portait des souliers à talons hauts qui juraient avec le tutu.

La chaise étant encombrée par les vêtements de Martha, Prentiss en prit une dans le couloir. Il la plaça au centre de la pièce, devant la jeune fille, et s'installa dessus.

« Fais la révérence, dit-il... comme les danseuses. »

Les narines de Martha frémissaient ; elle abaissa le buste, gracieusement, laissant décrire un ample mouvement arrondi à son bras ; ses doigts frôlèrent le plancher. Elle resta ainsi.

« Tourne-toi... sans te relever. »

Assez maladroitement, à cause de ses talons hauts, elle s'exécuta. Dressée sur la pointe des pieds, une jambe tendue devant elle, l'autre pliée, elle inclinait le buste sur sa cuisse tendue, touchant presque son genou avec son front. De derrière, son cul soulevé s'ouvrait, dévoilant son anus et son sexe.

« Ne bouge plus... garde la pose quoi qu'il arrive. »

Elle se mit à trembler de honte et d'excitation. Il lui passa un doigt entre les fesses, très doucement, et lui caressa l'anus. Sa corolle frémit. Il lui chatouilla le tour de la pastille. Puis fit descendre son doigt et sépara les poils. Dans cette position, Martha était obligée de s'ouvrir ; les lèvres de la vulve se disjoignaient. Il posa son doigt légèrement replié entre elles et appuya, pour achever de l'ouvrir. Comment aurait-elle pu lui cacher qu'elle mouillait ? Elle se mordit les lèvres, dans l'attente du commentaire railleur qu'il ne manquerait pas de faire, comme tous les hommes qui la tripotaient, quand ils constataient son état. Mais il resta muet, se contentant de passer et de repasser son doigt dans la fente qui s'élargissait, descendant chaque fois un peu plus vers le clitoris. Quand il l'atteignit, il se contenta de le frôler, ce qui la fit tressaillir, et il remonta son doigt pour le lui enfiler lentement dans le vagin.

« Il semblerait que mademoiselle Mac Manus n'est plus vierge, dit-il, en faisant aller et venir son gros doigt dans la gaine humide et chaude du vagin. C'est tout ce que je voulais savoir ! Que la danseuse se retourne et qu'elle prenne la pose de la photo que je lui ai donnée. »

Accablée de honte, Martha se redressa et se retourna pour lui faire face. Elle bredouilla lamentablement.

« Je ne pourrai jamais... ces talons me gênent. »

Elle le regarda de côté, sous ses cils ; ses yeux luisaient d'un éclat vitreux.

« Je vais vous aider, dit le shérif. Je vous tiendrai la jambe. »

Martha prit une inspiration soudaine, puis recula d'un pas. Se cambrant en arrière, elle envoya sa jambe droite très haut, comme si elle frappait dans un ballon, tout en pliant un peu la jambe qui la portait. Le shérif lui empoigna le mollet et lui éleva le pied au plafond. Elle passa ses deux bras sous son genou et le ramena vers son épaule. La tenant toujours d'une main au mollet, pour qu'elle ne tombe pas, Prentiss baissa les yeux sur le sexe écarquillé obliquement. Les crêtes roses des petites lèvres de dressaient hors des grandes qui bâillaient largement. L'ouverture pourpre du vagin formait une sorte d'entonnoir.

« Je vais le toucher un peu, annonça le shérif. Chaque fois que je vois une ballerine faire ça, j'en ai envie. Que mademoiselle Mac Manus m'excuse... »

Du doigt, il dégagea le clitoris et le fit rouler entre ses doigts, comme une boulette de mie de pain. Martha ferma les yeux. Son bouton s'érigeait. Il la masturba ainsi un moment, en regardant frémir son visage écarlate. De temps en temps, il cessait de lui triturer le clitoris et lui plantait son doigt au fond du vagin, la faisait gémir malgré elle...

À un moment donné, il cessa de la toucher, elle baissa les yeux pour voir ce qu'il faisait. Elle vit qu'il avait ouvert son pantalon et qu'il se caressait. Il avait une grosse bite trapue, comme elle les aimait. Il se branla en regardant le sexe et le visage de Martha. Puis il la tripota encore un peu, entre les fesses, mais dans cette position son anus était crispé. Il ne chercha pas à le forcer.

« Je suis fatiguée, souffla Martha. Je vous en prie.

— Mais bien sûr, ma chérie... baisse donc ta jambe et monte sur le bureau.

— Sur la table ? Pour quoi faire... »

Sur pied, elle s'efforça hypocritement de rabattre son tutu devant elle pour cacher le con qu'elle venait d'exhiber sans vergogne. Prentiss ne fut pas dupe de cette pudeur affectée. Il prit une cuvette qui était sous la table et la posa sur la serviette étalée.

« Tu vas pisser là-dedans comme sur une des photos que j'ai... en gardant ton tutu. »

Les joues moites, Martha, qui se souvenait des circonstances dans laquelle avait été prise cette photo, monta sur la table, aidée par

Prentiss qui la prit par le cul, la main bien à plat entre les fesses. Elle enjamba la cuvette et s'accroupit dessus, face à l'homme qui rapprocha sa chaise. Il observait avec une curiosité passionnée la fente verticale du con qui s'agrandissait entre les lèvres poilues. Sous le périnée, l'anus avait pris la dimension d'une pièce de dix dollars. Il passa à nouveau son doigt dans la grande fissure de chair baveuse, pour bien dégager le clitoris et les petites lèvres.

« Regarde-le pendant que tu pisses. »

Elle obéit, baissant les yeux vers son sexe ouvert. Elle se mit à pisser doucement. Le jet chuintait sur le fond émaillé de la cuvette. Le shérif lui touchait doucement l'intérieur du con, en haut, près de la collerette que la muqueuse formait autour du méat d'où jaillissait l'urine. De temps en temps, il lui bouchait le trou, et la pisse giclait sur les côtés, éclaboussant les cuisses de la jeune fille... et la serviette qui protégeait la table. Quand la cuvette fut pleine, Martha se releva. Elle était horriblement excitée par ce qu'elle venait de faire. Maintenant, il pourrait lui demander n'importe quoi, elle accepterait tout.

« Il y a une de ces photos où un type est en train de t'enculer, dit Prentiss. On ne voit pas son visage, mais on voit bien ton cul... et sa bite. »

Martha s'en souvenait, de celle-là aussi. Le type, un ami de son frère, lui avait fait plus de mal que de bien. Cela remontait à l'année précédente, elle était encore novice. Depuis, elle s'était rodée.

« Tu veux bien que je t'encule, moi aussi ?

— Si vous voulez... Sur la table ?

— Bien sûr... Mets-toi en position. »

Il alla porter la cuvette de pisse dans un coin. Martha, après un instant d'hésitation, se retourna, toujours accroupie. Puis elle pencha la tête vers l'avant et posa sa joue sur la serviette. Elle recula sur ses genoux, vers le bord de la table. Par-dessous, entre ses cuisses, elle pouvait voir la bite et les couilles de Prentiss. Il avait retiré son pantalon. Il était velu comme un gorille et ses couilles étaient aussi grosses que des petits melons. Bon Dieu, il allait la défoncer, avec son engin...

« Mettez-la dans le vagin, d'abord... supplia Martha, toute honte bue. Si elle est sèche, ça n'entrera pas.

— J'ai de la vaseline, t'inquiète pas. »

Il tira le tiroir de la table. Elle le regarda graisser son énorme gland violacé, puis oindre toute sa bite. Elle avait ouvert la bouche très grand et ses lèvres touchaient la serviette. Elle ne le voyait plus, maintenant, elle creusait les reins pour le recevoir. Il posa le gland sur l'anus et le lui introduisit d'une pression de la main, pendant qu'elle poussait dans son ventre, de son côté, pour l'absorber.

Une fois le gland dedans, il l'empoigna par les fesses et lui annonça :

« Prête ? Respire bien et ne crie pas... ma fille est dans sa chambre, à côté... elle t'entendrait. Je vais te l'enfoncer d'un seul coup. »

Elle mordit la serviette. Avec un grognement, il lui planta sauvagement son gourdin au fond du cul. Elle eut l'impression qu'il la déchirait en deux et râla bestialement. Il ressortit aussi vite et rentra encore plus violemment. Mais sa chair était ouverte ; à la souffrance, toujours aussi vive, se mêlait maintenant une étrange satisfaction. Toujours aussi fort, aussi vite, il lui fouilla le cul, et chaque fois qu'il l'enfilait, ses grosses couilles venaient battre contre les lèvres du con. Comprenant qu'il se servait de son cul, sans chercher à la faire jouir, elle se posa une main sur le sexe et se branla frénétiquement. C'est de cette façon qu'elle parvint à l'accompagner dans son délire. Quand le sperme lui frappa l'intérieur du ventre, elle grogna d'une façon animale. Quand on l'enculait ainsi, elle avait souvent l'impression d'être une truie que possède un verrat. Peu de choses l'excitaient autant que cette idée.

Après, Prentiss exigea qu'elle le suce, pour lui nettoyer le gland, puis il remit son pantalon, et lui tendit deux photos.

« Il en reste encore plus de vingt. De temps en temps, tu viendras ici, pour te faire enculer, et je t'en rendrai deux ou trois. Pigé ? Ce sera ton salaire. »

Martha se rhabilla à gestes rapides. C'était donc tout ? S'il ne s'agissait que de se faire baiser, elle avait eu plus de peur que de mal... Mais ce n'était pas tout, non.

« À partir de maintenant, tu vas ficher la paix à ma fille, sale petite conne, compris ? Sinon je te fais enculer par mes adjoints, et ils iront se vanter dans toute la ville, discrets comme ils sont... »

La terreur glaça le sang de Martha.

« Et si j'apprends que tu la fréquentes en cachette, j'envoie les photos à ton père. Et maintenant file, sale petite pute. Je me suis vidé les couilles, j'ai plus besoin de tes services. »

Verte de rage, Martha le suivit dans l'escalier. Avant de lui ouvrir, Prentiss lui fixa négligemment un rendez-vous.

« Tu viendras ici vendredi prochain. Ma femme sera sortie. Je te baisera par-devant, cette fois, pour changer. On fera ça dans la chambre de ma fille. Je l'enverrai au cinéma. Tu viendras ici sans culotte sous la robe. Et lave-toi bien le con, surtout, j'ai horreur des petites morveuses qui sentent la crevette. »

Il claqua la porte d'entrée derrière elle et remonta à l'étage. Sa satisfaction était mitigée. Il connaissait sa fille. Après Martha... elle saurait bien se dénicher toute seule un autre maître... homme ou femme... c'était une chienne-née, comme sa mère à son âge. Elles avaient ça dans le sang. Mais qu'importe, il agirait, chaque fois que nécessaire, et punirait ces salauds qui profitaient d'elle, comme il avait puni Bob et Martha. Et comme il allait la punir elle, maintenant.

Il prit l'énorme martinet qu'il cachait dans son bureau. Il ne s'en servait que rarement, car les lanières, très épaisses, la faisaient saigner. Mais cette fois, il allait vraiment lui donner une leçon. Lui apprendre qu'elle était sa chose, à lui, et qu'elle ne devait pas s'offrir au premier venu. Il se souvint du cheval d'arçons, chez Bob Picart. C'était une idée. Il retournerait un gros fauteuil et l'attacherait dessus, les jambes le long des montants, le cul en l'air, bien ouverte.

Il la fouetterait jusqu'au sang, exactement au même endroit que dans le gymnase, sur le con et sur l'anus. Elle pourrait hurler tant qu'elle voudrait, il s'en fichait, au contraire. Ensuite, il lui enfoncerait sa grosse bite dans le cul, pour lui apprendre à vivre, et comme il venait de juter, il pourrait tenir longtemps, lui faire très mal, très longtemps.

« Très mal... très longtemps... »

Il se répétait ces mots, avec des sortes de sanglots rentrés, en remontant le couloir. Sa bite pendait devant lui, lourde et renflée au bout. Elle se balançait à chaque pas, lui frappant les cuisses. Il ouvrit la porte. Elle respirait d'une façon paisible. Dormait-elle ? Il s'approcha sans bruit, posa sa main entre ses cuisses. Son sexe était gluant et chaud. Il bâillait comme une huître. Il enfonça ses doigts en

elle. Mon Dieu, comme elle était ouverte, déjà, pour une fille aussi jeune. Un vrai vagin de pute...

Elle creusa les reins. « C'est toi, Dad ? » Se laissa fouiller avec docilité. Qu'est-ce qu'elle aimait ça, qu'on trifouille dans son trou ! Il retira sa main, brandit le martinet, savourant féroce à l'avance le hurlement qu'elle allait pousser.

Pendant que Prentiss s'apprêtait à corriger sa fille, dans un autre quartier de la ville, l'avocat Schmoelbrek était occupé, lui, à punir sa nièce. Cela se passait dans sa cave, il avait attaché les poignets de la jeune fille nue, par des bracelets de cuir, à deux anneaux fixés sous une poutre du plafond. Ses pieds ne touchaient pas terre. Des bracelets de cuir entouraient ses chevilles, reliés par des courroies à deux anneaux fixés dans le sol cimenté.

La jeune fille était bâillonnée ; les larmes ruisselaient sur son visage. Tout son corps, du dessus des seins au bas des cuisses, était strié de rainures violacées. Schmoelbrek, nu lui aussi, était terriblement excité par la dérouillée méthodique qu'il venait d'infliger à sa nièce et sa verge était en érection. Il amena le petit banc sur lequel il devrait grimper pour pouvoir l'enfiler. Il aimait bien la baiser ainsi, encore toute brûlante des coups de fouet qu'elle avait reçus, le visage baigné de larmes. Il aimait crisper ses mains sur son corps douloureux et la faire crier sous son bâillon.

Plus elle criait, plus il lui faisait mal. Il lui griffait féroce les seins, laissant des marques qui duraient parfois plusieurs jours. Ou il lui tordait méchamment les mamelons, les pinçant de toutes ses forces. Elle se tordait, se cabrait, se balançait au bout de ses courroies de cuir. Elle lui faisait penser à une mouche prise dans la toile d'une araignée. Lui, il était l'araignée qui dévore sa proie, qui lui suce le sang vivante.

En la baisant sauvagement, il lui mordait les épaules jusqu'au sang, et lui plantait ses ongles dans les fesses ou dans les seins. Laissant de profondes balafres sur toute sa chair fragile...

Mais avant, il convenait de la fouetter encore plus. Il venait de lui lacérer méthodiquement les seins. Maintenant, il allait lui réchauffer le con. Il visa soigneusement la fente bien ouverte, entre les lèvres tuméfiées, et leva son bras le plus haut possible. Les yeux écarquillés par une terreur sans nom, elle fixait le fouet. La lanière siffla comme un serpent. Le corps de la jeune fille bondit sous le choc. Elle râla. Le cuir venait de lui scier le sexe, juste au milieu ! Ivre de

bonheur, Schmoelbrek leva le bras à nouveau... C'est à ce moment que le téléphone sonna.

Il écouta un moment la sonnerie. Qui donc pouvait l'appeler un dimanche ? Certainement pas un client... Il alla décrocher. C'était Mac Manus.

« Je ne vous dérange pas, cher ami ?

— Pas du tout.

— Voilà, fit Mac Manus. J'ai pensé que nous devrions reprendre nos échanges... comme dans le bon vieux temps. Qu'en dites-vous ? Cela fait longtemps que je n'ai pas eu le plaisir d'avoir la visite de votre nièce ? Elle va bien ?

— Fort bien. »

Schmoelbrek lança un regard oblique vers le corps qui se balançait au bout des lanières. La jeune fille sanglotait.

« De mon côté, je suis tout disposé à vous envoyer Rosamond. »

Les yeux de Schmoelbrek scintillèrent.

« Et même, pourquoi pas... Betty Perkins. »

Schmoelbrek n'en croyait pas ses oreilles. L'arrogante, l'altière Betty Perkins, qui l'avait toujours écrasé de son mépris !

« Je suis très mécontent de Betty, en ce moment, poursuivit Mac Manus. J'ai pensé que vous étiez tout indiqué pour la punir. Qu'en pensez-vous ?

— Ma foi... ce ne serait pas de refus.

— N'ayez pas peur de lui marquer le corps ! Je veux qu'elle s'en souvienne toute sa vie. Cela lui apprendra à tenir sa langue et à ne s'en servir que pour sucer. Voulez-vous que je vous les envoie toutes les deux d'ici une heure ? Le temps de vous préparer...

— Très volontiers, maître. Croyez que je serai ravi d'enterrer la hache de guerre... dans le corps de cette charmante Betty ! »

Après avoir raccroché, Schmoelbrek se hâta de libérer sa nièce. Il la coucha sur l'établi et lui pommada le corps. La jeune fille sanglotait sans pouvoir s'arrêter. De temps en temps, elle prenait les

maines de son bourreau et les couvrait de baisers. Ou bien elle se redressait, et l'embrassait, lui, sur la bouche, avec une passion malsaine.

« Oh Dada... comme tu as été méchant avec moi, Dada, j'ai cru que j'allais mourir. Oh, vilain Dada... Horrible Dada... Adorable Dada ! »

Et elle lui léchait les mains, le visage, comme une petite bête affolée et amoureuse, une chienne qui lèche la main du maître qui vient de la corriger, pendant qu'il pommadaient ses seins meurtris et son sexe tuméfié.

« Tu seras obéissante, maintenant, méchante fille ? Tu iras chez monsieur Porbus, comme je te l'ai demandé ?

— Oui, Dada... j'irai chez cet affreux Porbus. Et je le laisserai me machiner autant qu'il voudra, par-derrrière, par-devant, dans la bouche. »

C'est parce qu'elle avait fait des manières, quand il lui avait demandé d'aller faire des échanges chez le vieux Porbus, que Schmoelbrek avait décidé de punir sa nièce. Elle avait compris sa leçon, la petite capricieuse. Elle ne ferait plus la difficile, maintenant !

« C'est bien, file dans ta chambre, et mets-toi au lit. Prends un calmant. Je ne veux pas que ta tante te trouve dans cet état. Je lui dirai que tu es enrhumée.

Laissons Schmoelbrek préparer son matériel en sifflotant gaiement entre ses dents. Et tout d'abord, exhumier d'un vieux coffre une poire énorme terminée par un gros embout cylindrique de plastique noir. Cet engin monstrueux lui a été prêté par un vétérinaire qui s'en sert pour faire des injections aux juments. Convenablement graissé, l'embout finira bien par entrer dans le cul de Betty ! Ce sera amusant comme tout, songe Schmoelbrek, après lui avoir ouvert le cul, de lui gonfler le ventre d'eau et de la faire se vider devant lui. Mais ce ne sera là qu'un simple hors-d'œuvre. Juste de quoi se mettre en appétit.

Il ouvre son armoire spéciale, celle dont la clef ne le quitte jamais. Exultant d'une joie sombre, il imagine toutes les tortures qu'il va pouvoir infliger aux secrétaires de Mac Manus. Il pose sur l'établi le petit réchaud à charbon sur lequel il fera rougir les fers. Ce sera très divertissant de la marquer, cette arrogante Betty, au fer rouge... dans un endroit qu'il a déjà choisi ! Oui, très amusant d'imaginer la tête

que fera Mac Manus, quand il la découvrira ainsi marquée.

Tout en sifflant de plus en plus gaiement, un vrai pinson, Schmoelbrek dispose sur l'établi les pinces et autres instruments qu'il compte utiliser. Nous le laisserons à ces préparatifs, car ce récit touche à sa fin...

Pour le moment... car vous vous doutez bien que Darling va revenir ! Cette coquine n'a pas fini d'en voir ! Si elle se fait désirer, c'est parce que « c'est encore meilleur quand on a longtemps attendu ». Vous pensez bien que le pasteur Bergman ne va pas lâcher comme ça une « âme » aussi tourmentée et un fessier aussi rebondi. Qui aime bien, châtie bien, pas vrai ? Avec Darling, d'ailleurs, d'autres « oies blanches » ne vont pas tarder à le découvrir... 1

Mais cela, comme dit Kipling, « c'est une autre histoire ».

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Pornographe et ses modèles, roman, 1998 (nouvelle édition, 2006)

La Pharmacienne, roman, 2002

La Foire aux cochons, roman, 2003

Les Mains baladeuses, roman, 2004

Amour et Popotin, roman, 2005

Le Goût du péché, roman, 2006

Monsieur est servi, roman, 2007

La Jument, roman, 2008

Le Bâton et la Carotte, roman, 2009

Frotti-frotta, roman, 2010

Fantasmes, récits, 2012

esparbec@lamusardine.com

Cet ouvrage a été numérisé le 1er février 2012 par Zebook.

ISBN de la version numérique : 978-2-36490-294-7

© La Musardine, 2003, pour l'édition originale.

© La Musardine, 2004, pour la présente édition.

122, rue du Chemin-Vert – 75011 Paris

ISBN de l'édition papier : 978-2-84271-235-8

En couverture :

Woman with bottom in air

© Chas Ray Krider / Photonica

DANS LA MÊME COLLECTION

N° 1 – Anonyme, Ma vie secrète T.1, Premières armes de Walter

N° 2 – Friedrich-Karl Forberg, Manuel d'érotologie classique précédé de La Porte de l'âne

N° 3 – Françoise Rey, Des camions de tendresse

N° 4 – Pierre Louÿs, Histoire du roi Gonzalve et des douze princesses / Pybrac / La Femme

N° 5 – Anonyme, Confession sexuelle d'un anonyme russe

N° 6 – E.T.A. Hoffmann, Soeur Monika

N° 7 – Gérard Zwang, Le Sexe de la femme

N° 8 – D.A.F. de Sade, La Philosophie dans le boudoir

N° 9 – Pigault-Lebrun, L'Enfant du bordel

N°10 – Henry Miller, Opus pistorum

N°11 – Joë Bousquet, Le Cahier noir

N°12 – Anonyme, Ma vie secrète T.2, Servantes et filles de ferme

N°13 – Janine Aeply, Éros zéro

N°14 – Baffo, OEuvres érotiques

N°15 – Spaddy, Colette ou les amusements de bon ton

N°16 – Mario Mercier, Le Journal de Jeanne

N°17 – José Pierre, Qu'est-ce que Thérèse ? C'est les marronniers en fleurs

N°21 – Alfred de Musset, Gamiani ou Deux nuits d'excès

N°22 – Restif de la Bretonne, L'Anti-Justine

N°23 – Pierre du Bourdel (Pierre Mac Orlan), Mademoiselle de Mustelle et ses amies

N°24 – Connie O'Hara, Clayton's College

N°25 – Adolphe Belot, Les Stations de l'Amour

N°26 – Michel Bernard, La Négrresse muette

N°27 – Anonyme, Les Tableaux vivants

N°28 – Emmanuelle Arsan, Emmanuelle Livre I : La Leçon d'homme

N°29 – Emmanuelle Arsan, Emmanuelle Livre II : L'Antivierge

N°30 – Spaddy, Dévergondages

N°31 – Une célébrité masquée, Le Roman de Violette

N°32 – Maurice Heine, Recueil de Confessions et Observations psycho-sexuelles

N°33 – Effe Géache, Une nuit d'orgies à Saint-Pierre Martinique

N°34 – Marie L., Confessée

N°35 – Capitaine Charles Devereux, Vénus Indienne

N°36 – Anonyme, L'École des filles

N°37 – Anonyme, Mémoires d'une chanteuse allemande

N°38 – Poésie érotique, Quinze chefs-d'oeuvre du XVII e au XX e siècle

N°39 – Annick Foucault, Françoise Maîtresse

N°40 – Louise Dormienne, Les Caprices du sexe

N°41 – Paul Verguin, Presque un an

N°42 – Jean Bruyère, Roger, ou les à-côtés de l'ombre

N°43 – Pierre du Bourdel, Aventures amoureuses de Mlle de Sommerange

N°44 – Anonyme, Mémoires de Miss Coote

N°45 – Anonyme, Mademoiselle M...

N°46 – Collectif, Théâtre érotique, Volume 1

N°47 – Anonyme, Ma vie secrète, T. 3, Prostituées, dames du monde et demi-mondaines (première partie)

N°48 – Anaïs Nin, Alice et autres nouvelles

N°49 – Mathias et Jean-Jacques Pauvert, Anthologie du coït

N°50 – E.D., Odor di femina, amours naturalistes

N°51 – Jean de La Fontaine, Contes interdits

N°52 – Éric Jourdan, Les Mauvais Anges

N°53 – Anonyme, Ma vie secrète, T.3, Prostituées, dames du monde et demi-mondaines (deuxième partie)

N°54 – Nelly et Jean, Nous deux, simples papiers du tiroir secret

N°55 – François-Paul Alibert, Le Supplice d'une queue

N°56 – Capitaine Edward Sellon, Les Hauts et les bas de la vie

N°57 – Anonyme, Selma (suite de Mademoiselle M...)

N°58 – Jacques Antel, Le Tout de mon cru

N°59 – Paul Verguin, Aubaine

N°60 – Marie L., Noli me tangere

N°61 – Alexandre Dupouy, Anthologie de la fessée et de la flagellation

N°62 – L'Érotin, La Femme aux chiens

N°63 – Baffo, OEuvres érotiques T.2

N°64 – Esparbec, La Pharmacienne

N°65 – J. H., La Vie d'une sainte

N°66 – Bernard Montorgueil, Dressage

N°67 – Une femme du monde, Les Jeux du plaisir et de la volupté

N°68 – Peter Sotos, Index

N°69 – Claude Sadut, Les Jeux de l'orgueil

N°70 – Spaddy, Moi, Poupée

N°71 – Gala Fur, Les Soirées de Gala

N°72 – André Ibels, La Bourgeoise perverse

N°73 – Collectif, Joyeusetés galantes, l'érotisme second Empire

N°74 – Nathalie Ours, Pot-pourri

N°75 – Madame de Morency, Journal d'une enfant vicieuse

N°76 – Maurice Raphaël, Ainsi soit-il suivi de Claquemur

N°77 – Pierre Louÿs, Manuel de Gomorrhe suivi de L'Île aux dames

N°78 – Françoise Rey et Remo Forlani, En toutes lettres

N°79 – Esparbec, La Foire aux cochons

N°80 – M.A., Histoire de Boris. Biographie d'un baiseur contemporain

N°81 – Ovidie, Porno Manifesto

N°82 – Sensitive, Les Parfums de Sensitive

N°83 – Mirabeau, Ma conversion ou Le Libertin de qualité

N°84 – Roger Des Roches, La Jeune Femme et la Pornographie

N°85 – François-Paul Alibert, Le Fils de Loth

N°86 – Ange Bastiani, L'Amour au pluriel

N°87 – Sadie Blackeyes, Petite dactylo et autres textes de flagellation

N°88 – Échaillon, Léa et les Ogres

N°89 – Leopold von Sacher-Masoch, Les Batteuses d'hommes

N°90 – Esparbec, Les Mains baladeuses

N°91 – Jacques Serguine, Cruelle Zélande

N°92 – Nadine Monfils, Contes pour petites filles perverses

N°93 – Gala Fur, Séances

N°94 – Alix Renaud, À corps joie

N°95 – Anonyme, Confessions d'une perverse ou Manuel complet de la luxure

N°96 – Elizabeth Herrgott, Mes hiérodoules

N°97 – Le Journal d'Elsa Linux

N°98 – Chansons paillardes

N°99 – Éric Jourdan, Saccage

N°100 – Esparbec, Amour et Popotin

N°101 – Bernard Joubert, Histoires de censure - Anthologie érotique

N°102 – Alain Paucard, Éloge du cul (et autres textes)

N°103 – Nathalie Ours, La Ceinture

N°104 – Miss Clary F., Petites alliées

N°105 – Étienne Liebig, Comment draguer la catholique sur les chemins de Compostelle

N°106 – Toni Bentley, Ma reddition

N°107 – Anonyme, Ma vie secrète tome I (Volumes I et II)

N°108 – Elsa Linux à Saint-Tropez

N°109 – Esparbec, Le Goût du péché

N°110 – Cathy de Vasseley, Petites Douceurs

N°111 – Anonyme, Ma vie secrète, T.1 (Volumes III et IV)

N°112 – Jeanne d'Asturie, La Couleur des draps et Nicole Autrain, Carnet d'une
invertie

N°113 – Anonyma, Mémoires d'un cul

N°114 – Anonyme, Ma vie secrète, T.3 (Volumes V et VI)

N°115 – Monique Ayoun, Histoire de mes seins

N°116 – Léo Barthe, Zénobie la mystérieuse

N°117 – Esparbec, Monsieur est servi

N°118 – Antoine Mantegna, 7

N°119 – Anonyme, Instruction libertine

N°120 – Féline, Souvenirs érotiques d'une femme vénale

N°121 – Anonyme, Ma vie secrète, T.4 (Volumes VII et VIII)

N°122 – Pierre Dumarchey (Pierre Mac Orlan), La Comtesse au fouet

N°123 – Éric Jourdan, L'Amour brut

N°124 – Lola Beccaria, Toute nue

N°125 – Oscar Wilde, Teleny

N°126 – Esparbec, La Jument

N°127 – Elsa Linux à l'Élysée

N°128 – Jacques Serguine, L'Été des jeunes filles

N°129 – Gian Amoroma, Contes rendus érotiques par la grâce de mes amantes

N°130 – Anonyme, Ma vie secrète, T.5 (Volumes IX, X et XI)

N°131 – Ariel Volke, Le Nid du loriot

N°132 – Claude H., À la claire fontaine

N°133 – Coton, Fuck and Forget, Journal de Pattaya

N°134 – Érik Rémès, Je bande donc je suis

N°135 – Antoine Misseau, Tokyo Rhapsodie

N°136 – Esparbec, Le Bâton et la Carotte

N°137 – Éric Jourdan, Le Garçon de joie

N°138 – Nadine Monfils, Le Bal du diable

N°139 – Anonyme, Hilda

N°140 – Fellacia Dessert, La première gorgée de sperme et autres textes

N°141 – Eve Arkadine, La Fiancée des bouchers

N°142 – Étienne Liebig, La Vie sexuelle de Blanche-Neige

N°143 – Éric Mouzat, La Connexionneuse

N°144 – Marylin Jaye Lewis, Sex in America

N°145 – Sophie Fabre, Libertine

N°146 – Jacques Laurin, Grammaire érotique

N°147 – Éric Jourdan, Le Jeune Soldat

N°148 – Comte d'Irancy, La Nonne

N°149 – Lucie Wu, Histoire de Qu

La Musardine

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

www.lamusardine.com

Table of Contents

Présentation

LISTE DES PERSONNAGES PAR ORDRE D'APPARITION

PREMIÈRE PARTIE LES PERVERS S'AMUSENT

I LES VISITEURS DU SOIR

II LES DEUX JACK S'AMUSENT

III DARLING MONTRE SA MOULE

IV LA VISITE DE SÉCURITÉ

V UNE PARTIE DE BILLARD RUSSE INTERROMPUE

VI LES ENFANTS S'AMUSENT ET PAPA LES REGARDE PAR
LE TROU DE LA SERRURE

VII LE VIOL DE DARLING (LA PARTIE DE BILLARD RUSSE)

VIII LE SHÉRIF LAVE SA FILLE

IX DARLING FAIT PIPI

X LA FÊTE EST FINIE

DEUXIÈME PARTIE LES MALHEURS DE ROSAMOND

I SIGMUND-DE-PIGALLE ET LES VILAINES FILLES

II UN RAMASSIS DE SALES PETITES GOUINES

III ROSAMOND VIENT SE FAIRE RASER

IV SIGMUND ET LA NOUVELLE MARIÉE

V LA CULOTTE INDÉCENTE DE ROSAMOND

VI LE RASAGE DE ROSAMOND

VII LA PUNITION DE LA MAÎTRESSE

VIII LE VILAIN ÉLÈVE OBLIGE LA MAÎTRESSE À FAIRE DES
CHOSSES DÉGOÛTANTES

IX ROSAMOND MONTRE AU PASTEUR COMME ON L'A
BIEN RASÉE

X LES PLAISIRS DE SODOME

XI MON PAPA AUSSI ÉTAIT PASTEUR

XII JEUX DE GOUINES DANS LES DOUCHES

XIII LA RAGE DE LA CHIENNE QUI JOUIT

TROISIÈME PARTIE LES COUSINS PERVERS

I UNE JEUNE FILLE VICIEUSE SE FAIT GRONDER PAR SON
PAPA

II UNE PUNITION BIEN MÉRITÉE...

III JEUX INCONVENANTS D'UNE JEUNE FILLE VICIEUSE
AVEC SES COUSINS

IV LA VERTUEUSE HEPZIBAH

V HARRY JOUE AU POKER

VI ALORS COUSINE, ON S'ENFERME À CLEF ?

VII LES COUSINS S'AMUSENT

VIII OÙ L'ON VOIT CETTE CHOSE ÉTONNANTE : UNE

INSTITUTRICE JOUER AU PETIT SOLDAT DEVANT SES
ÉLÈVES, LE CUL NU ET LES SEINS À L'AIR
IX LA LEÇON D'ANATOMIE
X MONSIEUR LE PASTEUR VIENT PRENDRE LE THÉ
XI LES SERMONS DU DOCTEUR TURPENTINE
XII FIN DE SOIRÉE
XIII CENDRILLON RENTRE DU BAL

QUATRIÈME PARTIE ÉCHANGES DE MAUVAIS PROCÉDÉS

I MA FEMME S'ENTÊTE À S'HABILLER COMME UNE PETITE
FILLE
II MONTRE TES POILS AU MONSIEUR, PETITE COQUINE !
III TU METTRAS TA ROBE COURTE
IV UNE SÉANCE DE PHOTOS ARTISTIQUES CHEZ BOB
PICART
V MARY PRENTISS ET LES AMIS DE BOB PICART
VI UNE BALLERINE POUR LE SHÉRIF
VII LES DEUX SECRÉTAIRES DE MAÎTRE MAC MANUS
VIII LA PROCHAINE FOIS QUE VOUS VERREZ MON ONCLE,
NE LUI DITES SURTOUT PAS QU'ON A FAIT DES
COCHONNERIES
IX DU CHOCOLAT POUR TONTON
X LE SHÉRIF ET SES HOMMES CAPTURENT UNE SUSPECTE
XI LE CLITORIS DE LA SECRÉTAIRE
XII COMME UNE CHIENNE EN FOLIE (BIS)
XIII VOUS N'AVEZ PAS FAIT SORTIR VOTRE CLITORIS
ASSEZ VITE, ROSAMOND ! CELA MÉRITE UNE SANCTION :
ALLEZ CHERCHER LES AIGUILLES, VILAINE FILLE !
XIV TOUT EST BIEN QUI FINIT MAL...

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR